This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Acad
75 y (145

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DE STANISLAS

1894

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE NORMANDIE
S.L.N.F.
Vente du 28-10-1938

CXLV^e ANNÉE

5^e SÉRIE. — TOME XII

145.146
1894. 1895

NANCY
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C^ie
18, RUE DES GLACIS, 18

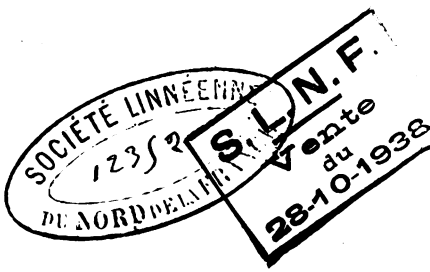
1895

215 g

Digitized by Google

Digitized by Google

Acad.
75 J-(145



MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DE STANISLAS

Digitized by Google

L'Académie ne prend point la responsabilité des doctrines et théories contenues dans les Mémoires dont elle vote l'impression.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE DE STANISLAS

1894

CXLV^e ANNÉE

5^e SÉRIE. — TOME XII

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE NORD
S. L. N. F.
Vente du 28-10-1938

NANCY
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C^ie
18, RUE DES GLACIS, 18

1895

Wbt/62/1

Digitized by Google

Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

Digitized by Google

Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

SÉANCE PUBLIQUE DU 16 MAI 1895

RAPPORT

SUR LES PRIX DE VERTU

POUR LE

DÉVOUEMENT DES MÈRES DE FAMILLE ET LA PIÉTÉ FILIALE

PAR M. L'ABBÉ VACANT

MESSIEURS,

Vous êtes appelés à récompenser le dévouement maternel et la piété filiale dans des conditions qui exigent un ensemble de grandes qualités morales. Le vénéré fondateur de vos prix de vertu, M. Jules Gouy, les a en effet réservés « aux mères de famille veuves ou abandonnées, qui luttent contre l'adversité pour élever leurs enfants, — ou aux enfants qui auront soutenu de leur travail leurs vieux parents malheureux et leur auront prodigué leurs soins ». Vous avez toujours observé scrupuleusement ces règles; elles vous ont même paru si sages, que vous vous y conformez aussi, dans l'attribution des prix de piété filiale, établis par Mlle Mangeon et par M. de Goussaincourt.

Pour être admis au concours que vous ouvrez chaque

Digitized by Google

année, il ne suffit donc point d'avoir témoigné une affection sincère à ses enfants ou à ses parents, il faut un dévouement éprouvé, généreux et persévérant. Les femmes vaillantes, auxquelles vous accordez vos suffrages, sont de la race des âmes virilement trempées, qui ne reculent point devant les sacrifices. Elles auraient accompli des actions éclatantes, si la Providence ne leur avait départi un rôle plus modeste. Mais pour avoir été humble et cachée, la tâche qu'elles ont remplie n'en est pas moins belle. Mises aux prises avec l'adversité, elles ont trouvé dans l'élévation de leurs sentiments et dans l'énergie de leurs convictions intimes, une force et une constance qui se rencontrent rarement.

Aussi, Messieurs, n'est-ce point sans quelque appréhension que j'ai accepté la mission honorable d'être votre rapporteur. Assurément, il n'est pas difficile de justifier vos choix; mais il est moins aisé de mettre en lumière tout le mérite des personnes sur lesquelles ils se sont arrêtés.

Vous avez attribué vos prix de dévouement maternel à M^me^ veuve Rolland[1], à M^me^ veuve Dardaine[2] et à M^me^ veuve Stockert[3]. Vous me permettrez de ne point les séparer l'une de l'autre, car elles ont passé toutes trois par des épreuves semblables.

Elles avaient uni leurs destinées à d'honnêtes ouvriers. L'avenir s'annonçait plein de douces espérances. Malheureusement ces espérances ne tardèrent pas à se chan-

1. 63, rue du Ruisseau.
2. 51, rue de l'Équitation.
3. 29, rue de l'Equitation.

Digitized by Google

ger en de longues angoisses. Leurs maris furent frappés de ces maladies inexorables, dont le nom seul fait la terreur de nos foyers. Les pauvres femmes disputèrent ces êtres aimés à la mort. A force de soins et de sollicitude, elles parvinrent à prolonger leurs jours pendant deux et même trois années; mais elles ne purent éviter l'issue fatale. Elles restèrent veuves, sans appui, sans épargne, avec de jeunes enfants à nourrir et à élever. Situation bien cruelle, surtout quand on gagne à peine un franc cinquante ou deux francs par journée!

Cependant elles ont été si laborieuses, elles ont mis dans leurs dépenses tant d'économie et d'ordre, qu'elles ont fait face aux lourdes charges qui pesaient sur elles. Elles ont donc été d'aussi excellentes mères, qu'elles s'étaient montrées des épouses dévouées.

C'est un spectacle attendrissant de voir ces femmes admirables, entourées de la couronne de leurs petits enfants, tous dociles, gais, aimables, racontant leurs succès à l'école ou à l'atelier; car personne n'est laissé au vagabondage ou à l'oisiveté. Aux heures fixées, chacun va, suivant son âge, à l'asile, en classe ou à l'apprentissage.

Un autre trait nous a frappés : c'est l'attachement qui enchaîne en quelque sorte les uns aux autres les membres de ces intéressantes familles. On a proposé à M^me^ Dardaine de placer un ou deux de ses quatre enfants; mais elle aime mieux s'imposer des privations afin de les garder tous auprès d'elle. M^me^ Rolland a cinq enfants; une petite fille a été adoptée par un oncle compatissant; mais l'aîné des garçons a essayé vainement de vivre à un foyer étranger : il y trouvait des soins dévoués et une

Digitized by Google

excellente nourriture ; cependant il a préféré la modeste table de sa mère. Celle-ci, de son côté, n'a pas été fâchée de son retour : sans lui, les repas paraissaient tristes ; avec lui, ils ont repris leur gaieté.

Vous le voyez, Messieurs, il y a dans ces âmes autant de tendresse que de courage. Nous avons vraiment rencontré des mères modèles.

Vous avez décerné vos prix de piété filiale à M^lle^ Maurice, à M^lle^ Étienne, à M^lle^ Wagner, à M^lle^ Simonin et à M^lle^ Morche.

M^lle^ Marie-Adeline Morche[1], couturière, âgée aujourd'hui de 25 ans, est depuis longtemps déjà l'appui et la consolation de sa famille. Elle avait un frère aîné, fort dévoué lui-même à ses parents. Mais ce brave jeune homme est mort en 1888, laissant à sa sœur le soin d'acquitter tous les devoirs de la piété filiale.

Ces devoirs allaient devenir de plus en plus onéreux. M. Morche avait été longtemps garçon de magasin. Atteint de rhumatismes chroniques, il se trouva dans l'impossibilité de continuer son état, et fut heureux d'obtenir une place de concierge. Actuellement il est même incapable d'en remplir les fonctions, car il est réduit à garder le lit ou à se traîner sur des béquilles. Sa femme est donc obligée de le suppléer.

La charge du ménage est ainsi retombée presque tout entière sur Marie-Adeline. Ceux qui la connaissent, ne savent ce qu'on doit le plus admirer, de son assiduité au

1. 49, rue Stanislas.

Digitized by Google

travail, de son affection pour ses parents, ou de la modestie, de la douceur et des autres vertus qui complètent son caractère.

M^lle^ Léonie Simonin[1] est employée, depuis treize ans, à la manufacture des tabacs. Une santé délicate l'oblige quelquefois d'interrompre sa tâche. Elle n'en fait pas moins partie de la Société de secours mutuels de la manufacture. Grâce à sa bonne conduite, elle est, en effet, regardée comme une excellente ouvrière.

Elle consacre ses gains à l'entretien de ses parents; mais c'est surtout en raison de sa bienfaisante influence au foyer paternel, que vous l'avez jugée digne d'un prix de piété filiale.

La famille Simonin a passé par de dures épreuves. De huit enfants qui la composaient, il n'en survit que deux : Léonie et un fils de 24 ans, qui est soldat dans l'infanterie de marine, et par conséquent loin de Nancy.

M. Simonin est peintre. Malheureusement un tremblement nerveux ne lui permet pas d'exercer son état. A peine garde-t-il assez d'empire sur ses bras pour casser, aux meilleurs jours, des pierres destinées aux routes de la ville.

Tant de deuils et tant de peines ont achevé de ruiner la santé de M^me^ Simonin. On ne l'a point renvoyée de la manufacture des tabacs, mais elle y fait peu de choses.

Le découragement serait sans doute entré depuis longtemps dans cet intérieur attristé. Mais Léonie est là. Elle soutient son père. Elle console sa mère. Elle leur témoi-

1. 21, rue Braconnot.

Digitized by Google

gne à tous deux une affection si sincère et si constante, qu'elle leur fait presque oublier leurs infortunes.

La famille Wagner n'a pas été soumise à des épreuves si intimes. Elle a subi le contre-coup, cruel aussi, des malheurs de la France. Elle est originaire d'Alsace. Elle y possédait sa maison et son petit verger. Elle a dû choisir entre ce précieux patrimoine de famille et la patrie française. C'est l'amour de la patrie qui a été le plus fort. A 60 ans, M. Wagner a dit adieu au foyer de ses aïeux, au cimetière qui garde leur tombe, à son village, à ses amis d'enfance, aux vieilles familles de cultivateurs qui l'employaient comme journalier. Que n'aurait-il pas quitté pour retrouver la France, le brave vieillard!

Il s'est arrêté à Nancy. Il a choisi dans la ruelle de la Voûte [1], au milieu des vastes jardins du faubourg Saint-Pierre, un petit logement qui ressemble à sa chaumière encadrée de verdure. Les images coloriées, apportées d'Alsace, ont été appendues à la muraille; le buffet noirci et les grands lits, entourés de rideaux rouges, ont été disposés comme ils l'étaient au village. Ses yeux s'éteindront fixés sur tous ces objets, qui lui rappellent le temps passé et la terre natale.

Sa vieille compagne est encore avec lui. Malgré ses 71 ans, elle est assez alerte et fait toujours le ménage.

Les époux Wagner ont deux fils mariés à Nancy. Leurs fillettes, des enfants de cinq ou six ans, viennent distraire les bons vieillards. Les petites filles parlent français; le grand-père parle alsacien : on s'entend donc assez ma-

1. 4, ruelle de la Voûte.

Digitized by Google

laisément. Mais qu'importe ! le père Wagner est heureux des espiègleries de ses petits-enfants.

Vous me demanderez sans doute d'où vient le pain de chaque jour, dans cet intérieur modeste. Au village, un jardin fournit presque tous les aliments. Mais à Nancy, comment se nourrir, quand les bras sont affaiblis par l'âge et qu'on ne possède rien ? De quoi vivent les époux Wagner ?

Pour comprendre ce secret, il suffit de connaître l'excellente fille que Dieu leur a donnée. M^lle^ Élise Wagner a renoncé pour eux aux joies du mariage. Elle est entrée depuis treize ans à la filature Lang. C'est là qu'elle est à la peine de sept heures du matin à sept heures du soir. Vos dévoués enquêteurs ont interrogé à l'usine et dans le faubourg. Son éloge est sur toutes les lèvres. Elle seule pense qu'elle ne pouvait se conduire autrement vis-à-vis de ses vieux parents. Elle veut leur tenir lieu de tout ce qu'ils ont perdu en quittant l'Alsace. Cet oubli de ses propres intérêts touche à l'héroïsme ; mais il lui paraît tout à fait naturel.

La piété filiale de M^lle^ Étienne[1] naît d'une sorte de besoin de se sacrifier pour les siens. Elle quitta Nancy, en 1873, pour aller en Roumanie. Elle y remplit dans plusieurs familles les fonctions de gouvernante, chargée d'apprendre le français aux enfants. Son père, ancien militaire, avait été longtemps fossoyeur et gardien du cimetière Saint-Nicolas. Mais la vieillesse était venue pour lui et pour sa femme. Ses nombreux enfants s'é-

1. 64, rue des Jardiniers.

Digitized by Google

taient établis ou dispersés. Une de ses filles restait seule sous le toit paternel. Elle se maria en 1883.

Lorsque M^lle^ Étienne apprit que ses parents allaient se trouver sans soutien et sans consolation, elle se sentit vivement remuée. Rester à Bucharest, c'était sans doute assurer aux chers vieillards des ressources plus abondantes. Mais l'excellente fille, qui avait tant souffert de son propre isolement dans un pays lointain, comprit que, pour le cœur d'un père et d'une mère, la présence d'une enfant vaut mieux que le bien-être et l'aisance. Elle n'hésita pas un instant, revint à Nancy, et entra comme lingère dans une maison de la rue Raugraff.

Je vous ai dit, Messieurs, que le dévouement de M^lle^ Étienne tenait à un véritable besoin de se sacrifier pour les siens. Je ne vous l'ai pas encore bien montré. C'est quelque chose sans doute d'avoir quitté une situation lucrative pour revenir au foyer paternel. J'aurais pu ajouter que la vaillante lingère a refusé un mariage avantageux, plutôt que de se séparer de son père. Mais son abnégation s'est manifestée sous une autre forme, vis-à-vis de M^me^ Étienne, qui était chargé des soins du ménage.

Il est, parmi ces soins, des travaux plus pénibles, M^lle^ Étienne se les réservait tous. Elle avait assurément grand besoin de repos, lorsqu'elle rentrait chaque soir; mais elle ne se livrait au sommeil qu'après avoir mis tout en ordre dans la maison et rempli les autres tâches qui auraient fatigué sa mère. Cette surcharge s'aggrava à plusieurs reprises. Une de ses sœurs revint de Roumanie, atteinte d'un mal qui exigeait des soins assidus, M^lle^ Étienne les lui donna pendant plusieurs mois. Vous

Digitized by Google

pouvez juger avec quelle affection elle soigna aussi sa mère, pendant la longue maladie qui mena celle-ci au tombeau, en décembre 1894. Jusqu'alors, M. Étienne avait porté assez allègrement le poids de ses quatre-vingt-quatre ans. Il cultivait même un petit terrain, dont sa fille lui assurait la jouissance. Mais le dur hiver de 1895 l'étendit à son tour sur un lit de souffrances. Ses traits gardèrent leur mâle vigueur et sa voix était toujours ferme et vibrante ; mais ses forces l'abandonnaient, aussitôt qu'il essayait de faire quelques pas. Sa fille se multiplia auprès de lui, si bien qu'il aura encore la joie d'arroser les plants de son petit jardin.

Il me reste à vous introduire dans une dernière famille. Elle est composée de trois personnes : M^me^ Maurice et ses deux filles. M^me^ Maurice s'occupait de confection, mais sa santé et sa vue fatiguée lui ont rendu le travail impossible. Une de ses filles est sourde et malade. L'autre, M^lle^ Lucienne Maurice[1], est employée dans un magasin de mercerie, et fait partie de l'Association des jeunes filles du commerce. C'est d'elle que j'ai à vous entretenir. Cependant une part de ses mérites revient à son excellente mère, qui a su lui inspirer des sentiments d'une rare élévation.

En pénétrant dans les deux pièces occupées par M^me^ Maurice, vous seriez frappés de l'ordre achevé, de la propreté exquise et de l'apparence d'aisance qui y règnent. Les meubles et les décors sont simples et de bon goût. Interrogez. On vous apprendra qu'à chaque

1. 40, rue Stanislas.

Digitized by Google

objet, s'attache la mémoire d'une personne aimée ou d'un événement de famille. Vous êtes à un foyer où tout est souvenirs et traditions. Un crucifix d'ivoire jauni occupe la place d'honneur. Il a appartenu à un arrière-grand-oncle, prêtre respectable qui vivait avant la Révolution. Le grand chapelet gris qui s'enroule autour du Christ, est celui de la dernière supérieure des carmélites de Pont-à-Mousson. — Voici une photographie d'une rue de Nancy. Remarquez-y cet enfant qui joue. C'est un fils, sur lequel M^me^ Maurice fondait de grandes espérances et qui lui a été ravi, en un jour, à l'âge de quatorze ans. Elle trouve une véritable consolation à posséder cette simple image, sur laquelle un heureux hasard a fait représenter son cher enfant. — En face du crucifix d'ivoire, est une autre photographie, que les années ont pâlie. C'est le portrait du mari, avec sa petite Lucienne devant lui.

M. Maurice était ouvrier carrossier et travaillait avec ardeur. Il aimait cet intérieur si propret. Sa journée terminée, il revenait chez lui, s'asseyait près de l'âtre, prenait ses enfants sur ses genoux et chantait avec eux, pendant que se dressait la table pour le modeste repas.

Le bonheur est fragile! Le carrossier tomba malade. Au bout de trois semaines, il avait perdu toute illusion: sa femme et ses enfants pleuraient autour de lui, attendant son dernier soupir. Lucienne commençait à gagner quelque argent. Le mourant lui confia toute la famille. Ses dernières paroles se répètent encore pieusement: « Lucienne, dit-il, tu seras une sœur pour ta mère, une bonne sœur. »

M^lle^ Maurice était bien jeune encore; mais elle comprit le devoir qui lui était imposé. Elle domina sa propre

Digitized by Google

douleur pour consoler ceux qui l'entouraient, et fit elle-même les démarches multiples que la mort de son père nécessitait. C'était en 1879. Depuis lors, elle a nourri sa mère et sa sœur de son travail.

Ses appointements sont pourtant modiques. Mais elle fait remarquer que les temps sont difficiles pour le commerce; car elle semble tenir aux intérêts de son patron autant qu'aux siens propres.

Ces sentiments sont d'autant plus nobles que l'aisance qui nous a frappés dans la demeure de cette jeune fille, est plus apparente que réelle. La gêne cruelle s'y est fait quelquefois sentir; car la vaillance ne suffit pas toujours pour l'écarter. Toutefois, le découragement n'y est jamais entré. — On proposait à M^me^ Maurice de se défaire des meubles de famille qui n'étaient pas de première nécessité : « Ce sont, répondit-elle, des souvenirs dont on ne se sépare point. » — Vous aviez raison, excellente mère. Vous trouviez dans ces souvenirs une consolation au milieu de vos peines. Votre fille y a puisé des inspirations qui ont soutenu son admirable dévouement.

Messieurs, telles sont les personnes que vous avez jugées dignes de vos prix de vertu.

Vous avez attribué trois prix de dévouement maternel, de 200 fr. chacun, à M^me^ Rolland, à M^me^ Dardaine et à M^me^ Stockert.

Vos prix de piété filiale ont été répartis comme il suit : Vous avez décerné un premier prix de 400 fr. à M^lle^ Maurice, — un second prix de 200 fr. à M^lle^ Étienne, — un autre second prix, également de 200 fr., à M^lle^ Wagner,

Digitized by Google

— un troisième prix de 150 fr. à Mlle Simonin, — enfin un quatrième prix de 100 fr. à Mlle Morche.

Je ne terminerai pas sans féliciter ces femmes courageuses et sans les remercier des beaux exemples qu'elles nous donnent. En les honorant de ses suffrages, l'Académie de Stanislas consacre le respect et la vénération qui les entouraient déjà. C'est là pour nous, Messieurs, une œuvre profondément patriotique. Nous contribuons ainsi à faire régner dans notre chère ville de Nancy, l'estime du bien. Or, c'est par l'estime du bien que s'entretiennent les vertus et la force d'âme qui font les grands peuples.

Digitized by Google

SOUVENIRS STRASBOURGEOIS

PAR

OSCAR BERGER-LEVRAULT

DISCOURS DE RÉCEPTION

MESSIEURS,

Appelé par les traditions de l'Académie de Stanislas à prendre aujourd'hui la parole pour remercier mes confrères actuels de l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire en m'accordant leurs suffrages, permettez-moi d'indiquer d'abord, de mon mieux, ce que j'éprouve en me trouvant aujourd'hui dans cette salle, affectée à nos séances solennelles par le royal fondateur de notre Académie.

Rien, dans mes prévisions d'avenir de jeunesse et de l'âge mûr, ne m'autorisait à supposer que j'aurais un jour l'insigne honneur d'être l'un des trente-six de l'Académie de Stanislas.

D'après les probabilités humaines, je comptais terminer ma carrière à Strasbourg, comme chef de notre vieille imprimerie, fondée il y a plus de deux siècles par

Digitized by Google

l'un de mes ancêtres directs. Je m'attendais à voir sortir de nos presses des volumes en grand nombre, mais je ne crois pas que j'aurais jamais pensé à devenir moi-même auteur.

J'aurais sans doute édité, comme je l'ai fait, le catalogue des principaux ouvrages publiés par notre Maison depuis qu'elle existe, mais ce livre d'or de ma famille n'eût été qu'un simple travail bibliographique.

J'aurais évité entre autres les longues vérifications que j'ai dû faire pour reconstituer la liste des thèses que nous avons imprimées et dont le nombre dépasse 2,350 pour le XIX^e^ siècle. Les richesses de notre ancienne bibliothèque de Strasbourg m'eussent fourni tous les renseignements désirables, mais collections, catalogue, tout a disparu dans les flammes, en 1870. Aucune bibliothèque ne possède actuellement la série complète de nos thèses strasbourgeoises et il faudra certainement de longues années pour réunir de nouveau, dans une même bibliothèque, une collection pareille.

Pour rendre plus facile la recherche de ces pièces rares, il importait de rétablir tout d'abord le catalogue de ces publications qui nous fournissent, pour l'ancienne activité scientifique de l'Alsace, des données précieuses et il m'eût été fort agréable d'apprendre que ce travail, difficile et assez aride, se ferait à Strasbourg, dont les bibliothèques possèdent la grande majorité des thèses ; mais j'ai bientôt reconnu que, d'ici à longtemps, personne n'y penserait, alors que mes études personnelles m'obligeaient à le faire en partie du moins, et j'ai admis qu'il y avait pour moi un devoir patriotique à me charger de ce catalogue. Ce travail, facilité par les bonnes relations

Digitized by Google

que j'ai conservées en Alsace et par mon expérience d'imprimeur, a été terminé comme manuscrit en 1886, sauf quelques additions qui résultent de découvertes plus récentes. Mon catalogue indique, pour chaque thèse, les bibliothèques qui la possèdent et renseigne dès lors le travailleur qui désirera les consulter. C'est toujours de la bibliographie.

J'appris peu à peu à connaître les noms de nos anciens professeurs, dont j'établissais au fur et à mesure la liste. J'éprouvai bientôt le désir de compléter, pour chaque professeur, mes notes par quelques détails biographiques et je fus fort étonné d'apprendre qu'une question aussi intéressante n'avait jamais tenté nos auteurs alsaciens.

Je me rendis immédiatement compte qu'il y avait là une regrettable lacune dans notre littérature alsatique et je me décidai enfin à entreprendre un travail pour lequel je n'étais nullement préparé et à combler cette lacune le mieux possible. Malgré le sentiment profond de mon insuffisance, je me laissai convaincre par les affirmations de mes amis de Strasbourg, qui ne cessaient de me répéter que les notes dont je disposais rendraient ma tâche bien facile.

Je ne me doutais certainement pas des difficultés que je rencontrerais sur mon chemin et je prévoyais une brochure qui ne dépasserait pas cent cinquante pages, tandis que je me suis vu dans l'obligation de produire un gros volume qui laisse encore beaucoup à désirer. Ce livre, qui seul me donne quelque droit à revendiquer le titre d'auteur et qui est redevable de sa principale valeur au précieux concours que j'ai trouvé de tous côtés, a été

Digitized by Google

accueilli bien plus favorablement que je n'aurais osé m'y attendre et l'Académie de Stanislas a rattaché très gracieusement, à la publication de mes *Annales des Professeurs des Académies et Universités alsaciennes,* le vote par lequel elle m'a admis au nombre de ses membres titulaires.

J'ai besoin de compter sur votre indulgence, pour excuser la longueur des détails personnels que j'ai invoqués ; je les ai rappelés parce qu'ils m'amènent au sujet dont je me propose de vous entretenir.

Parmi les sources auxquelles j'ai puisé en vue de ma publication, j'ai trouvé une série de pièces qui ont un intérêt tout spécial pour la période du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Ce sont les notices biographiques publiées par les recteurs successifs de notre ancienne Université de Strasbourg.

D'après nos traditions, chaque bourgeois notable avait droit, après sa mort, à une notice (*Programma*), rédigée d'urgence en latin, le jour même ou le lendemain du décès, par le recteur en fonctions, imprimée par ses soins et qui portait invitation d'assister à l'enterrement.

Cette notice donnait des renseignements sommaires, mais très précis, sur la vie du défunt.

Nous y trouvons presque toujours la date de sa naissance, les noms et prénoms de ses parents, de ses ancêtres du côté paternel et maternel jusqu'au second degré ; la date de son entrée au Gymnase, comme établissement d'instruction secondaire, et celle de sa sortie, un résumé de sa préparation à la vie active, soit apprentissage commercial ou industriel, soit admission aux cours de l'Université. Dans ce dernier cas, la notice nous indique les

Digitized by Google

dates de collation pour les différents grades, les soutenances de thèses avec leurs sujets.

Nous avons ensuite les données de famille : mariage, nom, prénoms et date de naissance de la femme ; noms de ses parents ; prénoms et dates de naissance des enfants, de plus, lorsqu'il y a lieu, leurs mariages, ainsi que les prénoms des petits-enfants.

Ces renseignements se trouvent complétés par la mention, avec leurs dates, des fonctions civiques auxquelles avait été appelé le défunt.

Les notices existent, soit sous forme d'affiches imprimées en caractères compacts, soit comme brochure in-folio de trois à six pages.

Nous pouvons apprécier l'importance que nos ancêtres de Strasbourg attachaient, sauf quelques rares exceptions, à leurs souvenirs de famille et le soin avec lequel ils tenaient leurs archives au courant, en nous rappelant que le recteur ne disposait le plus souvent que d'une demi-journée pour rédiger la notice, après en avoir réuni les éléments.

Nous avons de plus des autobiographies écrites par les professeurs appelés à une chaire de l'Université, avec une introduction, rédigée par le recteur, et servant d'invitation d'assister au discours inaugural.

J'ai souvent regretté ces données si précises en recherchant à grand'peine, malgré les biographies, les éloges historiques et les séances solennelles des Facultés, les renseignements nécessaires pour établir mes notices pour les professeurs du XIX^e^ siècle.

Comme anciennes notices strasbourgeoises, j'ai étudié, plus ou moins sommairement, toutes celles qui existent

Digitized by Google

encore de nos jours, au nombre de 950 environ, dans les différentes bibliothèques alsaciennes ; mais je suis certain que la bibliothèque de Strasbourg comprenait au minimum 1,500 pièces. Nous avons surtout les notices des membres du Magistrat y compris les nobles jouissant du droit de bourgeoisie ; des professeurs de l'Université, pasteurs, médecins, jurisconsultes, professeurs du Gymnase, étudiants et de quelques dames. Vous savez que l'Université proprement dite de Strasbourg, datant de 1621, après avoir été créée comme Académie en 1566, ressortissait au culte de la confession d'Augsbourg.

Je n'ai découvert aucune pièce analogue pour l'Université épiscopale, fondée par Louis XIV en 1701.

En étudiant ces souvenirs du passé de ma ville natale, j'ai été frappé par l'éducation forte, pratique et virile que le Patriciat de Strasbourg donnait à ses fils. Les principes solides qui formaient la base de cette éducation nous expliquent comment la République ou Ville libre de Strasbourg a pu se faire respecter et défendre pendant des siècles son indépendance.

Il me paraît intéressant de préciser ce fait par une rapide analyse de la Constitution strasbourgeoise.

Je signalerai d'abord l'erreur historique commise quelquefois en interprétant les mots : *Ville de Strasbourg,* dans le sens qu'ils ont de nos jours.

Strasbourg était en pleine possession de droits souverains qu'elle avait su conquérir au cours des siècles.

Elle était libre de faire la guerre et la paix, de s'armer et d'entretenir des troupes à sa solde, de frapper monnaie d'or ; elle avait de plus le pouvoir de conclure des alliances, même avec des souverains étrangers, sans

Digitized by Google

consulter l'Empire germanique, auquel elle ne devait que quelques redevances de pure forme; elle était dispensée de prêter foi et hommage à l'Empereur d'Allemagne. Nous voyons qu'elle nomme, le 21 septembre 1261, pour commander ses troupes, Rodolphe de Habsbourg, alors simple baron et landgrave de la Haute-Alsace, qui ne crut pas déchoir en acceptant cette situation.

Strasbourg avait des vassaux, tels que les villes de Barr, de Wasselonne, de nombreux villages, plusieurs seigneuries. Sa puissance égalait ou surpassait même celle de l'évêque de Strasbourg et des divers dynastes possessionnés en Alsace.

Dès 1314, Strasbourg est assez forte pour faire respecter sa neutralité pendant les onze années de la guerre entre Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche, nommés tous deux rois des Romains [1], alors que souvent les hostilités ont l'Alsace pour théâtre.

En septembre 1428, le margrave de Bade commence par s'allier avec l'évêque de Strasbourg, le comte palatin, les comtes de Lichtenberg, de Salm et de Bitche, avant de déclarer la guerre à ma ville natale, et cette ligue formidable se brise impuissante devant nos murs.

Sur le champ de bataille de Morat, en 1476, le contingent de Strasbourg est de 550 cavaliers, 300 arquebusiers et 12 canons.

Pour porter secours à René de Vaudémont, en 1475, la ville de Strasbourg envoie en Lorraine 500 hommes à

1. Jusqu'à leur couronnement, les Empereurs d'Allemagne portaient le titre de Roi des Romains.

Digitized by Google

pied et 300 cavaliers; l'évêque de Strasbourg, un nombre égal. Le contingent du comte de Ribeaupierre est de 60 fantassins et 50 cavaliers. Les troupes strasbourgeoises, présentes en 1477 à la bataille de Nancy, comprennent 2,800 hommes à pied, 700 cavaliers, 2 gros canons, 10 couleuvrines et 10 mortiers.

En 1545, Strasbourg avait, comme réserve, dans ses arsenaux, 265 pièces d'artillerie et l'armement nécessaire pour 15,000 hommes.

L'antique Argentoratum, dont la fondation remonte probablement à la période celtique, était au temps des Romains un municipe, siège de la huitième légion, doté d'une importante fabrique d'armes. Détruite vers 356 de l'ère chrétienne par les Germains, elle fut rebâtie, peu après, par l'empereur Julien et conquise au commencement du v^e^ siècle par les Francs. L'invasion des Huns, en 451, amène sa destruction complète, absolue et, pendant une cinquantaine d'années, le cours capricieux du Rhin promène ses flots sur les ruines d'Argentoratum. Lors des fouilles faites en 1868 pour l'agrandissement de nos ateliers, j'ai constaté à cinq mètres de profondeur l'existence d'un banc de sable et de graviers, d'une épaisseur d'un mètre et demi et que n'avait jamais touché la main de l'homme, puis sous ce banc j'ai trouvé des débris de briques romaines et des masses de charbons [1].

La victoire remportée par Clovis sur les Allemans assure aux Francs, en 496, la possession de l'Alsace.

---

1. Le Musée lorrain conserve quelques vases celtiques et une tuile timbrée au nom de la huitième légion, provenant de nos fouilles.

Digitized by Google

Strasbourg renaît de ses cendres vers cette époque ; elle possède un siège épiscopal et un comte gouverne la ville au nom du roi. Elle est attribuée à Louis le Germanique, en 843, lors du partage fait entre les fils de Louis le Débonnaire, et Otton II confère, en 982, à l'évêque Erchambaud la juridiction civile et criminelle de Strasbourg, exercée jusqu'alors par des comtes.

Soumise dès lors à l'évêché, Strasbourg conquit sa pleine émancipation par suite de la victoire décisive de Hausbergen, remportée le 8 mars 1262 sur l'évêque Walther de Geroldseck : 60 chevaliers, dont le frère de l'évêque, y trouvèrent la mort ; 76 nobles furent faits prisonniers.

Le pouvoir effectif fut exercé alors pendant soixante-dix ans par la noblesse, mais des discordes d'une gravité extrême, entre deux familles nobles, puissantes et nombreuses, les Müllenheim et les Zorn, amenèrent, en 1332, une intervention énergique de la bourgeoisie qui assura la prééminence numérique, et par ce fait le pouvoir, aux magistrats plébéiens, sans exclure toutefois l'élément nobiliaire.

En 1419, une centaine de nobles qui se refusaient à prêter le serment de fidélité, ou n'en tenaient aucun compte, furent obligés de quitter la ville.

La nouvelle Constitution fut revisée plusieurs fois, d'une manière plus ou moins radicale, au cours des cent cinquante années suivantes et reçut enfin, en 1482, sa forme définitive, maintenue sans changements appréciables jusqu'en 1790, sauf bien entendu les modifications qui résultèrent en 1681 de la réunion de Strasbourg à la France.

Digitized by Google

Les bourgeois se répartissaient suivant leur profession, en vingt tribus, qui avaient été originairement au nombre de 28.

Le Magistrat de Strasbourg, pris dans son ensemble, comprenait :

1° Le conseil des échevins, composé de 300 membres, à raison de 15 pour chacune des vingt tribus.

Son pouvoir, considérable à l'origine, déchut assez rapidement et se réduisit peu à peu au vote des impôts et à la réception des nouveaux bourgeois.

2° Le grand Sénat, composé de trente membres, dont vingt plébéiens nommés par les tribus et dix nobles élus par le Sénat. Le mandat des sénateurs était de deux ans, le corps se renouvelant chaque année par moitié, et les membres sortis n'étaient rééligibles qu'après un intervalle de deux années au moins. Ils préparaient les règlements généraux et d'administration qui devaient être soumis à la sanction du conseil des échevins.

3° Les stettmeistres, qui étaient au nombre de six et nommés pour deux ans par le Sénat parmi ses dix membres appartenant à la noblesse. Chaque stettmeistre exerçait la régence, par voie de roulement, pendant un trimestre et dès lors deux fois au cours de son mandat. Le stettmeistre régent présidait le Sénat, recueillait les voix et c'était en son nom que s'expédiaient les actes du pouvoir souverain, de même qu'il détenait les sceaux.

4° Les ammeistres, magistrats plébéiens, étaient également au nombre de six et nommés pour six ans par les membres plébéiens du Sénat. Leur régence, au lieu d'un seul trimestre, s'étendait à toute l'année, mais le même

Digitized by Google

ammeistre ne pouvait ensuite revenir au pouvoir qu'après cinq années révolues. L'ammeistre régent était le véritable chef de la Cité ; il siégeait au Sénat à côté du stettmeistre et dirigeait la discussion. Il avait seul qualité pour convoquer le Sénat et les autres corps délibérants, jouissait d'un pouvoir judiciaire assez étendu et nommait les ambassadeurs. Après son année de régence, il recevait le titre de vieil-ammeistre et était appelé à différentes fonctions de haute confiance.

5° La Chambre des XV, composée de cinq nobles, dont deux stettmeistres, et de dix plébéiens, tous élus à vie, était nommée par l'assemblée générale du Magistrat. Elle devait veiller au maintien de la Constitution, exercer un contrôle sur tous les membres du Magistrat, dirigeait et surveillait toutes les administrations financières, avait les attributions de la haute police, préparait les projets de lois et règlements, était Cour d'appel pour les juridictions des métiers et tribus, Cour des comptes et pouvait, par un veto rendu à l'unanimité, s'opposer à l'abrogation d'une loi.

6° La Chambre des XIII, présidée par l'ammeistre régent, comprenait le stettmeistre régent et trois nobles pris d'ordinaire parmi les stettmeistres, quatre anciens ammeistres, plus quatre bourgeois, choisis généralement dans la Chambre des XV. Cette Chambre avait dans ses attributions les départements de la guerre et des affaires étrangères, faisait fonction de Cour d'appel et prenait en cas de trouble le commandement suprême de la République.

Elle formait ainsi le grand conseil politique de la République et avait dès lors le pas sur tous les autres Collèges ou Chambres.

Digitized by Google

7° La Chambre des XXI, qui portait ce nom à cause du nombre primitif de ses membres, se réduisit en fait, à partir du XVe siècle, à cinq ou six bourgeois, pris généralement parmi les membres du Sénat et appelés à concourir, avec les XV, en qualité d'assesseurs, à la gestion des affaires, en attendant qu'une place devînt vacante à la Chambre des XV. Ils étaient nommés à vie et s'appelaient XXI *libres*.

Pour étudier le fonctionnement du Magistrat, je ne m'arrêterai pas à vous parler de l'administration courante, dont les détails étaient répartis entre une infinité de commissions et de délégués fréquemment renouvelés, afin d'intéresser le plus de citoyens possible à la gestion des affaires de la ville.

Vous savez que la justice avait pour représentants, outre l'ammeistre en exercice, le grand Sénat, le petit Sénat et un grand nombre de juridictions spéciales.

Quant à la police, nous pouvons invoquer l'avis d'un excellent juge, le marquis de La Grange, intendant d'Alsace de 1674 à 1698 :

« Il n'y a rien de si beau, écrivait-il, que les ordon-
« nances de police de la ville de Strasbourg ; l'on peut
« dire que la règle qui y est prescrite pour les moindres
« choses est sans égale. »

Je tiens à reproduire aussi les appréciations d'une notice fort intéressante de l'un de mes compatriotes, Eugène Hepp, actuellement juge au tribunal de la Seine. J'ai puisé dans ce travail de nombreux renseignements sur notre ancienne Constitution.

« La Constitution de Strasbourg, dans son mécanisme
« un peu compliqué, présentait cependant une pondéra-

Digitized by Google

« tion savante, faisant tout à la fois une juste part à l'élé-
« ment mobile du suffrage populaire et à la stabilité
« qu'assurait la permanence d'une magistrature à vie. Elle
« offre une première application assez nette, et fort remar-
« quable pour l'époque, du principe de la séparation des
« pouvoirs, en ce que le corps des échevins représentait
« l'autorité législative, les Chambres des XIII et des XV le
« pouvoir exécutif, et les deux Sénats, enfin, l'autorité
« administrative et judiciaire. A cela s'ajoutait cette autre
« garantie que ce n'était que graduellement qu'on pou-
« vait accéder aux emplois supérieurs, après avoir suc-
« cessivement passé de la tribu dans le corps des éche-
« vins et de là au Sénat et dans la Chambre des XXI ou
« des XV, pour arriver enfin à siéger dans celle des XIII,
« qui était comme le Grand Conseil politique de la Répu-
« blique.

« Cette charte passait de son temps pour un chef-
« d'œuvre de sagesse et de prévoyance politique : déjà
« Æneas Sylvius Piccolomini, le futur pape Pie II, admi-
« rait le bon ordre qu'il avait vu régner dans la Répu-
« blique de Strasbourg ; Machiavel à son tour en fit
« l'éloge ; Érasme ne voyait rien moins, dans ce régime,
« que la réalisation et l'incarnation de la république
« idéale rêvée par Platon [1]. »

L'élément plébéien ou démocratique intervient directement par la nomination du corps des échevins et des

1. E. de Bouteiller et E. Hepp, *Correspondance politique adressée au Magistrat de Strasbourg, par ses agents à Metz.* (P. XII et XIII.) Berger-Levrault et Cie. In-8°, 1882.

Voir aussi : E. Lehr, *Alsace noble, suivie du Livre d'or du Patriciat de Strasbourg.* — Vve Berger-Levrault et fils. 3 volumes in-4°. 1870.

Digitized by Google

deux tiers du grand Sénat, en vertu du droit de vote acquis à tous les bourgeois majeurs.

Nous trouvons ensuite, sous deux formes différentes, le suffrage au second degré. Le stettmeistre est nommé par les sénateurs nobles, l'ammeistre par les sénateurs plébéiens, enfin la Chambre des XV par l'assemblée générale du Magistrat, qui nommait de plus les quatre membres libres de la Chambre des XIII.

Vous remarquerez que toute la législation strasbourgeoise était calculée de façon à empêcher qu'un citoyen, plus populaire ou plus ambitieux que les autres, ne se perpétuât à la tête de la République.

D'autre part les bourgeois et les artisans, quelque peu frondeurs, mais gens de bon sens, reportaient tout naturellement leurs votes sur ceux de leurs concitoyens qu'ils savaient préparés, par leur éducation, à remplir les hautes fonctions auxquelles ils se trouvaient appelés.

Il nous reste à voir, par quelques exemples tirés des biographies qui ont passé sous mes yeux, le fonctionnement de notre vieille Constitution.

Josias Stædel, né en 1627, entre à quatre ans et demi au Gymnase qu'il quitte, en 1641, pour faire une année d'apprentissage chez son beau-père, Jean-Philippe Mülb, imprimeur-libraire. Envoyé dès 1642 à Francfort-sur-Main, puis à Bâle, pour y compléter son éducation commerciale, il revient à Strasbourg en 1647. Associé de son beau-père en 1648, il est reçu la même année à la tribu des Échasses et prend seul en décembre 1651, à l'âge de vingt-quatre ans, la direction de l'imprimerie et de la librairie, qu'il cède en 1679 à son fils aîné. Membre du conseil de sa tribu dès 1649, il est nommé

Digitized by Google

en janvier 1650 inspecteur des moulins et chargé en 1658, pour deux ans, des clefs de la ville [1].

En 1662, il est échevin ; en 1663, président de sa tribu ; en 1664, attaché à l'administration des aumônes et à celle du fisc militaire ; en 1667, pour trois ans, contrôleur du Trésor public, puis sénateur et membre du Tribunal clientélaire.

Il devient, en 1675, l'un des XXI libres et se trouve appelé d'abord au commandement des deux compagnies bourgeoises de la porte des Pêcheurs et de la porte Neuve, plus tard, des cinq compagnies bourgeoises autour de la cathédrale et curateur de la tribu des Maçons. Reçu au nombre des XV en 1677, il est membre de la commission du commerce, de celles des foires, des jardins, du charbon, des préposés des métiers, de la sûreté publique, pour devenir, en 1678, membre de la commission des travaux et directeur des postes militaires et corps de garde, puis en 1679, directeur des gardes civiques et agents de la police.

Ammeistre régent le 8 janvier 1680, il est réélu en 1686, 1692 et 1693, après avoir été nommé des XIII en décembre 1680.

Dans l'intervalle de ses années de régence, il fait naturellement partie des chambres permanentes et occupe les diverses fonctions dévolues aux ammeistres sortants. C'est ainsi qu'en 1682, il est censeur des livres et journaux et siège au tribunal matrimonial en 1682, 1688 et 1694, au tribunal de police en 1683 et 1689. Il est

1. L'ouverture et la fermeture des portes de la ville exigeaient la présence de deux bourgeois notables, dont chacun avait une clef spéciale.

Digitized by Google

inspecteur des tribunaux secondaires en 1684, 1687 et 1694 ; en 1686, préfet de Wasselonne ; en 1690, inspecteur de la pharmacie et directeur des archives.

Il siège aussi dans les conseils d'administration de diverses fondations d'intérêt public et de bienfaisance : œuvre Notre-Dame, collège Saint-Guillaume, fondation Saint-Marc et autres.

Il meurt le 24 avril 1700 après avoir suffi, jusqu'à sa nomination comme ammeistre, aux exigences de ses affaires et aux lourdes charges de ses fonctions publiques.

Christophe IV Stædel, orfèvre, né en 1560, est mis en pension dès l'âge de dix ans, en Allemagne, puis en France, où il termine ses études, et revient à Strasbourg en 1582, après avoir visité l'Italie et la Suisse. Ammeistre régent en 1598, il est réélu quatre fois, représente une dizaine de fois Strasbourg comme ambassadeur ou député et meurt en 1624[1].

Christophe V Stædel, négociant, né en 1585, passe dès 1598 dix-huit mois à Metz. A l'âge de 19 ans, il part pour Nancy, où il s'arrête six mois et se rend ensuite à Paris. Après y avoir fait un séjour de deux ans, il visite la France, l'Angleterre, l'Écosse, la Belgique et l'Allemagne, avant de revenir à Strasbourg. Nommé ammeistre régent en 1630, réélu en 1636, ambassadeur en 1634 au Congrès de Francfort, il meurt le 15 juillet 1636[2].

Tobias Stædel, né en 1590, est envoyé en France à l'âge de quinze ans, puis il visite, de 1610 à 1613, la

1. Pièces justificatives, I, p. XLVI.
2. Pièces justificatives, II, p. XLVI.

Digitized by Google

France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. Ammeistre régent en 1637, réélu en 1643, il meurt en 1648[1].

Christophe VI Stædel, négociant, né en 1611, fils de Christophe V, passe, en 1627, un an à Metz, puis trois années en France et consacre enfin neuf mois à visiter l'Allemagne. Ammeistre régent en 1655, réélu deux fois, il meurt en 1672[2].

Jean-Pierre Storck, né en 1587, fait ses études au Gymnase et à l'Académie, part à vingt-deux ans pour l'Université d'Iéna, suit ultérieurement les cours de différentes universités d'Allemagne et consacre ensuite deux années, à partir de 1613, à visiter la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. Il est alors nommé précepteur d'un fils de Charles Schmidt, baron libre de Chuntstadt, questeur du Saint-Empire, et accompagne, durant huit ans, son élève lors de ses études académiques à Strasbourg, puis dans ses voyages en France, Savoie, Allemagne, Bohême et Moravie. Revenu dans sa ville natale en 1623, Storck est nommé ammeistre régent en 1633 et meurt en 1635[3].

Joachim Brackenhoffer, orfèvre, né en 1575, part pour l'Allemagne, à l'âge de dix-neuf ans, afin de se perfectionner dans la pratique de son industrie, trouve plus tard une place à Londres chez un des bijoutiers de la Cour, travaille ensuite à Paris et revient à Strasbourg en 1599, après cinq années de voyage. Ammeistre régent en 1636, réélu trois fois, il meurt en 1656[4].

Jean-Léonard Frœreisen, né en 1629, est envoyé, dès

1. Pièces justificatives, III, p. XLVII.
2. Pièces justificatives, IV, p. XLVII.
3. Pièces justificatives, V, p. XLVIII.
4. Pièces justificatives, VI, p. XLVIII.

Digitized by Google

l'âge de dix ans, à Metz pour y apprendre le français, revient à Strasbourg afin de suivre les cours de l'Université, puis il consacre deux ans et demi, de 1650 à 1652, à visiter l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et la Suisse, s'arrêtant une année à l'Université de Leyde et six mois à l'Université d'Orléans[1].

Ammeistre régent en 1679, réélu en 1685, colonel des milices bourgeoises depuis 1677, il est député en 1678 vers le duc de Lorraine et fait partie de la délégation envoyée à Metz, en 1678, pour saluer Louis XIV.

Je possède une gravure fort curieuse, éditée par mon aïeul Frédéric-Guillaume Schmuck et due au burin de F. A. Seupel, l'un de nos meilleurs artistes. Elle représente le cortège formé lors de l'entrée solennelle, à Strasbourg, le 21 février 1680, de Anne-Christine de Bavière, Dauphine de France, reçue à Kehl par une députation du Magistrat.

Nous remarquons, à la tête du cortège, dix-huit cavaliers appartenant à la jeunesse patricienne, puis Jean-Léonard Frœreisen, colonel et ammeistre, à cheval, avec son lieutenant-colonel et son major, un escadron composé de cent négociants, les voitures d'honneur y compris celle de la Dauphine, suivies par un deuxième escadron de 125 cavaliers strasbourgeois.

2,000 hommes d'infanterie, divisés en huit compagnies, formaient la haie sur les places publiques de la ville.

Les troupes défilèrent ensuite devant les fenêtres de la Dauphine, pendant que l'artillerie tirait vingt-quatre coups de canon.

---

1. Pièces justificatives, VII, p. XLIX.

Digitized by Google

Daniel Richshoffer, négociant, né en 1640, est envoyé à Lyon, dès l'âge de quatorze ans, pour y apprendre le commerce. A partir de 1660, il consacre pour le moins trois années à visiter consciencieusement les Pays-Bas, Londres, Paris, le midi de la France, l'Italie jusqu'à Naples et les principales villes d'Allemagne. Ammeistre régent en 1691, il meurt en 1695 [1].

Je ne veux pas abuser de votre patience, en détaillant les fonctions successives remplies par chacun des ammeistres dont je rappelle le souvenir. Je me borne à constater que les bourgeois notables de Strasbourg étaient appelés généralement, dès qu'ils avaient vingt-cinq ou vingt-six ans, à remplir des fonctions publiques, modestes d'abord et dont l'importance augmentait avec l'âge. Cette initiation se trouvait être en réalité un véritable examen qui permettait de juger leur valeur, leurs mérites et d'apprécier s'ils étaient qualifiés pour remplir les hautes positions du Magistrat.

Comme les familles patriciennes, les familles nobles qui avaient conservé le droit de bourgeoisie à Strasbourg attachaient une sérieuse attention à préparer leurs fils aux grandes positions que l'avenir pouvait leur réserver.

Adam Zorn, né en 1556, stettmeistre de 1612 à 1623, date de sa mort, consacre dès 1580 plusieurs années à visiter les Pays-Bas, l'Angleterre et la France.

Jean-Simon de Brumbach, né en 1572, suit jusqu'à l'âge de dix-neuf ans les classes du Gymnase et les cours de l'Académie, continue pendant cinq années ses études aux Universités de Bâle et de Genève, part ensuite pour

1. Pièces justificatives, VIII, p. L.

Digitized by Google

l'Italie, où il s'arrête un an, et finit par un voyage en France, fait avec deux jeunes comtes de Schwartzbourg. Revenu en Alsace en 1597, il représente, en 1613, Strasbourg à la diète de Ratisbonne, est nommé stettmeistre en 1614, chancelier de l'Université, député plusieurs fois au dehors et meurt le 23 octobre 1618 [1].

Nicolas-Louis Wurmser de Vendenheim, né en 1578, fait à partir de l'âge de seize ans ses études en Bourgogne et à l'Université de Genève. En 1597, il est attaché à la personne de Jean-George marquis de Brandebourg, puis il embrasse de 1600 à 1606, dans les Pays-Bas, la carrière militaire, sous les ordres du prince Maurice de Nassau. Revenu à Strasbourg, il est en 1609 sénateur, en 1614 des XV. Nommé stettmeistre en 1631, réélu jusqu'à son décès, des XIII en 1637, il meurt en 1648 [2].

Henri-Balthasar de Kippenheim, né en 1612, fait ses études au Gymnase et à l'Université de Strasbourg, puis entre au service du duc de Würtemberg, tout en profitant du voisinage pour suivre les cours de l'Université de Tübingue. Il devient, en 1634, précepteur de Louis-Frédéric, comte palatin, duc en Bavière et comte de Veldentz, qu'il accompagne pendant six ans, à Strasbourg d'abord, puis au cours de ses voyages. Pour reconnaître ses services, Marie-Élisabeth, comtesse palatine, mère de son élève, le nomme vers 1641, préfet du comté du Ban-de-la-Roche, qu'il administre neuf ans. Il se fixe ensuite à Strasbourg, est nommé en 1659, stettmeistre, puis des XIII, en 1662 chancelier de l'Université et meurt en

1. Pièces justificatives, IX, p. LI.
2. Pièces justificatives, X, p. LI.

Digitized by Google

1679 après avoir été, en maintes occasions, ambassadeur ou député de Strasbourg[1].

Je pourrais préciser pour chacun de ces anciens magistrats les positions successives qu'il a occupées, mais j'ai déjà suffisamment mis votre patience à l'épreuve par une longue énumération de dates. Je ne suis pas historien et je n'ai pas notoriété suffisante pour demander, comme notre sympathique président, à être cru sur parole lorsque j'affirme un fait. En pareil cas, je dois fournir les preuves à l'appui, sans me trouver, faute de temps, à même de leur donner, par quelques détails, un peu de vie et de mouvement.

J'espère du moins vous avoir indiqué, d'une manière suffisante, que nos ancêtres strasbourgeois ne s'enfermaient pas dans leur fromage de Hollande et qu'il leur paraissait indispensable d'élargir leur esprit et leurs idées, d'apprendre à connaître les hommes et les choses. Ce besoin n'était du reste pas limité aux futurs membres du Magistrat.

Il ressort en effet d'un acte relatif à la succession de l'une de mes aïeules en ligne maternelle que l'un de ses fils, Arnold Stædel, partit en 1534 pour les Indes et un voyage pareil, évidemment rare à cette époque, ne parut pas trop aventureux, car les curateurs aux successions admettent comme possible, dans un acte notarié en date de 1625, le retour d'Arnold Stædel ou celui de ses enfants.

Peu après, je trouve Ambroise Strauch, plus tard négociant et sénateur à Strasbourg, qui prend service

1. Pièces justificatives, XI, p. LII.

Digitized by Google

dans la marine vénitienne et assiste en octobre 1571 à la bataille navale de Lépante.

Ambroise Richshoffer, fils de Daniel Richshoffer, sénateur, imite cinquante ans plus tard son grand-père Ambroise Strauch. Agé de dix-sept ans, il se dirige, avec l'autorisation de sa famille, sur Amsterdam, où il s'engage en avril 1629, pour trois ans, au service de la Compagnie des Indes néerlandaises avec deux jeunes compatriotes, Charles Spiess et Philippe de Haussen. Après deux mois d'exercice, il est embarqué le 13 juin sur la *Salamandre*, vaisseau de 38 canons, partant avec quelques autres navires pour les eaux du Brésil, afin d'y renforcer une flotte des États-Généraux, alors en guerre avec l'Espagne.

La petite escadre poursuit les bâtiments espagnols qu'elle rencontre et atteint au mois d'octobre les Antilles, ayant pris, entre autres, un navire de commerce dont la cargaison, comprenant surtout des lingots d'or et d'argent, valait trois millions de francs.

La flotte, réunie au mois de décembre 1629 sous le commandement du prince Jean-Maurice de Nassau-Siegen, se composait de 56 bâtiments portant 1,170 pièces de canon de gros calibre, 3,700 matelots et 3,500 soldats. Elle s'empare en mars 1630, après un mois de siège, de la forteresse d'Olinda, l'un des ports de la province de Pernambouc, mais elle ne dispose pas de troupes de débarquement en nombre suffisant pour obtenir, sur terre ferme, des succès sérieux. Le temps se passe dès lors surtout en escarmouches et alertes incessantes, dont Ambroise Richshoffer prend courageusement son parti. Il a d'ailleurs l'heureuse chance d'appartenir à un bataillon

Digitized by Google

commandé par un compatriote, Wirich de Berstett, né en 1603, décédé en 1657, comme grand-maître de la cour de Wurtemberg, après avoir été major au service de Suède, puis commandant de Benfeld et dont le père, Joachim de Berstett, fut stettmeistre de Strasbourg de 1619 à 1640. Grâce à la protection du major de Berstett, Richshoffer est nommé en février 1630 caporal, avec le droit de prendre ses repas à la table du lieutenant de sa compagnie. En décembre 1631, il devient sergent et on lui offre le grade de lieutenant à l'expiration de ses trois années d'engagement. La monotonie de ses campagnes paraît avoir calmé, plus ou moins, ses ardeurs guerrières et il se décide, non sans un certain regret, à retourner à Strasbourg, pour s'y établir comme un bon négociant. Débarqué à Amsterdam le 5 novembre 1632, il revoit au mois de décembre sa ville natale, où il fait naturellement son service dans les compagnies bourgeoises, dont il est nommé sergent en 1633, lieutenant en 1637, puis capitaine de 1651 à 1665.

Ambroise Richshoffer a fait imprimer, en 1677, les aventures de sa jeunesse en un volume de 182 pages et 5 gravures[1].

Mes souvenirs me rappellent qu'il fallait, en 1848, cinquante-deux heures pour faire, par mauvaise saison, le voyage de Paris à Strasbourg et j'arrive ainsi à me figurer combien devaient être difficiles les voyages de nos ancêtres aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

Ils exigeaient en outre une connaissance des langues étrangères plus étendue peut-être qu'elle ne l'est géné-

1. *Ambrosii Richshoffers Brasilianisch- und Westindianische Reisebeschreibung.* — J. Stædel à Strasbourg. 1677.

Digitized by Google

ralement de nos jours. Je crois pouvoir admettre, sans hésiter, qu'un Strasbourgeois n'aurait guère trouvé d'interprète pour le tirer d'embarras en France, en Angleterre et en Italie. Les cours universitaires réclamaient d'ailleurs une connaissance sérieuse et approfondie de la langue latine et vous savez que le dialecte alsacien constitue une variante très caractérisée de l'allemand classique.

Une éducation pareille trempait un homme ; elle lui donnait, avec la connaissance du monde, le ressort, la largeur d'esprit. Son influence s'exerçait sur son entourage et faisait de lui, pour sa cité, une force réelle, une ressource précieuse.

Nos anciens magistrats formaient un corps bien supérieur, en moyenne, à la puissance effective de Strasbourg ; ils étaient forts, avant tout, par leur valeur morale.

Cette observation nous explique comment une ville dont la population ne devait pas dépasser, au XIV^e^ siècle, 20,000 habitants, a su se tailler un domaine égal à celui des plus fiers seigneurs d'Alsace ; assurer au contingent de Strasbourg, lors des guerres de l'Empire germanique, le droit de déployer sa bannière à côté de la grande bannière impériale et dès lors avant celles des princes électeurs[1]. Les députés strasbourgeois étaient traités avec

1. Pièces justificatives, XII, p. LII.

Mollinger (Jacobus-Fridericus, Argentoratensis). *Dissertatio inauguralis juridica De jure vexilli Argentoratensium*. (Thèse de licence, 29 novembre 1736.) — S. Kürsner à Strasbourg. In-4°.

Obrecht (Ulricus). Christoph.-Joseph. von Lo, *Respondens : De vexillo Imperiali* (*Facultas philosophica*, 13 novembre 1673). — J. W. Tidemann à Strasbourg. In-4°. (Thèse réimprimée en 1673 et 1725.)

Digitized by Google

égards aux Diètes de l'Empire et leur avis fut très souvent pris en sérieuse considération.

Nous avons vu déjà que les membres du Magistrat de Strasbourg étaient préparés, dès leur jeunesse, aux positions de grande responsabilité auxquelles ils se trouvaient appelés par le suffrage de leurs concitoyens. Par ce fait même les saines et bonnes traditions, l'esprit de suite, si nécessaire à la bonne gestion des affaires publiques, se transmettaient de père en fils.

La ville de Strasbourg tenait à honneur de respecter les traités qu'elle avait signés et la confiance assurée à ses engagements lui rendait facile de trouver des alliés. Amis et ennemis étaient certains d'ailleurs qu'elle n'hésitait pas à intervenir énergiquement lorsqu'elle se savait forte de son bon droit. Nous connaissons par l'histoire la valeur des mots : « Je suis citoyen romain. » Mes ancêtres pouvaient dire de même : « Je suis bourgeois de Strasbourg », et ce n'était pas, aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, une vaine parole.

Nous voyons de nos jours encore, sur le versant alsacien des Vosges, les ruines de soixante-dix châteaux forts et nous reconnaissons sans peine ceux qui ont appartenu à la haute noblesse ; des murs entiers, solides encore malgré les ravages des temps, se remarquent de loin, s'étalant fièrement en plein soleil. Par contre, plus d'un château est bâti, loin des grandes voies de communication, sur un rocher presque inaccessible au fond d'une sombre vallée. Nous pouvons admettre, sans crainte de faire erreur, qu'il servait de siège à quelque famille noble plus ou moins ruinée qui ne trouvait pas, dans ses droits seigneuriaux réduits à quelques pauvres villages, les ressources nécessaires à son entretien.

Digitized by Google

En vrais cadets de famille, ses membres entraient généralement au service des grands seigneurs du voisinage, mais il y avait quelquefois des natures sauvages, farouches, impatientes de l'ordre et de la discipline. Le château paternel devenait alors un repaire de brigands ; le seigneur réunissait facilement vingt-cinq ou cinquante routiers, féroces épaves d'une guerre récente, et ses incursions, à grande distance dans la plaine, lui valaient des troupeaux, du butin et des prisonniers obligés au paiement de lourdes rançons. Lui arrivait-il, à l'occasion, de s'emparer de quelques bourgeois de Strasbourg, avec l'espoir d'échapper, vu l'éloignement, à la punition de son méfait, aussitôt un corps de troupes strasbourgeoises se mettait en marche, quitte à traverser en bon ordre deux ou trois seigneuries et franchissait au besoin soixante-dix kilomètres, ou plus. Ses catapultes et ses balistes, plus tard son artillerie, au besoin l'escalade, assuraient généralement, à bref délai, la prise du château, qui était rasé. Sans même vérifier nos archives, mes souvenirs me permettraient de nommer une vingtaine de châteaux, soit en montagne, soit en plaine, auxquels ce sort est advenu.

L'Empereur Charles IV, pour récompenser quelques villes rhénanes, ainsi que les Électeurs de Trèves et de Cologne, qui avaient soutenu sa cause de 1346 à 1348, les autorise en 1349 à imposer des péages très lourds aux bateaux qui passaient sur le Rhin en vue de leurs territoires. Ce décret, en contradiction formelle avec les privilèges de libre navigation acquis depuis 1255 aux villes de Cologne, Mayence, Strasbourg et Bâle, lésait spécialement, de la manière la plus grave, les intérêts

Digitized by Google

de la batellerie strasbourgeoise, familiarisée de longue date avec les dangers qui provenaient des variations incessantes dans le cours du Rhin supérieur à partir de Mannheim. Par ce fait, Strasbourg avait plus ou moins le monopole des transports pour toutes les marchandises à destination de la Haute-Alsace, de la Suisse et de la Bourgogne et qui préféraient, aux expéditions par terre, la voie fluviale, moins coûteuse et plus sûre.

Le Magistrat ferme résolûment le Rhin par deux rangées de pilotis, réunies entre elles par de grosses chaînes, et interdit toute communication avec le Rhin inférieur, dont les habitants, qui recevaient en grande partie par Strasbourg les blés et les vins qui leur étaient nécessaires, se virent menacés d'une grave disette. Après avoir tenu bon pendant plus de deux ans, les princes de ces pays, injustement favorisés au préjudice de Strasbourg, se résignèrent à baisser pavillon au mois de mai 1351 et à renoncer, sans réserve, aux droits qu'ils avaient revendiqués [1].

Ces énergiques interventions assuraient naturellement une sérieuse valeur au droit de bourgeoisie strasbourgeoise. Par une stipulation fort ingénieuse, le domicile effectif n'était pas obligatoire pour être reçu bourgeois ; il suffisait de payer les droits de réception et des taxes annuelles assez modérées ; de promettre, par serment, de respecter la Constitution et de venir le cas échéant, par une juste réciprocité, en aide à la ville. Ces bourgeois *du dehors,* ainsi nommés par opposition aux bourgeois résí-

1. Nicolay (Ludovicus-Henricus, Argentinensis), ***Dissertatio inauguralis De Argentinensium in Rheno navigatione.*** (Licence en droit, 22 septembre 1760.) — Heitz à Strasbourg. In-4°.

Digitized by Google

dents et actifs, étaient, pour la ville, une force considérable de plus qui compensait très largement quelques inconvénients. L'exercice de ce droit de réception amena, en effet, à maintes reprises, des hostilités prolongées et des contestations plus longues encore avec l'Évêque de Strasbourg et les dynastes alsaciens ou badois, peu satisfaits, on le comprend, de voir tel ou tel vassal échapper à leur autorité. La ville réussit toujours, en dernière analyse, à sauvegarder par son indomptable ténacité ses prérogatives, garanties par une série de privilèges impériaux. Parmi ces bourgeois *du dehors*, nous remarquons des négociants notables, des familles nobles en assez grand nombre, voire même des dynastes alsaciens, tels Jean, seigneur de Lichtenberg, qui fait appel, en 1386, au concours de la ville[1] pour mettre fin aux déprédations des seigneurs de Löwenstein, dont le château est pris après un siège de huit jours; Conrad, comte de Fürstemberg, qui se réclame, en 1425, de ses droits de bourgeoisie dans des circonstances analogues[2].

Le Magistrat de Strasbourg faisait du reste très bonne figure à côté de la noblesse, car les appels aux hautes fonctions tenaient beaucoup de l'oligarchie, et les choix ne portaient guère que sur les membres des familles notables, autrement dit du Patriciat.

En m'arrêtant aux nominations antérieures au XVIII^e^ siècle, à partir duquel le Magistrat n'a plus qu'une importance restreinte, je constate, en étudiant six familles patriciennes (Armbruster, Baumgartner, Reisseissen,

1. Près de cent ans après, le 5 mars 1471, le comte Jean de Lichtenberg prête, comme son arrière-grand-oncle, le serment de bourgeoisie.
2. Pièces justificatives, XIII, p. LIV.

Digitized by Google

Stædel, Storck et Wencker), qu'elles ont été appelées quarante-huit fois aux éminentes fonctions d'ammeistre régent par suite de réélections, en la personne de dix-huit de leurs membres.

Comme stettmeistres, je trouve très fréquemment les Bœcklin, les Kageneck, les Müllenheim et les Zorn, dont les familles existent encore de nos jours.

Le Patriciat ne formait pas une caste fermée. Il se rajeunissait au contraire incessamment par l'adjonction de nouveaux membres, en raison du mérite et des capacités, comme nous le voyons de nos jours pour la noblesse, la Pairie ou la Chambre des lords d'Angleterre. En étudiant l'histoire de nos familles patriciennes, j'ai vu maintes fois que le premier ancêtre connu arrive au grand Sénat, son fils sera des XV et le petit-fils deviendra ammeistre. Je ne remarque non plus l'esprit étroit et exclusif des petites villes, qui aurait réservé aux seuls Strasbourgeois d'origine l'accès aux hautes fonctions.

J'ai évoqué devant vous le souvenir de six familles d'ammeistres, dont trois se rattachent bien à l'histoire du vieux Strasbourg jusqu'à l'époque où nos archives nous font défaut, mais les Brackenhoffer sont originaires de Reutlingen, les Stædel ont quitté Ulm, vers 1500, pour s'établir à Strasbourg, et les Wencker nous sont venus d'Offenbourg, en 1475.

Cette même largeur d'esprit se retrouve pour les nominations des professeurs de notre ancienne Université. J'en connais 47 qui ne sont pas Alsaciens.

Je désire encore appeler votre attention sur la haute importance et l'activité du Magistrat comme chef effectif d'un État souverain.

Digitized by Google

Comme je l'ai indiqué, c'était à la Chambre des XIII que ressortissaient toutes les grandes questions militaires et diplomatiques. Dirigeant les affaires étrangères d'une cité jalouse de ses droits, jalouse de son indépendance, il y eut de tout temps pour cette Chambre un intérêt vital à être renseignée très exactement sur les choses du dehors. Elle avait donc, comme la République de Venise, des correspondants, assez nombreux même, qui lui fournissaient des renseignements aussi précis que possible.

Je vois que Henri Baumgarter, ammeistre à partir de 1607 et mort en 1614, âgé de 61 ans, a été vingt-sept fois ambassadeur ou représentant de Strasbourg au dehors. Aurait-il accepté ces missions successives, s'il avait dû se présenter comme un écolier qui ne sait pas sa leçon, s'il n'avait pas connu absolument son terrain et s'il n'avait pas été au courant, par tous leurs détails, des questions qu'il était appelé à traiter?

L'un des XIII était spécialement chargé de suivre et d'étudier, d'une manière continue, la correspondance, pour éviter les graves inconvénients qu'aurait entraînés le roulement annuel des fonctions.

Selon toute probabilité, les lettres qu'il recevait ainsi étaient considérées comme personnelles et n'étaient donc pas versées aux archives de la Ville.

Nous connaissons cependant une série fort intéressante de 259 lettres adressées de 1607 à 1626 au Magistrat, par Jean de Flavigny, seigneur de la Horgne, Malroy, Mancourt, Verny et Vigny, membre du Conseil des XIII de Metz.

Nous avons en outre, pour la période d'octobre 1681 à juin 1683, cinquante-trois lettres de Jean Jalon, avocat

Digitized by Google

au parlement de Metz, et une série analogue de lettres adressées, de 1681 à 1685, à Güntzer, syndic royal, par divers correspondants de Paris.

Je serais disposé à attribuer cette partie de la correspondance au désir bien naturel du Magistrat de s'orienter dans la situation nouvelle qui lui était faite par la reddition de Strasbourg.

Nos archives possèdent de plus 335 lettres et pièces, en date de 1639 à 1649, minutes de la correspondance de Gaspar Bernegger, secrétaire de la Ville, avec deux agents de Strasbourg en résidence à Paris.

Pardonnez-moi de m'être laissé entraîner par ces anciens souvenirs qui prouvent que nos ancêtres ont su former des hommes, ainsi que nous désirons le faire de nos jours.

Je sais qu'il y a eu plus d'une fois des ombres au tableau. Je n'ignore pas entre autres que les longues épreuves de la guerre de Trente ans avaient énervé l'Alsace, faussé plus ou moins, pendant quelque temps, les rouages du Magistrat de Strasbourg.

Quoi qu'il en soit, Suisse et Franc-Comtois par la famille de mon père, Alsacien par mes ancêtres en ligne maternelle, dont plusieurs sont mentionnés dans les archives de Strasbourg dès le XV^e^ siècle, Français de tout cœur par les vieilles traditions de notre imprimerie, fondée en 1681, deux mois après l'entrée de Louis XIV à Strasbourg, il ne me déplaît pas de penser que ma ville natale a su fournir la preuve qu'elle avait encore un peu de sang dans les veines et maintenir son indépendance, alors que les dynastes et les seigneurs d'Alsace avaient, depuis plus de trente ans, fait leur soumission.

Digitized by Google

A partir de 1681, l'autorité du Magistrat se trouva bien diminuée. Il perdit naturellement toutes ses prérogatives diplomatiques et militaires, mais il conserva le droit de traiter les affaires majeures avec le Roi, le Conseil d'État, les intendants et gouverneurs de la province et même, dans certains cas, avec les États voisins, d'administrer les finances ainsi que les cinq bailliages qui lui restaient encore de ses possessions territoriales; de nommer les pasteurs, les professeurs de l'Université et du Gymnase ; il conserva enfin au criminel tous ses droits de haute et basse justice, mais en matière civile, ses droits furent restreints par la faculté d'appel au Conseil souverain d'Alsace pour les causes dépassant mille livres.

En réalité, ces prérogatives furent bien battues en brèche par la nomination faite, en 1681, d'un syndic royal qui devait assister aux assemblées du Magistrat et avoir l'œil sur tout, mais plus encore par l'institution, en date de mars 1685, d'un préteur royal, chargé de prendre rang et séance au nom du Roi en la maison et hôtel commun, de veiller et prendre garde à ce que rien ne s'y passât contre son service, d'y avoir voix délibérative. En bien des cas, le préteur avait le pouvoir effectif, mais les apparences étaient généralement sauvegardées avec soin.

J'ai l'espoir que les anciens souvenirs que j'ai évoqués, d'une manière bien insuffisante, auront pu faire revivre pour vous, dans une certaine mesure, un côté intéressant du passé de mon vieux Strasbourg.

Je n'ai guère l'habitude de la parole, mais avant de faire place à plus éloquent que moi, je désire rappeler quelques souvenirs plus récents. Plusieurs d'entre vous, Stras-

Digitized by Google

bourgeois, Messins, ont connu, comme moi, les douloureux déchirements de l'exil, d'un adieu à la noble cité qui les a vus naître, qu'ils croyaient ne jamais quitter, doublement unis par les racines profondes que leurs ancêtres y avaient projetées avant eux. Je tiens à remercier aujourd'hui l'hospitalière ville de Nancy pour l'accueil profondément sympathique et cordial qu'elle nous a fait, à moi, à ma famille, à notre maison, à nos ouvriers et collaborateurs.

Digitized by Google

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Christophe IV Staedel, orfèvre, né le 31 mars 1560, devient membre du Conseil de la tribu des Forgerons le 5 janvier 1584; échevin le 18 décembre 1585; l'un des Trois de la questure en 1591, puis est nommé, le 13 janvier 1593, membre de la Chambre des XV et peu après président de la tribu de la Lanterne. Des XIII, en 1593, ammeistre régent en 1598, il est réélu en 1604, 1610, 1616 et 1622 et meurt le 23 mars 1624.

Il est député ou ambassadeur de Strasbourg le 15 octobre 1600 à la diète électorale de Spire; le 26 avril 1601, le 27 avril 1602 et le 17 août 1606 aux congrès provinciaux de Worms; le 27 février 1607, à Colmar; en 1611, à la conférence de Fribourg-en-Brisgau; en 1600 et 1602 à Molsheim, auprès de l'évêque de Strasbourg, outre diverses missions que sa biographie ne mentionne pas.

II

Christophe V Staedel, négociant, né le 11 mars 1585, fils de Christophe IV, est envoyé par ses parents, en mars 1598, à Metz où il passe quinze mois pour apprendre le français. En avril 1604 il repart pour Nancy, où il demeure six mois et se rend ensuite à Paris. Après y avoir fait un séjour de deux ans, il visite la France, l'Angleterre, l'Écosse, la Belgique, l'Allemagne et regagne Strasbourg en 1607. Reçu le

Digitized by Google

6 novembre 1608 à la tribu de la Lanterne, il est en 1611, membre de son Conseil, le 18 octobre de cette même année échevin; en 1617 membre du Petit-Sénat; en 1622, contrôleur du Trésor public, en 1625 sénateur, et des XV le 14 janvier 1626. Préfet de la tribu des Tailleurs en 1627, il est nommé des XIII le 5 janvier 1628, ammeistre régent en 1630; réélu en 1636, il meurt le 15 juillet de la même année.

III

Tobias Staedel, né le 18 septembre 1590, également fils de Christophe IV, est échevin de la tribu de la Fleur en 1616. Successivement sénateur, des XV, des XIII, ammeistre régent en 1637, réélu en 1643, nommé, vu ces fonctions, membre des commissions des foires, des marchands, des incendies, du cadastre, des forêts, de l'impôt des écuries, de la sûreté publique, de la chancellerie, du tribunal matrimonial, censeur, préfet du Herrenstein et de la Wantzenau, administrateur de la caisse des aumônes et de diverses fondations, il meurt le 30 janvier 1648.

IV

Christophe VI Staedel, né le 19 décembre 1611, fils de Christophe V, est admis en 1632 à la tribu des Maçons, en 1636, membre du Conseil de cette tribu; en 1640 échevin, puis membre du Petit-Sénat; en 1643, contrôleur du Trésor public; sénateur en 1647, des XXI le 26 mars 1649. Président de sa tribu, curateur de la tribu des Forgerons et membre de la commission de l'octroi sur la viande, puis préfet d'Innenheim et du district de Herrenstein, membre du tribunal clientélaire et inspecteur des tribunaux inférieurs, des XV et scholarque en 1652, il devient préfet de Marlenheim en 1653, inspecteur de la pharmacie et du magasin de

Digitized by Google

sel en 1654, puis il est nommé ammeistre régent en 1655, réélu en 1661 et 1667 et l'un des XIII en 1656. Directeur des fortifications en 1657, membre du tribunal matrimonial en 1658, directeur des archives et de la pêche en 1659, membre du tribunal de police en 1657, 1663 et 1671, il a en 1669 la direction de l'arsenal et meurt le 16 août 1672.

V

Jean-Pierre Storck, né le 16 octobre 1587, revient à Strasbourg après de nombreux voyages, se fixe en 1623 dans sa ville natale, où il se marie le 5 décembre et est de suite appelé aux fonctions publiques. Échevin de la tribu des Tanneurs dès le 19 décembre 1623, il est, en janvier 1627, sénateur; le 26 mai 1627, des XXI; le 12 janvier 1628, des XV, puis membre de la commission de censure, du convent académique, du tribunal matrimonial, directeur des archives, inspecteur des tribunaux inférieurs, préfet du Herrenstein; en 1631, de la Chambre des XIII; en 1633, ammeistre régent et le 15 juin de la même année, scholarque [1]. Il meurt le 18 février 1635.

VI

Joachim Brackenhoffer, né à Offenbourg en 1575 et dont les parents s'établissent en 1577 à Strasbourg, y reçoit dans les classes du gymnase l'instruction élémentaire, puis il est placé comme apprenti chez un orfèvre et travaille ensuite quatre ou cinq années, jusqu'en 1599, en Allemagne, à Londres et à Paris, pour se perfectionner dans la pratique de

1. Le Conseil supérieur de l'Université se composait de trois membres nommés à vie; le chancelier, président, pris dans les stettmeistres; un scholarque, pris dans les ammeistres, et un scholarque, pris dans les XIII libres.

Digitized by Google

son industrie. Rappelé à Strasbourg par la mort de ses parents, il est dès 1603, membre du Conseil de la tribu des Maréchaux, président de ce Conseil en 1617 et échevin en 1618. Membre du Petit-Sénat en 1620, sénateur en 1627, membre du tribunal matrimonial en 1628, des XXI le 22 mars 1628, membre du tribunal de police en 1629, nommé le 9 mai 1632 à la Chambre des XV, il fait partie des commissions du charbon, du magasin de bois, des incendies, de la monnaie. En 1633, il est préfet de Barr et inspecteur des fortifications; des XIII, le 10 janvier 1635, et nommé le 21 juillet 1636 ammeistre régent. Il est réélu en 1642, 1648, 1654 et meurt le 27 avril 1656.

A partir de 1636, il fait partie de nombreuses commissions : Inspecteur des gardes et postes militaires, en 1637, 1643, 1649 et 1655; commissions des censeurs et des foires en 1642; président du tribunal de police en 1637, 1638, 1651, 1652, 1655 et 1656 jusqu'à sa mort.

VII

Jean-Léonard Froereisen, né le 2 août 1629, entre dès 1635 au gymnase, est envoyé, à l'âge de 10 ans, à Metz afin d'y apprendre le français, revient plus tard dans sa ville natale pour y terminer ses classes, suit à notre Université, de 1647 à 1650, les cours de la faculté philosophique (histoire, géographie, astronomie, logique, politique, éthique), plus quelques cours de droit, et soutient une thèse sur l'éloquence politique, pour obtenir le grade de docteur en philosophie. Au mois de mars 1650, il se rend à l'université de Leyde où il passe un an, visite l'Allemagne du Nord, revient par les Pays-Bas sur Flessingue, consacre quelques mois à l'Angleterre, suit pendant un semestre les cours de l'université d'Orléans et rentre par Lyon et la Suisse à Stras-

Digitized by Google

bourg, où il arrive en novembre 1652. Nommé en 1657 au Petit-Sénat, il est en 1660, sénateur; en 1669, des XXI; en 1670, des XV; en 1676, des XIII, en 1679, scholarque et de plus, en 1679, ammeistre régent, élu de nouveau en 1685.

Décédé le 24 novembre 1690, il a été notamment, depuis 1677, patron des Arbalétriers et colonel des milices bourgeoises.

VIII

Daniel Richshoffer, né le 10 décembre 1640, passe suivant l'habitude par les classes du gymnase et, dès l'âge de quatorze ans, il est envoyé à Lyon pour y faire l'apprentissage du commerce. En 1660, il se rend par le Rhin à Amsterdam, voit la Hollande, le Brabant, la Flandre, les provinces belges, s'embarque à Calais pour Londres. Au retour d'Angleterre, il s'arrête à Paris, puis il continue son voyage en visitant le Midi de la France, l'Italie jusqu'à Naples, les principales villes d'Allemagne et retourne enfin à Strasbourg après une absence de trois ans au moins. Reçu en 1665 à la tribu de la Lanterne, il est l'année suivante l'un des juges de sa tribu et inspecteur des moulins; en 1670, président de sa tribu et échevin, puis contrôleur du Trésor public, inspecteur des écuries, membre du tribunal de police. Comme sénateur en 1679, il devient inspecteur des fortifications, des jardins et biens-fonds, des tribunaux inférieurs. Il est nommé des XXI en 1680, des XV en 1686 et successivement chargé, comme tel, de l'inspection des magasins de bois, de la pêche, des caisses publiques, des archives, de la pharmacie; membre de la commission sanitaire, des corps de garde et patrouilles, du tribunal matrimonial, du tribunal clientélaire; curateur de la tribu des Cordonniers et préfet d'Illkirch. Ammeistre régent en 1691, il meurt le 23 septembre 1695.

Digitized by Google

IX

Jean-Simon de Brumbach, né à Lhora le 28 octobre 1572, suit jusqu'en 1590 les classes du gymnase, puis durant une année les cours de l'Académie. Il part le 17 août 1591 pour l'université de Bâle, où il est reçu docteur en droit; en 1593 pour Genève, en mai 1595 pour l'Italie, où il s'arrête un an, et termine par un voyage en France, fait dans la société des deux comtes de Schwartzbourg. Rentré à Strasbourg en 1597, il se marie deux ans plus tard et paraît avoir refusé assez longtemps toute fonction publique. Il passe ensuite, coup sur coup, d'une situation à l'autre avec une rapidité exceptionnelle. Sénateur le 3 janvier 1611, il est nommé, cette même année, le 11 janvier, membre du convent académique et le 24 juillet des XV. Stettmeistre le 6 janvier 1614, des XIII le 16 mai, il devient en outre le 30 mai chancelier de l'Université. Comme membre de la Chambre des XIII, il était délégué spécialement pour les affaires étrangères, de même qu'il a été membre de la commission des grains et des moulins, préfet de Barr et commandant en chef des milices soldées. Il meurt le 19 octobre 1618.

X

Nicolas-Louis Wurmser de Vendenheim, né le 14 mai 1578 au château d'Illburg près d'Illkirch, élevé d'abord dans la maison paternelle, est envoyé en 1594, avec deux de ses frères, en Bourgogne d'abord, puis en Savoie. En 1609, sénateur, en 1614 des XV, il est en 1615, membre de la commission des incendies, de celle des travaux publics en 1620, en 1624, de la commission des monnaies. Stettmeistre le 30 mars 1629, il est nommé des XIII le 14 octobre 1637, puis directeur de l'arsenal et membre de la commission des

Digitized by Google

foires, en 1638 directeur des fortifications et membre de la commission des chasses, en 1640 directeur des archives. Il meurt le 8 octobre 1648. Nous savons qu'il a été maintes fois député ou ambassadeur de Strasbourg, mais sa biographie ne nous donne pas d'indications précises.

XI

Jean-Balthasar de Kippenheim, né le 16 avril 1608, est nommé membre du Petit-Sénat en 1651, sénateur en 1653, puis membre du tribunal de police et du convent académique. Des XV en 1654, membre des commissions des incendies, du magasin de sel, préfet de la seigneurie d'Illkirch, il est nommé en 1659 stettmeistre, puis des XIII et membre de la commission des foires. Chancelier de l'Université à partir de 1662, il est appelé de plus, en 1664, au collège de la guerre. Envoyé en 1661, comme député de Strasbourg, au cardinal Mazarin, puis au duc Charles de Lorraine, il est chargé également de différentes missions que nous ne connaissons pas d'une manière précise et meurt le 12 février 1679.

XII

Strasbourg avait deux bannières qui représentaient la Sainte Vierge ayant l'enfant Jésus sur ses genoux.

La grande bannière, haute de cinq mètres et large d'environ quatre mètres, était confiée aux troupes à pied et conduite, vu son poids, sur un char (*caroccium*).

La bannière équestre, haute d'environ trois mètres et large de deux mètres et demi environ, était portée comme les étendards actuels de la cavalerie.

Les prérogatives accordées à la ville de Strasbourg par divers décrets ou privilèges impériaux s'appliquaient à la

Digitized by Google

grande bannière qui avait droit à une place d'honneur, à côte de la grande bannière de l'Empire [1].

« Hoc Argentoratense eximiis privilegiis, juribus atque « prærogativis decoratum *Vexillum* omnes Imperii civitates, « plerosque etiam Statuum dignitate superavit. In omnibus « enim Imperii expeditionibus Romanis aliisque Argentinense « vexillum Imperiali Aquilæ proximum gestarunt Argentinæ « signiferi. »

« Und dann ein statt Strasburg in allen des Heil. Reichs « Zügen und Heerfahrten heerbracht ihr offen Panier by und « neben des Reichs Adler zu führen. »

« Demnach auch in andern des Heil. Reichs Heerzügen und « im Velt jewelst einer Statt Strassburgs fahnen neben des « Reichs Adler vor allen staetten geflogen und getragen wor- « den. »

Lorsque l'ordre était donné de rouler et couvrir une partie des bannières de l'armée, la bannière de Strasbourg continuait à flotter aussi longtemps qu'une seule bannière, de prince, de noblesse ou de ville, fût-ce même la bannière impériale de saint Georges, restait à découvert en outre de la grande bannière impériale. Les troupes strasbourgeoises avaient le droit de demeurer dans le voisinage immédiat de cette bannière et ne pouvaient être commandées pour un détachement qui les aurait mises dans l'obligation de marcher sous une bannière autre que celle de l'Empire.

Ainsi que nous l'avons indiqué, la bannière de l'Empire était successivement confiée à la garde des contingents des villes libres, en vertu d'un ordre de roulement sanctionné par l'usage. Strasbourg avait le droit de préséance et ses

1. L'Empire germanique avait trois bannières : la grande bannière, confiée à l'un des princes ; la bannière de saint Georges, portée par un membre de la noblesse équestre, et la bannière d'Empire, dont la garde était remise aux Villes libres.

Digitized by Google

troupes portaient, le premier jour, la bannière ; puis venaient Cologne, Augsbourg, Nüremberg, etc.

A l'époque du siège de Neuss, en 1475, Frédéric III décide que la priorité serait attribuée à la ville de Nüremberg, et charge Albert, margrave de Brandebourg, colonel général de l'armée, de notifier cette décision à Philippe de Müllenheim, stettmeistre et commandant des troupes strasbourgeoises, qui demande énergiquement à l'Empereur le respect des droits acquis et obtient non seulement gain de cause, mais en outre l'autorisation de rapporter à Strasbourg la bannière de l'Empire qu'il ne faut pas confondre avec la grande bannière impériale. En 1488, pendant toute la campagne de Frédéric III en Flandre, la bannière de Strasbourg remplace la bannière de l'Empire, dont les fonctionnaires impériaux avaient négligé de se munir par un oubli bien difficile à expliquer. Frédéric Bock, stettmeistre, réclame cette bannière suivant les droits de Strasbourg, et déclare le 6 mai à Frédéric, margrave de Brandebourg, que le contingent de la ville ne marchera, en attendant, que sous sa propre bannière. L'Empereur donne ordre d'établir la bannière réclamée, qui n'est pas encore prête le 11 juin, et la campagne finit avant l'arrivée de cette bannière d'Empire. Frédéric, très besogneux et fort avare, avait sans doute admis que la dépense était inutile. Nous voyons du moins qu'il charge le margrave de Brandebourg de faire comprendre à Frédéric Bock que la ville de Strasbourg pourrait bien se charger des frais.

XIII

Avant d'admettre un *Uss-Burger* (bourgeois du dehors), le Magistrat était tenu d'apprécier s'il était recommandable et si sa réception serait avantageuse pour la ville, qui lui garantissait, par réciprocité, son concours dans toutes les causes justes.

Digitized by Google

De son côté, le *Uss-Burger* prêtait serment d'obéissance à la constitution et au Magistrat.

Il y avait donc, par ce simple fait, une augmentation de force des plus sérieuses pour Strasbourg, comme le prouve l'extrait ci-après des listes de bourgeoisie.

Dynastes.

Landgrave de l'Alsace inférieure : Jean, 1370.

Lichtenberg (Comtes de) : Jean, 1383 et 1393 ; Louis, 1454 et 1462 ; Jacques, 1471.

Schwartzenberg (Seigneurs de) : Ulric, 1402 ; Werner, 1415 ; Jean, 1425 ; Jean, 1452.

Hochberg (Seigneur de) : 1407.

Fürstenberg (Comtes de) : Conrad, 1411 ; Henri, 1432.

Saarwerden et Mœrs (Comte de) : Jacques, 1457.

Deux-Ponts (Comtes de) : Louis, 1463 ; Conrad, 1464.

Tübingen (Comte de) : 1484 et 1494.

Würtemberg (Comte de) : George, 1524.

Seigneurs nobles en 1356.

Landsberg : Conrad Raweser. — Jean Kriesche. — Eberhard.

Greiffenstein : Guillaume.

Murnhardt : Burckart.

Scharrach : Jean. — Eberhard.

Andlau : Henri. — Eberhard.

Fleckenstein : Henri.

Windeck : Conrad. — Raimbold.

Wangen : Hesse.

Berstett : Wirich.

Wickersheim : Cuno.

Écuyers en 1356.

Gemer : Hesse.

Fürdenheim : Hugo.

Digitized by Google

Wickersheim : Otto. — Jean.

Rosheim : Claude.

Erscheim : Dietmar.

Les seigneurs possédant château, ville ou forteresse s'engageaient, par leur prestation de serment, à les mettre le cas échéant à la disposition de la ville.

George, comte de Würtemberg, promet en 1524 de payer annuellement 10 livres pfenning et d'entretenir 4 chevaux de guerre.

Les autres *Uss-Burger* (prélat, noble ou bourgeois) payaient par an dix livres pfenning pour l'entretien d'un cheval de guerre et étaient de plus taxés suivant leur fortune; par contre ni l'évêque, ni les seigneurs, ni les autres villes n'avaient le droit de les astreindre à contributions ou impôts et voyaient dès lors, de fort mauvais œil, ces privilèges concédés aux Strasbourgeois qui en abusèrent à certains moments. Au XIV^e^ siècle, on relève pour une même année, dans le margraviat de Bade l'existence de 70 *Uss-Burger* strasbourgeois; 178 pour 14 villages alsaciens, plus pour 25 autres villages un nombre qui n'est pas indiqué, sans parler d'autres localités de l'Alsace, du Sundgau et du Brisgau[1]. Nous sommes obligés d'admettre que tous les habitants de ces bourgs et villages qui avaient une certaine aisance, se trouvaient être à ce moment bourgeois de Strasbourg.

Nous avons en outre les *Pfal-Burger* et les *Gleven-Burger*, analogues à plus d'un égard aux *Uss-Burger*, mais avec certaines différences sur lesquelles les limites imposées à notre travail ne nous permettent pas de nous arrêter.

1. J. Wencker, *Disquisitio de Ussburgeris*. In-4°. 1698 (p. 4).

Digitized by Google

SOURCES.

Berger-Levrault (Oscar), *Annales des Professeurs des Académies et Universités alsaciennes.* 1523-1871. — Berger-Levrault et Cie. In-8°. 1892.

De Bouteiller et Hepp, *Correspondance politique adressée au Magistrat de Strasbourg par ses agents à Metz* (1594-1683), tirée des archives municipales de Strasbourg et publiée pour la première fois, avec notes explicatives et tables. — Berger-Levrault et Cie. In-8°. 1882.

Catalogue des Alsatica de la Bibliothèque de Oscar Berger-Levrault. — Berger-Levrault et Cie. 2 livraisons in-8°. 1883.

Catalogue des Alsatica de la bibliothèque de Oscar-Berger-Levrault. — Berger-Levrault et Cie. 7 livraisons in-8°. 1886.

Friese (Johann), *Neue vaterländische Geschichte der Stadt Strassburg,* ein Lesebuch für die Jugend. — Lorenz et Schuler à Strasbourg. 5 volumes in-8°. 1791-1801.

Lehr (Ernest), *Alsace noble, suivie du Livre d'or du Patriciat de Strasbourg.* — Vve Berger-Levrault et Fils. 3 volumes in-4°, avec planches d'armoiries en couleurs. 1870.

Müller (E.), *Le Magistrat de la ville de Strasbourg, les stettmeistres et ammeistres de 1674 à 1790, les préteurs royaux de 1685 à 1790 et notices généalogiques des familles de l'ancienne noblesse d'Alsace depuis la fin du* XVIIe *siècle.* — Salomon à Strasbourg. In-12. 1862.

Pastorius (Johann Martin), *Kurze Abhandlung von den Ammeistern der Stadt Strassburg.* — G. R. Stochdorph à Strasbourg. In-12. 1761.

Schützenberger (Frédéric), *Esquisse historique de la Constitution de Strasbourg.* — G. Silbermann à Strasbourg. In-4°. 1843.

Digitized by Google

Spach (Louis), *Histoire de la Basse-Alsace et de la ville de Strasbourg.* — V^ve^ Berger-Levrault et Fils. In-8°. 1858.

Strobel (Adam Walther), *Vaterländische Geschichte des Elsasses, von der frühesten Zeit bis zur Revolution 1789,* nach Quellen bearbeitet, fortgesetzt von der Revolution 1789 bis 1815 von D^r^ L. Heinrich Engelhardt, Professor der Geschichte. Zweite Ausgabe. — C. F. Schmidt à Strasbourg. 5 volumes in-8°. 1851.

Wencker (Jacob), *Dissertatio de Pfalburgeris,* ad cap. XVI. Aur. Bull., revisa et aucta ex actis et documentis publicis archivi Argent. Accesserunt disquisitiones duæ de Usburgeris et Glevenburgeris. — J. R. Dulssecker à Strasbourg. In-4°. 1698.

Digitized by Google

RÉPONSE DU PRÉSIDENT

M. Ch. PFISTER

AU RÉCIPIENDAIRE

M. O. BERGER-LEVRAULT

Monsieur,

Votre place était marquée dans notre Compagnie. Vous apparteniez à l'Académie de Stanislas, à un double titre : par les livres des autres que vous avez édités et par vos propres ouvrages.

Vous représenterez au milieu de nous l'art de l'imprimerie. Vous êtes le descendant d'une famille où ce noble art s'est transmis de génération en génération. Dès 1676 — nous sommes obligés de remonter bien loin en arrière — votre ancêtre, Frédéric-Guillaume Schmuck, s'établit en la ville où la typographie a été inventée, dans l'une de ces rues étroites qui donnent au vieux Strasbourg un aspect d'une si pittoresque originalité [1]. Cinq années

---

1. Frédéric-Guillaume Schmuck, d'abord graveur sur cuivre, s'établit dans la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons, au n° 44 ou 46. Plus

Digitized by Google

plus tard, Louis XIV faisait son entrée solennelle dans la cité. Schmuck comprit que, ce jour-là, s'ouvrait pour l'ancienne République une ère nouvelle de gloire et de prospérité. Il lia sa fortune à celle de la France ; il devint l'imprimeur officiel du gouvernement. Vous avez pensé, Monsieur, que le contrat, signé par votre aïeul, vous liait encore, à deux siècles de distance. Lorsque le drapeau français a cessé de flotter sur la tour de la Cathédrale, vous n'avez pas hésité à changer le cours de votre vie, à vous séparer d'amis et de parents bien chers et à transporter votre industrie sur un territoire plus favorisé. Votre maison a été fondée à Strasbourg avec le régime français ; elle a quitté Strasbourg avec lui.

Dans cet intervalle de deux cents années, combien de livres, de brochures, de publications en tous genres sont sortis de vos ateliers ! Frédéric-Guillaume Schmuck et ses fils, après eux les Christmann, les Levrault, les Berger que des alliances ont attachés à leur famille, n'ont cessé de déployer l'activité la plus grande. Chez eux ont paru toutes ces pièces administratives qui ont fait connaître à l'Alsace les volontés du roi, du gouverneur, de l'intendant. Ici ont été publiés, après 1790, les arrêtés du directoire et ceux du préfet du département du Bas-Rhin. Sous tous les régimes, les administrateurs français ont rendu beaucoup d'ordonnances, et vos presses les ont fixées sur le papier, avec une grande impartialité. Votre maison s'occupe aussi de bonne heure des choses militaires ; elle fournit les registres pour la comptabi-

---

tard l'imprimerie fut installée au coin de la rue des Pucelles et de la rue du Parchemin, dans une maison bien connue des Strasbourgeois.

Digitized by Google

lité de l'armée; l'un des vôtres, Nicolas Levrault, suit en Allemagne et en Espagne les troupes de Napoléon Ier, imprime sur le champ de bataille ces ordres du jour brûlants qui vont annoncer la victoire aux populations fiévreuses et meurt dans la retraite de Russie, comme un soldat à son poste[1]. Votre grand-père, François Levrault, qui a joué dans l'histoire de la Révolution un rôle si digne, qui plus tard fut placé à la tête de l'Académie de Strasbourg comme recteur et qui, au milieu de ses nombreuses fonctions n'a cessé de diriger l'imprimerie, fonde en 1819, l'*Annuaire de l'armée,* qui périodiquement fait battre les cœurs de nos jeunes officiers[2]. A côté de ces œuvres officielles, des livres nombreux, d'une science solide, sûre, portent au bas du titre le nom de votre famille. Vous vous trouvez ainsi associé à la gloire des Cuvier, des Flourens, des Lacépède, des Élie de Beaumont. D'autres ouvrages roulent sur l'histoire de notre Alsace, et, si les *in-folio* de Schœpflin ont vu le jour à Colmar et à Mannheim, vous avez répandu dans le public les *in-quarto* de Grandidier et, tout récemment, cette belle œuvre de l'un des correspondants associés de la Compagnie, l'*Alsace noble* d'Ernest Lehr.

Dans les deux siècles où votre maison demeure fixée à Strasbourg, que de progrès n'ont pas été réalisés par

---

1. Ce fut un vrai soldat, que ce grand-oncle de M. Oscar Berger-Levrault, Xavier Levrault, chef d'escadrons de cavalerie à 25 ans, et devant qui s'ouvrait l'avenir le plus brillant, quand une blessure grave reçue sur le champ de bataille de Marengo le condamna à une retraite prématurée.

2. Sur François-Laurent-Xavier Levrault, voir l'article de M. Mehl, *Revue Alsacienne,* 1889, p. 495.

Digitized by Google

la typographie ! Ce sera l'honneur des Berger-Levrault de s'être toujours enquis des découvertes et de les avoir aussitôt appliquées. De leur fonderie sortent sans cesse de nouveaux caractères mobiles qui remplacent les types usés ou surannés et qui ont en eux-mêmes une véritable beauté. Les anciennes presses en bois sont jetées au feu. La vapeur se transforme en mouvement qui est communiqué à de vastes machines de fer aux rouages compliqués, aux ressorts à la fois solides et délicats ; elle fixe sur le papier la pensée de l'homme et elle la répand à travers le monde à des milliers d'exemplaires. La musique elle-même est imprimée au moyen de caractères mobiles qui sont rapprochés pour traduire l'idée de l'artiste, et s'isolent pour servir à de nouvelles combinaisons et à de nouvelles œuvres. Les procédés de la lithographie et de la photogravure permettent de multiplier sans grands frais les images qui illustrent le volume et traduisent aux yeux les descriptions de l'auteur. Vous avez même l'ambition de nous rendre la couleur éclatante des objets ; vos presses nous fournissent de véritables tableaux, avec le dessin et la peinture. Jadis les Schmuck, en une série d'estampes, ont reproduit les costumes si pompeux des vieux Strasbourgeois et vous avez pris plaisir à éditer une seconde fois leur recueil [1] ; aujourd'hui vous pourriez restituer à ces habits et à ces robes bariolés leur éclat multicolore ; vous pourriez nous montrer blondes ces tresses de cheveux et faire circuler

1. *Les costumes strasbourgeois édités au dix-septième siècle par Frédéric-Guillaume Schmuck et au dix-huitième par ses fils Frédéric Schmuck et Guillaume Schmuck*, reproduits en fac-similés d'après les recueils originaux. 1889.

Digitized by Google

du sang bleu dans ces veines. Ne sont-ils pas sortis de vos presses, pleins de vie, ces soldats de nos anciens régiments d'Alsace, dans leur uniforme voyant, avec leurs brandebourgs bien tirés et leurs boutons bien astiqués? C'est à bon droit que, sur la statue élevée à Gutenberg grâce aux soins dévoués de votre père, Frédéric Berger, ont été gravés ces mots : *Et la lumière fut.*

Toutes ces inventions rendent sans cesse nécessaire l'agrandissement de vos ateliers. Dès 1792, vos ancêtres ont quitté la vieille imprimerie de la rue des Pucelles ; ils ont édifié dans la rue des Juifs une autre résidence à laquelle se sont ajoutées en ce siècle successivement diverses constructions. Bientôt, il ne reste plus aucun espace libre. Vous vous êtes décidé dès lors, avec le concours d'un collaborateur habile et dévoué, à élever d'une pièce un nouvel établissement, qui doit contenir tous les services et répondre à tous les besoins d'une imprimerie modèle. Les bâtiments sont commencés en 1868, et, le 1er mai 1870, vous en avez pris possession. Trois mois après, les obus allemands dessinaient dans les airs des lignes de feu et tombaient en masse sur vos ateliers à peine achevés. Les toitures sont percées de tous côtés ; de vastes brèches sont ouvertes dans les greniers ; les machines, exposées à toutes les intempéries, se couvrent de rouille ; et, dans vos caves, s'entassent les familles éplorées de vos ouvriers. Journées sombres qui eurent un lendemain encore plus triste ! C'était l'abandon par la France de l'Alsace ; c'était l'annexion violente de la province à l'Allemagne. Vous aviez des fils, Monsieur, et vous n'avez pas hésité ; vous êtes venu créer à Nancy une nouvelle maison.

Digitized by Google

Vous avez remercié tout à l'heure en termes touchants la ville de Nancy de l'hospitalité qu'elle vous a donnée. Ils sont nombreux, les Alsaciens qui ont contracté une dette envers elle et qui unissent dans leur affection la cité généreuse qui les a accueillis et le pays auquel ils ne peuvent songer, malgré tout, sans une profonde mélancolie. Vous, du moins, vous pouvez vous rendre ce témoignage que vous acquittez votre dette, en continuant à Nancy les habitudes de Strasbourg. Vous avez maintenu au premier rang des imprimeries votre maison de Nancy, malgré toutes les difficultés d'une installation entièrement nouvelle, malgré le terrible incendie qui, dans la journée du 16 mai 1876, consuma vos magasins et vous obligea de recommencer une troisième fois votre tâche. Je ne citerai point vos dernières productions; elles sont présentes à la mémoire de tous, dans cet auditoire. Je préfère vanter la bonne harmonie qui règne, dans votre maison, entre les maîtres et les 450 employés, signaler cette caisse des malades qui, pendant six mois consécutifs, pendant plus longtemps encore, s'il est nécessaire, paie à l'ouvrier infirme son salaire intégral. Quand naguère, en présence des autorités du département et de la ville, vous avez célébré le cinquantième anniversaire de l'entrée de M. Norberg dans l'imprimerie, patrons et ouvriers ont également pris part à la fête et leurs sentiments se sont confondus.

L'Académie de Stanislas est heureuse de payer ce tribut d'éloges à la maison qui, depuis longtemps, imprime ses *Mémoires;* mais, Monsieur, elle avait d'autres raisons pour porter sur vous ses suffrages. Poussé en quelque sorte par votre profession, vous êtes

Digitized by Google

devenu auteur et vous avez composé deux œuvres importantes, qui vous ont désigné à elle.

Vous portez en vous l'âme d'un collectionneur et d'un bibliophile, et cette âme est celle d'un apôtre. De bonne heure, vous vous êtes mis en quête des ouvrages, brochures, plaquettes qui avaient été édités par vos aïeux et, d'une façon plus générale, de tous les livres qui, de près ou de loin, touchaient à l'Alsace. Vous n'avez épargné aucun soin, aucune démarche, aucune dépense pour rendre votre bibliothèque aussi complète que possible. Vous avez frappé à toutes les portes, stimulé toutes les indifférences, secoué toutes les paresses. Vous avez ainsi formé une belle collection particulière, l'une des plus riches en *alsatiques,* après l'ancienne collection Heitz. Mais, si vous avez toute l'ardeur du bibliophile, vous n'en avez pas l'égoïsme. D'abord vous voulez qu'autour de vous d'autres bibliothèques s'enrichissent des anciens livres qui nous parlent de l'histoire de la province perdue ; vous aidez notre bibliothèque universitaire à les retrouver ; et avec le concours de quelques amis, vous reconstituez à la bibliothèque de la ville la suite des thèses soutenues aux deux siècles précédents devant l'Université de Strasbourg. Puis, bien différent de l'avare qui cache ses trésors, vous avez voulu en faire profiter le public lettré, et voilà pourquoi vous avez publié le catalogue de votre bibliothèque [1].

1. *Catalogue des Alsatica de la bibliothèque de Oscar Berger-Levrault.* 7 parties. Nancy, 1886. C'est un remaniement complet d'un premier catalogue paru en 1883.

Digitized by Google

Ce catalogue comprend plus de mille pages, et ce chiffre indique même au profane toute l'importance de votre travail. Mais l'initié seul vous rendra pleine justice, lui qui sait quel soin exige la description exacte d'un livre, lui qui connaît la difficulté de classer, d'une manière logique, une collection. Un catalogue bien fait est à la fois un instrument de précision et une œuvre d'art. Votre catalogue, Monsieur, est bien fait.

Mais avez-vous bien eu raison de donner à votre ouvrage ce titre : *Catalogue de la bibliothèque de Oscar Berger-Levrault?* Vous y indiquez non seulement les nombreux ouvrages que vous possédez; vous mentionnez aussi, en les notant d'un signe particulier, les livres que vous n'avez pas, et ce signe couvre souvent des pages entières de votre volume. Vous nous montrez, à côté de vos richesses, celles que vous désireriez acquérir; vous avez dressé le catalogue d'une bibliothèque idéale plutôt que celui de votre propre bibliothèque. Votre travail en est d'autant plus précieux. Il devient un répertoire de toutes les publications de votre maison. Il forme véritablement le livre d'honneur de votre famille ; il renferme des titres de noblesse dont vous avez le droit d'être fier. Mais cette tâche ne vous a pas encore suffi. Vous avez désiré fournir à l'historien tous les matériaux dont il peut avoir besoin, et très souvent vous avez accueilli dans votre recueil des livres sur l'Alsace, qui étaient simplement en dépôt chez vos ancêtres, à la fois imprimeurs et libraires. Vous avez ainsi rendu le plus signalé service à ceux qui cherchent, dans l'étude du passé de l'Alsace, quelque diversion aux tristesses du présent. Ai-je quelque titre à vous remercier en leur

Digitized by Google

nom? Je vous remercie en tous cas au nom des Alsaciens. Vous avez voulu que ce fût un vrai Alsacien, un enfant de France, qui se chargeât de ce labeur, quelque fatigue qu'il dût entraîner; vous avez protesté, en vous mettant à l'œuvre, contre le reproche qui nous est souvent adressé d'avoir négligé les antiquités et l'histoire de notre chère province.

En rédigeant votre catalogue, vous avez souvent trouvé sous votre plume le nom des professeurs de l'ancienne Université de Strasbourg. Vous avez souhaité connaître la date de leur nomination et celle de leur mort; et, à votre grand étonnement, vous avez constaté qu'il n'existait aucune liste fidèle de ces maîtres, dont beaucoup ont été illustres et qui tous ont rempli avec zèle leur mission d'éducateur et de savant. Il vous eût déplu qu'à l'avenir un Français, et surtout un étranger, éprouvât une semblable surprise, et, votre catalogue à peine achevé, vous vous êtes remis à la besogne, compulsant les archives et les bibliothèques, entassant les notes, pour dresser cette liste qui faisait défaut[1]. Je louerai ici comme j'ai loué tout à l'heure, ces deux qualités en apparence contradictoires et qui pourtant se font équilibre l'une à l'autre : d'une part, l'enthousiasme qui vous a poussé à l'entreprise, qui vous a rendu légères les recherches les plus ardues, qui vous a procuré, à chaque découverte, une joie très vive; et, d'autre part, le souci de l'exactitude la plus minutieuse,

1. *Annales des professeurs des Académies et Universités alsaciennes*, 1523-1871. 1 vol. in-8° de CCXLV-308 pages et tableaux. Nancy. 1892.

Digitized by Google

qui a dû être pour vous un tourment et qui, aujourd'hui, ne vous permet pas — à vous seul — d'être satisfait de votre œuvre. Ici aussi, votre plan primitif s'est étendu. Vous avez eu à l'origine le dessein de reconstituer la biographie des professeurs de l'Université protestante aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles et celle des maîtres des Facultés au XIX^e^ siècle; peu à peu vous avez été amené à nous entretenir de ceux qui ont enseigné à l'Université catholique, tant à Molsheim qu'à Strasbourg, au Séminaire épiscopal, à l'École centrale, dans les hôpitaux. Vous avez retracé de la sorte les états de service de près de deux mille professeurs. Ce sont autant de renseignements, contrôlés avec soin, que vous livrez au futur historien de l'enseignement supérieur en Alsace. Avec un guide comme vous, celui-ci sera condamné à être exact.

L'Université de Nancy se proclame l'héritière directe de l'Université de Strasbourg. Elle revendique ces maîtres des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, la plupart Alsaciens et Strasbourgeois de naissance, qui ont appris de bonne heure à aimer les idées françaises, qui, un peu plus tard, ont aimé la France elle-même et lui ont voué toute leur affection. A plus forte raison, elle regarde comme siens les professeurs qui, au XIX^e^ siècle, ont renoué à Strasbourg la chaîne de la tradition, qui ont conquis aux Facultés alsaciennes un rang à part entre toutes celles de France, et dont beaucoup, après l'année fatale, ont trouvé asile à Nancy et ont apporté en terre lorraine leur science, leurs talents et tout l'héritage de gloire et d'honneur laissé par la vieille Université. Oui, ils sont bien à nous, ces juristes, ces médecins, ces savants dont la longue nomenclature remplit votre volume. Aussi, aux

Digitized by Google

remerciements que je vous ai adressés, je dois ajouter ceux de l'Université de Nancy, qui regardera ce livre comme son livre d'or. Elle l'invoquera avec orgueil, quand le moment sera de nouveau venu pour les Universités françaises de réclamer leur charte de fondation. Sans phrase, par une simple énumération, vous avez plaidé sa cause qui est à moitié gagnée aujourd'hui et qui le sera tout à fait demain.

Dans votre livre, je relève non sans fierté, parmi les noms des maîtres qui, après leurs débuts à Strasbourg, sont devenus l'ornement de l'Université de Nancy, ceux de cinq de nos confrères, à l'Académie de Stanislas. MM. Bleicher, Campaux, Hecht, Lederlin et Tourdes me pardonneront-ils de les détacher en quelque sorte de votre volume, pour me faire auprès d'eux l'interprète des sentiments respectueux de la Compagnie? L'un d'eux, M. Tourdes, est notre doyen d'âge; et je ne sais rien de plus éloquent en sa brièveté que la notice que vous lui avez consacrée : « Tourdes, Gabriel, de Strasbourg, né le 21 janvier 1810 ; professeur de médecine légale à la Faculté de Strasbourg, 29 mai 1840 ; professeur de médecine légale à la Faculté de Nancy, 1er octobre 1872; doyen de la Faculté, 10 janvier 1879; doyen honoraire, 1er novembre 1888. » C'est une longue existence de travail acharné, de dévouement au devoir professionnel et à plusieurs générations d'élèves, de libres études scientifiques poursuivies avec succès, qui défile devant nous en ces quelques lignes et qui trouve sa juste récompense en cette verte vieillesse, entourée de l'estime et de la sympathie générales.

Monsieur, après avoir rendu hommage aux maîtres de

Digitized by Google

l'Université, vous avez, dans le discours que nous venons d'entendre et d'applaudir, célébré les vertus de tous les citoyens de l'antique Strasbourg.

Hanc olim veteres vitam coluere Sabini.

Vous nous avez dit comment une éducation sévère y a trempé les caractères, ouvert et ennobli les intelligences. Vous avez loué en termes dignes la vieille constitution de la cité, ses ordonnances de police, ses règlements multipliés. Comme l'esprit de contradiction est inné à l'homme, j'ai été tenté un instant — m'excuserez-vous en faveur de la franchise de l'aveu? — d'apporter quelques réserves à ces éloges, de dire, par exemple, qu'au XVIII^e^ siècle tous les postes étaient occupés à Strasbourg par un patriciat fermé; que le petit peuple vit sans regret disparaître une constitution aux rouages compliqués et rouillés; qu'on peut trouver bien mesquines ces ordonnances où le costume des diverses classes, les menus des repas, toute la vie de l'individu sont strictement réglés; que, pendant longtemps, l'orthodoxie protestante a banni ceux qui ne pensaient pas comme elle, qu'elle a interdit dans sa sévérité les plus innocents plaisirs, qu'elle a multiplié, pour les motifs les plus futiles, la peine de mort.

Mais non, je ne veux point rappeler ces défauts, communs autrefois aux grands États et aux petites cités. Avec vous, je vanterai les éminentes qualités de l'habitant de l'ancienne république; il les a léguées avec le sang, comme le plus précieux des héritages, au Strasbourgeois d'aujourd'hui. Maintenant comme autrefois, le Strasbourgeois se distingue par son ardeur au travail, son esprit

Digitized by Google

net et précis, ses connaissances multiples, son goût d'aventures qui l'entraîne souvent loin de sa cathédrale et lui fait entreprendre les plus périlleux voyages. Commerçant, il n'épargne aucune peine pour rendre sa maison prospère. Si la fortune lui est défavorable, il ne se décourage point et continue sa tâche, dans l'espoir de jours meilleurs. Si un malheur vient le frapper, il se remet à la besogne sans tarder, et, avec opiniâtreté, il veut retrouver l'aisance perdue. Quand cette ardeur est tournée vers l'étude, elle produit de vastes travaux, de science sûre et profonde. Strasbourg a donné à la France quelques hommes qui comptent parmi ses plus grands érudits. Cette même ardeur aime à s'exposer et à se dépenser dans les combats. En cette ville sont nés un grand nombre de braves généraux, sans parler des deux plus illustres, Kellermann et Kléber. Et ce commerçant absorbé par ses affaires, ce savant plongé dans les travaux d'érudition ou de laboratoire, ce vaillant soldat ne négligent point leurs autres devoirs envers la société et la patrie. Le Strasbourgeois se marie de bonne heure ; il est le père de nombreux enfants qui, à leur tour, fondent de nouvelles familles et ainsi se ramifient de tous côtés les branches touffues de l'arbre généalogique. Volontiers, il vient en aide aux malheureux et aux déshérités de la fortune ; dans nulle autre ville, les hôpitaux ne sont aussi riches, ni les fondations charitables aussi nombreuses. Enfin, il consacre ce qui lui reste de loisir à la chose publique. Sous l'ancien régime, il fait partie d'une foule de commissions où l'on travaille réellement, parce qu'on a des fonds à gérer. Il défend la cité contre ses ennemis, monte la garde et fait le guet ;

Digitized by Google

au moment du danger, il prend la pioche en main, pour augmenter l'épaisseur du rempart. Chaque année, il renouvelle devant le parvis de la cathédrale le serment d'exercer son office de citoyen. Il assiste à toutes les discussions que soulèvent au poêle de sa tribu les affaires de l'État; il prend part à l'élection des dignitaires. Élu, il remplit sa charge avec le sentiment de son importance, mais aussi celui de sa responsabilité et de son devoir; il veut se rendre utile à tous et il appartient à tous. Quand, en 1789, ces antiques institutions eurent été renversées, le Strasbourgeois se réjouit d'être uni d'un lien plus serré à la grande patrie; mais il réclame sa part au gouvernement; dans les Chambres, il envoie des représentants qui se déclarent les adversaires de toute contrainte extérieure ou morale, qui défendent avec énergie le droit du peuple de disposer de lui-même. Il prétend, dans la nation française, rester citoyen libre. Pourtant, alors même que sa voix n'est pas écoutée, il donne au pays tout son dévouement, tout son amour, toute sa vie. Pour la France, combien sont morts, sur les champs de bataille, de fils de Strasbourg! Pour elle, le Strasbourgeois subit ce siège terrible qui allume dans les rues de la ville l'incendie, qui fait de sa cité un tas de décombres, qui envoie la mort dans la retraite où sont cachés sa femme et ses enfants. Il a dû faire à la France un sacrifice plus grand encore. Si hautes qu'aient été alors ses protestations, si pressant son appel à l'Europe, au droit et à Dieu, il a, dans l'immensité de sa douleur, éprouvé cette sorte d'amère satisfaction que donne l'immolation de soi-même pour un être profondément aimé. Il savait que ses souffrances permettraient à la

Digitized by Google

patrie de respirer après les désastres, de se relever de la chute, de creuser à nouveau le sillon où germeraient les moissons futures. Et aujourd'hui qu'après vingt-cinq années de séparation, il contemple la France redevenue grande, il peut s'écrier, avec une sorte d'orgueil à la fois triste et attendri : « Sans mon sacrifice, une telle œuvre de régénération n'aurait pas pu s'accomplir. »

Digitized by Google

COMPTE RENDU

DE L'ANNÉE 1894-1895

PAR

M. VICTOR RISTON

SECRÉTAIRE ANNUEL

MESSIEURS,

Une tradition, respectable entre toutes, veut que les premières lignes du rapport qui vous est présenté par votre secrétaire annuel soient consacrées à un dernier souvenir, donné en votre nom, à ceux de vos collègues disparus dans l'année. C'est là comme le suprême adieu et la suprême marque d'estime adressés à ceux qui, depuis une époque plus ou moins récente, ont uni leurs efforts aux vôtres pour la prospérité et la gloire de l'œuvre commune.

Je n'aurai garde de manquer à ce pieux usage, puisque, hélas! il ne nous a pas été permis de voir se réaliser ce vœu que votre président de l'an dernier vous adressait en quittant le fauteuil où vos suffrages l'avaient appelé.

Nos rangs se sont donc éclaircis depuis notre dernière assemblée solennelle, et c'est par le nom d'un membre,

Digitized by Google

qui contribua pour une bonne part au succès de l'Académie, que je dois commencer cette trop longue nécrologie.

Il y a trois mois à peine, nous apprenions la mort de M. Maggiolo, recteur honoraire de l'Académie de Nancy. Bien que déjà chargé d'années, votre confrère jouissait d'une verte vieillesse, et rien ne pouvait laisser supposer une fin aussi subite.

M. Maggiolo, associé-correspondant depuis le 7 juin 1838, membre titulaire du 2 février 1866, était l'un de vos doyens. Jusqu'à son dernier jour, votre regretté confrère était resté aussi actif, aussi zélé que l'ouvrier de la première heure, et ses pensées, comme ses incessantes préoccupations, le reportaient toujours vers cette Académie de Stanislas, à laquelle il était heureux d'apporter, chaque année, le contingent si précieux de travaux qui, en haut lieu comme parmi vous, jouissaient d'une notoriété indiscutable.

Je n'entreprendrai pas de parcourir ici cette vie si bien remplie, ni spécialement cette période d'un demi-siècle pendant laquelle votre confrère a partagé un labeur infatigable entre les devoirs professionnels et les obligations qu'il s'était imposées au sein de votre Compagnie.

Dans son testament, M. Maggiolo avait manifesté le désir qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe; sa volonté a été scrupuleusement respectée, mais votre président s'est fait l'interprète de vos sentiments en écrivant cette notice biographique, qu'il vous a lue dans une de nos dernières séances, et que vous aurez plaisir à retrouver dans vos Mémoires. Loin de moi l'idée de refaire

Digitized by Google

ce qui a été si bien dit; je tenais seulement à laisser dans ce rapport une preuve de mon respectueux souvenir pour la mémoire d'un confrère que nous n'oublierons pas.

Pendant le cours de cette année, la mort a frappé cinq de vos associés-correspondants : MM. de Guerle, Claudio Janet, Foucaux, Charles Cousin et l'abbé Bénard.

M. de Guerle, ancien trésorier-payeur général à Nancy, vous appartenait depuis 1879 comme membre titulaire, et comme associé-correspondant, ancien titulaire, depuis 1887, époque à laquelle il quitta la Lorraine pour se fixer à Paris. Littérateur brillant autant que penseur profond, M. de Guerle, indépendamment des articles publiés dans plusieurs journaux et revues, et d'une très importante traduction de l'*Histoire romaine de Mommsen,* laisse deux œuvres capitales : *Milton, sa vie et ses œuvres,* édité à Paris en 1868, et une *Étude sur Edgar Quinet.* Dans son important travail sur Milton, inspiré par un long séjour en Angleterre, où cette grande figure l'avait beaucoup frappé, M. de Guerle a su unir toute la perspicacité d'un critique consommé à la consciencieuse exactitude de l'historien et du biographe. Par une analyse, poussée à fond, de l'état d'âme de l'auteur du *Paradis perdu,* il nous initie aux révolutions intimes du cœur et de l'esprit de son héros, et en suivant notre confrère, il y a plaisir à découvrir le sens même du poème et à en mesurer la portée. Le style, tout en se maintenant à une grande hauteur, présente cette remarquable souplesse d'allure qui lui permet de s'adapter si heureusement aux différents sentiments que lui suggère sa critique.

Digitized by Google

Le travail consacré à Edgar Quinet montre ces mêmes et brillantes qualités. C'est avec un art parfait que M. de Guerle a su débrouiller la vie, si étrangement pleine de contradictions, de ce philosophe qui s'était égaré dans la poésie, ou de ce poète qui voulut être philosophe. Votre confrère a eu pour Quinet une sympathie attristée, sans se laisser toutefois égarer par une faiblesse aveugle, et, dans la pleine intégrité de son indépendance, il a su réprouver hautement ce qui, dans ses doctrines, lui paraissait hasardé ou dangereux.

Pour répondre à vos suffrages, M. de Guerle avait lu à l'Académie de Stanislas, lors de sa séance solennelle de 1880, ce discours sur M^me^ de Graffigny, discours si fin et si spirituel dont beaucoup d'entre vous se souviennent, et où dans ce style enchanteur, qui lui appartenait bien, votre regretté confrère remettait au jour la mémoire, aujourd'hui si oubliée, de celle qui fut pour un instant, et peut-être pour son malheur, la confidente de Voltaire. Il faut y relire le tableau, si bien peint par M. de Guerle, de cette activité intellectuelle, que nous qualifierions volontiers d'intensive, dont était alors le théâtre le château de Cirey, en Champagne, d'où une imprudence fit partir si dramatiquement celle qui y avait connu un instant de bonheur, et trouvé pour un moment la réalisation des vœux d'une ambition démesurée.

M. de Guerle avait pris, depuis son élection, une part active aux travaux de l'Académie de Stanislas; et c'est lui qui, comme président en 1883, eut l'honneur de répondre à M^gr^ Mathieu, reçu solennellement membre titulaire, et de prononcer l'éloge funèbre du regretté baron Guerrier de Dumast; l'on sait avec quelle autorité et

Digitized by Google

quel bonheur d'expressions il rendit hommage aux mérites si exceptionnels de cet illustre Lorrain.

M. Claudio Janet n'était pas des vôtres depuis de longues années, mais l'Académie avait été profondément honorée de voir un aussi illustre maître solliciter de vos suffrages le titre d'associé-correspondant.

Votre confrère occupait en effet dans le monde savant une place à part, due à des titres de premier ordre, qui vous ont été, il y a deux ans, si bien présentés par un de ses disciples et amis, M. Antoine de Metz-Noblat, et qui avaient placé M. Claudio Janet au premier rang des économistes de notre époque. Le défunt, par sa naissance, appartenait à la Provence. Après avoir conquis, à la Faculté d'Aix, son diplôme de docteur en droit, il commença par s'adonner à l'étude du droit romain, qui avait si longtemps régi son pays, et c'est ainsi qu'en 1867 il publiait son premier ouvrage consacré à la loi Voconia. D'autres travaux suivirent rapidement, se rapportant soit à l'histoire du droit, soit à la législation comparée, fruits de patientes recherches, opérées sur place au cours de nombreux déplacements et grâce à une connaissance parfaite des principales langues de l'Europe.

A la suite d'une étude approfondie sur l'Amérique du Nord, M. Claudio Janet publia un ouvrage qui eut le plus vif succès. Les *États-Unis contemporains* furent, pour le grand public, une véritable révélation, et l'on put désormais, grâce à notre collègue, suivre avec facilité le développement des institutions de tout ordre de ce peuple, pour qui la marche à pas de géant semble bien avoir été la première allure de l'enfance.

M. Claudio Janet s'occupa toujours d'ailleurs avec pré-

Digitized by Google

dilection de cette grande nation et de l'Amérique du Nord en général, et en 1891 encore il publiait dans le *Correspondant* une étude sur l'*Instruction publique et la liberté de l'enseignement aux États-Unis,* tandis qu'il réservait à la *Revue des Deux-Mondes,* en 1893, un travail sur le *Mexique,* et qu'il donnait ailleurs une monographie fort curieuse d'*Un métayer de l'ouest du Texas.*

C'est surtout dans les études d'économie sociale et politique que M. Claudio Janet s'est fait une réputation de premier ordre. S'adonnant tout entier à la solution de ces problèmes sociaux, aujourd'hui si en vogue, et on peut bien le dire, aujourd'hui si follement abordés par une foule de personnes qui n'y trouvent qu'un moyen, hélas ! trop facile, d'abuser et de tromper les masses, si enclines à se laisser égarer par des mots dont elles ne saisissent même pas la portée et le sens, M. Claudio Janet avait su trouver sa véritable voie dans ces matières délicates, grâce à la solidité de ses études historiques et aux enseignements qu'il avait retirés de l'examen approfondi de l'évolution des peuples anciens et modernes. Il ne m'est pas loisible de faire ici même une simple allusion à tous les travaux de M. Claudio Janet ; je ne rappellerai de lui que son importante étude sur le *Socialisme d'État et la réforme sociale,* et son ouvrage intitulé : *Le Capital, la spéculation et la finance au* XIX^e^ *siècle.* Dans toutes ces productions, M. Claudio Janet sait toujours retrouver le fil conducteur qui l'empêche de s'égarer dans ces déductions d'un bon sens éclairé et libéral. Avec quelle merveilleuse finesse ne démasque-t-il pas les insidieuses manœuvres de ceux qui, avec un art d'autant plus dangereux qu'il est plus

Digitized by Google

modéré, en apparence du moins, tendent à faire pénétrer partout ce socialisme, véritable obsession des meilleurs esprits, en le parant des plus beaux attributs de la charité et de la philanthropie. La science économique retrouvera peut-être un maître d'égale valeur; jamais les saines doctrines de la liberté individuelle et du droit commun n'auront un champion plus convaincu, plus entraînant et plus désintéressé.

M. Foucaux, membre de l'Institut, avait été élu par l'Académie associé-correspondant national le 14 août 1862. Né à Angers en 1811, votre confrère s'était de bonne heure adonné aux recherches de linguistique, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir organisé en France l'enseignement du Thibétain, dans un cours spécialement fondé pour lui à la Bibliothèque nationale. Nommé plus tard à la chaire de Sanscrit au Collège de France, M. Foucaux publia un grand nombre de traductions d'ouvrages relatifs au Bouddhisme indien, entre autres l'*Histoire du Bouddha Sakya Mouni,* la *Parabole de l'enfant égaré,* les *Onze épisodes du Mahabharata,* et des travaux originaux comme la *Doctrine du Bouddhisme sur le Nirvana,* et une grammaire fort appréciée de la langue thibétaine. M. Foucaux faisait partie de ce groupe qui, avec vos confrères Burnouf et Leupol, ont été les véritables apôtres de ce mouvement si remarquable vers les études des langues orientales, et dont Nancy a été le centre il y a une quarantaine d'années.

C'est au monde des beaux-arts qu'appartenait M. Charles Cousin, par ses goûts et ses aptitudes. Amateur passionné, il partageait sa vie entre ses occu-

Digitized by Google

pations d'ingénieur en chef à la Compagnie des chemins de fer du Nord et la recherche incessante d'objets rares et de bibelots curieux, au milieu desquels il aimait à respirer et dont il s'était fait, pour ainsi dire, le biographe enthousiaste. Son *Voyage dans un grenier,* qu'il aurait dû appeler très justement *Voyage dans mon musée,* restera comme un modèle de ce genre spécial où éclatent à chaque page la verve et l'incroyable humour de l'auteur.

Vice-président de la Société des Amis des livres, M. Cousin a encore publié les *Racontars d'un vieux collectionneur,* où il a allié à un style enjoué et bien gaulois la science d'un véritable érudit.

M. l'abbé Bénard, chanoine honoraire de la Cathédrale de Nancy, s'était surtout fait connaître par un certain nombre de publications religieuses ou philosophiques, telles que les *Bienfaits du christianisme dans la Société.* Une brochure parue en 1864 et intitulée *le Christ et César,* fut l'objet, si je suis bien informé, de violentes polémiques. Nous citerons encore de notre confrère : la *Bible des écoles à l'usage de l'enfance chrétienne,* une *Histoire de la Révélation,* en 4 vol., enfin les *Épîtres et évangiles des dimanches et fêtes de l'année,* expliqués et suivis d'instructions. A la mort de M. le chanoine Guillaume, M. l'abbé Bénard fut choisi par la maison d'Autriche comme chapelain de la chapelle ducale, et c'est là que la mort est venue le chercher, après une vie consacrée au bien et au règne de Dieu.

Indépendamment des vides irréparables que je viens de vous rappeler, l'Académie de Stanislas a eu le regret de recevoir la démission de l'un de ses membres titu-

Digitized by Google

laires les plus appréciés, tant par la solidité de son savoir que par le charme de ses relations, j'ai nommé M. de Vienne, promu lieutenant-colonel, sous-directeur de l'artillerie à Dijon. Si nous regrettons profondément l'éloignement d'un collègue qui avait donné à maintes reprises à la Compagnie des preuves de son attachement, il nous reste du moins le ferme espoir que cette séparation ne sera que temporaire, et que dans un avenir aussi rapproché que possible, M. de Vienne reviendra reprendre la place que l'Académie sera heureuse de lui restituer. Il n'est pas besoin en effet pour vous faire désirer ce retour de vous rappeler les travaux si importants de notre confrère, ses *Recherches sur l'antiquité de la connaissance de la mesure exacte de la terre,* sur l'*Établissement et l'affaiblissement de la livre de compte,* sur les *Transformations successives du sou,* sur le *Rapport de l'or et de l'argent,* et spécialement cette savante dissertation sur *Les anciens prix et les difficultés inhérentes à leur évaluation actuelle,* parue dans vos Mémoires de 1892. M. de Vienne vous a donné, cette année même, un travail lu dans plusieurs de vos séances, intitulé : *Le droit féodal de battre monnaie est-il une usurpation?* et nous pouvons être assurés que, de loin comme de près, il nous continuera cette précieuse collaboration à laquelle nous nous sommes si vite habitués. M. de Vienne nous reste d'ailleurs attaché en qualité d'associé-correspondant, et à son tour l'Académie le suivra toujours avec le plus grand intérêt dans la brillante carrière qui s'ouvre devant lui.

Pour compenser les pertes qu'elle avait subies, votre Compagnie a ouvert ses rangs à de nouveaux confrères

Digitized by Google

qui, attirés par son renom si universellement reconnu, ont sollicité avec confiance l'honneur de lui appartenir.

Deux fauteuils de membre titulaire étaient vacants, par suite de la nomination au titre de membre honoraire de M. Campaux et du départ de M. de Vienne. La Compagnie a été heureuse de voir deux de ses associés-correspondants les plus estimés poser leur candidature, et répondre par là aux désirs unanimes de leurs confrères, qui avaient pu apprécier ceux auxquels elle allait accorder à nouveau ses suffrages.

En élisant M. Henri Mengin membre titulaire, vous avez voulu rendre un éclatant hommage à l'avocat éminent, qui continue à Nancy les traditions de son maître regretté, M. Louis Lallement, votre ancien confrère, dont il a fait revivre les traits d'une façon si saisissante dans une notice touchante qui prouve que les qualités du cœur marchent de pair chez votre nouveau confrère avec celles de l'esprit. Entouré de l'estime générale que lui valent la franchise de son caractère et la sûreté de ses relations, apprécié comme il le mérite par les magistrats devant lesquels il plaide, M. Henri Mengin occupe un des premiers rangs au barreau de Nancy, où il apporte avec la science consommée du jurisconsulte cet admirable talent de parole que tous ses concitoyens lui connaissent. Aussi n'est-ce point une jouissance banale que de l'entendre, lors d'une affaire importante, soutenir vaillamment la lutte avec les maîtres les plus connus du barreau de Paris, et sortir facilement victorieux de ces tournois d'un nouveau genre pour la plus grande gloire de notre vieux barreau lorrain, si fier d'un talent aussi personnel, dont la réputa-

Digitized by Google

tion a depuis longtemps franchi les limites de notre province.

J'ajouterai que M. Henri Mengin sait ne pas s'absorber tout entier dans les occupations de son ministère, mais qu'au contraire, l'on est toujours assuré de pouvoir compter sur son concours chaque fois que des questions d'ordre général rendent nécessaires des efforts ou des études spéciales.

Conteur charmant à la conversation pétillante d'esprit et d'à-propos, il sait enfin, à ses heures, communiquer à ses amis et à ses concitoyens, et notamment aux séances de la Société de géographie de l'Est, les impressions qu'il rapporte, chaque année, de lointains voyages, auxquels il consacre ses vacances, et dont il est un partisan aussi fidèle que convaincu.

Vous avez réservé le second fauteuil de membre titulaire à M. Mathieu, conservateur des forêts en retraite, qui lui non plus n'était point un étranger pour vous. Il y a un an, en effet, votre Compagnie le nommait associé-correspondant, et elle a été heureuse de pouvoir s'attacher ce confrère d'une façon plus intime. Votre nouveau titulaire a passé sa vie dans l'administration des forêts, dont il a été l'un des agents les plus remarqués. Né à Nancy, M. Mathieu ne quitta sa ville natale que pour suivre sa carrière, qui l'appela d'abord à Arnay-le-Duc et à Dieuze comme garde général, puis à Metz comme sous-inspecteur. La déclaration de guerre le trouva dans cette ville. Mis à la tête de la compagnie des gardes forestiers, organisée pour servir de guide à l'armée du Rhin, il commanda ce corps durant toute la campagne. Après la paix, il fut envoyé comme sous-inspecteur

Digitized by Google

à Bar-le-Duc, puis comme inspecteur à Albertville, et enfin à Oran, où la confiance de ses chefs lui confia le poste important de conservateur. La situation à laquelle il était appelé exigeait de lui des qualités exceptionnelles, et particulièrement une sagesse d'administration et une persévérance que rien ne devait rebuter. A tous ces points de vue, M. Mathieu répondit à l'espoir de ses supérieurs. Doué d'un esprit d'observation singulièrement pénétrant, votre confrère aborda rapidement et avec succès toutes les questions algériennes, actuellement encore si discutées, et il sut y acquérir bien vite une compétence et une autorité fort appréciées du Gouvernement général. En outre de ses nombreux rapports sur l'Algérie, dont l'administration garda malheureusement le monopole, M. Mathieu a publié des travaux d'une réelle importance. C'est à Metz, dans la *Revue de l'Est,* qu'il débuta par des articles remarqués consacrés à la critique des ouvrages nouvellement parus. En Algérie, M. Mathieu consacre une monographie très complète à l'*Alfa,* cette graminée si précieuse, la seule richesse des Hauts-Plateaux; puis il donne peu après une *Notice sur les forêts de la province d'Oran,* dans laquelle il s'est efforcé de rechercher les conditions diverses par lesquelles a passé la propriété foncière dans la province, et où il a eu la patience et le rare mérite de dresser une statistique forestière complète de la région.

Arrivé au terme de sa carrière administrative, M. Mathieu a voulu revenir jouir d'un repos bien gagné dans sa ville natale; et vous avez tenu à l'accueillir tout de suite dans vos rangs. Je viens de parler de loisirs et de repos, ce sont là, il faut le reconnaître, des expressions qui ne

Digitized by Google

peuvent guère s'appliquer à un confrère pour qui le travail est une nécessité ; aussi continue-il à s'occuper d'ici, avec un intérêt que chacun conçoit, de cette Algérie où il a dépensé tant d'activité, et au sujet de laquelle il publiait récemment encore son *Service forestier dans la province d'Oran,* brochure dans laquelle il prenait hautement la défense d'un service indignement attaqué, tandis que dans une de vos séances d'hiver il vous réservait la primeur d'un chapitre de ses Études algériennes, consacré aux races et aux religions.

La Lorraine semble enfin également être devenue pour M. Mathieu un nouveau champ d'études, qui sera pour lui une mine inépuisable, et dont il nous a donné un avant-goût par la lecture de la première partie d'un travail consacré à *Une famille bourgeoise dans une petite ville lorraine, 1781-1814. M^me^ Jeandel, née Chabert, et sa famille.*

Durant cette année l'Académie de Stanislas a élu trois associés-correspondants.

Vos suffrages se sont d'abord portés sur M. René Zeiller, ingénieur en chef des mines, directeur des *Annales des mines,* ancien président de la Société géologique de France, lauréat de l'institut. M. Zeiller porte un nom qui a conquis dans la science, depuis longtemps déjà, une place prédominante. C'est surtout vers les études géologiques, et spécialement vers la paléontologie végétale que se sont dirigés ses efforts. Ses productions scientifiques sont fort nombreuses, et il ne m'est pas possible de vous parler, même succinctement, des 85 volumes ou brochures dans lesquels votre nouveau confrère a consigné les résultats de ses remarquables découvertes. L'autorité

Digitized by Google

dont il jouit est aussi bien établie à l'étranger qu'en France, à tel point que tout récemment encore, comme vous le disait votre rapporteur de la commission d'admissibilité, les plus jalouses susceptibilités d'amour-propre national étaient mises de côté par les géologues allemands pour soumettre à son examen des plantes fossiles trouvées en Alsace, à un niveau dont la flore lui est particulièrement connue, tout en lui laissant la liberté de publier le résultat de son travail dans le Bulletin de la Société géologique de France. Dans toutes ses publications, votre confrère s'est toujours maintenu à une hauteur de vue remarquable, s'appliquant sans cesse à rechercher dans les débris végétaux la solution de l'énigme si passionnante de l'histoire et de l'évolution de notre planète. L'Académie de Stanislas ne pouvait faire un meilleur choix, et elle a lieu d'être fière, après cette élection, de compter parmi ses membres deux des maîtres de la paléontologie végétale en France : MM. Fliche et Zeiller. J'ajouterai enfin que M. Zeiller se présentait à vos suffrages sous le pieux patronage de son aïeul Guibal, l'un des membres les plus connus de votre Compagnie, et sous celui du Dr Godron, lui aussi votre si regretté collègue, qui fut son premier maître et présida à sa formation scientifique. En nommant M. Zeiller, vous ne faisiez donc que renouer des liens momentanément interrompus, et donner à cet aïeul, dans la personne de son petit-fils, votre compatriote également, le plus digne des successeurs.

C'est aussi à un Lorrain que vous avez accordé la seconde place parmi vos nouveaux associés. Né à Saint-Dié, M. René Ferry était, en tous points, digne d'appar-

Digitized by Google

tenir à votre Compagnie. Étudiant modèle à l'Université de Strasbourg vers 1866, M. Ferry, exemple bien rare, sut y mener de front ses études de droit et de médecine, et fut nommé, à la suite d'un brillant concours, préparateur du cours de botanique à la Faculté de médecine. Deux thèses remarquées, l'une de doctorat en droit, soutenue à Strasbourg, sur l'*Autorisation des usines sur les cours d'eau non navigables ni flottables,* l'autre de doctorat en médecine, passée à Nancy, sur le *Chloroforme au point de vue de son action physiologique et le mécanisme de la mort pendant l'anesthésie,* couronnèrent d'aussi brillantes études. En 1876, M. René Ferry revenait à Saint-Dié s'adonner à ses études favorites, et spécialement à la botanique pour laquelle il avait toujours montré des préférences marquées. Non content de poursuivre avec passion ses recherches d'histoire naturelle, M. R. Ferry a voulu encore répandre autour de lui le goût des études scientifiques. De ce désir est née la Société philomatique vosgienne, dont votre confrère fut fondateur, et qui créa à Saint-Dié un centre savant, dont l'existence depuis cette époque et la parfaite vitalité ont démontré toute l'utilité.

M. Ferry n'a cessé de s'occuper de la nouvelle société, dont il est le secrétaire dévoué, et il a publié successivement dans son Bulletin l'*Atlas des fougères de Lorraine et d'Alsace,* et la *Liste des orchidées des environs de Saint-Dié.*

Dès 1878, M. Ferry reconnaissant que l'étude des phanérogames des Vosges ne lui laisse pas un champ de découvertes suffisant, se consacre exclusivement aux cryptogames, et tous ses efforts tendront désormais à dresser la

Digitized by Google

statistique mycologique des deux versants des Vosges. Encouragé par le docteur Mougeot et le docteur Quelet, deux spécialistes éminents, qui en font leur collaborateur, M. Ferry consigne ses découvertes dans la *Revue mycologique,* et en 1885, il fonde, à Épinal, la *Société mycologique de France,* destinée à l'étude exclusive des champignons de notre pays, et qui compte aujourd'hui plus de 300 membres.

En 1894, votre collègue prend la direction de la *Revue mycologique,* à laquelle il donne une impulsion très marquée, et dont le succès, qui ne s'est pas démenti un instant, est le meilleur gage de sa prospérité future.

M. Armand Ingold, ancien notaire à Cernay (Alsace), devenu votre associé-correspondant, s'est surtout occupé de questions archéologiques, concernant la ville de Cernay et ses environs, dont il s'est fait l'historiographe, et qui n'ont plus de secret pour lui. Monuments, anciennes églises, vieux châteaux, dont les ruines donnent aujourd'hui tant de pittoresque au paysage, lui ont fourni les documents de son *Histoire de Cernay* et d'une foule de monographies intéressantes. Membre de la commission de topographie des Gaules, les périodes gauloise et romaine le retinrent longtemps, et en 1862, il publiait dans le *Bulletin des monuments historiques de l'Alsace* une notice par laquelle il adhérait à l'opinion mise en avant par l'empereur Napoléon III, et consistant à placer dans la plaine de l'Ochsenfeld, près de Cernay, le lieu du combat fameux entre César et Arioviste, l'an 58 avant notre ère.

M. Ingold s'est plu également à recueillir, pour le plus

Digitized by Google

grand profit de ceux qui le suivront, ces vieilles légendes du moyen âge, tandis qu'il contribuait pour sa part personnelle à l'histoire moderne en publiant les *Mémoires d'un officier sur le fameux siège d'Huningue en 1813-1814.*

Depuis sa retraite, M. Ingold s'est fixé à Colmar, où il a publié ses deux derniers ouvrages, l'un intitulé *le Bourreau de Colmar,* qui reproduit un récit bien connu tiré des *Mémoires de la baronne d'Oberkirch,* et l'autre dans lequel il donne la *liste des étudiants de Colmar immatriculés de 1460 à 1754 à l'Université de Bâle.*

En ouvrant ainsi ses rangs aux aptitudes les plus diverses, l'Académie de Stanislas est heureuse d'entretenir chez ceux qui désirent y parvenir une précieuse émulation, et d'appeler à elle tous ceux qu'elle sait distinguer dans les différentes branches de l'activité humaine.

En groupant autour d'elle les représentants de cette activité, dont les habitudes, les goûts, les études paraissent, de prime abord, si divers et même si opposés, l'Académie comprend admirablement son rôle, car elle centralise, pour ainsi dire, l'élite des travailleurs, qui, en lui apportant leurs connaissances spéciales, coopèrent à la création de cette force intellectuelle et morale, juste cause de sa réputation. Tous ici d'ailleurs sont unis par cette notion supérieure de l'amour du bien, du beau, du vrai dans leurs différentes manifestations; c'est un bien précieux dont vous sentez l'importance et dont vous avez tous goûté les bienfaits par votre commerce réciproque pour le plus grand profit de la science et de la patrie. L'estime des uns pour les autres, naissant d'une collaboration presque inconsciente et qui ne se manifeste au

Digitized by Google

dehors par aucun signe extérieur, est le grand charme des relations formées à l'ombre de l'Académie; je trouve dans cette constatation le secret de l'attachement que vous avez pour elle, et de l'exactitude avec laquelle vous assistez à ses séances. L'Académie de Stanislas a toujours été, pour ceux qui ont eu l'honneur d'en faire partie, une préoccupation constante; son nom seul a un je ne sais quoi d'attachant que vous connaissez tous, et que je fais vibrer en ce moment par cette simple allusion; aussi n'est-il pas circonstance qui légitime mieux l'emprunt que je fais au poète ancien en vous l'appliquant, et en proclamant que rien de ce qui regarde la Compagnie ne vous reste étranger. Ces sentiments de mutuelle estime ne sont d'ailleurs pas les moindres bienfaits que vos élus ont à recueillir de vos suffrages, et c'est avec conviction que je les signale à ceux qui, par la suite, poseront leur candidature à votre libre décision.

Ce sont enfin ces sentiments, que je qualifierais volontiers de sentiments de famille, qui vous animent quand vous apprenez les distinctions de tout genre, qui sont venues consacrer la valeur et récompenser le mérite de vos éminents confrères. Chaque année votre secrétaire annuel se fait une joie d'être votre interprète; c'est là assurément le meilleur de sa tâche et la plus douce de ses prérogatives.

En nommant M. Mathieu chevalier de la Légion d'honneur, le Gouvernement n'a fait que reconnaître officiellement les services signalés d'un serviteur modèle, dont je vous ai rappelé plus haut les titres scientifiques. Qu'il me permette de lui renouveler ici les félicitations de la Compagnie.

Digitized by Google

M. Krantz, doyen de la Faculté des lettres de Nancy, votre associé-correspondant, a également reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur lors des fêtes du centenaire de l'École normale. Vous avez été heureux d'applaudir à cette distinction conférée au professeur éminent et au lettré délicat, dont le haut enseignement est suivi avec tant d'attrait par le public savant de notre ville.

A l'occasion du centenaire de la fondation de l'École polytechnique, M. Poincaré, associé-correspondant de l'Académie de Stanislas, et l'un de ceux dont votre Compagnie s'honore le plus, a été élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur. Ingénieur des mines, professeur de physique mathématique à la Faculté des sciences de Paris, membre de l'Institut, aucune promotion n'était mieux méritée et ne pouvait plus grandement faire honneur à l'École dont il est, sans contredit, l'un des plus brillants élèves.

C'est avec une profonde satisfaction que vous avez appris la distinction si flatteuse dont viennent d'être l'objet deux de vos confrères, appartenant tous deux à l'École supérieure de pharmacie de Nancy : M. Jacquemin, directeur honoraire, nommé associé national de l'Académie de médecine de Paris, et M. le Dr Bleicher, professeur d'histoire naturelle, élu correspondant national de la même société savante.

Il y a quelques jours seulement, l'Académie française accordait à votre confrère, M. le comte de Ludre, un des prix Thérouanne, pour son important ouvrage de l'*Histoire d'une famille de l'ancienne chevalerie lorraine*. Vous connaissez tous ce travail qui, sous l'appa-

Digitized by Google

rence d'une simple monographie familiale, constitue en réalité une véritable et originale histoire de notre vieille province, dans laquelle les ancêtres de l'auteur ont toujours joué un rôle si actif.

Enfin, l'Académie a été heureuse d'apprendre les récompenses obtenues par M. Ernest Masson, votre associé-correspondant, lauréat de la grande prime d'honneur et d'une médaille d'or au concours régional agricole de Nancy, en 1894. Adonné depuis de longues années à l'agriculture, qu'il considère avec juste raison comme une science véritable, M. Masson a su créer, dans son domaine de la Trinité, une exploitation modèle, que tous nos cultivateurs auraient grand profit à visiter, et où ils trouveraient la consécration évidente des avantages multiples de la culture raisonnée et d'une administration bien entendue.

M. Journée, associé-correspondant, a été nommé au poste toujours si envié de commandant d'un bataillon de chasseurs à pied.

Vos séances et les Mémoires que vous publiez chaque année fournissent en outre la preuve évidente de cette activité intellectuelle de la Compagnie, que les distinctions honorifiques rappelées plus haut n'ont fait que sanctionner. Les communications variées, qui figurent toujours aux ordres du jour, montrent les ressources sur lesquelles l'Académie peut compter, tandis qu'elle s'efforce toujours d'encourager chacun dans la voie qu'il a choisie.

Indépendamment des travaux de M. de Vienne sur *Le Droit féodal de battre monnaie est-il une usurpation?* et de M. Mathieu sur *Les Races et les religions en Algé-*

Digitized by Google

rie, et sur *Une Famille bourgeoise dans une petite ville de Lorraine,* dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, vous avez entendu, dans vos séances, la lecture de nombreuses études, dont vous retrouverez quelques-unes insérées dans vos Mémoires, et notamment de M. Maggiolo : *Les Fêtes décadaires pendant la Révolution ;* de M. des Robert : *Les Campagnes de Charles IV dans les Flandres espagnoles ;* de M. Lombard : *La Légende vosgienne du lac de la Maix ;* de M. Druon : *L'Éducation et la jeunesse de Philippe d'Orléans, régent ;* enfin de M. Thomas, une curieuse observation des *Jeux de la lumière dans les Alpes et de la seconde coloration des montagnes,* et sa magistrale *Étude sur la Grèce.*

D'autres travaux vous ont été également communiqués, mais ils ont reçu ailleurs une hospitalité que vous eussiez été fort satisfaits de leur offrir. C'est ainsi que vous savez gré à M. le Dr Bleicher d'avoir bien voulu vous donner la primeur de ses *Recherches sur l'état des sociétés scientifiques et littéraires de l'Alsace avant et après 1870,* et à M. Grucker, qui a continué cette année son intéressant travail sur la *Dramaturgie de Lessing,* où il a étudié notamment les *Caractères dans la comédie et la tragédie, Voltaire et son théâtre.* M. l'abbé Martin a détaché pour vous de son ouvrage sur la *Mère Clara de Gondrecourt* un chapitre particulièrement attachant, que son auteur a intitulé : *Le Mouvement catholique à Nancy de 1830 à 1850.*

Les Mémoires de l'Académie seront donc, comme vous pouvez en juger, aussi intéressants cette année que les précédentes ; mais ne croyez-vous pas qu'il y aurait lieu de renouveler ici le vœu, qu'un de mes prédécesseurs

Digitized by Google

vous adressait naguère : celui de voir plus nombreuses les communications d'ordre scientifique proprement dit, et par suite de pouvoir donner à nos publications une variété qui devrait en être la note dominante ? Ouvrez nos Mémoires d'il y a trente ans, et c'est à chaque page que vous y retrouverez les noms et les travaux des Godron, des Blondlot, des Nicklès, des Simonin et de tant d'autres. Ces savants ont certes parmi vous des continuateurs de premier ordre, à eux donc revient l'honneur de perpétuer ces excellentes traditions pour le plus grand avantage de la bonne réputation de la Compagnie.

Votre bibliothèque, pendant le cours de l'année qui finit, n'a cessé de s'accroître, tant par les ouvrages offerts en hommage par leurs auteurs, dont beaucoup sont vos confrères et sur lesquels je ne puis malheureusement pas m'étendre que par les publications des nombreuses sociétés savantes avec lesquelles vous êtes en relation. Vous avez récemment accordé l'échange de vos Mémoires à la Section d'ethnologie de la Smithsonian Institution de Washington, à l'University of California de Berkeley, à la *Revue historique de Pologne* de Léopol (Galicie), au Cercle historique, littéraire et artistique de Luxembourg, et enfin à l'Institut géologique d'Upsal. Par suite de nouvelles admissions, l'Académie de Stanislas est en rapport avec 226 sociétés savantes, ce qui permet aux membres de la Compagnie et à leurs concitoyens de se tenir constamment au courant du mouvement intellectuel, littéraire et scientifique dans les différents pays du monde.

J'ai fini, Messieurs, et j'espère que de ce rapport, pour lequel j'ai abusé de votre attention, ressortira pour

Digitized by Google

vous la conviction que l'Académie de Stanislas a su maintenir son rang et n'a pas démérité pendant l'exercice 1894-1895. S'il en a été ainsi, n'est-il pas de toute équité de reconnaître qu'une part de ce succès revient à votre si dévoué secrétaire perpétuel, qui représente à votre bureau les traditions de la Compagnie, et qui sait lui consacrer la meilleure partie de son temps?

Qu'il me soit permis de lui exprimer, en terminant, mes sentiments de vive gratitude pour les bienveillants conseils qu'il n'a cessé de donner à votre secrétaire annuel, qui, grâce à lui, a pu accepter les fonctions dont vous lui avez fait l'honneur de le charger.

Digitized by Google

NOTICE SUR M. MAGGIOLO

LUE A L'ACADÉMIE DE STANISLAS DANS LA SÉANCE DU 1er FÉVRIER 1895

PAR M. PFISTER

PRÉSIDENT

MESSIEURS,

En l'année 1838, un jeune professeur du collège de Lunéville présentait à « la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy » un éloge du grand historien de la Lorraine, dom Calmet. La Société fut vivement frappée des heureuses qualités dont cet écrit donnait les preuves : recherches approfondies, connaissances nettes et précises, sage ordonnance du sujet, style vif et entraînant. La Commission, chargée de l'examen du travail, demanda, par l'organe de son rapporteur, M. Adolphe Franck, de décerner immédiatement à l'auteur le titre de membre correspondant. C'est ainsi que M. Maggiolo entra dans notre Compagnie qui plus tard devait reprendre le nom d'Académie de Stanislas. Il en a fait partie pendant cinquante-six ans ; en le perdant récemment, nous avons perdu notre doyen d'âge ; avec sa mort, s'est achevée une importante période — de plus d'un demi-siècle — de l'histoire de l'Académie.

Digitized by Google

Pendant un certain temps, il est vrai, les fonctions universitaires de M. Maggiolo, comme professeur, comme principal de collège, puis comme inspecteur d'Académie l'ont tenu éloigné de vous. C'est en 1865 seulement, que, se croyant fixé d'une manière définitive à Nancy, il sollicita et obtint le titre de membre titulaire et qu'il assista régulièrement à vos séances. Mais, entre les années 1838 et 1865, votre correspondant ne vous a pas oubliés. Il vous a adressé des travaux importants qui se trouvent insérés dans vos mémoires ou dont il vous a fait hommage. Par ses origines, M. Maggiolo appartenait à l'Italie ; il connaissait très bien la langue et la littérature italiennes et voulait répandre cette connaissance autour de lui. Son premier ouvrage, qu'il publia dans sa vingtième année, était une traduction juxtalinéaire du premier livre de Télémaque en italien. Il fournit à votre recueil, en 1841, un article très élevé, très fin sur Pétrarque, sur la nature de son génie, sur le caractère de son amour pour Laure. Vers la même époque, il consacrait sa thèse de doctorat à l'exposition de la philosophie morale du grand poète italien.

Mais bientôt par ses fonctions universitaires, par sa profession même, notre confrère fut amené à étudier de très près l'histoire de l'enseignement en Lorraine. Il s'adonna à ce travail avec une véritable passion et il ne l'a jamais abandonné jusqu'au jour de sa mort. Il a écrit sur l'ancienne Université de Pont-à-Mousson, sur la situation de ses professeurs, sur l'enseignement qui y était distribué, sur les fêtes scolaires qui y étaient célébrées, des pages émues, toutes vibrantes d'enthousiasme : on a composé depuis sur cette Université des ouvrages plus

Digitized by Google

complets, plus méthodiques ; on n'en a point parlé avec cette chaleur communicative. M. Maggiolo nous a dit aussi, en un autre article, ce qu'était le maître d'école en Lorraine avant 1789 ; il vante les services rendus par lui ; il compte le nombre des personnes auxquelles il a appris à lire, à écrire et à calculer, et il trouve que ces personnes forment l'immense majorité, pour ne pas dire la totalité des Lorrains. Lorsque plus tard, dans les loisirs de sa retraite, il reprit ces études sur la situation des écoles lorraines avant 1789, il développe avec complaisance les mêmes conclusions. Mais peut-être, en exaltant ainsi le passé, M. Maggiolo n'a-t-il pas entièrement rendu justice au présent, ni à lui-même. Il a pour sa bonne part assuré la prospérité de nos écoles primaires et de nos écoles normales ; grâce à sa direction vigilante, le département de la Meurthe est placé le premier dans les statistiques de l'instruction ; les travaux de nos élèves conquièrent la place d'honneur à l'exposition de 1867 ; enfin, de plus en plus, malgré des résistances locales, la langue française pénètre dans les cantons de la Meurthe, dont les habitants ne parlaient qu'un patois allemand. Ce n'est pas l'un des moindres titres de notre confrère à la reconnaissance du pays que d'avoir propagé notre belle langue dans ce coin de la Lorraine qui nous allait être enlevé, et d'avoir donné à la population un motif de plus de rester fidèle à la patrie perdue.

Quand, en 1861, M. Maggiolo eut été nommé inspecteur d'Académie en résidence à Nancy, quand, en 1865, votre Compagnie lui eut ouvert ses portes, il semblait au comble de ses vœux. Mais une nouvelle dignité l'attendait. En 1868, il était désigné comme recteur de l'Aca-

Digitized by Google

démie de Nancy. Il exerça cette charge pendant l'année terrible ; et il sut maintenir le fonctionnement de nos écoles, alors que les ennemis occupaient notre territoire. Son dévouement fut à la hauteur de l'épreuve. Après que le Gouvernement de la République lui eut donné comme successeur M. Dareste, il rendit publiquement justice aux efforts de M. Maggiolo, et son délégué, M. Jourdain, disait, à la rentrée des Facultés de 1871, aux professeurs de Nancy : « M. Maggiolo laissera parmi vous un nom respecté. Il était un fonctionnaire laborieux, expérimenté, bienveillant. Le souvenir reconnaissant des services qu'il a rendus aux écoles de tous les degrés l'accompagnera dans son honorable retraite. »

Désormais M. Maggiolo va se consacrer tout entier à l'Académie de Stanislas et à ses études historiques. Le 5 juin 1873, il prononça son discours de réception. Il retraça la biographie de l'abbé Grégoire jusqu'au moment où éclate la Révolution, se réservant de continuer plus tard la vie de ce Lorrain illustre entre tous, l'un des plus grands génies organisateurs qui aient jamais existé. Et M. Maggiolo a tenu sa parole. Dans deux études consécutives, parues dans vos mémoires en 1883 et en 1884, il compléta l'histoire de l'ancien curé d'Emberménil depuis 1789 jusqu'au jour de sa mort en 1831. Il s'efforça de parler en toute impartialité de son héros, qui est resté sincèrement catholique au plus fort de la Terreur rouge, sincèrement révolutionnaire au plus fort de la Terreur blanche. Il commença avec quelques réticences l'œuvre de réparation envers un homme qui, suivant une expression connue, a toujours été en proie « à la rage des partis ».

Digitized by Google

Un autre Lorrain l'attirait et le captivait. Ce fut un autre membre de l'Académie de Stanislas, le plus jeune de tous, puisqu'il appartenait à votre Compagnie dès l'âge de seize ans. M. Maggiolo a consacré à François de Neufchâteau deux études très substantielles, très documentées. Il avait l'intention de convertir ces articles en un livre, et de mettre à profit les nouvelles découvertes qu'il ne cesait de faire chaque jour : la mort seule l'a empêché d'exécuter son dessein.

Puis, dans ces dernières années de sa vie, il complétait ses études sur l'histoire de l'enseignement en Lorraine ; il écrivait des articles très remarqués pour le dictionnaire de pédagogie, publié sous la direction de M. Buisson. Dans ses excursions en dehors de Nancy et de la Lorraine, il emportait avec lui sa passion de recherches ; il visitait les bibliothèques, les archives ; il cherchait à vérifier sur d'autres régions de la France les conclusions auxquelles l'avaient conduit ses fouilles en Lorraine. Et c'est ainsi qu'on peut lire, dans vos mémoires, un état de l'enseignement dans le Gâtinais et dans le Gévaudan, avant et après 1789. L'un des rêves de notre confrère était de poursuivre cette étude pour toutes les anciennes provinces et de dresser ainsi ce qu'il appelait le pouillé scolaire de la France.

La plupart des études que je vous ai rappelées ont été lues au congrès des Sociétés savantes où, pendant près de trente ans, M. Maggiolo a si dignement représenté l'Académie de Stanislas.

Cependant, en 1884, M. Maggiolo, âgé de 73 ans, quittait Nancy pour s'établir à Toul, auprès de ses enfants et de ses petits-enfants. Votre Compagnie, pour le

Digitized by Google

récompenser de ses longs services, pour lui témoigner ses sentiments d'estime et de respect, lui conféra le titre de membre honoraire. Pourtant, notre confrère ne se croyait pas quitte envers l'Académie. Chaque année, comme par le passé, il nous adressait des mémoires tout nourris de faits ; lui-même venait parfois nous les lire ; et les jours où il se rendait à nos séances, étaient pour nous des jours de fête. Nous admirions sa santé robuste, son zèle infatigable, sa passion de la vérité ; les plus jeunes d'entre nous lui enviaient son ardeur et sa puissance de travail. Tout récemment, — c'était presque hier — l'on nous a lu une dernière étude de lui, très mouvementée, très vive, toute pétillante de malice, sur les fêtes révolutionnaires.

La mort a frappé M. Maggiolo debout. A notre dernière séance, nous avons appris que notre confrère venait d'être frappé par la maladie ; deux jours après, nous recevions la triste nouvelle de sa fin. Il est parti doucement, sans éprouver de grande secousse, consolé par la religion, l'âme pleine d'espérance en une vie future, emportant les regrets unanimes, laissant l'exemple d'une longue existence consacrée tout entière à rechercher le vrai et à faire le bien. Il a exprimé, avant sa mort, le désir qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe. Nous avons obéi ; mais nous avions le devoir de rappeler sa vie si bien remplie, ses nombreux travaux et ses titres littéraires, dans notre Académie qu'il a tant aimée, dont il parlait encore à ses derniers moments, et où aujourd'hui, à la place demeurée vide, nous recherchons des yeux sa figure souriante.

Digitized by Google

LES FÊTES NATIONALES ET DÉCADAIRES

PAR M. MAGGIOLO

IIe PARTIE

La chute de Robespierre, préconisée par ses adulateurs et ses complices, met fin à la Terreur cynique et féroce, à la plus affreuse tyrannie, au règne de la mort ; mais elle n'apporte aucun remède aux troubles religieux qui désolent la France. Les vainqueurs de thermidor : Tallien, Bourdon, Merlin, Legendre, Barras ont la même idée fixe que Saint-Just, Saint-André, Couthon et Prieur ; ils veulent déchristianiser la France et lui imposer les dogmes, les rites, la liturgie, les prêtres d'une religion laïque. De l'an III à l'an IX, la persécution religieuse épuise tous les moyens d'astuce, de séduction, de férocité pour fonder le culte décadaire ; les acteurs et les souteneurs, moins odieux peut-être que les Chaumette et les Robespierre, n'en sont pas moins inspirés par une

Digitized by Google

haine aveugle et féroce contre la religion catholique, qu'ils déclarent incompatible avec la forme républicaine. Les thermidoriens craignent d'irriter la Montagne par les apparences d'une réaction trop prompte ; le cinquième sans-culottide an II (21 septembre 1794), on célèbre une fête, dès longtemps ordonnée, en l'honneur de l'ignoble Marat ; au jour fixé ses restes furent portés en pompe au Panthéon et ceux de Mirabeau en furent ignominieusement retirés par une porte latérale [1].

Le libre exercice des cultes, proclamé par la Convention, n'est pas autre chose qu'une amère dérision ; à la séance du 1er nivôse an III, l'évêque constitutionnel Grégoire énumère et flétrit les procédés odieux prescrits ou tolérés contre la religion catholique ; l'espionnage tyrannique exercé au sein des familles, les accusations insensées de superstition et de fanatisme, les menaces, les outrages, la férocité des agents du Gouvernement envers les prêtres ; il propose un décret qui oblige les autorités à garantir à tous le libre exercice de leur culte, y compris le culte des fêtes décadaires. Legendre repousse la motion, il demande l'ordre du jour, qui est voté par acclamation ; « on lève les chapeaux, on crie vive la République, comme si l'on eût remporté une victoire ». Le 3 nivôse, la Convention décrète l'obligation des fêtes décadaires, elle en fait le complément de l'éducation civique : c'est la guerre, une guerre sans trêve ni merci, à l'ancien calendrier et au dimanche ; on chômera le décadi, sous peine d'amende et de prison. « Portez, dit

1. Thiers, *Révolution française*, chapitre XXIII ; *Monit.*, t. XXII, 30, 35.

Digitized by Google

Boisset, un missionnaire fanatique, portez vos anciens calendriers à la société populaire de votre commune... sociétés populaires, livrez-les aux flammes; ceux qui persistent à ne pas travailler le dimanche sont des fanatiques, on les inscrira sur la liste des suspects... Citoyennes, portez, au lieu de croix, les images de la félicité des hommes, de la déesse de la Liberté. » Malheur aux femmes chrétiennes qui, sur le sein, portent des croix, surtout si ces croix sont en or, leur valeur est la mesure de l'empressement à les leur arracher et des injures à leur prodiguer[1]. « Au lieu d'un sot dimanche, dit Mallarmé, nous avons le décadi. » « Je fais disparaître, écrit André Dumont, les crucifix et les croix, et bientôt je comprendrai dans la proscription les animaux noirs, appelés prêtres. » Ce proconsul insolent et cynique veut que l'on danse, au décadi, dans tout son fief de Picardie, même dans les prisons. Carrier, cette bête sauvage, comme l'appelle Michelet, qui a l'air tout à la fois d'un charlatan et d'un tigre, prescrit aux agents nationaux de lui dénoncer les fanatiques qui ferment leur boutique le dimanche : il les fera guillotiner. Le Pindare des fêtes décadaires, Marie-Joseph Chénier, propose, au nom du Comité d'instruction, un décret en dix articles[2] : « Une fête civique sera célébrée, chaque décadi, dans toutes les communes; la fête commencera par une instruction morale, en un style élégant et correct... sans enflure... sans familiarité triviale. Un membre du Conseil lira, immédiatement après, les décrets envoyés du-

1. *Histoire des Sectes religieuses*, t. I, 309.
2. *Monit.* XXIII, 93, 199.

Digitized by Google

rant la décade ; on chantera des hymnes civiques et patriotiques, dont la poésie sera simple et grande, la musique mélodieuse et pure... ; la fête se terminera par des danses non étudiées... les danses de la joie et de la liberté et d'autres exercices adaptés aux mœurs républicaines. »

Eschassériaux jeune, député de la Charente-Inférieure, critique le plan du poète, « on n'y ressent pas assez l'intérêt du plaisir, les charmes de l'égalité et de la fraternité ; on assiste à vos fêtes et on en sort sans être ému ; la superstition, par ses prestiges, avait su s'emparer de l'âme et des sens... pour détruire les dangereuses illusions du fanatisme, vous devez donner à vos fêtes ces vives émotions... » ; il propose un décret en quatre articles. Les citoyens seront invités à se réunir, toutes les trois décades, en banquets civiques ; des chansons républicaines animeront la gaîté... la loi recommandera la frugalité et la décence. Les entrepreneurs des fêtes décadaires, pour extirper le christianisme et empêcher le peuple de tomber dans le fanatisme, font imprimer par milliers les discours de Lanthenas[1], de Duhot[2], de Baraillon[3] ; ils proposent de conférer à l'agent national, en chaque commune, les fonctions de Néocore, ils publient des rituels, des missels, des recueils d'hymnes et de prières, des bréviaires, des catéchismes surtout. J'ai dressé un catalogue des publications de ces apôtres du

1. *Monit.* XVII, 198, 372. Principes et maximes de la morale universelle, motifs de faire du 10 août un jubilé fraternel.

2. *M.* XXVII, 211.

3. *M.* XXIII, 188, 218, 221.

Digitized by Google

mensonge ; rien de plus déclamatoire, rien de plus intolérant, de plus odieux que leur dogmatisme anti-chrétien ; ils ne se contentent pas de détruire, ils insultent, ils diffament. Voici quelques extraits de leur théologie franchement révolutionnaire : « Dieu ressemble à ces vieux meubles, qui, loin de servir, ne font qu'embarrasser[1]. — Qu'est-ce que Dieu ? *R.* Dieu, c'est la matière. — Qu'est-ce que le peuple ? *R.* Le peuple, ce sont les pauvres. — Qu'est-ce qu'un roi ? *R.* Un roi, c'est un tigre, un éléphant qui écrase le pauvre peuple[2]. — Qu'est-ce qu'un bon sans-culotte ? *R.* C'est un brave, dont l'âme ne peut être corrompue par l'or des despotes. — Quelles sont les vertus d'un bon sans-culotte ? *R.* Toutes[3]. » « C'est une grande pensée, une idée ingénieuse de substituer le nom de ce qui sert aux besoins de l'humanité aux noms des tyrans, des moines, des brigands, des imbéciles canonisés par Rome[4]. » Le règne de la philosophie vient anéantir enfin celui de l'imposture. « Le culte d'un juif, esclave romain, ne pouvait convenir aux fils de Scévola[5]. » J'ai lu dans un catéchisme historique et révolutionnaire, imprimé par ordre, le récit de la mort de Capet et de la mégère qui fut sa femme : « Elle surpassait l'effronterie et la férocité de Messaline... elle éleva

1. Sylvain Maréchal. *Culte et lois d'un peuple sans Dieu. Calendrier adopté par la commune de Paris. Sa pièce. Le dernier jugement des rois, M.* XVIII, 50, 288.

2. *Catéchisme républicain.*

3. *Alphabet des sans-culottes et premiers éléments de l'éducation républicaine.*

4. *Annuaire du républicain,* par Éleuthérophile Millin, professeur. In-12, Paris.

5. De Sades, *Pétition à la Convention.*

Digitized by Google

son impudicité et son libertinage au-dessus d'Agrippine, en oubliant son titre de mère et commettant le crime de l'inceste. » Un membre de la Convention, Poultier, publie, pour chacune des fêtes républicaines, un recueil de lecture et d'allocutions; il y a des discours à l'Être suprême, à la Nature, au genre humain, au peuple français et surtout un parallèle fort curieux entre les vices de l'homme des prêtres et les vertus de l'homme de la nature[1]. Les archontes de la République prêchent le retour à la Nature; on lit dans un missel républicain une invocation à la Nature, dont la statue gigantesque verse par cent mamelles l'eau régénératrice : « Tu donneras aux jeunes filles la pudeur et aux hommes le sentiment irrésistible qui les entraîne vers la beauté. » Un ex-bénédictin, Laplanche, déclare que la continence est la vertu des sots, il invite les filles à l'abandon d'elles-mêmes et à l'oubli de la pudeur, il présente sa femme à la Commune[2]. Léquinio, qui se vante d'avoir proclamé un guillotineur, à Rochefort, et de l'avoir invité à sa table, demande que, dans la fête consacrée à l'amour, chaque jeune fille choisisse son amant et l'enflamme d'un regard. Chaque décadi, un banquet fraternel réunira les citoyens, chacun apportera ce qu'il aurait consommé chez lui; ce repas sera frugal, mais abondant en joie, en fraternité, il se terminera par des danses. Dans la catholique Vendée, ce misérable, un jour

1. *M.* XXII, 232. Discours décadaires par le citoyen Poultier, 12ᵉ par numéro, 6ˡ pour onze livraisons chez les frères Haudebout, imprimeurs des écoles républicaines, rue Martin, 31, vis-à-vis le théâtre des Sans-Culottes.

2. *M.* XVIII, 293.

Digitized by Google

de décadi, avait substitué une communion réelle *à cette communion ridicule, où des imposteurs ineptes et audacieux faisaient avaler un pain à cacheter, en faisant accroire que c'était le Fils de Dieu,* et il ajoutait à ce sacrilège des diatribes contre ces scélérats de prêtres et leur scélératesse expirante[1]. A la suite du 9 thermidor, le patriote David, qui avait demandé les honneurs du Panthéon pour Marat[2] et rédigé le plan de la fête à l'Être suprême, est chassé du comité de sûreté générale ; il réclame la permission de retourner à son atelier. Le grand artiste, dont la roulante prunelle, dit Michelet, le débraillement sauvage, la joue difforme bouffie de fureur, fascinaient les faibles, ressuscite l'antique ; « nos Parisiennes se font patriotes, la tunique est en honneur, les voiles à la vestale remplacent les paniers, les habits de soie ; le féodal est proscrit ; Paris reprend l'empire de la mode et du goût ». Deux femmes célèbres y donnent le ton, Mme Récamier et notre dame de Thermidor, Mme Tallien, « qui réunit à l'aimable vivacité française la volupté espagnole[3] ». Ce que Thibaudeau, comte de l'Empire, ne nous dit pas, un journal, la *Petite poste du jour,* nous le dira : « Un décadi, un soir, aux Champs-Élysées, deux femmes se promènent nues, dans un fourreau de gaze ; on a proscrit la chemise, vêtement antique, dont les plis ondulants et maladroits s'arrangent gauchement ; une autre s'y montre les seins entièrement

1. *M.* X, 57, 76, 226; XIV, 411; XVII, 51, 625; XVIII, 413; XXIII, 372.

2. *M.* XX, 653; XXII, 542; XXIII, 419.

3. *Mémoires de Thibaudeau,* chapitre XI.

Digitized by Google

découverts ; cette impudicité plastique révolte la foule, on hue ces Grecques, en costume de statues. »

Le 3 ventôse an III (21 février 1795), la Convention décrète la liberté des cultes[1], après un discours de Boissy d'Anglas, qui insulte à tous les cultes : « Il est douloureusement ému à l'aspect des maux affreux dont la religion a été la source ou le prétexte... ; intolérante et dominatrice, s'associant aux crimes des rois..., elle avait abruti l'espèce humaine, jusqu'au point de lui faire adorer les chaînes dont elle l'accablait... ; il reproche à la Constituante d'avoir laissé former un schisme... Ce qui avait été élevé par la faiblesse et l'imprévoyance fut presque aussitôt renversé par la démence et la fureur. Le culte a été banni du Gouvernement, il n'y rentrera plus... Bientôt la religion de Socrate, de Marc Aurèle, de Cicéron sera la religion du monde et vous aurez eu l'initiative de la sagesse[2]. » Le 18 septembre il propose d'établir une fête consacrée tout à la fois à célébrer l'anniversaire de la République et la mémoire des victimes de la tyrannie décemvirale... Son collègue Guyomard s'y oppose : il ne veut pas qu'on puisse rire et pleurer le même jour[3]. Président de la Convention, le 1er prairial, ce même Boissy d'Anglas salue avec respect la tête de Féraud massacré sous ses yeux ; impassible au milieu de cette scène d'horreur, il somme la populace de se retirer. Plus tard sénateur et comte sous l'Empire, pair de France sous la Restauration, il publia un Essai

1. *M.* XXIII, 523.
2. *M.* XXIII, 523 ; XXIV, 502, 505.
3. *M.* XXV, 785.

Digitized by Google

sur la vie de Malesherbes (1819), et les *Études littéraires et poétiques d'un vieillard* (1825) qui font oublier ses rapports à la Convention et son Essai sur les Fêtes nationales. Le rapport du député Courtois sur les papiers trouvés chez Robespierre effraie les thermidoriens; ils redoutent un retour offensif des sans-culottes et de la Montagne. Le terrible *moulin à silence* n'est plus en permanence, mais ne faut-il pas *venger ces générations entassées dans la mort,* ne faut-il pas sacrifier à leurs mânes toute la queue de Robespierre, et Carrier[1], et Fouquier-Tinville[2], et Billaud[3], et Barère[4], et Vadier[5] qui, l'un des premiers, a traité le Roi de brigand couronné et a réclamé sa déchéance? On les arrête, on les déporte, on les guillotine, on expulse sévèrement les tyranneaux de province, partisans du moderne Catilina. En cette année 1795, il se produit une détente dans le régime révolutionnaire, une réaction sociale contre la Terreur, un esprit nouveau. La religion reprend son empire sur les âmes; à Paris, on se presse en foule aux messes et aux sermons des prêtres, surtout des prêtres réfractaires. En province, le peuple réclame son église, sa cloche, son curé; je remplirais un volume avec les extraits des procès-verbaux que j'ai copiés, par centaines, au Midi, au Centre, comme à l'Est de la France; en voici quelques-uns.

---

1. *M.* XXIII, 522, 572.
2. *M.* XXIV, 401, 403.
3. *M.* XXIV, 118.
4. *M.* XXIV, 101.
5. *M.* IX, 9; XVIII, 268.

Digitized by Google

A Florac (Lozère), le 1er thermidor an III, dans la maison commune, la municipalité assemblée, est comparu le citoyen Bourgoide, lequel a déclaré qu'il se propose d'exercer le culte connu sous la dénomination de culte protestant, et a requis qu'il lui soit donné acte de sa soumission aux lois de la République, de laquelle déclaration il lui a été donné acte, conformément à la loi. Le 7 et le 15 fructidor, deux citoyens, Felval et Villedieu, déclarent qu'ils se proposent d'exercer le ministère du culte catholique, apostolique et romain et ont requis qu'il leur fût donné acte de leur soumission aux lois de la République, sous la réserve qu'elles ne porteront aucune atteinte aux lois de Dieu et de l'Église[1]. A Bourbonne-les-Bains, François Huguenin et Auguste Liegos, ex-religieux[2], demandent à exercer le culte catholique, apostolique et romain dans l'église non aliénée. Le Conseil fixe les heures des exercices, de 9 heures à midi, de 3 à 7 heures du soir. A Commercy (Meuse), le 11 messidor an III, plusieurs citoyens font une pétition pour obtenir la ci-devant église, pour l'exercice du culte catholique[3]. Au petit village de Waly (Meuse), « les soussignés, habitants de la commune, déclarent qu'ils veulent continuer la religion catholique, qui nous instruira sur nos devoirs, maintiendra la bienveillance et procurera entre nous les mœurs, l'union, la fraternité ». En conséquence, le citoyen Chevin s'est présenté à l'agent national pour exercer les fonctions du ministère, conformément à la loi ; le peuple assemblé

1. Archives municipales de Florac.
2. Archives municipales de Bourbonne-les-Bains.
3. Archives municipales de Commercy.

Digitized by Google

offre, chacun selon ses facultés, une rétribution raisonnable pour lui tenir lieu de traitement; quatre-vingt-huit personnes ont signé; les cotisations varient de 50 sols à 6 livres; l'instituteur s'est inscrit pour 3 livres. Le 2 décembre 1792, le curé Chevin, le maire Guillaume, le maître d'école Petitpas s'étaient envolés les premiers, pour la défense de la patrie; Waly n'est qu'à cinq lieues de Verdun[1]! A Salins-Libre, la Société populaire, dont j'ai eu en mains le registre des actes, cent quatre-vingt-trois pages, l'un des plus curieux de la province, déclare que *le peuple exige* que l'on continue le culte catholique; elle nomme quatre commissaires chargés de recueillir les souscriptions pour le salaire du curé, de rétablir l'église dévalisée dans son ancien état, de reprendre les objets sacrés chez les citoyens qui pourraient s'en trouver détenteurs[2].

Le 3 brumaire an IV, sur le rapport de Daunou[3], la Convention décrète l'organisation de l'instruction publique; le chapitre VI concerne les fêtes nationales et décadaires, il y en aura sept, les unes morales, les autres politiques: 1er vendémiaire, fête de la fondation de la République; 10 germinal, fête de la Jeunesse; 10 floréal, fête des époux; 10 prairial, fête de la Reconnaissance; 10 messidor, fête de l'agriculture; 9 et 10 thermidor, fête de la Liberté; 10 fructidor, fête des vieillards. C'est une amélioration, car le décret du 10 floréal an II portait à trente-six les fêtes républicaines, qui devaient

1. Archives municipales de Waly.
2. Archives départementales de Meurthe-et-Moselle.
3. *M.* XXVI, 255, 259, 323.

Digitized by Google

rappeler l'homme à la dignité de son être. La religion est une partie essentielle de l'éducation ; la Convention *laïcise* l'école, au mépris de nos traditions séculaires, mais elle ne la *neutralise* pas; elle a compris que l'école neutre ne peut être qu'une école nulle, au point de vue moral ; elle proscrit le catéchisme catholique et protestant, mais elle prescrit et elle impose le catéchisme républicain ; l'enfant n'ira plus à l'église, mais il ira au temple décadaire, il célébrera les fêtes nationales, il sera élevé dans la religion officielle ; on fermera sans pitié, comme des repaires du fanatisme royal ou religieux, l'école où l'on n'enseignerait pas la morale et la foi républicaines. Au nom du comité d'instruction publique, Grégoire présente un rapport sur la célébration des fêtes civiques ; son plan est simple et peu coûteux : « A dix heures précises du matin, les représentants, en costume, se rendront au lieu ordinaire de leurs séances ; l'institut national de musique exécutera une symphonie, suivie d'un chant républicain, et, *de suite,* la Convention continuera à discuter la Constitution [1].

Le rapporteur ne parle pas de la fête du 21 janvier, rendue annuelle par un décret précédé d'un rapport de Robespierre [2]. Les âmes sensibles et vertueuses répugnèrent toujours à cette fête. « Vit-on jamais, écrivait Isnard au journaliste Fréron, chez aucun peuple, fêter le supplice ? » Pour donner une idée des fêtes nationales, j'emprunte à un contemporain l'analyse du plan de celle des époux, 10 floréal an IV : « Le dispositif porte que

1. *M.* XIX, 202, 219.
2. *M.* XX, 403, 422, 474.

Digitized by Google

chaque municipalité fera la recherche : 1° des personnes mariées qui, par quelque action, auront mérité de servir d'exemple à leurs concitoyens ; 2° des personnes mariées qui, déjà chargées de famille, ont adopté un ou plusieurs orphelins ; leurs noms, inscrits sur un tableau, seront proclamés et on leur distribuera des couronnes. Les jeunes époux, unis pendant le mois précédent, feront partie du cortège ; les épouses seront en blanc, parées de fleurs et de rubans tricolores, on prononcera un discours devant l'autel de la Patrie et l'on y exécutera des hymnes et des chants civiques. Les vieillards des deux sexes accompagnés de leurs enfants et petits-enfants, auront des places distinguées ; la première sera pour le père de la famille la plus nombreuse, c'est lui qui distribuera les couronnes. Cette fête devait être célébrée dans toute la République, mais à Paris même, le peuple y parut très indifférent[1].

En province, on célèbre les fêtes prescrites, mais depuis la suppression des clubs, elles ont perdu leurs dévots ; on n'y voit plus que les autorités, les instituteurs, leurs élèves, quand l'école n'est pas fermée. A Bourbonne, le 10 prairial, la municipalité rédige, sur le registre, le procès-verbal de la fête de la Reconnaissance, « personne ne s'est présenté ». Le 10 messidor, elle fait annoncer, à son de caisse, la fête de l'agriculture : elle a invité les autorités du canton ; « à l'heure fixée, aucun citoyen ne s'est rendu au lieu déterminé, attendu le temps affreux ». La municipalité, rentrée à la maison commune, a signé le procès-verbal. Le 23 thermidor, le

1. *Histoire des Sectes religieuses*, t. I, 195.

Digitized by Google

président s'est rendu au lieu fixé pour la fête, il a prononcé un discours : *les travaux de la moisson n'ont pas permis aux citoyens de s'y rendre en grand nombre ;* à onze heures le cortège est rentré à la maison commune[1]. A Paris, le 23 thermidor, une foule immense emplit les tribunes, les artistes du Conservatoire occupent l'amphithéâtre. Au milieu des symphonies, on entend le tocsin... Daunou préside, son discours justifie mes appréciations sévères sur les fêtes de la Raison et de l'Être suprême ; c'est une page d'histoire, en voici quelques extraits[2] : « Les pays libres sont les seuls temples des véritables fêtes nationales ; sous le gouvernement, vil autant qu'absurde, que vous avez renversé dans la mémorable journée du 10 août, la joie devait être esclave et hypocrite... Avec ce trône appuyé sur quatorze siècles d'oppression, d'ignorance et d'erreurs, le 10 août a vu tomber ce Code de 1791, commencé par le patriotisme, achevé par les factions... la sauvage anarchie ne tarda pas à associer ses fureurs aux élans généreux du patriotisme... Oui, citoyens, c'est *aujourd'hui pour la première fois* que nous pouvons célébrer véritablement l'anniversaire de la République... En 1793, la Liberté en deuil pleurait ses plus fidèles, ses plus éloquents défenseurs... Des tyrans aussi avaient ordonné les apprêts des solennités ; en vain ils étalèrent, avec un faste perfide, les monuments de leurs plus affreux triomphes, le silence et l'effroi interrompaient leurs chants funestes... c'était le prélude de l'esclavage, l'inauguration de la Terreur...

1. Archives municipales de Bourbonne.
2. *M.* XXV, 465.

Digitized by Google

l'an dernier vous avez foudroyé le chef de la tyrannie décemvirale, mais vous n'avez pas eu le temps de miner les nombreux appuis de son farouche système... une société délirante travaillait sous vos yeux à réorganiser sa domination désastreuse... Aujourd'hui bénissez le ciel de l'affranchissement du peuple, de son salut, de ses trophées, de ses alliances ! C'est la fête des vainqueurs du 14 juillet, du 10 août, des triomphateurs du 9 thermidor et des victimes du 31 mai... puisse cette fête de la Liberté être aussi le prélude de la pacification générale de l'Europe et de la concorde de tous les Français... Si nous voulons conserver éternellement à la République ce palais, qui a vu s'écrouler le trône de soixante rois et tomber de cette tribune un monstre plus horrible qu'eux, soyons justes et humains[1]. » A la séance du 1er vendémiaire, le président annonce le commencement de la fête ; Thibaudeau proteste : « En présence des dangers de la patrie, nous serions la risée de l'Europe si, au lieu de les écarter, nous célébrions une fête » ; il demande l'ajournement. Tallien s'y oppose, la fête a lieu ; « on place au bas de la tribune, ornée de feuillages de chêne et de cyprès, une urne funéraire couverte de crêpes et de couronnes ; on lit sur le socle : Aux magnanimes défenseurs de la Liberté, morts dans les prisons ou sur les échafauds pendant la tyrannie. Le Conservatoire exécute un chant funèbre qui semble produire sur les députés et les spectateurs une profonde émotion, on proclame le nom des quarante-sept représentants

1. *M.* XXV, 465.

Digitized by Google

martyrs tombés sous la hache décemvirale [1]. » Le 8 vendémiaire, le député Gamon propose de décréter une fête à la Réconciliation [2], la Convention passe à l'ordre du jour, elle a de graves soucis, on entend aux environs de la Cour du Manège des décharges de mousqueterie. Commencée au bruit du canon du 10 août et des massacres de septembre, la Convention se sépare, après les mitraillades du 13 vendémiaire (4 brumaire an IV-20 octobre 1795).

Le Directoire. — Le Conseil des Cinq-Cents a imposé, au Conseil des Anciens, cinq membres chargés, aux termes de la Constitution de l'an III, d'exercer le pouvoir exécutif : Barras, Carnot, Revellière-Lepeaux, Letourneur, Rewbel, tous régicides, tous ennemis des croyances chrétiennes. Le 17 ventôse, le Directoire ne pouvant, cette année, donner à la fête de la Jeunesse tout l'appareil dont elle est susceptible, adresse aux municipalités un arrêté en six articles : « Les cérémonies se feront devant un autel de la Patrie, proche la maison commune ; il y aura des chants, des discours, des jeux ; les vieillards des deux sexes occuperont une place d'honneur, les citoyens doivent apporter à ces fêtes dépourvues de pompe et de luxe, l'esprit de patriotisme et de fraternité qui anime les vrais républicains. » Il prescrit un mode nouveau pour la célébration de la fête essentiellement jacobine du 21 janvier ; le 3 germinal, il ordonne d'arrêter les prêtres sujets à la réclusion ou à la déporta-

1. *M.* XXVI, 104.
2. *M.* XXVI, 174.

Digitized by Google

tion, « ils entretiennent le fanatisme, ils sont les ennemis irréconciliables des fêtes républicaines [1] ». Le 12 germinal, le ministre de l'intérieur écrit aux commissaires des départements : « Que ceux qui n'ont vu dans les fêtes nationales que des cérémonies frivoles ou précaires, sortent de leur erreur... qu'ils célèbrent désormais avec intérêt et attachement, pour l'immortelle Constitution de l'an III, des fêtes qu'ils célébraient avec indifférence, pour obéir à la loi [2]. Le ministre est bien informé, le bon sens populaire a fait justice des banalités emphatiques, de la niaise phraséologie des circulaires, des programmes, des décors officiels, les rapports des commissaires, comme ceux des agents nationaux, constatent partout l'impuissance des arrêtés et des lois. « Le peuple aime ses prêtres, sa secte, son culte, les lumières de la philosophie n'ont pas encore dissipé ses préjugés, écrit le commissaire de Troyes ; on a imprimé cinquante mille exemplaires de ce calendrier grégorien, qui fut l'ère de la cruauté, du mensonge, de la perfidie... La salle de théâtre est comble, les dimanches et fêtes, elle est vide lorsque, par ordre, les acteurs sont tenus de jouer les jours de décadi [3]... » A Florac, comme à Troyes, les protestants et les catholiques ne chôment pas le décadi ; « le dimanche, on se promène sur le planet [4] ». A Pithiviers, l'agent national avoue que le calendrier républicain blesse les mœurs et les habitudes, « on ne

1. *M.* XXVI, 14, 19.
2. *M.* XXVI, 364.
3. Archives municipales de Troyes.
4. Archives municipales de Florac.

Digitized by Google

l'observe pas, les campagnes ne le comprennent pas : joignez donc l'ancien style au nouveau, dans vos arrêtés[1] ».

On lit au *Moniteur* un article, en quarante lignes, sur la fête de la Jeunesse, célébrée à Paris, dans les douze municipalités : « Le génie du mal avait répandu des bruits absurdes ; il espérait faire manquer le but de cette cérémonie et en détruire l'effet..., de mauvais plaisants s'égayaient, sans esprit, aux dépens d'une institution destinée à marquer le passage de l'adolescence à l'état de citoyen. » Pour instruire le peuple, les athées s'efforcent de lui imposer une religion sans mystères, sans tabernacles, sans révélation ; le *Moniteur* du 10 germinal an IV publie un hymne en quinze strophes, par le citoyen Pris, la Pâque naturelle, *lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Pierre et Paul, Jean, Claude et Jacques,
Disaient le verre en main,
Ne peut-on célébrer la Pâques,
Lorsqu'on est républicain ?
Et j'ai dit, l'on doit pour cause
Chômer ce jour, sans pareil,
Qui pourtant n'est autre chose
Que la fête du soleil...
...Que les prêtres sans scrupule
Nous l'habillent en Bacchus,
En Osiris, en Hercule,
En Apollon, en Jésus....
Aux rayons qui l'environnent
On reconnaît le soleil...

1. Archives municipales de Pithiviers.

Digitized by Google

Et voilà, peuple qu'on trompe
La clé du pain sans pareil,
Qu'à Rome on promène en pompe,
Encadré dans un soleil...

Le poète théologien est naturellement l'ennemi de ce pain, qui fut la cause de la Saint-Barthelémy et du fanatisme, qui souille encore du sang des hommes cet emblème du soleil.

Le 10 prairial, on célèbre, à Paris, la fête de la Reconnaissance et celle de la Victoire ; le programme est pompeux : « Au centre du Champ de Mars, une plateforme de douze pieds de haut sur trente toises de diamètre sera décorée de quatorze arbres portant les drapeaux des quatorze armées, sur un piédestal, au centre du tertre, la statue de la Liberté ; d'une main elle s'appuiera sur la Charte constitutionnelle, de l'autre elle tiendra une baguette surmontée du bonnet de Guillaume Tell... ; derrière, en forme de trophées, les drapeaux pris à l'ennemi ; aux deux côtés, des statues de la Victoire. A dix heures, une salve d'artillerie annoncera la fête, des symphonies, des chants civiques, des décharges d'artillerie précéderont, accompagneront et suivront la cérémonie... ; des danses pourront s'établir ensuite et durer jusqu'à la chute du jour[1]. »

Le dispositif fut suivi à la lettre ; Carnot présida ; il y a dans son discours des pensées patriotiques, un éloge bien mérité de nos braves soldats, un appel à la concorde : « C'est pour tous que le sang des défenseurs de

1. *M.* XXIII, 298.

Digitized by Google

la Patrie a coulé, ne vous montrez pas ingrats au jour de la reconnaissance ». Le chant du banquet par Lebrun n'est pas sans valeur :

O jour d'éternelle mémoire,
Embellis-toi de nos lauriers !
Siècles, vous aurez peine à croire
Les prodiges de nos guerriers !
L'ennemi disparu fuit ou boit l'onde noire...
Rival de la flamme et d'Éole,
Le Français triomphe en courant,
Pareil à la foudre qui vole,
Il renverse l'aigle expirant,
Le despote sacré tombe du capitole...

Je ne conteste ni l'éloquence de Carnot[1], ni le talent poétique de Chénier et de Lebrun, qui a célébré sept fois, dans des temps différents, la Liberté, les Arts et la Victoire; ce que je déplore, ce que je blâme, c'est l'oubli et le mépris de la vérité et des institutions consacrées par les siècles, c'est l'insulte aux traditions et aux croyances de la majorité. Le poète cite Horace, *nunc est bibendum*... il invite à boire, à danser... hélas ! le temps est triste, l'assignat a perdu de sa valeur; le même jour, le *Moniteur* prévient ses abonnés qu'à dater du 1er prairial le prix de l'abonnement est de dix-huit cents francs pour trois mois; l'assignat de cent francs vaut cinq sous; le rentier est ruiné, le peuple a faim, le pain est taxé à cinquante francs la livre, la viande à soixante ! Le théâtre, la presse, le pamphlet, la caricature s'élèvent contre la faction jacobine, qui ruine la France :

1. *M.* XXVII, 298, 755, 762, 766.

Digitized by Google

« Sur un carrosse de gueuserie, dont les roues sont faites de pièces et de morceaux, six haridelles décharnées traînent péniblement six rentiers maigres et tristes. » Dans l'Yonne, le 25 thermidor an V, un journal politique et littéraire donne cette parodie, que je cite à titre de curiosité historique. Prière du matin à Robespierre : Notre père, qui êtes aux enfers, que votre nom soit révéré, que votre règne se rétablisse, que vos décrets soient exécutés, à Sens, comme dans l'Yonne. Donnez-nous aujourd'hui notre sang quotidien et ne nous laissez pas succomber sous les honnêtes gens et les Clichiens, mais délivrez-nous des Cinq-Cents. Ainsi soit-il. — Invocation à Marat : Je vous salue, Marat, plein de sang, Robespierre est avec vous; vous êtes béni par tous les philanthropes et les Jacobins, fruits de vos entrailles, sont bénis; Dieu Marat, secondez-nous maintenant et à l'heure de la guillotine, que nous espérons bien rétablir. Ainsi soit-il. — *Credo* républicain : Je crois en Siéyès, le père tout-puissant, créateur des Jacobins et de Robespierre, son fils chéri, notre ancien Maître, qui a été conçu du démon, est né d'une furie, a souffert le 9 thermidor, a été guillotiné, est mort et enterré, qui est descendu aux enfers, est ressuscité des morts, est monté au Luxembourg, le 13 vendémiaire, où il est assis à la droite de Barras, d'où il prétend faire juger les Cinq-Cents et les faire tomber dans le royaume des morts. Ainsi soit-il. — En ces tristes années de misère et de famine, de fureurs impuissantes, l'opinion publique se réveille, elle proteste; les innocents de l'Église constitutionnelle, comme les appelle Quinet, se réunissent en concile, à Notre-Dame, le

Digitized by Google

28 thermidor an IV[1]. Cent évêques ou prêtres, encore couverts des cicatrices de la persécution et des lambeaux de l'indigence, s'efforcent vainement de rétablir le culte constitutionnel ; l'église catholique et romaine reprend son empire sur la volonté et sur les âmes ; il faudra une application nouvelle des lois de la Terreur pour imposer au peuple la religion civique. La fête du 23 thermidor a été célébrée, la feuille officielle le dit, avec autant de solennité que celle des 9 et 10 thermidor, « mêmes spectacles, mêmes jeux, même affluence, même enthousiasme... *On avait bien fait quelques tentatives pour la troubler,* mais la vigilance du Gouvernement et les précautions de la police ont su maintenir l'ordre[2] ». Revellière-Lepeaux, un sectaire, un esprit mal équilibré, préside ; son discours est un modèle de phraséologie vide et redondante : « Voulez-vous être assurés que le trône des Rois ne se relèvera jamais, abattons celui du Vice, érigeons celui de la Vertu !... que toutes les affections de la Nature, que la corruption des cours avait détruites, reprennent leur empire... que les noms délicieux d'amant fidèle, de tendre époux, de bon père, d'enfant chéri, d'ami sûr, de voisin secourable prononcés par une bouche reconnaissante, flattent cent fois plus agréablement notre oreille que tous les titres... Réjouissez-vous, républicains dignes d'un nom si glorieux, bientôt nos sages institutions auront produit ces précieux effets... tous les Français, réunis par un même sentiment, goûtant avec ivresse les fruits qu'ils en auront cueillis,

1. Le Concile envoie son serment au Corps législatif, *M.* XXIX, 7.
2. *M.* XXIX, 3.

Digitized by Google

béniront l'immortelle journée du 10 août. » Ce discours, « prononcé *avec émotion,* écouté *avec recueillement,* fut applaudi *avec transport*[1] ». Le même Revellière-Lepeaux, le 11 floréal an V, avait lu, à l'Institut, un mémoire intitulé : *Réflexions sur le culte, sur les cérémonies civiles et les fêtes nationales.* Le 10 fructidor, on célèbre la fête de la Vieillesse ; la veille, au scrutin, on a choisi « les deux pères de famille et les deux mères les plus âgés et non infirmes, de la meilleure réputation de probité, de patriotisme, de vertu ». Le matin, les jeunes gens viennent leur porter des feuillages ; les autorités, la musique, les enfants de 8 à 12 ans réunis à la maison commune, conduisent les vieillards sur une estrade élevée au milieu de la place publique..., le président prononce un discours et dépose une couronne sur leur tête ; de jeunes épouses leur offrent des fleurs et des fruits ; le soir, jeux et danses, on joue, au théâtre, *Œdipe à Colonne* et *Le Devin du village.* Le bon *Devin* chante : « Gloire à nos défenseurs, respect à nos vieillards, le temps a blanchi leur tête vénérable, enfants couronnez-la de fleurs[2]. » Certes, le spectacle des honneurs rendus à la vieillesse a été et sera toujours une leçon et un encouragement, mais, est-ce que, sous l'ancien régime, on ne rappelait pas sans cesse à l'enfant, à l'église et à l'école, le respect dû à la vieillesse et le principe sacré : *Père et mère honoreras*[3]. La pédagogie jacobine, hélas ! a interdit aux mai-

1. *M.* XXVIII, 387.

2. Voir au *M.* XXVIII, 398, un arrêté sur le mode de sa célébration et une circulaire y relative, XXIX, 354.

3. *M.* XXVIII, 793, 796, 816.

Digitized by Google

tres de parler à l'élève de Dieu, de la vie future, de l'immortalité de l'âme, l'arbre a porté ses fruits : Jean Poupart, âgé de onze ans, à la tête d'une troupe d'enfants de la section des Arcis, vient, le 12 frimaire an IV, déclarer à la Convention qu'on a aboli, dans leur classe, tout ce qui a rapport à un culte quelconque, « au lieu d'aller à la messe nous irons apprendre à manier les armes; nous n'aurons plus d'autres confessionnaux que les guérites du corps de garde ». On a oublié que la religion est la meilleure école de respect et de morale ; aussi, « beaucoup de jeunes filles de dix à douze ans se prostituent, dit l'*Observateur de l'Europe,* avec des garçons du même âge ; hier, le palais Égalité en était rempli ». Chose étrange ! les orateurs officiels parlent sans cesse de concorde, de liberté, de vertu, et jamais il n'y eut plus de vices, plus de discordes, plus de haines, plus de tyrannie ! Les convoitises, les luttes intestines des membres du pouvoir exécutif ne sont un secret pour personne : « Les gens prêts à tout faire qui entourent Barras parlent tout haut de tuer Carnot... On propose à Carnot de mettre hors la loi la majorité du Directoire... ; un officier lui offre de poignarder le tyran, c'est-à-dire Barras... « Touchante fraternité ! En moins d'une année les Girondins, les Hébertistes, Danton, Saint-Just et Robespierre sont proscrits et condamnés comme réactionnaires, fanatiques, complices des rois ligués contre la République !

La journée du 18 fructidor an V viole impunément la Constitution ; elle assure le triomphe des Jacobins intolérants et persécuteurs ; la Terreur va essayer de con-

Digitized by Google

traindre le peuple souverain à célébrer avec foi, avec enthousiasme les fêtes nationales ; on abroge la loi qui rappelle les prêtres déportés, on rétablit les mesures prescrites contre les artisans du fanatisme, leurs recéleurs, leurs fidèles ; la chasse au gibier noir recommence ; on traque les prêtres, on les interne, on les déporte, on fusille dans les vingt-quatre heures ceux qui, bannis par les lois de 1792 et de 1793, sont restés ou sont rentrés en France. Douze cents sont internés à Oléron, huit cents déportés à la Guyane ; il y en avait cent quatre-vingts dans le convoi qui conduisit à Sinnamari, l'une des contrées les plus meurtrières, un directeur, Barthelemy, cinquante-deux membres des Conseils des Anciens et des Cinq-Cents, des généraux, des professeurs, les directeurs, les rédacteurs, les imprimeurs de soixante feuilles périodiques[1]. La Presse est cruellement frappée ; « chaque journaliste est un club ambulant prêchant la révolte et la désobéissance aux lois » ; un arrêté inséré au *Bulletin des lois* donne le titre des journaux, les noms et la demeure des auteurs et imprimeurs conduits à La Force et prévenus de conspiration contre la sûreté intérieure et extérieure de la République. Le Directoire laisse à une commission militaire la responsabilité des condamnations à mort ; il affecte le respect de la vie humaine, il préfère la déportation « c'est-à-dire la mort

1. *M.* 348, an VII, 12 fructidor. Le ministre de la police prendra des instructions pour découvrir les directeurs et rédacteurs des journaux : *Le Spectateur du Nord, le Tableau de Paris, le Cri public* et cinquante journaux frappés par les lois des 22 fructidor an V et 19 brumaire dernier et omis dans le présent arrêté, art. V. — V. aussi le *Moniteur* n° 89 an VI, arrêté du 27 frimaire.

Digitized by Google

à distance, déguisée, lente, loin des yeux et de la conscience de ceux qui l'ordonnent ».

Le 1er vendémiaire, on célèbre la fête de la fondation de la République ; le Président prononce un discours ; il y a des courses à pied, des courses à cheval, des courses de chars, au Champ de Mars ; des orchestres font danser toute la nuit ; « la joie a été troublée par la nouvelle de la mort de Hoche ». Le 3 vendémiaire, on décide l'érection d'un monument et l'institution d'une fête nouvelle pour honorer le 18 fructidor[1], « la foule est crédule et il lui faut des images vivantes et religieuses... Sous le prétexte séduisant de rétablir le culte de nos pères, les prêtres répandent le poison contre-révolutionnaire dans la masse du peuple. » Le 10 vendémiaire, on rend honneur à la mémoire de Hoche ; la pompe en a été ordonnée par le Corps législatif ; la fête est célébrée au Champ de Mars[2]. « La cérémonie a présenté un grand caractère religieux et antique. On avait pris pour modèle les magnifiques obsèques que Télémaque fit faire au fils de Nestor, sur les bords du Galène. Elle a décidé d'une manière satisfaisante pour les amis de la République, *ce qui, jusqu'à présent, était un problème dont ils redoutaient la solution,* elle a prouvé qu'il suffira désormais de la *volonté* du Gouvernement pour que nos fêtes nationales offrent cet ordre sévère et solennel, cette pompe à la fois simple et majestueuse, qui distinguaient les fêtes d'Athènes et de Rome et qui attachaient si puissamment les cœurs à la Patrie. » A

1. *M.* XXVIII, 818.
2. *M.* XXIX, 5, 9, 29.

Digitized by Google

Athènes, à Rome, on respectait le culte des ancêtres, ses pontifes vénérés présidaient aux fêtes du Parthénon et du Capitole, la religion unie à la Patrie dans l'expression de ses deuils, de ses douleurs, de ses joies et de ses admirations ajoutait à ses solennités un caractère auguste et sacré !

Le 19 brumaire, le ministre de l'intérieur écrit aux administrations : « Un de mes prédécesseurs vous a démontré la nécessité de donner aux fêtes nationales de l'intérêt et de la solennité, mais il n'a parlé des fêtes décadaires que pour témoigner le regret de ne pas les voir observer. *On les a laissé tomber en désuétude...* c'est un scandale, dans les villes surtout, de voir tels magasins fermés tandis que d'autres sont ouverts... en attendant une loi qui prescrive la fermeture des ateliers, veillez à ce que les tribunaux vaquent, qu'aucun fonctionnaire n'exerce son emploi... ils doivent tous non seulement se conformer à cette règle, mais aussi y assujettir leur famille[1]... Les instituteurs et les institutrices publics ou privés doivent être les plus zélés observateurs de ces fêtes. La tolérance jacobine érige en principe l'obéissance passive des fonctionnaires et aussi la sanctification du décadi. Les députés en mission, investis de pouvoirs illimités, font peser sur les populations leurs fureurs anti-chrétiennes ; au Conseil des Cinq-Cents, Duhot, le chevalier décadaire, comme

1. *M.* XXIX, n° 71. Le bureau central, à Paris, arrête, le 5 frimaire, qu'aucune marchandise, autre que des comestibles, ne pourra, les jours de fêtes et décadis, être exposée en vente dans les rues, places, halles et marchés, soit en échoppe, soit en étalages mobiles; les maçons, charpentiers et autres ouvriers ne pourront travailler....

Digitized by Google

l'appelle son collègue Grégoire, insulte à la tribune les imbéciles qui croient en Jésus-Christ; il réclame des mesures de rigueur : « On vous dira que vous blessez les règlements particuliers de quelques sectes... les ennemis seuls de la liberté générale tiendront ce langage » ; il faut lire au *Moniteur*[1] les discours, les rapports, les décrets relatifs à la fête du 21 janvier, à celle du 18 fructidor, à celle de la souveraineté du peuple, à la célébration des décadis. En l'an IV, les philanthropes officiels, les déistes éclairés de fructidor renouvellent les profanations de 1793 ; le 2 pluviôse, à Paris, on célèbre, avec une pompe inusitée, la fête de la juste punition du dernier roi des Français. « Le cortège entre dans l'édifice ci-devant Saint-Sulpice ; les troupes forment la haie, le Directoire se place au centre, sur une estrade, à droite et à gauche, les Ministres, les membres du Corps diplomatique... ; les statues de la Liberté, de l'Égalité, de la Sagesse décorent l'enceinte..., en face, un autel de la Patrie sur lequel repose le Livre de la Constitution et des Lois... ; des deux côtés les autorités, les fonctionnaires, l'Institut national..., la force armée emplit la nef; dans le surplus du local, une foule de citoyens de toutes les classes. Le Conservatoire exécute le dernier couplet de l'hymne à la Liberté, le Directoire et les assistants, debout, l'écoutent dans le recueillement... Le Président prend la parole : « La haine de la royauté est le premier sentiment qui s'élève dans le cœur... Cette haine est fondée sur quinze siècles d'infortunes, d'oppression, d'esclavage... les prêtres s'engraissaient des biens que

1. *M.* XXVII, 211, 214; XXIX, nos 69, 75, 80, 93, 98, 328.

Digitized by Google

vous aviez acquis au prix de votre sang... les forfaits religieux, les assassinats sacrés, les égorgements évangéliques de la Saint-Barthelémy, les fureurs de la Ligue et l'horrible oppression de deux cardinaux remplissent les pages ensanglantées de ces temps favorables... Voyez les prêtres dans les campagnes semant leur or corrupteur à pleines mains pour rallumer une guerre civile ou étrangère... c'est surtout à l'approche des élections que ces monstres redoublent d'efforts pour les maîtriser, comme l'année dernière... confondez leur criminel espoir en vous pressant autour de votre Constitution et du Gouvernement, qui ne souffrira pas qu'on lui porte la moindre atteinte[1]. » Après cette excitation à la haine, dans le temple d'un Dieu de paix et de charité, le Président prononce le serment : « Je jure haine à la royauté et à l'anarchie, je jure attachement et fidélité à la République et à la Constitution de l'an III. » Tous répètent la formule et les voûtes retentissent du serment et des cris de : « Vive la République[2] ! » Le 10 messidor an VI,

---

1. *M.* an VII, 124. Lebrun de l'institut a composé l'hymne du 21 janvier : 15 strophes : Rien n'absout les tyrans, quand un roi fut rebelle — toujours la nation peut dicter son trépas... — Oh ! que Vienne aux Français fit un présent funeste ! — toi, qui de la discorde allumas le flambeau — Revue que nous donna la colère céleste — que la foudre n'a-t-elle embrasé ton berceau ?.... Ivre de notre sang, désastreuse beauté, — femme horrible ! tu meurs après tant de victimes : le glaive expie enfin ta lâche cruauté.

2. On exécute à grand chœur le serment républicain de Chénier :

« Jurons, le glaive en mains jurons à la patrie, de conserver tou-
« jours l'égalité chérie de vivre, de périr pour elle et pour les droits,
« de venger l'univers opprimé par les rois. Si quelque usurpateur vient
« asservir la France, qu'il éprouve aussitôt la publique vengeance, qu'il
« tombe sous le fer, que ses membres sanglants soient livrés dans la
« plaine, aux vautours dévorants. »

Digitized by Google

l'administration centrale de la Seine célèbre la fête de l'Agriculture : « On avait élevé un temple de verdure à Cybèle, au milieu des Champs-Élysées, pour représenter les anciennes fêtes, que la fertile Phrygie célébrait en l'honneur de la déesse des moissons au pied du mont Ida... Le char de Bacchus prêtait aussi à l'illusion, l'enfant assis sur un tonneau représentait ce jeune dieu revenu vainqueur du Gange... On a chanté un hymne à l'Agriculture... une musique pastorale invite aux danses, aux jeux, aux plaisirs de toute espèce. Les autorités et les trois laboureurs couronnés ont fait un repas civique et frugal, ensuite on s'est rendu au Vaudeville, où l'on jouait des pièces analogues à la fête. » Le 10 thermidor, une fête nouvelle et prodigieuse atteste la valeur de nos armées et le génie d'un grand capitaine ; vingt-neuf chars, rangés en cercle sur trois lignes, ont traîné aux pieds de la Liberté, au Champ de Mars, les riches dépouilles et les merveilles des Flandres et de l'Italie vaincues. C'est une exposition plutôt qu'une fête ; on lit, avec un vif et patriotique intérêt, l'explication des œuvres de peinture, de sculpture, d'architecture, de dessin exposées au Museum des Arts, d'après l'arrêté du ministre de l'intérieur, mais on retrouve le mauvais goût, l'insolence et l'injustice du Directoire dans le procès-verbal de la cérémonie ; le Président « remercie la Liberté d'avoir brisé les chaînes de la Renommée, de tant de morts fameux et vengé les Arts longtemps humiliés par le despotisme. »

La liste est longue des lois, des arrêtés, des circulaires qui ont pour but d'abolir le dimanche et d'établir le décadi. Le 17 thermidor an VI, une loi ordonne de solen-

Digitized by Google

niser les fêtes décadaires ; elle défend l'étalage des marchandises aux jours de décadi ; les maçons, charpentiers et autres chômeront sous peine d'amende ; le repos est obligatoire et la danse aussi. A Melun, la gendarmerie dresse procès-verbal contre Lemoine, qui, le 28 prairial, ci-devant dimanche, a fait danser au son du violon, et contre Joiseau, agent national, qui a toléré ce scandale ; Lemoine est poursuivi par le tribunal, Joiseau est révoqué. A Auxerre, un administrateur, prêtre marié et divorcé, fait arrêter, par des fusiliers, les ouvriers qui, le décadi, vont à leurs chantiers. A Nancy, la Société populaire réintégrée adresse une circulaire à ses frères des campagnes sur la sanctification des fêtes décadaires, elle menace les indifférents, les tièdes, « quiconque veut conserver le dimanche n'est pas républicain ; c'est un être dangereux, un ennemi des pauvres, de la Liberté, de l'Égalité. » Un décret d'abord, une loi ensuite (3 fructidor an VI), prescrivaient de ne célébrer les mariages que le décadi et au chef-lieu du canton[1], on veut leur donner une forme dramatique ; au Conseil des Anciens, Cornet, un ami des fêtes nationales, attaque l'article VI : « On célébrait les mariages dans quarante-cinq mille communes ; ils n'auront plus lieu aujourd'hui, sous le règne de la Liberté, que dans cinq ou six mille. » On réduit de deux cent quarante à trente-six le nombre des jours durant lesquels l'Église catholique consacrait les mariages. Lucien Bonaparte s'en indigne et proteste : « le Pontife de Rome est plus libéral que les représentants d'un peuple libre ; j'ouvre le code de toutes les tyrannies, de toutes les

1. *M.* an VI, n° 311.

Digitized by Google

usurpations et je n'y trouve pas d'exemples d'une telle violation de la Liberté individuelle[1]. » On a épuisé, sous la Terreur, le répertoire des calomnies, des blasphèmes, des supplices, on se répétera ; le 14 brumaire an VII, le ministre de la police générale adresse à tous les commissaires du Directoire une circulaire qui résume les dispositions essentielles des lois de 1791, de l'an II, de l'an III, du 19 fructidor an V. Durant quatre années, on épure les autorités administratives et judiciaires, c'est-à-dire que l'on remplace les modérés par des Jacobins ; à Nancy, à Bar, à Verdun, à Épinal les municipalités sont renouvelées quatre et cinq fois, celle de Troyes le fut sept fois ! La persécution est violente ; partout on emprisonne les prêtres, on les déporte, on les fusille.

Sous la Convention et sous le joug directorial, qui a raffiné en astuce et en perfidie, l'empereur Julien, c'est un contemporain qui l'affirme, n'eut été qu'un novice[2]. Le 30 frimaire an VII, François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, adresse aux administrations centrales et municipales une circulaire pour leur faire bien saisir l'esprit des fêtes[3] nationales, il indique les mesures à prendre pour leur donner de l'éclat, il recommande surtout *la pompe touchante qui doit accompagner la plantation des arbres de la Liberté* qui, sur le territoire de chaque commune, remplacent les croix abattues, « Chaque village doit avoir le sien suivant la loi, mais chaque établissement, que dis-je, chaque maison devrait

1. *M.* an VI, n° 324, 19 thermidor.
2. *Histoire des Sectes religieuses*, I, 311, 319.
3. *M.* an VII, n^{os} 100, 182.

Digitized by Google

avoir le sien; partout où un magistrat du peuple est revêtu du signe sacré de l'écharpe municipale, partout où le gazon recouvre un autel de la Patrie, on peut solenniser les fêtes établies pour entretenir la fraternité entre les citoyens et les attacher à la Constitution, à la Patrie et aux lois. » Je vous engage, citoyens, à faire imprimer cette lettre, avec les imprécations et l'invocation dont vous devez prescrire la formule... » J'ai vu aux archives départementales de la Meuse cette circulaire, que l'administration centrale fit réimprimer au nombre de cent soixante-quinze exemplaires. Le 9 germinal an IV, elle avait fait réimprimer, à quinze cents exemplaires, une chanson patriotique pour les fêtes, que le ministre de la police générale avait adressée au commissaire du Directoire exécutif près de l'administration centrale de la Meuse. Les procès-verbaux et les rapports des commissaires signalent partout la résistance passive, muette mais persévérante, des populations; à Bourbonne, « il y a eu peu de monde à la Fête des époux, le président n'a pu décerner les couronnes civiques ». Les augustes cérémonies des 9 et 10 thermidor n'ont pu attirer le peuple. A Rennes, l'agent national écrit : « Il m'a fallu employer la force, mais on murmure, on tourne en ridicule ceux qui suivent la loi. » La situation devient de jour en jour plus grave; aussi, le 17 germinal, le Directoire adresse un message au Conseil des Cinq-Cents[1] : « Jusqu'à présent les Fêtes n'ont opposé aux habitudes monarchiques qu'une force d'inertie, il faut leur imprimer une force d'action positive... il faut

1. *M.* an VII, n° 207.

Digitized by Google

élever enfin le culte de la loi sur les débris de l'ancienne superstition..., il faut changer les fêtes patronales..., créer dans chaque commune des chorèges, des inspecteurs et ordonnateurs *salariés* chargés de diriger les fêtes et de procéder à leur célébration. » Le ministre intervient directement, il écrit aux administrateurs de la Meuse : « J'ai appris que la municipalité de Ligny, malgré les lois et les arrêtés, ne fait célébrer aucune fête, quelle est cette apathie, cette insouciance coupable ? Donnez sur-le-champ des éclaircissements [1]. » La municipalité de Ligny répond immédiatement : « Les fêtes ont été requises et ordonnées ; le jour de la célébration, malgré les annonces faites la veille et le jour par le son de la cloche, *personne ne s'est présenté ;* nous avons été obligés de nous séparer. » A Montiers-sur-Saulx, le commissaire expose que, « depuis son installation, il n'a cessé, ainsi que la municipalité, d'exciter le peuple à célébrer les fêtes nationales, *mais en vain,* car il est abruti par les prêtres, et tant qu'on le laissera aller à leurs comédies, nos fêtes seront oubliées, critiquées et méprisées... il y a longtemps que je me récrie contre cet abus, *mais inutilement* ». A Goussaincourt, le commissaire dénonce les fonctionnaires qui, en grand nombre, manquent aux cérémonies civiques. « Je ne puis vous cacher que, dans toutes les communes du canton, le peuple, sans égard pour les fêtes nationales, se livre aux travaux ordinaires ; aux jours de dimanches et de fêtes catholiques il se rend à la paroisse ; il faut absolu-

1. Archives de la Meuse très complètes, très curieuses, très bien classées année par année. 5e division. Bureau des fêtes nationales.

Digitized by Google

ment une *répression vigoureuse*. — P.-S. J'omettais de vous dire que la majeure partie des jeunes gens commandés pour assister en armes aux cérémonies, ont refusé d'y assister; marquez-moi comment on peut les punir, autrement, il n'y aurait plus ni obéissance, ni discipline. »

Un arrêté du Directoire enjoint aux municipalités de choisir les églises non aliénées pour y célébrer les fêtes nationales; c'est une vexation nouvelle; les signes du culte catholique seront enlevés ou voilés durant la célébration du décadi; on installera un autel de la Patrie, un orchestre, des statues, des tableaux, des emblèmes. A Richelieu (Indre-et-Loire), l'agent national place dans le chœur un tableau de la Liberté; la déesse armée d'une massue foule à ses pieds la croix et les livres sacrés! A Troyes, on donne à l'église Saint-Pierre le nom de temple décadaire, ou Nomodon, temple des Lois. A Blois, on choisit l'église Sainte-Marie, qui offre plus de facilité pour les danses. A Moulins, dans la Collégiale, l'orateur décadaire déclame contre le fanatisme; il se félicite de respirer l'air de la Liberté au milieu des attributs de la superstition. A Nancy, on signifie aux citoyens qui exercent le culte catholique, de se retirer dans une chapelle latérale; le chœur et la nef seront exclusivement réservés aux fêtes nationales. Le cérémonial de ces fêtes est livré au caprice des municipalités.

On veut engager leur responsabilité, plusieurs instituent dans l'église, à côté de la Déclaration des droits, les statues de Brutus, de Numa, de Mirabeau et même de Marat.

Les fêtes de la Révolution, je l'ai dit déjà, sont essen-

Digitized by Google

tiellement politiques; le 23 pluviôse, le Directoire publie, avec une proclamation, pour les élections du 28 pluviôse an VII, un arrêté, en douze articles, pour la célébration d'une fête nouvelle qui rappellera et consacrera la souveraineté du peuple[1] : « les temples seront décorés de figures emblématiques... La figure de la Souveraineté sera debout, celle du peuple assise et couronnée de chêne et de laurier; à leurs pieds sera enchaîné le Despotisme. » L'époque choisie pour cette fête en montre le but. « Si, dans l'élection, votre choix s'égare, soit par apathie, soit par pusillanimité..., alors toutes les grandes calamités sur lesquelles les vrais amis de la liberté ont gémi, vont de nouveau retomber sur vos têtes et dévorer vos biens, vos personnes et la République. » Le 19 thermidor, le ministre Quinette adresse aux municipalités un nouveau programme pour la fête du 10 août, « jour de justice et de triomphe, jour où périt pour jamais la royauté[2] ». Au Conseil des Anciens, le Président glorifie le 18 fructidor : « Ce jour, la minorité du Corps législatif, unie à la majorité du Directoire, a frappé au cœur le monstre royal » ; il n'oublie pas le fanatisme religieux, qui déjà secouait les torches de la guerre civile. Au Conseil des Cinq-Cents, le Président rappelle et flétrit les hontes du despotisme, les cloîtres ouverts à l'oisiveté fanatique, les vœux tyrannicides de la superstition et des mariages indissolubles et les crimes

1. *M.* XXIX, n° 148. Le 3 pluviôse le ministre de l'intérieur adresse une longue circulaire aux administrations centrales et municipales, n° 158.

2. *M.* XXIX, n° 321. Voir la circulaire de Quinette du 1er thermidor, n° 306.

Digitized by Google

du clergé, qui n'a plus aucune décence, même celle de l'hypocrisie !

La fête du 18 fructidor, annoncée par des salves d'artillerie, a lieu au Champ de Mars ; on lit sur l'obélisque élevé devant l'autel de la patrie :

Au dix-huit fructidor,
Jour de justice et de clémence !

Et sur le stylobate : « Le salut du peuple est la loi suprême. » A droite et à gauche, des statues, des trophées formés de sceptres brisés et d'autres attributs de la royauté et de la superstition ; plus haut, le Génie de la liberté, un foudre à la main : « Malheur à qui voudrait relever ces ruines. » La Justice tient un glaive levé, la Clémence, d'une main, arrête le glaive, de l'autre elle montre l'occident :

Ils conspiraient contre la France,
Ils ne vivront plus dans son sein.

En avant de l'obélisque une figure isolée, l'Hypocrisie politique, feint d'adorer le livre de la Constitution et, d'une main qu'elle tient en arrière, elle porte des poignards et des chaînes. A quatre heures, le Directoire, les ministres, les autorités prennent place sur l'estrade, on exécute une symphonie ; le Président, selon la coutume, prononce un réquisitoire contre les proscrits, et, les proscrits, cette fois, sont des républicains, et des meilleurs : Barthélemy et Carnot ! Ensuite, il enlève des mains de l'Hypocrisie le livre de la Constitution, il le porte en triomphe et le dépose ouvert sur un cippe, au centre de l'autel ; on distribue sur l'amphithéâtre et sur

Digitized by Google

les talus, des exemplaires de l'ode du 18 fructidor; le soir, illuminations aux Champs-Élysées, où l'on danse une partie de la nuit[1]. » Le 21 fructidor, le ministre de l'intérieur envoie aux fonctionnaires une longue circulaire; il leur rappelle « l'esprit qui doit animer nos fêtes bien différentes des vaines cérémonies de la superstition... elles portent en elles un caractère religieux, une philosophie de sentiment, une éloquence morale qui parlent à tous les cœurs »; il se plaint avec amertume et avec colère des calomniateurs perfides et des ardents détracteurs, qui effraient les consciences; il prescrit aux magistrats d'établir partout le culte de l'amour, de méditer les vérités que le Président du Directoire a exposées dans le discours célèbre dont il leur a envoyé un exemplaire. « Reprenez ses paroles, joignez-y seulement la strophe si fameuse: « Amour sacré de la Parie », et vous aurez le canevas d'une fête touchante... Mettez-moi à même d'informer le Directoire de la manière dont mes vues auront été suivies[2]. » Le lyrisme des circulaires et des instructions déclamatoires des ministres de la police et de l'intérieur n'ont produit aucun effet sérieux; le culte décadaire est obligatoire, comme l'éducation civique, mais le temple est désert au jour de décadi et l'école publique est peu fréquentée ou fermée. Voici, sans commentaires, quelques extraits des procès-verbaux, que j'ai copiés aux archives de l'hôtel de ville de Nancy[3]: « Ce jourd'hui, 10 ventôse an VII, la fête

1. *M.* XXIX, n° 346. Programme de l'anniversaire du 18 fructidor.
2. *M.* XXIX, 351.
3. Les archives de l'hôtel de ville de Nancy sont riches et parfaite-

Digitized by Google

décadaire a été célébrée au temple, où l'administration municipale, le commissaire du Directoire exécutif et le secrétaire en chef se sont rendus en costume, précédés de la musique et accompagnés d'un détachement de la garde nationale sédentaire. Après la lecture des lois et actes de l'autorité publique, adressés à l'administration pendant la décade précédente, ainsi que du Bulletin décadaire n° 16, il y a été donné connaissance aux citoyens, des naissances et décès, ainsi que des actes d'adoption et des divorces. Ensuite, il a été, par le citoyen Président, procédé à la célébration des mariages, conformément à la loi du 13 fructidor an VI. Les instituteurs et les institutrices des écoles publiques et particulières, avec leur élèves, ont assisté à la cérémonie. — Fait et rédigé à Nancy, ledit jour, et ont signé les administrateurs municipaux, le commissaire et le secrétaire en chef. » — Fête de la souveraineté du peuple : « Ce jourd'hui, 30 ventôse, la fête a été annoncée la veille et ce matin à six heures, par une salve d'artillerie et le son des cloches. A neuf heures, les vingt vieillards, choisis pour représenter le peuple, se réunissent aux grands salons de la commune, aux autorités civiles et militaires, les juges de paix et administrateurs étant seuls revêtus de leurs insignes, comme élus immédiatement par le peuple. A dix heures, le cortège sort dans l'ordre suivant : la gendarmerie, les Enfants de la Patrie, les vétérans, les canonniers et leurs pièces, les officiers gé-

---

ment tenues ; l'archiviste a publié des tables chronologiques des matières contenues dans les registres des actes et délibérations de l'autorité municipale ; le 1er fascicule, période de la Révolution 1789 à 1794, a paru en 1880. 1 vol. in-4°.

Digitized by Google

néraux en grand uniforme, la musique de la garde nationale, qui forme la haie et marche tambour battant. En tête les autorités, ensuite les vieillards, un bâton blanc à la main ; des citoyens, composant les groupes de l'Agriculture, de l'Industrie, du Commerce, des Sciences et des Arts entrourent les Tables de la Constitution, la cavalerie ferme la marche. Le cortège arrive au temple, des sièges sont préparés autour de l'autel et de la statue représentant la souveraineté du peuple. On forme un faisceau national, emblème expressif de l'étroite union et de l'inviolable attachement de tous les Français à la République. On entonne l'hymne : *Amour sacré de la Patrie...,* les vieillards déposent leurs bâtons... la musique exécute l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille...,* le plus âgé des vieillards place sa main droite sur le faisceau et adresse aux magistrats les paroles suivantes : « La souveraineté du peuple est inaliénable, il la délègue. » Le principal fonctionnaire répond : « Le peuple, par son courage, a su reconquérir ses droits, il se souviendra que, de la sagesse de ses lois, dépendra la durée, la conservation, la prospérité de la République. » On bat un ban et le commissaire du Directoire donne lecture de l'arrêté du Pouvoir exécutif pour la célébration de la fête, d'une instruction sur les élections, du Bulletin des lois, du Bulletin décadaire, n° 18, et de tous les actes de l'autorité, durant la décade... Le Président donne connaissance aux citoyens des naissances, des décès, des actes d'adoption et de divorce, puis il procède aux mariages..., ensuite on chante en chœur des couplets analogues à la fête et on va, dans le même ordre, au pied de l'arbre

Digitized by Google

de la Liberté, assister au défilé des troupes. » — Fête de la Jeunesse, 10 germinal an VII : « Les élèves des écoles primaires sont conduits par leurs instituteurs, ceux de l'École centrale, par leurs professeurs... Douze jeunes citoyennes portent des couronnes, le corps de musique exécute des hymnes patriotiques... ; on se rend à la maison militaire, dite le Gouvernement ; le Président et un professeur font chacun un discours ; ensuite on arme et on reconnaît citoyens les élèves de seize ans, et ils prêtent le serment civique. Le procès-verbal ne donne ni le nombre de ces jeunes hommes, ni le nom de ceux qui ont mérité des prix par leurs vertus, par leurs mœurs et leurs talents ; la cérémonie se termine par le défilé des troupes sur la terrasse de la Pépinière. » Notre École centrale était la plus complète et la meilleure de France ; j'en ai résumé l'histoire[1] ; j'ai eu sous les yeux les programmes, les palmarès, j'ai connu personnellement la plupart des professeurs, j'ai cité le nom des plus vaillants élèves, et j'ai le droit de conclure qu'ils faisaient peu de cas de la fête civique, où aucun d'eux n'est nommé. — Fête des époux, 10 floréal : « La fête commence à dix heures ; le cortège comprend vingt-huit rangs ; la gendarmerie ouvre la marche, les vétérans la ferment ; les époux mariés dans le cours du mois précédent et ceux à marier aujourd'hui occupent au temple le second rang, à gauche de l'autel de la Patrie. Sur les marches, douze jeunes citoyennes tiennent en leurs mains des couronnes civiques, cinq citoyens portent un trépied et l'encens. En face de l'autel, les vieillards et l'adminis-

1. Les écoles avant et après 1789, 2e partie, p. 26, 27, 28, 29, 30.

Digitized by Google

tration municipale ; à droite, l'administration centrale et les fonctionnaires ; à l'entrée du chœur, les gendarmes, au bas du temple, les vétérans nationaux. Rien de plus fade que tout ce que l'on chante aux *heureux époux chéris des dieux*, si ce n'est ce que l'on chante aux célibataires : la musique exécute un chant civique imprimé et distribué par ordre ; il comprend six strophes, voici la deuxième et la cinquième :

Jeunes beautés, tendres amants,
Vous qui des plaisirs de l'amour
Embellissez vos jeunes ans,
Venez orner ce charmant jour.
Du triomphe de ces époux
Augmentez l'aimable splendeur,
Bientôt d'un lien aussi doux
L'hymen enchaînera vos cœurs.
. . . . . .
Mais de ce bonheur si charmant
Seul, dans sa retraite obscure,
Le célibataire ennuyant
Vit et se joue de la nature ;
Pour lui l'aimable nom d'époux
A plus de fadeurs que de charmes,
Il déteste un sort aussi doux,
Qui lui paraît rempli d'alarmes.

Le citoyen Thiriet, professeur de législation à l'École centrale, *a reçu du Bureau de police une réquisition écrite de prononcer un discours ;* il prend la parole et s'élève avec force contre le célibat : « Auguste, dans Rome dégénérée, encouragea les mariages », il vante les bienfaits de la loi relative au divorce ; sa dissertation savante est un peu longue. Le Président proclame ensuite le nom des

Digitized by Google

personnes mariées et des pères de famille qui, par le nombre de leurs enfants, méritent des couronnes; il leur donne, au nom de la Patrie, l'accolade fraternelle; il procède ensuite à la lecture des lois, des bulletins, des naissances, des décès et à la célébration des mariages. A la sortie du temple, le cortège se rend sur la place du Peuple pour voir la force armée défiler au son de la musique. » — Fête de la Reconnaissance, 10 prairial : « Quatre jeunes citoyennes vêtues de blanc et ceintes de rubans tricolores, portent un trépied destiné à brûler l'encens; elles le placent sur l'autel, au pied de la déesse de la Victoire. Le Président fait un discours : « Méconnue dans les siècles d'ignorance et de barbarie, ridiculisée sous le règne affreux de la superstition et du despotisme, la Reconnaissance, triomphe des âmes sensibles, paraît avec éclat et prend tous ses charmes, sous le régime de la Liberté. » Le défilé a lieu devant la maison commune; on offre aux blessés un bouquet civique. » Pour opposer une barrière au fanatisme, le Directoire, nous l'avons dit, a voulu, dans chaque commune, remplacer le prêtre par un chorège, qui organisera les fêtes nationales. Cette institution renouvelée des Grecs n'eut aucun succès; à Nancy, cependant, le 7 messidor, on procède à l'élection de trois chorèges. « Ouï le rapport du commissaire du district, la municipalité choisit Grandjean, machiniste, attaché au théâtre, Pierre, peintre, et le citoyen Marc; ils ont les connaissances requises pour l'emploi et assez d'aisance pour y consacrer gratuitement le temps nécessaire. » Les dépenses des fêtes, il faut en convenir, sont modérées; les registres de comptabilité du 26 messidor et du 1er fructidor an VII nous en donnent

Digitized by Google

le chiffre : « Ouï le rapport du commissaire du district, on décerne sur la caisse du trésorier deux mandements, l'un de 247 fr. 70 c., l'autre de 416 fr. 50 c. pour être répartis, par le bureau de police, à toutes les parties prenantes dénommées auxdits mémoires. » Le 10 thermidor, on célèbre la fête de la Liberté; les chorèges ont fait merveille ; j'analyse le procès-verbal : A huit heures réunion à la salle des concerts; à neuf heures, réception du chef et de l'adjudant de la garde nationale; à dix heures, les autorités s'assemblent au grand salon ; le cortège se met en marche, il se compose de six groupes : les pères de famille, les mères de famille, les jeunes gens de dix-huit ans, les jeunes filles, les enfants mâles, les enfants de l'autre sexe. On se rend au pied de l'arbre de la Liberté et l'on revient ensuite en chantant sur la place du Peuple, où s'élève un autel de la Patrie. Le Président prononce un discours, puis, prenant sur l'autel un flambeau allumé, il va, accompagné des groupes, à l'extrémité de la place, où l'on a réuni, sur un trône, les emblèmes de la tyrannie décemvirale : un masque, un bonnet rouge, un bandeau, des poignards, des torches et un cahier, avec cette inscription en gros caractères : « Constitution anarchique de 1793. » Il y met le feu pour rappeler que l'abolition de cette hideuse tyrannie a été due particulièrement au courage des dépositaires de l'autorité. De retour à l'autel, le Président y place le Livre de la Constitution républicaine de l'an III ; il en lit le dernier article à haute voix; les six groupes et le peuple entier ont répondu par des cris de : « Haine à la tyrannie ! Vive la Liberté ! Vive la Constitution ! Vive la République ! » Deux membres de chacune des autorités,

Digitized by Google

escortés d'un détachement de gardes nationaux, prennent sur l'autel la statue de la Liberté et la placent sur les débris du trône; le Président distribue des couronnes aux six groupes, qui en décorent la statue. La fête se termine par un défilé des troupes, au son des instruments et des tambours. » En général, les municipalités désignent, pour orateurs, des prêtres apostats ou des professeurs des écoles centrales. A Aulnay (Loiret), l'ancien curé, marié et commissaire du district, prononce un discours sur le divorce; à Fontainebleau, j'ai copié sur un registre cette note : « Le citoyen Lefortier, professeur de belles-lettres, a fait une allocution fort applaudie pour les principes qu'il a développés ; le citoyen Billy, aussi professeur, sur l'invitation du Président, a récité, avec une rare énergie et beaucoup de charme, des strophes et un hymne dont il était l'auteur. »

Revenons à Paris pour y assister au dénouement de cette lutte insensée du décadi contre le dimanche ; la rage persécutrice du Directoire n'a donné au culte décadaire ni unité, ni *credo,* ni sacerdoce; le peuple repousse les religions laïques, philosophiques, positives. De l'an IV à l'an VIII, les ministres de l'intérieur, de la justice, de la police ont inondé la France de lettres, de circulaires, d'instructions prolixes, impies, menaçantes ; des poètes, des légistes, des prêtres plus ou moins défroqués ont publié des eucologes, des eulogies, des recueils de prières, d'hymnes, de cantiques, de sermons, des catéchismes surtout, rien n'a pu imposer à vingt-six millions d'hommes le culte décadaire et ses fêtes. D'ailleurs l'orthodoxie du jour devient l'hérésie du lendemain ; au Conseil des Cinq-Cents (29 prairial) on

Digitized by Google

attaque Merlin, *un homme à petites vues, à petites passions, à petites tyrannies*... On accuse Revellière-Lépeaux: « *son entêtement extraordinaire et son fanatisme pour la secte des théophilanthropes le font sortir de toutes les idées raisonnables* ». En l'an VI, une secte nouvelle, la Théophilanthropie obtient une certaine vogue ; le *Moniteur* reproduit son prospectus[1]; elle a des adeptes dans le Gouvernement; j'ai constaté sa présence dans nos contrées de l'Est. Les livres de sa liturgie, moins odieux que ceux de la liturgie jacobine, n'en sont pas moins impies ; j'en ai examiné plusieurs : six leçons de morale, suivies de discours, hymnes, morceaux choisis de religion[2] et une instruction élémentaire sur la morale religieuse[3] publiés à Nancy ; douze sermons à l'usage des théophilanthropes dédiés à sa fille Rose, âgée de trois ans, par le citoyen Poultier, ex-bénédictin et conventionnel[4]. Le culte des adorateurs, eucologe à la fois et rituel : à certaines époques, on exécute des danses saintes, on fait des libations de vin aux mânes des morts, l'auteur anonyme se regarde comme le successeur des Mages[5]. C'est à Sens surtout et dans l'Yonne, que ce culte fut l'objet de publications curieuses : *Office du matin et du soir à l'usage des chrétiens français,* par Benoît-La Mothe[6] ; l'auteur a versifié le *Gloria,* le

1. *M.* XXVIII, 676, 722.
2. Nancy, in-18, an VI.
3. Nancy, in-18, an VII.
4. Paris, in-8°, an VI.
5. Paris, in-8°, an VI.
6. Sens, in-12, an VI.

Digitized by Google

Pater, le *Credo,* l'*Orate fratres* et un chant joyeux dont le refrain est *alléluia;* il indique les cérémonies relatives aux baptêmes, aux mariages, aux inhumations. Un *Recueil de cantiques, hymnes et odes pour les fêtes des adorateurs de Dieu et amis des lois*[1]. Les athées de la République stupide et violente repoussent et persécutent la théophilanthropie[2]. Mal gouvernée, ruinée par l'épuisement des finances, la République menace ruine.

Le Directoire, effrayé, adresse un message au Corps législatif; « Les plaies de la République sont profondes, le double fanatisme du trône et de l'autel éclate avec violence... il faut réorganiser les administrations, les tribunaux..., le temple de la justice est devenu trop souvent l'asile impie des brigands couverts du sang républicain... il faut surtout rendre aux lois cette terreur salutaire, sans laquelle il n'y a pas de gouvernement[3]... » La conclusion est logique et franchement révolutionnaire : « les prêtres sont les ennemis de la République, on arrêtera tous ceux qui ne sont ni mariés, ni apostats. » Au Conseil des Anciens, à la fête des 9 et 19 thermidor, le Président retrace les principaux événements qui ont précédé, occasionné et suivi la salutaire journée du 9 thermidor, il rappelle les grandes erreurs, les grandes fautes, les grands crimes et les grands maux qui en sont découlés[4]. » Au Champ de Mars, le discours du Président est triste, c'est un acte d'accusation contre les

1. Sens, in-12, an VII.
2. *M.* XXIX, 715, 721.
3. *M.* an VII, nos 329, 337, 349, 350.
4. *M.* an VII, n° 315.

Digitized by Google

complices de Robespierre, Babeuf et même Carnot, « cet apôtre du terrorisme, qui ne fit pas de grâce aux malheureux égarés par un démagogue ». Le procès-verbal constate que le canon a annoncé l'heure de la nuit où le chef des égorgeurs tomba au pouvoir des citoyens restés fidèles, l'heure du jour où il perdit la vie. Le 25 fructidor, le ministre de l'intérieur envoie aux commissaires des départements une dernière circulaire : « La huitième année de l'ère républicaine va s'ouvrir ! Que l'union, la sagesse, l'amour ardent de la Patrie réprime l'audace des ennemis de la chose publique, qui dégradent le caractère de nos fêtes civiques et morales... Vous saurez, citoyens administrateurs, les investir de considération et de respect, vous les retirerez du *néant*, d'où elles doivent sortir plus radieuses[1]... ». Le néant ! l'aveu est franc, le mot est dur, il n'est que vrai ; le ministre est exactement informé. On ne célèbre plus les fêtes nationales que dans quelques villes, celle du 14 juillet ne le fut réellement qu'à Paris. Le 1er vendémiaire an VIII, conformément à la loi du 17 fructidor, la fête de la République a lieu dans les temples qui lui sont affectés. L'après-midi, au Champ de Mars, le cortège officiel se réunit autour d'un autel à la Concorde, sur la base duquel on lisait : *Paix à l'homme juste, à l'observateur des lois !* Le Président du Directoire invite tous les républicains à l'union des cœurs, à la concorde, auguste sœur de la Liberté ; il leur demande d'abjurer de funestes divisions ; il jure fidélité à la République et à la Constitution de l'an III « qui, fondée sur la raison

1. *M.* XXIX, 356.

Digitized by Google

et sur la justice, est indestructible comme elles ». Cette Constitution indestructible, violée au 18 fructidor, au 12 floréal, au 30 prairial, invoquée par toutes les factions et méprisée par toutes, disparaît tout à coup le 18 brumaire. Ce jour-là, le Conseil des Anciens transfère le Corps législatif à Saint-Cloud ; à 11 heures du soir, le Général en chef, chargé de l'exécution du décret, adresse une proclamation aux Français[1] : « Les idées conservatrices, tutélaires, libérales sont rentrées dans leurs droits » ; une République intelligente et modérée remplace la République violente, elle rend aux personnes, aux propriétés, à la conscience la sécurité et la liberté. « Les nouveaux changements, dit le *Moniteur*, contentent tout le monde, excepté les Jacobins ; les négociants surtout y applaudissent, la confiance renaît, la circulation se rétablit, la Trésorerie reçoit beaucoup d'argent. » Le 7 thermidor, l'observation du décadi n'est plus obligatoire ; les citoyens ont le droit de choisir leur jour de repos et de fêtes ; les tribunaux, les sociétés savantes, les lycées, les écoles secouent le joug décadaire ; le décadi, après avoir végété durant sept années, tombe misérablement le 15 juillet 1801. « Ce jour-là, Monsieur Dimanche mène, au *Te Deum* de Notre-Dame, la pauvre Madame Décadi, bien humble en son acte de contrition[2]. » Le dimanche sort victorieux d'une persécution inouïe, le peuple chrétien reprend avec joie le chemin de son église, où, tous, pères et enfants, pauvres et riches,

1. *M.* XXIX, 881, 885, 906.

2. Combat sanglant entre le dimanche et la décade. Rencontre de M. Dimanche avec Mme Décadi. Dialogue.

Digitized by Google

viennent s'agenouiller et prier le Dieu qui pardonne, qui fortifie, qui console. « A côté d'un tel spectacle, écrivait le conventionnel dont on a érigé le 12 juillet 1885, la statue sur la place des Carmes, à Lunéville, *que sont pour l'homme de cœur vos jeux, vos danses, vos saltimbanques et toutes vos niaiseries décadaires?* » et il leur appliquait ces paroles du Psalmiste : « *Ad nihilum devenient tanquam aqua decurrens.* » Je partage complètement sur ce point l'opinion de l'abbé Grégoire[1] et j'affirme, avec le vaillant auteur des *Origines de la France contemporaine,* que « devant ces prescriptions de cuistres et ces parades de marionnettes, on hausserait les épaules si, derrière l'apôtre, on ne voyait le persécuteur qui incarcère, supplicie et tue ».

1. *Histoire des Sectes religieuses,* I, nos 2, 340.

Digitized by Google

DE L'USURPATION
DANS LE MONNAYAGE FÉODAL

PAR M. DE VIENNE

L'ORIGINE DE LA MONNAIE FÉODALE A-T-ELLE ÉTÉ UNE USURPATION ?

La question que nous posons en commençant cette étude peut sembler de prime abord oiseuse ou paradoxale. Remarquons cependant que nous ne trouvons, avant le XIV^e^ siècle, aucune trace d'une concession quelconque d'un droit de frappe en faveur d'un laïque ; tout le monde s'accorde à le reconnaître. On ne trouve pas davantage le moindre vestige d'une protestation de la part du roi que l'on a prétendu lésé, pas la moindre allusion contre un empiétement qui nous paraît énorme avec nos idées actuelles, et cela pendant toute la durée des IX^e^ et X^e^ siècles. On ne signale aucun reproche, aucun étonnement de la part des contemporains, pas même l'enregistrement d'un fait. Les premières revendications royales sont de beaucoup postérieures et ne visent pas

Digitized by Google

les origines, mais seulement l'exercice et la limitation d'un droit qui n'est pas contesté dans son principe.

D'autre part, nos idées sur ces matières sont le produit de plusieurs siècles de monarchie absolue, qui résumait dans la personne du Souverain toutes les étroites obligations de la dépendance féodale, absorbées aujourd'hui dans l'impersonnelle omnipotence de l'État. Sous les successeurs de Charlemagne, les idées des grands et du peuple ne pouvaient être que celles qui leur avaient été directement léguées par l'administration romaine, quelque peu modifiées par les nouveaux besoins issus du régime mérovingien et par le développement des liens personnels de la fidélité et du patronat bénéficiaire. C'est le milieu dans lequel nous allons nous efforcer de nous placer nous-même.

Et de même au point de vue de l'établissement même du système féodal en tant qu'idée d'ensemble. Il faudra cesser de voir dans ce qu'on nous avait appris à appeler la révolution féodale, une série de concessions arrachées à la faiblesse d'un monarque au-dessous de sa tâche, des refus d'obéissance et des usurpations impunies sur le pouvoir royal, mais bien la disparition progressive de toutes les attaches autres que celles de la fidélité, détachement logique et nécessaire à la suite de l'importance exclusive donnée par les rois eux-mêmes à ces obligations, et qui s'effectue d'abord sans résistance ni secousse.

En somme, tant pour justifier la position de la question formulée que pour nous donner les moyens d'y répondre, nous vérifierons tout d'abord s'il y avait réellement un *droit de frappe* au commencement de l'évolution féodale, soit en ne laissant à cette expression de *droit* que le sens

Digitized by Google

d'une simple attribution que se réservait l'administration, soit en lui donnant le sens complet de *droit régalien*. En second lieu, nous nous rendrons compte de la transformation subie à la suite de l'évolution féodale en examinant, avant et après, les conditions de la frappe. Nous pourrons alors décider si la monnaie a été simplement englobée dans le mouvement qui entraînait, fatalement, mais pour ainsi dire logiquement, l'administration tout entière, — ou bien si, à l'origine, elle a été l'objet d'empiétements particuliers.

Dans le fait, l'examen du droit de frappe à cette époque nous conduira forcément à étudier les conditions et les règles de la frappe au moment qui nous occupe. Les conclusions sur les conséquences à en tirer pour la possession de la monnaie en découleront naturellement ; nous n'aurons qu'à les enregistrer pour répondre à notre deuxième question.

Mais si l'hésitation n'est guère permise, quand on se borne à considérer l'origine des nouveaux droits que se sont arrogés certains vassaux, la matière même s'embrouille singulièrement lorsque l'on passe des principes aux faits qui ont suivi, et quand on en arrive aux luttes violentes, fruits des compétitions entre les races royales et des ambitions sans contrepoids des plus puissants bénéficiaires. Les ruines des invasions facilitèrent partout l'établissement du désordre qui devint la loi générale, et qui faussa complètement l'esprit des institutions à partir du commencement du x^e^ siècle ; mais c'est seulement dans une seconde étude que nous aurons le loisir d'examiner ce que devinrent alors les usurpations de fait relativement aux monnaies.

Digitized by Google

I. — La faculté de frapper la monnaie constituait-elle un droit a cette époque ? Si le droit existait, de quelle nature était-il ?

Sources utilisées. — Pour ce qui est relatif au monde ancien, nous nous sommes surtout servi des travaux de Fr. Lenormand, et particulièrement de son dernier ouvrage : *La Monnaie dans l'antiquité,* si tristement interrompu par la mort de l'auteur. Mais si nous y avons généralement puisé les faits qui concernent le monnayage et le régime des monnaies dans l'antiquité grecque et romaine, nous n'avons pas accordé la même faveur à ses théories, bâties à la mode allemande sur des idées préconçues dans lesquelles l'imagination joue un rôle plus important que la précision des documents. Nous les avons prudemment laissées complètement de côté.

Pour le moyen âge et l'établissement de la féodalité, c'est à Fustel de Coulanges et à M. A. de Barthélemy que nous avons eu principalement recours. L'histoire des *Institutions politiques de l'ancienne France,* et plus particulièrement le volume des *Transformations de la royauté à l'époque Carolingienne* d'une part, de l'autre les nombreux articles de M. de Barthélemy et spécialement ses communications à l'Académie des Inscriptions, nous ont, d'accord avec les ouvrages qui sont classiques dans la matière, fourni presque tout ce qui se rapporte à l'administration romaine en Gaule, au développement du système féodal, à la monnaie mérovingienne et carolingienne et aux monnaies locales des siècles difficiles. Leurs œuvres sont pour ainsi dire la raison d'être de cet

Digitized by Google

essai, qui ne présente aucune divergence avec eux ni d'opinions, ni même d'interprétation. Ce qui nous y est propre ne consiste guère qu'en de certains rapprochements qui nous ont permis de former de nouveaux jugements, et en de nouvelles conséquences que nous avons cru pouvoir déduire de leurs idées et de leur enseignement. Qu'on veuille bien nous pardonner si nous n'indiquons pas toujours les références qui leur appartiennent et les emprunts que nous leur devons ! Toutes nos pages y passeraient.

L'idée de droit régalien pour la frappe de la monnaie est relativement récente. — Au point de vue qui nous occupe, le mot de *Droit* signifie à la fois une faculté légale de produire, et un prélèvement sur le produit qui en fait une véritable contribution. Ce second sens ne se rattache qu'indirectement au premier, et il est facile de s'assurer qu'il est de provenance exclusivement féodale. Aucun des impôts indirects de l'antiquité n'avait pris le nom de *jus,* tandis que le moyen âge nous en a légué une certaine quantité sous ce nom, en nous conservant le souvenir de beaucoup d'autres. Ce fut sans doute le résultat de la suppression effective des anciens impôts, et de la multiplication des petits emplois administratifs avec cessation de toute espèce de rémunération budgétaire pour les différentes classes de fonctionnaires.

Dans la suite, les légistes se sont mis à définir les sens multiples des nouveaux droits, à formuler les redevances en les énumérant et en les classant en catégories. C'est ainsi que la *moneta,* ou *jus monetæ,* que le *monetagium*[1]

1. En réalité, cependant, le *monetagium* diffère notablement de ce qui

Digitized by Google

(confondu bien à tort avec la *moneta*), sont devenus, dès la fin du XIII^e^ siècle, les droits de seigneuriage et de brassage, en se modifiant avec les transformations du régime et des exigences du fisc. C'est vers cette époque que le droit de seigneuriage a de plus en plus englobé l'idée d'une attribution spéciale de la royauté, d'une sorte d'émanation de son droit divin, supérieur à celui de tous ses vassaux.

Mais cette conception n'existait pas chez les hommes du IX^e^ siècle. Nous espérons prouver que l'antiquité, et spécialement l'empire romain, ne leur avait pas communiqué cette notion, que les deux siècles et demi de domination mérovingienne les en avaient plutôt éloignés, et que cette idée était tout aussi étrangère à l'administration plus puissante des premiers Carolingiens. L'idée moderne est sortie de la pratique d'une redevance régulière entrée dans le système des redevances féodales ; puis elle s'est fait jour et a grandi à la suite du pouvoir que le prince s'est arrogé *de fixer lui-même le cours des espèces, après les avoir réduites à l'état de billon à titre incertain*.

L'idée de droit régalien n'existait pas dans l'antiquité grecque et romaine. — Rien de pareil dans l'antiquité grecque et romaine. L'alliage introduit en plus ou moins grande quantité dans les monnaies supérieures n'y a jamais été qu'un abus plus ou moins général, plus ou moins favorisé par l'absence de contrôle honnête ou les négligences voulues. Ce n'est pas le lieu de se lancer dans les théories aventurées bâties sur le monnayage de

s'est appelé plus tard *brassage*. Tout le bénéfice aléatoire de l'entrepreneur fermier fut alors séparé du droit fixe correspondant aux frais.

Digitized by Google

l'*électrum,* et les émissions de pièces fourrées paraissent avoir toujours eu un objet spécial, quand elles n'étaient pas le résultat d'une large fraude des fabricants avec complicité des officiers. C'est dès ce moment que nous nous séparons de Fr. Lenormand, pour ne pas accepter ses applications intempestives des doctrines économiques aux régimes politiques de l'antiquité. Nous ne pensons pas qu'il y ait eu à distinguer alors entre les monnaies-signes et les monnaies-marchandises ; nous ne croyons pas davantage à la possession habituelle des monnaies et des métaux précieux dont elles proviennent par les gouvernements qui les émettent, et qui profiteraient selon lui des bénéfices des fraudes commises. Le fait de cette possession est absolument exceptionnel dans les États à pouvoir personnel issus de la féodalité. Il serait incompréhensible dans l'organisation des cités et monarchies antiques, en dehors de ce qu'on peut ranger dans la catégorie des *monnayages militaires,* et en exceptant aussi le produit des districts métallurgiques.

Il n'existe pas de fait à notre connaissance qui permette de penser que la frappe *ordinaire* ait jamais été une source de profits pour les gouvernements, républiques ou monarchies, là même où la fabrication avait lieu dans des monuments publics à l'aide d'esclaves publics. Nous expliquerons dans un instant les mesures exceptionnelles. Voyons d'abord les opérations régulières : là tout nous montre l'acquisition des métaux précieux comme un fait d'activité et d'industrie privée. Xénophon ne pouvait que pousser les Athéniens à exploiter au compte de l'État les mines du Laurium qui faisaient la fortune des particuliers (*De Vectigalibus,* V).

Digitized by Google

Nous avons des documents pour plusieurs très grandes villes où le monnayage est certainement alors entre les mains de corporations d'industrie privée[1]. Nulle part nous ne trouvons même une allusion qui puisse nous faire supposer que l'ingérence de l'État ait eu parfois un autre but que celui de garantie et de sincérité. Aussi voyons-nous les villes qui avaient le plus d'intérêt à la conservation de l'exactitude des poids et des titres, intervenir dans l'opération de la frappe et dans la gravure des coins, afin d'augmenter la surveillance et la rigueur du contrôle. L'idée, le sentiment d'un droit exclusif dans le sens que nous y attachons, n'apparaît nulle part. Sans doute, l'inscription du nom du peuple dans les républiques, ou du roi dans les monarchies, indique bien l'autorité publique au nom de laquelle les monnaies étaient frappées ; mais il faut y voir avant tout la consécration légale d'une circulation obligatoire, à l'exclusion des monnaies étrangères, ainsi que la garantie du poids de métal précieux employé.

Rappelons que chez ces peuples de l'antiquité, l'omnipotence de l'État, soit république, soit monarchie héréditaire, atteignait un degré que nous pouvons à peine soupçonner aujourd'hui. Si cependant certaines cités grecques, comme Athènes, si plus tard l'empire romain et en particulier les successeurs de Justinien, ont montré une jalousie excessive et un zèle surprenant pour la diffusion de leurs monnaies à l'étranger et l'interdiction de la frappe à des peuples soumis, à des alliés ou même à

1. Antioche, Smyrne et Éphèse en particulier (Fr. Lenormand, *Monnaie dans l'antiquité*, tome III).

Digitized by Google

de simples voisins, — il ne faut pas y voir une croyance à un droit supérieur, mais une certaine vanité de suprématie de peuple à peuple et avant tout un gage assuré de monopole commercial, même aux dépens de confédérés, à une époque où l'empreinte transformant le métal en monnaie n'avait de valeur propre qu'entre concitoyens, membres de la cité ou de l'empire.

Les mesures exceptionnelles peuvent se ranger en deux catégories : le pouvoir public force l'alliage momentanément ou décide l'introduction, en plus ou moins grande proportion, de pièces fourrées dans une émission, — ou bien il décrète une augmentation de valeur pour les espèces existantes. Il faut toutefois ajouter à cette classification toutes les mauvaises fabrications où le pouvoir n'est pas directement intervenu, mais qui n'ont pu avoir lieu qu'avec la complicité évidente des officiers chargés de leur surveillance. Elles sont le résultat de fraudes particulières, mais ont pu prendre une très grande importance dans les temps de désordre et d'anarchie, comme au milieu du III^e^ siècle de l'empire romain.

Les mesures de la première catégorie appartiennent presque exclusivement aux *monnayages militaires* ou à ceux qui leur ressemblent assez pour pouvoir être rangés dans la même classe. Malgré leur caractère exceptionnel et intermittent, ils ont eu une grande importance, que l'on comprendra facilement, si l'on veut bien réfléchir à la fréquence de ce genre de monnayage aux époques reculées où les dépenses militaires étaient peut-être les seules charges du trésor public. On en a de nombreux et illustres exemples qui tiennent une place considérable dans l'histoire monétaire.

Digitized by Google

Dans ce qu'on appelle le monnayage militaire, c'est toujours au nom de la même autorité despotique de l'État, que la cité, le roi, le sénat ou le général pourvu de l'*imperium,* se trouvant momentanément propriétaire de métaux précieux, prend le parti d'en frapper de plus ou moins grandes quantités pour subvenir aux besoins de la guerre. Tantôt, c'est une sorte de monnaie obsidionale ; tantôt c'est un procédé arbitraire vis-à-vis des vaincus chargés de nourrir le vainqueur ; tantôt encore, aux époques critiques, c'est un moyen de diminuer l'importance des dépenses et de s'acquitter plus facilement de ses dettes. Dans tous ces cas, c'est le pouvoir qui frappe qui est propriétaire de la monnaie frappée, *fait exceptionnel dans tous les pays à civilisation avancée.* De plus, les pièces fourrées s'y montrent souvent en trop grand nombre, pour que leur introduction n'ait pas été décidée par le pouvoir lui-même.

Dans la seconde catégorie, il faut voir uniquement des mesures d'ordre social qui nous semblent aujourd'hui prodigieuses. Elles devaient s'accepter cependant à une époque où les citoyens devaient tout à l'État, où la fortune, les enfants, la vie même étaient constamment à la disposition de ce maître tout-puissant, chez qui les luttes des partis allaient fatalement jusqu'à l'écrasement d l'adversaire. C'est une mesure de ce genre, mais modérée, pacifique et définitive qu'il faut voir dans la σεισάχθεια de Solon, dans laquelle les dispositions monétaires concordaient avec une abolition des charges foncières qu'il fit accepter. Plusieurs de celles que décréta le sénat ou le peuple romain sont très probablement de même nature, quoique très défigurées et mé-

Digitized by Google

connaissables dans nos histoires. On les retrouve dans les révolutions violentes, cruelles et sujettes à de terribles réactions des démocraties de Corinthe, de Syracuse et de tant d'autres villes grecques. Ce n'est qu'à Syracuse que nous en connaissons assez exactement le contre-coup monétaire par les réductions de la λίτρα.

En résumé, au point de vue qui nous occupe, le grand fait saillant qui résulte de tout ce que nous connaissons sur ces époques, c'est *le caractère d'industrie privée qu'il faut attribuer à la frappe de la monnaie dans l'antiquité*. Elle est bien l'objet d'une surveillance publique, mais nous y constatons, en dehors des fraudes officiellement ordonnées, ou simplement tolérées, l'absence complète de profit régulier et permanent en faveur de celui au nom duquel on frappe. Répétons que la complicité des pouvoirs locaux chargés du contrôle, véritable prévarication, la fréquence des périodes critiques et des expéditions militaires, ont permis à l'arbitraire et à la fraude de se donner largement carrière dans de trop nombreuses émissions.

Régime du monnayage au dernier siècle de l'empire d'Occident. — Le monde antique vint se fondre dans l'empire romain et nous n'avons que des renseignements bien imparfaits sur les procédés de son administration. L'empire n'a certainement créé aucune doctrine monétaire, quoique l'effigie du prince semble y avoir joué un rôle d'une importance inaccoutumée. L'*imperator* élu voyait évidemment dans la diffusion de son image une publicité et une consécration incomparables, attestant, mieux que toute autre déclaration, sa situation

Digitized by Google

de chef suprême de la république, surtout en cas d'usurpation et de compétition de pouvoir. Cependant les officiers impériaux placés à la tête du service des monnaies sont d'abord au bas degré de l'échelle administrative, de même qu'auparavant les magistrats chargés du contrôle sous la république ; leur chef n'est qu'un affranchi. Plus tard il est bien pris dans l'ordre équestre, mais son office conserve un caractère domestique. Ce n'est certes pas une situation convenant à un directeur qui aurait eu à administrer de grands revenus. Après le IIIe siècle de l'empire, il y a, en dehors des grands ateliers impériaux (trois pour les Gaules), beaucoup de petits ateliers locaux qui semblent avoir très légalement fonctionné. Il reste en effet des textes de permissions données et retirées, et on ne peut guère mettre en doute qu'au moment des invasions, il n'y eût en Gaule un certain nombre d'ateliers particuliers, car on en a retrouvé des échantillons, en masse, avec leur installation et leur outillage. Il est également probable qu'une sorte de monnayage municipal a fonctionné habituellement dans plusieurs cités, en dehors des grands ateliers publics. Peut-être, d'autre part, ce monnayage avait-il été restreint à la monnaie de cuivre.

En tout cas, les *procuratores monetæ* qui, aux IVe et Ve siècles, étaient chargés des grands ateliers, devaient certainement exercer le même contrôle sur tous les monnayers, quels qu'ils fussent.

Pour mieux éclaircir ces notions trop vagues, cherchons, à défaut de documents, des comparaisons dans d'autres administrations publiques. Imaginons, par exemple, qu'il s'agisse de travaux publics, ou de denrées sou-

Digitized by Google

mises à une surveillance, comme aujourd'hui le tabac ou l'alcool. Ces denrées peuvent être recueillies, transformées et mises en vente, soit par le propriétaire, soit par des gens de métier à qui l'on en donne l'entreprise, mais sous le contrôle et la responsabilité d'employés désignés. Le propriétaire parfois peut se borner à produire la matière ; l'État en accapare alors la transformation et la vente ; il y trouve plus de garantie pour son contrôle, tout en se payant largement de ses frais, en dehors de l'impôt perçu. C'est ce qu'il fera presque toujours, s'il y perçoit réellement un impôt et il opérera soit en régie directe, soit en affermant la fabrication et la vente à des entrepreneurs. Le service de contrôle pourra aussi être organisé, tantôt au moyen d'agents locaux et sédentaires, tantôt par une hiérarchie centralisée de fonctionnaires spéciaux.

Dans l'exécution des travaux publics aussi bien, l'État se servira directement de son personnel employant habituellement des entrepreneurs, ou bien il laissera faire par les communes, mais, en fin de compte, les travaux sont toujours contrôlés, vérifiés et reçus par des fonctionnaires de l'État ou des employés départementaux. Aujourd'hui les dépenses d'exécution et les gages des divers fonctionnaires sont généralement payés par l'ensemble des contributions ; la chose a pu être jadis moins habituelle. Les propriétaires touchés ont pu avoir intérêt à payer eux-mêmes les dépenses de la route, sans faire appel aux autres contribuables, en tirant un profit immédiat de la plus grande facilité d'exploitation, de la plus-value acquise par leurs denrées et leurs terrains, bien qu'ensuite la route dût servir à tout le monde et être

Digitized by Google

publiquement administrée. Enfin le propriétaire peut se payer de ses dépenses de construction et faire même de beaux profits en établissant un péage : c'est aussi de cette manière que la commune ou l'État ont pu avoir l'avantage de se rembourser et même de se procurer des revenus.

Dans l'exécution de ces mêmes travaux, plusieurs classes de personnes font aussi des bénéfices habituels, les fournisseurs, les entrepreneurs, et même les ingénieurs, s'ils ne sont pas aussi délicats que ceux que nous avons ordinairement sous les yeux. Ajoutez la malhonnêteté des uns à la négligence ou à la malversation des autres, il y aura lieu à de larges profits. Mais alors la route est détestable, elle occasionne des accidents et l'on n'y passe plus ; ou bien les fonds prévus sont absorbés et dépassés avant l'achèvement du chemin et la construction s'arrête. Mais ne poussons pas trop loin les comparaisons.

Vers la fin de l'empire romain, malgré l'omnipotence de l'État, l'administration n'avait, semble-t-il, aucun contact avec les intérêts des localités, aucune ingérence dans les affaires municipales. C'est la féodalité qui a mis sur le même pied les fonctionnaires inférieurs issus de situations locales, et les anciens délégués du pouvoir central. C'est à travers le moyen âge que nous les avons reçus de la monarchie absolue, qui avait su en faire une hiérarchie graduée et compliquée ; mais le passage des degrés inférieurs de l'échelle aux supérieurs ne paraît pas avoir été fréquent avant la Révolution française. On comprend le genre d'indépendance qu'a pu avoir la fabrication locale de la monnaie sous l'administration romaine, absolue mais bien rudimentaire au prix de nos

Digitized by Google

habitudes d'esprit actuelles. Ici encore, nous n'avons aucune trace d'un prélèvement de l'autorité locale, pas plus que d'une retenue du fonctionnaire public. La formule de Cassiodore, servant à l'installation des officiers des ateliers, vers la fin du v^e^ siècle, n'y fait aucune allusion. Nous allons voir que rien de pareil n'existait chez les Mérovingiens, héritiers du fisc impérial, qui eussent été trop heureux d'exploiter de telles ressources.

Régime du monnayage sous les Mérovingiens. — Nous avons dit que nous ignorions presque complètement les procédés de l'administration romaine, dont nous avons perdu toutes les archives ; nous sommes un peu plus avancés pour les temps mérovingiens, pour lesquels on possède plus de textes administratifs et un assez grand nombre de formules ; mais les obscurités de cette époque sont encore loin d'être éclaircies. Nous pouvons cependant réfuter tout d'abord un propos du précieux Le Blanc (*Traité historique des monnaies*) relatif à la retenue d'un sou par livre que Pépin le Bref prescrit de prendre. Après avoir cité les termes du capitulaire de Verneuil en 755, défendant de tailler à l'avenir plus de 22 sous à la livre et d'en retenir plus d'un pour le monétaire, Le Blanc avance, sans aucun commencement de preuves du reste, que cette retenue devait précédemment exister, « n'é- « tant pas vraisemblable que Pépin eût osé, dans le com- « mencement de son règne, imposer un nouveau tribut « sur les Français, qui venaient de lui donner la cou- « ronne ». C'est au surplus le premier texte relatif aux monnaies que nous possédions, depuis les rares documents qui concernent l'époque romaine.

Digitized by Google

Les rois francs n'ont aboli, en principe, aucun des impôts impériaux. D'autre part, ils ne semblent pas en avoir créé de nouveaux, malgré le peu de revenus que leur procuraient les anciens, très mal récoltés et diminués dans d'énormes proportions par les immunités accordées. Le monnayage, comme le reste des finances, a dû se continuer par la routine des choses, sans autre changement de régime que la multiplication de tous les genres de laisser-aller devenus la règle à peu près uniforme des rapports administratifs, et la chute de l'autorité centrale coercitive. Le monétaire signe seul la monnaie qu'il frappe, et par conséquent nous devons croire que l'office du fonctionnaire chargé du contrôle comportant la garantie a définitivement disparu. Quelle faible probabilité devons-nous conclure de cette disparition en faveur d'un impôt à prélever qu'on se serait ainsi enlevé toute chance de percevoir avec quelque régularité ! Nous verrons plus loin que les Carolingiens avaient pris la coutume de convoquer, en les déplaçant fréquemment, leurs principaux fonctionnaires, et que nous devons à cette règle le silence ordinaire des textes administratifs de cette époque. Rien de pareil sous les Mérovingiens. C'est aux mains de leur officier domestique, comme à celles du délégué qu'ils envoyaient dans les cités, qu'ils ont laissé tout le soin du monnayage comme de tout ce qui pouvait intéresser leur fisc.

Personnellement, suivant l'usage barbare, ils n'ont tendu qu'à recommencer une sorte de monnayage du genre militaire, avec l'or et l'argent récoltés et entassés dans leurs trésors à l'état de lingots affinés. Ils se sont certainement désintéressés des ateliers existants, et ont

Digitized by Google

laissé se multiplier dans leur royaume tous ceux qui pouvaient se créer, les abandonnant à la disposition des comtes, de qui les monnayers devaient très probablement se faire agréer en leur payant largement leur complaisance.

Nous savons à peu près à quoi nous en tenir sur le monnayage mérovingien, et c'est surtout à MM. A. de Barthélemy et M. Prou que nous le devons. Le roi franc se détache seul des anciens rouages de l'administration romaine en se signalant par l'arbitraire absolu et sans recours de sa personnalité ; le reste de l'organisation conserve le cachet réellement impersonnel qui distingue avant tout l'État romain. Les trois grands ateliers des Gaules y ont probablement perdu plus que leur état-major ; car, en perdant leurs privilèges, leurs ouvriers ont été vraisemblablement amenés à se disperser et à aller travailler çà et là, au profit des différents patrons, fonctionnaires ou propriétaires, qui pouvaient les employer.

Continuons la comparaison esquissée plus haut : à ce moment chacun, le roi comme les autres, augmente ses provisions ou son revenu, en faisant transformer par des gens de métier les fruits de sa récolte. Ces gens de métier forment une véritable corporation d'élite qui se recrute par hérédité et sélection, suivant des règles intérieures, et qui exerce sur ses propres membres une sorte de police, du genre de celle que l'on voyait chez les étudiants au moyen âge, et dont nous constatons encore les restes dans les chambres de nos officiers ministériels.

Nous n'en ignorons pas moins comment se prenait l'agrément du comte ou du *domesticus* pour le monnayage du palais. Très probablement les bénéfices, très

Digitized by Google

supérieurs aux dépenses dans ce genre d'opérations, se répartissaient, suivant un contrat préalable, entre le propriétaire et le monnayer. Une somme devait en être prélevée pour désintéresser l'officier royal ; peut-être fallait-il prévoir pour le même personnage une indemnité de complaisance pour acquérir sa bienveillance en cas de contestation, qu'on ait eu à relever une irrégularité ou une fraude.

Il est certain que la frappe communiquait alors aux métaux une plus-value considérable, si l'on veut tenir compte de tout ce qui pouvait rester entre les mains des propriétaires et transformateurs, en tant que tolérances de poids et de titre. C'est ce qui explique la grande diffusion du monnayage à cette époque ; c'est aussi ce qui va nous donner la clef de l'idée d'un prélèvement régulier, et qui nous servira de transition naturelle pour passer à la période suivante. Nous aurons lieu d'y revenir bientôt.

Transformation au commencement de la période carolingienne. — C'est ici que commencent les difficultés plus particulières de ce travail, et aussi la partie plus originale et plus personnelle de cette étude. Jusqu'ici nous n'avons fait que montrer, sous un jour peut-être particulier, une histoire et une situation qui ne donnent plus lieu chez les savants modernes à de sérieuses controverses. Nous n'avons guère eu à nous défendre, parmi les auteurs récents, que contre Fr. Lenormand et ses théories aventurées. Dès à présent, au contraire, c'est-à-dire dès le début de la période carolingienne, nous nous trouvons en présence de problèmes délicats qui n'ont

Digitized by Google

pas encore été résolus, croyons-nous, d'une manière satisfaisante. Ces problèmes sont au moins au nombre de deux, mais ils sont connexes, et il faut les considérer presque simultanément.

1° Comment faut-il comprendre les restrictions de plusieurs capitulaires relatives à l'existence des ateliers?

2° Qu'est-ce que le prélèvement d'un sou par livre prescrit par Pépin, sur lequel les règnes suivants sont absolument muets, du moins pour ce que nous en savons? A-t-il été un fait isolé, ou bien un fait régulier et permanent?

Si nous arrivions à élucider ces deux questions, il semble que nous aurions à peu près établi la situation et le régime de la monnaie au moment où commence l'évolution définitive de la féodalité.

Dès l'avènement de la seconde race, l'effigie royale disparaît habituellement du champ des monnaies, et l'on n'y voit plus jamais figurer le nom du monétaire. C'est le nom ou le monogramme du roi, ou encore quelque autre attribut qui prend le plus souvent la place de l'effigie; mais l'inscription de l'atelier devient une règle presque sans exception.

Différents capitulaires, dont deux de Charlemagne très explicites, et un de Charles le Chauve qui a la plus grande importance, indiquent la volonté du prince de réduire le nombre des ateliers, puis d'interdire même tous les ateliers indépendants, afin de supprimer les fraudes, ou au moins les irrégularités. Il faut nécessairement y voir une action administrative. Les deux capitulaires de Charlemagne prescrivent que la frappe n'aura plus lieu que dans le palais, *in palatio,* à moins d'ordre

Digitized by Google

contraire. L'édit de Pitres de 864 consacre un certain nombre d'articles à définir les règles à suivre, les précautions et la surveillance à exercer, et aussi à énumérer les neuf villes où l'on pourrait frapper monnaie en dehors du palais.

D'autre part, de nombreuses concessions faites depuis le règne de Louis le Pieux à des églises (lisez évêchés ou à des monastères, et cela à titre d'aumône, en vue d'assurer le service divin, montrent bien qu'il y avait dans chaque atelier un profit régulier. De plus, ces concessions ne parlent pas seulement du profit de la *moneta*, mais énoncent parfois aussi le bâtiment et l'outillage de l'atelier. Il est difficile de ne pas en conclure que non seulement la fabrication, mais le matériel même des ateliers étaient entre les mains du souverain, et qu'à ce moment ces nombreux établissements, avec leur personnel et leurs produits, étaient placés sous l'autorité directe du roi, au même titre que tout le reste de l'administration.

Les délégués du roi, c'est-à-dire les comtes, ne pouvaient donc manquer d'avoir dans leurs attributions la fabrication des monnaies qui pouvait avoir lieu dans leur ressort, comme la haute justice, la levée des soldats et la rentrée des impôts.

Tout concorde pour nous convaincre de l'existence et de la pratique d'un véritable monopole administratif à cette époque. Il était naturel qu'il en fût ainsi, puisque le nouveau pouvoir était la personnification de l'administration elle-même du *palais* dont les nouveaux princes avaient été longtemps les maires, et que de plus ils s'appuyaient sur la force extraordinaire que leur don-

Digitized by Google

nait leur situation de plus riches patrons qu'on n'ait jamais vus, liés par les attaches de la fidélité à une foule de grands et petits bénéficiaires.

Comment faut-il comprendre la réduction des ateliers sous les premiers Carolingiens ? — Les deniers de Louis le Pieux, comme ceux de Charles le Chauve avant comme après l'édit de Pîtres, et même ceux des dernières années de Charlemagne, nous révèlent un très grand nombre d'ateliers qui semble incompatible avec les défenses impériales, dont les très précises indications sembleraient ainsi n'avoir été jamais que lettre morte. Il faudrait admettre ou des désobéissances immédiates bien incroyables, ou un manque absolu d'esprit de suite dans la conduite du souverain. D'un autre côté, l'extrême facilité avec laquelle ces princes accordaient aux églises le privilège de la monnaie semble en contradiction flagrante avec la rigueur des restrictions prononcées. Ce n'est plus seulement le bénéfice d'ateliers existants que concède parfois Charles le Chauve, sans se soucier, paraît-il, de son édit de Pîtres, mais c'est même l'ouverture de nouveaux ateliers dans des villes qui n'en avaient pas encore possédé et sur lesquels l'évêque a la même autorité que le délégué du roi, le comte, a sur les siens.

Pour expliquer les nombreux ateliers désignés sur les deniers, on a bien cherché d'abord à étendre le sens du *palatium* aux diverses résidences royales pendant les séjours qu'y faisait la cour, et l'acception à donner au mot serait celle qu'on a plus tard attribuée à celui d'*hôtel du roi*. L'explication est juste sans doute, mais elle est insuffisante. Il est certain que longtemps avant et

Digitized by Google

après Charlemagne, les rois ont profité de leurs déplacements pour battre monnaie, mais on a de nombreux deniers de cette époque sortant de villes où les rois n'ont jamais eu de résidence, et puis comment expliquer la facilité de concession aux églises ?

Plus on se pénètre de l'esprit de l'époque, plus s'élargit dans notre idée le sens à attribuer au mot *palatium*. « *Militare, servire in palatio* » se disait de fonctionnaires employés très loin de la cour, et quoique les postes dont il s'agissait fussent plutôt des charges militaires, il n'est pas douteux que le sens aurait aussi bien convenu à celles de l'administration provinciale. On sait que tout fonctionnaire important, clerc ou laïque, comte ou évêque, était alors issu du palais, et lui appartenait jusqu'à libération complète du service, en sorte que l'on s'était mis à appeler couramment palais extérieur l'administration provinciale, et palais intérieur l'administration centrale, les ministères. Les deux palais ne comprenaient en somme que l'ensemble d'un même personnel de fonctionnaires, passant fréquemment de l'un dans l'autre. On sait aussi quels puissants liens unissaient à la portion centrale tout fonctionnaire détaché. Sans parler des inspections annuelles ou improvisées, les comtes, par exemple, devaient se présenter à la cour, de leur personne, au moins une fois par an, y recevoir les instructions qui les concernaient, ainsi que celles à donner à leurs subordonnés et à leurs vassaux et rendre compte de leur conduite. Ce sont même ces déplacements si étonnants quand on considère l'étendue de l'empire et le nombre de fonctionnaires de tout ordre à déplacer avec leur suite, qui peuvent le mieux nous expliquer l'absence de

Digitized by Google

réglementation de détail et d'explication des mesures à prendre, pour tout ce qui touche alors à l'administration proprement dite. Sous les successeurs de Charlemagne, les règles qui nous sont parvenues par les capitulaires ne sont guère que celles que l'on a soumises à l'approbation des assemblées.

Ces considérations qui reposent sur un fond indiscutable nous amènent insensiblement à nous former une opinion bien précise, et nous font croire que le mot *in palatio* avait une beaucoup plus grande élasticité que celle qui lui était communément attribuée jusqu'ici. Prenons le capitulaire de 808 : « *De falsis monetis : Quia in multis locis contra justitiam et contra edictum nostrum fiant, volumus ut nullo alio loco moneta sit, nisi in palatio nostro, nisi forte à nobis aliter fuerit ordinatum....* » Ce que nous traduisons essentiellement par ces mots : Ne pouvant arrêter les irrégularités et la fraude dans la frappe de la monnaie, après tous les efforts de mon père et les miens propres, je veux que dorénavant aucune frappe n'ait plus lieu que par les soins de mon administration, tout en me réservant le droit de prendre telle autre mesure qui me paraîtrait convenable.

Il s'ensuit que l'ouverture d'un atelier, sous l'autorité du comte local, ne pouvait pas être dans la pensée du prince une dérogation à la règle qu'il avait posée, mais qu'au contraire cette mesure rentrait dans le plan général adopté pour l'administration de la monnaie. La suite des événements se charge de nous donner une confirmation éclatante et l'édit de Pîtres ne peut nous laisser aucun doute ; tel était bien le rôle des comtes vis-à-vis des ateliers.

Digitized by Google

Reprenons encore notre comparaison avec les travaux publics. C'est le pouvoir central qui maintenant décide la construction des routes, qui en arrête les travaux et qui les fait exécuter en son nom par les agents de différents ordres qu'il délègue à cet effet et qu'il choisit, soit clercs, soit laïques, pour assurer l'exécution de ses ordres. Seulement, comme nous allons voir qu'un péage vient d'être récemment créé à chaque entrée de route, ce sont les mêmes délégués qui sont chargés de percevoir les sommes dues. Du reste, le péage n'est pas fixé arbitrairement; c'est un droit fixe que le percepteur n'est pas libre de changer. Ajoutons qu'à titre d'aumône le péage fut souvent abandonné à des évêques ou à quelques abbés voisins, qui devinrent ainsi les percepteurs du droit pour leur propre compte. Plus tard même, le roi délégua certains prélats pour l'exécution de nouveaux travaux jugés nécessaires, et il leur en abandonna en même temps le revenu.

Si l'on entre avec nous dans cet ordre d'idées, les obstacles s'aplanissent et toutes les contradictions disparaissent. Quand l'édit de Pîtres donne le nom des neuf villes où l'on pouvait battre monnaie en dehors du palais, soit en ouvrant de nouveaux ateliers, soit en continuant les anciens, il est bien évident que le prince n'a pu vouloir mettre en opposition la frappe du palais et celle de ces villes, en les soumettant à des régimes différents. Ces frappes étaient soumises aux mêmes droits, aux mêmes règles, aux mêmes fonctionnaires. Le roi n'a pas eu la pensée de retirer aucune des concessions précédemment faites, pas plus que de s'interdire d'autres concessions à l'avenir. Rien n'est changé dans sa ligne de conduite, ni

Digitized by Google

dans l'organisation du royaume; mais il prescrit une refonte générale de toutes les monnaies, avec décri des anciennes, et il prend ses précautions. Il renonce à se servir habituellement pour cette grande opération des ateliers plus ou moins improvisés qui fonctionnent d'une façon intermittente dans un certain nombre de villes; il les trouve insuffisamment dirigés et pourvus, et préfère organiser d'une façon permanente quelques ateliers réguliers, munis d'un personnel fixe d'ouvriers et de directeurs.

Un texte de 924, relatif à l'évêché du Puy[1], nous donne, mieux encore que l'édit de Pîtres, la démonstration explicite du rôle des comtes vis-à-vis de la monnaie. Le roi y donne à l'évêque, avec l'agrément du comte, tout ce qui avait précédemment appartenu à celui-ci: « *Omnia quæ ibidem ad dominium et potestatem comitis hactenus pertinuisse visa sunt, forum scilicet, teloneum, monetam...* » Nous pouvons tenir comme chose prouvée, croyons-nous, qu'au moment de l'évolution féodale la frappe de la monnaie est entre les mains de l'administration elle-même, qui contrôle et garantit l'opération au moyen d'une hiérarchie de fonctionnaires, les évêques faisant partie de cette administration au même titre que les comtes; et qu'en second lieu, l'opération s'effectue par des entrepreneurs choisis, sous les ordres de ces mêmes fonctionnaires.

Que faut-il penser du prélèvement édicté par Pépin? — Non seulement la frappe était dans les mains de l'ad-

1. Fustel de Coulanges, *Transformations de la royauté*, p. 663.

Digitized by Google

ministration dans un but de contrôle et de garantie, nous allons essayer de montrer qu'elle y était encore au titre de l'impôt perçu sur les sommes frappées. Ce sera une nouvelle preuve, et non la moindre, de la mainmise de l'État, encore impersonnel, sur le monnayage à cette époque. Car, en fait, toute perception suppose et justifie une intervention administrative, et ce sont les seules questions d'argent qui, dans un État un peu compliqué, ne perdent jamais leur importance. Ce sont elles qui nécessitent les nombreux rouages destinés à régulariser la perception et à la faire entrer dans la comptabilité publique. On s'explique difficilement comment il ne nous est rien resté en fait de documents relatifs à cette perception, en dehors de l'ordonnance de Pépin. Nous croyons que le silence de ses successeurs, et même les prescriptions de quelques-uns de leurs capitulaires qui sembleraient contradictoires, sont l'effet de l'entrée de la monnaie dans l'administration dont elle fit dès lors partie intégrante. Sous Pépin, le monétaire est encore indépendant et il faut publier les ordres qui le concernent. Après lui, il n'y a plus que des règlements intérieurs à établir et nous savons qu'il ne nous en est pas parvenu. Du reste dans le fait de la frappe de la monnaie, comme dans bien d'autres parties, l'argent cessa bientôt d'arriver jusqu'à la royauté qui s'en désintéressa peu à peu. Au moment qui nous occupe, tous les rouages commençaient à se disloquer, la discipline ancienne se fondant dans les obligations de la fidélité personnelle. C'est cette disparition de l'organisation administrative qui, mieux que les conceptions abstraites, explique la cessation de l'action centrale dans le gouvernement.

Digitized by Google

Les monnaies ont suivi le sort des autres branches des délégations de l'autorité royale. Elles rentreront de même sous l'action de cette autorité quand elle aura su reconstituer une organisation d'administration impersonnelle au moyen du tiers état des villes.

Pour l'instant, nous ne voulons qu'établir la réalité d'un prélèvement régulier sur les sommes frappées pendant toute la période carolingienne. La frappe rentrera ainsi de cette façon encore dans les services dont les comtes avaient à diriger et à assurer l'exécution. Comment ce prélèvement a-t-il pris naissance ? Entre quelles mains a-t-il abouti? Qu'est-il devenu après l'accomplissement de l'évolution féodale? Telles sont les questions auxquelles nous allons essayer de répondre.

Pour expliquer la création de cette perception par une dynastie nouvelle (ce que Le Blanc n'a pas compris), remarquons d'abord que le nouveau pouvoir était beaucoup plus fort que l'ancien et puis surtout que le prélèvement ordonné n'a pu être qu'une forte diminution de charges pour le possesseur des métaux. Si l'on pense aux abus de la période précédente, la retenue d'un sou sur les 22 de la livre a dû être une réduction, une canalisation des profits exagérés et une réglementation des irrégularités criantes. Quand les métaux précieux n'avaient aucun marché public retenant leur valeur dans des limites assez étroites, la frappe des espèces devait donner lieu à d'énormes bénéfices. Elle résulte en somme de deux opérations, l'une commerciale et l'autre industrielle. La première nécessite préalablement des capitaux et une clientèle, la seconde, qui est la fabrication elle-même, comporte une installation au moins som-

Digitized by Google

maire et des ouvriers. Si les profits de la première peuvent devenir remarquables sans malversation quand on opère en grand, il n'en est pas de même de ceux de la seconde. On peut, il est vrai, gagner sur l'affinage, sur les déchets, sur la main-d'œuvre. On peut aussi jouir des tolérances qui sont toujours très grandes dans les temps de fabrication grossière[1]. Mais la tentation doit être forte de dépasser les limites permises. Toutes les fois que la surveillance s'est relâchée, chacun semble y avoir succombé à toutes les époques. Que dire des époques où elle n'existait pas pour ainsi dire? Les échantillons qui nous restent de la période mérovingienne, surtout ceux des derniers règnes, nous montrent jusqu'à quel point les poids et les titres sont peu ménagés en l'absence d'un contrôle sérieux. Nous pouvons être convaincus que la matière précédemment prélevée dans le monnayage dépassait de beaucoup le sou par livre abandonné aux monnayers par l'édit de Pépin.

Il ne faut pas, pensons-nous, nous imaginer à ce moment une révolution violente dans le régime du monnayage, un bouleversement subit dans le système. Les périodes de bonne administration procèdent avec plus de calme, par réformes échelonnées et progressives, par des réglementations successives, au fur et à mesure de la reconnaissance de leur utilité. Il est plus que pro-

1. Un bail du temps de saint Louis, cité par Wailly, Saulcy et d'autres, peut nous donner quelque idée de ce qu'étaient les tolérances au moyen âge, même sous ce bon règne. Il est vrai qu'il s'agit d'un billon à moins du tiers du fin; mais on tolérait dans chaque marc 12 deniers forts et 12 faibles sur 220, soit le neuvième du tout, et ces forts et faibles pouvaient peser un neuvième en plus ou en moins du poids moyen fixé.

Digitized by Google

bable que Pépin a commencé par parer au plus pressé. Il a envoyé des officiers du palais auxquels il a confié la surveillance et le contrôle des ateliers et des monnayers, et c'est à la suite de ces missions qu'il a prescrit une restriction précise des profits. Sans cette surveillance, la mesure eût été illusoire. Le monnayer, par la suite, y a perdu son indépendance, mais il est passé à l'état d'employé du domaine et bientôt héréditaire. La corporation s'est resserrée dans des règles plus étroites, comme recrutement et obligations, mais par conséquent elle a dû commencer à comporter des privilèges; elle est devenue comme une famille, prêtant serment comme une sorte de magistrature. Les branches de l'association se différenciaient par les formules du serment, serment de France et serment d'Empire. L'opération même du monnayage enveloppée dans le réseau administratif fut l'objet d'une surveillance, certaine, quoique probablement intermittente au début.

Il ne nous est pas possible de préciser les étapes parcourues sous les règnes des quatre premiers Carolingiens, comme organisation de la surveillance et du contrôle des ateliers, comme aussi au point de vue de la situation des monnayers. C'est Charlemagne qui a certainement fait rentrer tous les ateliers existants dans les attributions du palais, aussi bien les ateliers du fisc, qui faisaient partie de l'ancien domaine des Mérovingiens, que ceux qui travaillaient encore pour des particuliers. A ce moment, il est très probable qu'il en a disparu un assez grand nombre dont nous ne retrouvons plus dans la suite aucun échantillon. Les termes de l'édit de Pîtres montrent quelles étaient alors la situation et l'importance

Digitized by Google

du monnayer, puisqu'on y voit que cet homme, choisi parmi les plus habiles, présentant d'excellentes références, méritait d'être accompagné par son vicomte, escorté de deux riches propriétaires du pays, quand il était convoqué au palais pour recevoir des instructions.

Cette importance sociale exclut complètement pour lui l'idée qu'il n'aurait été qu'un ouvrier. Il est certainement alors un entrepreneur privilégié et très considéré, ne devant travailler qu'en vue d'un sérieux bénéfice.

Comme simple monnayer, il continue donc le personnage que tenaient jadis de puissants orfèvres, comme saint Éloi, ou les chefs des associations des monétaires romains.

Le prélèvement d'un sou par livre a été régulier et permanent depuis Pépin jusqu'à saint Louis. — Depuis l'édit de Pépin, quelques chartes de donations font allusion à des retenues, mais aucun texte n'en explique la nature [1]. Au contraire, les différents capitulaires de Charlemagne et de ses successeurs relatifs aux monnaies, prescrivent aux monnayers de rendre à son propriétaire toute la matière qui leur a été confiée, sans en retenir la moindre part. Nous avons déjà donné notre avis à ce sujet ; il s'agit actuellement de le justifier, car il serait trop facile de se contenter de la possibilité d'un prélèvement comme preuve de sa réalité. Notons cependant que les anciens auteurs, Le Blanc, Boizard, etc., admettent l'existence d'un prélèvement.

1. La charte de l'église de Châlons (865) mentionne comme faisant partie de la donation « ... *censum qui inde exierit* ».

Digitized by Google

Il est certain que la frappe de la monnaie était alors assimilée à un revenu, à une rente non aléatoire, comme le serait un péage ou un octroi. Les concessions de monnaies aux églises sont de véritables donations. Le monnayer de son côté ne travaille certainement qu'en vue d'un bénéfice, et un personnage aussi important ne peut pas se contenter d'un profit qui ne serait pas en rapport avec sa situation d'entrepreneur et les risques qu'il peut courir, puisqu'il est chargé de payer les frais. Nous allons voir dans un instant par un texte de Philippe-Auguste que le bénéfice industriel et aléatoire du monnayer était alors parfaitement distinct du droit du seigneur sur la monnaie ; c'est ce bénéfice appelé d'abord *monetagium* qui est devenu le *brassage* des règlements ultérieurs[1], tandis que le prélèvement compliqué d'autres prétentions, devenu arbitraire et beaucoup plus élastique que dans le principe, s'est transformé en *Seigneuriage*. En présence des nombreuses donations de l'époque carolingienne, il nous faudra donc nécessairement admettre que, dès cette époque, un règlement intérieur qui ne nous est pas parvenu, disposait, en dehors du service du monnayer, d'une certaine fraction régulière prélevée par l'officier préposé en faveur du fisc ou du concessionnaire. Répétons que l'absence complète de documents ne doit pas trop nous étonner quand on connaît les méthodes suivies par les Carolingiens pour la transmission de leurs ordres, et leur prédilection pour les instructions verbales.

Le texte de Philippe-Auguste auquel nous venons de faire allusion est bien connu. Il a été donné par du

1. Voir la note de la page 55.

Digitized by Google

Cange, visé par Le Blanc, et reproduit par Wailly, Saulcy, etc... C'est le contrat passé en 1202 avec Everard des Vignes, au sujet du partage du *monetagium* de la monnaie de Tournay, dont il est le maître, c'est-à-dire qu'il y est le successeur des anciens monétaires. Le seigneuriage, l'ancienne *moneta,* qui est la retenue fixe opérée, appartient sans conteste à l'évêque de Tournay, arrière-vassal du roi de France, par l'intermédiaire du comte de Flandre. Il est assez curieux de voir que l'évêque semble étranger à l'arrangement passé entre le maître de sa monnaie et le roi de France, dans lequel on se contente de sauvegarder son droit et sa garantie. Par ce contrat le roi s'engage à se porter garant de la monnaie d'Everard et à lui donner cours partout, si elle est conforme à ce qu'il promet, moyennant le tiers du profit du *monetagium,* c'est-à-dire de l'excédent des bénéfices sur les frais. Il prend la précaution d'annoncer que si les frais dépassaient les bénéfices, il ne paierait rien. On voit à quel point ce monetagium diffère du prélèvement certain que nos rois ont tous opéré sur les matières frappées jusqu'à Louis XVI, et dont nous commençons à avoir une notion peu contestable sous Louis IX.

Nous voudrions arriver, malgré l'absence de preuves matérielles, à faire partager notre conviction de la continuité de ce prélèvement depuis Pépin. Nous avons d'abord la nécessité reconnue, constatée par les donations, d'un profit non aléatore à tirer des ateliers, en dehors du bénéfice industriel ; nous allons donner un texte de Charles le Simple qui paraît difficile à comprendre sans cela. Puis nous avons encore la tradition non contestée de la retenue du seizième par saint Louis, et enfin,

Digitized by Google

comme appui accessoire, la filiation des nouvelles unités de poids, issues des hôtels des monnaies, et leurs rapports avec la taille des espèces jusqu'à saint Louis.

Tous les textes de donation de monnaies que nous connaissons sont muets sur la proportion du droit concédé, à l'exception de celui que donne Le Blanc relativement à la donation de Charles le Simple, de la dix-neuvième partie de la monnaie de Compiègne à la chapelle de Saint-Clément, en 919. Le chiffre est précieux à retenir : car prélever un dix-neuvième de l'argent rendu, c'est percevoir un vingtième de la somme totale. Comment expliquer autrement ce nombre bizarre du dix-neuvième? Or nous savons que depuis Charlemagne la livre ne comporte plus que 20 sous. Ce serait donc la retenue d'un sou par livre, comme sous Pépin.

Pourquoi le chiffre du seizième sous saint Louis, chiffre donné par Le Blanc, Boisard et d'autres et qui s'appuie sur des renseignements traditionnels? C'est encore par suite de la persévérance de la même idée de la retenue d'un sou par livre. Sans croire à la livre de 15 onces que Guérard attribue à Charlemagne et à ses successeurs, nous sommes persuadés qu'à un moment du IX^e^ siècle, peut-être à la refonte prescrite par l'édit de Pîtres, on n'a plus taillé que 16 sous à l'ancienne livre romaine, et que l'emploi du marc qui depuis Philippe I^er^ règle seul la taille des monnaies se rapporte certainement à la préférence accordée à ce nombre de 16 sous comptant 192 deniers, ou 16 sous de 12 deniers. Sous saint Louis, le marc de Paris se composait exactement de 16 sous de l'ancienne livre, sur laquelle on a opéré la retenue du seizième.

Digitized by Google

Filiation des nouvelles unités de poids, issues des monnaies, pouvant faire croire à la continuité d'un prélèvement. — Nous voici naturellement ramenés au dernier des arguments dont nous allons essayer de nous servir, et qui repose sur des probabilités assez grandes dans la filiation des nouvelles unités de poids, devenues usuelles après le démembrement de l'empire de Charlemagne. Les recherches que comporte ce genre de preuves sont nécessairement fort arides et se composent d'un échafaudage de calculs qu'il est impossible de faire entrer dans le courant d'une simple étude, sans risquer de fatiguer et de rebuter le lecteur. Comme elles pourront en même temps éclaircir quelque peu les idées très vagues encore que l'on possède sur le système monétaire de saint Louis, il vaut infiniment mieux traiter à part cette partie de la question et nous tâcherons de le faire plus tard, car ici ce serait un véritable hors-d'œuvre et une sorte de superfétation. Nous nous contenterons de donner un aperçu d'ensemble sur l'étroite connexité des monnaies et des poids, au moment de la formation des nouvelles unités.

A l'origine, les systèmes pondéraux se confondaient exactement avec les systèmes monétaires, les monnaies n'étant guère que des poids de métaux précieux. Par une sorte de retour des choses, c'est de la fabrication des monnaies que sont sorties les seules unités de poids qui ont survécu à la décentralisation féodale. Les anciennes unités populaires, et même la livre romaine, seule unité officielle de toute l'Europe centrale et occidentale qui était acceptée depuis des siècles pour toutes les transactions publiques et privées, ont cédé la

Digitized by Google

place à des unités modernes sorties des hôtels des monnaies, et basées sur les étalons choisis pour la taille des espèces. Il faut ajouter que si ce passage a pu se faire sans résistance et sans secousses, c'est que les nouveaux poids correspondaient sensiblement à des fractions commodes de l'ancienne livre. La preuve de cette origine est formelle et indiscutable pour tous les peuples qui ont eu la livre d'argent comme base de leur système monétaire, car si le mot de sou a disparu de bonne heure comme sous-multiple de la livre-poids, le mot de denier a généralement prévalu et subsiste encore dans les anciennes mesures de tous ces pays. L'once romaine, douzième de la livre, est tombée devant le sou aussitôt que celui-ci a signifié le vingtième d'une livre sous Charlemagne, ce qui donnait de faciles diviseurs. L'once se divisait en 6 sextules, 24 scrupules, etc... Le sou se divise en 12 deniers, 24 oboles et 288 grains. Aux IX^e^ et X^e^ siècles, le sou ne signifie plus guère qu'un poids. Au XI^e^ siècle même, il s'emploie encore dans ce sens, mais concurremment avec l'once qui reprend faveur. C'est ce qui explique le texte donné par Le Blanc (page 146) où le roi Robert donne des sous d'or à l'église d'Orléans et où cet auteur a voulu voir des monnaies d'or, tandis que le contexte montre bien un certain poids pesé d'abord, puis vérifié à la monnaie. Ce même roi donne cent sous d'or pour en faire un calice d'or fin. Si ces sous étaient des monnaies, il faudrait accepter qu'un calice d'or de cette époque n'aurait pesé que 350 grammes environ, ce qui est vraiment trop peu. En y voyant un poids, c'est un objet de 1,636 grammes, nombre beaucoup plus acceptable.

Digitized by Google

Il a fallu les fortes diminutions de poids qui ont amené les deniers du commencement du XII^e^ siècle à ne plus peser que la moitié à peine des forts deniers carolingiens, tout en n'étant plus guère frappés qu'au tiers du fin, pour que le langage courant fût obligé de différencier plus complètement les unités de poids des sommes d'argent dont elles avaient pris le nom. Pour éviter les confusions on a repris le mot de once, dont on a fait un double sou de 24 deniers, qui, dans le marc de Paris, ne différait que d'un neuvième en plus de l'ancienne once romaine, et qui s'en rapprochait davantage encore dans les autres marcs. Les hôtels des monnaies ont seuls gardé les sous de poids dans leurs habitudes intérieures. C'est à la même époque que, pour les mêmes raisons, le marc se substitue peu à peu à la livre comme unité de poids, en consacrant l'usage de ne plus prendre comme base que 16 sous, ou 8 onces, au lieu de 20. Mais laissons ces digressions, et qu'il nous suffise d'avoir indiqué la nature des arguments que nous tâcherons de tirer des unités de poids. Nous dirons simplement que c'est appuyé sur de grandes vraisemblances que nous sommes arrivés à croire que le prélèvement du seizième par saint Louis n'était que la continuation de la retenue d'un sou par livre prescrite par Pépin et régulièrement maintenue pendant cinq siècles, retenue qui, dans le début, a certainement été purement administrative.

En fait de preuves, les meilleures sont parfois l'absence de tout fait contradictoire que l'on soit obligé d'interpréter et d'accommoder, pour le faire cadrer avec le système prôné. C'est cette absence de contradiction que nous pouvons revendiquer en cherchant à établir que

Digitized by Google

sous les premiers Carolingiens, la frappe et la surveillance de la monnaie étaient des opérations purement administratives et absolument de même ordre que toutes celles qui faisaient partie des attributions des comtes, c'est-à-dire des opérations tenant uniquement à leurs fonctions et non à leur personne. Nous espérons avoir réussi dans cette première partie de notre travail et nous nous croyons en droit de répondre à la question posée : *Oui, il y avait, au moment de l'évolution féodale, interdiction de frapper monnaie pour les particuliers, et droit exclusif en faveur de l'autorité publique et de tous ceux qui en avaient la délégation. Ce droit était non seulement de date plus récente, mais aussi de moindre importance dans les esprits que celui de haute justice, par exemple. Seulement il comportait un revenu, comme un péage, une douane ou un octroi.*

II. — La monnaie a-t-elle été l'objet d'empiétements particuliers ?

L'autorité publique passe aux mains des comtes et des évêques. — Arrivons au seuil de l'accomplissement de l'établissement de la féodalité, après la mort de Charles le Chauve, pendant les courts règnes de son fils et de ses quatre premiers successeurs. Personne ne conteste au roi l'autorité publique et cependant il en perd peu à peu les derniers vestiges.

Depuis longtemps l'obéissance des vassaux ressemble à une sorte de convention bilatérale ; les rois y comptent de moins en moins, et la sollicitent rarement, n'ayant

Digitized by Google

plus que peu de chose à proposer en échange, depuis qu'ils se sont enlevé le droit de distribuer les bénéfices sans l'assentiment des grands, et que ceux-ci sont devenus de plus en plus grands personnages. Le plus caractéristique des liens qui se relâchent alors, c'est celui de l'impôt : Les sommes provenant encore des divers impôts subsistants, dont le revenu n'avait pas été concédé, cessent de parvenir au palais, et restent définitivement dans les mains de ceux qui étaient chargés de les percevoir. Elles passent à l'état de redevances féodales aux héritiers des anciens fonctionnaires devenus eux-mêmes héréditaires. En eût-il pu être autrement au sujet des ateliers monétaires, dont le profit se concédait précisément aux mêmes personnes et de la même manière que toute autre redevance ?

« Le comte, comme le dit Fustel de Coulanges, qui exerçait dans sa circonscription tous les droits royaux, l'ancien *imperium* romain, « *reipublicæ vel regiam potestatem* », qui publiait les ordonnances, faisait observer le ban du roi, rendait la justice, exécutait les arrêts, percevait les impôts et les douanes, surveillait la fabrication des monnaies, qui commandait les soldats et gardait les châteaux forts, — se mit à considérer toutes ces fonctions comme un bénéfice qu'il pouvait administrer à son profit[1]. Une fois l'hérédité acquise pour tous les fonctionnaires de tout ordre, bien plutôt par la force des choses que par la faiblesse d'un monarque, — l'autorité publique, c'est-à-dire l'ensemble des droits régaliens

1. Cette phrase et les suivantes, jusqu'à la fin du paragraphe, sont presque intégralement tirées du livre IV, chapitre VII, des *Transformations de la royauté à l'époque carolingienne* (pages 654 et suivantes).

Digitized by Google

resta dans les mains des anciens fonctionnaires, à titre héréditaire et patrimonial. Sans se confondre précisément avec la *seigneurie,* elle s'unit à elle. *En principe,* elle continua d'émaner du roi. En fait, elle fut exercée par des hommes indépendants du roi. Elle appartint aux seigneurs qui descendaient des anciens fonctionnaires royaux, et qui continuaient à porter les titres des anciens emplois. Ce ne furent plus les rois, ce furent les ducs, les comtes et les vicomtes, qui jugèrent sans appel, *battirent monnaie* et qui gardèrent les châteaux forts. *Les évêques et quelques abbés acquirent les mêmes pouvoirs.* Les immunités concédées en masse aux églises furent souvent augmentées du don des impôts publics. Bien plus, comme les Carolingiens avaient eu pour règle de politique de se servir des évêques et des abbés comme fonctionnaires publics, ces dignitaires de l'Église qui étaient semblables aux comtes firent comme eux. Après avoir possédé l'autorité publique comme représentants du roi, ils la gardèrent en leur nom propre, et souvent, ils se firent donner le titre même de comte avec tous les droits qui y étaient attachés.

« Il est utile de remarquer que le grand pouvoir des seigneurs leur venait de la royauté et ne fut entre leurs mains que cette royauté morcelée. C'est pour cela que la hiérarchie féodale fut la continuation de la hiérarchie administrative. C'est aussi pour cela que, comme ces droits régaliens n'avaient jamais formellement été enlevés au roi, ni annulés par aucun acte régalien, qu'ils n'étaient que la continuation de l'autorité royale, et qu'ils n'appartenaient aux seigneurs que par délégation, — il ne fut pas très difficile aux rois de les ressaisir plus

Digitized by Google

tard. Quand ils les reprirent aux comtes et aux évêques, ils les retrouvaient intacts, comme si ces seigneurs n'en avaient été pendant quatre siècles que les fidèles dépositaires. »

Passages des ateliers monétaires aux mains des comtes et des évêques. — C'est à dessein que nous avons tenu à transcrire presque littéralement la longue citation qui précède, car elle semble résoudre complètement la question. Nous n'avons aucun renseignement, aucune trace de document qui nous permette de penser que la monnaie ait été traitée nulle part d'une autre manière qu'aucun autre attribut de l'autorité publique. Du reste la modification progressive de l'attitude des vassaux à l'égard du roi n'a pu toucher en aucune façon les cadres inférieurs, dont elle respectait nécessairement la situation acquise. Il est certain que l'excès de décentralisation politique a été surtout un gage de sécurité pour tous les fonctionnaires locaux qui y perdaient des supérieurs gênants, arbitres de leur destinée. Ils ne pouvaient, pour ainsi dire, s'apercevoir du déplacement de l'autorité publique, sans aucun effet pour eux, dans un milieu où toutes les conditions des personnes et des propriétés étaient, depuis longtemps déjà, foncièrement féodales.

Nous ne connaissons pas suffisamment la constitution des ateliers et la composition de leur personnel, pour suivre le sort des différents officiers qui s'y trouvaient à côté du monnayer. Pour la monnaie royale, le premier document que nous ayons est un édit de Philippe-Auguste en 1214[1], qui crée les offices de juge-garde et contre-

1. Cette charte a été contestée ; elle est au moins suspecte.

Digitized by Google

garde, ou du moins en fait l'objet d'un règlement, car on pense qu'il n'a fait que régulariser des fonctions qui ont dû exister depuis la formation des ateliers. « L'opinion commune, dit Boizard, est que ces officiers ont été installés à la suite de l'édit de Pîtres de 864. »

Quant au *monetarius*, le chef de l'atelier, tel il était au IXe siècle, au seuil de la période, et tel il se retrouve au XIe siècle. Seulement il change de nom et devient le *dominus monetæ*, le maître de la monnaie, plus tard, le maître particulier, lorsque l'on a créé des maîtres généraux. D'entrepreneur percepteur, il devient probablement alors entrepreneur fermier, au nom du pouvoir local pour lequel il frappe. Mais c'est bien le même personnage, comme le prouve le titre de Dom Luc Dachery, cité par Le Blanc (page 79), où le frère du châtelain de Tournay est encore appelé *monetarius*, en expliquant qu'il est *dominus monetæ tornaciensis*. Les deux frères se trouvent ainsi officiers de l'évêque auquel appartient la monnaie.

On peut croire néanmoins que la garantie de sincérité n'a pu que diminuer à la suite du trop grand rapprochement, on peut dire la confusion, qui s'établit entre le pouvoir qui frappe et le contrôle local. Nous entrons évidemment dans une période de fraude facile, bien mieux de fraude autorisée, puis habituellement commandée. Mais les conséquences de l'établissement du régime féodal sur la bonté des espèces appartiennent à la seconde partie de ce travail, dans laquelle nous nous proposons de chercher à quelle époque et comment a eu lieu la véritable usurpation dans le droit de monnayage, quand les seigneurs se sont permis de changer les types

Digitized by Google

royaux, en les diminuant de poids et de titre, et en substituant leurs propres empreintes à celles des rois actuels ou bien à celles des rois antérieurs. Qu'il nous suffise de constater ici que nous ne voyons aucune usurpation à l'origine de ce monnayage.

Les caractères typiques des monnaies féodales ont été parfaitement définis par B. Fillon. Tout dernièrement M. A. de Barthélemy les a repris et en a tiré les plus intéressantes conséquences pour l'étude et la classification des monnaies carolingiennes. Il a montré que, dans la monnaie féodale, la présence des noms et monogrammes royaux a commencé par être nécessaire pour donner une apparence légale à la monnaie ; que parfois ces noms sont continués indéfiniment depuis la première émission et que quelquefois ils changent. Ce qui prouve que les noms et monogrammes royaux étaient pris arbitrairement, c'est que l'on a des deniers de Bourges au nom de Louis IV avec le monogramme d'Eudes, de Lothaire avec celui de Charles et même d'Eudes avec ce dernier monogramme. Le Blanc nous avait déjà appris que des deniers de Louis III et Carloman avaient le monogramme de leur grand-père Charles le Chauve. A Langres, les pièces de Louis d'Outremer ont été continuées jusqu'au XII^e^ siècle ; de même à Châlons, à Bourges, à Melle en Poitou, etc., on a utilisé pendant une durée plus ou moins longue les noms et monogrammes, plus ou moins dégénérés, des rois du siècle précédent.

La permanence, ou plutôt l'immobilisation des types est bien le témoignage frappant d'une déférence insouciante. On comprend du reste les difficultés et le peu d'utilité de changements trop fréquents pour les coins,

Digitized by Google

eu égard à la dissémination et à l'éloignement de certains ateliers, à la rareté de bons graveurs, et aussi aux faibles proportions de la plupart de ces émissions.

CONCLUSION

Nous ne pouvons mieux terminer la première partie d'une étude où la numismatique touche de si près à l'histoire, qu'en appelant l'attention sur les services que ces deux sciences peuvent se rendre l'une à l'autre. L'exemple de la féodalité naissante s'offre devant nos yeux : la frappe féodale est un fait, et les échantillons en sont assez nombreux et assez clairs pour composer des séries qui ne laissent plus subsister que peu d'incertitudes. D'abord les types y semblent comme immobilisés ; puis les dégradations progressives amènent des transformations assez nettes et l'on trouve aussi parfois de brusques changements, qui reflètent exactement les modifications des situations politiques.

Voilà bien des documents, sans contredit ; ils restent sous les yeux ; on peut les toucher, les étudier et les commenter à loisir. Comment expliquer que, si les numismatistes se sont avant tout inspirés de l'histoire et s'ils ont employé leur temps et leur zèle à utiliser les recherches locales aussi bien que les grands travaux d'ordre plus général, pour n'agir qu'en connaissance de cause, les historiens même les plus consciencieux n'ont pas eu habituellement les mêmes soucis à l'égard de la numismatique ? Les premiers ont mis à profit la multi-

Digitized by Google

plicité des renseignements qu'ils se sont procurés pour arriver à une bonne interprétation et à une juste classification de leurs échantillons. Les seconds se sont surtout fait remarquer par une abstention au moins singulière, d'autant plus que la nouvelle école déclarait se faire un devoir de ne rien imaginer, de n'obéir à aucune opinion préconçue, mais de ne négliger aucun document et d'y prendre tout ce qui s'y trouvait et rien de ce qui n'y était pas, en considérant avec soin les contextes et les milieux.

Nous sommes forcés d'avouer que le maître incontesté pour la période qui nous occupe, le regretté Fustel de Coulanges, ne semble pas s'être préoccupé, plus que ses devanciers et ses émules, du vaste champ où chacun devait être trop heureux de glaner. La mort l'a enlevé, il est vrai, avant qu'il ait pu avancer son œuvre jusqu'au cœur de la féodalité, dont il avait si bien expliqué les anciennes origines, les caractères essentiels et la lente préparation. Puissions-nous y apporter plus tard une légère contribution personnelle, grâce aux considérations qui se tirent de l'étude du monnayage et des monnaies !

Digitized by Google

LE

LAC DE LA MEIX

LÉGENDE VOSGIENNE

Le lac de la Meix, d'un aspect très sombre, couvre un plateau situé sur le versant de la montagne et entouré par la forêt.

Au bord du lac il y a des ruines qui seraient celles d'une chapelle consacrée à la Vierge et près de laquelle, selon la tradition, on enterrait les petits enfants qui mouraient sans baptême.

Autrefois le lac n'existait pas. La chapelle était le but de fréquents pèlerinages. A certaines époques, le curé d'un village voisin montait avec ses paroissiens et venait dire la messe sur l'autel de la Vierge.

Mais non loin de la chapelle se trouvait un hameau peuplé d'impies qui tournaient le culte en dérision. Le prêtre étant venu, selon l'usage, célébrer la messe le jour de la Pentecôte, ils s'assemblèrent et par le bruit de leurs

Digitized by Google

danses, par leurs clameurs, leurs chants impies, le contraignirent à quitter l'autel.

Le châtiment fut prompt. Dans la nuit un orage éclata sur la montagne. Un lac qui se forma soudainement engloutit les coupables.

Et chaque année, dit-on, quand revient l'époque du sacrilège, un bruit de danses et de chants sort du lac, mêlé aux plaintes des malheureux dont il est la tombe.

I

Au flanc de la montagne est un plateau désert.
La forêt qui descend l'entoure; il est couvert
D'un lac aux profondeurs funèbres.
Tu frémis, voyageur, à l'aspect de son bord
Qui semble recéler un mystère de mort,
Enseveli dans ses ténèbres.

Des ruines sont là, baignant leur pied dans l'eau,
Tu voudrais, contemplant ce sinistre tableau,
Interroger les anciens âges.
Descends donc au hameau; recueille les récits
De pères craignant Dieu, répétés par leurs fils,
Pieux et constants témoignages.

Digitized by Google

II

Consacrée à la Vierge, on voyait autrefois
Une chapelle agreste assise auprès du bois ;
Les temps en ont disjoint la pierre.
Là les petits enfants dans la terre couchés,
Nouveau-nés sans baptême à leur mère arrachés,
Avaient leur tertre funéraire.

Près de leur lit glacé, la mère qui pleurait
Se disait que la Vierge à leur secours viendrait
Dans ce lieu plein de ses louanges ;
Elle aurait en pitié l'âme des petits morts !
Ces innocents sitôt séparés de leurs corps
S'en iraient rejoindre les anges.

Des miracles sans nombre attestaient son pouvoir :
Voyez jusqu'où s'étend ce lac aveugle et noir !
C'était la joyeuse prairie
Dont les riants abords, ombragés de sapins,
Se peuplaient au printemps de mille pèlerins
Invoquant la Vierge Marie !

En foule ils accouraient, et la femme et l'enfant
S'empressaient à parer son autel triomphant,
Brillant de fleurs et de lumières.
L'infortuné, le faible, heureux dans ces beaux jours,
Pour le corps et pour l'âme implorant son secours,
Confondaient leur foi, leurs prières.

Oui ! c'est là, dans les temps, soulageant les douleurs,
Que votre main céleste essuya bien des pleurs,
Que vous avez calmé tant de plaintes amères,
Vous, Mère du Sauveur, la plus sainte des mères,

Bayerische Staatsbibliothek München
Digitized by Google

Qui savez adoucir par le baume divin
La blessure insensible à tout remède humain ;
Car vous avez connu dans l'épreuve mortelle
Le désespoir sans fond de l'âme maternelle.

III

Mais la noble forêt, la prairie et l'azur,
Temple où les bonnes gens apportaient un cœur pur !...
Comment a disparu leur divine allégresse ?
Quel deuil y répandit cette grande tristesse ?
Quoi ! le vallon fleuri n'est plus qu'un lac dormant !
De quel crime est sorti cet affreux changement ?

Non loin du pieux édifice
Hélas ! fut un hameau sur la rive du bois ;
La Vierge en vain parlait, toujours bonne et propice,
A ceux qui vivaient sous ses toits.

Sur eux elle était sans empire ;
Et vils blasphémateurs, en leur brutal dédain,
Ils chassaient le pardon, misérable délire !
Prêt à descendre de sa main.

Le ciel enfin jugea la mesure comblée !
Le prêtre était venu du fond de la vallée ;
Car c'était le grand jour où la langue de feu
Transforma le disciple en apôtre de Dieu.
Un autel sous l'ombrage assemblait les fidèles,
D'où montait la prière aux voûtes éternelles.
C'était l'instant divin qui s'empare du cœur
Dans le recueillement qui l'unit au Sauveur,

Digitized by Google

Et courbe tous les fronts sous la grande Victime,
Quand un bruit qui semblait de l'infernal abîme
Frappa les assistants d'épouvante et d'horreur.
Du lieu sauvage, impie, une affreuse clameur
Sortait, mêlée aux sons d'une danse effrénée,
De rondes entraînant la bande forcenée,
Tumulte qui s'approche et cris retentissants
Couvrant la voix du prêtre et ses sacrés accents !
Insensés qui bravaient la colère céleste
Et dictaient leur arrêt dans ce moment funeste !

IV

Des fidèles suivi, le prêtre consterné
Redescendit, pleurant ce peuple infortuné.
Cependant le soleil se coucha sans nuage ;
Rien à des yeux mortels, rien n'annonçait l'orage.
Mais aux pervers dormant de leur dernier sommeil
Dans l'ombre il préparait un suprême réveil.

Il éclata sur la montagne,
Frappant le coupable éperdu ;
Il épouvantait la campagne
De son tonnerre inattendu.
La forêt mugit dans ses ombres
Entrechoquant ses masses sombres
Que sillonne un torrent de feu ;
Et tremblant de la base au faîte
La montagne dans la tempête
Voyait passer la main de Dieu.

Digitized by Google

V

A l'aube, dans le ciel la paix est revenue ;
A l'horizon fuyaient les débris de la nue ;
Et les airs sont plus purs, un doux soleil reluit.
Encore tout ému de l'effrayante nuit
Le bûcheron repart, chargé de sa cognée,
Car il lui faut gagner le pain de la journée.
Les chênes dépassés, il suivait le sentier
Traversant la prairie et menant au chantier.
Du milieu des sapins il cherche la clairière ;
Il croyait la revoir envoyant sa lumière.
Dieu ! plus il en approche et plus le jour pâlit !
Elle apparut enfin dans un funèbre lit,
Ne montrant que la mort de l'une à l'autre rive,
Son eau morne roulant une rumeur plaintive.
Il s'arrête ; la peur a glacé ses esprits,
L'écho de l'autre bord répond seul à ses cris.

A la race coupable en son sein abîmée
La terre ouvrit la tombe aussitôt refermée.
Elle a vomi le flot de ce gouffre béant ;
Le blasphème englouti se perd dans le néant.

VI

Parfois le vent se lève autour de ces abîmes.
Il incline en passant et fait gémir les cimes
Des arbres confinant au silence des eaux.
Vous dirai-je la plainte errant dans leus rameaux ?

Digitized by Google

Qu'es-tu devenue, ô chapelle antique ?
Voici ton vieux toit, tes murs écroulés ;
Adieu pour jamais ta pompe rustique !
Car la Vierge a fui ces lieux désolés.

Elle a disparu, la faveur divine
Qui de toi faisait l'honneur des forêts ;
Nous les grands sapins, couvrant ta ruine,
Murmurons en vain d'éternels regrets.

Nous ne prêtons plus l'ombre hospitalière
Au pèlerin las de l'ardeur du jour ;
Nous n'entendons plus la tendre prière
Du cœur maternel débordant d'amour.

Ici le printemps n'a plus son sourire,
Le charme pieux des temps révolus,
Les fleurs, les parfums et l'air qui soupire
Et vient caresser nos fronts chevelus.

Nous avions jadis des hôtes fidèles ;
Avec les enfants venaient les oiseaux.
L'enfant ne vient plus, l'autre à tire-d'ailes
Passe, il fuit bien loin, loin des noires eaux.

Adieu pour jamais !... Et dans les ténèbres
Un oiseau nocturne, au vol bas et lourd,
Va jetant au vent ses clameurs funèbres
Et rase le flot de ce gouffre sourd.

VII

Le soir, le bûcheron, sa tâche suspendue,
Quand il longe cette eau dans l'horreur étendue,

Digitized by Google

Se signe et de côté jette un regard furtif.
Inquiet, haletant, pressant son pas craintif,
Il cherche dans le ciel un reste de lumière ;
Qu'il a hâte à revoir le feu de sa chaumière !
De retour au foyer, rêveur, parfois il dit
Qu'il a vu le démon gardant l'endroit maudit.
La femme joint les mains : « Que le ciel nous protège
Comme il a justement puni le sacrilège ! »

VIII

Oui ! la foudre en ces lieux a laissé sa terreur !
Regardez les fumants du tonnerre vengeur !
Et quand s'est accompli le cercle de l'année,
Le jour même où revient la fête profanée,
Pour rappeler le crime et pour épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter,
Dieu commande à l'abîme, ordonnant qu'il atteste
Aux générations le châtiment céleste.

Les murmures des bois et ceux des vents du Ciel
Se taisent, la montagne écoute l'Éternel.

De l'abîme, dans ce silence,
S'élève un souffle furieux ;
Son eau qui bouillonne et s'élance
S'agite en flots tumultueux ;
Et les profanateurs, descendus dans la fange,
Se sont levés de leurs tombeaux
Comme on dit qu'entendant la trompette de l'ange
Les morts secoueront leur repos.

Digitized by Google

Alors revient l'abominable danse
Qui les emporte à travers le chaos ;
La ronde tourne et toujours recommence
Au bruit affreux d'instruments infernaux.

Qui les entend ne saurait dire
Ce qu'ils souffrent, dansant ainsi,
Quelle torture les déchire
Dans leur tourbillon sans merci !

IX

Malheureux !... Sera-t-il éternel, leur supplice ?
Malgré le sacrilège et son énormité,
S'il doit l'être, Seigneur, devant votre justice,
Peut-être il ne l'est pas devant votre bonté.

Digitized by Google

PHILIPPE D'ORLÉANS, RÉGENT

SA JEUNESSE
L'INFLUENCE QUE SON ÉDUCATION EUT SUR SA VIE

PAR M. DRUON

I

LE PRINCE CHANGE PLUSIEURS FOIS DE GOUVERNANTES ET DE GOUVERNEURS. — PRÉCEPTEURS : SAINT-LAURENT ET DUBOIS.

Du second mariage de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, avec Charlotte-Élisabeth de Bavière[1], naquit à Saint-Cloud, le jeudi 2 août 1674, Philippe, duc de Chartres. Le duc d'Orléans avait eu deux autres fils : de sa première femme, la charmante Henriette d'Angleterre, Philippe-Charles, né le 16 juillet 1664, et mort le 8 décembre 1666; et de Charlotte-Élisabeth, Alexandre-Louis, né le 2 juin 1673, et mort le 16 mars 1676. Tous les deux avaient porté le titre de duc de Valois : il semblait donc que ce titre dût passer au jeune Philippe, resté seul fils. Mais Monsieur n'était pas exempt de quelque crainte superstitieuse : le nom qu'avaient reçu les deux aînés, morts en si bas âge, fut trouvé malheureux[2]. Le

1. C'est la princesse Palatine dont nous avons eu si souvent à citer les lettres, et que nous désignerons ici sous le nom de Madame.
2. Madame, Lettre du 23 septembre 1717 (Brunet).

Digitized by Google

troisième continua donc de s'appeler duc de Chartres, titre qui depuis dans la famille désigna le futur duc d'Orléans[1].

Jamais deux époux ne furent plus dissemblables que les parents du jeune prince dont nous avons à parler. Nous savons ce qu'était Monsieur, aimable, gracieux, mais vain, efféminé, se faisant une grande affaire de la parure, livré à ses favoris, réunissant en lui toutes les faiblesses. Madame au contraire était forte, courageuse, droite, franche jusqu'à la rudesse, pleine d'honneur et de probité, mais sévère dans ses jugements, d'une humeur souvent dure et sauvage, sans souci de la toilette, en tout tenant beaucoup plus de l'homme que de la femme. Dans le fils qui naquit de leur union nous aurons à signaler bien des contrastes.

Dès qu'il fut au monde, on tira son horoscope : ce n'était plus sans doute que par amusement ; Madame du moins n'ajoutait aucune foi à ce qu'annonçaient les astres. L'horoscope dit que le nouveau-né serait pape un jour. « Moi je crains bien, écrit sa mère, que ce petit ne soit l'Antéchrist[2] ». Entre le Régent et un pape, la différence est grande assurément, comme entre le noir et le blanc. Mais pourquoi Madame, à propos de cet enfant, pensait-elle à l'Antéchrist ? Elle ne le dit pas ; mais nous savons qu'avec sa rigidité de principes elle était fort souvent révoltée du spectacle qu'offrait la cour, et surtout la cour particulière de Monsieur. Habituée dans sa jeunesse, par

1. C'est de nos jours seulement que le titre de duc de Chartres a été donné à un prince qui n'était pas l'aîné.
2. Lettre du 16 novembre 1674.

Digitized by Google

son éducation huguenote[1], à lire la Bible et à en faire des applications, elle voyait comme des antéchrists dans ces mignons de Monsieur, un chevalier de Lorraine, un marquis d'Effiat, qu'elle abhorrait non seulement pour leur impiété et leur immoralité notoire, mais aussi pour leur scélératesse et les crimes dont elle les jugeait capables[2]. N'était-il pas à craindre qu'élevé dans ce milieu son fils ne suivît plus tard leurs détestables exemples?

Le duc de Chartres eut pour gouvernante la maréchale de Clérembault. C'était une personne de mérite, à en juger par les sentiments d'estime et d'affection que Madame avait pour elle, et qu'elle garda jusqu'à son dernier jour. Mais d'Effiat ambitionnait cette place pour sa femme; Monsieur, qui ne savait rien refuser à son favori, congédia la maréchale, au grand regret de Madame[3], dont la correspondance nous révèle le perpétuel désaccord qui existait entre les deux époux.

L'enfant, remis d'abord à la maréchale de Clérembault, puis à la marquise d'Effiat, était d'une constitution délicate. Il ne se fortifia que vers sa douzième année. En 1680, comme l'époque approchait où il faudrait lui donner un gouverneur, le bruit courut que le marquis de Sillery serait appelé à ces fonctions. Quoique la nomination fût annoncée comme prochaine, presque per-

1. Elle était née et avait été élevée dans le protestantisme, qu'elle dut abjurer à dix-neuf ans, pour épouser le duc d'Orléans.

2. Elle n'hésite pas à les accuser d'avoir empoisonné la première femme de Monsieur. Lettres du 13 juillet 1716 et du 24 décembre 1719.

3. Madame, Lettre du 15 décembre 1679. Après la mort de Monsieur, Madame rappela auprès d'elle son amie. Depuis elles vécurent toujours ensemble, et moururent à quelques jours de distance, M^me^ de Clérembault la première. « Il est bien douloureux de perdre une amie avec qui on a vécu cinquante et un ans », écrit Madame le 29 novembre 1722.

Digitized by Google

sonne à la cour n'y voulait croire, tant qu'elle ne serait pas faite. « Je n'en crois rien du tout, écrit Mme de Sévigné ; il serait grossier de dire pourquoi ; il y a trop de raisons[1]. » On voit par là que M. de Sillery était tenu en assez médiocre estime. La charge fut donnée, en 1681, au maréchal duc de Navailles, celui-là même qui avait été longtemps disgracié, avec sa femme, pour avoir empêché, autant qu'il le pouvait, les amours de Louis XIV avec les filles d'honneur de la reine. Mais ce n'était ni pour sa vertu, qui était fort grande, ni pour ses lumières, car il était d'esprit assez médiocre, qu'il avait été mis auprès du duc de Chartres. Monsieur était flatté d'avoir, pour gouverneur de son fils, un personnage qui par ses titres décorât cet emploi.

M. de Navailles, dans ses mémoires, assure qu'il n'avait nullement désiré ces fonctions, qu'il aurait préféré achever sa vie dans la retraite. « Mais quand j'eus vu, dit-il, et observé le jeune prince qu'on me confiait, je lui trouvai l'esprit si avancé et un si beau naturel que je fus consolé de tout, et je ne songeai plus qu'à donner tous mes soins à son éducation[2]. » Il n'eut pas à les donner longtemps ; car le 5 septembre 1684 il vint à mourir. Il fut remplacé, au mois de décembre suivant, par le maréchal d'Estrades, qui s'était distingué comme militaire et comme négociateur[3]. Mais il était vieux et malade ; « cette éducation laborieuse d'un jeune prince ne convenait ni à son humeur ni à sa santé[4] », et sa fin,

1. Lettre du 18 septembre 1680.
2. A la fin des mémoires.
3. Il a laissé des mémoires sur ses ambassades.
4. *Coll. des mém.* Abbé de Choisy, 600.

Digitized by Google

arrivée le 26 février 1686, laissa de nouveau la charge vacante. Elle fut donnée, deux mois après, au duc de La Vieuville, gouverneur du Poitou, et fils de l'ancien surintendant des finances sous Louis XIII[1].

Un sort fâcheux semblait poursuivre le duc de Chartres dans la personne de ceux auxquels était successivement remis le soin de son éducation. La Vieuville ne tarda pas à être enlevé aussi à ses fonctions ; il mourut le 2 février 1689. Benserade dit à cette occasion, et ce mot courut tous les salons : « Monsieur a bien de la peine à élever un gouverneur pour son fils. »

Le marquis d'Effiat se mit sur les rangs pour succéder à La Vieuville. Monsieur se décida facilement en sa faveur. Mais ce choix révoltait Madame. Après avoir essayé vainement de faire revenir son époux sur ses intentions, elle s'adressa au roi lui-même : elle lui représenta combien il serait indigne de confier le duc de Chartres à un homme accusé d'avoir empoisonné M^me^ Henriette, convaincu d'ailleurs de mœurs infâmes, et qui ne manquerait pas d'instruire le jeune prince dans les vices les plus horribles du monde. « On pourrait croire, disait-elle, que mon fils est la maîtresse de d'Effiat. » Elle priait donc le roi de choisir lui-même un honnête homme, et de le proposer à son frère, qui n'oserait refuser[2].

Madame aurait désiré pour cet emploi M. de Béthune, alors ambassadeur en Pologne ; mais sa présence à Varsovie était jugée nécessaire aux intérêts de l'État. Enfin,

1. « Il aurait mieux valu, observe le marquis de Sourches (I, 381), prendre un homme capable qu'un homme titré. »

2. Il faut lire sur toute cette affaire, qui fut longue, les lettres fort intéressantes de Madame, en date du 20 mai, du 26 août et du 21 septembre 1689.

Digitized by Google

le 26 septembre, sept mois après la mort de La Vieuville, le marquis d'Arcy fut nommé gouverneur. Il avait été chargé de diverses ambassades, où il s'était acquis une juste réputation ; c'était de plus un officier très brave, et fort capable d'exciter et de régler en même temps le courage d'un jeune prince : nous verrons plus tard comment, sous sa conduite, son élève se comporta fort brillamment au feu. Cette éducation militaire était presque la seule dont M. d'Arcy eût à se charger ; car, quand il fut mis auprès du duc de Chartres, celui-ci avait plus de quinze ans ; c'est-à-dire que déjà beaucoup d'idées devaient être inculquées, beaucoup d'habitudes prises, qu'il n'était plus guère possible de changer.

Le dernier gouverneur arrivait un peu tard pour former véritablement le caractère du prince ; mais ceux qui l'avaient précédé dans ces fonctions, quelle avait été leur influence ? Bien faible, à ce qu'il semble. Eussent-ils eu, ce qui est douteux, les qualités que réclamait leur emploi, ils étaient restés trop peu de temps pour exercer une action sérieuse. Les sous-gouverneurs, car il y en eut deux successivement, ne furent pas plus utiles. Le premier, M. de Fontenay, était un gentilhomme de Normandie ; il aurait été extrêmement capable, dit Saint-Simon, mais il était trop âgé ; il avait un fils, qui fut plus tard l'un des roués du Régent, M. de Nocé. La vieillesse le mettant bientôt tout à fait dans l'impossibilité de remplir ses fonctions, M. de Fontenay fut remplacé par M. de La Bertière, brave et honnête militaire, mais dont le prince ne s'embarrassait guère, quoiqu'il l'estimât [1].

1. Saint-Simon, *Mémoires*, XII, 101.

Digitized by Google

Ce fut sur un simple serviteur que retomba surtout l'éducation du jeune Philippe. Monsieur avait dans sa maison, comme sous-introducteur des ambassadeurs, un certain Saint-Laurent. « C'était un homme de peu et de basse mine », dit Saint-Simon, qui ajoute tout de suite qu'il avait un extrême mérite, et qu'il était le plus propre de son siècle à former un grand roi[1]. On lui remit la direction du prince, parce qu'on le tenait en haute estime, mais on ne lui donna aucun titre, parce qu'on ne le trouvait pas de condition assez relevée.

Que Saint-Laurent ait été doué des plus rares qualités, nous n'y contredisons point. Mais quels que fussent ses mérites, pouvait-il, dans le rang subalterne où il était laissé, avoir réellement toute l'autorité d'un gouverneur? Pour imposer au besoin le respect et l'obéissance, le titre n'était pas chose indifférente. La situation de Saint-Laurent était assez difficile; elle fait songer à celle de ces affranchis, chargés, chez les anciens, de l'éducation des fils de famille. Souvent sans doute il lui fallut beaucoup d'habileté pour se faire écouter de son élève. Et ce n'est pas seulement avec lui qu'il dut user d'adresse. Saint-Simon a beau nous assurer que les gouverneurs ne le furent qu'en apparence, que Saint-Laurent garda toujours le même pouvoir: il nous est difficile de ne pas avoir à cet égard des doutes. Comprend-on bien des personnages considérables, maréchaux et ducs, MM. de Navailles, d'Estrades, de La Vieuville, s'effaçant complètement devant cet adjoint, d'état fort modeste?

1. *Mémoires*, I, 19. M de Sourches (II. 72) fait également un grand éloge de Saint-Laurent.

Digitized by Google

Combien durent manquer ici l'unité de direction et l'esprit de suite, choses si importantes dans l'œuvre de l'éducation, on le voit déjà ! Mais ce n'est pas tout. Que les rois ne se soient guère occupés de leurs dauphins, c'est tout simple : ils devaient donner leur temps aux fonctions de la royauté. Mais Monsieur était affranchi du souci des affaires ; il aurait pu prendre une part assez grande à l'éducation du duc de Chartres : il vivait avec lui beaucoup plus que le roi ne pouvait vivre avec son héritier. Mais loin que le fils ait gagné dans la société de son père, il eût mieux valu pour lui être élevé plus à l'écart de son père. Dans l'entourage de Monsieur on ne respectait à peu près rien, et on ne s'en cachait guère. Monsieur était d'une extrême faiblesse de caractère : eût-il eu le droit d'être sévère pour son fils, qu'il n'en aurait pas encore eu le courage. Il se montrait d'une indulgence excessive : d'abord beaucoup de fautes n'étaient pas à ses yeux des fautes ; et puis, pour ne pas nuire à sa tranquillité, il trouvait plus simple de ne pas punir. S'il lui arrivait parfois de se fâcher, il ne savait pas infliger lui-même une peine. « Il ne pouvait gronder ses enfants, écrit Madame [1]. Il venait me porter ses plaintes ; je disais : Mais ne sont-ils pas vos enfants comme les miens ? Que ne les corrigez-vous ? — Je ne saurais, répondait-il ; ils ne craignent que vous. »

Il les menaçait de la sévérité de leur mère. Elle ne péchait pas en effet par excès de patience et de douceur. Elle se vante dans une lettre [2] d'avoir souvent administré

1. Lettre du 17 mai 1720.
2. Lettre du 15 février 1710.

Digitized by Google

à son fils la verge comme il faut. « Il s'en souvient encore, ajoute-t-elle. Pour les soufflets, je n'en ai jamais donné : les soufflets sont dangereux, ils peuvent léser la tête. » Madame en oublie un tout au moins, celui qu'elle appliqua si rudement, dans la galerie de Versailles, devant toute la cour, à son fils, âgé de dix-huit ans, parce qu'il venait de consentir, quoique malgré lui, à épouser M^lle^ de Blois, la fille légitimée de Louis XIV et de M^me^ de Montespan.

Elle inspirait de la crainte à ses enfants ; mais on ne voit pas qu'elle ait eu sur eux beaucoup d'influence. Qu'attendre du reste d'une éducation ainsi tiraillée ? Un précepteur éclairé, dévoué, qui aurait pris de l'autorité sur le jeune prince, aurait pu suppléer à tout ce qui manquait du côté des parents et des gouverneurs. Supposez, par exemple, un Fénelon investi de ces fonctions : que n'aurait-il pas obtenu d'un élève qui avait, comme nous le verrons, de rares qualités de cœur et d'esprit, sans aucun de ces effrayants défauts qui faisaient peur pour l'avenir du duc de Bourgogne ? On ne nomma point de précepteur. Saint-Laurent était jugé propre à tout. Ce fut lui qui donna les leçons[1]. Mais il avait une assez mauvaise santé. Il lui fallait un aide ; il en prit un, et c'est ainsi qu'approcha du prince l'homme qui devait exercer sur toute sa vie une si fatale action.

---

1. Il crut ne pouvoir mieux faire que de mettre entre les mains de son élève quelques-uns des ouvrages composés par Bossuet pour l'éducation du grand Dauphin. Il fit copier, pour trois cents livres, la *Morale*, la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, et l'*Histoire de France*. (Bulletins de l'Académie royale de Belgique, XVII. Notice du chevalier Marchal.)

Digitized by Google

Dubois, car c'est de lui qu'il s'agit, était fils d'un apothicaire de Brives. Venu à Paris à l'âge de douze ans, il fit ses études au collège de Saint-Michel, comme boursier, ont dit les uns ; d'autres ont prétendu que, pour être autorisé à suivre les leçons des professeurs, il faisait l'office de domestique du principal. Quoi qu'il en soit, il se fit remarquer par son intelligence et ses progrès. Que devint-il au sortir du collège ? On a raconté le plus souvent qu'il était entré comme précepteur, d'abord chez un marchand du Petit-Pont, puis chez le président de Gourgues, ensuite chez le marquis de Pleuvant, qui était attaché à la maison de Monsieur, et c'est ainsi que Saint-Laurent l'aurait connu [1]. D'après Saint-Simon [2], il aurait eu des débuts encore plus humbles : il n'était que valet du curé de Saint-Eustache ; ce curé, lui reconnaissant beaucoup d'esprit et d'instruction, le donna à son ami Saint-Laurent, qui s'en servit pour l'étude. Pour introduire un aussi petit personnage auprès du prince, il fallut d'abord, comme dit Saint-Simon, le décrasser ; on lui fit prendre le petit collet : il fut abbé, mais de nom seulement, car n'oublions pas qu'il ne reçut les ordres que pour être archevêque de Cambrai. Saint-Laurent, qui

1. Barbier (*Journal*, juillet 1721) donne une autre explication. Il dit qu'on avait choisi, pour instruire le duc de Chartres, M. Du Four, principal du collège de Saint-Michel. Cet homme était de condition, de la maison de Pibrac, très savant, très curieux en livres. Dubois était son domestique, et l'accompagnait aux leçons. Il avait beaucoup de vivacité d'esprit, se fit goûter, fut lecteur du prince, et devint ainsi précepteur après la mort de M. Du Four. — Il nous semble peu probable qu'on ait jamais choisi pour précepteur un homme qui n'aurait approché d'abord du duc de Chartres que comme domestique d'un principal de collège.

2. *Mémoires*, I, 19-20.

Digitized by Google

l'avait d'abord employé à écrire les sujets de thèmes, à chercher les mots dans le dictionnaire, devenait infirme : parfois Dubois ne préparait pas seulement la leçon, il la faisait, et la faisait fort bien. Il était insinuant, gai, amusant; il excellait à conter des histoires ; il plaisait beaucoup à son élève, sur lequel il prit un grand ascendant. Telle fut l'origine de cette incroyable fortune, qui, dans un siècle où la naissance seule donnait accès aux emplois élevés et aux dignités, fit de ce petit domestique un prince de l'Église et un premier ministre.

Saint-Laurent mourut en août 1687. Racine, qui annonce cette nouvelle à Boileau, ajoute : « Je ne crois pas qu'excepté Madame on en soit fort affligé au Palais-Royal : les voilà débarrassés d'un homme de bien. » Racine ne comptait pas sans doute, parmi les gens du Palais-Royal, le duc de Chartres ; car dans la lettre suivante il écrit : « On a été plus de deux jours sans oser lui apprendre cette mort; et quand Monsieur la lui a enfin annoncée, il a jeté des cris effroyables, se jetant, non point sur son lit, mais sur le lit de M. de Saint-Laurent qui était encore dans sa chambre, et l'appelant à haute voix comme s'il eût été encore en vie ; tant la vertu, quand elle est vraie, a de force pour se faire aimer ! Je suis assuré que cela vous fera plaisir, non seulement pour la mémoire de M. de Saint-Laurent, mais même pour M. de Chartres. Dieu veuille qu'il persiste longtemps dans de pareils sentiments ! » Le jeune prince avait raison de gémir ; il ne devait plus retrouver, pour veiller sur lui et le guider, personne d'autant de mérite et de vertu.

Saint-Laurent mort, Dubois continua de donner les leçons. Ce n'était qu'un intérim ; on ne pouvait le faire

Digitized by Google

précepteur de plain-saut, lui qui s'était trouvé fort heureux, en entrant au service du prince, d'avoir cinq cents écus d'appointements[1]. Mais il avait su gagner la faveur du chevalier de Lorraine et du marquis d'Effiat ; ils se servirent des progrès du duc de Chartres pour persuader à Monsieur de ne point le changer de main et de laisser faire Dubois ; plus tard ils enlevèrent pour leur protégé une nomination définitive, et, pour employer l'expression de Saint-Simon, ils le bombardèrent précepteur.

Nous savons quelle était la valeur morale des deux protecteurs : la vertu aurait été pour eux un titre d'exclusion ; s'ils appuyaient Dubois, c'est qu'ils le savaient aussi dépourvu de principes qu'ils l'étaient eux-mêmes : ils n'auraient jamais devant l'abbé ni à rougir ni à se gêner ; il ne déparait pas leur compagnie. Dubois avait-il fait d'abord l'hypocrite pour tromper et séduire Saint-Laurent ? Cela est probable, car il est difficile d'admettre que Saint-Laurent, avec les sentiments d'honneur que les contemporains s'accordent à lui reconnaître, ait pris sciemment un corrompu, c'est-à-dire un corrupteur, pour lui donner une part dans l'éducation. Mais il eut tout au moins le tort de se laisser abuser par les apparences. On peut même croire qu'il ne fut pas abusé longtemps, et que bientôt Dubois ne sut ou ne voulut plus se contraindre et cacher ses vices. A cet égard Madame écrit quelques lignes bien significatives[2] : « Saint-Laurent, dit-elle, comptait éloigner Dubois de mon fils aussitôt que celui-ci aurait terminé ses études, et il ne voulait pas

1. De Sourches, *Mémoires*, 8 septembre 1693.
2. Lettre du 23 octobre 1716.

Digitized by Google

qu'il fût un seul instant auprès de mon fils, si ce n'est à l'heure des études. »

Du moment où Saint-Laurent jugeait la présence de l'abbé mauvaise, il aurait dû se hâter de l'éloigner; en le gardant, il péchait au moins par faiblesse, et cette faiblesse eut les plus tristes conséquences, puisqu'elle permit à Dubois de prendre pied. Dès lors il ne lui fut que trop facile de gâter l'élève qui lui avait été confié. Quand il avait été question de nommer d'Effiat gouverneur, Madame, en s'y opposant, avait fait allusion aux infamies qu'il pourrait enseigner à son élève : « Ce serait, disait-elle, un mauvais début pour un jeune prince que de commencer sa vie par la plus horrible des débauches. » A cet égard le précepteur était-il un autre d'Effiat? Rien ne permet de le supposer. Si vicieux qu'ait été Dubois, il est un genre de dépravation qu'on ne lui a pas reproché. Mais on a prétendu qu'il avait joué auprès de son élève le rôle de proxénète, qu'il lui amenait secrètement des filles de mauvaise vie. Cette accusation a été souvent répétée ; elle ne nous semble pas cependant prouvée. Mais s'il ne provoqua pas les désordres du duc de Chartres, il les connut et ne s'y opposa point. On n'a pas besoin d'éveiller les passions de la jeunesse : elles s'éveillent assez d'elles-mêmes ; et pour s'en faire le complice, il suffit de les tolérer : on est coupable de tout le mal que l'on permet. De cette faute, c'est trop peu dire, de ce crime on ne peut absoudre Dubois. « Quand je l'ai vu, écrit Madame, ne songer nullement à soigner l'honneur de mon fils, mais le précipiter dans la perte éternelle, en le laissant se plonger dans la débauche, sans paraître s'en apercevoir, toute l'estime que j'avais eue

Digitized by Google

d'abord pour ce petit prêtre s'est changée en mépris. Je tiens de mon fils lui-même que, l'ayant rencontré un jour tout seul, dans la rue, au moment où son élève se disposait à entrer dans un mauvais lieu, il ne fit qu'en rire avec lui, quand il aurait dû le prendre par le bras et le ramener à la maison. Par cette indulgence il a bien prouvé qu'il n'y a en lui ni foi, ni fidélité, ni honnêteté[1]. »

Madame n'avait été détrompée qu'assez tard sur le compte de Dubois[2]. Elle avait cru d'abord, comme elle le dit elle-même, qu'il était tendrement attaché au duc de Chartres et ne chercherait en tout que son bien et son avantage. D'ailleurs, pour tout ce qui était de l'instruction, Dubois avait de rares qualités de précepteur. L'élève était très intelligent, et le maître s'entendait fort bien à tirer un excellent parti de cette intelligence. Le prince brillait dans les examens qu'on lui faisait subir[3]. Aussi, pour ceux qui ne voyaient que les dehors de cette éducation, et qui ne pouvaient en pénétrer le vice secret,

---

1. Lettre du 8 novembre 1719.

2. Mais une fois détrompée, elle ne parle plus de lui qu'avec le plus grand mépris; elle ne lui ménage pas les qualifications injurieuses : homme faux et scélérat, intéressé comme le diable; il ressemble à un jeune renard; sa fausseté se voit dans ses yeux; chien perfide, qui ne cherche que ses propres intérêts; le plus grand fourbe, le plus grand hypocrite de Paris, le prêtre le plus méchant qui se puisse voir (Lettres du 17 octobre et du 19 novembre 1713, du 23 octobre et du 13 novembre 1716, du 6 mars 1721). — Saint-Simon n'est pas moins énergique que Madame. Nous renvoyons au portrait qu'il trace de Dubois. (*Mémoires*, XII, 102-103.)

3. Dangeau écrit à la date du 24 septembre 1689 : « M. le duc de Chartres répondit si savamment sur toutes les questions qu'on lui fit sur l'Allemagne, qu'il embarrassa tous ceux qui étaient venus pour l'interroger. »

Digitized by Google

le jeune Philippe donnait les plus belles espérances[1]. Un observateur qu'il faut citer à cause de sa sagacité, Spanheim, écrivait de lui : « Le duc de Chartres est un prince fort accompli pour son âge, d'un esprit vif, insinuant, qui témoigne déjà beaucoup de pénétration, de justesse et de discernement, qui paraît entre autres dans les audiences des ministres étrangers, et les réponses qu'il leur fait, pleines d'esprit, d'honnêteté et de bon sens. Comme on a eu soin de mettre auprès de lui des personnes propres à l'instruire dans toutes les connaissances dignes de l'application d'un prince de cette naissance, ils ont eu le bonheur de voir que le bon et heureux génie de leur élève y a répondu hautement, et a même surpassé leur attente et celle du public[2]. »

A l'époque où ces lignes étaient écrites, en 1690, le duc de Chartres avait seize ans. Remarquons que Spanheim, qui, en sa qualité de chargé d'affaires de l'électeur de Brandebourg, a obtenu plusieurs de ces audiences dont il parle, a été charmé par cette politesse, par ces réponses *pleines d'honnêteté,* dans lesquelles excellait déjà le prince. Philippe était en effet fort aimable, doux, accueillant, ouvert, et cette amabilité ne partait pas seulement de l'esprit, mais du cœur ; facile et bon, il avait

1. Mme de Caylus (*Coll. des Mém.* 509-510), tout en se montrant fort sévère, trop sévère pour le duc d'Orléans, mais n'oublions pas qu'elle est nièce de Mme de Maintenon qui n'aimait pas ce prince, reconnaît que dans sa jeunesse il faisait concevoir de lui de grandes espérances. Elle attribue à *son caractère tourné au mal* les vices dans lesquels il tomba, car, assure-t elle, il *avait été parfaitement bien élevé.* C'est justement le contraire qui est vrai, et nous savons ce qu'il faut penser de cette parfaite éducation.

2. *Relation,* 68.

Digitized by Google

un vif désir d'obliger: aussi séduisait-il tous ceux qui l'approchaient. Ajoutez qu'il avait de quoi plaire par les qualités extérieures, « bien fait et agréable de sa personne » — c'est encore Spanheim qui parle, — « d'un air noble et plein d'attraits, d'une taille aisée, quoique au-dessous de la médiocre, adroit dans les exercices du corps[1] ». N'était-ce pas ce qu'avait été Monsieur lui-même, avant qu'il se fût féminisé? Le fils prit les grâces du père, mais sans tomber jamais dans son afféterie; il retint de sa mère quelque chose de plus viril, mais dépouillé de la rudesse trop ordinaire à cette princesse; jusque dans ses habitudes de toilette, il se tenait à égale distance de l'un et de l'autre, aussi éloigné de la vaine recherche de parure où Monsieur se complaisait que de la négligence dont Madame ne se préservait pas toujours.

1. Malgré les excès auxquels il se livra, le duc d'Orléans conserva toujours ces avantages extérieurs. « Il avait, dit Saint-Simon (*Mémoires*, XII, 93), dans le visage, dans le geste, dans toutes ses manières, une grâce infinie et si naturelle qu'elle ornait jusqu'à ses moindres actions, et les plus communes. »

Digitized by Google

II

LE PRINCE SE DISTINGUE PAR SES QUALITÉS MILITAIRES. — ON NE L'ENVOIE PLUS AUX ARMÉES. — FACHEUSES CONSÉQUENCES QU'A POUR LUI L'OISIVETÉ. — IL CULTIVE AVEC SUCCÈS LES SCIENCES ET LES ARTS. — IL S'ENNUIE DE TOUT. — SON IRRÉLIGION. — IL SE LIVRE AUX OPÉRATIONS MAGIQUES. — SES DÉSORDRES. — ACCUSATIONS DONT IL EST L'OBJET.

Sa vivacité d'esprit était grande, ainsi que son désir de savoir. Tout l'attirait, lettres, sciences, beaux-arts, et il s'y portait avec succès. Nous verrons en effet que, né dans une condition plus modeste, il aurait pu être un savant de mérite, un artiste distingué. Mais le rang où il était placé réclamait d'autres qualités : un prince devait paraître dans les armées et y faire bonne figure, pour être digne de sa royale fortune. Le duc de Chartres prit part à diverses campagnes et s'y révéla tout de suite, plus qu'aucun autre, le vrai descendant d'Henri IV. M. d'Arcy aurait pu le retenir assez loin du champ de bataille, se disant qu'il ne fallait pas exposer à la mort un fils de France. Mais il comprenait autrement son devoir de gouverneur. Le jeune Philippe d'ailleurs brûlait de se signaler. M. d'Arcy le conduit en pleine mêlée. A Steinkerque le prince est blessé ; à Nerwinde il charge cinq fois à la tête des escadrons du roi, et s'avance si fort au milieu des ennemis qu'un instant il pensa rester prisonnier.

Digitized by Google

Ce ne sont là que des exploits de batailleur, mais ils attestent une remarquable bravoure. Plus avancé en âge, il montrera les talents d'un capitaine ; on admirera son exactitude à tout voir par lui-même, son assiduité jour et nuit à tous les travaux, la netteté de ses ordres, sa justesse à prévoir, son coup d'œil et son sang-froid au milieu du danger[1]. Dans la campagne d'Italie, en 1706, il sera à regretter qu'on ne lui ait pas donné, avec le titre, l'autorité réelle d'un général d'armée, car il doit se soumettre aux avis des maréchaux de La Feuillade et de Marsin. Si la bataille de Turin est perdue par la faute de Marsin, lui du moins il aura fait tout ce qui dépendait de lui pour la gagner. Blessé à la hanche et au poignet, il est à peine pansé qu'il retourne au feu ; et quand enfin il faut céder à l'ennemi, c'est lui qui par ses habiles dispositions sauve la retraite. L'année suivante, devenu plus maître de ses mouvements, en Espagne, il obtiendra de nombreux et brillants succès : il soumettra les royaumes de Valence et d'Aragon ; il emportera d'assaut Lérida, la place devant laquelle était venue échouer la fortune du grand Condé. Sa gloire militaire sera assez éclatante pour que Louis XIV en prenne ombrage, et ne veuille plus, afin sans doute d'éviter des comparaisons fâcheuses pour ses petits-fils, lui confier de commandement.

Rien ne devait être plus fatal au prince que cette oisiveté à laquelle il était condamné. M. d'Arcy, qui aurait pu, par ses conseils, le maintenir dans des principes d'honneur, était mort en juin 1694. On mit près du duc

1. Voir le portrait que fait Saint-Simon du duc d'Orléans comme général. (*Mémoires*, XII, 99.)

Digitized by Google

de Chartres, non plus comme gouverneur, mais comme directeur de sa conduite, le comte de Cayeu, brigadier de cavalerie, « brave et très honnête gentilhomme, qui buvait bien, et ne savait rien au delà. M. de Chartres fut aise d'avoir affaire à un tel inspecteur, dont il se moqua, et le fit tomber dans tous les panneaux qu'il lui tendit[1]. » Ainsi privé de tout sage conseiller, il aurait eu besoin, plus que tout autre, d'occupations sérieuses, quand il devint, par la mort de son père, en 1701, duc d'Orléans. Dubois n'avait pas seulement favorisé les passions de son élève : ce qui était plus coupable encore, il avait étouffé en lui tout principe, toute croyance un peu élevée ; il avait cherché à lui persuader que la probité dans les hommes et la vertu dans les femmes ne sont que des mots, la religion qu'une faiblesse d'esprit, toutes les prescriptions morales autant de préjugés dont il faut s'affranchir, si l'on ne veut pas être du nombre des niais et des dupes. Ces détestables enseignements n'avaient été que trop confirmés par tout ce qui se voyait et s'entendait dans la cour de Monsieur. Il aurait fallu, pour y résister, une grande force de caractère : or, c'est là ce qui manquait précisément au prince. Il avait hérité beaucoup de la faiblesse de son père, et sa complaisance pour ceux qui l'approchaient le disposait à les suivre dans tous leurs désordres, plus même que son goût ne l'y aurait porté. Madame, qui, tout en aimant beaucoup son fils, ne s'aveuglait pas sur ses défauts et le jugeait souvent sans aucun excès d'indulgence, assure à plusieurs reprises qu'il n'était pas naturellement enclin aux vices dans les-

1. Saint-Simon, *Mémoires*, I, 220.

Digitized by Google

quels on le vit tomber ; qu'il n'y avait été entraîné que par la mauvaise compagnie qu'il fréquentait ; elle accuse même son père de l'avoir dépravé[1]. Mais une fois livré à ces dangereux compagnons, le prince veut les surpasser tous ; les natures ardentes ne font rien à demi ; elles ont l'émulation du mal comme celle du bien.

Tout conspirait contre le duc de Chartres pour éveiller de bonne heure chez lui les instincts de libertinage. « A treize ans, dit sa mère, mon fils était déjà un homme ; une dame de qualité l'avait instruit.[2] » Dans les séjours préférés de Monsieur, les mauvaises influences s'exerçaient avec moins de contrainte : à Versailles, sous l'œil sévère du roi, il aurait fallu se surveiller davantage, choisir mieux ses plaisirs et ses compagnons de plaisirs. Mais à Saint-Cloud, mais au Palais-Royal, résidences ordinaires du duc d'Orléans et de sa cour très peu scrupuleuse, on peut s'affranchir de toute gêne, se donner toute licence. Souvent, la nuit, le duc de Chartres, comme avait fait son grand-oncle, Gaston, court Paris, avec une bande de débauchés[3]. Dans son âge mûr, il fera des contes plaisants de ses aventures nocturnes qui lui ont appris à connaître les rues de la grande ville[4].

Une nature moins heureusement douée se serait absolument perdue dans cette vie d'excès et serait devenue incapable de tout travail. L'intelligence du prince ne semble pas en souffrir : il aime la lecture, et lit avec fruit ; il a d'ailleurs une si admirable mémoire, qu'il lui

1. Lettres du 7 mars 1696, 14 avril 1712, 17 août 1719.
2. Lettre du 15 juin 1719.
3. Palatine, Lettres du 7 mars et du 2 septembre 1696.
4. Saint-Simon, *Mémoires*.

Digitized by Google

suffit de parcourir même légèrement un livre pour n'en rien oublier, et une compréhension si prompte et si forte, que parcourir ainsi c'était pour lui comme s'il avait tout lu fort exactement[1]. Il goûte, il sent les grands écrivains; il apprend à parler facilement plusieurs langues; il possède fort bien l'histoire; il entend sans effort tout ce qui est de mécanique et de science. La chimie surtout l'attire, par ce qu'elle présente de mystérieux: il se fait arranger un laboratoire, où il se livre à toute sorte d'expériences et de recherches avec son professeur, le savant Humbert. Ce goût pour la chimie provoquera même plus tard contre lui des soupçons aussi terribles qu'injustes.

Mais avec son esprit si ouvert ces études ne lui suffisent point. Il s'occupe de musique[2] et il y devient assez habile pour composer plus tard deux opéras. Ces opéras, dont La Fare, son capitaine des gardes, avait fait les paroles, furent même joués avec succès sur le théâtre particulier du prince: on lui demandait d'en permettre une représentation publique; il ne voulut jamais y consentir. Mais si vif que soit son goût pour la musique, il aime encore mieux la peinture. Il a pour maître Antoine Coypel, et il profite si bien de ses leçons que tous les peintres, au dire de Coypel, doivent s'estimer heureux qu'il soit un si grand seigneur, car il les surpasserait tous,

1. Saint-Simon, *Mémoires,* XII, 94.

2. « M. le duc d'Orléans, qui est fort profond dans les sciences, fort curieux et aimant fort la musique, surtout l'italienne, travaille à retrouver l'ancienne musique des Grecs, et à faire faire un instrument qui approche de la lyre dont ils se servaient. » (Dangeau, *Journal,* 19 juillet 1703.)

Digitized by Google

s'il était un homme de médiocre condition, pouvant se donner tout à son art. Nous admettons aisément que Coypel n'ait pas ménagé l'éloge à un élève de si haute naissance ; mais on ne peut douter cependant que le duc d'Orléans ait eu un réel talent. Sans parler des grandes peintures mythologiques, maintenant détruites, qu'il exécuta sur les murs du château de Meudon pour sa fille, la duchesse de Berry, il composa les estampes d'une édition de *Daphnis et Chloé*. On peut le juger comme artiste sur cette œuvre, dont il existe encore aujourd'hui d'assez nombreux exemplaires[1]. Il s'essaie aussi à graver.

Un don précieux pour ceux que leur naissance a mis dans un rang si élevé, c'est de pouvoir s'exprimer avec aisance et noblesse. Le prince parlait fort bien sur toute espèce de sujets : quand il le voulait, il savait mettre de l'agrément et de la dignité dans tout ce qu'il disait. Il charmait tous ceux auxquels il avait envie de plaire ; et Louis XV, quoiqu'on essayât, dans son enfance, de lui inspirer des préventions contre le Régent, qu'on lui représentait comme un ennemi, capable des plus noirs desseins contre sa personne, s'était laissé gagner par les attentions

1. Ces dessins, faits en 1714, au nombre de vingt-huit, furent gravés par Claude Audran, et parurent en 1718. Madame (Lettre du 26 juin 1699) parle d'une Antigone que compose son fils, et pour laquelle une très gentille comédienne de seize ans, sa maîtresse, lui sert de modèle. Plus tard il peignit la duchesse de Berry avant son mariage, « sans, beaucoup de draperies, dit Mme de Caylus, ce qui fut trop envenimé ». Comme on le voit par le choix de ces divers sujets, le duc d'Orléans se complaisait surtout à la peinture un peu libre. — Aimant ainsi à peindre lui-même, on comprend qu'il ait aimé les tableaux. « Il en ramassait, dit Saint-Simon (*Mémoires*, XII, 108), et il en fit une collection, qui en nombre et en perfection ne le cédait pas aux tableaux de la couronne. »

Digitized by Google

délicates et la grâce du duc d'Orléans, et jusque dans l'âge mûr, malgré sa froideur et sa sécheresse ordinaire de cœur, il gardait encore de lui un souvenir affectueux. Aimable et séduisant dans le particulier, le prince ne se montrait pas en public avec moins d'avantages ; quand il en était besoin, l'éloquence même ne lui faisait pas défaut : dans les séances du Parlement, au début de la Régence, sa parole fut admirée.

Dans cette époque passionnée pour les choses de l'esprit, des représentations dramatiques données, non plus par des comédiens de profession, mais par des personnages de la plus haute condition, étaient un divertissement fort en honneur. Si tous ces acteurs étaient distingués par leur naissance, quelques-uns auraient pu l'être aussi par leur talent. Le duc d'Orléans était un de ceux qui obtenaient le plus de succès par la vérité de son jeu et par sa diction. Il réussissait surtout dans les rôles qui exigeaient de la dignité. Dans l'*Absalon* de Duché c'est lui qui faisait David, et il arrachait, à ce qu'on rapporte, des larmes à ses auditeurs[1].

Il semble qu'un prince si bien partagé par la nature aurait dû être aussi accompli qu'il est donné à un homme de pouvoir l'être. Il n'en fut rien. Ce qui lui manqua, c'est de savoir user des dons qu'il avait reçus en naissant. Sa mère, qui regrettait de voir tant de qualités perdues, écrivait assez ingénieusement à ce sujet qu'il était comme

1. Le *Mercure de France* (février 1702) nous apprend qu'il a joué, dans *Athalie*, « parfaitement bien le rôle d'Abner, et avec une intelligence que l'on n'attrape que lorsqu'on a beaucoup d'esprit ». Il s'exerce aussi avec succès dans la comédie ; il joue le rôle du vicomte dans les *Précieuses ridicules*.

Digitized by Google

l'enfant de ce conte au baptême duquel on avait invité les fées : chacune veut le douer ; la première lui donne une belle taille, la seconde l'aptitude aux exercices du corps, la troisième l'éloquence, la quatrième l'habileté pour les arts libéraux, la cinquième la science dans l'art de la guerre, la sixième le courage. Mais il était une septième fée qu'on avait oublié d'inviter : « Je ne puis, dit celle-ci, reprendre à l'enfant ce que mes sœurs lui ont donné ; mais sa vie durant je lui serai contraire, de telle façon que toutes les faveurs qu'on lui a accordées ne lui servent à rien[1]. »

Le mauvais sort jeté par la fée, c'était le dégoût que le prince éprouvait pour toute chose. Il se lasse promptement de ce qui semblait le plus l'attirer ; il recherche tout, sans s'attacher à rien ; il prend en aversion les arts qu'il cultive, la musique, le dessin, la peinture ; à cet esprit changeant il faut toujours du nouveau ; et le nouveau, dès qu'il l'a trouvé, est bien vite usé[2]. « Jamais homme né avec tant de talents de toutes les sortes, tant d'ouverture et de facilité pour s'en servir, et jamais vie de particulier si désœuvrée ni si livrée au néant et à l'ennui[3]. »

Comment expliquer cet ennui, cette inquiétude perpétuelle ? Par l'absence de toute conviction sérieuse. Les croyances, qui servent à régler la vie, aident aussi à la remplir ; on n'y renonce pas impunément. Avec son vif esprit et son ardente nature, le prince aurait eu, plus que

1. Lettre du 21 février 1712.

2. Madame revient plusieurs fois sur ce sujet, que son fils se dégoûte de tout. V. Lettres du 23 juin 1716, du 28 juillet 1717.

3. Saint-Simon, *Mémoires*, XII, 108.

Digitized by Google

tout autre, besoin de cette discipline salutaire. Nous avons vu comment on avait de bonne heure détruit chez lui tout respect pour les idées les plus respectables. On avait en quelque sorte fait le vide dans son âme ; ce vide il ne parvient pas à le combler ; les lettres, les arts, les sciences, ne peuvent lui apporter que des distractions courtes et passagères. Sa mère s'afflige du changement qui s'est fait en lui. « Si on lui avait donné, écrit-elle, des habitudes meilleures et plus honnêtes, il serait devenu un tout autre homme. Il était porté à tout ce qui est bon, louable et conforme à son rang. Mais il est changé de visage et d'humeur au point qu'on ne le reconnaît plus. Il n'a de goût à rien [1]. »

Trop intelligent pour vivre indifférent aux vérités philosophiques et religieuses, malgré son incrédulité apparente, il est obsédé du besoin de se faire une croyance. Il parle souvent en matérialiste, parfois même en athée ; mais les doctrines qu'il affiche, il en est si peu convaincu, qu'il se tourne ensuite vers les apologistes chrétiens, pour leur demander de l'éclairer. Il lit en secret Abbadie, puis il s'adresse à Fénelon pour obtenir la solution de ces grands problèmes, tout à la fois le tourment et l'honneur de l'humanité : Dieu, l'âme, la liberté, la nécessité d'un culte, la vie future. Les lettres écrites à cette occasion par l'archevêque de Cambrai peuvent être comptées parmi les plus admirables qu'il nous ait laissées.

Si persuasif que fût d'ordinaire Fénelon, il ne parvint pas cependant à ramener le prince à la foi chrétienne. Ne serait-ce pas que les vérités religieuses, quand on les

1. Lettre du 2 février 1698.

Digitized by Google

accepte comme démontrées, ne se contentent pas de l'assentiment de l'esprit, mais exigent l'accord de la conduite avec les croyances? Il aurait fallu rompre avec les habitudes prises : c'était une résolution dont le duc d'Orléans ne se sentait pas capable ; et il préféra rester dans le doute, tout en ne parvenant pas à s'en accommoder ; car Saint-Simon, qui l'entreprit souvent sur la religion, assure que sur ce grand point il resta toujours dans un extrême malaise. Il ajoute même, tant l'impiété du prince lui semble avoir été toute de parade : « Je ne puis n'être pas persuadé qu'il ne se fût jeté de lui-même entre les mains de tous les prêtres et de tous les capucins de la ville, qu'il faisait trophée de tant mépriser, s'il était tombé dans une maladie périlleuse qui lui en aurait donné le temps[1]. »

Trop livré à des penchants qu'on ne lui avait jamais appris à combattre, le duc d'Orléans avait cependant trop de lumières pour ne pas voir à certaines heures tout ce que sa vie offrait de répréhensible. Dès lors ne cherche-t-il pas une excuse à ses actions, en les imputant à une force irrésistible plutôt qu'à sa propre volonté? Le fatalisme est une doctrine commode : elle dispense l'homme de tout effort, elle l'affranchit de toute responsabilité. Le duc d'Orléans se fait donc fataliste[2].

Possédé du désir de sortir de l'inconnu qui lui pèse et de pénétrer le mystérieux, il s'adonne à des pratiques renouvelées d'une époque d'ignorance et de superstition.

1. Saint-Simon, *Mémoires*, XII, 114.

2. Sur le fatalisme du prince et sa croyance à la prédestination, voyez les lettres de Madame des 13 novembre 1717, 14 et 18 septembre 1718.

Digitized by Google

La foi toute simple du chrétien lui semblait trop dure à accepter ; et le voilà qui, par une faiblesse inexplicable, quoique trop commune chez ceux qui se targuent d'être esprits forts, a recours, pour savoir à quoi s'en tenir sur l'autre vie, aux opérations de la magie. Il fera profession de ne pas croire à Dieu, et il cherche à voir le diable pour le faire parler. Il passe des nuits dans les carrières de Vanves et de Vaugirard à faire des évocations[1]. Nous le savons par Saint-Simon, à qui il avait fait la confidence de ses fréquentes et vaines tentatives. Il veut aussi connaître l'avenir ; et le même Saint-Simon nous donne de curieux détails sur des séances où l'on fit voir au prince, dans un verre d'eau ou sur la muraille, des événements qui devaient s'accomplir plus tard[2].

A charge à lui même, il est en quête de tout ce qui peut le distraire. Une vie active l'aurait préservé de ces folles recherches et de tous les entraînements qu'il subit. Mais nous avons vu qu'on le tint à l'écart des armées,

1. Saint-Simon, *Mémoires*, V, 209 ; XII, 113. — La baronne d'Oberkirch, dans ses Mémoires (II, 65), rapporte que la duchesse de Bourbon, arrière-petite-fille du Régent, lui conta qu'on avait trouvé, dans une cachette pratiquée dans un mur du Palais-Royal, des instruments inconnus, des livres de conjuration, des squelettes d'animaux, des têtes de morts, des formules écrites de la main du Régent, tout un appareil pour les opérations de sorcellerie.

2. *Mémoires*, V, 209-212. Les scènes vues d'avance dans un verre d'eau se seraient réalisées si complètement, si exactement, que l'on est tenté de voir dans ce récit une histoire arrangée après coup. Saint-Simon, dont nous ne suspectons pas volontiers la sincérité, dit qu'il tenait tous ces détails, sur la représentation des futurs événements, du duc d'Orléans lui-même, plusieurs années avant que ces événements se produisissent. « J'ai trouvé cela si extraordinaire, ajoute-t-il, que je lui ai donné place ici, non pour l'approuver, mais pour le rendre. » Que croire ?

Digitized by Google

parce qu'il avait eu le tort de trop s'y distinguer. Il n'a pas été seulement condamné à l'oisiveté ; il a été marié contre son gré ; il n'aime pas sa femme. Il se dédommage de cette union forcée par des amours libres ; mais il ne s'affranchit du joug du mariage que pour se laisser imposer trop souvent par ses maîtresses une véritable servitude. La manière dont parfois elles le traitent a de quoi nous étonner : il semble n'avoir plus souci de sa dignité. Madame nous donne à cet égard des détails qui paraîtraient incroyables, si nous ne les tenions d'une mère à qui il a dû en coûter de faire de tels aveux[1]. Les premières maîtresses auxquelles le prince s'est adressé semblent avoir été pour lui l'objet d'un réel attachement ; plus tard les sens parlent tout seuls chez lui, et non plus le cœur. Il descend peu à peu jusqu'à des désordres qui n'ont plus aucune excuse, et que les plus indulgents sont bien obligés de qualifier de débauche toute pure.

Son aïeul, le roi vert-galant de la chanson, avait eu des faiblesses nombreuses, beaucoup trop nombreuses ; mais il est un genre d'excès où sa dure éducation et sa vie laborieuse l'empêchèrent de jamais tomber : Henri IV ne fit point ses délices de la table. Son petit-fils n'imita pas sa sobriété. Ce n'est point que par nature il fût porté à l'intempérance ; mais le désœuvrement, mais la mau-

1. « Mon fils vient enfin de briser avec sa brunette. D'abord elle était horriblement rapace ; jamais il ne lui donnait assez. Secondement, elle le traitait comme un esclave, lui disait des mots grossiers comme on n'en dit pas à un valet de chambre : elle lui donnait des coups de pied ; elle exigeait de lui une soumission telle qu'au premier signe il lui fallait tout quitter pour venir lui rendre ses devoirs. » (Lettre du 3 janvier 1710.)

Digitized by Google

vaise compagnie lui donnèrent un vice qu'il n'aurait pas contracté de lui-même. Comme il tient à honneur de n'être surpassé en rien par personne, il se pique de boire autant et plus que les autres. « Mon fils, écrit Madame, s'imagine que c'est une gentillesse de faire avec eux le bon drôle : il s'enivre complètement. » Ailleurs elle dira qu'il a passé avec beaucoup d'autres ivrognes toute une journée à goinfrer. « Je crois, ajoute-t-elle, qu'il a honte de ses sottises. » Ce qui ne l'empêchait pas d'y retomber bientôt[1].

On se figure aisément ce que devaient être les conversations dans une pareille société. Comme pour protester contre la dévotion un peu étroite que Louis XIV imposait à tous ceux qui voulaient lui complaire, on ne se refusait aucune licence de tout dire, de se moquer de tout ; on affichait le mépris de toute règle morale et religieuse ; on se faisait mauvais par gloriole. A l'inverse de ceux qui cherchent à se donner l'apparence de vertus qu'ils n'ont pas, le duc d'Orléans mettait une sorte d'ostentation à faire croire qu'il avait assez d'indépendance d'esprit pour n'être l'esclave d'aucun scrupule.

« Mon neveu est un fanfaron de crimes », disait Louis XIV. Il savait bien que le duc d'Orléans n'était pas au fond si perverti qu'il voulait le paraître. Mais le public n'en jugeait pas ainsi. Les orgies du prince, les impiétés qui s'y disaient, avaient fait scandale ; il avait pris tant de plaisir à se décrier lui-même qu'on finissait par le croire capable de tout, même des choses les plus abo-

1. Lettres des 18 janvier 1697, 14 avril 1712, 2 décembre 1714, 19 décembre 1717, 19 janvier et 26 mars 1719.

Digitized by Google

minables. Jamais, il est vrai, comme il le rappelait un jour à sa mère en manière d'apologie[1], il ne s'était laissé tenter par des amours contre nature, dont il avait vu de bonne heure de trop fréquents exemples. Mais si ce genre d'infamie ne pouvait lui être reproché, une autre accusation pesait sur lui, accusation affreuse. On prétendait que son attachement pour la duchesse de Berry n'était pas l'attachement d'un père pour sa fille. Aux yeux de beaucoup, l'inceste ne pouvait être mis en doute ; on le disait tout haut, on l'écrivait. Sur ce point, ni la culpabilité ni l'innocence du prince ne nous semblent avoir été démontrées : qu'on l'ait calomnié, nous le souhaitons, et nous inclinons à le croire ; mais il eut au moins le tort inexcusable de mettre contre lui les apparences, de ne pas se soucier assez de sa réputation, et de braver l'opinion, en n'apportant pas, quoique bien averti, plus de réserve dans ses rapports avec sa fille[2].

Ainsi tombé dans le discrédit, le duc d'Orléans était exposé aux imputations les plus horribles. En moins d'un an, le grand Dauphin, le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne, trois générations de princes désignés pour le trône, furent enlevés par des morts qui parurent mystérieuses aux contemporains, tant elles furent promptes.

---

1. Madame, Lettre du 5 décembre 1697.

2. Madame elle-même fait plusieurs fois allusion à ces bruits. (Voir les lettres du 24 novembre 1713 et du 25 mars 1719.) On affichait au Palais-Royal, c'est elle qui le raconte (lettre du dimanche de Pâques 1712), un placard portant : « Voici où se font les *loteries*. C'est pour dire que mon fils vit avec sa fille comme Loth. » D'après les mémoires de Maurepas (I, 52), le duc de Berry, irrité de tout ce qui se disait, aurait fait mettre l'épée à la main au duc d'Orléans sur la terrasse de Marly. On étouffa l'affaire.

Digitized by Google

Ces morts rapprochaient de la couronne Philippe d'Orléans. Un cri s'éleva contre lui : par ambition il avait empoisonné ces héritiers directs de Louis XIV, et il réservait sans doute le même sort à ceux qui le séparaient encore de la royauté qu'il convoitait. Comme il s'occupait de chimie, on ne doutait pas que dans son laboratoire il ne se fût livré à l'étude et à la préparation des substances mortelles qui pouvaient servir à ses criminels desseins. Le déchaînement de l'opinion fut tel, que plusieurs fois il se vit insulter violemment en public, menacé [1]. Même parmi les meilleurs esprits beaucoup, et Fénelon fut du nombre, malgré l'espèce d'attrait qu'il ressentait pour le duc d'Orléans, ne purent se défendre de tout soupçon ; et il s'en fallut de peu que ce prince du sang ne fût arrêté et jugé : lui-même supplia Louis XIV d'ordonner une rigoureuse enquête.

C'est que cette fois les accusations dont il se voyait l'objet le touchaient vivement. S'il était trop indifférent sur tout ce qui regardait les mœurs, attenter à la vie humaine était un de ces actes que nul ne réprouvait plus que lui ; hors du champ de bataille, il avait l'horreur du sang. Il n'est pas toujours vrai, et le duc d'Orléans en est la preuve, que la débauche endurcisse le cœur et le dispose à la cruauté. Né foncièrement bon et doux, tel il resta jusque dans ses extrêmes désordres. On peut donc juger de son indignation et de sa douleur quand il se vit soupçonner d'un crime dont la seule pensée le révoltait.

---

1. Il faut lire dans Saint-Simon (*Mémoires*, X, 151) le récit des insultes atroces dont le prince fut l'objet aux funérailles du duc de Bourgogne.

Digitized by Google

Quelques années plus tard, la calomnie n'avait pas encore désarmé. La Grange-Chancel, dans ses *Philippiques*, reprenait toutes les atroces accusations qui avaient eu cours ; les ennemis du Régent répandaient mystérieusement ces odieux pamphlets en vers. Le prince voulut les connaître. Il se les fit lire par Saint-Simon. Il écouta, sans s'émouvoir, les strophes les plus outrageantes ; les allusions même à des rapports criminels avec sa fille ne le firent pas sortir de son calme. Mais quand vint le passage où il était représenté comme un empoisonneur, il fut vaincu. « Tout à coup, raconte Saint-Simon, je le vis changer de visage et se tourner à moi les larmes aux yeux et près de se trouver mal. Ah ! me dit-il, c'en est trop ; cette horreur est plus forte que moi[1]. » Ces larmes font honneur au duc d'Orléans ; nous voudrions seulement que le reproche d'inceste lui en eût aussi arraché quelques-unes.

A quoi tiennent pourtant les réputations, et combien l'histoire risque de s'égarer dans ses jugements ! Le dernier des arrière-petits-fils de Louis XIV, celui qui fut Louis XV, semblait condamné à ne pas vivre, tant il était débile et souffrant ; autour de lui on avait perdu toute espérance : il ressuscita pour ainsi dire. S'il avait succombé à la maladie, sa mort cependant aurait-elle paru naturelle ? La postérité aurait-elle pu ne pas partager les soupçons des contemporains ? Toutes ces morts coup sur coup sembleraient sans doute étranges ; elles auraient laissé à résoudre un grave problème, qui n'aurait jamais

1. *Mémoires*, XVII, 141.

Digitized by Google

été résolu, et peut-être eût-il été aussi difficile d'absoudre que de condamner la mémoire de Philippe d'Orléans.

Poursuis ; tu n'as pas fait ce pas pour reculer,

dit Agrippine à Néron après l'empoisonnement de Britannicus. Si le Régent avait été cet ambitieux scélérat que dénonçaient à la haine publique des ennemis acharnés, rien ne lui était plus aisé que de commettre impunément le dernier crime sans lequel tous les autres restaient inutiles, et de se délivrer d'un enfant délicat et chétif. Mais Louis XV a vécu, et sa vie justifie le duc d'Orléans.

Non seulement celui-ci n'a pas voulu parvenir au trône par des moyens criminels, mais il est encore permis de croire qu'il ne désirait pas y arriver, même légitimement. Saint-Simon du moins l'affirme avec conviction ; il a vécu dans l'intimité du prince ; il le connaît et le juge mieux que personne, et tout en l'aimant il ne veut ni dissimuler ni atténuer aucune de ses faiblesses, aucun de ses vices. Or, il assure que le duc d'Orléans n'avait nulle envie de régner, et qu'à la royauté il préférait sa condition de prince du sang[1]. « Ce sont des vérités, dit-il, que ma très parfaite connaissance, ma conscience et mon honneur m'obligent à rapporter. »

Si l'on croit avec Saint-Simon à cette absence d'ambition, on peut se demander pourquoi le duc d'Orléans, à la mort de Louis XIV, s'empressa de réclamer la pleine et entière autorité de la régence. C'est qu'il vit, et non sans raison, dans les dispositions prises par le feu roi, une atteinte portée aux droits qu'il tenait de sa naissance,

1. *Mémoires,* XII, 98 ; XIII, 374 ; XIV, 97.

Digitized by Google

une injure imméritée qui lui était faite. Le sentiment de sa dignité personnelle, plus encore que le désir d'exercer le pouvoir royal dans toute sa plénitude, lui défendait d'accepter une régence ainsi amoindrie. Il s'en expliqua avec fermeté dans le parlement, et fit casser un testament qui n'était qu'un acte d'insigne défiance à son égard.

III

MÉLANGE DE GRANDES QUALITÉS ET DE GRANDS DÉFAUTS CHEZ LE RÉGENT. — IDÉES LIBÉRALES, BONTÉ, CLÉMENCE, ESPRIT DE JUSTICE. — FAIBLESSE DE CARACTÈRE, HONTEUX DÉSORDRES. — SA MORT. — COMPARAISON DU DUC D'ORLÉANS AVEC LE DUC DE BOURGOGNE.

Investi tout d'un coup de la puissance souveraine, comment allait-il l'exercer ? De ces deux hommes qu'il y avait en lui, l'un, par nature, intelligent, généreux, d'esprit actif, apte aux affaires ; l'autre, par les habitudes contractées, plongé et comme noyé dans les plaisirs les plus grossiers, lequel prendrait le dessus ? Entre ces deux hommes, il n'y eut point de lutte. Si fortes étaient les qualités natives du prince qu'elles avaient résisté aux mauvaises influences ; rien ne put les étouffer. Mais l'usage trop prolongé des jouissances sensuelles était devenu pour le Régent un impérieux besoin. Il fit de sa vie deux parts, qu'il donna l'une à ses devoirs, l'autre à ses plaisirs.

Nous n'avons pas à faire l'histoire de la Régence. Le gouvernement de Philippe d'Orléans a été l'objet de ju-

Digitized by Google

gements divers. Si certains écrivains ont blâmé la politique suivie dans les rapports de la France avec les nations étrangères, d'autres au contraire l'ont louée, et avec une grande apparence de raison. A l'intérieur, il y eut une réaction contre le pouvoir absolu ; les idées de réforme, de tolérance et de paix prévalurent. Parmi les mesures qui furent prises, beaucoup étaient marquées d'un esprit vraiment libéral et il serait injuste de ne pas en faire un mérite au Régent[1].

Après avoir aimé de si bonne heure les sciences et les arts, le duc d'Orléans, devenu le chef de l'État, ne pouvait manquer de s'en faire le protecteur éclairé. De nouveaux règlements sont donnés à l'Académie des sciences en 1716 et à l'Académie d'architecture en 1717, pour favoriser leurs progrès. En 1718, une Académie des arts mécaniques est instituée, pour le perfectionnement et la création des instruments, machines et appareils nécessaires à l'industrie. C'est en germe le Conservatoire des arts et métiers. Comme au temps d'Henri IV, des ateliers fonctionnent dans le Louvre.

Le Régent ne porte pas un moindre intérêt aux travaux de l'érudition : c'est grâce à lui qu'en 1717 l'Académie des inscriptions peut commencer à publier ses mémoires.

Curieux de toutes les idées nouvelles, le prince accepte avec empressement tout ce qui promet un progrès. Que ce soit son excuse quand il se trompe. Même sa grande erreur administrative, nous voulons dire l'application du

1. « Il aimait fort la liberté, et autant pour les autres que pour lui-même. Il me vantait un jour l'Angleterre sur ce point. » (Saint-Simon, *Mémoires*, XII, 97.)

Digitized by Google

système de Law ne mérite-t-elle pas quelque indulgence? L'Écossais avait deviné quelques-uns des principes essentiels sur lesquels est établi le crédit moderne ; tout n'était pas chimérique dans sa découverte ; il y avait une part de vérité que le Régent, avec sa pénétration ordinaire, avait saisie tout de suite. Tout un système financier ne se crée pas d'un seul coup : pour dégager le vrai du faux, il faut les enseignements de l'expérience, qui seule peut corriger la théorie. La mesure a manqué surtout à l'essai qui fut fait alors, mais il n'appartenait pas à un esprit médiocre d'entrevoir tout ce qu'il y avait de juste et de fécond dans les idées de Law.

Quoi qu'il en soit des fautes que put commettre le Régent (et dans l'état où il prenait les affaires, soit au dehors, soit au dedans, il en était d'inévitables), il montra de rares parties pour le gouvernement. Parmi ses ministres, aucun ne l'égalait pour l'étendue et la justesse de l'esprit, pour la perspicacité dans les affaires, pour la fertilité des expédients et des ressources, pour l'art de rendre claires toutes les questions. Ajoutez qu'avec « une facilité et une netteté que rien ne surprenait et qui surprenait toujours[1] », il répondait à tout sur-le-champ. Il semble qu'avec tant de raisons de décider par lui-même, il aurait dû moins céder aux conseils de ceux qui l'approchaient ; mais il ne savait pas tenir assez à ses propres idées, qu'il abandonnait souvent pour celles des autres.

---

1. Saint-Simon, *Mémoires,* XII, 93. — Quelques jours après la mort du prince, Barbier (*Journal,* décembre 1723) fait de son savoir et de son intelligence un grand éloge, et ajoute : « Parlant comme un ange, il avait tout pour être un premier ministre... Pour la politique, personne ne l'a possédée comme lui. »

Digitized by Google

Les qualités de l'esprit, si précieuses qu'elles soient, nous touchent moins que celles du cœur. Dans sa haute fortune, Philippe conserve toute sa bonté ; il est heureux tout le premier des grâces qu'il accorde, et quand il est obligé de refuser, il sait charmer jusqu'aux refus. Souvent sa mansuétude et sa générosité ont de quoi étonner. Il pouvait avoir de justes ressentiments en se rappelant le passé ; et ceux qui s'étaient déchaînés contre lui avaient à craindre que, devenu maître de l'État, il ne leur fît expier leur animosité. Mais reprenant un mot de Louis XII : « Le Régent, dit-il, ne venge pas les injures du duc d'Orléans. » Et en effet il épargne tous ses ennemis et semble oublier tout le mal qu'ils lui ont fait ou ont voulu lui faire. D'atroces calomnies, comme celles de Lagrange-Chancel, mériteraient d'être rigoureusement punies ; et sous les règnes précédents, plus d'une fois la personne des princes avait été défendue, contre des attaques moins graves, par des châtiments excessifs. Il faut presser le Régent pour qu'il se décide enfin à sévir. Encore se contente-t-il de n'infliger au coupable auteur des *Philippiques* qu'une captivité de quelques mois. Il est si clément qu'on ne court presque aucun danger à l'offenser. Sa mère voudrait qu'il fût d'humeur moins endurante[1] et Saint-Simon impatienté lui dit un jour : « Ah ! vous voilà bien débonnaire. Depuis Louis le Débonnaire on n'a rien vu de si débonnaire que vous[2]. »

---

1. Elle se plaint souvent de la trop grande bonté de son fils. V. Lettres des 3 août 1717, 18 septembre 1718, 7 juillet 1719.

2. « Je n'ai point connu d'homme de plus naturellement opposé au crime de la destruction des autres, ni plus singulièrement éloigné de faire peine même à personne, jusque-là qu'il se peut dire que sa dou-

Digitized by Google

Cette qualification était souvent appliquée au duc d'Orléans ; on la retrouve dans divers écrits du temps. Mais ce débonnaire savait pourtant être sévère et ferme à l'occasion, dès que sa personne n'était plus en jeu. En voici un exemple, où nous pouvons admirer son esprit de justice et son profond sentiment du respect dû à la vie humaine. Le comte de Horn avait attiré un agioteur dans une maison de la rue Quincampoix et l'avait tué pour s'emparer de son argent. La victime était de basse condition, le meurtrier au contraire de haute noblesse ; et que de fois n'avait-on pas vu des coupables protégés contre les conséquences de leur crime par le privilège de leur naissance ! Une députation des plus grands personnages vint solliciter pour le comte de Horn : ils représentèrent quelle infamie l'instruction du procès et ses suites jetteraient sur une maison illustre, qui appartenait à toutes les familles les plus considérables d'Europe et même à presque tous les souverains. Et comme le Régent se montrait inflexible et répondait que l'infamie est, non dans le supplice, mais dans le crime, on crut le vaincre en lui mettant sous les yeux ce qu'il semblait ignorer, que les de Horn avaient, par alliance, l'honneur d'être ses parents : « Fort bien, Messieurs, répondit-il, s'il en est ainsi, je partagerai la honte avec vous. » La justice eut son libre cours[1], et le comte de Horn fut supplicié en

---

ceur, son humanité, sa facilité avaient tourné en défaut, et je ne craindrai pas de dire qu'il tourna en vice la suprême vertu du pardon des injures. » (Saint-Simon, *Mémoires,* XII, 95)

1. Cela rendit le Régent populaire dans Paris. Il fut très touché de ce que disait le peuple : « Quand on fait quelque chose contre le Régent, il pardonne tout ; mais quand on fait quelque chose contre nous, alors

Digitized by Google

place de Grève. Cette rigueur, si peu dans les idées du temps, cette même application de la loi à tous ne fait-elle pas l'éloge du prince ? On s'étonne une autre fois qu'il fasse exécuter quatre gentilshommes bretons ; mais c'était de concert avec l'Espagne, alors notre ennemie, qu'ils avaient provoqué un soulèvement de leur province : conspirer avec l'étranger, ce crime qui pendant longtemps n'avait pas semblé déshonorer ceux qui le commettaient, trouvait le Régent sans pitié.

Son indignation avait soutenu sa fermeté. Malheureusement, dans le courant des affaires ordinaires, il n'a pas la force de résister aux influences qui l'assiègent. Il concède trop souvent ce que tout autre se ferait scrupule d'accorder. Et ici ce n'est plus seulement sa facilité d'humeur qu'il faut accuser, mais aussi son scepticisme en morale et en religion. Sur qui tomberont les faveurs, c'est chose assez indifférente. S'enquérir du plus digne, à quoi bon ? Est-ce vraiment la peine ? Dubois avait enseigné à son élève qu'il n'y a au monde que des gens intéressés, qu'il n'y a pas lieu de distinguer l'honnête homme du fripon. L'expérience faite par le prince semblait confirmer les leçons données par son précepteur ; car autour de lui il n'avait guère trouvé que des vicieux sans conscience et des flatteurs disposés à servir toutes ses passions. A l'entendre, il ne croyait donc pas à l'honnêteté ; mais au fond il n'était pas aussi convaincu qu'il voulait le paraître. Quand il rencontrait la vertu, ce qui était rare, il est vrai, il savait la reconnaître et la res-

---

il n'entend point raillerie, et sait nous rendre justice. » Voir la lettre de Madame du 30 mars 1720.

Digitized by Google

pecter. Par nature, il aurait mérité de naître et de grandir dans un autre milieu, avec de meilleurs exemples sous les yeux ; il aurait su s'attacher aux gens de bien. C'est ainsi que, même après qu'on l'a perverti, il professe une sincère estime pour les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse. Il ressent pour Fénelon une véritable affection ; quand le prélat tombe en disgrâce, le prince, avec une générosité qui l'honore, car elle n'était pas sans quelque danger, continue, dût Louis XIV en être blessé, de se déclarer hautement l'ami de l'exilé[1]. Il conserve toujours avec lui des liaisons. On a même prétendu que si Fénelon avait vécu, le Régent aurait fait de lui son ministre[2]. Enfin n'oublions pas combien il se sent attiré vers Saint-Simon : Saint-Simon, avec tous ses défauts, est un homme d'honneur ; le duc d'Orléans le sait, aussi lui laisse-t-il tout droit de remontrance. Et tous, Beauvilliers, Chevreuse, Fénelon, Saint-Simon, ne peuvent à leur tour, quoi qu'ils en aient, se défendre d'un sentiment de sympathie, mêlé de regret et de pitié, pour un prince qui n'était pas par lui-même ce que les corrupteurs l'ont fait. Cette sympathie ne plaide-t-elle pas en faveur du duc d'Orléans ?

On ne peut affecter ce scepticisme en morale dont nous parlions tout à l'heure sans finir par s'en pénétrer. A la

---

1. « C'était un grand ami de mon fils », écrit Madame à la nouvelle de la mort de Fénelon. (Lettre du 10 janvier 1715.)

2. Saint-Simon, qui revient à plusieurs reprises (*Mémoires,* VII, 317 ; X, 416) sur la liaison du prince avec Fénelon, assure que celui-ci était disposé à accepter les premières places qui lui étaient destinées à la mort du roi. Que serait-il vraiment advenu, si Fénelon avait vécu ? Avec l'influence qu'il aurait eue sur le prince, la Régence pouvait prendre un tout autre cours.

Digitized by Google

longue, le Régent n'a plus ces révoltes de conscience qui font distinguer tout de suite le bien du mal. C'est ainsi qu'il qualifie Dubois de drôle, mais il ne sait rien lui refuser, jusqu'à lui laisser prendre le siège de Fénelon. Il proteste qu'il ne lui permettra pas de songer jamais à devenir cardinal, qu'il le fera plutôt jeter par la fenêtre ; et il demande pour lui le chapeau. Il ne sent pas tout ce qu'une telle faveur a d'indigne ; peut-être même trouve-t-il plaisant d'avoir fait de ce drôle un prince de l'Église.

Ce n'est pas qu'ensuite il n'éprouve de l'embarras devant ceux qui le blâment ; il leur donne raison, mais il ne s'amende pas pour cela. Si quelque conseiller soucieux de sa réputation l'entreprend, il conviendra qu'il aurait tort de faire une chose qu'on lui demande, et il promettra de ne pas la faire. Mais vienne un intéressé qui le presse en sens contraire, l'engagement est oublié. Saint-Simon, l'un de ceux auxquels il manqua ainsi trop souvent de parole, nous rapporte des exemples nombreux de cette faiblesse.

Du reste, avec les années, ceux qui auraient pu donner au prince d'utiles avertissements et le protéger contre lui-même, se faisaient plus rares autour de lui. De jour en jour, il s'enfonce davantage dans une compagnie sensuelle, licencieuse, éhontée, qui ne vit que pour le culte effréné des plaisirs, et quels plaisirs ! Sans respect pour son âge et pour sa dignité, le Régent court encore quelquefois la nuit dans Paris [1], comme faisait le duc de Chartres. Mais c'est surtout dans le secret de son palais, dans ses festins prolongés, qu'il perd toute retenue. Des

1. Madame, Lettre du 25 août 1718.

Digitized by Google

femmes que leur naissance aurait dû préserver d'un oubli complet des lois de la pudeur, des hommes qui mettent leur gloire à descendre aussi bas que possible dans l'orgie, voilà les convives habituels des soupers du Palais-Royal. Tous les soirs ils donnent le spectacle de l'ivresse crapuleuse et de l'obscène débauche. Peut-être tout ce que dit le public n'est-il pas vrai ; car on parle de scènes d'une lubricité révoltante, de véritables priapées[1]. Mais à supposer que l'imagination populaire ait ajouté à ce qui n'était que trop certain des détails presque incroyables, toujours est-il que dans ces soupers toute mesure était dépassée.

Pour y être invité, il fallait avoir renoncé d'avance à toute décence, à toute vertu. Le Régent ne se fait aucune illusion sur la valeur de ses convives ordinaires, de ses roués, comme il les appelle, c'est-à-dire des gens qui seraient dignes de la roue. Remarquons ici comme le jugement du duc d'Orléans reste droit ; mais ne faut-il pas lui en faire un reproche plutôt qu'un mérite ? Car c'est par la plus condamnable faiblesse de caractère qu'il prend pour compagnons habituels de plaisirs ceux-là même pour lesquels il n'a que du mépris. Chez un prince, moins encore que chez tout autre, de telles contradictions ne peuvent se pardonner.

Soyons justes toutefois. Le Régent ne se livre jamais entièrement ni à ses roués, ni à ses maîtresses, et elles furent nombreuses. Secret par nature, et ce n'est pas un mérite médiocre chez un prince, il ne se laisse pas pénétrer,

1. Pour se faire une idée de tout ce qui se disait de ces soupers, lire les *Mémoires* de Richelieu (édition Barrière), I, 55, 170-172.

Digitized by Google

même dans l'ivresse, sur les affaires de l'État. Si les femmes ont eu une influence funeste sur sa vie privée, elles n'en ont pas eu sur son gouvernement. Aucune ne joue un rôle politique comme celui qui fut dévolu plus tard à Mme de Châteauroux, à Mme de Pompadour, à la Du Barry. Remarquons encore que pour les divers emplois le Régent n'égare pas ses choix sur ses compagnons de débauche. Dubois même, quels que soient ses vices, ne peut être cité en preuve du contraire ; il s'était acquitté avec succès de diverses négociations ; son application aux affaires, son habileté, expliquent qu'il ait été appelé aux postes les plus élevés. Précepteur, on ne saurait le juger avec trop de rigueur ; ministre, il a pu être favorablement apprécié.

Dans cette nature complexe du Régent, signalons encore un trait singulier. Si pressé qu'il soit d'aller à ses plaisirs, il est un devoir auquel il ne manque jamais : il se montre toujours fils tendre et plein d'attentions pour sa mère. Chaque soir il se rend chez elle, et tout en l'égayant par ses propos pleins d'enjouement, il lui témoigne le plus profond respect. « Quoi qu'il soit Régent, écrit Madame, il ne paraît jamais devant moi et ne me quitte jamais sans venir me baiser la main avant que je l'embrasse. Il ne prend point de chaise devant moi ; mais d'ailleurs il ne fait pas de façons, et bavarde rondement avec moi. Nous rions et plaisantons comme de bons amis[1]. » Et ce même prince, ce fils si respectueux et si digne avec sa mère, ne la quittait que pour aller rejoindre la compagnie que nous savons.

1. Lettre du 24 octobre 1719.

Digitized by Google

Presque toujours on est victime de ses désordres. A un âge où l'homme est d'ordinaire dans toute sa force, le duc d'Orléans était menacé d'une fin prochaine. Les avertissements ne lui manquaient pas ; ses médecins lui disaient, lui répétaient, qu'il eût à vivre autrement, s'il voulait continuer de vivre. Mais soit insouciance, soit croyance au fatalisme, soit qu'il fût rassasié et comme dégoûté de la vie, ou qu'elle ne lui parût avoir de prix que par les jouissances dont on l'engageait à se frustrer, il ne put renoncer à ses habitudes. Mais déjà à certains moments l'intelligence semblait atteinte comme le corps. Les premières heures du réveil, après les nuits d'ivresse, laissaient trop voir les ravages produits par les excès. Saint-Simon en eut un jour l'affligeant spectacle. « Je fus effrayé, dit-il ; je vis un homme la tête basse, d'un rouge pourpre, avec un air hébété, qui ne me vit pas seulement approcher. Ses gens le lui dirent. Il tourna lentement la tête vers moi, sans presque la lever, et me demanda d'une langue épaissie ce qui m'amenait[1]. »

Voilà ce qui restait d'un prince naguère si brillant, en attendant que la mort le prît tout à fait. Elle ne tarda point. La fin de certaines existences rachète les erreurs des années antérieures. Il n'en fut point ainsi pour le duc d'Orléans : sa vie s'acheva dans un dernier scandale, une dernière honte. On sait les déplorables circonstances dans lesquelles il mourut. Nous n'avons pas à les rappeler ici ; mais elles étaient présentes à tous les esprits quand on fit son oraison funèbre ; et pour l'orateur chrétien chargé de rendre au prince, du haut de la chaire, ce dernier

1. *Mémoires*, XX, 29.

Digitized by Google

devoir, il n'était ni permis de condamner la mémoire du Régent, ni facile d'exprimer, en face d'une telle mort, de religieuses espérances. L'évêque d'Angers[1] sut concilier ce qu'il devait et aux convenances et à sa foi : « Du pied du plus beau trône du monde il tombe dans l'éternité ; mais pourquoi, ô mon Dieu, après avoir fait de Philippe un prodige de talents, n'en feriez-vous pas un prodige de miséricorde ? »

Pourquoi la postérité, elle aussi, n'aurait-elle pas de l'indulgence pour un prince, à qui sans doute on peut reprocher trop d'erreurs et de fautes, mais qui ne manqua pas d'éminentes qualités ? Et même de ces erreurs et de ces fautes est-ce lui qui fut le vrai coupable ? L'histoire, nous le savons, prend les personnages tels qu'ils se sont montrés ; elle les juge d'après leurs actes, elle leur fait porter toute la responsabilité de leur conduite, et elle est sévère pour le Régent. Nous ne pouvons avoir la prétention de réformer ses arrêts ; mais si nous recherchons (et c'est un des objets de ces études), non pas seulement ce qu'un prince a été, mais ce qu'il aurait pu, ce qu'il aurait dû être, s'il avait reçu de meilleurs enseignements, s'il s'était développé dans le sens où le portaient ses véritables inclinations, il nous semble qu'alors le duc d'Orléans se relève beaucoup.

On a dit que la nature lui avait donné toutes les vertus et l'éducation tous les vices. C'est juste tout le contraire de ce que Madame pensait du duc de Bourgogne, quand elle écrivait[2] que tout ce qu'il avait de bien il le tenait

1. Poncet de la Rivière, élu membre de l'Académie française en 1728.
2. Lettre du 14 avril 1719.

Digitized by Google

de son précepteur, et ce qu'il avait de mauvais lui venait de lui-même. Ces deux jugements sont aussi exagérés l'un que l'autre ; mais enfin ils renferment un grand fond de vérité. Quand on compare (et cette comparaison se présente d'elle-même) le duc de Bourgogne et le duc de Chartres, il faut bien reconnaître qu'ils ne furent ni l'un ni l'autre ce qu'on présageait de leur enfance ; ni les menaces ni les promesses de ces premières années ne devaient se réaliser. Prenons-les à cette époque de la vie : le petit-fils et le neveu de Louis XIV se ressemblent en ce point qu'ils ont tous les deux de remarquables facultés. Se prononcer pour la supériorité de l'un sur l'autre serait difficile ; car si le duc de Bourgogne est encore mieux doué pour les choses de l'esprit, le duc de Chartres se montrera beaucoup plus capable dans les choses militaires. A ne considérer que les talents on peut donc hésiter dans ses préférences ; mais si l'on met les caractères en présence, plus de doute possible. De ces deux enfants, nous le savons, l'un fait trembler pour l'avenir : en lui éclatent le caprice, l'orgueil, l'égoïsme, un goût furieux pour toute sorte de voluptés, la violence, la cruauté même ; l'autre est toujours d'humeur égale, gracieux, aimable, ouvert, bon, humain, généreux. On pouvait craindre que le premier ne fût plus tard une sorte de monstre. Mais il eut pour précepteur Fénelon. Chez lui d'ailleurs la volonté était forte, plus forte encore quand elle eut pour soutien les sentiments religieux qu'on eut soin de lui inculquer ; elle l'aida à se sauver de lui-même. Quand son maître lui eut fait reconnaître ses défauts, il sut les vaincre. L'éducation dompta la nature.

Qui n'aurait cru au contraire, quand les regards s'ar-

Digitized by Google

rêtaient avec complaisance sur le jeune duc de Chartres, que la maison de France aurait en lui un de ses princes les plus accomplis ? Chez lui les germes du bien étaient si nombreux ! Ils pouvaient être si féconds ! Mais ils ne furent point cultivés, loin de là. Dubois et tout l'entourage étouffèrent tout principe de religion et de morale dans cette âme, et y jetèrent comme à plaisir les semences du mal. L'élève était assez clairvoyant pour apprécier à leur juste valeur ceux qui lui donnaient des leçons et des exemples déplorables : au fond il les méprise, mais il les imite. Destitué du secours qu'un chrétien emprunte à ses croyances, il ne trouve pas en lui-même la force nécessaire pour résister aux pernicieuses influences qui le sollicitent ; il n'a qu'une volonté vacillante, et c'est en cela que par nature il est inférieur au duc de Bourgogne : toute sa vie sa faiblesse sera son pire ennemi. Une existence active et occupée, un mariage suivant ses inclinations lui seraient une sauvegarde contre ses entraînements ; mais Louis XIV, et par là il a, lui aussi, sa part de responsabilité dans la perversion de son neveu, le retient dans l'oisiveté, et lui impose une épouse qu'il n'aime pas. Le prince cherche à se distraire dans la débauche ; il s'y plonge, il s'y abîme, si bien qu'il y entraîne avec lui son époque, le jour où il est investi de l'autorité souveraine ; et quand on voudra citer le temps où s'est le plus affichée la licence des mœurs, on nommera la Régence. De tous les descendants d'Henri IV nul jamais ne parut devoir mieux rappeler son aïeul, et nous voyons où le fit aboutir une détestable éducation. Ce qui nous étonne, c'est qu'elle n'ait pas étouffé toutes les qualités, et que dans cette sorte de ruine morale quelques nobles

Digitized by Google

parties de caractère soient encore restées debout, comme pour attester tout ce qu'avait d'excellent ce naturel, s'il s'était conservé intact.

Souvenons-nous des espérances que la nation avait placées sur le petit-fils de Louis XIV, et de quelle douleur elle fut saisie à la nouvelle imprévue de sa mort ; même à distance nous partageons les regrets des contemporains. Mais il y a quelque chose de plus triste encore que le spectacle d'une fin aussi prématurée, c'est d'assister à la déchéance d'une nature d'élite. Cette tristesse, Philippe d'Orléans nous la fait éprouver ; il a manqué à sa destinée. Dubois, comme ministre, a-t-il vraiment mérité les éloges que lui ont donnés certains écrivains, c'est une question que nous n'avons pas à traiter ici ; mais nous savons qu'il a gâté son élève, et quel élève ! C'est assez pour que l'histoire n'ait pas pour lui de condamnation trop sévère.

Digitized by Google

ÉTUDES SUR LA GRÈCE

BEAUX-ARTS

LES SITES ET LA POPULATION

PAR M. GABRIEL THOMAS

AVANT-PROPOS

D'incomparables souvenirs, les ruines de monuments qui furent élevés par les premiers artistes du monde, la clarté du ciel, l'harmonie et souvent la grandeur des sites, telles sont, qui ne le sait? les immortelles séductions de la Grèce. Mais il y faut ajouter maintenant les découvertes qui ont modifié d'une manière surprenante les aspects de l'art, en outre l'organisation et le classement des collections nationales, où l'on peut aujourd'hui suivre le développement de la sculpture, étudier surtout les œuvres archaïques, les bas-reliefs funéraires que seuls à proprement parler possèdent et font comprendre les musées d'Athènes.

Digitized by Google

Aussi me suis-je attaché, dans la première partie de mon travail, à reproduire en traits rapides la physionomie de ces collections, tout en rapprochant les œuvres ainsi retrouvées, du milieu qui en complétait le sens et le prix.

Une semblable étude doit nécessairement désormais se joindre à tous les souvenirs qui vous accompagnent au cours du voyage. Elle redouble assurément le charme des impressions que provoqueront les aspects d'Athènes, la métropole de l'Hellénisme, et les paysages de cette terre où les fils de Prométhée attisèrent jadis le feu sacré du génie.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

BEAUX-ARTS ET PAYSAGES

Quand on parlait de l'art grec, il y a vingt et quelques années encore, l'esprit se portait aussitôt vers ces temps qui suivirent les grandes guerres contre les Perses, vers la belle époque classique des Ictinos, des Phidias, des Polyclète. Si les œuvres nées à ce moment unique du v^e^ siècle demeurent à jamais d'incomparables modèles, les travaux de l'archéologie ont dégagé les origines, interprété les légendes. Ils montrent enfin quelles influences ont contribué, grâce aux migrations des peuples et à la configuration de la Grèce, à faire éclore dans ce petit pays, au sein de cette race prédestinée, la fleur exquise où se sont condensés l'éclat et les parfums des civilisations orientales.

Les découvertes inattendues de Schliemann, les fouilles d'Olympie, de Délos, de Delphes, de l'acropole d'Athènes, ont donc singulièrement étendu le champ de notre vision et déjà reculé loin dans le passé la limite actuelle de nos informations.

Ce n'est pas sans doute que l'on puisse rattacher directement au génie hellène tel qu'il nous apparaît plus tard, la technique et le style de ces bijoux troyens, de ces vases d'or et d'argent, étonnants trésors que se sont inégalement partagés les musées de Constantinople et

Digitized by Google

de Berlin. Mais pour retrouver le caractère pittoresque de ces objets d'art, cherchons à les replacer successivement dans le milieu où ils ont contribué à la parure des chefs ou à l'ornement des édifices.

I

Lorsqu'on a dépassé Ténédos et reconnu l'entrée des Dardanelles, un paysage saisissant se découvre sur les côtes d'Asie. Des cimes neigeuses de l'Ida descend une double ligne de contreforts irréguliers, montagnes abruptes et collines entrecoupées de ravins, parsemées de taillis, dont les dernières ondulations de chaque côté viennent aboutir sur le rivage. Au seuil de la plaine que ces hauteurs entourent, la colline d'Hissarlik montre sur la gauche sa terrasse nivelée et dont les dernières pentes refoulent les eaux capricieuses du Scamandre et du Simoïs. Entre la baie de Besika et le cap Rhœtée, de nombreux tumuli fouillés par l'heureux explorateur, monticules aux escarpements en forme de pyramide, quelques-uns encore excavés, couverts de broussailles ou plantés de grands arbres, hérissent le littoral au pied de la haute falaise de Sigée.

C'est de l'un de ceux-là que dut parler Homère quand il dit que l'armée sacrée des Grecs éleva autour des cendres d'Achille un tombeau grand et magnifique sur un point saillant au bord du large Hellespont. Et, dans l'Iliade, Hector promet une sépulture aux héros achéens qui se mesureront avec lui. « Peut-être », ajoute-t-il, « un de ceux qui naîtront après nous, naviguant sur les noires ondes dans un navire pourvu de nombreux ra-

Digitized by Google

meurs dira : Voilà le tombeau d'un guerrier mort il y a longtemps; il signala sa valeur et fut tué par le divin Hector. »

Quand le regard se reporte sur la plate-forme d'Ilion, sur les amas de déblais, buttes grisâtres aux reflets argentés par le soleil; qu'il mesure la profondeur de ces tranchées toujours béantes qui découpent en tous sens le sommet de la forteresse, on a le vif sentiment que plusieurs races d'hommes se sont succédé là, qu'une série de civilisations a superposé ses débris dans ces couches accumulées et maintenant rendues au jour.

Si la dernière des sept villes exhumées ainsi atteste en effet par ses monuments, bas-reliefs, statues et terres cuites, médailles et inscriptions, la présence d'une population grecque, prolongée du IVe siècle avant l'ère chrétienne aux temps de la décadence impériale, la plus ancienne, enfouie à seize mètres de profondeur, établie sur le roc primitif, renfermait les armes et les outils de pierre dure, les haches de combat en diorite, en jade, les scies et les couteaux d'obsidienne ou de silex qui nous montrent les premiers efforts de l'industrie humaine. Puis quelques broches de cuivre et de bronze, des fusaïoles par milliers et les poteries, coupes, urnes et vases, dont les lignes ou les reliefs ébauchent vaguement tantôt la tête de chouette, tantôt les yeux et le nez du visage humain, souvent enfin les formes féminines.

Ces poteries sont aussi décorées de cannelures incisées et de dessins géométriques, timides encore et irrégulièrement tracés.

La plupart de ces motifs, l'ornement linéaire surtout, et déjà quelques essais de peintures, se retrouvent sur

Digitized by Google

les vases de Santorin et de Thérasia, dont l'âge est fixé par l'éruption volcanique qui les ensevelit sous la pouzzolane vers l'an 2,000 avant notre ère. On en voit un certain nombre dans la collection de l'École française d'Athènes et quelques échantillons au Musée National.

Mais dans la deuxième ville préhistorique d'Hissarlik Schliemann recueillit plusieurs trésors enfouis contre le mur d'enceinte sous un amas de décombres brûlés, et dans les substructions d'un grand édifice non loin de la porte donnant accès à la plaine vers le sud-ouest.

Ce passage, flanqué de puissants ressauts, couronné d'une terrasse en bois, disposition particulière dont on a retrouvé les traces, était la porte Scée d'Homère, où le poète place deux célèbres épisodes de l'Iliade. C'est là qu'au III^e^ Chant, Hélène dénombre les guerriers grecs, pour répondre aux questions que lui adressent Priam et les vieillards troyens, « bons discoureurs et semblables aux cigales ». Là aussi Hector, rencontrant Andromaque et Astyanax, cède avant d'aller combattre à son triste pressentiment : « Mon cœur ne m'abuse pas ; un jour viendra où périront la sainte Ilion et Priam et le peuple de Priam habile à manier la lance. » Puis il sourit à son enfant, qui se rejette sur le sein de sa nourrice, tout effrayé à l'aspect de son père et de l'aigrette, faite de crin de cheval, se balançant d'une façon terrible au cimier du casque.

Et la catastrophe prédite par le héros fut en tout semblable au terrible incendie qui dévora la seconde ville préhistorique de la colline d'Hissarlik, calcina les murailles, vitrifia l'argile des briques, réduisit en cen-

Digitized by Google

dres et en charbons les poutres des terrasses et des étages supérieurs.

Il faut résister au charme de ces souvenirs, si l'on ne veut, épris d'une illusion séduisante, prendre pour les bijoux mêmes des princesses filles de Priam, les ornements barbares étalés sous nos yeux dans les vitrines de Tchinili-Kiosk ou du musée Schliemann de Berlin.

Ce sont des bracelets en fil d'or uni ou formant la torsade, des boucles d'oreilles imitant les spires du serpent replié sur lui-même. Les chaînettes recouvertes de feuilles d'or, les perles d'or et les anneaux rattachés en pendeloques au bandeau posé sur la tête nous reproduisent le diadème oriental : nous en retrouvons presque l'image dans la coiffure tissue de pièces d'or et d'argent dont se parent encore les danseuses égyptiennes. Telle à peu près était aussi la forme de la perruque aux tresses tombantes des anciens prêtres de Thèbes ou de Memphis.

Mais les bijoux de la seconde ville d'Hissarlik n'égalent pas la finesse ni la variété de ceux que Schliemann a trouvés dans les tombes de Mycènes.

II

Transportons-nous à l'autre extrémité de la mer Égée, au fond du golfe de Nauplie. Là s'ouvre la plaine d'Argos entre la citadelle inaccessible de Palamède et le marais de Lerne que dominent au loin les blanches arêtes du Parthénios et du Parnon.

Dans le cercle des monts rocheux d'Argolide et d'Ar-

Digitized by Google

cadie, une série d'acropoles aux murailles formées de blocs énormes, dégrossis à peine, sont les derniers témoins de cette civilisation mycénienne qui précéda l'entrée en Grèce, au XII^e^ siècle avant notre ère, des tribus doriennes.

D'abord, dans Nauplie même, les soubassements à l'appareil polygonal, qui soutiennent les remparts vénitiens de la forteresse inférieure. En face, au sommet d'un mont pyramidal creusé de cavernes, le château de Larissa commande les larges rives du Charadros où se répandent les maisons plates et les jardins d'Argos.

Les puissants matériaux entassés il y a plus de trois mille ans par les dynastes Argiens font contraster le relief de leurs assises massives avec la découpure légère des tours et des créneaux édifiés par les Francs. D'autres débris du même âge se succèdent sur les crêtes des vallées et des gorges stériles qui vers le nord-est conduisent à Épidaure.

Mais les deux plus fameuses de ces acropoles se dressent, l'une au milieu, l'autre à l'entrée septentrionale de la plaine d'Argos.

Édifiée non loin de la mer, sur une colline basse aux trois plates-formes inégales de hauteur et d'étendue, Tyrinthe opposait aux attaques un front robuste de tours et de courtines cyclopéennes.

La rampe qui conduit à l'esplanade supérieure monte en contournant par la gauche la base et les ressauts des remparts, selon le principe constant de cette architecture militaire ; les assaillants présentaient ainsi aux coups de l'assiégé leur flanc droit que le bouclier ne protégeait

Digitized by Google

pas. Puis le chemin s'engage entre deux murailles constituant une double enceinte. Déjà un art savant s'ajoute ici à la solidité d'un si rude appareil.

De ce côté et sur la face méridionale s'ouvrent dans l'épaisseur du contrefort extérieur, les galeries, abris indestructibles, d'où les guerriers pouvaient à couvert lancer par les meurtrières leurs projectiles sur la plaine. Des chambres obscures, magasins, caves ou cachots, sont ménagées dans la masse des murs. Les pierres gigantesques qui enveloppent ces casemates avancent l'une sur l'autre leurs quatre ou cinq assises, et l'encorbellement donne l'aspect de la voûte et la forme ogivale à la perspective du couloir qui s'enfonce. Les reliefs abrupts, la pesanteur et la hardiesse d'un tel surplomb, la dimension de ces roches entassées vous font croire un instant que l'homme primitif a su, pour réaliser son œuvre, emprunter l'aide des forces élémentaires.

Pendant des siècles, ces retraites formidables des héros préhistoriques n'ont plus servi que d'étables aux troupeaux; et la lumière qui pénètre par l'ouverture des barbacanes miroite à mi-hauteur sur la surface luisante des pierres polies sans cesse par les moutons qui s'y frottaient l'échine.

A l'opposite, et de la terrasse moyenne de l'acropole, un escalier sinueux plonge en suivant une pente irrégulière et rapide dans l'épaisseur des remparts de l'ouest et descend à une poterne presque au niveau de la plaine.

Le plateau supérieur est aujourd'hui couvert des substructions dégagées par Schliemann. Les murs rasés de

Digitized by Google

ces édifices dessinent encore le plan des propylées, des cours et des salles, où les sanctuaires des divinités indigètes se partageaient l'aire de la citadelle avec les habitations des princes achéens. On retrouve au milieu de ces débris dont certaines parties sont bien enchevêtrées, les seuils de pierre, l'autel au milieu du parvis : en face, le temple ou le palais rectangulaire, un foyer qui sans doute marquait le siège du culte domestique et l'asile consacré des suppliants. C'était le mégaron, comprenant les vestibules et les salles destinées aux actes de la vie publique : de chaque côté, des chambres plus petites, au relief plus confus, servaient à l'habitation des femmes et des principaux officiers.

On peut sans grand effort d'imagination reconstituer sur ces ruines la maison royale décrite dans l'Odyssée : soit le riche et chimérique palais d'Alcinoüs, au seuil d'airain, aux murailles revêtues d'argent, décorées d'une corniche émaillée d'azur; soit la demeure plus rustique d'Ithaque, où les prétendants, attablés dans la grande salle lambrissée de chêne et dont les colonnes de bois soutiennent les poutres du plafond, se rassasient des viandes qu'ils rôtissent aux brasiers allumés sur le sol battu.

Ici le pavage consistait en un béton colorié, remplacé dans la chambre de bain par une seule grande dalle légèrement inclinée. Les murs de pierre, les matériaux fragiles des étages supérieurs, qui ont entièrement disparu, étaient cachés sous un enduit orné de peintures.

Sur le fragment que possède le Musée National d'Athènes, un taureau brun fuit au galop; l'œil exprime la terreur. Le même mouvement impétueux emporte

Digitized by Google

l'homme qui poursuit l'animal et le saisit par la corne ; l'inexpérience de l'artiste, son ignorance des règles de la perspective rendent plus frappantes encore la naïveté et la sincérité des gestes, l'ardeur de cette course simultanée de la bête farouche et du chasseur qui l'atteint et la dompte.

Comme dans le palais du roi des Phéaciens, une frise d'émail bleu couronnait les murs des salles de réception ; on en voit plusieurs morceaux à côté des débris de ces curieuses fresques.

III

Mais à Mycènes surtout, l'art antérieur à l'établissement définitif des Hellènes a laissé ses œuvres les plus merveilleuses. C'est bien la Πολύχρυσος Μυκήνη qu'ont révélée les fouilles de 1876. A voir le site dévasté, les ruines d'un caractère si sauvage, on croirait difficilement que là s'est développée une civilisation prospère, presque raffinée, si l'on ne se rappelait les mœurs fastueuses et féroces à la fois du XVI^e^ siècle italien et telles que nous les montrent, par exemple, les *Mémoires* de Benvenuto Cellini.

Au sortir d'un âpre défilé, aux flancs décharnés, que sillonne un torrent profondément encaissé, le chemin débouche sur la plaine d'Argos. Elle s'ouvre subitement et va s'élargissant au milieu des montagnes jusqu'aux rivages de la mer qui étincelle et bleuit à l'horizon. Entre le rocher de Palamède et les créneaux grêles qui couronnent le sommet chauve de Larissa, s'étendent les champs couverts de fraîches cultures, les jeunes blés

Digitized by Google

qui verdissent, les plants d'artichaut et de tabac à perte de vue, les vignes disposées en butte.

L'Inachus et ses affluents, qui bondissaient tout à l'heure dans les gorges des monts d'Arcadie, s'apaisent tout à coup, comme pour prolonger leur course dans ce pays riant que leurs eaux fertilisent.

Sur la gauche, deux hautes pointes arides dominent une colline rocheuse dont les sépare un ravin coupé à pic. Les murailles de l'acropole s'accrochent aux parois abruptes, escaladent les crêtes pierreuses. Pas un terre-plein n'adoucit pour l'œil ces rudes reliefs : la cime conique hérissée d'anfractuosités, battue par les vents, brûlée par le soleil, se dresse silencieuse et nue, dans une solitude que recule plus loin encore de la plaine verdoyante une longue croupe inclinée et toute bosselée de débris, seul accès de l'antique forteresse.

Au pied de cette pente, les masures d'un village abritent quelques familles et les enfants déguenillés qui ont signalé l'approche d'une voiture, surgissent aux cris nasillards de « Bakchich, bakchich ! » ce mot d'ordre des pays d'Orient.

Le sentier s'élève et bientôt on peut, en promenant son regard de la montagne à la plaine, redire les paroles du gouverneur d'Oreste : « Voici l'antique Argos, objet de tes vœux; le bois de la fille d'Inachus et la place Lycienne consacrée à Apollon tueur de loups. La ville où nous entrons est Mycènes riche en or, et ce palais est la demeure riche en meurtres des fils de Pélops. »

Aussi la tradition avait-elle, dès Pausanias, donné les noms d'Atrée, d'Agamemnon, de Clytemnestre, à ces tombeaux souterrains, recouverts d'une coupole dont les

Digitized by Google

pierres superposées en encorbellement circulaire sont taillées en forme de voûte. A l'extrémité du corridor creusé dans le sol, le seuil, flanqué de motifs sculptés et presque détruits, les jambages penchés l'un vers l'autre sous l'énorme linteau monolithe rappellent l'entrée des hypogées thébains de la Vallée des Rois.

Mais l'intérieur n'a plus de commun avec les syringes d'Égypte que l'aspect gigantesque et je ne sais quel saisissant caractère de pérennité sépulcrale. Une chambre latérale, celle peut-être où reposait l'hôte du monument, est plongée dans une obscurité complète. Un berger en fustanelle rassemble des branchages desséchés; il y met le feu, et la claire flambée illumine soudain et par éclats les recoins ténébreux.

Dans une autre tombe dont le sol a été fouillé, le dôme tout entier s'est écroulé, laissant le ciel éblouissant remplir de son azur le vide du faîte ouvert.

Les chefs mycéniens, quels qu'aient été leurs noms, qui, vers le XVI^e^ ou le XVII^e^ siècle avant notre ère peut-être, ont édifié ces solides murailles, laissèrent de leur puissance un témoignage plus certain encore à l'entrée de l'acropole même. La grandeur barbare de cette architecture se manifeste surtout dans la Porte des Lions. L'avenue en est bordée de remparts cyclopéens; les deux montants et le linteau sont faits de trois blocs taillés d'une dimension prodigieuse. Les hommes qui, sans l'aide de machines, ont su mouvoir et soulever de telles masses, disposaient assurément d'une force despotique et de ressources sinon égales, comparables du moins à celles des Pharaons.

Le célèbre relief surmonte la porte : la finesse de

Digitized by Google

grain et la couleur grisâtre de la pierre contrastent vivement avec les rugueux bossages et le ton roux des murailles qui l'entourent. Les lions affrontés se dressent gigantesques contre une colonne centrale. Elle soutient un entablement complet où l'on a vu, non sans raison, un prototype de l'ordre dorique. Ne trouve-t-on pas là l'image ou tout au moins le souvenir d'un symbole oriental et la représentation plus ou moins consciente encore de quelque ancien mythe relatif au culte du soleil? La fière attitude de ces deux animaux, la saillie des muscles pectoraux, le geste robuste des pattes antérieures tendues et appuyées sur le socle du pilier, la vigueur enfin et la sobriété de l'exécution donnent un caractère héraldique à l'œuvre ainsi placée au seuil de la demeure princière.

C'est ce précieux exemplaire de la sculpture héroïque qu'Edmond About disait sculpté peut-être par Dédale et ressemblant fort aux bêtes qu'il dessinait jadis sur son cahier de brouillons. L'enfance de l'art, ajoutait-il, a beaucoup de rapport avec l'art de l'enfance. Voilà, pour une boutade, où l'amour du mot peut conduire un homme d'esprit; et Dieu sait s'il en avait, mais non certes toujours du meilleur aloi ni du plus généreux, les Grecs, hélas, l'ont bien appris.

Sur le revers septentrional, une poterne, protégée par un avant-corps mégalithique, donne passage au chemin qui s'incline rapidement vers les gorges de la montagne; du même côté, un couloir obscur s'enfonce souterrainement et va dans les ténèbres se perdre sous l'éboulement des terres et des roches.

Tandis qu'à Tyrinthe la ligne de l'enceinte suit exacte-

Digitized by Google

ment le rebord extrême des terrasses aplanies, les murailles de Mycènes, faites aussi de pierres énormes, superposant ici leurs prismes irréguliers, formant ailleurs un appareil à peu près symétrique, mais grossièrement taillées, prennent en écharpe les flancs escarpés de la colline dont la cime pyramidale s'élève plus haut encore, couverte de blocs épars, d'herbes sèches, de taillis épineux. A cet aspect sauvage s'ajoute le désordre des substructions que les âges ont enchevêtrées et confondues : le palais qui occupait exactement la pointe de l'acropole fut bouleversé plus tard par les soubassements d'un temple dorique.

Seul, près de la Porte des Lions, un espace circulaire entièrement déblayé, entouré de dalles dressées, indique l'emplacement de l'Agora, et dans cet enclos s'ouvrent les six tombes rectangulaires, vides aujourd'hui, d'où sortirent les trésors transportés et classés au Musée National.

Dans les fosses gisaient les squelettes couronnés, masqués, plastronnés d'or, avec leurs armes, leurs bijoux, des vases et des coupes d'or ou d'argent.

Au milieu de la salle Schliemann, on a disposé le modèle d'un sépulcre mycénien ; le cadavre étendu sur le gravier, les poteries, les pointes de lance, les lames d'épées et de poignards, les rosaces, les boutons de métal ; fragments épars des ornements que l'on conserve rangés par tombeau dans les vitrines où l'on peut étudier de près les uniques débris d'une civilisation auparavant ignorée.

Est-ce à dire cependant qu'il soit permis de lui attribuer indistinctement l'invention et le travail de tous ces

Digitized by Google

objets? J'ai été surpris, quant à moi, à leur premier aspect, et, la part faite à l'inégalité de talent chez les artistes comme au développement plusieurs fois séculaire sans doute de cette société mycénienne, je ne m'explique que difficilement une si étrange variété dans les procédés, et surtout le contraste entre une grossièreté toute primitive et la plus étonnante habileté technique.

On pourrait encore admettre que ces idoles de terre cuite, figures à peine ébauchées, projetant de chaque côté des excroissances en forme de cornes ou de bras, ont été modelées selon un type immuable, consacré par le culte et la tradition. Mais on n'en saurait dire autant de la scène et des personnages représentés sur un grand vase venant aussi de Mycènes.

Cinq guerriers défilent, armés de la lance et du bouclier, coiffés d'un casque en forme de coupe renversée, et rappelant à peu près le schapska des lanciers français du second Empire. Une femme, levant le bras en signe d'affliction, marche à la suite de ces héros préhistoriques, dont rien ne peut rendre la physionomie niaise, avec leur nez qui s'abaisse en pointe, leurs barbes taillées à la Henri III, leurs gros yeux étonnés : vrais bonshommes cette fois et qu'Edmond About aurait été, sans flatterie, bien capable de dessiner sur ses brouillons d'écolier. Nous remarquons la même inexpérience sur la décoration de plusieurs dalles de calcaire qui ornaient les tombeaux; des bas-reliefs y figurent des scènes de chasse ou de bataille, agrémentées jadis de lignes qui s'enroulent et s'entrecroisent.

L'art ne nous apparaît guère plus avancé dans les masques d'or qui couvraient le visage des dynastes dé-

Digitized by Google

funts. Tout est primitif dans ce travail au repoussé ; les hachures indiquant les poils de la barbe, les sourcils, les cheveux ; la rondeur toute symétrique et la gaucherie des traits, l'écartement des oreilles, le tracé presque rectiligne de la bouche. Encore observons-nous entre les effigies funéraires des différences non pas seulement dans le savoir-faire, mais aussi dans les rapports des linéaments du visage. Ces différences nous indiquent l'intention de chercher une ressemblance, à l'aide de moyens très limités et mis en œuvre par des praticiens d'une habileté que déjà l'on peut juger très inégale.

Un progrès plus sensible encore apparaît dans les petits objets très variés de destination et de dessin, plaques, rosaces, boutons, disques, plastrons et diadèmes en feuilles d'or qui rappellent la technique des ornements du trésor troyen.

Mais ici, la représentation des animaux marins, méduses, astéries, poulpes qui tendent et tordent leurs tentacules ; des fleurs, des feuilles, des papillons aux ailes dentelées, est très heureusement obtenue. On admire la diversité et la souplesse gracieuse du décor géométrique sur les bracelets, les colliers où deux plaques enserrent un fil d'or formant des postes, des spirales alternées, des enroulements opposés l'un à l'autre ; ornementation familière aux bijoux d'Ilion.

D'autres types artistiques signalent plus clairement encore les influences ou sans doute même les importations orientales : je veux parler de ces feuilles d'or, peut-être symboliques, découpées en tête de taureau avec une hache à double fer entre les cornes ; et du petit modèle, en or, d'un temple ou plutôt d'un autel

Digitized by Google

élevé sur un soubassement rectangulaire entre deux colombes qui dressent leurs ailes.

Ces oiseaux consacrés au culte d'Astarté se retrouvent sur les anses des coupes d'or, très variées de dessins et de reliefs, déposées dans les tombeaux. Ces vases, cruches, œnochoés, gobelets, sont recouverts tantôt de traits gravés, tantôt de lamelles ou de tiges d'or : d'autres encore d'ornements au repoussé. Les anses ou les couvercles se prêtent à des motifs élégants, servent de champ à des gravures, à des pièces rapportées et soudées, telles que ces lions qui bondissent et s'allongent.

Puis l'art va s'affinant davantage, avec les manches de poignards décorés de ciselures : une lame d'épée à poignée d'or est damasquinée de fleurs de lotus et de panthères lancées à pleine course. Sur un poignard, des incrustations délicates représentent une scène de chasse. Des hommes presque nus, à la taille démesurément svelte, attaquent plusieurs lions qui se rasent, bondissent ou s'enfuient, multipliant leurs mouvements d'une précision vivante.

Un sceptre, des broches, des épingles d'or fournissent aussi de curieux sujets d'étude. Sur l'un de ces bijoux, un bouquetin dresse sa tête ramassée et les spires de ses cornes cannelées ; dans sa petite taille, il donne l'impression saisissante de la nature. Œuvres qui déjà nous révèlent une technique sûre de ses procédés, sinon encore de ses formes.

Mais ce dernier résultat apparaît dans les chatons ciselés dont la vue éveille soudain un sentiment de véritable stupeur. Comment des artistes qui avaient pour modèle les productions que nous venons d'examiner,

Digitized by Google

ont-ils atteint cette dextérité de main, cette justesse de rendu, la vigueur dans les attitudes, et surtout l'inconcevable délicatesse du trait qui s'allie à la concision et à la fermeté du grand style? S'il y a quelque confusion dans un groupe de femmes tenant des fleurs, et réunies au pied d'un arbre, voici des combattants, armés du glaive, de la lance et du bouclier; les uns debout qui se portent en avant; d'autres agenouillés ou étendus; ailleurs des chasseurs et des animaux sauvages. Quelques coups de burin nets, hardis, et pour ainsi dire, décisifs, marquent les reliefs essentiels, les attaches du corps humain : avec une extraordinaire sobriété qu'explique seule la science anatomique, l'exécutant marque en deux ou trois coches, et par une abréviation hardie, la saillie des muscles pectoraux, le contour des bras et des cuisses; en même temps, les détails des extrémités, les traits du visage et presque les physionomies ressortent malgré l'exiguïté de ces figurines. Il faudrait une loupe pour suivre de près la facture de ces intailles, dont au contraire le mouvement et l'expression d'ensemble saisissent aussitôt l'esprit. C'est l'ampleur, la force, la franchise d'allures obtenues et fixées dans ces minuscules images.

Un tel travail, extraordinaire par l'exactitude et la netteté de l'effet, n'est pas le seul qui marque l'apogée de la plastique achéenne. Elle nous a laissé une œuvre qui, par l'équilibre et la régularité des proportions, revêt un caractère tout classique et touche à la perfection même. Je veux parler d'une tête de taureau en argent, incrustée de cuivre et d'or. Ici encore le procédé d'application des métaux, qui a toute la minutie délicate

Digitized by Google

de l'orfèvrerie, ne nuit en rien à la fermeté des lignes ni à la concision puissante du modelé.

Quel est donc cet art prétendu primitif, qui aurait ainsi trouvé, au cours de cet âge préhistorique, une pareille précision et cette force, tout le secret enfin de la grandeur, et qui aurait appliqué ces principes en produisant des œuvres si concentrées et si savantes? Peut-on expliquer comment ces sculpteurs, ces ciseleurs inconnus auraient d'un même élan parcouru tous les stades de la statuaire et de la toreutique? Dira-t-on qu'une seule période, puisque tous ces objets ont été découverts au même étage des fouilles et dans la même couche de débris, a vu naître et se développer l'art achéen jusqu'à son complet épanouissement? Car ce qui étonne et demeure inexplicable, c'est l'apparente simultanéité dans le temps, comme ils sont rapprochés dans ces vitrines, des plastrons, des feuilles et des rubans d'or, de ces bijoux déjà finement travaillés sans doute, encore barbares cependant, et des lames damasquinées, des anneaux gravés surtout et des intailles, œuvres vraiment merveilleuses que nous venons de décrire. Ces artistes qui vivaient auprès des mêmes princes exerçaient-ils l'un sur l'autre une si faible action, que tel martelait pesamment un masque grossier, quand un autre, à quelques années de distance, ou près de lui peut-être, ciselait d'un burin si fier ces scènes de guerre ou de chasse?

Assurément on doit admettre qu'à côté d'un art indigène, plusieurs de ces modèles dénotent les influences orientales; il en est ainsi des ornements, par exemple, qui ressemblent exactement aux bijoux d'Ilion, des symboles asiatiques, des types venus de Phrygie, de Carie,

Digitized by Google

visiblement importés par les navigateurs phéniciens et cypriotes. Certains sujets aussi, comme un petit lion d'or massif, des sphinx, la fleur de lotus, s'inspirent certainement du style hiératique et simple de l'Égypte, dont les œuvres, quelques-unes intéressantes et fort belles, sont précisément exposées dans une salle voisine.

Tout en tenant compte de ces questions d'origine et d'imitation, nous nous retrouvons néanmoins en présence d'un contraste anormal qui saisit dès l'abord et surprend toujours davantage après un examen plus complet; d'une énigme enfin dont les termes sont posés, mais dont je ne crois pas que le mot soit dès à présent trouvé.

Les mêmes influences orientales apparaissent plus marquées encore dans les plaques d'ivoire travaillées, découvertes en Attique, à l'intérieur d'une rotonde sépulcrale semblable à celles de Mycènes, près de Ménidi, au pied du Parnès; d'autres à Spata, dans la Mésogée derrière l'Hymette. Des animaux étranges, à peine reconnaissables, sont sculptés en bas-relief; une tête d'homme coiffée d'une mitre, les cheveux et la barbe tressés par étages, est presque un exemplaire phénicien et rappelle de loin l'Assyrie.

Citons enfin un chef-d'œuvre de cet art préhistorique et comparable aux plus précieux de Mycènes, je veux parler des deux vases d'or trouvés dans la tombe voûtée de Vaphio, au bord de l'Eurotas, non loin de Sparte et d'Amyclées; coupes décorées de figurines, de scènes de chasse et de dessins au repoussé, formant des reliefs où le métal a conservé sa fleur, et, caressé par la lumière, chatoie sous des reflets tour à tour doux et éclatants.

Digitized by Google

IV

Toute cette civilisation mycénienne disparut dans les bouleversements qui accompagnèrent vers le XII^e^ siècle avant notre ère l'immigration des Doriens. Alors les différentes tribus hellènes prirent leur assiette et occupèrent, au prix de luttes et d'expulsions réciproques, les territoires que chacune d'elles possède aux premiers âges historiques. L'Argolide changea de maîtres; les dynastes achéens perdirent leurs citadelles. Une peuplade rude encore, venue des âpres montagnes du Nord, fonda son établissement dans ces vallées fertiles qui forment de ce côté le littoral du Péloponèse. Les Achéens chassés refoulent à leur tour les Ioniens, et c'est ainsi que du Pinde au Taygète, toutes ces contrées de l'Hellade, Messénie, Laconie, Argolide, Achaïe et Attique reçurent de nouveaux habitants.

L'œuvre de la civilisation fut sinon à refaire du moins à restaurer. Les relations commerciales interrompues, les groupes sociaux dispersés, les pillages et les ruines expliquent l'arrêt que durent alors subir, pendant plusieurs siècles peut-être, l'activité intellectuelle et l'invention artistique.

Puis, quand le génie hellène se manifesta, ce fut d'abord par les chants des aèdes, par les poèmes homériques où l'imagination jeune encore, fraîche et puissante de cette race privilégiée célébrait des événements et des exploits anciens déjà, mais encore présents à toutes les mémoires, patrimoine de gloire de l'Hellade entière. A ce réveil correspondent aussi, plus tard et vers le VII^e^ siè-

Digitized by Google

cle, les premiers efforts artistiques, mais bien rudimentaires, hésitants et timides.

De nouveau l'imitation orientale inspire ces tentatives; les formes, les procédés techniques sont empruntés aux modèles de l'Asie-Mineure, à l'industrie phénicienne, aux œuvres importées de Cypre et, par l'entremise des navigateurs de Tyr, de Sidon, aux grandes civilisations d'Assyrie et d'Égypte.

Alors furent taillées dans la pierre les idoles grossières imitées des Ξοανα, statues de bois qui furent les premières manifestations de l'art grec; ébauches dont l'inspiration et peut-être les plus anciens modèles sont venus d'Égypte. L'image est à peine indiquée et la partie inférieure du corps disparaît dans une gaîne. Car l'esprit de l'homme suit partout les mêmes voies; et ces types informes procèdent à travers les âges, des cônes à peine façonnés, récemment découverts dans les couches profondes des ruines de Koptos, blocs qui dessinent vaguement un relief humain et dont l'antiquité échappe à toute mesure. Telle fut, par exemple, après des milliers d'années, l'Artémis de Délos, la première des statues archaïques du Musée National.

Nous trouvons les influences étrangères plus apparentes encore dans les statues du VIe siècle, dites d'Apollon, mais qui sans doute représentent des athlètes et les vainqueurs des Jeux Olympiques. Les bras pendent immobiles, la jambe gauche est portée en avant selon l'attitude des Ramsès de Luxor. Le visage n'a point de physionomie, mais déjà s'éveille le souci du détail anatomique : la saillie des muscles se prononce et la structure générale du corps est bien observée. Entre ces

Digitized by Google

statues toutefois on peut remarquer des différences sensibles dans le dessin des yeux et de la bouche : sur les unes, la face est comme stupéfiée par le sourire archaïque; une autre, au contraire, est grave ou pensive; l'inexpérience même de l'artiste donne à cette tête d'homme trouvée en Béotie je ne sais quelle expression énigmatique et telle que pourrait l'obtenir le raffinement d'une étude subtile, comme fit Léonard pour la Joconde. En même temps le visage, par la disposition générale de ses lignes, les traits assez épais, les yeux dessinés en triangle, le pli serré de la bouche rappellent la physionomie et la facture de la tête d'Héra du musée d'Olympie, que l'on fait remonter au VII^e^ siècle.

Mais la coiffure de ces statues d'athlètes, tressée et distribuée en bandeaux plats qui, de chaque côté, tombent en s'élargissant derrière la tête jusqu'aux épaules et encadrent symétriquement le visage, est une imitation évidente du klaft égyptien.

L'Égypte aussi a donné le type et l'attitude des scribes du Musée de l'Acropole, tenant leurs tablettes sur les genoux et la main posée, prête à diriger le style; comme l'Asie le modèle des palmettes noires et rouges, fragments d'architecture que vous croiriez tombés d'un chapiteau ninivite ou d'une corniche des Achéménides.

C'est dans cette dernière collection que nous pouvons examiner les œuvres tout archaïques du premier art proprement attique.

Comme les rochers de Tyrinthe et de Mycènes, l'acropole d'Athènes fut, dès ces époques reculées, à la fois citadelle, sanctuaire et palais. Les Pélasges s'y fortifièrent.

Digitized by Google

Pisistrate, au VI^e^ siècle, en fit le refuge de son usurpation. L'enceinte polygonale édifiée par les races primitives aligne encore ses blocs rougeâtres exactement appareillés, derrière le temple délicat de la Victoire aptère et contre la blanche paroi des Propylées. A l'autre extrémité du plateau, des assises cyclopéennes s'étendent contre les murs de Cimon : çà et là des escaliers s'enfoncent mystérieusement et disparaissent sous le rocher, semblables aux issues secrètes des citadelles de l'Argolide.

Tyrinthe fut l'un des berceaux d'Héraclès : nous retrouvons son culte et sa légende dans les anciens temples qui couvrirent d'abord le sommet inégal de l'acropole attique. Les travaux imposés au fils d'Alcmène par le roi de Mycènes, Eurysthée, forment la décoration de frontons en tuf trouvés lors des fouilles pratiquées il y a quelques années.

Dans ces bas-reliefs, l'art grec archaïque nous apparaît sous un jour absolument inattendu. Une polychromie fantastique, vive encore et qui devait être éclatante, redouble l'étrangeté de ces vieilles sculptures.

Héraclès frappe de sa massue l'Hydre de Lerne. Iolaos garde le char et les chevaux, peints d'une couleur primitivement bleue tournée maintenant au vert. Puis le héros terrasse Triton dont le corps se termine en une longue queue revêtue d'écailles noires et rouges.

Mais ce qui déconcertera le plus vos souvenirs classiques, c'est l'image sculptée en tuf de Typhon, l'ennemi des dieux. Le monstre soulève ses trois torses et ses trois têtes dont les chevelures sont tressées à la mode d'Assur. Les visages sont enluminés de rouge ; les yeux arrondis

Digitized by Google

et saillants brillent à fleur de tête; les lèvres sourient avec fatuité; les fines moustaches d'un bleu noir frisent et se retroussent, tandis que la barbe amincie et taillée en pointe donne à ces bizarres figures un faux air des mignons du temps des Valois. Pour compléter l'effrayant personnage, les ailes étendent leurs plumes rigides et symétriques, vigoureusement tranchées de noir et de vermillon, ainsi que se dressaient, à cette même époque, les poitrails empennés des colosses adossés aux pilastres de Persépolis. Une triple queue déroule et tord ses replis aux imbrications alternées de rouge et de bleu foncé.

Ce dieu-serpent, aux colorations violentes, difforme, à peine dégagé du sol qui l'engendra, ne conserve-t-il pas l'image des forces élémentaires, brutales et sourdes, de ces hybrides où la nature ébauchait ses espèces encore confondues, des maux de toutes sortes qu'enfante la barbarie primitive et contre lesquels l'homme, jeté nu sur la terre, dut si péniblement lutter. Souvenirs lointains de terreurs et d'efforts, d'où vint sa gratitude envers les héros qui l'assistèrent et surent étouffer le monstre.

Ou bien nous trouvons ici l'expression d'un mythe universel, adaptée aux contrées dont les Hellènes avaient fait leur nouveau séjour et précisée en outre par leur imagination fertile et plastique; le symbole du combat éternel que l'esprit de lumière livre aux génies de ténèbres. Telle la lutte d'Ormuzd contre Ahrimane, que poursuit sur les antes des palais de Xercès, le roi-pontife, lorsque, impassible, le diadème sur le front, d'une main il poignarde au ventre, et, de l'autre, saisit à la tête la bête fantastique dressée devant lui; monstre hideux, la

Digitized by Google

crinière hérissée, au corps de taureau, à la face de lion ou d'oiseau de proie, ailé comme un vautour, armé des serres de l'aigle.

Mais aussi ce Typhon au triple corps nous offre bien l'emblème de l'art naissant qui, dénouant ses premiers anneaux, sort péniblement du roc d'Érechthée. Alors le génie hellène, incertain et tâtonnant, s'adresse, pour diriger sa main, à cet Orient démesuré.

Dès l'origine, nous rencontrons les représentations mythiques de la lutte des dieux et des héros contre les puissances ténébreuses, filles de la Terre : on peut donc apprécier le chemin parcouru, en comparant les dragons à tête humaine, écailleux et souriants, du Musée de l'Acropole, aux marbres de Pergame, que possède le Musée de Berlin. Ces bas-reliefs, aux amples contours, figurent avec une merveilleuse richesse de développements le combat des Géants, révoltés et furieux, contre les habitants de l'Olympe, qui triomphent par la force souveraine guidant leurs gestes harmonieux et par l'ascendant de leur intelligence fière et sereine.

Ainsi, quand déjà les temps de l'art antique vont être accomplis, le souvenir survit toujours de ces modèles primitifs d'êtres fabuleux qui volent, rampent, galopent; où le buste de l'homme se perd dans un poitrail de cheval; harpies au corps de vautour, sirènes et griffons; sphinx, bientôt infidèles au symbolisme égyptien; divinités chthoniennes, génies élémentaires, tout enveloppés du mystère des cavernes souterraines, des plantes et des eaux; les Centaures de Thessalie, les Kabyres ventrus de Samothrace; stryges et lamies, fantômes venus du Nord ou de la Nuit; l'hippalectryon, cet animal de couleur

Digitized by Google

fauve, moitié cheval et moitié coq, dont se moque Aristophane; Gorgones horribles dont la bouche ouverte allonge une langue flamboyante entre des dents acérées et blanches que dépassent de chaque côté les canines pointues.

Mais les formes de ces types étranges dépouillent toujours davantage les traits monstrueux et s'harmonisent avec les exigences d'un goût épuré. Dans cette lutte, l'esprit de lumière devait l'emporter et le jour vint où Athéna s'élança tout armée du front de Zeus qui règne sur l'Empyrée.

V

C'est elle déjà, si mutilée que soit aujourd'hui son image, qui, couverte de l'égide, brandit sa lance pour repousser à jamais les champions du vieil ordre cosmogonique; c'est elle sans doute qui a inspiré les modèles de ces petites statuettes en terre cuite, femmes et divinités aux physionomies souriantes ou graves, aux attitudes variées dont la raideur archaïque semble pourtant préluder aux grâces moins naïves de Tanagra. C'est elle qui a conduit le ciseau de l'artiste pour faire jaillir du bloc de marbre l'Amazone si légèrement lancée sur son coursier. La jambe, du plus élégant dessin, presse le flanc du cheval; la polychromie revêt l'œuvre entière où dominent le bleu, le vert, le rouge, d'une décoration étincelante.

Athéna enfin, anime de son souffle le front charmant de ses prêtresses, droites sur leurs piédestaux

Digitized by Google

et groupées dans la salle voisine; floraison printanière du rude tronc formé des sucs de cette terre généreuse.

Elles ont toute la fraîcheur, l'agrément juvénile qui, vingt siècles plus tard, brilla chez les quattrocentisti italiens, dans les perspectives limpides des Ascensions et des Saintes-Familles, sur les toiles de Gentile da Fabriano ou de Sandro Botticelli.

Les anciens Hellènes observaient la coutume pieuse d'ériger au seuil de leurs sanctuaires en renom, des ex-voto de toutes sortes, statues, groupes de bronze ou de marbre, bas-reliefs, vases richement sculptés : objets consacrés qui gardaient le souvenir de visites illustres, d'événements notables, de victoires à la guerre ou de triomphes dans les jeux publics. C'est ainsi qu'à Olympie, devant le temple de Zeus, illustre entre tous, furent disposés les statues des athlètes couronnés, les chars offerts en mémoire de courses heureuses, les images des héros d'autrefois; et, entre autres œuvres d'art, sur une base triangulaire très élevée, la célèbre Victoire de Pæonios.

Ces images étaient placées sur des piédestaux sculptés, quelques-unes, quand cette combinaison paraissait favorable à l'harmonie des lignes, se dressaient sur le chapiteau de colonnes isolées.

A Dodone, à Délos, à Delphes, les abords des temples livrèrent aux fouilles quantité d'inscriptions, d'ornements, de figures, richesses votives ou trésors confiés aux dieux.

Plus anciennement encore et pendant une longue suite de siècles, les Cypriotes, prêtres d'Astarté, dévots ou

Digitized by Google

pèlerins, consacrèrent des statues à l'intérieur ou dans le voisinage du temple de Golgos. La couronne au front, couvertes de vêtements d'apparat, elles se tenaient debout, dans une attitude traditionnelle d'adoration ou d'offrande. Depuis les âges reculés où l'île appartenait aux grands empires d'Égypte et d'Assyrie, jusqu'aux temps de la domination romaine, cette série d'images s'étendait autour du sanctuaire, sortant du naos pour s'aligner le long des avenues et dans le péribole de l'édifice.

Tels étaient sans doute la destination et le caractère des figures placées au VI^e^ siècle sur l'Acropole devant le temple dédié par Pisistrate à Athéna, la déesse poliade.

Quand les Perses, en 480, forcèrent l'enceinte de bois et se répandirent dans la citadelle désertée, ils massacrèrent les rares défenseurs, livrèrent aux flammes les temples vénérés des divinités helléniques, abattirent et profanèrent les effigies et les insignes érigés aux pieds de la déesse, qui n'avait pas voulu repousser l'envahisseur.

Mais après Salamine, les Athéniens à leur tour montèrent triomphants à l'Acropole. Afin d'effacer à jamais les souillures des Barbares, ils transformèrent le sol même du plateau, qu'ils élargirent par d'énormes remblais. Voulant niveler l'aire des nouveaux temples qu'il projetait de construire, Cimon fit entasser les décombres contre les remparts relevés de la forteresse. Métopes et triglyphes, tambours de colonnes, architraves des sanctuaires abattus avaient, sur la face nord, improvisé les blocs de la muraille réédifiée en toute hâte par Thémistocle. Les statues, les ex-voto, des fragments de marbre

Digitized by Google

sculptés s'amoncelèrent pour redresser les pentes et servir d'assises à de nouveaux chefs-d'œuvre.

Subitement rendues au jour après vingt-quatre siècles, ces images hiératiques, radieuses de jeunesse, nous placent vraiment sous les yeux la naissance et les premiers pas d'un art qui devait tellement grandir, les gaucheries ingénues, cette spontanéité, la sincérité qu'entrave mais rend plus séduisante peut-être la maladresse du ciseau ; la lutte visible entre un idéal de vie et de beauté aperçu déjà et l'inexpérience d'une exécution respectueuse encore de préceptes traditionnels.

Aussi s'accorde-t-on à voir dans cette théorie solennelle et parée, des figures toutes conventionnelles, statues votives offrant le type généralisé des Athéniennes attachées au culte de la déesse protectrice. Il est vrai que le geste est symétrique, bref; il a la grâce contenue; le costume, d'une richesse élégante, présente, avec des variations légères, une disposition constante et les mêmes détails d'ornement. En outre, ces marbres reproduisent bien dans leur ensemble la physionomie d'une race : des linéaments délicats dans un ovale plein, le cou robuste, le menton à fossette et d'une courbure un peu massive, le nez aux ailes assez larges, mais effilé à la pointe, la bouche souriante, d'un relief accentué, et la lèvre inférieure parfois proéminente. Sous les paupières presque lourdes, les yeux s'allongent obliquement vers les tempes. Les sourcils très arqués, la commissure redressée et finement incisée de la bouche donnent à ces figures, sans que l'artiste l'ait voulu, une vague expression d'étonnement candide, où se mêlent inégalement la douceur, le dédain, une raillerie discrète : expression qui, répétée

Digitized by Google

sur chacun des visages, augmente le mystère attirant de ces jeunes femmes immobiles et fières.

Mais à l'apparente unité d'un type général s'allie visiblement une diversité des traits particuliers et ces changements dans les proportions relatives des lignes de la face paraissent bien révéler l'intention chez le sculpteur d'atteindre des ressemblances et de reproduire des caractères individuels.

Je sais bien qu'à ces époques archaïques l'art avait surtout un caractère impersonnel et symbolique : le sculpteur cherchait l'expression d'une forme idéale et ne songeait pas à fixer par le portrait une image déterminée. Néanmoins l'effort de son esprit ne le portait pas encore à concevoir le type purement conventionnel qui parut aux âges suivants et devint ce que nous nommons le type grec. Beaucoup plus rapproché de la réalité que ses successeurs par son inexpérience même, l'artiste empruntait autour de lui le modèle de son travail qu'il s'efforçait d'imiter exactement. Et si, comme il faut bien le reconnaître, les traits de ces effigies sont copiés sur la nature, pourquoi ne l'auraient-ils pas été sur la personne même qui avait commandé l'œuvre, puisque, d'après le procédé habituel à cette époque, la tête de la statue, l'avant-bras et la main qui tenait l'offrande ou quelque attribut, étaient sculptés à part et adaptés ensuite au corps de l'image par un système de tenons et de chevilles soigneusement dissimulés?

Déjà les artistes cypriotes s'étaient étudiés à modeler sur des physionomies distinctes, originales et vivantes, la plupart des statues de Golgos.

Et n'en est-il pas de même pour cette belle stèle funé-

Digitized by Google

raire d'Aristion, du Musée National, œuvre signée par le sculpteur Aristoclès, qui vécut au VI^e^ siècle avant notre ère? On n'en saurait douter si l'on étudie ce profil si nettement accentué où le dessin du nez et de la bouche dénote des traits imités de la personne même. Il est là tout armé, le casque en tête, la lance à la main, revêtu de la cuirasse, du ceinturon à la grecque élégante et de ces belles cnémides que célébrait Homère. Son attitude rappelle, à certains détails, les archers ou les doryphores qui défilent sous le mihr persan, le long des rampes d'accès et sur les pilastres des palais de Persépolis. On ne peut dire, assurément, qu'il se soit mesuré avec eux sur les champs de Marathon; et cependant le nom en est resté à cette image du soldat athénien. Toutefois, si le sculpteur a su, dès cette époque ancienne, élever son modèle à la hauteur d'un type, on est bien tenté de ne pas voir seulement dans ce bas-relief une représentation idéale, mais aussi la figure du guerrier Aristion qui reposa sous la stèle, ornement de son tombeau.

Vous aurez la même impression en examinant avec soin ces images rassemblées au seuil du temple d'Athéna. Le hasard du trait, le caprice ou l'indécision de l'artiste ne suffisent certes pas à expliquer ces différences dans les formes du visage. Le front, par exemple, tantôt se développe en largeur, écartant vers les pommettes les fines ondes de la chevelure; tantôt, étroit et élevé, il ajoute à la physionomie hautaine et précieuse de la figure dont il allonge l'ovale. La bouche, avec cette persistance du sourire, ici l'ébauche d'un pli rapide, là au contraire l'accentue dans le dessin des coins retroussés. Les lèvres

Digitized by Google

sont parfois épaisses et presque sensuelles, ou bien mignonnes, mais d'un relief élégant et souple, fendues, par le milieu, d'une fine incise verticale. Sur tel visage, les traits plus courts se rapprochent et se resserrent; ils sont ailleurs distribués dans un rapport exact avec le développement et la courbure générale de la face.

La polychromie avive d'un éclat étrange ces prunelles bleu foncé où luit un regard à la fois bienveillant et d'une fixité fantastique. Le sang afflue dans la pulpe des lèvres incarnates et la fraîcheur des touches vermeilles vous semble ranimer les blessures de ces marbres mutilés dont elle colore le sourire éternel d'une expression de défi héroïque.

L'élégance symétrique du costume complète le mystérieux caractère des jeunes prêtresses. Un diadème en façon de croissant renversé, peint de palmettes ou de méandres, rehaussé d'or, presse la chevelure rougeâtre qui encadre exactement le front de bandeaux frisés et de boucles minutieusement étagées. De longues nattes tordues en spirale se détachent le long des joues et vont retomber sur les épaules et la poitrine, en savante harmonie avec les plis ondés de la chemisette. Aux oreilles enfin sont attachés des disques ornés de rosaces et tels que les feuilles d'or trouvées à Mycènes.

Le premier vêtement ou chiton s'ouvre sur un fin tissu qui cache la gorge; puis il descend jusqu'aux pieds, drapant tout le corps; la main gauche, par un geste délicat, relève et soutient l'étoffe qui dessine ainsi, à la hauteur des genoux, une ample et gracieuse flexion. Formant un contraste étudié avec ces souples sinuosités et les mailles régulières du chitonisque, les plis épais de

Digitized by Google

l'himation achèvent l'ordre de la parure hiératique. Ce riche manteau, dégageant le bras gauche, enveloppe tout le buste, va se rattacher sur l'épaule droite et brise en zigzags verticaux ou obliques selon la direction des longs plis parallèles, la bande peinte et brodée qui l'entoure.

Chaque partie du costume, en effet, est ornée d'une bordure couverte de méandres bleus devenus verts, de fleurons d'azur, de grecques rouges. La chemisette elle-même est serrée sur le cou au moyen d'un galon où sont tracés des chevrons noirs. Sur le corsage tranche la coloration des palmettes, des petites croix et des étoiles semées sur le peplos.

Mais, par un progrès déjà sensible, cette polychromie n'a plus la violence barbare des sculptures en tuf de l'Héraclès et du Typhon. Elle ne couvre plus les larges surfaces d'enluminures éclatantes ; respectueuse d'une plus noble matière, elle rehausse de touches discrètes la blancheur du marbre. Les couleurs adoucies teintent légèrement les détails du vêtement, avivent quelques traits du visage, tout en ménageant la transparence des chairs, et complètent l'effet général de l'œuvre par une harmonie nouvelle.

Nous touchons ici à la perfection de cet art archaïque si longtemps ignoré, et qui attire par l'imprévu de ces découvertes répétées, mais surtout par la pureté et la franchise originale de son expression.

Quel charme dans la tête de jeune homme dite d'Apollon, où le rêve confine à je ne sais quel engourdissement mélancolique et vous reconnaissez dans cette morbidesse les airs de tête que Giotto et parfois Pérugin

Digitized by Google

donnent à leurs anges ou à leurs saints. Au lieu de se redresser comme pour sourire, les coins de la bouche s'affaissent en une moue légèrement boudeuse. La teinte rose pâle des lèvres contribue à cette apparence délicate presque dolente. La prunelle est colorée de noir, sur le front s'appesantit la masse crêpée des cheveux rouge doré.

La même physionomie pensive se retrouve sur un bas-relief voisin, représentant Athéna coiffée du casque et le front penché. Elle se tient devant un autel, appuyée sur sa lance, dans une attitude de repos et de recueillement.

L'expression est plus intense encore dans le célèbre bas-relief d'Éleusis du Musée National. Triptolème adolescent, la tête haute et le buste redressé par un noble mouvement d'enthousiasme religieux, reçoit de Déméter le grain de blé, symbole sacré des premiers labeurs de l'homme sur la glèbe. Il est debout entre ses deux mystérieuses protectrices, Déméter la grande déesse et Koré qui, d'une main, le couronne, et, de l'autre, tient un flambeau.

Quel saisissant contraste entre le génie des races me rappelle à l'esprit, en face d'une figuration si harmonieuse, destinée à glorifier l'art de cultiver la terre, cet autre bas-relief du temple d'Edfou, montrant le pharaon accueilli et couronné du pschent par les deux déesses Isis et Nephthys, sœurs d'Osiris le dieu funèbre : elles portent au front le double diadème de la Haute et de la Basse-Égypte. Emblème, sur terre, d'une toute-puissance écrasante pour le roi comme pour le sujet et, pour tous deux aussi, emblème des terreurs de la

Digitized by Google

mort au seuil de l'Amenti ; tandis que la sculpture d'Éleusis montre aux Hellènes les initiatrices divines encourageant l'éphèbe aux œuvres qui vont l'affranchir des rigueurs de la nature sauvage et des misères de la barbarie.

VI

Si telle est l'idée qui se dégage du bas-relief d'Éleusis, et qu'il faut lire dans ces beaux fronts méditatifs où se grave une pensée si profondément religieuse, c'est que déjà nous touchons au point culminant de l'art, à la grande époque de Phidias, d'Alcamènes, de Pæonios, d'Agoracrite, les sculpteurs du Parthénon.

Voici les dieux eux-mêmes, assemblés par Phidias sur la frise et sur les frontons et certes jamais images d'une beauté plus pure, jamais images plus simplement nobles dans un repos souverain n'ont figuré les puissances du Ciel et l'immuable sérénité des demeures éthérées. Mais si nous voulons reconnaître dans toute leur perfection l'harmonie et la majesté de ces types accomplis, rendons-leur le piédestal, le cadre et la perspective où ils rayonnaient, comme la manifestation suprême du génie de l'homme.

Supposons donc qu'un vouloir de ces dieux les enlève au demi-jour des salles modestes, presque souterraines, du Musée, les rappelle de l'exil qui les a dispersés aux plages lointaines de l'Occident, qu'ils reprennent leur rang sur les deux frontons du temple consacré à leur gloire, ayant devant eux ces paysages, contrées où s'étendit leur domaine.

Digitized by Google

En face de l'Attique et du mont Hymette, de la terre vouée à son culte, Athéna apparaît tout armée au milieu de l'Olympe. Héphæstos, le bras levé, a frappé de la hache le front de Zeus. Une divine messagère, Iris, sans doute, s'élance d'un mouvement rapide qui agite les plis flottants de son écharpe.

Puis les divinités protectrices de la région que l'on découvre du haut de l'Acropole, Déméter et sa fille Koré sont venues d'Éleusis. L'une assise sur un trône assiste impassible à la naissance miraculeuse ; l'autre appuyée contre sa mère, tend les bras en signe d'admiration et de joie. A demi couché sur la dépouille d'un lion, Thésée ou peut-être Hercule fait signe à Hélios dont le char sort des flots, à l'angle du tympan. De l'autre côté, une déesse aux ailes déployées, la Victoire inséparable d'Athéna, s'apprête à voler sur ses traces. Qui ne connaît ensuite ce groupe de trois femmes, Pandrose et deux Saisons, s'il n'y faut voir les Parques comme le voulait la tradition, groupe dont les draperies sont agencées avec un art inimitable sur les bustes et les membres diversement disposés de ces mystérieuses figures. La première assise et la poitrine haute devait tourner la tête vers le centre de la scène. Sa voisine, les genoux portés en avant et les jambes repliées, soutient la dernière dont le coude s'appuie mollement sur sa compagne. Les étoffes dessinent de leurs ondulations amples et souples les formes du corps, accusent les reliefs de la poitrine en creusant au milieu les courbes les plus délicates : elles tendent légèrement leurs plis de l'une à l'autre jambe et complètent pour l'œil le jeu des muscles et la signification du geste par leurs sinuosités élégantes, mais sobres et

Digitized by Google

larges, comme il convient à ces calmes divinités. Leur attitude en même temps est empreinte de la douceur recueillie qu'amène le retour du soir et, près d'elles, on voit Séléné, dont les chevaux s'enfoncent et ferment le ciel.

L'autre fronton du temple regarde à l'Occident les cimes vivement découpées de Salamine, les eaux bleues du golfe d'Égine, étincelantes de lumière, le profil léger de l'île lointaine et les monts d'Argolide aux arêtes dentelées, baignés de fines vapeurs violettes. En face de cet horizon, la fille de Zeus disputa l'Attique à Poseidon et, sur le rocher sacré, le temple de Pandrose conserva longtemps l'olivier que la déesse fit sortir du sol, tandis qu'un flot de la mer jaillissait sous le trident du dieu.

Quels devaient être les sentiments de patriotique admiration qu'inspirait aux Athéniens le spectacle de ces représentations mythiques destinées à glorifier les origines de leur race, lorsqu'ils voyaient, transfigurée sous les caresses ardentes du soleil, à l'heure où déjà il s'incline vers les monts Ægaléens, l'image des divinités poliades se détachant sur le fond bleu du tympan, dans le triangle allongé de la cimaise avivée de rouge, avec l'éclat des armes de bronze, des ornements d'or et des brillantes couleurs qui rehaussaient les grandes lignes de l'édifice ! A peine, hélas ! pouvons-nous aujourd'hui nous figurer l'ordre général de cette scène solennelle dont l'issue présagea les destinées glorieuses du peuple d'Érechthée. Quelques débris, des torses mutilés, les fragments de statues transportés au Musée Britannique, nous permettent de redresser au centre, de chaque côté de l'arbre symbolique, Athéna, la poitrine sous l'égide, et Poseidon dont le large torse révèle la puissance. Les bons génies

Digitized by Google

de l'Attique font escorte à la déesse ; la Victoire, toujours fidèle, Hermès, le Céphise qui fertilisera de ses eaux le grand bois d'oliviers ; Cécrops, qui rassembla sur l'Acropole les habitants encore sauvages de l'Attique. Seule est restée l'image du héros avec sa fille Agraulos, agenouillée devant lui. Il fait face à la nymphe Kallirrhoé encore étendue à l'autre extrémité du fronton.

Mais les divinités maritimes ont disparu ; c'étaient Amphitrite, Thétis, Aphrodite même, qui suivaient Poseidon ; encore pourtant que le dieu vaincu ne dût pas dans l'avenir tenir rigueur aux flottes si longtemps heureuses des Athéniens.

Après sa victoire, et devenue la déesse éponyme, Athéna descend du fronton olympien ; elle justifie sa prééminence par ses bienfaits ; elle préside aux œuvres de civilisation et dirige les premiers exploits de son peuple, que représentaient les métopes. On la voyait, en effet, aux côtés de Zeus, participer à la lutte mythique des dieux du ciel contre les Géants ; ailleurs, les Athéniens secondaient les Lapithes dans leurs combats contre les Centaures, ces autres fils de la nature indomptée, dernière et monstrueuse incarnation des énergies brutales nées de la Terre. Ou bien, assistés de Thésée, ils allaient, en de chimériques batailles, vaincre les Amazones aux rives du Thermodon.

Ainsi, ces métopes, pour la plupart arrachées aujourd'hui de leur entablement, étaient bien l'emblème des triomphes de l'esprit de culture et de l'ordre social sur la barbarie encore frémissante.

Redevables à leur protectrice du succès de ces grandes entreprises, car telle était sans doute la haute pensée

Digitized by Google

que figuraient les diverses parties de la décoration du temple, les Athéniens instituent le culte de la déesse. Et sur la frise de la cella, se déroule autour du péristyle la longue théorie des Panathénées, qui entraîne dans son développement magnifique toutes les classes de la jeune nation.

Sous le fronton occidental, on voit encore les cavaliers qui s'apprêtent, maîtrisent leurs chevaux, s'élancent et les refrènent ou les stimulent pour prendre leur rang et composer le cortège. Les formes élégantes, la souplesse des membres sont relevées par la variété des attitudes que complète celle des costumes. Les uns ont revêtu la tunique, s'enveloppent dans la chlamyde rejetée sur l'épaule, la tête nue ou coiffée du pétase, ou bien, endossant le harnais de guerre, ils ont pris le casque, la cuirasse et les cnémides ; d'autres ont dépouillé tout vêtement et domptent, comme aux premiers jours de l'humanité, leur monture frémissante qui se cabre, les naseaux dilatés. Alignés deux ou trois de front, les chevaux se soumettent mal à la symétrie de cette marche. Ils caracolent, se ramassent, bondissent, redressent la tête. L'encolure, le poitrail, les jambes fines et sèches, les reins courts et arrondis dessinent les lignes les plus fermes ; la souplesse des courbes fait valoir les formes trapues et nerveuses où l'on reconnaît aisément une race déterminée, à mille traits qui combinent avec l'harmonie des mouvements l'observation bien nette d'un type réel et local.

L'impression de la vie se dégage avec force, sans qu'il soit besoin de ces contorsions disgracieuses auxquelles notre œil est inaccoutumé et que recherche la

Digitized by Google

peinture de nos jours. La photographie instantanée les révèle, je le veux bien, parce qu'elle décompose l'allure du cheval en ses divers temps ; mais peut-on dire que ces membres rassemblés sous le ventre, que ce sabot posé seul à terre ou retroussé à l'extrémité d'une jambe rigide, soient vrais puisque jamais nous ne les voyons ainsi ? Mieux vaut qu'une trop stricte analyse qui est du domaine de la science, la convention à laquelle nous sommes habitués par les apparences mêmes et qui, à proprement parler, constitue l'art.

Voici maintenant, de chaque côté, le défilé des chars ; les fantassins le bouclier au bras ; les jeunes gens portant des amphores sur l'épaule ; les vieillards qui cheminent, un bâton ou la branche d'olivier à la main ; des musiciens, tout le peuple en rangs pressés. Ensuite les animaux destinés à l'hécatombe, béliers et taureaux gras conduits par de robustes gardiens. Quand on approche du lieu où sera célébré le sacrifice, les vierges athéniennes s'avancent, les unes avec les cistes mystiques, les vases, la faucille ; d'autres, les bras immobiles et pendants, drapées dans leurs longues tuniques aux plis droits, où l'on devine la lenteur de la marche sacrée et le caractère de ces canéphores et de ces filles de naissance ingénue, assemblées pour honorer la déesse. De temps en temps, le prêtre qui les dirige, se retourne et d'un geste à peine indiqué, il règle leurs pas ou leur donne quelque instruction : et la répétition de cet ordre, l'imposante symétrie du cortège entraîné, un aspect général de régularité et de recueillement, le souffle unique qui anime et fait avancer la foule entière redoublent pour le spectateur l'effet religieux de la solennité.

Digitized by Google

C'est qu'aussi nous arrivons en présence des dieux ; le prêtre et la prêtresse se disposent à accomplir les rites et devant eux siègent les Olympiens en groupes d'une majesté et d'une harmonie indicibles.

Nous avons, au Musée de l'Acropole, une table de la frise représentant Poseidon, Dionysos ou Apollon et Déméter. Poseidon se tient de profil, la chevelure crépue et la barbe bouclée, le buste nu, les bras fortement musclés, les reins et les jambes enveloppés; la main levée, il s'adresse à Bacchus, au frais visage d'éphèbe qui, légèrement accoudé, le manteau rejeté sur l'épaule, se retourne d'un mouvement gracieux vers le puissant dieu de la mer. Déméter, enfin, au menton arrondi, le regard perdu devant elle, la chevelure serrée sous un voile, retient de la main droite, d'un geste élégant et chaste, sa tunique prête à découvrir la poitrine.

Il est intéressant de comparer les plis nombreux et fins de la draperie à ceux du bas-relief d'Éleusis. Combien avec la même noble symétrie, ont-ils une richesse plus savante et plus libre à la fois ! Et puis, ce qu'on ne peut se lasser d'admirer, c'est la transparence de ce marbre où le regard se baigne ; c'est la délicatesse de cette matière ambrée comme l'électron, douce à l'œil, limpide et imprégnée de lumière, bien digne de modeler la chair impalpable et nourrie d'ambroisie des dieux autrement invisibles aux mortels.

Ainsi dans cette frise, le peuple athénien contemplait sa propre image lorsqu'il apportait, aux jours fixés, ses offrandes à celle qui présidait souverainement aux destinées de l'Attique. Nous sommes arrivés au seuil même du temple et c'est là, dans le naos, sur un piédestal dont

Digitized by Google

on voit encore le rectangle encastré au milieu du dallage, que se dressait la figure colossale de la déesse elle-même, Athéna Parthenos, l'œuvre suprême de Phidias.

Comme cette statue d'or et d'ivoire avait entièrement disparu, on en a tenté, par la plume ou le ciseau, plusieurs restitutions ; celle de Simart est demeurée la plus célèbre. Les deux marbres conservés au Musée National d'Athènes donnent à peu près aujourd'hui la reproduction antique de l'original. L'un, reconnu dans le temple de Thésée par Charles Lenormant, est une ébauche assez sommaire, très sobre de détails, mais où l'on retrouve un reflet du grand art à la franchise de l'attitude, à la simplicité des traits généraux et de l'ajustement.

L'autre, plus récemment découvert, est au contraire un travail achevé, qui offre l'image bien réduite, il est vrai, incolore et affaiblie, mais sans doute presque fidèle de la statue chryséléphantine exécutée par Phidias.

On y revoit les éléments de la description bien connue de Pausanias ; la déesse est droite, vêtue d'une longue tunique dont les plis perpendiculaires et calmes ont un caractère vraiment religieux. Le casque porte un sphinx surmonté d'un haut cimier qui se recourbe vers la nuque. Sur la poitrine, les serpents de l'égide s'enroulent et se tordent autour du masque de Méduse. Les traits du visage, assez forts, ont une régularité impassible pleine de majesté et dans le regard, la pupille d'un bleu verdâtre où s'enchâssait une pierre de calcédoine, d'iris ou d'aigue-marine, devait allumer une flamme divine.

La main gauche, qui tient la lance, s'appuie sur l'orbe du grand bouclier ciselé posé aux pieds de la déesse et, du même côté, le serpent, image d'Érechthée, déroule

Digitized by Google

ses anneaux et dresse une tête menaçante. La main droite, que soutient un léger fût, porte la statuette de la Victoire aux ailes d'or où Phidias avait rassemblé tout l'effort de son art.

Qu'étaient en effet ces Victoires qui nous apparaissent toujours comme les parèdres ou les suivantes d'Athéna, assistent à ses combats, propagent au loin la nouvelle de ses triomphes? Sur les frontons de son temple, elles l'accompagnent dès sa naissance, elles célèbrent l'issue de son débat avec Poseidon. Au seuil même de l'Acropole, elles gardent l'aire de la citadelle où surgissait la figure gigantesque d'Athéna Promachos, au temps où la déesse, de son étincelante aigrette de bronze, dépassait tous les édifices qui lui étaient consacrés.

Ne sont-elles pas la déification du résultat heureux produit par l'intervention de la sagesse souveraine émanée de Zeus, c'est-à-dire une des manifestations de l'activité d'Athéna et dès lors Athéna elle-même, envisagée dans le succès de sa délibération et de ses œuvres? Nous surprenons ainsi la séparation réalisée entre une divinité et l'un de ses attributs, qui se personnifie à son tour pour constituer un type distinct, ce qui est l'un des modes de formation du polythéisme.

Déjà, au VI^e^ siècle, Archermos de Chio, par un premier essai, sculptait la Niké de Délos, déposée au Musée National: la divine messagère rase le sol d'un vol rapide, l'une des jambes repliée comme si elle était à genoux, l'autre relevée en avant. De cette statue tout archaïque à la Niké de Samothrace qui est au Louvre et paraît célébrer une victoire navale de Démétrius, fils d'Antigone, ce type s'est perpétué à travers tout le déve-

Digitized by Google

loppement de l'art grec. Il nous a laissé pour la grande époque le chef-d'œuvre de Pæonios à Olympie, et les balustrades du temple d'Athéna Niké à l'Acropole qui, édifiées au temps de l'orateur Lycurgue, préludent au style de Praxitèle.

Et cependant, malgré cette antiquité et cette persistance, le dédoublement de la déesse n'est pas tellement accompli qu'Athéna ne réside elle-même, confondue avec Niké, dans l'élégant sanctuaire de marbre pentélique qui domine le grand escalier des Propylées. Une balustrade entourait la plate-forme et sur les plaques brisées retirées des ruines et redressées au Musée de l'Acropole, des bas-reliefs, d'exécution moins ancienne que le petit temple, représentent les Victoires, tout animées du zèle de la déesse, qui s'empressent et s'élancent, entraînant un taureau pour le sacrifice d'actions de grâces.

Mais comme facilement on oublie devant elles ce symbolisme ; avec quelle aisance, délivrées de toute entrave, elles se meuvent dans la plénitude d'une vie toute juvénile et lumineuse. Le relief modéré des formes en indique la fraîcheur et la fermeté. Sous la transparence du voile, le buste s'infléchit avec une souplesse charmante ; les membres se jouent librement et dessinent les saillies du genou, de la poitrine, de l'épaule, tandis que les plis de l'étoffe se rassemblent en courbes nettes et harmonieuses qui accusent l'action du corps et la vivacité de l'impulsion. Rien de confus cependant ni d'amolli dans cette grâce flexible, que fait encore admirablement ressortir l'opulence des tons du marbre. Ici, comme sur quelques plaques des Panathénées, c'est une teinte savoureuse de vieil ivoire, mais translucide et traversée

Digitized by Google

de veines à la couleur plus riche encore, où semble battre le sang divin dont parle Homère, vapeur d'or et de flammes.

Dans les draperies flottantes rejetées en arrière par un élan rapide, impétueux même, à ces plis nombreux et variés, vous reconnaissez un art plus raffiné, mais aux grâces moins austères et moins respectueux de la majesté divine que celui de Phidias. Peut-être, il est vrai, convient-il mieux au caractère alerte et délicat des messagères ailées d'Athéna.

Mais, avec l'artiste immortel qui sculpta les frontons et la frise du Parthénon, le type absolu de la beauté hellénique fut atteint, grâce à la fusion harmonieusement réalisée entre la vigueur, la pensée grave, la dignité sévère propres au génie dorien et la finesse exquise du goût attique. Un reflet déjà bien lointain d'archaïsme se retrouve dans ces attitudes sereines et reposées, mais d'une simplicité désormais affranchie de raideur, où la sobriété du geste s'allie sans effort à l'aisance et à l'ampleur des formes corporelles.

Ainsi Phidias sut unir à la tradition religieuse et héroïque du passé la recherche de cette beauté dont il avait dans son âme le divin modèle, et le souci scrupuleux de la réalité vivante. Par là, il atteignit à l'équilibre parfait de la force et de la grâce. L'art grec, après lui, et comme il advint de la poésie après Sophocle, descendit plus près de l'homme et, cherchant à plaire, il s'arrêta quelque temps à l'élégance délicate de Praxitèle.

A cette période culminante de l'hellénisme appartiennent encore les œuvres du Musée National qui entourent l'Hermès d'Andros : les sculptures du temple de Némésis

Digitized by Google

à Rhamnonte, attribuées à un élève de Phidias et dont les draperies, d'un ferme dessin, sont librement disposées et si profondément fouillées ; une frise des Thermopyles représentant une chevauchée maritime de Tritons et de Néréides où le style du IVe siècle anime tous ces petits personnages de sa légèreté séduisante.

Les bas-reliefs de Mantinée, de dimensions plus grandes, montrent les Muses et le combat musical d'Apollon et de Marsyas. Le malheureux Phrygien qui voit devant lui l'esclave prêt à l'écorcher vif, joue furieusement de la flûte et l'anxiété que traduit son attitude ne doit guère se prêter aux sons mélodieux qu'il cherche encore à tirer de l'instrument. Son rival l'écoute, peu généreux puisqu'il connaît d'avance le succès de la lutte et fort paisiblement assis, la cithare sur les genoux. Quant aux Muses, elles semblent s'intéresser très modérément à un concours trop inégal : et leur assistance à la scène n'a d'autre raison sans doute que d'offrir le spectacle de leurs poses variées, de leurs ajustements et de leurs attributs.

On ne peut toutefois méconnaître un contraste sensible entre l'école de Praxitèle à laquelle on attribue cette sculpture, et le style plus fier peut-être et plus réservé des figures, des Muses surtout, aux physionomies immobiles et dont les vêtements s'agencent en plis rigides et presque sévères. Toute l'œuvre respire d'ailleurs un calme majestueux ; seul, Marsyas y met une note de fougueuse révolte.

Le modelé du IVe siècle revit dans la série de jeunes têtes féminines, divinités ou portraits, où l'ovale du visage, légèrement allongé, les traits nobles et gracieux,

Digitized by Google

le port même et la coiffure d'une élégance presque mondaine, donnent l'impression d'une époque déjà raffinée et font songer à notre XVIII[e] siècle. Pour l'une d'elles surtout, la délicatesse du galbe et la douceur du marbre font vraiment éclore la fleur veloutée de l'épiderme le long des contours du cou, du menton et des joues, tandis que le front supporte la parure des cheveux artistement relevés en diadème.

Plusieurs de ces bustes ont été trouvés dans l'Asklépieion d'Athènes, dont on a dégagé aux flancs de l'Acropole les soubassements et les portiques rasés, les colonnades brisées, les souterrains où se creusent les puits, et la source autrefois bienfaisante et toujours vénérée peut-être, qui filtre encore goutte à goutte du rocher.

Mais le fils d'Apollon avait à Épidaure son sanctuaire le plus ancien et le plus renommé, d'où proviennent au Musée National d'Athènes les statues du temple et les beaux fragments de la Rotonde de Polyclète le Jeune.

VII

D'Athènes, en traversant le long d'Égine le golfe Saronique, on peut gagner l'Hiéron d'Épidaure, ou, de Nauplie, s'y rendre par la montagne.

Quand on a laissé derrière soi le faubourg escarpé de Pronia et le verdoyant bassin d'Argos, le chemin monte insensiblement entre les collines décharnées. A mesure que les plateaux s'élèvent, les perspectives s'ouvrent en arrière plus reculées vers les plaines qui s'enfoncent ; la paroi lointaine qui sert à l'Arcadie de rempart et de pié-

Digitized by Google

destal se redresse au delà, toute dentelée d'arêtes blanches de neige.

On s'engage dans une série de grands cirques tourmentés, contrée sauvage entourée de hautes ondulations grisâtres, creusée de ravins desséchés. Des champs de bruyères, des maquis de lentisques tapissent les pentes qui s'allongent en descendant de ces lourds sommets. Quelques huttes faites de gazons et de joncs entrelacés servent de campements aux bergers vlaques. Leurs moutons se dispersent sur la lande ou galopent effarés devant les abois hargneux.

Enveloppé dans son manteau de grosse laine, le capuchon rabattu sur la tête, ou coiffé d'une calotte rouge, le pâtre regarde, appuyé sur sa longue houlette; et quand son chien s'approche et le flatte, vous avez sous les yeux cette scène familière de la stèle funéraire d'Alxénor où le chien s'élance pour saisir la cigale que lui tend son maître.

Parfois, sur les hauteurs, des feux abandonnés courent en consumant les arbrisseaux; les fumées voltigent et s'évaporent entre les branchages. Dans les fonds, les halliers clairsemés sont entrecoupés d'herbages où pointent à cette saison printanière de grands lis lilas, et notre drogman, heureux de quitter la voiture, dévale pour en aller cueillir à travers les lentisques.

Le paysage s'adoucit quand la terre plus fertile se prête à la culture. Les jachères foisonnent de scilles, d'anémones roses et pourprées qui éclairent le sol de leurs vives couleurs : des clôtures d'aloës monstrueux aux feuilles épineuses et charnues entourent les champs d'oliviers. Le feuillage découpé des figuiers, les arbres

Digitized by Google

fruitiers en fleurs dépassent les buissons de la haie, tout étincelants d'épines roses et blanches.

A de longs intervalles, quelque débris mêlé à ces tableaux le souvenir du passé : des ruines cyclopéennes, citadelle des Pélasges ou pont mégalithique; ailleurs, dans la solitude, le dôme côtelé d'une chapelle byzantine.

Enfin une bourgade nichée au sommet d'une colline semble un instant barrer la route : sur la droite, les montagnes s'entr'ouvrent et forment le cadre étroit d'un vallon sans issue. C'est là qu'au bord du torrent, sur une esplanade nivelée, se pressaient les monuments de l'Hiéron d'Épidaure.

Les travaux de déblaiement qui se poursuivent ont mis au jour les nombreux soubassements de propylées, de portiques, de constructions grecques ou romaines, petit théâtre, stade, bains et gymnase; parmi lesquelles, dans l'enceinte sacrée, se reconnaissent aussitôt les deux édifices particulièrement dédiés au dieu guérisseur.

Le temple d'Esculape s'élevait sur une terrasse supportant le naos et le péristyle dorique, entourée d'autels et de statues. Les deux faces étaient décorées de sculptures. Sur le fronton antérieur, un combat de Centaures : l'un d'eux a la chevelure saisie par une main brisée au poignet; l'ennemi a disparu dans la ruine, mais la main crispée n'a point lâché prise, et tient toujours la tête du Centaure dont le visage exprime la douleur et la colère. L'autre fronton représentait des Amazones; légères et bien lancées, elles chargent le bras levé; l'une d'elles, blessée, se ploie défaillante et va tomber. Le temple renfermait d'autres œuvres du IV^e^ siècle, telles qu'une statue d'Asklépios, où l'on voit une reproduction en marbre de

Digitized by Google

l'image chryséléphantine du dieu, assis sur un trône, et dont le sanctuaire était la demeure.

On a rassemblé dans un petit musée de nombreux débris de corniches et d'entablements : tous les motifs de la riche décoration architecturale des Grecs y sont réunis, oves, perles, rais de cœur, palmettes, rinceaux; puis des acrotères et les chéneaux tombés de la belle cymaise de la Tholos.

Autour du temple, çà et là des colonnes ioniques de marbre blanc sont couchées sur le sol. On voit encore les galeries qui servaient de promenoir, les sièges de marbre semi-circulaires où se reposaient les malades. Car si l'idée religieuse rehaussait chez les anciens le caractère de tels sanctuaires, ils étaient aussi pour eux ce que sont de nos jours les plages mondaines et les villes d'eaux.

Hâtons-nous d'ajouter que l'art, indépendamment du culte, donnait à ces lieux de réunion un renom plus noble que celui de nos bains ou de nos casinos. Les petits chevaux, les tennis, voire les courses et leurs paris rappellent mal les cérémonies et les rites séculaires, les jeux périodiquement célébrés en l'honneur des dieux. De même les bâtisses légères, sans style, enjolivées de peintures sommaires et de décorations banales, qui servent de salles pour les fêtes, les bals, les concerts, d'abris et de bassins pour les eaux curatives, n'ont rien, hélas ! de cette rotonde ou Tholos d'Épidaure, chef-d'œuvre des architectes et des sculpteurs hellènes, où jaillissait la source sacrée.

Un péristyle circulaire d'ordre dorique entourait le mur du naos : sur la cymaise se détachaient vigoureuses

Digitized by Google

les têtes de lion transportées au Musée National. Dans l'intérieur du monument, une colonnade corinthienne supportait les chapiteaux puissamment fouillés et dont les acanthes replient avec tant de souplesse leur opulent feuillage.

La même perfection de travail apparaît dans le théâtre, vaste hémicycle adossé à la colline et qui s'ouvre sur la plaine. L'ample développement des lignes générales, l'exacte ordonnance de ces gradins divisés par les escaliers qui rayonnent de l'orchestre, la terrasse horizontale qui, à mi-hauteur, les sépare en deux étages, réalisent à vos yeux l'aspect du théâtre antique. Celui d'Épidaure en est le type le plus achevé, grâce à sa conservation presque intacte, grâce aussi à l'harmonie saisissante du monument et du site qui le complète. La régularité majestueuse de cette pente architecturale est à peine altérée par l'affaissement de l'une des extrémités, où le sol a manqué, ébranlé sans doute par quelque tremblement de terre.

Les sièges où les dignitaires prenaient place sont d'une pierre polie comme le marbre, sorte de brèche à nodules roses et rouges; les bancs des gradins taillés selon une courbure uniforme présentent une teinte grise égale et douce.

Un épais taillis à la fraîche verdure couronne le faîte de l'édifice; on peut, en écartant la feuillée, suivre le bord circulaire de la dernière galerie et de là, malgré la distance, je suis surpris d'entendre distinctement les paroles que, de la scène et sans élever la voix, m'adresse le drogman.

De cette hauteur, le regard saisit le plan complet du

Digitized by Google

théâtre, plus loin le péribole du temple parsemé de substructions récemment dégagées et, tout autour, les reliefs capricieux de la vallée sillonnée de ravines qui serpentent entre les flancs arrondis des montagnes.

Involontairement on écoute dans ce grand espace, où résonnèrent autrefois les accents tragiques et les applaudissements de la foule. L'œuvre de l'homme a survécu aux générations qui, se succédant au cours des siècles, gravirent, il y a si longtemps déjà, ces escaliers dévastés, et animèrent les gradins, silencieux désormais, de leurs impressions changeantes et de leurs fugitives clameurs.

VIII

Car dans ces paysages de Grèce, à la merveilleuse beauté des formes s'unit toujours la mélancolie des solitudes qui remplacent la glorieuse activité d'un peuple disparu. Encore aime-t-on presque mieux ce désert, où du moins le rêve du passé n'est pas troublé, que le fâcheux entourage des misères du présent.

Corinthe, par exemple, n'est point complètement anéantie et si la ville nouvelle a tracé plus près de l'Isthme ses rues larges et droites, la bourgade qui végète au pied de l'acropole entoure de pauvres maisons, d'étables sordides, de détritus de ferme et d'enclos cultivés où pointent quelques cyprès, les débris du temple le plus ancien de la Grèce. Il faut traverser un champ de blé vert sous l'œil mécontent des indigènes pour atteindre le dallage défoncé, hérissé d'arbrisseaux et de grandes herbes, qui forme le stylobate des sept colonnes encore debout; fûts énormes, trapus, monolithes, d'un tuf rou-

Digitized by Google

geâtre à la surface raboteuse, rayée de rudes cannelures et dont l'épais chapiteau semble écrasé sous le poids d'une architrave massive.

C'est vraiment l'âpreté archaïque des monuments qu'édifièrent les Hellènes au réveil de la civilisation, quand ils eurent reçu l'empreinte austère de la race dorienne. Ils allèrent reproduire le modèle de cette même architecture à Agrigente, à Sélinonte, à Paestum : et nous trouvons ici le point de départ du premier des ordres, si méthodiques et si riches dans leur développement, qui réglèrent désormais la forme, les proportions et le style de ces inimitables constructions élevées à l'envi sur tout le sol de la Grèce. Corinthe aussi donna son nom au chapiteau dont Callimaque inventa l'ornement et d'où naquit un ordre nouveau.

Logique étrange de la fortune : des portiques et des temples dont l'opulente cité, entre la montagne et la mer, couvrait la plaine, pas un autre n'a résisté aux flammes allumées par Mummius, aux dévastations répétées des Barbares, aux pillages périodiques des Turcs: un seul a survécu à ces splendeurs proverbiales, de tous le plus antique et le moins somptueux, celui peut-être qui avait vu naître et grandir la ville de Périandre, la métropole de Corcyre et de Syracuse.

A mesure que l'on s'élève vers le plateau, quel merveilleux horizon s'étend et monte autour du golfe. Sur les eaux bleues, lustrées par la lumière et semées de voiles blanches, glissent, rapides, de grands frissons argentés. En face, le littoral capricieux avance ses promontoires où plonge à pic la cassure des roches. Au fond des baies qu'enveloppe la brume ensoleillée, s'éclairent

Digitized by Google

par places les façades des petites marines. Sur la rive d'Achaïe s'étendent les molles ondulations d'une plaine plantée de vignes et d'oliviers.

Mais ce qui attire invinciblement le regard, c'est, escaladant le ciel, le ressaut gigantesque des cimes de Phocide et d'Étolie.

Au delà des lourds épaulements qui, vers le nord, ferment l'Isthme, on reconnaît l'Hélicon, pailleté de neiges, et que borde comme une frange la dentelure des caps. Plus loin, les premiers contreforts du Parnasse resserrent la vallée de Krissa et, tout d'un coup, la montagne sacrée dresse l'escarpement de son double sommet. Les flancs étendent leur blancheur immaculée et les deux pointes glacées étincellent sous l'œil ardent d'Hélios, bras suppliants tendus vers le dieu dont les rayons fécondent les eaux de Castalie.

Aux confins de l'Étolie, dans un désordre tumultueux de brèches sombres et de crêtes tailladées, le Chiona et le Korax enferment avec l'Œta la Doride sauvage : de leurs enchevêtrements inhospitaliers se précipite par brusques saccades une ligne d'arêtes et de parois inégales ; silhouettes vaguement estompées qui vont, à travers les vapeurs du golfe, se relier aux monts d'Achaïe.

Du côté du Péloponèse, le Chelmos échancré, d'où le Styx se précipite, la cime ronde et neigeuse du Cyllène dépassent les premières montagnes dont les éboulis de pierres terminent les plaines fertiles de Sicyone.

L'Acro-Corinthe enfin porte au sommet de sa masse sillonnée une couronne de remparts crénelés et sa haute plate-forme fendue du haut en bas par un profond ravin.

Au pied de la forteresse et sur le plateau qui s'incline

Digitized by Google

vers l'Isthme, la cité antique avait édifié ses bains, ses théâtres, plus loin sa nécropole. La ville moderne touche au rivage, traçant de ses petites maisons basses et blanches l'échiquier des rues monotones, qu'entrecoupent les jardins hérissés de cyprès. Le quai de la gare sert le dimanche de promenade aux élégantes de la nouvelle Corinthe; mais les robes copiées sur les modes d'Occident ont remplacé les riches costumes albanais. Les luxueuses parures aux étoffes éclatantes et toutes chamarrées d'or sont allées rejoindre aux paradis romantiques l'arsenal des vieux klephtes et, souvenir plus lointain encore, les grâces profanes de Laïs ne flottent plus, fumée légère, dans l'air qu'elle respira; elles se sont évanouies, perdues avec ses cendres dispersées à jamais dans la poussière funèbre du Kraneion.

A l'aspect d'un bassin où viennent affleurer la plupart des provinces de la Grèce, on se prend à s'étonner que, Sicyone et Corinthe exceptées, aucune ville importante ne se soit autrefois installée sur les rives de cette mer intérieure. Toute l'activité de la race hellénique ne devait-elle pas, semble-t-il, aboutir à ces eaux si heureusement placées entre le continent et la péninsule, entre l'Attique et les îles de la mer Ionienne?

Et cependant Athènes, après avoir disputé le golfe Saronique aux Éginètes, tendit ses voiles vers l'Hellespont, l'Ionie, la Sicile. L'Arcadie s'enferma dans ses montagnes comme dans une forteresse. Sparte et Thèbes, tour à tour, firent résonner les sentiers de Mégare et de Mantinée sous le brodequin ferré de leurs hoplites.

C'est que le golfe n'offrait point d'issue vers l'Orient, où s'ouvraient les grandes voies, où les Cyclades, disper-

Digitized by Google

sées sur les flots souriants, sollicitaient l'esprit de négoce ou d'aventure. Chacun, pour sortir de l'étroite vallée dont l'horizon bornait son territoire, préférait la mer libre et les îles lointaines, le domaine illimité de Poseidon. Aussi a-t-on retrouvé sur la rive orientale, à l'extrémité du golfe d'Égine, l'enceinte et les monuments, le temple, le stade où l'on célébrait les Jeux Isthmiques en l'honneur du dieu de la mer. Régnant aux bords des eaux, il marquait de son trident les confins de l'Ionie, chère à Minerve, et de la presqu'île de Pélops où les Héraclides, jadis chassés d'Argos, restaurèrent le culte de leur divin ancêtre. Le héros de la race dorienne, héritier de Tyrinthe, délivra de leurs hôtes empoisonnés les eaux stagnantes de Lerne et de Stymphale, dompta les monstres de l'Érymanthe et de Némée. On lui avait consacré des jeux dans la vallée même qui fut témoin de ce dernier exploit.

Aujourd'hui, dans la plaine étroite, inégale et stérile, se dressent sur un tertre jonché de débris les trois colonnes qui rappellent seules le temple de Zeus : deux soutiennent encore un fragment d'architrave.

Plus de bosquets sacrés, mais des halliers épineux, des bruyères, et plus loin, au creux de la vallée, quelques pâles frondaisons d'oliviers. D'un côté, le sommet aplati du mont Phouka ; en face, les hauteurs de Phlionte et de Stymphale, alternant leurs cimes comme des vagues immobiles, enveloppent cette solitude.

Entre Corinthe et Némée, on passe au pied de montagnes dénudées, broussailleuses, éclairées d'aplomb : au-dessous, les flancs arides sont entrecoupés de roches que dore le soleil. Çà et là s'accrochent des arbrisseaux

Digitized by Google

épineux; sur le gazon des dernières pentes, les moutons broutent une herbe rare et sèche. Les bergers s'étendent à l'ombre, recouverts de leur cape bleue ou du sayon en poils de chèvre, les hautes guêtres grises rabattues sur la chaussure. Partout où la terre végétale recouvre la pierre, des vignes tapissent les coteaux; les blés et les labours alternent à travers les ondulations de la plaine. Les paysans chassent devant eux leurs ânes chargés de denrées et qui gambadent indociles; scènes champêtres auxquelles donnent un caractère tout classique la lumière adoucie, le dessin précis et harmonieux de ces paysages où l'on croit retrouver l'image de l'ancienne Grèce, ces lits de torrents desséchés qui raient le fond des gorges; devant nous, déployant sans cesse des perspectives nouvelles, les capricieux détours du vallon où va notre chemin; enfin le grand horizon des monts lointains, que leurs neiges aériennes semblent détacher de la terre et transfigurent en une contrée radieuse, immatérielle, où séjournent les dieux. Car tous, parvenus au terme de leurs migrations séculaires, ils avaient choisi leurs sanctuaires sur chacun de ces sommets.

Quand les ancêtres des Hellènes, partis, dit-on, de l'Orient védique, emportèrent avec eux les idées métaphysiques et les traditions religieuses de la famille Aryenne, insensiblement, au cours de leurs longs voyages, ils en perdirent ou altérèrent le sens primitif. Comme ils appliquaient aux phénomènes de la nature dont ils étaient les témoins tour à tour effrayés ou joyeux, ce mode de conception symbolique qui déjà avait produit les mythes anciens, ils furent amenés à voir des êtres réels dans les

Digitized by Google

mots qui leur servaient à désigner ces manifestations de forces bienfaisantes ou destructrices. Le génie grec, net et plastique, prêta à ces créations de son rêve les formes humaines, qu'il jugeait les plus nobles, mais amplifiées encore et douées par lui d'une énergie et d'une beauté toutes divines. Alors parut le temps

où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,

les uns cachés dans la creuse retraite des eaux et des cavernes; épiant au plus profond des forêts; invisibles sous l'écorce des vieux chênes; ou bien encore escortant la conque d'Amphitrite, bercés sur la crête des flots. Les autres, les plus puissants, fixèrent leurs trônes d'or au faîte d'inaccessibles escarpements, sur les cimes neigeuses et resplendissantes. Zeus, le dieu suprême de l'éther lumineux, réunit autour de lui l'assemblée des Immortels, dont l'Olympe fut la demeure bienheureuse.

Mais quand les tribus grecques, déplaçant avec elles le siége de ces fictions poétiques, trouvèrent sur le sol de l'Europe un domaine définitif, le jour vint où les dieux eux-mêmes durent délaisser leurs premiers sanctuaires et, planant de sommet en sommet sur le monde hellénique, ils abordèrent enfin la patrie nouvelle que se partageaient les fils de Deucalion.

Déjà cependant les vieilles divinités pélasgiques, à peine distinctes de la nature, longtemps sans forme et sans nom, parfois terrifiantes et toujours mystérieuses, les avaient devancés. Des feuillées fatidiques de Dodone à ces gouffres arcadiens où s'engloutissent les courants infernaux, elles occupaient les airs, les eaux et les bois.

Digitized by Google

Mais les nouveaux venus s'unirent ou même s'identifièrent aisément avec elles, grâce à de visibles affinités, peut-être encore au souvenir d'une commune origine.

Le plateau central du Péloponèse, surtout, avec ses peuplades primitives de pâtres et de chasseurs, ses campagnes tour à tour agrestes et sauvages, avec le réduit abrupt, les sombres défilés, les solitudes de ses hautes montagnes, demeura l'asile des anciennes légendes, auxquelles s'ajouta le charme plus vivant et plus coloré des jeunes déités.

Héra devint la protectrice d'Argos : Hermès, qui ouvre les portes de l'Hadès, naquit non loin du Styx, sur les sommets du Cyllène : Poseidon, de l'Isthme et du Ténare, domina son mobile empire. Du Ménale, Pan, le dieu de la vie pastorale, et qui devait plus tard par une fortune étrange, celle de son nom peut-être, absorber la nature entière, surveillait toute l'Arcadie. Dionysos mena sur le Taygète le chœur échevelé des bacchantes, tandis qu'Héraclès parcourait infatigable les campagnes illustrées par ses symboliques travaux.

A Lycosura, une acropole pélasgique renfermait les autels dédiés à la mère des dieux, à Despoina, sa fille, et le Musée National d'Athènes conserve les images colossales des deux déesses auxquelles sans doute était offert ce riche vêtement sculpté dans le marbre, parure sacerdotale ou trophée de guerre.

Non loin de là, et sur les revers boisés de la montagne, Phigalie érigea en l'honneur d'Apollon le célèbre temple bâti par Ictinos. Des frises de marbre transportées à Londres, Athènes n'a que les moulages où l'on peut apprécier, malgré le terne aspect du plâtre, l'élégance

Digitized by Google

attique dans les draperies des Amazones, mais une affectation parfois excessive pour marquer l'énergie de la lutte et la violence des mouvements. Quel démon féroce que ce Centaure qui lance une ruade sur le bouclier d'un Lapithe et tout à la fois, étreignant un autre adversaire, le mord furieusement et lui déchire à pleines dents les muscles du cou !

Enfin, sur le Lycée, Pan dut céder à Zeus qui, après avoir disputé la prééminence à son père Kronos, rallia les dieux sur la cime arcadienne dont il fit un nouvel Olympe. Puis, afin de recevoir le culte des mortels, il descendit sur les bords de l'Alphée, dans la plaine de la Pisatide, où de toutes parts affluaient, comme les vagues de la mer se poussant vers le rivage, les tribus hellènes, désireuses, à l'envi, après maintes traverses, d'occuper ces bords fertiles.

IX

C'est ainsi qu'au pied de la colline dédiée à Kronos, entre les rives changeantes du Kladéos et de l'Alphée, l'enceinte d'Olympie devint le Panthéon de l'hellénisme, le sanctuaire ouvert à tous les cultes de la Grèce, au seuil duquel les haines inexpiables devaient désarmer et se transformer en émulation pacifique ; le champ clos de ces Jeux qui remontent aux temps fabuleux d'Augias et de Pélops, dont le retour périodique tenait en suspens la vie entière des divers États et réglait la chronologie même.

Les âges préhistoriques dressèrent leurs autels à de

Digitized by Google

grossières idoles : les empereurs romains, pour honorer la Grèce asservie, couvrirent le péribole de leurs thermes et de leurs portiques fastueux. Pendant plus de mille années, le visiteur, parcourant sous de frais ombrages les avenues de l'Altis, put admirer cet Héræon où, pour la première fois peut-être, furent ébauchés les reliefs doriens; à côté de Junon, Rhéa, la mère des dieux, puis, dominant toute l'aire sacrée, le temple de Zeus, où la grande époque de l'art multiplia les chefs-d'œuvre. Au pied de la terrasse se pressent les autels et les statues votives; ensuite des rotondes, les trésors des cités, les galeries qui fermaient les perspectives de leurs blanches colonnades; stades, palestres, gymnases, tous les édifices de formes et de destinations si variées, où siégeait le Sénat olympique; où les athlètes se préparaient à leurs concours; habitations des prêtres, palais réservés aux hôtes illustres.

Et maintenant que ces nobles constructions ont presque disparu, condamnées à la ruine par les premiers empereurs d'Orient, renversées par les tremblements de terre, enfouies sous les alluvions des eaux; que l'Altis a perdu la verte couronne de ses platanes et de ses oliviers; maintenant qu'ont cessé de retentir les chants sacrés et les cris de victoire, du tableau de cette vie artistique, de cette animation glorieuse, le cadre seul est resté.

L'Alphée continue à creuser son lit sinueux dans les hautes berges de sables et de roches : aux approches d'Olympie, la courbe brisée des collines s'écarte autour de la vallée élargie. Les plans inégaux et les brusques ressauts arrêtent la lumière ou s'enfoncent dans l'ombre,

Digitized by Google

disposent capricieusement sous le soleil les colorations du sol dénudé, ici nuancé d'ocre ou d'un blanc crayeux, étalant, à côté, de riches tons rougeâtres. Les pentes sont fouillées de ravines abruptes aujourd'hui desséchées; les anfractuosités entrecoupées de roches, de terres croulantes, teintées de pourpre ou d'or pâle, sont variées de bouquets de pins et de halliers épineux, de chênes verts, de lentisques, de poiriers sauvages. Au bas des pentes, le laurier au port sculptural, les plants d'oliviers alternent avec l'aubépine fleurie et le tamaris qui disperse ses ramures roses.

Pour étendre davantage la ligne de mon horizon, j'escalade le mont isolé qui domine de près toute l'enceinte de l'Altis. Les pluies hivernales ont emporté les terres et de plus en plus dépouillé l'ossature du vieux Kronos; si bien qu'il faut s'accrocher aux buissons, grimper sur la roche, sentir sous les pas l'éboulement des tufs délités, avant d'atteindre le sommet tout embaumé de senteurs résineuses.

Mais quel merveilleux belvédère! Bien au delà du premier plan des collines dont la ligne concentrique s'est abaissée, a surgi tout un majestueux amphithéâtre d'arêtes brillantes de neige. Trois ou quatre fois étagées, elles suspendent leurs cimes glacées des Aroaniens acérés au Clitor pyramidal et vont développant le profil de leurs rudes échancrures jusqu'au mont Lycée, dont les flancs servent d'abri et de piédestal au temple de Bassæ.

Si de cet hémicycle lointain le regard revient au site d'Olympie, c'est, au pied de la colline, le confluent du Kladéos qui débouche rapide d'un étroit vallon : de

Digitized by Google

l'autre côté de l'Alphée, sur un versant aplani, la légère construction du Musée, aux murailles roses, abrite, en face de l'Altis, les sculptures retirées des fouilles. Puis le fleuve tourne à l'angle d'un promontoire et court à travers les dunes et les plages sablonneuses se perdre dans la mer qui miroite au delà.

Quand on a parcouru l'enceinte d'Olympie pour reconnaître, dans le désordre apparent des débris, la place et la disposition des principaux édifices, il en est deux, les temples de Zeus et d'Héra, vers lesquels vous attire d'abord moins peut-être le prestige de leurs noms que la pensée des chefs-d'œuvre dont ils étaient décorés.

Du haut de sa terrasse, le temple de Jupiter Olympien, dominant tout l'Altis, étalait le développement superbe de son péristyle et de son double fronton. Et telle était la majesté de l'édifice que, malgré son entière destruction, on retrouve sans effort cette grandeur des lignes. La plate-forme surélevée du soubassement, les larges degrés des rampes d'accès, les disques énormes qui marquent encore l'emplacement des colonnes et, de chaque côté, l'écroulement gigantesque des tambours juxtaposés qu'il suffirait de redresser sur leurs bases; les chapiteaux, la masse des fragments épars de l'entablement; jusqu'à ces matériaux rudes et corrodés, taillés dans une pierre pétrie de coquilles fossiles qui s'émiette et se brise; tout cet appareil si puissant même dans sa ruine conserve le caractère héroïque du v^e^ siècle, l'époque des plus glorieuses victoires nationales et du plus vigoureux élan de l'art hellénique.

Les sculptures des deux frontons, à peu près rétablies dans la grande salle du Musée, ont pour la plupart le

Digitized by Google

même aspect de force inégale et d'âpreté presque archaïque. Ou plutôt, malgré l'attribution de ces œuvres aux émules de Phidias, on serait tenté d'admettre que si Pæonios et Alcamènes en ont donné la composition, s'ils ont même travaillé peut-être à quelques-uns de ces personnages, les autres sont dus au ciseau d'artistes très inégalement habiles. Ainsi s'expliqueraient ces figures dignes du Parthénon, telles par exemple que le vieillard, serviteur d'Œnomaos, dont le visage creusé dit toute la lassitude résignée de la vie ; ou, sur le fronton occidental, les traits charmants de la jeune fille que saisit un Centaure ; et puis la singulière négligence d'autres parties, où le marbre est à peine ébauché, où la raideur immobile de certaines figures, leurs attitudes uniformes et sans grâce font ressortir davantage le parallélisme exagéré des sujets répétés aux angles des tympans.

Avec la même simplicité de facture, les métopes qui décoraient à l'extérieur la frise du naos ont le naturel et la franchise d'un art jeune encore mais affermi déjà.

Parmi ces bas-reliefs qui représentent les travaux d'Hercule, il en est un où la réalité crûment rendue s'allie tout naturellement à la dignité du personnage. C'est vraiment sans déroger qu'il nettoie d'un grand geste les écuries d'Augias : si le balai est brisé, on en voit encore les morceaux adhérents au bras d'Héraclès ; mais telle est la vigueur du héros que l'humble ustensile n'en fait que mieux valoir par le contraste l'invincible puissance qui détournait de son cours la masse entière de l'Alphée.

Et puis Athéna est présente ; et sa physionomie pen-

Digitized by Google

sive et grave, sa tunique si noblement ajustée, retombant en plis droits, d'un dessin très sobre et très pur, conservent vraiment à la scène sa portée allégorique.

Toute naïve au contraire apparaît l'Athéna d'une autre métope : légèrement posée, comme l'oiseau, sur un rocher, elle se retourne d'un geste plein de grâce et reçoit du héros l'offrande des oiseaux de Stymphale. Mais on n'a guère à Olympie que le plâtre de cette métope, dont le Louvre possède les principaux fragments.

Si rien ne subsiste du Jupiter Olympien de Phidias, nous retrouvons la grande époque de l'art dans la Victoire de Pæonios. Devant le temple de Zeus, on reconnaît encore la base triangulaire d'où s'élançait la déesse. L'ampleur triomphale du geste, la courbe flexible de tout ce corps déjà soulevé et qui rend visible la vive impulsion des ailes déployées, la force élégante des membres que découvre à demi le vêtement rejeté en arrière, tout dans cette figure aérienne et robuste, bien que le visage même soit détruit, fait presque oublier les terribles mutilations qu'elle a subies.

Le temple d'Héra partage avec celui de Zeus le privilège de nous avoir conservé des chefs-d'œuvre. Les fûts tronqués de sa lourde colonnade dorique dessinent encore au pied du mont Kronion l'enceinte rectangulaire du naos. Dans l'antique sanctuaire, tous les siècles avaient dédié l'image de quelque divinité. Et l'idole d'Héra aux traits écrasés, aux yeux anguleux, ce produit grossier de l'archaïsme, s'offrait à la vénération des fidèles tout à côté d'un type de grâce et de beauté plastique, l'Hermès de Praxitèle.

Le jeune dieu porte Bacchus enfant. Au-dessus des

Digitized by Google

hanches doucement infléchies par ce léger fardeau, la poitrine et le buste se redressent et cette ondulation discrètement indiquée qui parcourt tout le corps le pare d'une souplesse virile. La pose entière exprime une sollicitude attentive et pieuse envers Dionysos, si débile encore. Le fin modelé du menton et des joues fait valoir le développement de la tête : sous le front large et pur, l'arc vigoureux des sourcils accentue l'équilibre parfait du visage éclairé d'un léger sourire sur les lèvres entr'ouvertes.

Les cheveux bouclés étaient colorés de brun doré et la sandale porte quelques vestiges de la polychromie qui avivait à l'heure de son épanouissement cette fleur délicate du génie grec.

Que de statues encore peuplaient l'enceinte aujourd'hui bouleversée! Au lieu des blocs amoncelés qui encombrent le sol, de ces hautes herbes qui envahissent les marbres brisés, nous devons supposer de larges gazons plantés de bosquets, alternés de grands arbres, et, dans la perspective des voies ouvertes au travers de l'Altis verdoyant, ici les tertres des autels, les statues de bronze ou de marbre érigées en l'honneur des dieux ; ailleurs, s'alignant sur une terrasse à la base du mont Kronion, les blanches façades des édifices où les cités grecques déposaient leurs trésors confiés à la garde des Olympiens. De tous côtés, des galeries, des péristyles où l'on voyait ondoyer les palmes et les couronnes des théories en vêtements de fête.

Près du Kladéos, en franchissant un fossé et des bâtiments ruinés, on pénètre dans une salle entourée de colonnes : c'était l'atelier où Phidias, s'inspirant de la

Digitized by Google

poésie d'Homère, imprima sur le front de son Jupiter la sereine majesté de l'intelligence suprême.

Là-bas enfin, dans un curieux monument en forme de double abside, les Hellanodices, juges des concours olympiques, recevaient le serment des athlètes.

Cette multitude de constructions, distribuées en groupes si variés, montre l'architecture grecque sous un aspect nouveau. Parfois nous serions tentés d'en ramener les lignes pures et régulières à ce type que résume le Temple. A peine semblerait-il nécessaire de mettre à part le théâtre, qui arrondit la courbe de ses gradins superposés ; le stade, plutôt une enceinte qu'un monument ; les propylées, où l'on retrouve les éléments du portique.

Mais à Olympie et malgré la ruine lamentable qui a nivelé ce péribole, le plan seul des soubassements dégagés vous donne aussitôt le vif sentiment d'une diversité inattendue. Ici vous comprenez que l'art hellénique, comme on le voit, par exemple, à Karnak pour l'art des Pharaons, a su tirer de ses principes rigoureux, des applications ingénieuses et multiples, dont l'examen, même rapide, dissipe un préjugé trop familier à l'esprit.

Rapprochons de ces rotondes d'Olympie et d'Épidaure, de la double salle du Bouleutérion, qui devance la Basilique, les formes plus délicates des monuments choragiques et des tombeaux, le plan des palestres et des gymnases, avec leurs galeries rectangulaires, leurs exèdres, leurs cours et leurs chambres intérieures ; puis le type disparu de ces constructions, rendez-vous des oisifs, des philosophes, des politiciens, des marchands, telles que furent l'Agora d'Athènes dans ses diverses parties,

Digitized by Google

ou la Lesché de Delphes, dont les murs étaient couverts des peintures de Polygnote : alors nous nous rendrons compte que c'est la perfection même, l'eurythmie de ces temples qui seule, en absorbant l'admiration, fait croire à cette uniformité.

En réalité, le génie des Grecs n'avait pas seulement fait de l'œuvre architecturale un ensemble harmonieux et logique, dont chaque élément devait observer une mesure constante et, comme les membres du corps humain, se rattacher à tout l'édifice par des proportions exactes. Il sut aussi, par la variété des trois ordres, modifier la loi de ces proportions mêmes et conformer en outre à sa destination, les lignes extérieures et le plan général du monument.

D'autre part, grâce au choix éclairé du site, aux accidents ménagés du sol, à ces plantations de bosquets ou de grands arbres, au milieu desquels les constructions se groupaient dans un désordre voulu, les Grecs avaient soin de diversifier à l'infini non pas seulement l'aspect technique, mais le sens, la physionomie même de leur architecture.

Et quelle devait être ici la séduction de la nature embellie par un goût impeccable, quand, malgré l'abandon de ces ruines, elle vous saisit encore par un charme si puissant.

En ce jour printanier, une lumière d'une exquise douceur caresse les contours des montagnes : la fraîche verdure des pousses nouvelles s'allie aux reflets sombres des feuillages persistants. Sur les pentes foisonne, comme pour une fête, toute une moisson de fleurs éclatantes, anémones d'un rouge carmin ou violacé, hyacinthes, pâ-

Digitized by Google

querettes, lis et asphodèles, toutes drues et vigoureuses, aspirant le soleil. Des versants glissent vers nous les souffles élyséens de senteurs aromatiques. Il n'est pas jusqu'à ces miliciens rustiques au costume pittoresque qui surveillent la montagne, dont l'allure vraiment pastorale et guerrière n'évoque la vision rapide du peuple antique ; jusqu'aux tintements des troupeaux qui ne donnent une voix à ces campagnes.

C'est bien, dans le relief agreste des collines lumineuses, le paysage, harmonieux avec sa sauvagerie paisible, aperçu dans le rêve des Bucoliques et des Idylles d'autrefois ; il n'est plus une illusion, il respire et s'éclaire devant les yeux et, presque sans y penser, tout joyeux on murmure à son tour : *Et in Arcadiâ ego !*

X

L'équilibre si parfait que les Grecs concevaient comme une condition de la sagesse et de la beauté, ne fut pas moins respecté par eux, on n'en saurait être surpris, dans les manifestations plastiques des sentiments qu'éveillaient en eux l'idée de la mort et le regret de ceux qu'ils avaient perdus.

Ils ne se proposaient pas d'étaler sur les tombeaux des images funèbres : ils évitaient de blesser leur goût exquis en offrant le spectacle d'un visage contracté par un chagrin trop violent ; mais ils savaient exprimer en traits non moins touchants, à la fois la douleur de chacun, et toute la mélancolie de la destinée humaine.

Telle est bien l'émotion qui se dégage des stèles

Digitized by Google

funéraires, rendues au jour dans le Céramique d'Athènes ou conservées au Musée National.

Souvent même, pour adoucir encore cette tristesse, les bas-reliefs rendent la vie à l'hôte du tombeau, le montrent se livrant à ses occupations familières, entouré des siens, qui reçoivent ainsi du souterrain séjour un reflet de sourire.

Dès l'époque archaïque, une pensée analogue inspirait la représentation de ces deux jeunes guerriers, debout côte à côte et se tenant l'un l'autre le bras passé autour du cou : tels, parfois encore, nous rencontrons deux frères d'armes se promenant par les rues d'Athènes. Ou bien l'image du mort était peinte sur le marbre : ainsi la stèle de Lyséas, dont les couleurs sont aujourd'hui bien effacées ; celle d'Aristion, tout équipé pour le combat.

Plus tard la même tradition se poursuit, quand les Athéniens rivalisent pour décorer de gracieux édicules les avenues du Céramique.

Elles s'étendaient en dehors des anciens murs et du carrefour célèbre où se pressaient, entre le Dipylon et la Porte-Sacrée, les marins du Pirée, les philosophes de l'Académie, les vendeurs de l'Agora, les pèlerins d'Éleusis. Là, de chaque côté de la Voie Sacrée, en vue de l'Acropole, sous les derniers escarpements de la colline des Nymphes, se dressent encore ces beaux monuments du v^e^ siècle, cippes cylindriques gravés d'inscriptions, dalles et sarcophages, hautes stèles ornées de palmettes et de feuilles d'acanthe, piédestaux supportant des lions de marbre, un taureau qui menace ; des tables debout dans l'encadrement d'un portique ou recouvertes d'un fronton qui abrite le bas-relief.

Digitized by Google

Déxiléos combat : il lève sa lance et sous le cheval qui se cabre, l'ennemi renversé sur un genou, l'autre jambe étendue, cherche de son bras droit replié à parer le coup qui va le frapper. De l'autre côté du chemin, c'est une jeune Athénienne, Hégéso, assise devant une servante qui lui présente un coffret : elle en retire un bijou qu'elle contemple rêveuse. Son attitude est presque lassée. Les yeux de sa compagne sont tristement fixés sur elle, et l'apparente frivolité de la scène rend plus vive encore la pensée de recueillement presque solennel réellement empreinte sur ces nobles figures.

Des sujets semblables sont fréquemment reproduits sur les stèles du IVe siècle et l'on voit, par exemple, un naufragé tristement assis sur un rocher, près de son navire brisé ; le père de famille au milieu de ses enfants ; le jeune homme rendu à son foyer domestique, caressant l'oiseau qu'il a retiré de sa cage, ou le chien qui fut le compagnon de ses jeux.

Mais, le plus souvent, les parents du mort sont près de lui pour recevoir son dernier adieu ; ils se pressent la main, échangent de longs regards chargés de regrets. Une femme qui va quitter la terre, penche le front avec une tendre inquiétude sur son enfant : accoudé sur les genoux de sa mère, dans une pose pleine de confiant abandon, il lève la tête et, dans sa naïve ignorance du deuil, il l'interroge sur l'affliction qu'il devine.

Un vieillard, le front sillonné et les sourcils redressés par une préoccupation anxieuse, la main entr'ouverte et posée sur la barbe d'un geste méditatif, est debout, enveloppé dans son manteau. Immobile et angoissé, il se tient en face de son fils, dont les membres dépouillés de

Digitized by Google

vêtements attestent la vigueur et qui, cependant, le visage légèrement soulevé et le regard perdu, entrevoit déjà l'autre rive du fleuve avare. Assis aux pieds de son jeune maître, un petit esclave absorbé dans son chagrin pleure doucement, la tête appuyée sur ses mains entrecroisées.

La forme adoucie du bas-relief étend sur ces représentations comme un voile crépusculaire. Même les scènes de la vie journalière prennent une dignité singulière et revêtent un caractère d'une portée générale. En outre, la répétition de ces tableaux, où l'on voit partout unies la gravité du sentiment, l'expression contenue de la souffrance, une grâce familière et touchante, communique à l'esprit du spectateur une émotion sympathique.

Bientôt il pénètre dans l'âme de ces personnages dont les noms et l'histoire lui sont cachés par la distance des temps ; mais cette soumission à l'inexorable loi, leurs attitudes calmes, résignées, presque solennelles, ces longues draperies, symbolisent, par un retour sur nous-mêmes, les douleurs que tous un jour nous avons ressenties et, insensiblement, ces figures ennoblies deviennent à nos yeux l'image de l'humanité même.

Une série nombreuse appartient aux banquets funèbres, parmi lesquels le bas-relief où l'on a voulu reconnaître Socrate, œuvre très supérieure à toutes celles qui l'entourent, est taillé dans un marbre d'un ton chaud qui semble retenir la lumière et donne aux carnations les couleurs de la vie. Les draperies sont légères, les gestes pleins de naturel. Le profil de l'homme à demi couché, le corps nu de l'éphèbe debout à la gauche du tableau ont un modelé d'une finesse et d'une sobriété surpre-

Digitized by Google

nantes : quelques ondulations sur cette riche matière suffisent à indiquer les reliefs qu'y a tracés la main d'un artiste accompli.

Des sculptures funéraires d'Athènes, il est intéressant de rapprocher les beaux sarcophages grecs dont s'est récemment enrichi le musée des antiquités de Constantinople. Le style en est à la fois moins pur et plus opulent : il date, pour les uns, des temps qui ont suivi l'épopée alexandrine, pour les autres, de l'époque gréco-romaine. Tous représentent des scènes de chasse ou de combat : aux angles, des héros, des pleureuses en haut-relief.

C'est bien une épopée que retrace le plus magnifique de ces sarcophages apportés dans le pavillon du Sérail : il est désigné, à cause sans doute de ses sculptures, sous le titre de « Tombeau d'Alexandre ». Les lignes architecturales y sont enrichies par tous les motifs de la décoration des ordres grecs, brodées de rinceaux et de perles, incrustées d'oves, fleuries de palmettes. Sur les quatre faces du monument se déroulent des bas-reliefs d'une harmonie vigoureuse. Ici les péripéties d'une bataille, où la gesticulation des guerriers, pour donner à la lutte tout son caractère d'animation et de colère, n'a cependant rien de heurté ni de blessant. Une polychromie d'une variété très riche est encore visible sur les vêtements des personnages. La couleur rendait plus vive l'expression des têtes et des regards. Les armes étaient de métal et l'on distingue les points d'attache des lances, des glaives, des ornements fixés aux casques et aux cuirasses.

Dans les chasses figurées sur un autre côté du sarco-

Digitized by Google

phage, les cerfs, les panthères, les lions blessés et sanglants, portent la trace des dards ou des épieux dont ils étaient transpercés.

Mais à la variété, à la somptuosité des détails, nous reconnaissons tout le luxe d'une époque où l'esprit de conquête, les relations lointaines, les richesses accumulées et prodiguées tour à tour avaient transformé et déjà blasé le goût. Ces œuvres, toutes brillantes qu'elles soient, nous font mieux apprécier par l'opposition la sobre et sereine élégance des bas-reliefs attiques.

Aux stèles funéraires, on peut rattacher ces beaux lécythes, les uns de marbre blanc, d'autres recouverts d'un enduit, sorte de vases aux anses pleines, que les Athéniens consacraient au culte des morts. Des bas-reliefs ou des figures simplement indiquées au trait, peintes quelquefois, rappelaient les rites de la sépulture ou quelque épisode de la vie. Ainsi les deux guerriers qui, au moment de se quitter, se donnent la main et que deux jeunes femmes gracieusement groupées suivent du regard, tandis qu'un cavalier les précède et s'élance.

D'autres stèles sculptées, mais d'un travail moins soigné et qui dénote davantage l'homme de métier, sont les ex-voto, ceux surtout offerts par des malades reconnaissants à Asklépios et à Hygie sa fille. On y retrouve indiquée la disposition de ces portiques élevés sur le péribole du sanctuaire, tels que furent ceux d'Épidaure ou de l'Asklépieion d'Athènes, encore pourvus de leurs bancs de marbre. Les suppliants y attendaient la consultation du dieu; ils y prenaient du repos en devisant, après s'être abreuvés ou baignés aux eaux jaillissantes de la Tholos. Puis ils consignaient le récit de leur guérison et formu-

Digitized by Google

laient leurs actions de grâces sur les tablettes gravées qu'ils déposaient en foule dans l'enceinte sacrée : ou bien le marbrier sculptait une fois de plus à leur intention l'image des dieux bienfaisants assis dans le temple et devant eux, mais d'une taille mesurée à leur humilité, les pèlerins apportant leurs hommages et leurs offrandes.

Un ex-voto aux Nymphes représente les déesses champêtres menant leurs danses gracieuses au bord d'une source et devant une grotte où Pan joue de la flûte ; curieuse ébauche de paysage antique.

Certains bas-reliefs, procédant de la même technique, consacrent des actes publics. En tête d'une tablette où se trouve inscrit un traité, les cités qui l'ont négocié sont sculptées sous les traits de leurs divinités éponymes.

A la vie politique aussi se rattache la série de bustes en forme d'Hermès datant des deux ou trois premiers siècles de notre ère et reproduisant l'image des Cosmètes, magistrats élus pour surveiller l'éducation publique des éphèbes athéniens.

Cet art si postérieur aux œuvres de la grande époque en a conservé dignement les traditions. Il y ajoute toutefois le caractère individuel du portrait. On n'en saurait douter à l'examen de ces visages qui portent si fortement une marque toute personnelle. Certaines de ces têtes sont comme ramassées et d'une ferme charpente, elles ont la solidité qui rappelle l'image connue de Vespasien. D'autres, avec leurs reliefs plus allongés, moins vigoureux, indice d'une détente morale et d'un certain dilettantisme, présentent une physionomie d'une modernité frappante.

Digitized by Google

XI

Les ouvrages de céramique, vases peints et statuettes en terre cuite, auparavant au Polytechnicon, sont maintenant classés à la suite des sculptures au Musée National.

Nous ne pouvons songer à détailler ici les richesses des nombreuses vitrines où l'on passe en revue l'histoire de ce genre si abondant.

D'abord le vase archaïque, couvert d'ornements géométriques peints en rouge sur fond noir. Après les éléments primitifs, spirales, lignes droites ou ondulées, le dessin se complique de rosaces, de grecques, de chevrons ; puis des figures au trait noir, des guerriers casqués portant un bouclier sur lequel s'ouvre un œil énorme, terreur de l'ennemi; un convoi funèbre où l'on voit le mort exposé sur son lit de parade ; et plus haut, au-dessus de ce tableau, une frise de biches paissant à la file. Ailleurs des lions, des tigres au relief piqué de coups de pointe simulant les tachetures du poil.

Les vases d'Éretrie, d'une structure singulière, sont coupés dans le sens de la longueur, posés sur le champ et décorés de scènes d'intérieur peintes en rouge sur noir.

Il serait fastidieux d'énumérer ces formes infiniment variées, où l'on retrouve tous les types décrits ou cités par les anciens; cratères à l'ample ouverture, hydries garnies de poignées; canthares, la coupe mystique du culte de Dionysos ; œnochoés dont l'anse est gracieusement recourbée ; chacun ayant son emploi pour les so-

Digitized by Google

lennités religieuses, les usages domestiques, les rites funèbres, les initiations secrètes.

Le sujet des peintures varie selon ces destinations : gorgones, combats, monstres et divinités à têtes d'animaux ; puis des scènes familières, des sacrifices à Esculape, des offrandes de fruits, de fleurs au pied des tombeaux.

Peu à peu les vases à figures rouges sur fond noir se multiplient. Le travail de l'artiste paraît plus fin, le style plus large et plus libre. Je ne citerai qu'une peinture représentant l'un des exploits d'Héraklès ou de Thésée. Le héros enlève son ennemi, Lichas ou Sciron, par les chevilles et le brandit tout d'une pièce au-dessus de sa tête pour le lancer sur les rochers ; d'autres personnages, témoins de ce mortel tour de force, s'enfuient éperdus de terreur.

Telle fut la fécondité des modeleurs grecs, qu'ils ont suffi à alimenter de leurs productions gracieuses les grands musées de l'Europe. Et malgré la quantité de ces statuettes acquises depuis plusieurs années déjà et dispersées maintenant à Paris, à Londres, à Berlin, dans les collections particulières, la série des figurines en terre cuite est également très complète, plus riche même qu'ailleurs, au Musée National d'Athènes.

Les premiers coroplastes ont ébauché dans l'argile aplatie des animaux, des poupées et des idoles informes. Longtemps le respect des types ainsi consacrés enchaîna la pensée de l'ouvrier. Mais à mesure que l'art s'affranchit et se développe, les reliefs de ces petites figures accusent davantage la recherche de la réalité. La raideur des membres cesse d'exclure le naturel de la pose ou

Digitized by Google

du geste. Des prêtresses, aux cheveux ondulés et dressés en couronne autour du front, ont elles aussi, dans leur taille réduite, la grâce naïve de l'époque archaïque.

Ces statuettes sont des divinités, ou reproduisent des sujets mythiques, des images de la vie réelle. D'un caractère symbolique, elles prennent place dans le tombeau pour accompagner le mort et lui rappeler le monde qu'il a quitté. Puis, au IVe siècle, la portée votive ou allégorique s'atténue. C'est une subite expansion de ces formes alertes. Les figurines de Béotie et d'Attique, celles de Tanagra surtout, multiplient avec une infinie diversité les types les plus souples, les plus élégants, d'éphèbes, de jeunes femmes, de génies ailés.

Les costumes mêmes contribuent à faire valoir l'aisance et le caprice, la lenteur ou l'indécision du geste, l'abandon de l'attitude. Ils ajoutent à la physionomie de la fine statuette tantôt l'attrait de l'ajustement, tantôt le mystère plus coquet encore du voile qui enveloppe toute la personne de ses plis savants.

Une jeune femme qui semble poursuivre un entretien se penche en avant d'un geste où l'on surprend la curiosité ; une autre est assise, le coude sur le genou et le menton dans la main. Les visages, dont l'expression est tour à tour mélancolique ou souriante, modèlent leurs traits délicats dans la profondeur d'une coiffe soigneusement assujettie autour des joues ; ou bien un chapeau à bords plats, incliné sur le front, les pare d'une légèreté piquante et parfois d'une désinvolture moderne.

Avec une étonnante habileté, le coroplaste donne à ses figurines une attitude de modestie, de réserve, de fierté, de majesté même ; il nous fait lire tour à tour sur

Digitized by Google

ces fronts la bienveillance, la sévérité, l'ironie aimable, l'étonnement. On ne peut assez admirer la prestesse ingénieuse, la dextérité, l'inépuisable fantaisie de cet art mignon; mais il y sait joindre la vérité, parfois même la force. Il est exempt d'affectation et si l'on songe à la finesse expressive de certains crayons de Watteau, on ne retrouve pas ici la manière précieuse qui fut le style préféré de notre XVIII^e^ siècle.

Ce n'est pas que tout ce petit monde ne sache à l'occasion user des artifices de la coquetterie et manier l'éventail. La polychromie ajoute encore à l'éclat de sa parure et les jeux de physionomie se détachent plus charmants sur la douceur d'un voile rose ou d'un peplos bleu pâle.

Les figurines de Myrina, de Tarse, donnent aussitôt l'idée d'un art plus efféminé. C'est la mollesse ionienne qui a modelé ces déesses séductrices assises devant leur miroir doré; Cupidon, que l'ivresse fait chanceler; la Néréide, dont les deux bras étendus à demi d'un geste délicat, s'appuient sur les rebords d'une conque marine. Aphrodite et l'Amour, Apollon cithariste conduisent le chœur de ces grâces fragiles. Psyché prête une oreille complaisante aux doux propos d'Éros et cette femme, étendue sur un lit de repos, paraît plus attentive encore aux souffles caressants des petits génies ailés qui voltigent autour d'elle.

XII

Les bronzes enfin ont été récemment ajoutés aux collections devenues si riches du Musée National. Toutefois,

Digitized by Google

malgré l'importance que dès les temps archaïques prit la toreutique, Athènes ne possède encore que peu d'exemplaires de cet art dont Phidias devait trouver l'expression suprême.

Des statuettes en bronze d'Apollons ou d'athlètes, la poitrine large, fortement musclée, les bras écartés du corps; des têtes de guerriers barbus, aux lèvres saillantes, ont été trouvées à l'Acropole. L'œuvre la plus curieuse des essais primitifs est l'Athéna faite de deux plaques juxtaposées au moyen de clous, et dont chaque face présente par un caprice artistique des détails différents. Elle est coiffée d'un casque à l'immense cimier, vêtue d'une longue tunique, cuirassée de l'égide; elle s'avance brandissant la pique, en attitude de combat.

Des Victoires ailées ont servi de prototype sans doute aux messagères de la déesse. D'Olympie sont venus ces petits bronzes archaïques, images de guerriers et d'animaux, chevaux, cerfs, chimères.

Outre ces figures, les anciens façonnaient dans le métal des plaques d'ornement ou d'ex-voto, couvertes de bas-reliefs; puis des objets de toilette d'un goût charmant, attestant le luxe raffiné de cette société athénienne, après les âges d'activité laborieuse qui avaient préparé la puissance et la prospérité de la cité.

Les miroirs de bronze arrondis, quelques-uns enchâssés dans un couvercle sculpté, présentent sur la face opposée au côté poli des images burinées d'un style achevé: Léda, Ganymède, l'enlèvement d'Europe fournissent le sujet de compositions propres à flatter les beaux yeux qui devaient plus souvent encore retourner le disque, pour y chercher le reflet d'un visage mieux connu et plus

Digitized by Google

cher. Les manches métalliques des miroirs se prêtent également aux motifs les plus artistiques : ainsi de ces deux génies qui planent les ailes étendues de chaque côté d'une femme ou d'une Aphrodite, drapée dans son manteau et debout sur un élégant trépied.

Mais Constantinople, sur l'At-Meïdan, entre l'obélisque d'Héliopolis et le ruineux pilier du Porphyrogénète, au pied des six minarets de la mosquée d'Achmet, possède la glorieuse relique des héros de Platée. C'est la colonne d'airain enroulant les spirales de trois serpents entrelacés, dont les têtes dressées supportaient le trépied d'or consacré à Apollon Pythien et placé aux abords de la Voie Sacrée, sur l'une des terrasses qui étageaient le sanctuaire de Delphes. La seule tête retrouvée dans les décombres de l'Hippodrome, restitue à peu près, bien qu'elle soit incomplète, l'aspect primitif du monument. La mâchoire garnie de dents aiguës, l'orbite de l'œil et la courbe saillante de l'arcade sont de la plus exacte observation et largement traitées. On ne peut songer sans admiration que cette œuvre précieuse remonte aux commencements du v^e^ siècle, et qu'elle représente, au lendemain de Salamine et de la fuite de Xercès, la dîme du butin enlevé par les Grecs sur la fastueuse armée de Mardonius.

Le Tchinili-Kiosk conserve aussi les statues en bronze de deux jeunes athlètes, fragments bien mutilés, où l'on reconnaît cependant la pureté grave, l'élégance et la vigueur de la plus belle époque. On en a justement rapproché le type de l'Hermès d'Olympie, bien que les statues du Tchinili-Kiosk soient assurément d'un style plus sévère et sans doute antérieur.

Digitized by Google

A côté de ces images de la force juvénile, un Hercule en marche, la massue posée sur l'épaule, montre la carrure robuste du héros invincible, dompteur de monstres et redresseur de torts, qui s'avance tout prêt à de nouveaux combats.

Je citerai en terminant la patère d'argent, ornée des plus riches ciselures d'un caractère oriental, où, dans un encadrement de fines nielles et de médaillons, la déesse Artémis est assise, entourée d'oiseaux, de chiens et d'animaux sauvages. L'or et l'émail font ressortir les détails de cette figuration symbolique à laquelle les traditions artistiques des Hellènes sont déjà presque étrangères.

Si le Musée National d'Athènes voit lui échapper les œuvres antiques transportées autre fois ou découvertes de nos jours hors du territoire de la Grèce, il ira désormais augmentant le nombre et le prix des monuments qu'il recueille. Déjà ceux de l'art archaïque et les bas-reliefs funéraires, les trouvailles de l'Acropole, d'un caractère si nouveau, donnent à ses collections un intérêt unique et peuvent, dans une certaine mesure, compenser les pertes subies au commencement du siècle.

Après l'Acropole et Olympie, les fouilles de Délos, celles de Delphes ont déjà réalisé bien des espérances, résolu maints problèmes. A Delphes, par exemple, il suffit de rappeler la Voie Sacrée rétablie; cet ensemble d'édifices ruinés, il est vrai, mais dont le déblaiement permettra la reconstitution du fameux sanctuaire; le temple d'Apollon dégagé; les sculptures, frises, métopes, statues, ornements des Trésors; mais surtout ces fragments de poésie et de musique, péans, hymnes à Apol-

Digitized by Google

lon, retrouvés avec les signes de la mélodie et même, pour certains, avec leur notation instrumentale. Par une rare merveille, une voix inattendue sort de ces enceintes délaissées, silencieuses depuis deux mille ans, et les chants sacrés qui célébraient le dieu de Castalie ont de nouveau retenti.

Ainsi l'œuvre de recherches est excitée sans cesse par l'émulation et le succès. Habilement interrogées, les ruines livrent peu à peu le secret qu'elles avaient si longtemps gardé. La lutte se poursuit, en dépit même parfois d'hydres et de stymphalides envieuses et vivaces encore, contre les terres croulantes, les durs rochers, les fonds malsains et les plages noyées où s'embusque la fièvre, contre la fauve ardeur des pentes stériles et toutes les redoutables puissances chthoniennes, dont parviennent à surmonter les périls, pour l'art et la science, ces modernes travaux d'Hercule.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

ATHÈNES.

I

Les horizons illimités augmentent le charme des paysages du Nord, dont les lignes allongées et fuyantes se prêtent à notre rêve. Les chaînes de montagnes qui se profilent sur des provinces entières, le gigantesque escarpement des Alpes ne peuvent être saisis que d'un point de vue reculé. Mais en Grèce, le dessin du sol est sculptural : vallées et hauteurs s'harmonisent dans un espace nettement déterminé. Le détail est partout précieux ; les monuments ajoutent à chaque site un intérêt souverain. Il faut donc que le regard ne soit pas trop distant du spectacle qui lui est offert et qu'un éloignement exagéré n'atténue pas la beauté spéciale que donnent à cette région la limpidité de la lumière et la précision des contours.

Il en est surtout ainsi de la plaine où s'étend Athènes, entre les rivages du golfe Saronique et les sommets dont le trait varié détermine notre perspective.

C'est du Lycabette que nous pouvons le mieux découvrir l'ensemble et ne perdre en même temps aucun relief d'une contrée si petite sur la terre et si grande pour la pensée, où vont tant de désirs et que nous tenons sous nos yeux.

Digitized by Google

Au fond de l'une de ces rues qui montent à l'École française, un chemin franchit des pentes sablonneuses, puis un bois de pins, non loin d'une église neuve à la coupole bleue; il s'élève en contournant les versants de la haute colline; chemin raboteux, creusé d'ornières profondes, où grincent les essieux des voitures qui descendent des carrières de marbre. Ou bien, plus à l'est, la rue de Pindare vous conduit au pied même de la paroi rocheuse, auparavant inaccessible, mais où l'on a tracé dans la pierre les lacets d'un sentier rapide qui bientôt dépasse les cimes odorantes des pins et les hampes sèches des aloès.

Un escalier de dalles blanches sert d'accès à l'ermitage de Saint-Georges et débouche sur la terrasse qui, avec la petite église, occupe l'étroit sommet.

A diverses reprises, par de claires matinées de mars et d'avril, nous y sommes montés pour contempler, revoir encore et nous graver dans l'esprit les horizons d'Athènes. A ces premières heures du jour, les touristes n'ont pas quitté leur Ξενοδοχεῖον (car heureusement ils ne le quittent guère); on ne rencontre sur la plate-forme que l'humble moine occupé tantôt à recrépir le mur d'appui, tantôt à renouveler l'huile de la lampe qui, dans l'ombre de la chapelle, vacille et brûle devant l'iconostase. Quelques dévotes filles de l'Attique viennent au sanctuaire s'agenouiller devant les images. Le petit dôme peint en bleu avec un liséré rouge, le blanc mat des murailles tranchent crûment sur l'éclatant zénith dont l'azur va, par d'insensibles dégradations, se perdre sous les fines vapeurs qui s'élèvent à l'appel du soleil naissant.

Digitized by Google

Cette brume lumineuse enveloppe de son tissu aérien les larges ondulations du Parnès : les flancs de la montagne, profondément sillonnés de ravins sombres, revêtent une transparente parure de turquoise et de saphir. Sous les rayons qui s'épandent, le Pentélique déploie la double pente de son immense fronton, si régulier que, dans cette auréole, vous le prendriez pour un modèle des temples taillé par les dieux. Il baigne tout entier dans les ondes violettes de l'Orient; elles tombent d'aplomb sur l'Hymette dont les versants sont estompés d'un lilas éblouissant.

A l'opposite, au-dessus de l'Ægaleos légèrement rosé, on reconnaît les silhouettes lointaines du Cithéron et de l'Hélicon bien au delà. Entre les deux pointes de cet hémicycle, le littoral trace nettement sur la mer la découpure des golfes et des promontoires.

A l'extrémité de l'Hymette, surnage le profil aigu d'une péninsule dentelée semant les flots d'îlots rocheux. En face du cap Kolias, où vinrent échouer les vaisseaux perses désemparés à Salamine, sur l'indigo luisant du golfe Saronique, se dressent dans le bleu pâle du ciel les cimes pyramidales d'Égine et, tout au fond, les montagnes de Trézène, d'Épidaure et de Corinthe.

Devant nous, le relief adouci du rivage allonge la courbe harmonieuse de la baie de Phalère ; puis, brusquement, il se replie sur lui-même et s'avance pour former la presqu'île du Pirée, aux échancrures étroites et profondes : c'est la main ouverte d'Athènes qui s'étend sur le golfe, saisit le domaine maritime, lance ses flottes vers l'Orient, là-bas où les rayons obliques font scintiller sur les vagues leurs paillettes argentées.

Digitized by Google

N'est-ce pas près du Pirée, d'ailleurs, qu'à Salamine la ville de Pallas conquit glorieusement sa prééminence ? Quels qu'aient été le trouble et l'effroi du premier moment, les hésitations, les défaillances que Thémistocle eut à surmonter, l'éclat de cette victoire inattendue brilla jusqu'à ses derniers jours au front d'Athènes et remplit d'un orgueil légitime le cœur de ses enfants.

Sans cesse, à l'heure des grandes résolutions, du Pnyx ou de l'Acropole, ils avaient sous les yeux le bras de mer que nous voyons bleuir sous les trois pointes de Salamine, entre l'île étroite de Psyttalie et les escarpements du Corydalle. Quelques minces langues de terre détachées du continent ou de Salamine et qui s'entre-croisent sur les eaux délimitent le bassin où les deux flottes s'abordèrent, les Grecs rangés à l'entrée du canal, les Perses adossés contre Psyttalie et leur fermant l'accès du Pirée. Le choc eut donc lieu dans la baie dont nous découvrons exactement tous les contours et l'on place le poste d'où Xercès s'enfuit si précipitamment sur cette petite plate-forme triangulaire, isolée au bord du détroit et qui, du sol attique, fait face à la pointe effilée de Kynosoura.

D'ici l'œil saisit avec une telle précision le trait si délié du rivage, les fines aspérités des côtes et des îles, ces reliefs animés par la lumière des plus vives colorations, qu'il vous suffit d'évoquer l'apparition des navires aux proues d'airain, des agrès mobiles qui frémissent au premier choc, le fracas des rames sur la mer retentissante, les signaux de la trompette, les clameurs des combattants, le vol des flèches et les coups de lance : puis les vaisseaux perses heurtés et rompus ; enfin tout ce

Digitized by Google

récit héroïque de la bataille qu'Eschyle chanta, encore tout exultant du triomphe auquel son bras avait aidé.

Un jour que j'étais accoudé sur la terrasse du Lycabette, regardant la plaine et la mer, j'entendis tout à coup derrière moi ces paroles surprenantes : « Remarquez l'île et le canal où fut livrée la célèbre bataille de Salamine ; les auteurs en ont parlé. Les Grecs étaient au milieu, les Perses de ce côté, et, de l'autre, les Turcs. » D'abord, je demeurai tout étourdi, croyant presque à quelque mystification. Ensuite je me retournai lentement. Mais le fils d'Albion, homme crédule et sans malice, notait scrupuleusement sur son carnet les évolutions navales qui lui étaient révélées par une science si nouvelle.

Confusion risible, mais d'une portée profonde, cependant. L'hymne de victoire chanté par le chœur des éphèbes que dirigea Sophocle adolescent, fit, vingt-quatre siècles plus tard, tressaillir les Hellènes dans leur douloureux sommeil : n'est-ce pas aux échos de Salamine que l'Europe répondit par le canon de Navarin?

Voilà ce qu'exprimait à son insu le cicerone de notre Perrichon britannique et tel est assurément le sens ésotérique de ce fantaisiste récit de la bataille.

Hommage inconscient aux nobles souvenirs qui valurent à la Grèce asservie par de nouveaux Barbares le gage d'une seconde délivrance et dans lesquels l'humanité tout entière puise à jamais le sentiment de sa dignité même.

Quelle est donc la raison de ce merveilleux prestige, sinon que pour l'Hellade chaque manifestation de l'acti-

Digitized by Google

vité individuelle et sociale s'est offerte plus intense sur un territoire et dans un espace de temps plus restreints et mieux déterminés qu'en toute autre région ?

Au cours d'une existence nationale de cinq siècles trois ou quatre millions d'hommes peut-être, répartis sur le sol entrecoupé d'une péninsule étroite et montagneuse, où dominaient quelques métropoles, ont assuré par d'héroïques combats l'autonomie de leur race, proposé au monde les types immortels de l'art et des lettres, ordonné la culture de l'esprit, tenté les formes politiques les plus diverses, atteint aux limites extrêmes de la prospérité et de la misère, épuisé les sources de toutes les gloires.

Au seuil de cette histoire se dressent les trophées de Marathon, de Salamine, de Platée. L'expansion glorieuse de ce peuple couvre de colonies florissantes le littoral méditerranéen. Eschyle, Sophocle chantent les dieux et les héros. Hérodote, Thucydide étudient les hommes, leurs mœurs, leurs tendances et leurs œuvres politiques. Avec sa verve audacieuse, Aristophane les bafoue et les flagelle sans pitié. Platon leur ouvre les domaines illimités de la pensée et du rêve.

Les lignes pures des temples symbolisent pour nous encore la sérénité intellectuelle et la vie harmonieuse. Le marbre, l'or et l'ivoire font apparaître les images divines aux yeux de cette nation éprise de beauté. En même temps, protégée par les défenses naturelles de son territoire, chaque cité, maîtresse de sa vie intérieure, constitue un État libre où, de tous côtés, se multiplient les phénomènes sociaux.

Athènes inaugure les luttes de la liberté : elle dégage

Digitized by Google

par le développement de ses institutions les principes permanents de tout établissement politique.

Puis le conflit éternel de l'aristocratie défiante et de l'esprit démocratique met aux prises, par une guerre fratricide, mortelle pour toutes les deux et pour la Grèce entière, Athènes, la ville des impulsions ambitieuses, fécondes, téméraires, et Sparte à l'humeur despotique et jalouse, peu généreuse dans le succès, mais patiente, mesurée, longtemps fidèle à ses vieilles mœurs. Il n'est pas jusqu'aux vastes conquêtes de la monarchie militaire dont l'Hellade avec Alexandre ne donne un exemple que l'on croirait fabuleux ; jusqu'aux convulsions de la démagogie aveugle, égarant, lorsque approche l'envahisseur, la nation énervée, désarmée, expirante.

Ainsi toujours nous retrouvons, aux heures de gloire ou de ruine, les idées qui sont partout le fond même de l'humanité, exprimées ici sous les formes les plus précises et cependant les plus générales ; incarnées dans un peuple à la conception nette et prompte, mises en action sur un sol aux reliefs abrupts et rapprochés, au cours de vicissitudes que leur rapidité rend plus saisissantes encore.

C'est pourquoi toutes les nations de la terre auront à jamais les regards fixés sur la Grèce antique, qui leur présente un modèle accompli de leurs œuvres, de leurs aspirations, de leurs souffrances. Et la ville qui de toutes a le plus travaillé pour une telle fortune, prodigué le plus de génie, répandu le plus d'éclat, enduré le plus de malheurs, méritait assurément d'être honorée du premier rang. Le nouvel État, sorti d'une si lamentable ruine, lui doit la vie. L'égide de Pallas est toujours pour la

Digitized by Google

Grèce le plus noble insigne comme la meilleure armure. Athènes enfin, la mère et la reine de l'Hellénisme, était désignée d'avance pour la capitale, elle qui, dans la détresse commune, continuait à porter au front son Acropole, la couronne immortelle encore fleuronnée de toutes les gloires d'autrefois.

Aussi, malgré l'attirante harmonie de ces montagnes rangées autour du rocher sacré, au milieu de la plaine verdoyante et sous la coupole lumineuse du ciel bleu, c'est le Parthénon, du haut de son piédestal, qui fait de cette étendue entière le temple même de la déesse poliade.

Le regard parcourt la perspective de la ville égayée de claires façades, des petites habitations neuves qui escaladent en files parallèles les pentes inférieures du Lycabette, jusqu'aux vieilles maisons accrochées en désordre aux flancs de l'Acropole; le bois d'oliviers aux reflets grisâtres, obliquement jeté comme une écharpe de Phalère au Parnès; il reconnaît les deux stèles dressées sur le tertre de Colone, la Voie Sacrée montant au défilé de Daphni. Mais, invinciblement, il est ramené vers la cime dentelée du sanctuaire d'où rayonne l'âme de ce paysage.

Les rudes contreforts des murailles que soutient le rocher aux colorations rousses, font valoir les formes sveltes, détachées dans la transparence aérienne, de ces édifices enveloppés de lumière, que les caresses du soleil ont recouverts d'une teinte ardente d'or brun. Les âpres effluves de la mer, en corrodant le marbre, et les injures des siècles ont marqueté de taches blanches cette riche parure. L'harmonieuse fusion de ces nuances, si chaudes et néanmoins très douces, rend visible aux yeux comme

Digitized by Google

elle est présente à l'esprit toute la distance que mettent la souveraine dignité de l'art, la poésie des âges écoulés, entre les ruines de l'Acropole, le temple de Thésée isolé sur une esplanade aride au pied de l'Aréopage, et les monuments modernes dispersés à travers la ville.

Et cependant, eux aussi, et non sans éloquence, ils expriment une grande idée. Ils disent le réveil et le généreux effort vers l'avenir, d'un peuple soutenu par le sentiment intime de ce que fut son passé. Chacune de ces constructions aux lignes régulières, dont le marbre immaculé reproduit correctement les profils ioniques ou doriens, nous révèle la pensée pieuse de quelque Hellène qui, éloigné de son pays, consacra les fruits de son labeur à doter la Grèce d'un musée, d'une bibliothèque, d'un hôpital ou d'un collège.

Et dans la ville si rapidement accrue, de Smyrne ou de Marseille, d'Épire, de Hongrie, de Saint-Pétersbourg, de Constantinople sont venues les libéralités des hétérochthones, banquiers ou commerçants. Leurs fondations rappellent les œuvres de cette munificence individuelle dont l'Amérique du Nord paraissait avoir le privilège.

Du Musée National et du Polytechnicon, sur la route de Patissia, au Rhizarion qui occupe l'emplacement du Lycée, tous ces édifices, dont on distingue les corniches, les frontons, les péristyles, ont été donnés à la Grèce. Au pied même du Lycabette, les statues d'Apollon et de Pallas, debout sur les chapiteaux de deux hautes colonnes, dominent les portiques ioniens de l'Académie, qu'avoisinent les blanches constructions encore inachevées de la Bibliothèque. La même intention patriotique

Digitized by Google

a transformé, bien malencontreusement il est vrai, la sèche colline des Nymphes en un jardin verdoyant qui entoure le dôme de l'Observatoire. Elle a pour témoignage les orphelinats de la rue du Pirée, les lycées de l'Arsakéion, du Varvakéion, qui essaiment jusqu'en Turquie, la rotonde du Zappéion destinée aux exhibitions industrielles et artistiques, et bien d'autres établissements auxquels pour la plupart est attaché le nom de celui qui les a créés.

Enfin l'idée religieuse, au cœur de la ville, flotte des minarets blancs de Sainte-Irène à la verte coupole métropolitaine; l'idée religieuse, affaiblie peut-être aujourd'hui, mais qui, aux époques d'oppression, conserva si vivace le sentiment national et, dans la main des Germanos, des Diakos et de tant d'autres héros demeurés inconnus, porta d'un si vigoureux élan contre le croissant turc la croix d'argent sur champ d'azur.

Après ces jours d'exploits légendaires, célébrés dans les chansons klephtiques, le palikare dut s'astreindre à l'effort quotidien, à la règle monotone qui régit l'état moderne.

Il fallut éteindre la torche incendiaire des brûlots, accrocher pieusement aux vieilles panoplies le yatagan et le fusil « bronzé par la fumée », troquer pour le bulletin de vote « la liberté sur la montagne », déchéance, désenchantement, dont nous trouvons bien l'image dans les jaunes et lourdes bâtisses du Parlement, posé maladroitement de biais à l'angle de la rue du Stade, et du Palais royal, isolé entre les magnifiques ombrages de son jardin et les maigres orangers qui frissonnent sur la place de la Constitution.

Digitized by Google

Au delà, les gigantesques colonnes du temple de Jupiter Olympien soulèvent encore leur architrave sur les acanthes des chapiteaux et, contre les collines du Stade, à l'entrée du cimetière, la tombe monumentale de Schliemann détache sur la verdure des platanes et des cyprès ses blanches moulures de marbre.

Au revers de l'Hymette, je vois évoluer quelques troupes d'infanterie : à droite, au pied de l'Anchesme, ce sont des escadrons de cavalerie qui s'alignent et galopent. Des casernes bordent ici le faubourg de Képhissia et, là-bas, à l'entrée du Champ de Mars, la longue rue de Patissia. De tous côtés montent les sons de la trompette, les accords bien rythmés des musiques militaires : ailleurs, c'est l'école du clairon ; le roulement des canons qui reviennent de la manœuvre ; et je me demande en descendant du Lycabette quelle est la raison de ce tumulte belliqueux.

Répond-il vraiment à la mission de la Grèce moderne ; est-il nécessaire aux intérêts de sa politique ? Il semble assurément qu'elle trouve dans les souvenirs qu'évoque son nom un gage de sécurité, et l'instrument de son expansion dans une propagande intellectuelle partout présente sur les rivages de l'Archipel, vraiment invincible parce qu'elle est insaisissable. Ses marins, sobres, ingénieux, infatigables qui de Marseille à Odessa transportent leurs cargaisons sous les plis flottants du pavillon national ; ses caboteurs qui, subtils et légers comme l'abeille, butinent le long des criques d'Anatolie ; ses professeurs, ses institutrices partis d'Athènes pour venir enseigner à Péra, à Salonique, à Samos, dans toute l'Asie-Mineure ; ses négociants et ses banquiers, installés au cœur de

Digitized by Google

l'Islamisme, propageant l'idiome, défrayant les écoles, les sociétés d'art ou de secours; l'initiative ardente, la persévérance de tous ces agents donnent à la Grèce ou plutôt à l'Hellénisme une force incomparable de rayonnement.

Ne faut-il pas tenir compte, cependant, d'une susceptibilité, légitime après tout, qu'expliquait hier encore, qu'explique peut-être aujourd'hui une évidente disproportion entre les limites du petit État et le domaine réellement occupé par les populations grecques de langue, de race et de traditions. Sans doute, elles ne possèdent point seules ces territoires et le problème de l'avenir réside dans ce fait que le monde hellénique n'est point tant une nation cohérente et groupée sur un sol nettement circonscrit, qu'une race et qu'une idée, la *grande idée,* répandue de la Canée et de Smyrne à Byzance.

Il forme un peuple dispersé dans tout l'Orient, comme le sont eux-mêmes les Turcs, les Arabes, les Slaves. Mais les Grecs ont pour eux la ténacité patiente, la finesse, leur aptitude à s'instruire, l'effort, tour à tour bruyant ou discret, vers une situation meilleure. L'extension pacifique est, il est vrai, leur plus sûr moyen; néanmoins cette confusion presque inextricable, ce malentendu diplomatique nous expliquent le malaise permanent, l'ambition inquiète, impatiente et brouillonne, aigrie par de trop nombreux politiciens, et qui souvent ont mécontenté les amis de la Grèce et se manifestent encore dans cette agitation fébrile.

Sortie il y a soixante ans de la barbarie et de l'esclavage, l'Hellade a dû, par des efforts hâtifs, mal calculés, incohérents même, se renouveler tout entière, se façon-

Digitized by Google

ner aux mœurs des États ses aînés et ses protecteurs parfois impérieux. Il n'est donc pas étonnant qu'une tâche si complexe et si lourde se soit mal assortie à ses jeunes aspirations ; qu'éblouie du grand jour de la liberté, fière de sa dignité nouvelle, elle n'ait pas toujours mesuré ses prétentions à sa puissance.

Au surplus, l'Europe lui aurait-elle, il y a quinze ans, octroyé à Berlin, puis à Constantinople, la Thessalie et l'Épire en partie, si, payant d'audace, elle n'avait, par un simulacre d'offensive, pris les armes et franchi l'Othrys?

C'est bien ce que me disent ces fanfares guerrières du Stade et de l'Anchesme. Et pourtant les Grecs agiront sagement s'ils évitent maintenant de trop risquer. Les Turcs sont des soldats redoutables, et si les fils d'Alcibiade se trouvaient un jour livrés à eux-mêmes en face d'aussi rudes adversaires, je craindrais fort que l'efzone à la fustanelle pimpante ne tînt mal devant le rédif vétéran de Plewna.

Et puis des raisons budgétaires trop notoires, hélas! me paraissent avoir singulièrement réduit l'effectif de l'armée. Malgré les manifestations bruyantes dont je parlais tout à l'heure, je suis tout étonné, quand passe un régiment; et je ne parle pas de la garde qui va chaque jour relever le poste du palais royal. Mais je vois les musiciens au complet, suivis d'officiers aux brillants uniformes; puis viennent quelques fantassins vêtus de bleu; ce qui donne à cette troupe l'aspect disproportionné d'un être bizarre, scarabée aux mille organes, pourvu d'une tête énorme, paré d'une carapace étincelante, mais au corps étriqué, vide de chair et de muscles.

Digitized by Google

Sans exiger l'allure du Prussien à la parade, on peut trouver que le soldat hellène abuse vraiment du laisser-aller méridional : ce n'est plus même la désinvolture négligente du bersagliere; il marche à sa fantaisie, dédaigneux dans les rangs du pas et de l'alignement, et, quand il circule isolément, peu soucieux à l'occasion du salut réglementaire. Si les chevaux sont fringants, d'une encolure ramassée et vigoureuse, en tout pareils à ceux de la frise du Parthénon, les cavaliers manquent d'équilibre et paraissent même quelquefois vivement préoccupés d'une trop visible instabilité.

A ce rapide aperçu, on peut juger que si l'Hellène a l'humeur guerrière, comme il en a donné des preuves mémorables pendant la guerre de l'Indépendance, il a peu l'esprit militaire. Le palikare, pour avoir endossé l'uniforme du régulier, s'astreint mal encore à la discipline. Il n'en reçoit d'ailleurs de ses chefs qu'un exemple insuffisant, ainsi que l'a montré récemment la déplorable aventure dont le journal l'*Akropolis,* quels qu'aient été ses torts, a seul payé les frais.

On a voulu conserver dans l'armée nouvelle l'image des compagnons de Petro-bey et de Botzaris, en donnant aux efzones le costume national; et ce n'est pas sans surprise qu'on aperçoit, coudoyant l'infanterie habillée à l'européenne, ces bataillons armés du fusil à tir rapide, qui balancent leurs fustanelles plissées et découpent dans le rang le fin profil de leurs cnémides dessinant le mollet. Leur chaussure même est étrange, ainsi façonnée d'un cuir rouge et souple, sans talons, sorte de babouches dont la pointe allongée se recourbe, surmontée d'une houppe de laine bleu foncé.

Digitized by Google

II

Nous eûmes l'occasion de voir la garnison d'Athènes sous les armes, le jour (6 avril) où l'on célèbre la fête anniversaire de l'Indépendance. Dès le matin, le canon tonne ; les aubades chantent gaiement le réveil ; les drapeaux flottent aux fenêtres. Bannières et pavillons arborent au sommet des hampes tantôt la croix grecque, tantôt les bandes horizontales bleues et blanches. De longs étendards anglais, italiens, russes s'étalent sur les façades, et comme l'escadre française est mouillée au Pirée, nos trois couleurs sont favorites.

Bientôt la foule grossit ; elle afflue sur la place de la Constitution et la rue d'Hermès que doit suivre le cortège officiel. Des paysans, accourus de loin, ont revêtu leurs costumes des grands jours ; l'étroite veste rouge brodée d'or, enjolivée de passementeries capricieuses, les cnémides bleues, la fustanelle de toile blanche aux plis empesés. Sur les épaules est jeté le manteau à longs poils ou de laine grise à galons noirs, lourde houppelande qui en dit beaucoup sur les intempéries rigoureuses de ce climat.

Les troupes avancent et se déploient pour former la haie ; mais tellement maigre est ce défilé qu'il ne peut suffire à la courte distance qui sépare le palais de la Métropole. L'artillerie s'arrête en face de la rue des Philhellènes. La haute terrasse du palais royal est réservée aux efzones qui détachent sur la muraille leurs lignes blanches et bleu de ciel.

De temps en temps, quelque équipage amène des gé-

Digitized by Google

néraux constellés d'ordres et de plaques, les ambassadeurs, l'état-major de la flotte française, les attachés militaires aux uniformes sévères ou fastueux, le casque empanaché, le kolback d'où pointe l'aigrette blanche ou la plume de héron, les galons, les aiguillettes d'or et d'argent; tout ce monde chamarré glisse et disparaît dans une lueur changeante de kaléidoscope. Les kawas du corps diplomatique, le buste droit, rivalisent d'éclat sous leurs costumes où la mousseline blanche flotte sur les étoffes de pourpre ou d'azur soutachées et raidies par l'or.

Une rumeur s'élève quand les voitures de la Cour descendent la rampe de la place pour suivre la rue d'Hermès. Mais, à leur passage, j'entends quelques cris assez rares; à peine salue-t-on la famille royale, et l'enthousiasme s'attache à ce spectacle qui récrée les yeux plutôt qu'il ne porte son hommage à la personne du souverain.

Telle est décidément, si j'en juge à ce que j'ai vu, à ce que j'ai souvent entendu dire, l'humeur de l'Hellène; il se réserve et n'a pas le sens du respect, si puissant chez les races du Nord.

Georges Ier, cependant, paraît bien faire preuve de toutes les qualités de prudence, de modération et de sage fermeté désirables chez un monarque constitutionnel. Il a comme don de joyeux avènement apporté les îles loniennes à la Grèce; plus tard ce fut l'annexion des provinces du Nord, si bien que, sans combat, le territoire national s'est agrandi de près d'un tiers. Ajoutez que le roi, en face d'une Chambre des députés seule investie du pouvoir législatif, a dû souvent parer à des

Digitized by Google

votes imprudents, à des mesures précipitées, à des crises ministérielles que provoquaient soudain non pas toujours l'intérêt public, mais la jalousie, les rancunes, la convoitise impatiente des politiciens. Sans excéder les limites de ses prérogatives, sans même, ce qui est plus difficile encore, se faire accuser de tyrannie, Georges Ier, dans le fracas des conflits parlementaires où les rivaux échangent les injures grossières, les imputations passionnées, malveillantes ou mensongères, s'est tenu dans cette impassibilité qui procède non de l'indifférence ou de l'obstination, mais d'une impartialité indulgente et avisée.

La population paraît toutefois vénérer la reine qui, infatigable malgré son deuil, multiplie et protège les œuvres de charité. Le prince Constantin, héritier du trône, est d'une physionomie intelligente, énergique, mais empreinte de réserve : les sympathies sembleraient plutôt appelées vers son frère puîné Georges, au visage ouvert, de robuste prestance, marin de profession, apte à tous les sports ; le prince athlète qui, au Japon, d'un bras vigoureux détourna le coup lancé au tsaréwitch par un assassin fanatique.

La solennité religieuse est fort rapidement menée. A peine le cortège a-t-il franchi le narthex de la Métropole, que, rangée dans la nef étincelante, l'assistance écoute l'hymne d'action de grâces. Les saintes images resplendissent des lumières qui se reflètent dans les orfèvreries de l'iconostase, se jouent sur les marbres multicolores des pendentifs et des transepts. Les rayons du soleil traversent le vide de la haute coupole byzantine, nuancés d'or, de pourpre et de violet, par les disques transparents des verrières.

Digitized by Google

Sur la place, le bourdonnement de la foule est entrecoupé de quelques sèches détonations de boîtes et de pistolets. La cérémonie s'achève dans une entière confusion. Vous diriez un sauve-qui-peut. Les équipages reviennent en s'égrenant; le roi passe, sans presque attirer l'attention. Quant aux troupes, elles se rassemblent et s'en vont à demi débandées; les officiers causant entre eux sans autrement s'occuper de leurs soldats. C'est un goût inné d'indiscipline, l'absence d'esprit d'ordre qui se manifeste dans cette déroute générale. Les cochers en course ou en quête de clients coupent avec une aisance parfaite la ligne des voitures officielles; en toute sécurité, les cars du tramway passent au travers de l'artillerie qui bientôt s'ébranle et s'évanouit comme une ombre.

Après le départ de la famille royale, le peuple groupé devant le portique pénètre à son tour dans la cathédrale pour vénérer les images peintes de vives couleurs, rehaussées d'or, dressées sur un petit autel. Chacun s'approche, s'agenouille en multipliant les signes de croix d'un mouvement vif, saccadé, comme inconscient, et se relève pour baiser dévotement l'icône. Je remarque dans la foule quelques costumes d'une richesse singulière : cette paysanne, surtout, dont le corsage de velours rouge, soutaché d'or, cache à demi un plastron de brocart; un tablier de soie violette brodé d'argent couvre la jupe courte et les pantalons bouffants. Sur la gorge est fixé un pectoral tissu de corail et de sequins : du bonnet rouge se détache le gland de soie qui retombe sur la poitrine. Un long voile de gaze brodée, aux franges multicolores, s'enroule autour de la tête et du cou, puis il

Digitized by Google

se rejette sur l'épaule en sinuosités d'une extrême élégance. De grands disques d'or, semblables à ceux de Mycènes, sont attachés aux oreilles; une plaque de cuivre ou d'argent doré est adaptée à la nuque et retient sous la calotte grecque les cheveux tressés. Fière de sa parure éclatante, cette femme fend la multitude d'une allure presque impérieuse et vient toucher l'image préférée : elle porte ensuite la main à son front et à ses lèvres. Elle s'éloigne et quitte l'église avec la même insouciance dédaigneuse.

La pensée est visiblement absente de ces pratiques et de ces gestes multipliés, rapides, qui, sans être fixés par un rite immuable comme la mimique de l'Islam, procèdent d'une accoutumance favorable à l'engourdissement de l'esprit. Sans doute, nous pouvons aussi trouver en Occident les marques extérieures d'un tel abandon mental, d'une certaine oisiveté de l'âme qui, partout, procède de l'infirmité humaine, et, tout autant, d'une simplicité de cœur. Ici vous seriez tenté de croire que cette dévotion mécanique devient le fond même et la règle du culte.

Certes, il fut un temps où la religion orthodoxe s'identifiait pour l'Hellène avec l'âme et la voix de la patrie. Mais il est, de sa nature, médiocrement enclin à la contemplation des choses métaphysiques. Depuis que les manifestations de la foi ont cessé de lui apparaître comme l'unique symbole de sa nationalité, la vie s'est, en partie tout au moins, retirée de sa croyance. Pour avoir perdu son ardeur primitive, l'idée religieuse s'est en quelque sorte figée dans une suite hiératiquement réglée d'observances et d'exercices; liturgie dont le cérémonial pompeux, la pantomime lente et majestueuse se retrouvent

Digitized by Google

dans les couleurs, dans le type à jamais fixé des icônes byzantines, bardées d'or, parées de pierreries, étincelantes et diaprées sous la lumière des cierges.

Ces réflexions toutefois n'ont d'autre portée que de faire ressortir une inégalité saisissable entre les races dans l'expression de la pensée religieuse et non pas d'accuser l'orthodoxie grecque d'une irrémédiable sécheresse. Outre que l'homme, partout où il pense et souffre, est certes bien capable d'élever son âme à Dieu, il serait téméraire de prétendre juger son for intérieur à des signes si variables selon les aptitudes physiques et l'influence héréditaire.

Je n'en voudrais pour preuve que ces fidèles dont j'admirai le recueillement un jour de fête dans l'église Sainte-Irène et leurs beaux chants religieux, pleins et graves, qui, d'un souffle puissant, emportaient tous les cœurs unis dans la prière. Et puis il faut tenir grand compte des gesticulations et des sons de voix familiers à tout l'Orient.

Entrons, par exemple, dans quelqu'une de ces églises aux minuscules coupoles, blotties au flanc de l'Acropole, Saint-Soter ou Saint-Georges ; dans la petite Métropole, humble et basse, presque enfouie, qui, sous les hautes murailles rougeâtres de la Cathédrale, offre un symbole saisissant des anciens jours avec son assemblage barbare de bas-reliefs byzantins, d'une frise antique et de croix grecques : tous ces fragments sculptés incrustés au hasard dans la pierre dorée par des soleils séculaires.

Ou bien, au milieu même du mouvement moderne, la Kapnikaréa, qui barre la rue d'Hermès, agglomé-

Digitized by Google

tion d'absides polygonales, d'arcatures, de dômes denticulés où s'accrochent les touffes d'herbes folles ; la Vierge du Grand-Monastère à la coupole surbaissée, qui marque l'entrée de la Stoa d'Adrien, ce bazar antique près duquel sont encore installées les dernières échoppes où les Turcs accrochaient jadis la défroque du Levant.

Bientôt vous verrez surgir à la porte et descendre lentement les marches du seuil, une vieille serrée dans son justaucorps de drap gris, des enfants, un paysan. Chacun, dès son entrée, s'agenouille à deux ou trois reprises, se relève, ébauche lestement huit à dix signes de croix précipités, reconnaissables à peine : tels, les gestes compliqués, rapides, mécaniques du salut oriental, ou ceux encore, bien que plus lents, de l'Arabe tourné vers la Mecque pour la prière.

Dans l'église des Saints-Anges (τῶν Ἀσώματων), entre le Dipylon et la gare du Pirée, nous sommes seuls avec un pope et le chantre qui commencent un office. Le prêtre, revêtu de sa dalmatique, l'encensoir à la main, fait le tour de la petite nef en balançant les parfums sacrés ; il passe à côté de moi d'un pas de fantôme, sans regard, tandis que son acolyte, adossé contre l'iconostase, entonne du nez autant que de la gorge une psalmodie interminable et pressée. La voix s'élève, hésite, défaille, alternativement aiguë et chevrotante. Les paroles se succèdent dans un débit rythmé si hâtif, qu'il semblerait parfois l'accompagnement d'une course ou d'une danse liturgiques.

Impression très inattendue, de retrouver dans la ville de Minerve ces aspects d'Égypte et d'Asie ; ces habitudes où l'Islam disparu survit à sa défaite ; où l'Orient im-

Digitized by Google

mobile et tenace reprend contact avec l'esprit progressif et les œuvres de l'Europe.

Que de fois il m'arrive de croiser, en parcourant ces quartiers, un Hellène en fustanelle ou même un indigène costumé sur les derniers modèles des tailleurs viennois, qui, machinalement, agite son chapelet dont il fait rapidement glisser les grains entre ses doigts. Le salut de la main, portée au front et ramenée à la poitrine en gestes rapides plusieurs fois répétés vous rappellent les manifestations révérencieuses du fellah.

Si nous entrons de bonne heure au Musée National, les gardiens, au lieu de promener le plumeau sur les canapés poussiéreux, dissertent et causent politique. L'un d'eux, le chapelet au poignet, déploie la feuille toute fraîche encore de l'*Éphiméris* et lit à haute voix à ses collègues l'article de tête ou le compte rendu de la Chambre. Il varie ses inflexions; il est tour à tour insinuant, incisif; il prodigue les intonations démonstratives, ironiques, pressantes, pour rendre fidèlement l'éloquence du député qui sans doute la veille a foudroyé Tricoupis.

Et pendant ce temps, le vent du Nord secoue les verrières; à travers les interstices des grandes fenêtres, il poudre de blanc les sièges; nous devons nous armer de patience. Saisissant enfin leurs balais, ces vigilants citoyens soulèvent dans les salles des flots aveuglants et font manœuvrer leurs ustensiles à grands gestes indignés comme s'ils purifiaient le Parlement.

Digitized by Google

III

Le même contraste vous surprend à chaque pas, si vous parcourez au hasard ces rues étroites, enchevêtrées sous le revers septentrional de l'Acropole, où l'Athènes du moyen âge et les ruines antiques se confondent en désordre. A chacune des échoppes rangées dans la rue de Pandrose, les cordonniers qui battent le cuir offrent au passant leurs babouches rouges accrochées aux auvents de bois, les ceintures soutachées, d'élégantes sacoches plates brodées de soie. Près d'une caserne, on a dégagé à quelques mètres de profondeur l'enceinte du gymnase d'Adrien. Sur le sol antique, des piédestaux, des fûts brisés gisent épars. Une muraille romaine profile les lignes régulières de son entablement en ressaut. Les saillies superposées de l'architrave et de la frise s'appuient sur autant de colonnes corinthiennes dont la fière ordonnance se développe le long de la rue d'Arès.

Ces ruines romaines, enfouies elles-mêmes, la Stoa d'Adrien, la porte dorique de l'Agora, forment dans cette région un étage supérieur à l'aire des édifices construits aux temps de l'indépendance hellénique. Le monument d'Andronicos montre, aux huit pans de sa frise, l'image en bas-reliefs des vents qui soufflent sur l'Attique et, parmi les personnages ailés qui volent lourdement, munis d'attributs allégoriques, je compte vraiment peu de physionomies rassurantes.

Au plan inférieur, les soubassements d'un grand édifice sont déblayés : des péristyles blancs alignent leurs

Digitized by Google

rangées de colonnes dont les fûts tronqués sortent de terre. Le long des degrés, sur le stylobate, on voit debout quelques statues de marbre, la plupart décapitées, des cippes, des dalles couvertes d'inscriptions, couchées dans les hautes herbes.

De tous côtés s'ouvrent ainsi, au milieu des masures où s'agite la vie moderne, les excavations béantes qui rendent au jour les témoins muets de la ville antique ensevelie.

A l'extrémité de ce quartier, non loin du temple de Thésée, trois télamons gigantesques dressent leurs blanches figures mutilées, derniers vestiges d'un portique entièrement ruiné, dont la disposition même est méconnaissable. Deux de ces statues, qui ont la tête brisée, se terminent en une gaîne écailleuse rappelant l'origine chthonienne d'un dieu-serpent. Il faut, pour les examiner de près, franchir un fossé boueux, descendre à travers les pierres croulantes et s'engager au milieu des plus honteux détritus.

Partout, à huit ou dix mètres sous les habitations éparses, sous les cours sordides et les jardins de ce pauvre quartier, que de statues peut-être, de bas-reliefs, d'inscriptions les fouilles ramèneraient promptement à la lumière! La voie souterraine qui doit prolonger à travers la ville le chemin de fer du Pirée, pour le rattacher aux lignes du Péloponèse et du Laurion, sera comme un sondage dans cette mine encore presque inexplorée.

A peine cependant ose-t-on souhaiter que la terre cesse de protéger ces richesses. J'ai vu maintes fois les enfants s'ébattre en toute sécurité dans les enceintes qui devraient être closes ou gardées, et traiter les ruines en simples

Digitized by Google

décombres, matériaux de leurs jeux. J'ai vu les statues de ce portique des Géants, les métopes du Théséion leur servir de cible, et chaque jet de pierre marquer d'une plaie blanche la surface dorée du marbre.

Je m'indigne et pourtant mieux vaut, certes, contempler l'antiquité dans cette nudité misérable. Un jour viendra peut-être où, par un excès opposé, ces ruines seront entourées de grilles, enjolivées de plantations. Un square correct les embellira, en rehaussera l'importance, pour la plus grande félicité de l'Anglais épris du bon ordre municipal. Nous sommes loin encore de ce progrès néfaste et nous pouvons souhaiter au moins que des mesures discrètes préviennent les effets irréparables d'un tel abandon.

Sous la terrasse du temple de Thésée, où s'arrêtait le Céramique, l'antique Agora s'étendait ici jusqu'à la Tour des Vents. Mais au lieu de ces harmonieux péristyles, des portiques de marbre décorés de statues, qui ouvraient leurs perspectives au pied de l'Aréopage, le terrain est embarrassé de ruelles inégales, tortueuses, qui occupent la place et usurpent le nom du Bouleutérion, du Pœcile, du Prytanée. Les ménagères suspendent leurs cordeaux aux débris des pilastres; les artisans qui rabotent ou martèlent ont installé leurs ateliers à l'endroit même où les citoyens d'autrefois se réunissaient pour voter ou débattre les intérêts de la république.

Près du Diogénéion, on voit des fantassins escorter des prisonniers enchaînés, klephtes ou déserteurs, dont l'allure rapide, l'œil inquiet, le costume agreste et jusqu'au frôlement du souple tsarouk sur le pavé vous disent tout à coup les siècles écoulés, la barbarie enva-

Digitized by Google

hissante, la conquête turque, les angoisses du vaincu, les désespoirs, les fuites dans la montagne.

La rue des Trépieds qui conduisait de l'Agora au Théâtre en contournant l'Acropole, aboutit aujourd'hui sur un carrefour à peine nivelé, où subsiste le dernier survivant de ces charmants édifices et que la gravure, les moulages ont tant de fois reproduit. Le monument de Lysicrate, construit au temps de Démosthène et d'Alexandre le Grand, à peu près sauvé des pillages, des incendies, des destructions aveugles, nous conserve dans sa pureté élégante et sobre, un type achevé du style corinthien, avec ses sveltes colonnes engagées, ses chapiteaux aux légers feuillages enroulés sous la volute, sa frise dont les bas-reliefs délicats modèlent une suite de petits personnages aux mouvements souples et vifs, faunes et satyres capricieux, divinités sereines, pirates éperdus, dauphins qui se ploient et bondissent. Par une fortune bien rare, la corniche circulaire, appuyée sur une rangée de denticules, supporte encore la coupole dont le marbre sculpté imite des feuilles de laurier imbriquées. Le couronnement, d'une extrême élégance, est formé par le grand fleuron qui servait de socle au trépied de bronze.

De tout ce quartier, des ruelles rapides, des rampes entrecoupées d'escaliers aboutissent aux pentes désertes faites d'éboulis, qui descendent du pied des roches taillées à pic. En levant les yeux sur ces escarpements tourmentés, creusés d'escaliers sans issue, de grottes naturelles jadis consacrées aux dieux, on admire le rude appareil des murailles qui soutiennent le plateau de l'Acropole. On y reconnaît, dans la masse des matériaux,

Digitized by Google

les débris des temples primitifs, les triglyphes entassés par Thémistocle, les morceaux de colonnes dont les cannelures doriques font encore saillie sur les parois de tuf.

Des sentiers de chèvre courent et se croisent à travers les décombres et les herbes sèches. Quelques petites coupoles de chapelles byzantines s'espacent, isolées au-dessus de la ville bruyante : sur le bord de cette esplanade inclinée, les dernières maisons ont leurs toits aplanis en terrasse; une loggia rustique est abritée sous la treille; les balcons des guinguettes s'ouvrent entre les piliers de vieux marbre où s'accrochent les sarments de vigne.

De là, et surtout du belvédère même de l'Acropole, on se rend exactement compte du plan général d'Athènes. Tandis que la ville antique entourait la citadelle de toutes parts, et principalement vers le Pirée, le moyen âge, s'éloignant de la mer d'où surgissaient les pirates, envahit comme un refuge le sommet du rocher et groupa ses masures contre le flanc septentrional. Après avoir recouvré l'indépendance et la sécurité, l'Athènes moderne descendit dans la plaine et, s'étendant vers le nord, couvrit de son réseau symétrique, de ses maisons peintes en rose, en jaune clair, en bleu pâle, l'espace uni qui sépare Colone du Lycabette et de l'Anchesme.

De notre observatoire, deux longues rues parallèles, dont nous suivons du regard la perspective animée, forment l'axe de la cité : la rue d'Éole qui part de la Tour des Vents, et la rue d'Athéna, large comme un boulevard, vivante et colorée. La rue d'Hermès, tracée en ligne directe du Céramique au Palais royal, les coupe toutes

Digitized by Google

deux à angle droit sur la limite même des vestiges antiques que nous venons de parcourir.

De chacune de ses extrémités, que marquent le Dipylon et la place de la Constitution, part obliquement un double faisceau de rues parallèles entre elles.

A gauche, la route du Pirée, la rue du Céramique, d'autres encore; à droite, les rues du Stade, où sont les ministères; de l'Université, où brillent les marbres tout neufs de l'église catholique, les frontons et les portiques de l'Académie et de la Bibliothèque, les statues blanches dressées sur la corniche du palais d'Ilion bâti par Schliemann. Là s'étendent les quartiers élégants, la ville officielle et diplomatique que dominent, au flanc du Lycabette, les murailles roses et les jardins verdoyants de l'École française.

De part et d'autre, ce double tracé de grandes voies, charpente de toute la ville, ferme le triangle dont la pointe aboutit sur la place de la Concorde, au sommet de la rue d'Athéna. Aussi est-elle la bien nommée, puisqu'elle passe au cœur de la cité. La rue d'Hermès a pour elle ses magasins à l'européenne; la place de la Constitution, le mouvement des grands hôtels, les cafés où s'empressent les oisifs, les politiciens, les officiers tout pimpants dans leurs clairs uniformes; la rue du Stade son public mondain, le va-et-vient des landaus, des troupes en armes, des étudiants, des équipages de la Cour. Mais c'est dans la rue d'Athéna qu'il faut étudier sur le vif les scènes pittoresques et les mœurs populaires.

Entre la Démarchie et le Théâtre, devant le gymnase du Varvakéion, sous les galeries du Marché, au seuil de

Digitized by Google

ces petites chapelles grecques bâties de travers, leurs coupoles roses et blanches blotties sous les platanes, circule, remue et pérore tout un peuple de palikares en fustanelle de toile plissée, d'efzones qui se dandinent en prenant des mines satisfaites ou farouches, de popes aux longs cheveux sous la toque noire, de femmes à la calotte rouge qu'écrase de côté le gland bleu. Les marchands de coquillages crient en étalant leurs bourriches; des bouquetières rustiques vous offrent leurs violettes roses qui embaument l'air. Parfois un vieux montagnard, la jambe serrée dans ses cnémides, avance d'un pas défiant sa babouche à la pointe relevée où tremble le pompon de laine ; il est comme égaré dans la foule toujours croissante qui s'empresse, discute les prix des légumes et des fruits entassés, des viandes sanguinolentes sur lesquelles bourdonnent les mouches, des poissons visqueux qui répandent leur forte odeur marine.

Au bord de la chaussée, un cuisinier improvisé a répandu un brasier; des bâtons en croix supportent la perche où s'embroche un agneau dépouillé qui rôtit tout entier; la graisse coule et crépite dans la flamme, tandis que tout autour du foyer, des narines gourmandes hument l'âcre parfum que, du haut de l'Olympe, aimaient eux-mêmes à respirer les dieux. Et si je lève les yeux, j'ai, dans la perspective de cette rue tout orientale d'aspect, l'apparition blanche du temple d'Érechthée qui détache, sur la ligne rigide des murs de Thémistocle, la grâce délicate de ses profils ioniques.

Digitized by Google

IV

A l'heure où le soleil, franchissant la cime du mont Hymette, effleure de ses premières clartés le faîte du Parthénon, j'écoute les mille rumeurs de la ville qui s'anime. Les dianes lointaines sonnent le réveil. Au fond des ruelles s'élèvent les modulations indécises, nasillardes, mollement balancées, du chant arabe.

Puis, tout à coup, éclatent les cris lancés d'une voix perçante par les petits porteurs de journaux, qui se précipitent : « *Éphiméris, Akropolis, Asty, Palingénésia !* » Aussitôt, sur les portes, au milieu de la chaussée, le travail commencé s'arrête. Balayeurs, garçons d'hôtel ou de café lisent et commentent les dernières informations politiques. Et non loin d'eux, les voitures dessinent un circuit pour éviter l'obstacle d'un grand chien étendu, mort pendant la nuit.

Dans le prolongement des voies ouvertes sur la campagne, partout surgit la silhouette précise de ces montagnes de Grèce, rapprochées par la transparence de l'air, collines parsemées de légers bouquets d'arbustes verts sur les pentes gris-perle que rougit doucement la lumière naissante.

Quand on débouche de la route défoncée et poudreuse qui vient du Pirée, à peine commence-t-on à suivre la rue d'Hermès, que l'on est surpris à l'aspect de pauvres maisons presque inachevées, de la chaussée creusée de fondrières, où la voiture rebondit sur les pierres roulantes. Il vous semble avoir sous les yeux non pas une capitale, mais tantôt ces villes du Levant, éclatantes

Digitized by Google

et délabrées, tantôt l'une de ces cités en formation, qui escomptent l'avenir, vont au plus pressé, jalonnent hâtivement les rues où les nababs futurs dresseront leurs palais.

Athènes est dans cet état de transition; le travail de la civilisation n'y a pas encore détruit l'originalité très particulière qui fait de ce pays comme un avant-poste de l'Europe au milieu des races orientales; où l'on voit un peuple mobile, inquiet, désireux de grandir, respirer et se mouvoir sur une terre encore imprégnée de ces parfums d'Arabie qui engourdissent, à peine allégée du pesant souvenir des Turcs.

Ce contraste, qui s'impose constamment à l'esprit comme au regard, nous explique le mélange d'indolence, d'ardeur fébrile, d'enthousiasme, et peut-être aussi les appréciations si diverses portées sur la nation nouvelle. C'est toujours la subtilité d'Ulysse, la fougue d'Achille et la lourde patience du raïa, la ruse du klephte, la curiosité artificieuse et naïve du palikare, appliquées désormais aux œuvres d'industrie moderne et de gouvernement.

« Ici, nous dit, non peut-être sans exagération, un aimable guide, ancien démarque d'Athènes et membre de la Chambre des députés, l'État ne fait rien pour notre développement. On ne lui demande d'ailleurs que de s'abstenir et de ne pas entraver le travail de l'individu. C'est l'individu qui a soutenu la guerre de l'Indépendance; qui fonde aujourd'hui les institutions d'enseignement, de bienfaisance; qui, dans les provinces, cultive le sol, assèche ou arrose les terres arables; qui partout fait le négoce, peine et progresse. »

Digitized by Google

Je veux bien le croire, et la Grèce, sans doute, n'est pas le seul pays où l'on dénoncerait facilement cet inégal partage de la tâche sociale. Au surplus n'est-on pas trop souvent porté à solliciter de l'État-providence ce que l'individu ne devrait attendre que de sa propre initiative? Il est certain que l'on peut admirer, en parcourant l'Argolide, l'Achaïe, l'Attique même, la lutte ingénieuse, persévérante du petit propriétaire des champs contre la pauvreté de la terre, la sécheresse, les eaux stagnantes, l'âpreté des vents; il est certain aussi que l'industrie s'éveille, que le négoce prospère. Mais à la surface, que d'agitations vaines dans une politique obsédante! Et si le rôle de l'État est en Grèce tellement inactif ou incommode, pourquoi cette lutte passionnée? On dira, il est vrai, que la tradition en était déjà chère au vieux Démos, mangeur de fèves, et qu'Aristophane livrait, il y a vingt-quatre siècles, tout ce monde parasite à la risée ou à la colère de ses concitoyens. A Athènes, il semblerait vraiment que le contrôle et la critique assidue du Gouvernement soit la seule occupation digne d'arracher le citoyen à sa nonchalance, tant il se montre indifférent à sa pauvreté et dédaigneux du labeur soutenu.

Il n'en est pas incapable cependant. Si le fellah est d'humeur plus douce, plus docile à l'exemple, l'énergie et l'initiative de l'Hellène qui, chez l'enfant, chez l'homme parfois, se dépensent en traits malicieux, le disposeront mieux que les races d'Orient, une fois son éducation faite, à se joindre au concert intellectuel des nations européennes.

Gardons-nous donc de le juger sur des indices superficiels et passagers sans doute. Ainsi, vous êtes en face

Digitized by Google

d'un monument, d'une sculpture antique : bientôt auprès de vous s'arrêteront quelques enfants, des hommes du peuple même qui suivront votre regard, étudieront votre expression, chercheront à deviner vos paroles. A son tour, il porte les yeux sur l'objet de votre étude : visiblement il est fier de votre admiration, mais il ne la comprend pas. Hier, de ces marbres, sans les Français et les Allemands, il aurait fait de la chaux ; aujourd'hui un instinct l'avertit qu'ils constituent son patrimoine de gloire ; demain, le sens artistique s'éveillera ; il comprendra la ligne et la couleur, auxquelles ni ses peintres, ni ses sculpteurs contemporains ne savent guère encore atteindre.

De là ce paradoxe que développe notre compagnon : « En arrachant au Parthénon ses statues et ses frises, lord Elgin a rendu service à la Grèce. La guerre de l'Indépendance les aurait détruites : transportées en Europe, elles ont, au contraire, fait connaître la Grèce et propagé le philhellénisme. Aujourd'hui, ces ruines ne sont pas à nous, mais elles appartiennent à tous ceux qui les ont sauvées et rendues au jour. Je l'ai dit à la Chambre, notre titre est d'en assurer la garde. »

Voilà de généreuses paroles. Peut-être toutefois est-ce pousser bien loin l'esprit de renoncement.

Le Parthénon subit en 1816 les mutilations dont profita le Musée Britannique. Mais auparavant, et dès 1674, le marquis de Nointel et Jacques Carrey n'avaient-ils pas signalé par leurs descriptions et leurs dessins la beauté sans rivale de ces sculptures? Les voyages de Spon et de Wheler, les relations de Choiseul-Gouffier renouvelèrent ces informations. Puis Barthélemy peignit la

Digitized by Google

Grèce antique, en grisailles, je le veux bien; mais il ajoutait son érudition aux élégances sentimentales de son Jeune Anacharsis, une œuvre dont on a souri parfois, tout en y sachant puiser. Ces travaux, comptes rendus, estampes et livres, n'avaient-ils pas déjà révélé la Grèce et dirigé vers ce petit pays l'intérêt et la sympathie de l'Europe?

Non, si lord Elgin, porteur de son firman, a dépouillé l'Acropole pour enrichir les collections de sa patrie, il n'a point rendu, même sans intention, de service aux Hellènes. Ils peuvent s'affranchir de toute gratitude envers celui qui les a pillés quand ils étaient impuissants à résister ou même à consentir.

D'ailleurs, ils n'ont plus aujourd'hui cette abnégation. Très légitimement ils ont interdit l'exportation des œuvres d'art antiques. Jaloux de les découvrir eux-mêmes, ils ont organisé les recherches archéologiques et confié l'exploration des ruines à l'Éphorie générale des antiquités. Ils désirent dans ces travaux qui glorifient leur passé, devenir les émules et, tout à la fois, les surveillants des étrangers plus heureux qui les ont devancés.

Avec les tendances nouvelles de l'esprit public, il n'est pas étonnant que l'exécution de l'Hymne d'Apollon dans la grande salle de l'École française ait pris le caractère d'un événement national et réuni dans l'hospitalière maison, autour de la famille royale, la fleur de la société athénienne, le corps diplomatique, l'état-major de notre escadre du Pirée, jusqu'à ce dignitaire ecclésiastique qui s'avançait majestueux sous un long costume et portant sur la poitrine une croix étincelante que recouvrait sa barbe blanche.

Digitized by Google

Les invités gracieusement accueillis par les maîtres de céans, la musique militaire, rangée sur la terrasse du jardin, annonce, en jouant l'hymne national, l'arrivée du Roi et de la Cour. Georges Ier entre et passe, la physionomie souriante; la Reine salue d'un grand air d'affabilité. Suivis des princes, ils traversent l'assistance et vont prendre place.

M. Homolle fait le récit des travaux entrepris à Delphes qui ont abouti, pendant la deuxième campagne des fouilles, à cette trouvaille d'un intérêt unique.

L'enceinte renfermait plusieurs terrasses disposées sur la pente rapide de la montagne et, depuis le mur dit l'Hellenico, qui marque le seuil du téménos, la Voie Sacrée s'élevait en dessinant plusieurs circuits, bordée de monuments, de statues, d'autels, jusqu'au péristyle du temple d'Apollon. Là se dressait, au sommet de cette avenue triomphale, le sanctuaire du dieu, entouré des images de marbre, de bronze et d'or qui lui étaient dédiées.

Pour suivre la Voie Sacrée, on passait successivement devant les Trésors des différents peuples de la Grèce, édifices enrichis de sculptures, où chacun d'eux, aux jours des solennités religieuses, retrouvait la petite patrie. Là se réunissaient les théories, les députations, les pèlerins. Les archives, les objets précieux y étaient conservés comme dans un asile inviolable.

On citait ainsi les Trésors des Sicyoniens, des Béotiens, des Siphniens, ce dernier orné d'une frise, chef-d'œuvre archaïque, et de cariatides. Celui des Athéniens s'élevait à l'une des courbes du chemin non loin de la plus haute terrasse. Sur l'emplacement de cet édifice, on découvrit

Digitized by Google

par fragments la décoration extérieure des côtés et des façades, les métopes représentant les différentes scènes des légendes d'Hercule et de Thésée, le taureau de Marathon, Athéna guidant les exploits du héros.

Des moulages placent sous les yeux le style de ces sculptures où l'on reconnaît les formes juvéniles, sobres et vigoureuses du premier art attique, contemporain de Thémistocle et de Cimon. Mais, en outre, les murs du Trésor étaient revêtus de plaques gravées, inscriptions de décrets et de poésies.

Sur deux grandes tables de marbre, on déchiffra, entre les lignes du texte qui célébrait Apollon vainqueur du serpent, les signes de la musique vocale. On parvint à traduire la notation, malgré certaines lacunes, grâce aux traités théoriques des anciens qui donnaient les éléments de ce travail. C'était donc bien la musique originale que l'on restituait. La mesure en était donnée par la cadence de la poésie, comme la mesure du vers permettait le rétablissement de quelques mots disparus.

Ainsi l'hymne delphique était restauré dans des conditions précises de certitude.

Après cet attachant exposé, un savant conférencier présente des détails techniques sur la musique grecque, sur l'intime rapport de la métrique du vers et du rythme des sons. Dans la musique même, où l'instrument à cordes donne le canevas de la mélodie, c'est-à-dire la gamme, et en détermine ainsi la forme, le tétracorde varie selon l'ordre et le nombre relatif des tons et des demi-tons, ce qui change le caractère expressif de chacune des gammes. Telle est, pour la musique moderne, la différence que nous saisissons entre les modes majeur et

Digitized by Google

mineur. La musique grecque, plus riche à cet égard que la nôtre, avait, non pas deux, mais plusieurs modes distincts, réductibles cependant à trois, le lydien, d'origine asiatique, et que nous dirions majeur, le phrygien et le dorien, auxquels l'ordre de leurs accidents donne l'intonation mineure.

J'omets d'autres considérations intéressantes, d'un caractère très spécial, sur la fusion de ces modes, sur la différence des gammes *hypo* et *hyper* dans chacun d'eux, sur les combinaisons et les transpositions multiples des genres, des tons ou tropes et des modes que déterminent le point de départ et la structure de la gamme; procédés complexes d'où résultaient les effets les plus fins et les plus variés pour une race douée d'un sens artistique si délicat [1].

Le tétracorde dorien donne le type de la musique grecque. Il constituait le mode national et religieux, celui de l'hymne ou du péan qui célébrait le dieu de Delphes. Cette cantilène était une sorte de déclamation chantée par la théorie en marche, avec l'accompagnement de la flûte et de la cithare. Plusieurs mesures qui avaient disparu, avec un morceau du marbre, vers le milieu de l'hymne, deux ou trois notes qui manquaient ailleurs, ont été rétablies. Telle qu'elle est reconstituée, cette œuvre, qui remonte au IIe siècle avant notre ère,

1. Voyez pour un exposé de ces questions, au Bulletin de correspondance hellénique 17e année, 1893, un article de M. Henry Weil, Inscriptions de Delphes, p. 569, et celui de M. Théodore Reinach, La musique des hymnes de Delphes, p. 584. — Voyez aussi sur le même sujet un autre article de M. Théodore Reinach dans la Revue des études grecques. Tome VII, avril-juin 1894, n° 26, p. 24.

Digitized by Google

d'une provenance certaine, est la seule, si l'on excepte quelques courts fragments, qui nous rende enfin un modèle complet de ces chants patriotiques et sacrés des anciens Hellènes.

La poésie, quel que soit l'ordre qu'il faille adopter dans la double série de ses développements lyriques, s'adresse aux Muses. Elle les invite à quitter l'Hélicon pour venir célébrer le dieu à la chevelure d'or qui, des hauteurs du Parnasse, descend vers les eaux de Castalie. Puis la théorie athénienne rend l'Attique entière, vouée à Pallas, témoin des fêtes de Delphes. La fumée des victimes et des aromates s'élève des autels. Enfin l'invocation au fils de Zeus, Apollon lui-même, qui accourt de Crète pour percer de ses flèches le dieu chthonien, le serpent Python, dont le péan décrit les horribles anneaux et les sifflements. Après la conquête du trépied prophétique, le dieu a su, comme il avait vaincu le dragon, repousser l'attaque des Gaulois sacrilèges.

Ainsi l'hymne rappelle cette invasion celtique qui vint, l'an 278 avant notre ère, se briser contre les rochers inexpugnables du Parnasse. La poésie dut être de peu de temps postérieure à cet événement où la légende vit bientôt une manifestation éclatante de la puissance d'Apollon Pythien.

La musique est chantée par un chœur accompagné du piano. Ce qui frappe aussitôt, c'est, à la fois, le caractère profondément religieux de cette mélodie, l'exquise pureté et le ferme dessin des intonations. Elles se succèdent en modulations inattendues, d'une variété très originale, mais toutes pénétrées cependant de recueillement et de douceur. Une phrase se détache suppliante sur l'ample

Digitized by Google

thème inspiré de cette gravité liturgique, Soupir de la faiblesse humaine qui se réfugie dans l'adoration du dieu protecteur ; et vous, modernes, vous y trouvez l'impression d'une mélancolie que sans doute, pourtant, la Grèce ne connut pas.

Parfois le chant grandit, soulevé par un élan pieux ; accents virils de la confiance, subitement entrecoupés d'une plainte. Mais ce sentiment est d'une suavité exempte de mollesse, grâce à la précision du trait mélodique. L'esprit en suit les contours avec la même sécurité qu'il éprouve lorsqu'il admire la nette harmonie des portiques et des frontons édifiés par ce peuple.

V

Le groupe de monuments modernes que nous avons signalés déjà, consacrés à l'instruction publique, est bien le foyer intellectuel de la Grèce et de tout l'hellénisme. Il comprend, outre le bâtiment en marbre, d'ordre dorique, que l'on construit en ce moment pour la Bibliothèque, l'Université, qui lui est symétrique, et l'Académie. L'enseignement du droit, de la médecine, des lettres, de la théologie, se donne dans les salles de cours, où je vois les élèves réunis sous la chaire du professeur. La leçon, lue ou débitée d'un ton fort paisible, est écoutée par un auditoire peu nombreux, assez bruyant. Quelques-uns des assistants prennent des notes. Le centre du palais renferme provisoirement la bibliothèque; on y monte par un grand escalier dont on remarque aussitôt la belle ordonnance.

Digitized by Google

L'Académie, toute brillante de sa fraîche polychromie, est le siège de l'Institut de Grèce; la docte compagnie s'assemble dans la salle d'honneur ornée de peintures. En face le portrait du fondateur, le baron Sina, avec son riche costume de magnat hongrois. Puis, figuré par des couleurs et des gesticulations violentes, le mythe de Prométhée, symbole sans doute de la régénération nationale en même temps que de l'initiation de l'humanité naissante aux premières inventions.

Nous visitons la collection numismatique dont le conservateur veut bien nous montrer les pièces les plus précieuses soigneusement renfermées dans des tiroirs secrets. On a beaucoup parlé, il y a quelques années, de ce voleur qui fut assez habile pour dérober dans le musée nombre de monnaies rares. Intelligent et instruit, il s'était fait un renom à Athènes : il en profita pour se livrer aux plus méchants tours, dont il fut enfin la victime. Nanti de son trésor, Périclès accourut à Paris, mais il y tomba entre les mains de la police qui mit un terme à son odyssée. Athènes recouvra ses médailles, en partie tout au moins, et, voulant empêcher une mésaventure nouvelle, la ville a créé récemment une installation favorable à la sécurité comme au bon classement de sa riche collection.

Je ne saurais insister sur le nombre et la variété de ces exemplaires, où l'on peut suivre tout l'art de la frappe à partir des petits lingots primitifs en forme de pyramide, jusqu'aux magnifiques médailles des v^e^ et vi^e^ siècles, où la tête humaine et les emblèmes les plus variés sont interprétés avec la hardiesse et la précision du plus grand style.

Digitized by Google

Ces images ont souvent un caractère allégorique : ainsi les monnaies d'Égine marquées d'une tortue, symbole peut-être de la vie souterraine des peuplades légendaires qui habitaient les cavernes de l'île. Les pièces de Rhodes ont pour coin la rose éponyme ; celles de Mélos, une pomme. Athènes présente une série d'effigies ; la face archaïque de la Gorgone, le cheval, la chouette et la tête casquée de la déesse poliade. Deux visages opposés l'un à l'autre et dessinés en sens inverse sur un même champ ont une signification encore inconnue. A mesure que l'opulence et le luxe s'étendent dans le monde antique, nous voyons s'accroître la dimension des modules, le prix du métal, la diversité des types, la largeur du style et, tout à la fois, la finesse artistique des compositions gravées. L'or, l'électron multiplient les emblèmes de toutes ces cités puissantes, des peuples libres et des rois. Dans un désir d'innovation, certains artistes gravent les figures de face ou de trois quarts ; la prompte usure des saillies trop marquées mit bientôt un terme à cette tentative.

Les monnaies d'or d'Alexandre, celle des Ptolémées, avec les profils de Bérénice, d'Arsinoé, de Cléopâtre, enfin, dont l'effigie justifie mal sa réputation de beauté, terminent le développement de la glyptique grecque. Le style ne va déjà plus qu'en déclinant. Mais les conquêtes d'Alexandre avaient répandu ces traditions artistiques jusqu'au fond de l'Asie. Pour les dernières époques, la Syrie, la Bactriane, l'Inde même, avec l'image de Porus, contribuent, par toute une série de types monétaires, à compléter la collection d'Athènes.

Ce quartier de l'université offre le spectacle d'un tra-

Digitized by Google

vail de rénovation. Les musées ont été réorganisés ; de belles constructions de marbre pentélique s'élèvent le long de la large voie que sillonnent les tramways et parcourent les cavaliers. L'église Saint-Denis, dont la nef s'appuie sur des colonnes de marbre vert antique, fait luire son péristyle blanc non loin de la Poste. Là, sur des tréteaux branlants, les bouquinistes étalent une bibliothèque cosmopolite et polyglotte, épaves étranges venues de tous les coins de l'Europe et qui, pour la plupart, portent les traces de laborieuses traverses.

Ces larges avenues blanches où le soleil poudroie, sont dominées par le Lycabette qui dresse sa pyramide de roches abruptes et fauves, tandis que, au long de la rue de Képhissia, les épais massifs du Jardin Royal éveillent des idées séduisantes de fraîcheur et de repos.

Le poste des efzones de garde et la grille franchis, des allées s'enfoncent sous les touffes ombreuses. Des fleurs d'eau épanouissent leurs corolles blanches et roses sur le miroir des bassins. Ailleurs les petits cubes polychromes de mosaïques romaines dessinent le pavement antique de quelque édifice excavé. Si l'on sort des bosquets, les orangers aux fruits d'or sertis dans le feuillage sombre, les citronniers aux tons clairs, forment des vergers, ou s'alignent en avenues bordées de bustes et de cippes. Elles s'ouvrent entre les parterres de roses et d'anémones qu'encadrent, tels qu'une architecture végétale, les fûts droits des cyprès, des palmiers, des draçænas. Çà et là, au fond des pelouses, dans la perspective des voûtes verdoyantes, l'œil saisit des échappées lumineuses sur l'Acropole, l'Olympiéion, les pentes on-

Digitized by Google

dulées de l'Hymette, sur les flots bleus du golfe, où le profil dentelé d'Égine semble suspendu entre la mer et le ciel.

En suivant la route de Képhissia, la villégiature préférée des Athéniens, nous traversons le Lycée : mais il ne subsiste aucun vestige des portiques et des promenades où dissertaient les péripatéticiens. Plus loin le couvent des Saints-Anges couvre de ses vieilles constructions l'antique Cynosarges, le rendez-vous des disciples d'Antisthène. Au revers du Lycabette, les maisons blanches d'Ambélokipi, le dème d'Aristide et de Socrate, se dispersent sur le plateau ; l'Illissus en arrose parfois les revers qui s'inclinent doucement sur les bords étroitement encaissés de la rivière si avare de ses eaux. D'ici la haute façade du Pentélique étale librement l'ordonnance régulière de son couronnement pareil à un tympan, dont la cime et les deux rampes se terminent en reliefs abrupts et tels que des acrotères. A l'opposite, j'aperçois, comme un motif symétrique de ces horizons et dans la perspective d'Athènes, le Parthénon au sommet de l'Acropole.

A droite, les contreforts de l'Hymette tapissés de bruyères soulèvent lentement de lourds replis où s'abritent quelques bois de pins. La muraille de la montagne taillée dans le marbre gris se redresse brusquement au delà et prolonge son sommet en ondulations très amples qui se succèdent et vont montant pour descendre ensuite par degrés rapides jusqu'aux rivages du golfe Saronique. Sur les flancs sillonnés de gorges, on voit au printemps ruisseler les cascatelles, torrents éphémères dont l'Ilissus naît et s'alimente. Mais les eaux se perdent

Digitized by Google

bientôt sous les graviers et sont avidement aspirées par les racines des lauriers et des platanes qui s'espacent le long du lit desséché.

Dans un ravin qui s'enfonce entre les collines au pied de l'Hymette, le Stade étend son arène déserte. Les revêtements de marbre ont presque entièrement disparu ; à peine reconnaît-on quelques étages des gradins, les fragments de bornes, la ligne du parapet qui limitait le champ des courses. Sur le côté, un tunnel cachait sans doute le prompt départ des coureurs ou des pugilistes vaincus et, plus tard, donnait accès aux fauves : l'entrée en est obstruée de décombres et de broussailles épineuses.

Du haut de l'amphithéâtre, au sommet des pentes semées d'asphodèles, l'Athènes d'Adrien se découvre entre l'Acropole et les jardins royaux. On domine le cours de l'Ilissus, l'aire de l'Olympiéion et ses gigantesques colonnes, quelques débris de l'enceinte antique. Plus près de vous, des ruines informes, les fours à chaux abandonnés, qui de leurs voûtes défoncées, de leurs pans ébréchés hérissent la crête de l'Ardettos, vous disent comment ont péri tous ces édifices dont ils ont, aux temps de barbarie, consumé les marbres dans leurs fournaises.

Cette région est aujourd'hui entrecoupée de bruyères toutes bourdonnantes d'abeilles, de champs stériles, de petits jardins et de terrasses rustiques où pointent les cyprès, de ces masures enfin qui souvent, au seuil des grandes villes, rappellent, avec leurs matériaux misérables et fantaisistes, les caprices de la vie nomade.

Par des sentiers rapides, j'arrive aux bords de l'Ilissus,

Digitized by Google

près d'un pont d'où le regard plonge sur la fontaine Kallirrhoé; sur les orifices, du moins, car à peine quelques vasques d'une eau limpide et immobile dénoncent-elles la nymphe réfugiée pour l'instant au plus profond de sa creuse retraite. La fontaine a son issue dans le lit même de l'Ilissus au travers d'une paroi de roches criblée d'ouvertures et d'anfractuosités.

Au-dessus de la rivière s'étend la vaste plate-forme qui supportait le temple de Jupiter Olympien. De l'immense monument, seize colonnes subsistent. L'une d'elles, tout entière abattue, a couché sur une longueur de près de vingt mètres ses disques juxtaposés et la masse opulente de son chapiteau. Les autres dessinent encore par leur triple rangée l'angle d'une façade et la double ligne qui décorait le flanc de l'édifice. Groupées ainsi, elles ont conservé presque intactes leurs cannelures, les formes puissantes de leurs acanthes et de leurs volutes et, sur l'abaque, toute la portée de l'architrave à triple bande, couronnée de sa moulure.

L'élancement majestueux du péristyle offre bien le symbole de la puissance romaine qui, reprenant le projet antique de Pisistrate, sut renouveler, mais pour en réaliser l'œuvre, l'effort inachevé des Antiochus. Une couleur ardente nourrie de lumière avive sur le bleu du ciel les surfaces courbes et les arêtes. L'éclat du marbre s'enflamme de tons roux, dont l'intensité charme le regard, oublieux, grâce à cette séduction, de ce qui manque ici à la pureté des lignes, à la finesse sculpturale propres au grand siècle.

Dans les intervalles de la colonnade s'encadrent de tous côtés comme autant de tableaux, ici la vallée de

Digitized by Google

l'Ilissus dominée par l'Hymette ; la plaine inégale qui s'incline jusqu'aux flots étincelants du golfe ; puis les rochers de l'Acropole interrompus par un grand éboulis grisâtre ; plus près, la façade légère de l'arc qui séparait de la ville de Thésée celle d'Adrien, mais dont le disgracieux couronnement en triangle, aigu, trop géométrique, suffirait à dénoter un travail romain du deuxième siècle de notre ère.

Aux jours où des flancs rouges de quelque vapeur anglais ou allemand s'est échappée une troupe de touristes, sévèrement encadrée par les drogmans de Cook, on voit rouler sur le boulevard des Philhellènes une longue file de carrosses chargés de visages ahuris. La rue d'Amélie, qui part de la place de la Constitution, borde le Jardin Royal et termine les quartiers habités. Sous les ombrages des églises russe et anglaise, les jeunes officiers font caracoler leurs chevaux et voler la poudre du chemin aux yeux des paisibles promeneurs qui suivent les contre-allées. Les voitures du tramway glissent vers Phalère, en ondulant sur les rails aussi capricieux que la chaussée. Entre l'arc d'Adrien et l'hôpital militaire, un carrefour divise les routes de la mer et de l'Acropole.

Par une pente douce, l'avenue plantée s'élève jusqu'au rond-point de l'Odéon d'Hérode Atticus, puis elle contourne les escarpements et monte en lacets à travers les vergers d'oliviers, les pins et les cyprès. D'énormes aloès dressent en désordre leurs feuillages gonflés de sève, d'une verdure bleuâtre et veloutée. Une caverne basse s'ouvre au pied des rochers bruns de l'Aréopage, et l'on domine les fouilles des petites maisons antiques du quartier de Mélite.

Digitized by Google

Mais combien il est préférable de s'engager dans la solitude, au hasard des sentiers qui de l'ancienne ville, derrière la Tour des Vents, grimpent sous les grottes d'Agraule et de Pan; de pénétrer dans ces anfractuosités obscures où je cherche en vain la source Clepsydre; d'escalader les marches taillées dans le roc pour reconnaître, sur la crête raboteuse de l'Aréopage, les vestiges du tribunal et se pencher vers le gouffre où reçurent asile les Furies haletantes, ces antiques déesses attachées aux pas d'Oreste. Adoucies par Pallas, elles devinrent les Euménides et chantèrent l'hymne des heureux souhaits pour la terre et les enfants de Cranaos.

Un autre jour, du monument de Lysicrate, nous gravirons l'escarpement que forment les déblais du théâtre de Dionysos. C'est, près de la scène où se faisaient entendre les chœurs lyriques qui célébraient les dieux et la patrie, la région des souvenirs choragiques: ils sont visibles encore aux deux colonnes debout contre le mur de Cimon, érigées par un chorège vainqueur; à la grotte de Thrasyllos, dont les marbres ont disparu, mais où luit faiblement une flamme devant l'image pâlie de la Panagia Spéliôtissa.

D'ici se découvre l'hémicycle des gradins parallèlement disposés en amphithéâtre au-dessus de l'orchestre. Les étages supérieurs sont détruits: ailleurs les bancs sont rompus et renversés en désordre. Le soleil qui rayonne sur la pierre polie donne à ces lignes régulières des reflets cristallins et les enveloppe d'une blanche parure. Au premier rang, parmi les fauteuils de marbre réservés aux dignitaires, le plus richement décoré appartenait au prêtre de Dionysos d'Éleuthères. On est surpris

Digitized by Google

de voir encore, non dans un musée, mais à l'emplacement qui lui fut primitivement destiné, ce siège dont les fines sculptures ont été longtemps préservées par l'amoncellement des terres. Ces bas-reliefs, de style archaïstique figurent, sur le dossier, deux satyres aux attitudes symétriques ; au-dessous, deux guerriers légendaires luttent chacun contre un griffon empenné comme les lions symboliques de Persépolis.

En face de ces chaises curules, de l'autre côté de l'orchestre pavé de marbre, une partie du proscenium est encore soutenue par des Silènes à longue barbe agenouillés, séparant les tables verticales délicatement travaillées en bas-reliefs.

Le théâtre de Bacchus a été plusieurs fois reconstruit, la scène amoindrie et avancée par des remaniements successifs. Il n'importe. Ici les Athéniens ont célébré les chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle. Quand Ajax déclamait ses adieux pathétiques à la vie, les spectateurs n'avaient qu'à lever les yeux pour voir ce même soleil qu'invoquait le héros. « Toi qui roules ton char dans l'étendue des cieux, soleil, quand tu verras ma terre natale, retiens tes rênes d'or, annonce mes infortunes à mon vieux père... Brillante clarté du jour, soleil radieux, je te parle pour la dernière fois. O lumière, sol sacré de Salamine, ma patrie, foyers de mes ancêtres, glorieuse Athènes, amis élevés avec moi, fontaines, fleuves..., je vous salue : adieu, vous qui m'avez nourri. Ce sont les dernières paroles qu'Ajax vous adresse ; je dirai le reste aux enfers. »

A cette place les Athéniens ont applaudi aux fictions tragiques qui rehaussaient leurs âmes en glorifiant leurs

Digitized by Google

origines. Ou bien le chœur d'Aristophane chantait ces mêmes flots retentissants que l'astre infatigable illumine de ses rayons: « Nuées éternelles, paraissons, élevons-nous des mugissants abîmes de l'Océan notre père; volons vers les hautes montagnes, étendons nos humides voiles... »

Mais plus tard, avec la décadence de l'esprit public et l'oubli des anciennes mœurs, après la conquête romaine, cette enceinte consacrée par les inventions du génie, servit de théâtre aux bouffonneries des mimes et d'arène aux jeux sanglants des gladiateurs.

Le long du flanc méridional de l'Acropole, une suite variée d'édifices décorait la base des rochers taillés à pic. A travers les débris de murailles, les voûtes effondrées où suintent les sources à demi desséchées, on parcourt les enceintes d'Asklépios et d'Isis. La garde de ces ruines est confiée à de pauvres gens presque sauvages. J'avais remarqué l'un de ces troglodytes dans les rues d'Athènes, déguenillé et tel qu'un Ménippe, la mine farouche, exposé, je n'ai su pourquoi, aux avanies et même aux coups de la populace et des enfants.

A l'extrémité de cette file d'arcades brunes, portique où les Athéniens se promenaient sans doute au sortir des théâtres, l'Odéon d'Hérode Atticus s'ouvrait aux concours de chant et de musique. Les hautes murailles percées de longues baies superposées ont bien une physionomie romaine: vous croiriez reconnaître un fragment des aqueducs de Claude transporté au pied du Parthénon. Comme le théâtre d'Orange, il a vu de nouveau, grâce à sa conservation, la foule remplir ses gradins et applaudir à de modernes œuvres dramatiques. En acclamant la fa-

Digitized by Google

mille royale, la nation solennellement réunie dans cet hémicycle, y réveillait des échos endormis depuis quinze cents ans, pour célébrer enfin sa jeune indépendance.

VI

L'Acropole est entourée d'un cercle de montagnes dont on ne peut se lasser d'admirer l'harmonieuse diversité. Chacune d'elles a son caractère qui ajoute à cet ensemble un trait nouveau, du Pentélique sculptural au Parnès sauvage, lézardé de déchirures profondes d'où Zeus Ombrios lance les bourrasques. Dans le cadre de ces reliefs au si libre caprice, du milieu de la plaine surgit un rocher fauve, taillé de rudes escarpements, isolé de toutes parts. Au-dessus de la ville blanche dont il était la citadelle, il trace la ligne rigide de ses murailles, et, sur le plateau dont il est le piédestal, il élève dans la lumière les formes délicates de ces édifices que le génie hellénique a légués à notre admiration.

Il faut profiter d'une journée radieuse, du moment même où le soleil de midi inonde de clartés aveuglantes les chaussées poussiéreuses et les parois des rues nouvelles, quand la bande des trottoirs tremble sous l'air sec et brûlant, pour monter à travers les aloès et franchir la porte de Beulé.

Dès le seuil, les Propylées debout au sommet de la Voie Sacrée saisissent le regard et le cœur s'étreint. Sur le stylobate de marbre que supporte la roche brute, les colonnes dressent leurs fûts mutilés dont la blancheur éclatante tranche crûment sur le bleu foncé d'un ciel

Digitized by Google

sans nuage. Au fond du péristyle, les cinq portes découpent leurs ouvertures sur le vide azuré. Les blocs énormes, merveilleusement ajustés, des plates-bandes, l'impeccable finesse des joints, que fait encore valoir sur les tambours superposés la précision si ferme des cannelures doriques, vous pénètrent d'un sentiment intime : c'est ici la perfection ; au robuste équilibre de l'ensemble s'ajoute l'exquise pureté du détail et les différentes parties du monument se compensent sans le parallélisme d'une symétrie trop exacte.

Au premier aspect de cet édifice surélevé devant vous, comme inaccessible et dont le roc nu vous sépare, se dégage l'étrange impression de quelque vision aérienne. C'est l'entrée inattendue d'un Olympe où les dieux ont repris une vie fantastique, un jeu de lumière qui vous éblouit ; et les blanches colonnes vont peut-être disparaître d'un coup subit, comme elles brillent en cet instant, entourées de leur nimbe rayonnant.

Mais non : vous marchez sur un sol assuré. La pente escarpée conserve les stries taillées dans la pierre, qui marquent le circuit de la Voie Sacrée. On y reconnaît encore la trace des théories antiques. Vous montez par ce chemin que domine la fière ordonnance des deux ailes. Les colonnes à la souple courbure, solidement plantées sur leur soubassement, soutiennent l'architrave massive et la frise entrecoupée de triglyphes. Les arêtes avivent leurs saillies nettes sur l'ombre bleutée des cannelures. A droite, le petit sanctuaire de la Victoire Aptère est posé légèrement sur le bord extrême de sa haute terrasse et, lorsqu'on a monté les degrés du stylobate, on trouve épars sur le sol les chapiteaux ioniques des

Digitized by Google

colonnes intérieures tombées avec le faîte de ce portique, semblable aujourd'hui au vestibule de quelque Empyrée éclairé du sourire des Immortels.

Les Propylées franchis, la Voie Sacrée s'élève par une pente douce vers le point culminant du plateau. A droite, les deux terrasses nivelées des anciens sanctuaires : l'aire de l'Acropole est partout creusée d'excavations, jonchée de débris de marbre dont les cassures cristallines reluisent dans la verdure lustrée des hautes herbes. Pas une voix importune, pas une rumeur lointaine ne rompt le silence de l'enceinte, où vibre seul le cri strident des cigales. Pas un curieux qui ait affronté le soleil ardent ; personne, sauf le gardien des ruines qui, là-bas, se glisse discrètement entre les grands blocs épars.

Du portique intérieur des Propylées, deux édifices vous apparaissent dégagés sur le sommet : vers la gauche, l'Érechthéion, délicat comme une fleur printanière, avec la légéreté diaphane de son double profil. D'un côté, le péristyle ionique dont les sveltes fuseaux suspendent leur décoration sculpturale sur le vide des substructions entr'ouvertes et, tournées vers la Voie Sacrée, les Caryatides gracieuses et fermes sous le fardeau que leur a confié l'architecte du mystérieux sanctuaire. Ces formes élégantes revêtent des tons d'ambre et d'ivoire, avivés de reflets roses plus finement nuancés qu'un duvet d'épiderme.

Enfin, à la cime même, baigné de lumière, sur un soubassement étagé de degrés trop hauts pour qu'ils puissent être gravis, paré de ces teintes ardentes qu'ont les moissons déjà mûries par les soleils de l'été, le Parthénon présente son portique, c'est-à-dire l'idéal réalisé de la puissance harmonieuse, de l'équilibre, de la grâce

Digitized by Google

robuste et, dans l'immobilité architecturale, d'une souplesse qui aurait semblé l'exclusif privilège du mouvement et de la vie.

Vous ne savez d'abord pourquoi ces monuments qui vous paraissent si grands ont néanmoins atteint à ce charme de fraîcheur et de vigoureuse élégance ; et puis, après en avoir constaté les dimensions si nettement limitées, vous vous demandez comment, avec la précision rigoureuse de leurs formes, ils prennent à vos yeux une importance telle que déjà le paysage entier n'est plus qu'un accessoire autour d'eux.

C'est que le temple grec et celui-ci avant tous les autres, plus petit que les gigantesques constructions d'Égypte, par exemple, répond absolument à notre intime sentiment du beau par son aspect de force, de simplicité, de grandeur libre et sereine, directement inspirée d'un symbolisme divin. Notre esprit est donc pleinement satisfait par le spectacle de cette eurythmie : épris à jamais de la beauté souveraine, il en peut ici contempler l'un des types accomplis.

En outre, si le paysage grec emprunte son éclat au soleil et son charme invincible aux souvenirs de l'homme, toutes les lignes qui se déploient dans notre horizon tendent pour nous vers un point unique, toutes ces perspectives trouvent leur sens dans cette création d'un art exquis où brille si glorieusement le génie de toute la race. Voilà pourquoi, sur son étroit rocher, en face de la mer ouverte et entouré de ces hautes montagnes, le Parthénon, taillé dans un marbre aux teintes d'or bruni, nous apparaît comme l'œuvre merveilleuse dont l'Attique entière est l'écrin.

Digitized by Google

Sous le triangle adouci du fronton, la surface pleine de l'entablement semble imprimer aux colonnes du portique une direction unique et, malgré sa ruine, le péristyle, entre la double ligne du couronnement et du stylobate, conserve intact ce caractère étrange d'immuable majesté. Les larges cannelures, aux arêtes anguleuses et vives accentuent davantage la force et l'inclinaison rythmique de l'édifice entier.

Autour du soubassement, on a disposé en files régulières les tambours et les chapiteaux des colonnes tombées. Sur la face méridionale, des fragments d'architrave et de corniche, des triglyphes à triple bande, les mutules reconnaissables à leurs têtes de cheville sculptées en relief, nous montrent de près la fermeté du ciseau qui tailla ces blocs de marbre. La façade antérieure, tournée au Levant, a perdu son fronton. Seuls les deux angles extrêmes du tympan ont conservé les débris de sculpture que nous avons étudiés. De ce côté la grande voie de l'Acropole, ouverte entre le flanc nord du temple et le sanctuaire d'Érechthée, conduisait au seuil du Parthénon. Les dalles de la cella portent la trace des colonnes intérieures et dans l'opisthodome, contre les parois rougies, flotte indécise l'effigie pâle et fragile de la Vierge byzantine.

En face du Parthénon, où les lignes sévères de l'entablement dorique affirment ce caractère sublime d'unité et de stabilité, vous admirez le plan capricieux du triple péristyle que forment, avec le portique des Caryatides, les deux façades juxtaposées d'Athéna Polias et du temple de Pandrose. Ici, le goût ionien qui, tout à l'heure aux Propylées, se modelait sur la grâce austère de la colon-

Digitized by Google

nade dorique, s'épanouit librement en efflorescences ingénieuses et légères. C'est, dans les motifs si variés de la frise, rais de cœur, rangs d'oves et de perles, avec les palmettes et les volutes du chapiteau, tout le détail curieux et fin d'une ciselure, toute la précision délicate d'un bijou fouillé dans l'ivoire. Et, malgré cette recherche, quelle élégance altière présentent sur chaque face ce monument aux aspects multiples et les vierges Errhéphores droites sur leur tribune, drapées dans une tunique aux longs plis, la corbeille mystique chargeant les tresses opulentes qui retombent sur la nuque, et toutes, par une cadence symétrique, obéissant à la flexion gracieuse qui les penche légèrement vers l'axe du portique.

Il faut faire à maintes reprises de longs séjours à l'Acropole pour se pénétrer de l'indicible harmonie des monuments et du ciel.

Je les revis plus tard, non plus dans cette incandescence qui exalte les reliefs et les couleurs, mais sous une lumière veloutée par une vapeur très fine qui baignait les contours. Quelques flocons argentés venus de l'ouest voguent lentement dans le bleu léger du zénith. Cette clarté transparente et laiteuse adoucit les teintes sans nuire à la vigueur des lignes architecturales. Dans l'air subtil, tissu de rayons et d'invisibles buées, les fûts ioniques de l'Érechthéion semblent immatériels. Une coloration plus tendre pénètre les formes des Caryatides qui, sous le regard apaisé d'Hélios, s'éveillent et frémissent au sein de leur gaîne de marbre.

Le péristyle des Propylées évoque dans votre pensée la Symphonie en Blanc majeur de Théophile Gautier, dont les vers étranges sont faits pour cette surprise des yeux.

Digitized by Google

Quant au Parthénon, les surfaces mêmes exposées vers l'ombre ont une transparence. Tandis que les deux portiques, où résident comme sur un front divin la force et la paix, conservent inaltérées leurs vigoureuses colorations fauves marbrées de blanc, le flanc méridional est imprégné de nuances fondues dans une tonalité générale d'une douceur exquise. Sur l'architrave, des veines d'un lilas très pâle s'évanouissent dans la teinte fugitive de l'églantine et de la fleur de pêcher, elle-même noyée sous la blancheur opaline du pentélique.

Parfois aussi, les formes, sans être voilées, sont comme transfigurées sous un aspect soyeux. La sèche limpidité de l'atmosphère s'allie avec une clarté diffuse, fine et brillante, vraiment marmoréenne. Et, par le fait, n'est-ce pas quand Euros ou Borée ont auparavant soulevé les particules cristallines dont le sol est constitué que les plus subtils éléments d'une poussière argentée étendent au plus haut des airs les reflets de cette gaze impalpable ? Ainsi le marbre volatilisé va rejoindre la lumière du ciel, comme la lumière elle-même pénètre la précieuse matière des édifices ; fusion réciproque complétant par un effet indescriptible l'intime accord de cette nature et des chefs-d'œuvre de l'homme.

Une après-midi qu'installés seuls au centre des trois monuments, nous en admirions une fois de plus la majesté gracieuse, un chant s'éleva tout à coup au faîte du Parthénon. C'était un ouvrier étendu sur la corniche du fronton, qui charmait son loisir par une mélodie populaire. Son compagnon, couché sous le péristyle, lui répondit. D'un timbre mâle et sonore, tous deux modulaient leur cantilène aux intonations rêveuses comme une

Digitized by Google

souvenance, suppliantes comme une prière. A la langueur orientale se joignait une précision douce dont la cadence berçait leur repos. Par une illusion sans doute il me semblait reconnaître le rythme et quelques traits mélodiques de l'hymne d'Apollon et j'écoutais ce chant où j'entendais la voix inattendue des ruines et l'écho perdu de vagues Panathénées.

L'aspect de l'Acropole ne varie pas moins selon les divers moments de la journée. Aux heures du matin, les rayons obliques se glissent à la façade occidentale du Parthénon entre la colonnade et la cella. Les murs deviennent diaphanes et de la masse même du monument émane une lueur dorée. La lumière frisante qui effleure presque horizontalement et caresse les surfaces, rehausse les reliefs du péristyle ; elle paraît donner le signal à ces alertes cavaliers assemblés pour le départ.

Quand vient le soir, les couleurs prennent plus d'éclat ; le soleil descend sur le Corydalle empourpré. Les cimes pointues de Salamine s'enflamment ; vous diriez un volcan qui couvrirait la mer d'une nappe de lave embrasée. Les rayons se répandent à travers le ciel varié de nuances décroissantes toujours plus délicates. Ils rougissent doucement l'Hymette, et, sur ce fond déployé de montagnes, l'Acropole isolée retient un faisceau de lumière qui concentre toute sa splendeur sur la façade du Parthénon. De la plate-forme suspendue, on voit surgir les glorieux édifices et, les dominant encore au faîte du rocher d'or, le fronton d'Athéna brille tout vermeil, entouré d'une gloire.

Digitized by Google

VII

Pour compléter l'étude des différents aspects de l'Acropole, il faut parcourir cette ligne de collines dont le sommet s'allonge comme une terrasse, entre la citadelle et la mer, du Dipylon au monument de Philopappos. Sur une esplanade sablonneuse, le Théséion est à la fois le plus ancien et le mieux conservé des monuments antiques d'Athènes. Les lignes architecturales en sont intactes et placent sous nos yeux un modèle primitif de cet art dorien, robuste, austère, aux assises massives et fermes. Les éléments de l'édifice s'agencent dans un ordre logique ; les rudes proportions empruntent une grâce sévère à la finesse et aux teintes du marbre mordoré comme la frondaison d'un vieux chêne sous les soleils d'automne.

Les métopes de l'entablement extérieur, et, sous le péristyle, la frise des deux façades sont restées en place. Mais ce plateau découvert, rapproché d'un quartier populeux et misérable, sert de rendez-vous aux oisifs malfaisants : installés sur le soubassement, comme aux temps des Turcs, ils escaladent et souillent impunément la colonnade, dégradent les sculptures et déjà sur les bas-reliefs mutilés on ne distingue plus que par fragments les combats d'Hercule et de Thésée. Les poitrines musculeuses, les membres vigoureux dessinent des attitudes d'attaque ou de défense où l'on retrouve confusément les exploits des deux héros.

Entre l'Aréopage et la colline des Nymphes, dans le vallon encaissé que suit une avenue moderne, s'étendait jadis le quartier de Mélite, reconnaissable aux débris

Digitized by Google

nombreux des habitations antiques. Ces vestiges, où l'on surprend encore la vie à mille curieux détails, couvrent les deux revers du Pnyx et se répandent même au loin sur les pentes désertes qui s'inclinent dans la direction de Phalère. Des maisons exiguës ont été creusées dans le roc; d'autres sont enfouies sous les décombres, d'où l'on dégage pêle-mêle les matériaux écroulés, matériaux bien chétifs, des pans de muraille, quelques inscriptions, les grandes jarres de terre où l'on conservait l'huile et le vin. Les ruines de ces demeures si modestes nous rendent sensible encore le contraste qu'elles devaient offrir par leur simplicité, aux jours de la grandeur d'Athènes, avec la richesse des monuments publics. Comme il advint à Florence, le luxe privé ne se développa que plus tard, avec la décadence des mœurs. Chacun auparavant n'alimentait son orgueil que des gloires de la patrie.

Dans l'escarpement du coteau sont taillées des marches d'escaliers frustes. Sur le sommet aplani, non loin de l'Observatoire, on voit s'ouvrir les bouches circulaires de grandes citernes souterraines dont les flancs intérieurs s'évasent. Des troupeaux de moutons broutent une herbe courte, clairsemée entre les roches nivelées. Anémones, pâquerettes et coquelicots dressent çà et là leurs tiges délicates qui frissonnent au moindre souffle. A quelques pas de l'Observatoire, le sol s'effondre dans un ravin aux parois de pierre rouge, verticales et déchirées: c'est l'antique Barathron, de sinistre mémoire.

En suivant la crête allongée de la colline, on arrive bientôt au-dessus d'une étroite plate-forme carrée. Des degrés en descendent de chaque côté vers un terre-plein

Digitized by Google

qui dessine un large hémicycle et plus bas un mur, dont l'appareil de blocs énormes semblerait une œuvre pélasgique, soutient l'enceinte à mi-hauteur du versant. Cette estrade de marbre est la tribune du Pnyx, qu'entoure le banc des greffiers, et l'hémicycle qui s'étend sous les degrés réunissait les citoyens aux pieds de l'orateur. Il avait devant lui la citadelle, couverte de ses monuments sacrés et, de ce côté, l'Acropole présente l'aspect sinon le plus complet, du moins le plus net et le plus saisissant. On découvre de face l'abord et le clair vestibule des Propylées. Sur son rude bastion brun, le petit sanctuaire de la Victoire Aptère, aux formes fluettes, délicat et léger ainsi qu'un joyau d'orfèvrerie ; plus haut, droit sur le soutènement antique, le fronton superbe du Parthénon.

Que de bonnes heures passées sur ce belvédère, si riche en spectacles harmonieux et variés, rehaussés par les plus nobles souvenirs : la ville répandue au loin sur la plaine, la perspective de la mer qui reluit comme l'acier et le profil lointain des monts du Péloponèse noyés dans une vapeur d'améthyste : l'Acro-Corinthe au delà des sombres Géraniens, le Parnès parfois argenté d'une mince frange de neige, et toujours l'Acropole, le sanctuaire national où, fidèles au génie d'Athènes, Ictinos, Mnésiclès et Phidias, voulant honorer la déesse poliade, ont, sous l'impulsion de Périclès, travaillé pour la Grèce entière et fixé le signe de cette prééminence intellectuelle qu'ils assuraient à leur ville.

Si l'on gravit la colline du Mouséion, creusée d'excavations antiques, de grottes sépulcrales, de chambres taillées dans le roc, jusqu'à cette ruine disgracieuse du

Digitized by Google

monument de Philopappos, la vue s'étend davantage sur le golfe et sur les montagnes. D'ici l'Acropole se montre dans tout son développement. L'Érechthéion s'encadre entre les Propylées et le péristyle du Parthénon dont on observe l'ordonnance entière. Au pied de la forteresse, l'Odéon d'Hérode Atticus et le portique d'Eumène alignent leurs arcades régulières ; on reconnaît ensuite la déclivité blanche du théâtre de Dionysos et la porte d'Adrien qui, au-delà, marque l'entrée des ruines colossales de l'Olympiéion.

Du Pnyx, l'Acropole m'apparut un jour sur un fond de sombres nuées. Au sommet du rocher, les édifices luisaient d'un éclat blanchâtre et j'avais devant moi le seuil d'une Walhalla classique, comme si les Victoires ailées s'étaient métamorphosées en Walkyries cuirassées d'airain. Vous auriez dit que le démon de Gœthe fût accouru du Blocksberg pour convoquer dans les brumes d'une nuit de Walpurgis tous ses cousins de Thessalie, les figures monstrueuses de l'antiquité fantastique, filles du Chaos, les Griffons de l'Inde ou de la Perse, les ténébreuses Phorkyades et ce Titan Seïsmos qui ébranle les continents.

Était-ce donc le présage de ces secousses qui devaient, quelques semaines plus tard, se propager de l'Attique à Byzance ? Une fois de plus, les génies souterrains, méditant la révolte, ont grondé sous les montagnes et menacé le sanctuaire de la Vierge victorieuse venue de l'Olympe. La déesse souriante a déjoué leurs efforts : son temple de marbre n'a pas tremblé et longtemps encore il charmera les yeux des mortels par sa beauté sereine.

Puissent toutefois les disciples lointains d'Ictinos ne

Digitized by Google

pas nourrir la pensée présomptueuse d'étayer ce portique dont les lignes n'avaient pas dévié sous la foudre sacrilége d'un Morosini. Qu'ils se gardent, excédant la mesure de quelques travaux discrets, de hisser ici leurs blocs tout fraîchement taillés, qui souilleraient les formes pures dorées par Hélios. Si jamais devait luire le jour de ces tentatives fatales que certains méditent, je prierais non pas Athéna Ergané de guider leur main profane, mais je m'adresserais à Pallas Promachos, afin qu'elle daignât brandir sa lance et agiter l'aigrette rouge de son casque, pour les frapper de terreur et les chasser de son Acropole !

VIII

Le tramway de Phalère, au sortir d'Athènes, contourne la colline de Philopappos et suit les bords dépouillés de l'Ilissus. Bientôt la campagne se couvre d'oliviers et, sous leur pâle verdure, subitement le printemps a fait jaillir du sol une éclosion éphémère de fleurs avides de lumière. C'est un éblouissement de couleurs changeantes ; l'anémone pourprée pointe parmi les blanches étoiles des pâquerettes ; le pavot indolent se laisse envahir par une multitude audacieuse de petites corolles roses ; et dans l'air flottent des aromes qui animent les abeilles. Elles s'empressent et bourdonnent, chantant le renouveau.

Un doux vent d'ouest satine le bleu du ciel et les voiles blanches à l'horizon de la mer semblent s'envoler dans l'espace. La perspective des montagnes environne la baie de Phalère d'une zone baignée de reflets apaisés et dia-

Digitized by Google

phanes. Sur la plage sablonneuse, la petite ville disperse autour d'un Casino, silencieux aujourd'hui, ses claires maisons de plaisance.

Au pied de Munychie, ceinte de murailles ruinées, la crique ronde de Phanari se creuse dans les rochers, vraie conque marine dont les profondeurs transparentes miroitent comme un saphir liquide. Plus loin, les quais de Zéa sont égayés par leur petites façades badigeonnées de rose vif, de bleu pâle, de gris-perle. Des promeneurs paisibles, quelques élégantes vont et viennent des débris antiques qui bordent encore la rive au jeune square planté sur la grande place que les architectes jalonnent.

Au Pirée, le long du port, se rencontrent, sous les galeries malpropres et bruyantes, les scènes populaires, les étalages de fruits et de poissons, la gesticulation bavarde des marins venus des îles. Sur la rade sont amarrés pêle-mêle les bâtiments de toute voilure et de tout tonnage, les bateaux de cabotage, les caïques recourbés chargés d'oranges, les bricks aventureux qui parcourent l'Archipel, les paquebots en partance, dont les cheminées enfument sans pitié le ciel de la Grèce; puis, non loin du goulet, dans un ordre imposant, les cuirassés de l'escadre française alignent leurs coques grises couronnées de tourelles et de plates-formes métalliques. Les canots de débarquement s'empressent autour des navires arrivés au mouillage; le batelier vocifère pour proposer son esquif, qui bientôt glisse au flanc des carènes et transporte le passager anxieux vers la Douane.

Sous le hangar administratif les bagages s'entassent dans un désordre trop propice aux officieux inquiétants.

Digitized by Google

Quand on a défendu ses malles en éludant les offres insidieuses, il faut de haute lutte conquérir son rang pour aborder l'Argus fiscal. Malgré les récits dramatiques que j'avais entendus à l'avance, non sans frémir, d'exigences tracassières, voire de ténébreux desseins et d'extorsions illicites, j'ai pour mon compte trouvé la gent douanière accommodante et peu curieuse. Moins méticuleuse qu'à Stamboul, où, tout en s'excusant de la liberté grande, elle découvrit au fond de mon bagage quelques vieux journaux, inoffensifs débris servant d'enveloppes et les enleva prestement sans regarder au reste. Elle me les renvoya soigneusement et sans frais deux ou trois jours plus tard, alors que je n'y pensais plus, mais dûment collationnés et apostillés de commentaires dont la critique littéraire ou politique ne devait pas être bien subtile. Mieux valent ces naïvetés que les huit bureaux où l'on promène à Vienne les infortunés voyageurs de l'Express-Orient.

Au Pirée, les cochers mêmes sont d'abord facile et l'on peut, sans trop d'ennuis, tourner bientôt ses regards et sa pensée vers l'Acropole qui vous attend là-bas dans sa sérénité.

A l'extrémité de la presqu'île, le promontoire d'Akté arrondit le pourtour de son rivage rocheux hérissé de fortifications antiques. En face du phare de Psyttalie, la mer baigne plusieurs sépulcres entr'ouverts : l'un d'eux serait le tombeau de Thémistocle. Ainsi le héros athénien aurait trouvé pour ses cendres, au retour de l'exil, un asile en harmonie avec la destinée qu'il avait remplie. En vue de Salamine, non loin de ce bras de mer où fut, grâce à lui, livré le grand combat, son ombre veille encore à l'entrée du port qu'il montrait à ses concitoyens

Digitized by Google

comme le gage de leur sécurité et de leur grandeur future. Après la fuite des Perses, c'est lui qui enserra de remparts la péninsule et commença la construction des Longs Murs, plusieurs fois réédifiés. On en admire encore au sortir du Pirée l'appareil si exact dont le majestueux développement du port à la métropole devait inspirer aux Athéniens une idée si haute de leur puissance.

Sur cette pointe écartée que de la haute mer saluèrent en partant les marins d'Alcibiade, l'analogie des sites, un rapport mystérieux de destinée errante évoquent dans la mémoire un monument funéraire de la terre bretonne, à l'entrée de Saint-Malo. Je songe à l'îlot du Grand-Bey, surmonté d'une croix de granit où voulut reposer, dans la solitude des grèves, Châteaubriand, cet autre ancêtre, qui sut ouvrir aux lettres françaises de nouveaux horizons

Et mêler la grandeur de l'Océan immense
A la majesté du tombeau.

Du centre de la ville que l'on regagne à travers les échoppes et les cafés de matelots, une rampe sablonneuse monte au sommet de Munychie. On parcourt des ruines informes de théâtre, de temples: un souterrain plonge droit au sein de la colline, vers une source peut-être. Les bastions d'une forteresse moderne et la chapelle de Saint-Élie occupent l'esplanade de l'ancienne citadelle. Toute la cime et le versant qui descend sur Phalère sont tapissés d'une petite plante à la feuille échancrée; la fleur, d'un blanc jaunâtre, dont les pétales inégaux rappellent le vol incertain du papillon, répand un pénétrant parfum de miel.

Digitized by Google

D'ici le détroit de Salamine se découvre tout entier au pied du Corydalle ; puis Athènes et son Acropole, vraiment couronnées de violettes, selon l'expression si juste des poètes antiques ; car du Cithéron et du Parnès à l'Hymette tout ce demi-cercle de montagnes aux crêtes dénudées, les escarpements stériles, les flancs rocheux parsemés de bouquets d'arbres, entourent la plaine d'une ligne sinueuse où se jouent, selon l'inclinaison de la lumière, des teintes très douces de mauve, de rose pâle et de lilas.

La route de terre qui va du Pirée à l'entrée de la rue d'Hermès est consacrée par une tradition trop vénérable pour qu'il soit permis d'aborder autrement Athènes. Il faut aller cahotant sur les roches arasées, plonger dans les fondrières, parfois même quitter le chemin quand il devient impraticable et plus raboteux que les guérets ; il faut, le long des peupliers dont la tendre verdure blanchit en quelques jours sous la poussière, passer en revue ces petits cabarets, halte obligée du Démosthène ou du Miltiade qui vous sert d'automédon. Tandis qu'il se rafraîchit, vous avez tout le temps, pour engourdir votre hâte, d'admirer les guinguettes bariolées de peintures, où quelque tête antique coiffée du casque, fait pendant au palikare qui d'un geste héroïque pourfend le bachibouzouk.

A peine, au-dessus des murs bas qui bordent la chaussée, aperçoit-on l'Acropole et le temple de Thésée, que déjà votre voiture s'engage entre les maisons du faubourg que prolonge la rue d'Hermès.

Au risque d'être vitupéré comme un enfant de Béotie, je le dirai sans crainte. Quand déjà vous aurez acquis, par

Digitized by Google

quelque temps de séjour, vos droits modestes de métèque, parcourez de nouveau cette campagne. Le σιδηροδρόμος est à peu près parallèle à la route : prenez à la gare du Pirée votre place pour Athènes et n'ayez peur d'offenser Minerve : elle fut de tout temps bienveillante aux inventions des hommes.

Du remblai vous découvrez sans obstacle l'étendue de la plaine : à loisir vous promenez vos regards sur les champs fleuris. Vous traversez le bois d'oliviers dont les frondaisons s'espacent en perspective. On peut reconnaître les divers courants du Céphise. Dès le départ, l'Acropole domine au loin le pays qu'elle protégea : près d'Athènes, elle dépasse encore les pentes sèches des collines ; au lieu d'en saisir au passage un aspect fugitif, vous contemplez le rocher couronné de ses monuments ; au pied de l'Aréopage, le Théséion, tout d'un coup, vous révèle le temple antique. Et, dans un ensemble bien dégagé, vous avez au moins le temps de recueillir le détail pittoresque des crêtes fauves, des escarpements usés, bizarrement creusés par le travail des âges, des sentiers tracés en lacets, des chapelles byzantines suspendues, des masures éparses où toute une population peine, bruit et s'agite sous la silencieuse immobilité des ruines.

Une autre promenade aux portes d'Athènes nous conduit vers Colone, au hasard des routes étroites qui suivent par mille circuits les limites capricieuses des petits héritages. On enjambe les canaux dérivés du Céphise et lorsqu'on s'est perdu dans le labyrinthe des vergers bordés de petits murs, un Hellène bienveillant vous remet dans le bon chemin.

Digitized by Google

A la lisière du bois d'oliviers, sur un tertre isolé au milieu des champs, deux stèles blanches, dont les enfants ont soigneusement martelé le marbre à coups de pierre, rappellent les noms d'Ottfried Muller et de Charles Lenormant, morts à Athènes. La vue se repose sur tout ce paysage attique, cadre merveilleux d'Athènes, sur la mer et Salamine ; plus rapprochés, ce sont les enclos plantés de vignes, de figuiers, d'amandiers fleuris ; des fermes éparses, vestiges des bourgs antiques, et les oliviers robustes dont les troncs vénérables ont sans doute poussé sur les souches primitives.

Dans ce bois sacré Sophocle a conduit vers l'Hadès son Œdipe abreuvé d'infortunes. Le poète fait du dème sa patrie, un asile inviolable gardé par les Euménides et la sépulture mystérieuse du héros qui devra désormais protéger la ville hospitalière de Thésée. Inspiré par sa piété patriotique, il exalta Colone dans ces vers où passe un rayon de joie lumineuse. « Étranger, te voici dans le séjour le plus attrayant de l'Attique, à Colone, célèbre par ses chevaux superbes. Là, de nombreux rossignols à la voix mélodieuse chantent dans de fraîches vallées... ; là fleurit chaque jour, sous la rosée du ciel, le narcisse à la corolle gracieuse... ; les eaux du Céphise serpentent à travers la plaine... »

Au long du bois d'oliviers, le petit fleuve coule rapide dans un lit encaissé que bordent des chemins couverts d'ombrages. Les cafés abrités sous les pampres se succèdent jusqu'au carrefour de la Voie Sacrée, rendez-vous des ébats populaires, où, comme au temps du poète, « Bacchus, toujours livré à ses joyeux transports, marche escorté de ses divines nourrices ». Sur la route

Digitized by Google

d'Éleusis, des chapelles byzantines s'élèvent à la place des tombeaux antiques dont elles ont emprunté les débris.

Du même côté s'étendent les jardins où fut l'Académie. Dans les bosquets de peupliers, de platanes, de lauriers, alors égayés de blancs portiques, Platon promenait sa méditation et, entouré de disciples, développait devant eux la trame transparente de ses allégories.

Ainsi dans toute cette région, à chaque pas le promeneur rencontre le souvenir des grands hommes qu'elle a nourris ; les souffles qui frémissent à travers les feuillages lui murmurent sans cesse des noms vénérés. Cette terre fut jadis favorisée des dieux pour avoir, selon l'oracle, accueilli l'étranger victime du Destin. Elle nous apparaît maintenant éclairée d'un pur rayon, grâce aux bienfaisants génies qui furent ses enfants. Les premiers, dans le monde antique, ils ont proclamé la solidarité humaine ; ils ont courageusement porté le flambeau du Vrai dans la caverne des vieux mythes et remplacé par le dogme de la Justice et du Pardon l'implacable loi de la Fatalité.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

LE PÉLOPONÈSE ET L'ATTIQUE

I

Il est rare sans doute de trouver, sous des latitudes si voisines, deux contrées plus dissemblables de configuration et de physionomie que l'Égypte et la Grèce. L'Égypte n'est qu'une vallée régulièrement tracée entre deux chaînes de montagnes. Le relief monotone des roches, l'éclat enflammé du désert donnent à ce pays un aspect immobile et grandiose. Les crues annuelles du fleuve et le retour périodique des saisons règlent la culture. Les indigènes comptent sur le secours assuré du Nil. Leur travail, lourd et patient, consiste à diriger les eaux bienfaisantes qui, pour répandre toute vie, s'unissent à la terre échauffée par l'ardeur du soleil. Le spectacle de cette œuvre génératrice, dans sa force et sa permanence, contribua sans doute à dégager la notion des trois grandes divinités nationales, Osiris, l'intelligence agissante, Isis, l'élément plastique, Ammon-Ra flamboyant au zénith.

Si l'on quitte les plages d'Alexandrie pour remonter au nord-ouest et, comme nous l'avions fait l'année précédente, suivre sur toute leur longueur les côtes du Péloponèse, un contraste frappant vous met sous les yeux l'opposition des pays et des races.

Digitized by Google

L'impression est toute vive encore d'une nature immuable, solennelle, des lignes rigides aux colorations métalliques qui ferment les horizons, de l'immensité effrayante des sables, le Typhon destructeur, toujours menaçant, victorieux parfois. Vous venez de contempler au départ le rivage bas et noyé, où l'eau pesante des grandes lagunes se perd dans l'agitation des flots. Au sommet des dunes, les dattiers alignent leurs bouquets de palmes, presque noirs sur l'azur. Quelques moulins à vent, un étroit goulet hérissé d'écueils; au fond, la colonne solitaire de Pompée et, vers la gauche, à la dernière pointe, la haute tour du Phare, qui de loin annonce cette terre encore cachée sous les eaux. Sur toute l'étendue des côtes, la Méditerranée pousse éternellement ses grandes lames verdâtres; elles accourent, déroulent à perte de vue leurs volutes écumantes et vont s'écraser d'un coup lourd sur les grèves.

La nuit s'écoule, et quand l'aube a blanchi les monts neigeux de Crète, que l'aurore a piqué son aigrette rose à la cime de l'Ida, déjà vous voguez sur les mers d'Ionie. Le soleil s'élève dans le ciel d'un bleu très pur et très doux, plus pâle que l'azur des flots. Vous abordez une atmosphère toute pénétrée de saphir fluide où bientôt glissent autour de vous quelques voiles légères. Cythère apparaît un instant sous les teintes fondues par les vapeurs lointaines. Mais c'est la chaîne du Taygète qui semble sous vos yeux condenser peu à peu dans l'espace cette lumière diffuse : elle en attire et cristallise les éléments pour former ses aiguilles aériennes. Les arêtes glacées prennent corps, grandissent et se prolongent, dominées par les trois pics aigus qui signalent le faîte

Digitized by Google

inaccessible de la montagne. Nous approchons et les détails devenus visibles accusent nettement la réalité de ce qui tout à l'heure encore n'était qu'une vision indécise.

Au ras des flots, les rochers sombres du Ténare terminent la longue péninsule du Magne, dont les côtes abruptes se creusent d'anfractuosités inabordables. Parfois des écroulements de pierres tracent un sillon rouge sur la verdure des pins. Dans la profondeur du golfe de Coron, les sommets de Messénie dépassent les hauteurs du littoral. Ils environnent, au delà, les champs du Pamisos et la plaine fameuse de Stényclaros. Ces monts abrupts, isolés, à la cime échancrée comme un cratère, nous disent les combats légendaires que Tyrtée chanta. L'Éva et l'Ithôme, où l'on voit encore les murailles antiques de Messène, relevées par Épaminondas, servirent de refuge aux compagnons vaillants d'Aristodémos et d'Aristoménès. Ils y préparaient les embuscades ingénieuses, déconcertantes pour les méthodiques hoplites, ou les incursions rapides qui répandaient la terreur jusqu'aux portes mêmes de « la creuse Lacédémone ». Refoulées un instant par la discipline supérieure des armées spartiates, leurs troupes légères surgissaient inopinément aux flancs des phalanges doriennes ; vaincues mais indomptables, elles prolongèrent ainsi, quarante années durant, les luttes inégales aux mille épisodes héroïques, que les récits des Messéniens dispersés et l'imagination des poètes embellirent au cours des âges.

A l'extrémité de cette ligne dentelée, le phare de Modon signale le promontoire qui dessine de notre côté l'angle de la presqu'île et projette devant lui les îles Œnussæ.

Digitized by Google

Au pied de la falaise, les maisons de la ville se groupent pressées contre les vieilles murailles. Une fois cette pointe doublée, c'est le Péloponèse entier dont le profil s'étend jusqu'à l'horizon le plus reculé et notre bateau, qui navigue désormais parallèlement au rivage, passe en revue les perspectives les plus lointaines de la Messénie, de l'Arcadie et de l'Élide.

Voici, au bord de la mer, Navarin et les cubes irréguliers des rochers de Pylos et de Sphactérie. Autour de cette rade se rassemblent les souvenirs les plus anciens comme les plus récents de l'histoire hellénique, des temps primitifs d'Homère aux péripéties du blocus narré par Thucidyde, aux modernes combats de l'Indépendance. Quand Télémaque, à la recherche de son père, débarqua dans le port, Nestor offrait à Neptune aux cheveux azurés un sacrifice de taureaux noirs. Les fils du vieux roi, occupés aux apprêts du repas, rôtissaient les chairs des victimes et, sur les sables du rivage, au cours du splendide festin, le fils d'Ulysse que Minerve assistait, se fit reconnaître par le compagnon d'armes des héros grecs dispersés après la chute de Troie.

Pylos est cette péninsule abrupte, dont le plateau, disposé pour une acropole, s'incline vers la passe étroite qui la sépare de Sphactérie. Dans l'île qui range ses larges roches crénelées entre la mer libre et le golfe, les Athéniens enfermèrent les hoplites de Sparte, qu'ils contraignirent ensuite à capituler. L'orgueil dorien en reçut une atteinte humiliante : mais si Cléon, pris au mot par le peuple de l'Agora, sut en homme habile partager avec Démosthène le succès militaire, sa jactance de démagogue fit perdre à ses concitoyens le fruit de la victoire

Digitized by Google

et prépara les désastres qu'ils eurent à subir vingt ans plus tard.

Dans cette rade enfin, un choc inopiné détruisit, le 20 octobre 1827, la flotte égyptienne. Sans même que les puissances alliées eussent d'abord dirigé l'événement, la Grèce sur le point de périr fut sauvée. Ibrahim évacua le Péloponèse devant les troupes françaises: deux ans après, la diplomatie assurait l'affranchissement des Hellènes et constituait le nouvel État.

Les hauteurs qui bordent le rivage varient sans cesse leurs aspects. Elles glissent rapides sous la masse en apparence immobile du Taygète, dont le relief alpestre domine encore tout l'horizon. A mesure que nous sommes portés vers le nord, un enchevêtrement de sommets et d'arêtes surgit à perte de vue; les plans superposés des montagnes entrecroisent sans confusion leurs lignes nettement découpées, tant l'atmosphère qui se répand entre elles ménage harmonieusement la dégradation de ses nuances et prodigue sa lumière toujours limpide jusqu'aux distances extrêmes. Au delà des terrasses allongées et mollement sinueuses du littoral, tout un monde de cimes neigeuses se dressent, pointent, ondulent et chevauchent, fuient pareilles aux flots d'une mer démontée. Les unes, dans la direction du Lycée, vont s'étageant, soulèvent vers le ciel un faîte creusé en forme de croissant, ou tailladé de fines échancrures. D'autres se suivent en recourbant leurs contours capricieux: tantôt un pic s'élance isolé dans le vide d'une région dégagée; ailleurs une longue arête, tranchée, comme à la hache, d'une coupure profonde.

Tandis que vers le sud, le Taygète, prêt à se dissoudre,

Digitized by Google

voile sa blancheur immatérielle sous le rayonnement du soleil, l'Érymanthe aux confins de l'Arcadie, et, plus loin encore, les Aroaniens sauvages détachent leurs déchiquetures roses sur le bleu foncé du ciel. Du Ménale au Clitor chacune de ces hauteurs, éclairées et vibrantes dans l'air pur, nous redit un nom illustré par les mythes ou par l'histoire. La Néda fatale aux Messéniens, sortie des gorges rocheuses qu'elle fouillait tout à l'heure de ses tourbillons, semble s'échapper brusquement de la montagne. L'Alphée, qui vient d'arroser les campagnes d'Olympie, débouche sur une plage élargie où les eaux du fleuve s'étalent et miroitent.

De la haute mer, les campagnes paraissent désertes; on ne distingue ni hameau sur la plaine, ni troupeaux dans la solitude des landes. Les pentes sont sèches et dénudées. Quelques fumées éparses indiquent seules la présence de l'homme. On ne croirait guère, à voir ces montagnes stériles, qu'elles cachent entre leurs versants des vallées fraîches et fertiles, plantées d'arbres et parfois soigneusement cultivées. D'ici, le Péloponèse ne montre qu'une bande presque rectiligne de côtes abruptes, entrecoupées de dunes et de grèves peu hospitalières. Au delà le pays s'enferme dans un labyrinthe de chaînes échelonnées, tendues d'un point à l'autre de l'horizon comme pour barrer tout accès vers les plaines intérieures de l'Arcadie.

Au sud et sur la face orientale, la péninsule projette vers la mer ces reliefs accidentés qui, rayonnant du centre, forment des promontoires allongés et des presqu'îles telles que l'Argolide. De ce côté se creusent maints golfes profonds où les flots apaisés vont doucement s'a-

Digitized by Google

planir sur les plages, et que des baies sinueuses découpent pour les navires en autant de ports. Plus étroites encore, les anfractuosités rocheuses abritent les sables où, de nos jours comme aux temps homériques, le matelot hale et échoue son bateau. Le marin entrait ainsi au cœur du continent ; il se rapprochait plus facilement des acropoles, des bourgs construits, par crainte des surprises, à quelque distance du rivage, et les saillies avancées au loin sur l'Archipel offraient autant de postes pour les vigies.

Les massifs montagneux de la Messénie et de l'Élide sont, au contraire, parallèles au littoral. Ils font obstacle à la mer et s'opposent aux communications fréquentes. La longue et molle ondulation du golfe de Kyparissia s'ouvre largement aux souffles de Borée qui peut librement y chasser la houle. Mais plus haut vers le nord, la physionomie de la côte prend un aspect différent. Les sommets de la Pisatide s'éloignent et s'abaissent à leur tour ; ils cèdent la prééminence aux montagnes d'Achaïe. De l'Érymanthe au Cyllène, un rempart de crêtes aiguës enferme l'Élide et s'infléchit à l'est pour suivre les bords du golfe de Corinthe. Et déjà de ces rives invisibles, au-dessus du Panachaïcon, le Parnasse montre sa double cime rose couronnée de neige. Une langue de terre basse s'allonge sur la mer Ionienne, alluvions séculaires du Penée et du Ladon, resserrant le détroit qui la sépare de Zante.

A partir de ce point, notre navigation se continue dans un archipel qui dispose tout autour de nous les reliefs des îles, des promontoires, des montagnes lointaines. Zante, la première, développe le repli de ses sables que dominent des hauteurs boisées « nemorosa Zacynthos ».

Digitized by Google

Nous longeons la petite ville, les maisons blanches et les jardins sous la citadelle. Quelques ruines rappellent les terribles secousses qui trop souvent troublent le calme de ce frais asile et menacent d'une tourmente soudaine la fleur du Levant.

C'est qu'en face, au delà des eaux qui vont baigner Lépante, voici le désordre des monts de Doride et d'Étolie, où se réfugient, sous les sommets crevassés de l'Œta et du Tymphreste, les frères redoutables d'Encelade. Ils s'échappent du Tartare quand se ralentit la surveillance des dieux, pour ébranler les continents et renverser les temples des Olympiens. Alors recommence l'éternel combat: Zeus descend de ses demeures éthérées ; Hélios lance ses flèches d'or ; la foudre sillonne le ciel, refoule l'haleine embrasée des Titans, jusqu'au moment où, vaincus une fois de plus, ils sont enchaînés et ensevelis dans les ténèbres souterraines.

Aussi bien nous approchons des contrées septentrionales où les Hellènes allaient écouter les oracles pélasgiques et plaçaient le siège des mystères infernaux. Une dernière fois nous saluons les sommets enflammés du Parnasse. Au delà de Missolonghi et des bouches de l'Acheloüs, une ligne de hauteurs blanches de neige court au-dessous des premiers escarpements sauvages et glacés des monts d'Acarnanie.

A gauche, au contraire, les îles Ioniennes s'offrent à nous, parées de leur grâce paisible. Le dôme élevé du mont Ænos annonce de loin Céphalonie qui étage au pied de la montagne ses cultures en terrasses et ses plants d'oliviers. Des bouquets de pins s'accrochent aux flancs rocheux parfois coupés d'une crevasse. Un golfe profon-

Digitized by Google

dément échancré forme dans les terres une double baie où se blottit une petite ville. Sur les rives, des maisons de plaisance sont entourées de cyprès. Puis se succèdent des chantiers maritimes, un phare, une vieille forteresse démantelée sur le plateau grisâtre que termine la dernière pointe de l'île.

Le canal dans lequel s'est engagé notre bateau sépare Céphalonie d'Ithaque dont nous suivons de très près la rive occidentale. Télémaque, refusant les chevaux dont son hôte de Lacédémone lui veut faire présent, dit à Ménélas que, dans son île natale, il n'y a ni vastes plaines, ni prairies. « Elle est, ajoute-t-il, propre à nourrir des chèvres et pourtant je la préfère aux contrées où l'on élève des coursiers. Aucune des terres qu'entoure la mer n'est favorable aux chevaux ni fertile en pâturages ; Ithaque l'est moins encore que les autres. » Tel est toujours bien l'aspect de l'ancien domaine d'Ulysse : les côtes escarpées supportent des croupes massives de calcaire rouge couvertes de halliers épineux, de buissons de lentisques : quelques maigres herbages sont parsemés de roches. Par places, le sol écorché découvre une terre d'un jaune orange qui étale sur tout ce revers les plus vives couleurs. D'un village accroché sur la pente rapide part une route qui monte en écharpe à travers les vergers d'oliviers et franchit la ligne de faîte où quelques petites maisons échelonnent leurs façades tournées vers la mer.

Il faudrait parcourir l'autre côté de l'île pour visiter au pied du Korax la fontaine Aréthuse qui abreuvait les pourceaux d'Eumée ; puis l'habitation rustique et les étables du divin porcher. Il les avait construites lui-

Digitized by Google

même de blocs cyclopéens, entourées d'une haie d'épines et confiées à la garde de quatre chiens féroces. Ils faillirent déchirer Ulysse, quand le prudent héros, caché par Minerve sous la figure d'un vieillard, se présenta sur le seuil de son fidèle serviteur.

Schliemann trouva dans les décombres des tessons de poterie par milliers ; ils attestèrent à ses yeux l'emplacement des douze loges qui servaient d'abri aux troupeaux d'Eumée. On a de même reconnu la grotte des Nymphes, toute brodée de stalactites ; la déesse qui porte l'égide, secondant l'astuce de son protégé, lui conseilla d'y cacher ses trésors, avant d'explorer son royaume et de préparer ses trames contre les prétendants.

Mais quel sommet, quel repli du sol conserve ensevelies les ruines du palais où Pénélope tissait lentement son voile ; où des signes effrayants, un rire inextinguible accompagné de larmes involontaires baignant les joues, les superbes piliers qui dégouttèrent de sang, le vestibule subitement enveloppé de ténèbres, présagèrent la catastrophe finale du poème ? La rocailleuse Ithaque, plus secrète que Mycènes, a gardé son mystère, et si le mont Aétos au centre de l'île a livré aux fouilles les débris d'une acropole pélasgique, Schliemann lui-même n'ose affirmer, malgré la tradition, qu'il y faut voir le château d'Ulysse.

On s'éloigne à regret de cette île toute pétrie de légendes. Un instant les monts d'Acarnanie toujours plus déchirés forment la perspective d'un archipel dont les îlots relient Ithaque à la muraille obliquement orientée de Sainte-Maure. Nous passons au pied d'une paroi verticale hérissée de récifs. C'est le Saut de Leucade, qui

Digitized by Google

servit de remède aux amants malheureux, à Sapho notamment. Le remède était sûr, car le dieu guérisseur qui recevait le malade au sein des eaux salutaires, les y gardait, dit l'histoire, s'il ne les rendait à la vie subitement métamorphosés dans le rapide intervalle de la chute.

Le fameux cap franchi, la mer s'ouvre de nouveau et l'île Sainte-Maure se dérobe en prolongeant jusqu'au golfe d'Arta ses calcaires broussailleux presque soudés au continent. Prévésa, la ville turque, occupe le rivage en face du promontoire d'Actium. L'Épire découpe la silhouette noire de ses montagnes dont le chaos va redoublant et prélude aux formes convulsées des Acrocérauniens.

Au fond des gorges déchirées, sous les escarpements de Souli, l'héroïque forteresse, coulent deux fleuves aux noms sinistres, l'Achéron et le Cocyte. Près de la mer, ils perdent leurs eaux dans les marécages du lac Achérusien. Là s'étendent ces contrées où les rites barbares des religions primitives et les légendes infernales survécurent longtemps aux vieux Pélasges, la Thesprotie sauvage et le pays des Molosses. Derrière les ressauts abrupts du Tomaros, Dodone cache ses ruines non loin de Janina où régna Ali-Tebelen.

Tous ces souvenirs locaux de terreurs mystérieuses, d'insurrections, de guerres sans merci, conviennent bien aux aspects d'une nature vraiment effrayante sous le jour qui décline. Mais, au delà du premier plan de montagnes tourmentées, aux teintes sombres, le soleil illumine les cimes dentelées et rougit les neiges du Pinde. A cette distance et grâce à cet éclat céleste, les aspérités

Digitized by Google

des crêtes lointaines dépouillent toute rudesse, elles sont capricieusement suspendues, étincelantes, presque diaphanes, telles que l'apparence fugitive d'un météore sidéral.

Déjà le moment du crépuscule approche; vers le couchant, la mer aplanie se couvre de reflets d'ardoise légèrement rosés; à l'est, elle brille toute lamée de vagues minuscules dont les mille facettes s'argentent sur l'azur foncé des eaux. Les goëlands, qui tout à l'heure se balançaient infatigables sur leurs grandes ailes blanches, ont cessé leur poursuite aérienne et leurs brusques plongeons dans notre sillage. Près du bateau une troupe de dauphins se jouent et bondissent; vous diriez des tritons qui se dressent tout debout, glissent la poitrine en avant, livrés à leurs danses joyeuses sur l'élément d'Amphitrite.

Dernière vision des souvenirs mythologiques aux confins du monde hellène. Ici, en vue de Paxos et des hauteurs indécises de Corcyre, le pilote Thamos eut, aux premiers temps de l'ère chrétienne, cette aventure dont Plutarque recueillit l'histoire étrange. Comme il naviguait à la tombée de la nuit, il entendit une voix qui lui ordonna de crier aux rivages d'Épire que le grand Pan était mort. Et quand Thamos eut obéi, il s'éleva des gémissements lamentables ainsi que d'une multitude invisible.

Le dieu des troupeaux menait sa vie champêtre dans la solitude des bois; il parcourait les cimes escarpées, se dérobait dans les blanches vapeurs qui couronnent les montagnes, flottent sur les cascades. D'un pas léger il conduisait la danse des Oréades ou bien, selon son ca-

Digitized by Google

price, il répandait à la fin du jour un secret effroi, quand son pied de chèvre résonnait à travers les sentiers. Aux temps du mysticisme païen, il ne réunit plus seulement à sa divinité, insaisissable et multiple autant que le vieux Protée, les faunes, les nymphes et cette famille agreste que toujours il avait groupée autour de lui. Démesurément étendu, il absorba dans son être fantastique, l'Olympe, l'Océan, la nature entière ; il fut le grand Tout, sans corps, sans attributs, prêt désormais à s'évanouir dans l'espace comme la fumée des sacrifices d'autrefois ; si bien que d'un coup périt et disparut avec lui, selon le récit symbolique, tout ce monde des fictions antiques, quand un soleil auparavant inconnu éclaira l'humanité, elle-même rajeunie par des races nouvelles.

II

Cette navigation qui nous montre le profil occidental de la Grèce entière nous donne l'impression déjà précise que le caractère du pays est une extrême diversité du sol et, par conséquent, des climats, des productions, des travaux de l'homme. Les hautes montagnes qui séparent si nettement les vallées, c'est-à-dire le territoire des cités, étagent en même temps par leurs reliefs abrupts les zones des cultures, redoublent et accélèrent les périls des intempéries, de telle sorte que l'indigène doit prévoir et lutter sans cesse, varier son effort, user d'intelligence. Tandis que l'Égyptien peut, sans instantes préoccupations, compter sur une terre fertile, plane, soumise à des lois uniformes comme le niveau même de sa longue

Digitized by Google

vallée, l'Hellène eut, dès les premiers jours de son établissement, à modeler sa vie sur les exigences et les inégalités d'une nature à ce point capricieuse.

L'Égyptien fut surtout cultivateur, guerrier et constructeur, médiocrement marin. Sans doute, il eut ses flottes de guerre ou même de commerce, et de préférence du côté de la mer Rouge ; nous voyons ainsi l'expédition du Somâl représentée à Thèbes par les bas-reliefs du temple d'Hatasou. Sur la Méditerranée, les Pharaons explorèrent la Crète, l'Archipel ; ils remontèrent plus loin encore peut-être ; mais ils eurent souvent recours pour les entreprises maritimes aux Phéniciens leurs tributaires.

Grâce au génie le plus heureux, le Grec, à ces mêmes aptitudes, ajouta le travail inventif de l'esprit. Toujours mis en éveil par la rigueur ou les surprises des éléments, par les aspects changeants de son domaine, par le mirage des flots qu'il voyait s'agiter au pied de sa montagne, il fut au plus haut degré négociant et marin. Un air subtil et vif stimula ses tendances artistiques. Trouvant près de lui des matériaux d'une incomparable finesse, il exerça sur eux ses goûts plastiques et façonna des chefs-d'œuvre. Épris de mouvement et de nouveautés, habile dans l'art de bien dire, il donna l'essor à sa riche imagination ; il sut rapidement créer sa poésie, chercher le mot de l'univers, étudier l'homme enfin et conter ses exploits et ses travaux.

Mais combien comprend-on mieux encore l'harmonie entre les dons natifs de cette race et la configuration du pays qu'elle occupa, lorsqu'on en parcourt la région orientale où fut à proprement parler le siège même

Digitized by Google

de sa civilisation. Ce n'est pas qu'en naviguant à distance on puisse aisément, comme nous l'avons fait de la mer Ionienne, saisir les aspects successifs du Péloponèse. A peine a-t-on dépassé le Ténare, taillé à pic sur les vagues toujours soulevées, la côte fuit brusquement au fond du golfe de Laconie. Le Taygète s'éloigne, tandis que les stériles rochers de Cythère refoulent les vaisseaux contre la presqu'île de Monemvasie : elle forme la troisième de ces pointes qui ont fait comparer la Morée à la feuille du mûrier. Enfin lorsqu'on a doublé la lourde falaise du cap Malée, le navire débouche sur la mer Égée dans un espace ouvert entre les Cyclades lointaines et le golfe de Nauplie, qui se creuse profondément sous le Parnon et la chaîne de l'Argolide. De chaque côté les terres ont disparu. On ne les retrouve qu'aux approches d'Hydra et de Calaurie, quand déjà l'attention se porte tout entière sur les horizons d'Athènes au delà du golfe Saronique.

Les sommets d'Épidaure et de Trézène, puis le mont Saint-Élie d'Égine qui servait de piédestal au sanctuaire de Zeus Panhellénion ; au revers de la pointe opposée, sur un plateau couvert d'arbrisseaux et de débris, la colonnade blanche du temple de Minerve ; en face l'Attique, l'Hymette, Salamine, tous ces reliefs variés et fins, si gracieusement tracés, de baies, de montagnes, de promontoires, d'îles et de détroits, entourent le merveilleux bassin que vivifia l'activité d'Athènes. Cette unité souple et mobile semble être vraiment d'un corps articulé.

On suit exactement les contours du golfe sur le rivage même, lorsque d'Athènes on gagne l'Isthme et Corinthe par Mégare. Le Céphise franchi, nous admirons les vi-

Digitized by Google

goureux oliviers qui couvrent la plaine. Tandis qu'en Provence, le mistral a régulièrement penché vers le sud-est les cyprès alignés contre les mas, ici les vents, qui soufflent avec une violence égale du Parnès, du Pentélique ou de la mer, ont tordu ces vieux troncs en tous sens. Les uns contournés en vis, font pivoter leurs branches puissantes comme pour parer à ces assauts. La plupart ont l'écorce toute bossuée de nœuds et de rugosités, couturée de cicatrices. D'autres sont transpercés, criblés de trous, ajourés même de haut en bas et comme écartelés.

Sous les flancs rocheux du Parnès, le défilé d'Ano-Liossa ramène vers la baie d'Éleusis, protégée par Salamine du côté de la mer. Sur un fond de montagnes hautes et sombres, Mégare, occupant deux collines, présente une physionomie presque arabe, avec ses constructions blanches, plates, délabrées, ses abords arides. Le pays cependant est soigneusement cultivé ; labours et jeunes blés sont entremêlés de vignes, de plants d'oliviers et de figuiers. Le long des pentes s'étendent des pâturages où les bergers conduisent leurs troupeaux de moutons et de chèvres jusqu'au bord des récifs que le mouvement des flots submerge.

Bientôt les monts Géraniens pressent le rivage. Les écroulements séculaires ont dépouillé le sol, crevassé les escarpements ; les tranches de la pierre récemment dénudée empruntent à la lumière des teintes chaudes et variées. Dans ces roches, Thésée fit subir à Sciron le sort que le brigand avait infligé à tant d'infortunés voyageurs. La paroi anfractueuse, à demi suspendue, prête à tomber par blocs, forme une corniche dont

Digitized by Google

chaque détour découvre sur la mer les plus attachantes perspectives. Un étroit liséré de sables blancs borde les eaux transparentes et s'enfonce doucement sous le cristal verdâtre. A quelque distance, la surface unie de la mer légèrement glacée d'argent bleuit et se charge de nuances toujours plus foncées, jusqu'à ces bandes lointaines d'un violet empourpré comme le vin et qui représente aux yeux les épithètes familières aux poèmes homériques.

De quelque côté que je regarde, partout les pointes des péninsules effilées se croisent et se rejoignent dominées au delà par les lignes si nobles des montagnes de l'Attique ou de l'Argolide. Cette série de reliefs du continent et des îles, où les canaux s'introduisent et se glissent pour se modeler sur les courbes élégantes des rivages, rend saisissante la pénétration mutuelle de la mer et des terres: elle favorisa, on n'en saurait douter, celle des peuples entre eux. Et si l'horizon paraît ainsi limité, aux formes déliées qui l'arrêtent, on devine la mer libre au delà d'un prochain tournant.

D'ici les sommets d'Égine semblent appuyés sur les épaulements de Salamine. La presqu'île de Méthana, visible devant le pays de Trézène, va se joindre à Poros, à Hydra ; ainsi que de Sunion à Céos, de l'Eubée à Andros, trois lignes parallèles d'îles se prolongent à travers les Cyclades vers la Crète, vers Rhodes et les côtes d'Asie qui s'avancent elles-mêmes en se repliant autour de Chypre. Si les Hellènes obéirent de tout temps à la sollicitation perpétuelle du mobile élément, cette disposition favorable de l'Archipel n'influa pas seulement sur leurs destinées, mais sur toutes les races disséminées

Digitized by Google

autour du bassin oriental de la Méditerranée. Dans la mesure inégale et variable de leurs aptitudes et de leurs tendances, les riverains du Nil ou de l'Euphrate, les Phéniciens, les Cypriotes se donnaient rendez-vous dans les îles échelonnées comme autant d'étapes entre la Syrie et l'Hellade.

Nos méthodes d'enseignement qui sacrifient parfois les vues synchroniques au récit logique et continu de l'histoire d'une nation, nous ont peut-être trop portés dans nos études à isoler chacun des peuples d'autrefois. Il faut comprendre cependant que loin de vivre séparés les uns des autres, ils entretenaient des relations commerciales, diplomatiques, militaires dont l'activité nous surprend, tant les communications d'alors nous semblent avoir été nécessairement pénibles et lentes. N'éprouvons-nous pas un sentiment analogue à la lecture des pérégrinations infatigables des moines d'Irlande, au récit des croisades, véritables migrations de peuples, aux histoires presque fabuleuses des explorations que poursuivaient, sur les terres inconnues d'Asie, les négociants de Pise, d'Amalfi et de Venise ?

Mais pour les âges à peu près ignorés des civilisations préhistoriques, n'avons-nous pas la preuve tangible des voyages d'outre-mer, de ces échanges à longue distance de procédés industriels et de types artistiques, quand des bijoux d'Ilion ou de Mycènes, nous rapprochons les modèles venus d'Assur, d'Égypte, de Phénicie, d'Étrurie et de Carthage ? A constater ces formules presque identiques, un symbolisme si souvent uniforme, ne devons-nous pas conclure que, de l'antique Chaldée, tournée vers l'Inde, à l'Ibérie qui s'ouvre à l'occident

Digitized by Google

sur l'Océan extérieur, circulait, bien avant le v^e^ siècle, un courant d'échanges, dont, à mi-chemin, la Phénicie et l'Archipel étaient l'emporium; dont la Grèce, grâce à son génie supérieur d'invention et de discernement, devint bientôt l'arbitre?

Une partie de ce transit aboutissait donc à cette extrémité du golfe Saronique pour franchir l'Isthme et reprendre la mer à Corinthe.

Au sortir des roches Scironiennes, notre route s'infléchit au-dessus du rivage et débouche en vue d'une région étroite et basse, semée de broussailles et de pins que les vents ont penchés. Les monts Géraniens s'arrêtent brusquement en face de l'Acro-Corinthe qui se dresse au delà de cette bande aplanie d'un sol stérile. Sur les deux autres côtés s'étend la frange étincelante et azurée des flots.

De bonne heure et dès le VII^e^ siècle avant notre ère, l'homme s'était efforcé de compléter l'œuvre de la nature en coupant ce mince pédoncule d'aspect si fragile. Les tentatives plusieurs fois renouvelées de Périandre à Néron ne réussirent pas à rompre l'obstacle. Aujourd'hui le canal est creusé et, de la haute berge, on suit la perspective curieuse du sillon tracé en ligne droite de l'un à l'autre golfe et profondément encaissé entre deux tranches verticales de calcaire.

Toutefois on peut douter que ce grand travail soit efficace et surtout rémunéré. Les périls du Ténare et du cap Malée sont moins redoutés qu'aux temps antiques et nos paquebots venus de l'Ouest, après avoir doublé la Calabre pour gagner Smyrne ou Constantinople, n'ont que faire de remonter jusqu'à Lépante afin de s'engager dans

Digitized by Google

ce couloir. A peine gagneraient-ils quelques heures et j'ai entendu des capitaines des Messageries m'affirmer que, même pour un avantage supérieur, ils n'exposeraient pas leurs grands navires au risque désastreux d'une fausse manœuvre dans un chenal resserré entre deux murs de rochers. L'utilité de ce passage ne serait vraiment appréciable que pour le cabotage ou pour les bateaux venant de l'Adriatique.

Les deux ports de Kalamaki et d'Isthmia sur le golfe d'Égine, tout comme celui de Corinthe, présentent bien peu d'animation. Je ne vois sous les jetées couvrant l'issue du canal que les dragues et quelques barques ; sur la rive, des docks vides et des quais déserts. Néanmoins il faut convenir, quelle que soit la fortune réservée à l'entreprise, que cette terre ouverte sur deux espaces de mer dut naturellement inspirer à l'esprit humain le désir invincible de renverser une barrière si faible.

III

Tout autre est la configuration générale du golfe d'Argos dont la partie supérieure est repliée semblable à une corne émoussée. De la plage noyée de Nauplie où le flot vient s'épandre, on n'aperçoit pas l'ouverture de la mer, cachée par le rocher de Palamède. Vous ne voyez qu'un lac enserré de hautes montagnes qui se prolongent au nord pour limiter exactement la plaine. Tandis que tout révèle à l'Isthme un lieu de passage aux accès largement dégagés, nous trouvons ici un bassin fermé qui

Digitized by Google

eut son échelle à Nauplie, domaine exclusif de métropoles puissantes.

Argos fut la première. Antérieure à Mycènes et à Tyrinthe qui la supplantèrent un instant, elle leur survécut, affermit sa domination sur le pays auquel elle donna son nom et, rivale de Sparte dans le Péloponèse, elle lui tint tête jusqu'au moment où, pour la Grèce entière, l'indépendance succomba.

Aux splendeurs, aux luttes d'autrefois a succédé le travail paisible des cultures qui donnent aujourd'hui à cette grande bourgade une physionomie toute rurale. Les routes, dont la chaussée empiète sur les champs, parcourent la plaine, franchissent à gué le lit à demi desséché des rivières, où s'étale, entre de minces filets d'eau, une nappe de cailloux roulés. Les héritages clôturés de briques crues ou de gros blocs de pisé ; les jardins, les murs blanchis à la chaux ; puis les maisons aux toits plats qui s'espacent au milieu de figuiers, d'oliviers et de cyprès, entourent la ville, elle-même entremêlée de plantations et de terres cultivées ou fleuries. Les rues, larges et droites, se prolongent bordées de constructions légères. Les habitations ont pour façade de modestes échoppes : les auvents de bois relevés découvrent l'intérieur tout primitif où le boutiquier abrite sa famille, vit et fait le négoce.

Les indigènes sont de loisir ; ils regardent, discourent, s'assemblent au seuil des cafés. La place principale, où certains péristyles roses affectent des airs de résidences notables, est égayée par l'architecture du campanile dont le marbre blanc étage ses billes et ses membrures sculptées à jour comme un hochet d'ivoire. Quelques

Digitized by Google

ruines romaines, les murailles de thermes méconnaissables, débris où s'amoncellent les pierres et foisonnent les broussailles ; ailleurs des vestiges de sculptures funéraires ne donnent qu'une idée bien affaiblie d'Argos aux jours lointains de son hégémonie.

Seul le théâtre a conservé sa grandeur antique. L'hémicycle très haut paraît étroit et d'un rayon proportionnellement plus court que ceux d'Athènes ou d'Épidaure. Du faîte des gradins taillés dans le roc on aperçoit en face, sur l'autre versant de la vallée, les terrasses aux substructions pélasgiques qui soutenaient le sanctuaire national d'Héra, la protectrice d'Argos ; on y voyait la statue chryséléphantine de la déesse, chef-d'œuvre de Polyclète.

Nauplie, au contraire, quoique moins peuplée, a bien l'aspect d'une vieille cité, avec ses remparts, son port, ses forteresses étagées. Dès la porte massive et la muraille couronnée d'un lourd bandeau, les cartouches sculptés où se détache en relief le lion de Venise, rappellent tout à coup les jours de la conquête franque et cette civilisation occidentale implantée durant plusieurs siècles dans le sol byzantin.

Quelle impression singulière, subitement attachante, de relever sur cette terre et parmi les traditions de l'antiquité classique, la trace des compagnons de Villehardouin. Par une alliance inattendue, mais que rend presque harmonieuse et naturelle à notre esprit un commun caractère de vigueur et d'héroïsme, l'Hellade païenne s'est prêtée à la désignation des baronnies féodales et les princes du XIII^e^ siècle ont inscrit sur leurs diplômes gothiques des noms empruntés aux vieux dy-

Digitized by Google

nastes d'Achaïe ou d'Argos. Les blocs mégalithiques entassés par les Pélasges servent de soubassements aux donjons des Brienne et des Champlitte. Au sommet des collines où flotte le mirage charmant des déités arcadiennes, des hommes bardés de fer déploient sur des bannières les emblèmes de leurs prouesses, gravent sur les écussons de marbre les devises de la fidélité et de l'honneur. Dans chaque province, la plaine étroite est commandée par un château fort. Le Pamisos, l'Alphée, l'Eurotas mêlent dans leurs ondes au reflet des lauriers roses des profils étranges de machicoulis, de meurtrières, de poternes ogivales. Alors se dressent les courtines crénelées de Karytène, de Larissa, de Patras, les remparts de Mistra, de Modon, de Calamata. Du Caire à Byzance, de Jérusalem à Corfou, tous les rivages d'Anatolie, d'Afrique, de Romanie subissent une métamorphose ; ils reçoivent l'empreinte non encore effacée de notre moyen âge et de l'Europe féodale.

Dans ces échelles où les escadres vénitiennes et génoises débarquent leurs trafiquants et nos chevaliers, commence, à dater de la première croisade pour ne plus s'interrompre, un courant d'idées et de mœurs, d'aspirations pieuses et de négoce actif. Sur tout le monde levantin qui va naître à une forme originale de civilisation planent de grandes figures, les initiatrices de toutes ces gloires et de cette fortune. Noms tout prêts pour l'épopée ; Godefroy de Bouillon, l'ancêtre, venu de la Basse-Lorraine, les Baudoin, les Bohémond, les Tancrède. A Constantinople, un comte de Flandre crée un empire franc. Athènes, la Morée sont les fiefs de soldats venus de Champagne, de Franche-

Digitized by Google

Comté, de Bourgogne. A Chypre, le royaume français des Lusignan résiste trois cents ans aux entreprises des Ottomans. A Rhodes, Pierre d'Aubusson repousse Mahomet II et Villiers de l'Isle-Adam ne livre à Soliman ses remparts à demi renversés qu'après avoir anéanti plus de bataillons turcs qu'il n'avait de chevaliers rangés autour de lui, et forcé l'admiration de son magnanime ennemi.

Certes, si les plus nobles d'entre eux ont manqué le but surhumain qu'ils s'étaient proposé, leur œuvre à tous ne fut point vaine. Elle produisit des effets séculaires, qui durent encore, et nous constituent un patrimoine envié de suprématie intellectuelle et morale. Au nom romain, les chevaliers du XIII^e^ siècle ont substitué le nom de la France et, pour les populations du Levant, les institutions militaires ou législatives, les mœurs, les armes, la puissance et la civilisation de l'Occident furent celles de la nation franque. Longtemps les chrétientés d'Orient tinrent leurs yeux fixés vers le royaume de France comme sur un protecteur naturel, redouté de leurs maîtres. Les ambassadeurs de François I^er^ et de Louis XIV savaient se faire entendre des sultans de Stamboul ; les fières déclarations de saint Louis, de Henri IV, de la Convention même, affirmant cette prépondérance, avaient un écho jusqu'au fond de Liban. Aux heures d'oppression et d'angoisse comme aux jours de l'insurrection et de la délivrance, ces races virent encore à leurs côtés les soldats de la France. Les prouesses de Fabvier et de ses philhellènes, la campagne de Morée conduite par le général Maison, l'expédition de Syrie sont les plus récentes étapes de cette carrière déjà si longue.

Digitized by Google

Mais que d'écoles, de missions, d'établissements hospitaliers, multipliés au cours de ce siècle, enseignent, abritent, guérissent ou consolent sous le pavillon tricolore ! Pourquoi faut-il que l'abandon de l'Égypte, régénérée par la France, où nos industriels et nos négociants ont créé tant de richesses, ait déconcerté soudain toute cette clientèle confiante et dévouée ? Une détestable politique de défaillance, plus funeste que maintes batailles perdues, a certainement amoindri désormais nos moyens d'action. A peine heureusement a-t-elle affaibli l'éclat du passé glorieux contre lequel ne peuvent prévaloir les intrigues diplomatiques. Seul serait capable de l'obscurcir, ce qu'à Dieu ne plaise, le désaveu de cette haute et noble mission par ceux mêmes qui, pour être fidèles à la tradition nationale, la doivent poursuivre et soutenir de leurs subsides, de leur vigilance et de leur énergie.

Tel est assurément l'héritage que nous ont légué non seulement les premiers héros des croisades, mais, après eux, cette armée confuse, aux visées moins désintéressées, qui se répandit, guidée par les vieux portulans, sur les côtes levantines, occupa l'Archipel, bâtit ses forteresses au tournant des détroits et des défilés de montagnes. Elle établit ses comptoirs aux échelles du Levant et vécut sous le régime des Capitulations groupée autour de ses consuls, dont la juridiction, étendue peu à peu, devint même pour les sujets des États européens nos plus ardents rivaux, une magistrature supérieure et tutélaire.

On a la vision de toute cette histoire, lorsqu'on s'arrête surpris devant les murailles blasonnées aux noms de France, sous les créneaux échancrés à queue d'aronde

Digitized by Google

qui rappellent les emblèmes des rivalités italiennes. Ce sont les fleurs de lys sculptées au couvent de Daphni sur les sarcophages des sires de la Roche, ducs d'Athènes. Elles se retrouvent encore à Calamata, dans le tympan des portes basses; à Mistra, en vue de Sparte, la ville forte des Villehardouin, aujourd'hui déserte comme les Baux de Provence, encombrée de broussailles, avec ses voûtes gothiques, ses églises effondrées, ses vieux logis seigneuriaux ouverts aux vents du ciel. Puis à Rhodes la rue si vantée des Chevaliers, à demi renversée maintenant par les tremblements de terre, et les maisons inhabitées dont les arceaux, les fenêtres cintrées, les encorbellements gothiques sont illustrés de vieilles devises et d'armoiries de marbre. Ce sont les tours féodales des anciens châteaux francs qui, des Thermopyles au Taygète, hérissent les rochers de Locride ou d'Arcadie et tels que ce donjon qui sur l'acropole d'Athènes, il y a vingt ans encore, écrasait les Propylées.

Nauplie, enfin, la ville vénitienne, presse entre ses remparts et la mer le réseau de ses rues étroites; elle aligne ses casernes sur la plate-forme de la citadelle crénelée, et garde son bourreau dans la forteresse démantelée, jetée comme un récif au milieu du port. Le soir, la foule assiège les petites boutiques rangées le long des façades, les auvents redressés. Des falots clignotants projettent sur les étalages leurs incertaines lueurs rouges. A l'angle de la place, des torches de résine brûlent à la porte du théâtre, tandis qu'au sommet du rocher, les casernes et les prisons font briller les files régulières de leurs petites fenêtres.

Les sonneries de la retraite prolongent leurs notes

Digitized by Google

moroses. Après le couvre-feu, tout s'éteint, et, dans la nuit, le sommeil est interrompu presque à chaque heure par les cris des gardiens ; appels lugubres, gutturaux, interminables, pareils aux miaulements de chats féroces, terminés en une modulation grave qui sombre, se traîne et décline pour être reprise aussitôt par une clameur nouvelle : c'est la réponse aiguë, lamentable d'une autre sentinelle qui veille plus loin sur le mur de ronde.

Dès la première aube, les clairons recommencent leur mélopée lente et plaintive, à laquelle succède la voix glapissante des laitières, plus déguenillées que les fellahines du Caire. Elles circulent rapides, portant leurs outres de peau et avertissent leur clientèle d'un mot nettement articulé, lancé d'un ton bref et sec : « Γάλα, γάλα. » En levant les regards vers les murailles qui dominent la grande place, je vois des prisonniers, le visage appliqué contre les barreaux, s'entretenir familièrement et rire avec les passants sous l'œil indulgent des factionnaires.

Assurément, à considérer la population si nombreuse renfermée dans cette enceinte, le va-et-vient, incessant ici comme à Athènes, de malfaiteurs emmenés par des soldats, nous devons estimer que l'État exerce avec une active énergie son devoir de défense sociale. Car autrement, si, malgré ce zèle, la surveillance et la répression n'allaient encore pas de pair avec la criminalité, il en faudrait tirer les conclusions les plus inquiétantes sur la situation morale des Hellènes.

En ce moment, il y a là, nous dit-on, trois condamnés à mort. J'aime à croire qu'outre les criminels et les délinquants, nous compterions sans doute parmi ces détenus bon nombre de contribuables récalcitrants,

Digitized by Google

de réfractaires, de simples maraudeurs, dépourvus de prétentions ambitieuses à la chronique judiciaire des journaux athéniens. Cependant, au sommet du rocher Palamède, lorsqu'on traverse les défenses extérieures des forts qui en occupent les pointes et les terrasses escarpées, on aperçoit, au seuil de bâtiments enfoncés en contre-bas, se promenant dans les préaux, confondus pêle-mêle, des prisonniers de tout âge et de tout costume, que l'on nous dit encore être des meurtriers et des voleurs.

Et je me rappelle ce Fra Diavolo en espadrilles, à la veste bariolée, coiffé d'un foulard rouge surmonté du chapeau à larges bords, que je voyais, il y a vingt ans, gardé par des carabiniers à la gare de Grosseto, comme pour l'édification des voyageurs. Et à Caserte, toute une bande, ils étaient bien soixante, tenue en respect par deux compagnies de fantassins. Encore ne peut-on dire que la Grèce soit même arrivée au point de développement où les populations italiennes étaient parvenues à cette époque éloignée déjà.

Du fond de la fosse où ils sont enfermés comme des fauves, les détenus du fort Palamède, tout agités par l'exubérance méridionale, adressent des gestes multipliés d'intelligence, de bravade moqueuse, de sollicitation aux promeneurs qui apparaissent un instant à leurs yeux au faîte de la muraille tels qu'un fantôme de liberté. Au moyen d'une sorte de bourse emmanchée d'une longue perche, ils tendent des objets de bois ou d'os qu'ils ont travaillés pour se procurer en échange quelque menue monnaie.

Parmi tous ces indigènes des différents cantons de

Digitized by Google

la province, je ne remarque point le type d'une race déterminée, pas plus qu'on ne le peut d'ailleurs si l'on observe les physionomies des paysans, des marins, des soldats ou des citadins de cette région. En cheminant à travers la fertile plaine d'Argos, vous croiserez des hommes à la taille élancée, au visage olivâtre, osseux, nettement accentué; d'autres sont trapus, ils ont la mâchoire épaisse et les pommettes saillantes sous une chevelure rousse embroussaillée. Tel enfin s'avance lourdement, gros, noir de cheveux, les traits bouffis. Vous vous figurez ainsi tour à tour l'Albanais et le Slave, le Bulgare, le Turc, l'homme blond du Nord, qui tous sont venus jadis mélanger dans la race antique le sang des envahisseurs. Toutefois ce peuple a généralement une mine assez farouche; s'il est, dans la ville, serviable, parfois obséquieux, l'habitant des campagnes vous semble encore presque sauvage. Mais, à la différence des femmes vouées à de pénibles travaux, ils ont pour la plupart un costume fort propre, élégant même chez quelques-uns : les jambières étroitement serrées et débordant sur la chaussure rouge au bec retroussé; une large ceinture de cuir avec poches et cartouchières; la veste soutachée recouverte d'un grand manteau à capuchon, ajusté à la taille et garni de longues franges en laine frisée. Des fustanelles plissées pointent en avant comme la calasiris des dieux égyptiens peints à Philé sur les murs du temple d'Isis. Beaucoup de ces passants vont le chapelet au poing ainsi que les Arabes; de même, vous songez aux mollahs et aux derviches, à l'aspect des popes, des caloyers en longue robe noire, la toque enfoncée sur les cheveux répandus autour des épaules, la barbe noire étalée, né-

Digitized by Google

gligée trop souvent, ou bien encore tressée comme celle des anciens Assyriens.

Population qui vous donne le spectacle d'une sorte de Babel incohérente, où l'Afrique, l'Asie, l'Europe sont en contact : où le marin des îles, aux larges braies, semble, par une illusion bizarre, coudoyer le highlander descendu de ces montagnes rangées autour de la plaine d'Argos, mamelonnées, variées de coupes pittoresques et de pics sauvages, neigeuses comme les Grampians d'Écosse.

On gravit, entre les aloès et les cactus qui tordent leurs raquettes épineuses, les escaliers étageant les sentiers abrupts; on traverse les cours intérieures où çà et là gisent les bronzes verdis des vieux canons vénitiens. Du haut de la citadelle Palamède, tout ce paysage circulaire est disposé sous vos yeux; les belles campagnes unies que traversent l'Inachos et le Charadros aux lits dispersés et pierreux; les plages où, dans les eaux stagnantes, s'élaborent les miasmes paludéens; en face, de l'autre côté de la baie, le marais de Lerne, l'hydre aux têtes renaissantes. Sous le Parthénios aux cimes blanches jaillit l'Érasinos, dont le cours souterrain vient, dit-on, de Stymphale. Au pied de Larissa, on reconnaît la coupole évidée du clocher d'Argos; puis le fond de ce bassin avec les pointes hérissées de Mycènes, le sommet chauve du mont Phouka, aplani comme une table, et le Cyllène couvert de neiges.

Tout près de Nauplie, le monticule de Tyrinthe, les faubourgs escarpés qui s'adossent contre la forteresse; la transparence foncée des eaux bleues où plongent à pic les flancs verticaux de la citadelle inférieure; sur l'es-

Digitized by Google

planade herbeuse, l'arsenal et les piles de boulets symétriquement entassés. Sous l'autre revers, les rues parallèles relient les deux places plantées de platanes. Sur l'une s'ouvre la façade de Saint-Spiridion, l'église cathédrale avec son campanile de marbre ajouré ; autour de la seconde, les hôtels, les casernes et l'ancien palais du gouvernement provisoire, presque une masure. Sur les quais s'alignent de petites maisons badigeonnées de rouge, de jaune, de blanc ; d'ici l'on est frappé de l'apparence délabrée et vraiment misérable de cette ville.

Dans le port, je compte quatre navires à voiles, un petit vapeur ; quelques barques de pêche ou de cabotage, prêtes au départ, tendent leurs longues toiles triangulaires, vivement colorées d'orange ou de safran. Le chemin de fer bute contre le rempart et s'arrête au long d'une lagune. Il suffirait d'abattre quelques mètres de muraille, de traverser un espace vide, terrain militaire il est vrai, mais où l'on n'aurait qu'à poser les rails pour que les trains vinssent se ranger sur la mer, relier la gare au port et rendre facile le transbordement des marchandises entre les vaisseaux et les wagons. Ce travail si simple, si peu coûteux, est encore à faire, et Nauplie passe pour l'un des premiers ports du royaume, pour le troisième peut-être.

IV

A Patras, au contraire, on devinerait tout d'abord, à des signes certains de progrès rapides, l'une des grandes entrées de la Grèce. La ville est placée au seuil de la

Digitized by Google

petite Méditerranée hellénique qui, de la mer Ionienne, pénètre dans ce bassin de montagnes dominées par le Parnasse. Tandis que la côte de Morée, à peine sinueuse, suit, à partir de Corinthe jusqu'en vue de Lépante, la chaîne d'Achaïe, des baies profondes se découpent et se divisent en criques rocheuses au pied du Cithéron et de l'Hélicon. Amphissa, sous le Parnasse, a son échelle au fond d'un golfe, puis à Galaxidi, dont les falaises rougeâtres avancent sur les flots. Mais c'est à la hauteur de la rive méridionale que l'Isthme, en face du détroit de Lépante, ouvre son libre espace vers Syra, Smyrne et l'Orient, si bien que l'activité s'est principalement portée sur la côte du Péloponèse. Le chemin de fer traverse l'Achaïe, et Patras a profité de ce transit toujours plus animé avec Trieste et Brindisi.

D'autre part, comme les ramifications de l'Acro-Corinthe, du Cyllène, de l'Érymanthe ferment tout accès facile vers l'Arcadie, les petits ports échelonnés sur ce littoral ne font guère que desservir un commerce local et recevoir les récoltes des vignes et des oliviers plantés au long de ces versants fertiles. La plaine, couverte de cultures, est toute pimpante sous la floraison des pêchers. La cime aiguë des cyprès mêle sa forme rigide et sombre à la parure blanche des arbres fruitiers, à la verdure pâle des oliviers d'un port élégant et souple. Parfois un cours d'eau s'échappe des gorges rapprochées; il sillonne et rafraîchit ces campagnes auxquelles sourient les eaux bleues du golfe sous le Parnasse tout éblouissant de neige.

On franchit ainsi l'Asopos qui vient de Phlionte, près de Némée; il passe à Sicyone dont on voit le théâtre et

Digitized by Google

le stade creusés au flanc du coteau : c'était la patrie de Lysippe, ce dernier venu et le plus illustre d'une école de sculpture, la première sans doute de l'Hellade continentale. La plaine se resserre aux confins de l'Achaïe. Là coule une petite rivière où fut la marine de l'antique Pellène. Bientôt les côtes s'infléchissent autour d'une cime pyramidale et le Krathis, qui roule les eaux du Styx, pousse devant lui les alluvions d'Akrata.

A Diakophto, un torrent s'échappe par une déchirure effrayante de la montagne. Les rochers sont rompus verticalement, brisés en arrachements taillades ensuite comme par les coups de hache qu'aurait assénés un Titan furieux : apparition, au travers de ces parois un instant entr'ouvertes, de la nature sauvage que recèlent les régions tourmentées du Khelmos. Combien douces à l'homme vous semblent un peu plus loin les eaux limpides qui coulent à flots des larges fontaines d'Ægion ! La ville étage de chaque côté et sur la colline ses maisons et ses terrasses ombragées de grands arbres. Dans la baie aux molles inflexions, les caïques balancent leurs voilures pointues et fendent l'onde de leurs proues relevées où, sur le bordage de quelques-uns, luisent étrangement deux yeux peints de couleurs éclatantes.

Sur la rive d'Étolie, les vieilles murailles crénelées de Lépante vont en escaladant rejoindre au sommet le massif de la forteresse. Les deux châteaux de Roumélie et de Morée s'avancent l'un vers l'autre pour fermer l'entrée du golfe. Subitement les côtes s'éloignent, se replient encore pour former le bassin de Patras ; mais elles s'écartent de nouveau, elles fuient en élargissant les horizons sur la mer Ionienne. On voit glisser doucement

Digitized by Google

sous la brise les bâtiments cabotiers qui peuplent les eaux orientales : les tartanes, reconnaissables à leur grand mât pourvu d'une antenne gigantesque ; les sacolèves dont le profil dessine le croissant ; les chebecs aux voiles triangulaires qui se gonflent sous la vergue recourbée comme un sabre ottoman ; d'autres barques encore, qui déploient leurs toiles blanches et rousses à la coupe levantine. Elles s'empressent en tous sens, s'éloignent ou s'approchent du grand môle signalant le port de Patras.

Au large et dans la rade même sont mouillés les paquebots à vapeur, les navires de long cours. Les quais spacieux sont encombrés d'une foule affairée et de marchandises entassées. Négociants et marins discutent en plein air, assis aux tables des cafés. Entre les façades des magasins et des hôtels, les rues s'ouvrent en lignes droites et développent sur la plaine leurs rangées d'arcades, entrecoupées de grandes places régulières. Au-dessus des deux grosses tours de l'église métropolitaine, la forteresse vénitienne commande la ville, du haut de ses courtines épaisses bâties sur l'acropole primitive. Ici, comme au Pirée, on a le spectacle du travail et de la vie modernes. L'activité qui, aux temps antiques, faisait face à l'Orient et tendait vers ses pays d'origine, la Phénicie, l'Égypte, s'est à présent tournée vers l'Europe d'où viennent désormais à la Grèce les exemples et les œuvres de civilisation.

Si nous poursuivons notre chemin sur ce littoral que, l'an passé, nous longions de la haute mer, un pays d'une physionomie nouvelle encore se prolongera devant nous jusqu'à Pyrgos et Olympie. Plus de rives découpées, de

Digitized by Google

golfes profondément enfoncés dans les terres, mais une série de plateaux largement ouverts entre les plages et la montagne. Aux premières heures matinales, les perspectives marines, la silhouette dentelée de Zante, les masses plus confuses de Céphalonie, baignent dans un lavis lumineux de lapis et de lilas pâle. Au-dessus de Missolonghi et de l'Achéloüs, les dômes du mont Zygos sont enveloppés d'une brume diaphane et, vers le Péloponèse, les terrasses superposées des premières hauteurs accentuent en s'élevant les aspérités de leurs sommets. Au delà, se détachent, couvertes de neige, les cimes de l'Érymanthe, la pyramide blanche du Clitor et tout le chaos des montagnes de Kalavryta.

Devant nous s'étend un pays enrichi de cultures variées; les terres arables alternent avec les vignes dont, à perte de vue, chaque cep est butté soigneusement. De gros oliviers à l'opulente frondaison; des vergers de citronniers et d'orangers; puis des pêchers, des amandiers en pleines fleurs. La campagne est animée de maisons de briques ou de moellons, propres et bien entretenues. Quand la contrée monte, le sol moins fertile se cache au loin sous une magnifique forêt de chênes. A mesure que l'on avance, les aspects deviennent plus agrestes. Les arbres s'espacent sur des champs semés de larges fougères, de bruyères, d'asphodèles. D'une touffe de feuilles drues et vertes se dresse la haute hampe où s'étagent les corolles légères d'un mauve rosé. A voir cette inflorescence au port si fier, aux douces nuances, je ne puis aisément comprendre que l'on ait fait de l'asphodèle l'emblème des prairies funèbres. Mais nous prêtons sans doute aux poètes antiques nos impressions d'une mélan-

Digitized by Google

colie trop délicate. S'ils répandaient cette plante sur les sentiers de l'Hadès, n'était-ce pas simplement qu'ils la trouvaient peuplant tout autour d'eux les coteaux de la Grèce ?

Les troncs de ces chênes superbes attestent par maintes blessures des épreuves séculaires. Trapus, noueux, étreignant la terre, ils supportent leurs ramures puissantes qui se tendent, se tordent, défient l'homme et la tempête en dépit des mutilations que leur ont fait subir l'orage, le feu ou la hache. Certains, qui ont succombé, dressent toujours leurs squelettes noircis. Entre les branches voltigent des huppes et des geais. Les pics martèlent l'écorce à coups secs et précipités. Au-dessus des feuillées planent de petits oiseaux de proie au plumage fauve, au bec court et recourbé. Des ruisseaux glissent paresseux le long de berges profondément encaissées sous les lauriers toujours verts; saignées par où s'écoulent les eaux des marais et des tourbières. A travers la futaie, des chevaux effarouchés galopent en liberté ; des troupeaux de moutons s'espacent, sous la garde des bergers armés de longues houlettes, enveloppés dans leurs houppelandes fourrées.

Au sortir de la région forestière, quand on a franchi le Pénée aux eaux vertes, les horizons champêtres reparaissent. Dans les vignes sont disposés çà et là des échafauds de bois destinés à écarter les oiseaux pillards ; les chemins sont bordés d'aloès charnus qui entre-croisent leurs glaives barbelés et défendent l'accès des champs. Sur les jachères s'épanouit tout un monde d'anémones et de fleurs innombrables, diaprées de nuances vives et charmantes à l'œil sous la douce lumière du soleil.

Digitized by Google

Parfois, dans la plaine ou dominant les maisons basses de quelque bourgade, se dressent l'abside d'un sanctuaire gothique, les arcades ogivales d'un monastère édifié par les chevaliers francs. Et, contrastant avec ces souvenirs, des mendiants aux types presque arabes roulent entre leurs doigts les grains du chapelet; des caloyers en robe bleue, les tresses de leur chevelure noire repliées sous la toque, suivent d'un regard indolent le défilé des paysans qui reviennent de leur travail rustique. Aux tintements des clochettes que les troupeaux font résonner, se mêlent les chants des femmes; au long des sentiers éclatent les couleurs des robes et des tabliers teintés de ponceau et de carmin.

Des groupes de miliciens, sorte d'armatoles auxquels est confiée la garde de la montagne, quittent notre route pour entrer dans le haut pays. Ils ont un port tout martial sous leur uniforme pittoresque, avec le petit fez incliné sur le front, les cheveux crépus flottant derrière la nuque, les cnémides blanches sous la fustanelle, fixées par des galons bleus, les tsarouks rouges à semelles plates balançant la houpette de laine à l'extrémité de la pointe recourbée. L'un d'eux, jeune homme bien découplé, la mine alerte, l'œil vif et le nez à la roxelane, cherche à nous questionner sur nos impressions de voyage; il s'informe, auprès de notre guide, de la dépense nécessaire quand on vient de si loin pour voir l'Hermès de Praxitèle. Et, sur la réponse très hypothétique dont le drogman l'éblouit, le brave palikare s'exclame : il part d'un rire homérique d'admiration en affirmant qu'avec cet argent il ne se dérangerait pas pour si peu.

Disons néanmoins que les mêmes paysans se soule-

Digitized by Google

vèrent, il y a quelques années, à la nouvelle que l'État allait transporter à Athènes les sculptures exhumées de l'Altis. Au nombre de sept à huit cents, armés de pistolets et de vieux fusils, ils accoururent et se mirent en insurrection pour s'opposer au départ des objets d'art qu'ils considéraient comme la propriété de leur province. Non certes qu'ils fussent ébranlés ainsi par des considérations d'ordre esthétique, mais ombrageux à l'excès dans leur amour-propre local, et sensibles en outre aux profits qu'ils attendaient des voyageurs attirés chez eux par les collections d'Olympie.

A ce terme des belles campagnes de l'Élide, l'ancien territoire sacré, la petite capitale de la région, Pyrgos répand en amphithéâtre sur le coteau ses maisons neuves aux façades peintes. Du sommet de la colline on aperçoit le cours de l'Alphée, les lagunes du littoral, ensuite, au delà des fonds tourbeux, de riants vergers et les vignes suspendues aux premières pentes.

Après le crépuscule qui projette sur les montagnes une teinte orangée, bientôt vermeille, puis assombrie en pourpre ardente, l'obscurité tombe et, dans la nuit, nous entendons, comme à Nauplie, retentir jusqu'à l'heure du réveil les ululations étranges des gardiens de prison.

V

Quand on a visité les alentours immédiats d'Athènes, on veut contenter son désir de franchir le cercle des montagnes qui séparent des autres régions de l'Attique

Digitized by Google

cette plaine exactement close par l'Ægaleos, le Parnès, le Pentélique et l'Hymette.

Le Parnès opposait aux envahisseurs ses masses escarpées et rocheuses; la citadelle de Philé protégeait la gorge sauvage où s'engageait le chemin de Béotie. Par Décélie on gagnait la vallée de l'Asopos et l'Eubée au détroit de Chalcis. C'est là que doit passer, une fois surmontées les épreuves financières, la voie ferrée qui reliera la Grèce septentrionale au Péloponèse.

Le Pentélique élève son rempart de marbre entre les vallons ombreux de Képhissia, arrosés de sources précieuses, asile de repos et de fraîcheur pour les Athéniens aux jours brûlants de l'été, et l'hémicycle irrégulier de contreforts, de marais et de bois de pins, d'où s'allongent, vers la plage creusée entre deux promontoires, les champs glorieux de Marathon.

Deux ou trois tertres isolés dans la plaine, semblables à ceux d'Ilion, quelques ruines méconnaissables, un ruisseau qui serpente à demi desséché parmi les roseaux et les lauriers; les cyprès, les lentisques, les oliviers épars le long des versants, conservent le souvenir et presque la trace des épisodes de la bataille. Les Athéniens étaient appuyés contre les montagnes et s'étendaient sur une ligne à peu près parallèle au rivage. Ils abattirent les arbres dont les souches ont repoussé, pour briser l'effort des cavaliers ennemis. Puis, emportés par un élan que rendaient furieux le désespoir et le patriotisme, bondissant sur les pentes rapides, ils assaillirent l'armée perse dont ils enfoncèrent les deux ailes. Les barbares, étonnés par cette tactique inattendue, cédèrent au choc de la course héroïque. Refoulés entre la plage

Digitized by Google

et les fondrières, dispersés et rompus, les uns furent massacrés, les autres prirent la fuite vers leurs vaisseaux et s'embarquèrent, dans l'espoir, bientôt déçu, d'aller, en doublant Sunion, surprendre Athènes sans défenseurs.

Si nous traversons l'Ægaleos, nous trouverons à Éleusis les vestiges des sanctuaires et du culte mystérieux de Déméter. La route de voiture suit, entre Colone et Salamine, le parcours de l'antique Voie Sacrée. Elle nous fait revoir ces beaux jardins ombragés de mûriers, de figuiers, dont les feuillages tour à tour amples ou délicats font valoir la frondaison lustrée des orangers et, plus loin, la futaie pâle du bois d'oliviers.

Quand on a dépassé les dernières ondulations de la plaine, les pentes rocheuses de la montagne soulèvent peu à peu leurs tranches rougeâtres qui entrecoupent de ressauts brusques les halliers de lentisques, de pins, de chênes verts, de genévriers. L'air pur vibre sous le soleil et les landes fleuries d'anémones, d'asphodèles, de bruyères, dégagent, entre les versants arides où la chaleur rayonne, la senteur aromatique des plantes sauvages.

Dans un repli de l'agreste défilé, un enclos en ruines renferme le monastère de Daphni. Des pans entiers de la haute courtine se sont abattus, entraînant le chemin de ronde et la fragile muraille des tours. L'intérieur du couvent présente le même aspect de délabrement. Les galeries du cloître sont transformées en étables. L'église était fortifiée de créneaux qui couronnent les cintres trilobés des fenêtres. Dans la maçonnerie byzantine on voit encastrés des fragments antiques de chapiteaux et de

Digitized by Google

colonnes. Plâtras et débris encombrent la nef dévastée et, sous la coupole surbaissée, les mosaïques sont encore enfumées, souillées de suie et trouées par les balles turques. Des restaurations récentes ont seulement dégagé en partie la figure aux yeux fixes d'un Christ colossal; elle se détache sur le fond d'or, entourée des apôtres et des prophètes.

Au sortir de ces voûtes humides, on aime à retrouver la lumière du grand jour, l'éclat sec et fauve des roches et, sous le ciel bleu, la verdure des lentisques. Les roues des chars antiques ont creusé la Voie Sacrée de leurs ornières visibles encore ; incrustés dans les parois calcaires, les ex-voto des pèlerins annoncent de près les ruines d'un sanctuaire d'Aphrodite. Puis, au détour du vallon encaissé, c'est la surprise d'un horizon nouveau. La baie d'Éleusis déploie ses eaux étincelantes, semées d'îlots, entre les pentes veloutées de Salamine et la bordure blanche d'écume et de grève, de lagunes endiguées, qui trace la courbe du rivage.

Dans le demi-cercle de ces montagnes, dont la distance, les brusques accidents ou les contours ondoyants diversifient les teintes, vigoureuses aux premiers plans, adoucies et délicieusement fondues sur les sommets éloignés, s'étendent les guérets jaunâtres que, le premier, ensemença Triptolème. Au pied de la colline isolée qui supportait l'Acropole, on reconnaît l'esplanade des monuments consacrés aux cultes éleusiniens. Les maisons de la bourgade moderne, les échoppes, les cafés aux auvents de feuillages, remplissent une partie de l'enceinte. Les soubassements dégagés, les tronçons de colonne restés debout, tous ces débris, enfouis récemment

Digitized by Google

encore, n'ont pu recevoir du soleil cette chaude patine qui dore les temples de Thésée ou d'Athéna.

A la suite des Propylées de marbre que les Romains ont construits, la salle des Mystères présente une disposition très particulière qui démontre une fois de plus combien les architectes hellènes savaient varier le modèle et l'aspect de leurs édifices. Nous trouvons ici non pas un temple, mais un large espace couvert, dont le toit était soutenu par des rangées de colonnes également réparties sur toute l'aire du monument. Au pourtour sont disposés des gradins appuyés contre les murs ou taillés dans le rocher. Là prenaient place les nombreux affiliés, spectateurs des cérémonies secrètes et symboliques. Pour assurer le libre passage de cette foule, des portes s'ouvraient de chaque côté et sous le péristyle qui décorait la façade.

Dans l'enceinte plusieurs fois agrandie, et pendant des siècles, les pieux adeptes vinrent, aux jours marqués, subir les épreuves qui les préparaient à la révélation des mystères. L'apparition, réglée par le hiérophante, d'images terribles ou joyeuses, offrait successivement à leurs yeux les emblèmes de la mort et de la vie, de l'engourdissement périodique et du réveil de la nature. La légende de Déméter, l'Isis grecque, les pérégrinations dans l'Hadès et le retour à la lumière de la déesse qui féconde les campagnes, ce drame allégorique figurait sans doute pour les néophytes, outre le récit populaire de Koré ravie, six mois durant, dans les régions ténébreuses, l'œuvre permanente des forces élémentaires qui élaborent sous les frimas la germination du grain confié au sillon, qui verdissent les jeunes tiges

Digitized by Google

au renouveau, font épanouir les fleurs et jaunir les moissons. Leur travail annuel accompli, les énergies occultes préparent les éclosions de la saison prochaine. On montrait dans ce retour alternatif le tableau des destinées humaines, la série des générations qui passent, se poussent et se remplacent.

Enfin, aux initiés, on révélait la portée ésotérique des mystères, non plus l'évolution du monde physique, mais la loi proposée à l'âme pour son développement moral; les fatigues, les dangers et les fautes de la vie terrestre; puis, au delà du tombeau, les épreuves de la vie expiatoire, qui préludent à la vision bienheureuse des vérités éternelles.

Mais il arriva des rites cachés d'Éleusis, ce que préparent infailliblement les prétentions des sectes qui s'enferment. Cette symbolique primitivement dérobée aux profanes, mais dont l'esprit et sans doute la sincérité s'effaçaient, alla multipliant les pratiques puériles. A la conception d'une idée religieuse supérieure à la tradition vulgaire, succédèrent les superstitions ridicules et, comme conséquence, le mépris de mystères décevants et l'oubli de la doctrine élevée qu'ils contenaient d'abord. Le mot sacré que les Eumolpides avaient un instant bégayé, et dont la signification leur échappait, fut redit aux auditeurs de Platon et recueilli plus tard par les disciples d'une foi nouvelle.

Du haut de la colline on saisit l'ensemble des ruines, les grands escaliers latéraux qui montent à l'Acropole, le théâtre, les citernes béantes; en face, Salamine et la perspective du détroit où les Grecs manœuvrèrent avant d'engager la bataille contre la flotte de Xercès. Le Co-

Digitized by Google

rydalle aux croupes onduleuses, les escarpements crevassés du Parnès et la gorge de Philé que bordent les premiers contreforts du Cithéron, toutes les montagnes se succèdent dans un ordre pittoresque, des flancs arides de l'Hélicon, revêtus d'une gaze violette, aux sombres Géraniens boisés de pins.

Des femmes d'Éleusis viennent errer sur le plateau et dans les ruines, désireuses de montrer leur riche costume que la plume et le pinceau ont souvent détaillé. Car c'est en Grèce le seul moment où j'ai ressenti l'impression, peut-être inexacte, d'un artifice de commande dans l'ajustement. Et pourtant le voile aux couleurs voyantes est bien élégamment jeté autour de la tête; la veste brodée qui s'ouvre sur une guimpe plissée donne à la taille une grâce légère qu'ennoblit l'ampleur du manteau de drap épais orné de galons noirs.

Au retour, nous admirons, en descendant l'Ægaleos, le magnifique développement de la plaine et des montagnes qui environnent Athènes. De ce point de vue, il est vrai, l'Acropole ne présente plus de face ses portiques et ses temples. Les colonnades latérales des Propylées et du Parthénon, le groupe des sanctuaires d'Érechthée paraissent se confondre. Mais le rocher lui-même ressort sur le fond de l'Hymette, entouré de hauteurs variées de formes, qui se replient de l'Anchesme à la colline des Nymphes. Dans cet hémicycle, Athènes répand ses édifices modernes aux tons clairs devant les pentes rougeâtres du Lycabette. Entre les cimes des montagnes, reculées dans leur solitude aérienne où se jouent les plus riches nuances, et l'étendue colorée du golfe Saronique, limité lui-même par les reliefs d'Égine

Digitized by Google

et du Péloponèse, le regard parcourt la plaine toute modelée d'inégalités harmonieuses.

Vous n'avez pas devant vous ces ondulations si larges qui soulèvent et creusent le majestueux désert de la Campagne Romaine, mais, d'un dessin tout aussi pur et plus animé peut-être, les contreforts du Parnès et du Corydalle qui s'abaissent graduellement jusqu'au bois d'oliviers, les vallons du Céphise, le monticule isolé de Colone qu'indiquent les stèles de marbre; mélange de lignes dont les inflexions capricieuses répondent, par le contraste d'un art secret, à la noblesse architecturale du Pentélique, à l'âpreté morose du Parnès d'où vous croiriez qu'un dieu farouche surveille avec envie le domaine lumineux d'Athéna.

VI

Notre dernière excursion en Grèce fut pour le promontoire de Sunion, qui termine l'Attique sur la mer Égée. Au revers de l'Hymette s'étend la Mésogée. On dépasse Képhissia et le village d'Arakli jadis peuplé de Bavarois. La flèche aiguë de l'église devait rappeler à ces exilés les clochers de Souabe pointant du milieu des pommiers. La plaine ici est plantée d'oliviers et de hauts platanes ombrageant des fontaines, tandis que, vers le couvent de Mendéli, de grands bois de pins et de chênes tapissent les premières pentes du Pentélique. Les blanches carrières de marbre entaillent les parois supérieures. Quand on a tourné un dernier épaulement de l'Hymette où l'on voit comme un signal les murailles évidées d'un

Digitized by Google

ancien monastère, la montagne, aux formes allongées du côté d'Athènes, redresse brusquement, de la base au faîte, toute la masse de ses roches grises, dont les saillies et les méplats exposés à l'est sont vivement argentés par le soleil.

A l'extrémité de la plaine, la chaîne de l'Eubée étend son vague profil bleuâtre. Spata, le village aux riches tombes préhistoriques, occupe le sommet d'une colline basse. Nous traversons une campagne fertile, doucement ondulée, verger d'oliviers énormes et vigoureux. A l'entrée des bourgades, les femmes circulent sous leur grand manteau blanc ou gris, galonné de noir et coupé en deux longs pans de drap rigide comme les durs élytres d'un coléoptère. Ici le type est particulièrement pur, les visages présentent des traits assez fins, chez les jeunes gens surtout. A Markopoulo, j'avise un couple gracieux de fileuses, portant la veste étroite sur la chemisette festonnée et, cachant à demi la jupe, un long tablier rayé de carmin. Debout, entourées d'enfants, elles devisent en formant des groupes aux attitudes calmes et tirent de leurs quenouilles une laine éblouissante de blancheur.

Plus loin, le pays se relève et s'accidente ; aux collines cultivées succèdent des escarpements boisés, des hauteurs mamelonnées de roches grises, parsemées de pins aux senteurs résineuses, de buissons épineux et de lentisques. Sous le couvert, le sol est tapissé d'une profusion de fleurs écarlates, jaunes, bleues, de clochettes lilas, d'étoiles roses. Parfois se creuse dans la montagne le recoin solitaire d'un vallon verdoyant encadré de rochers ; on y aperçoit au passage la hutte de terre et d'ajoncs, la tente aux longues toiles brunes de pâtres à

Digitized by Google

demi sauvages. Ils se tiennent immobiles et silencieux, les reins enveloppés d'une large ceinture de cuir garnie de poches, où s'emmanche la lame aiguë et recourbée d'un couteau. Et près de là, des amas de scories, les cheminées d'usines, d'immenses chantiers où circulent les voies ferrées, les galeries et les puits qui pénètrent aux flancs des plateaux, tous les signes d'une active exploitation annoncent les mines du Laurion. Le centre principal de cette région métallurgique avoisine les ruines antiques de Thoriko.

Tout ce mouvement aboutit sur une baie circulaire semée de barques et de navires amarrés ; l'île rocheuse de Makronisi, étroite et tendue comme une jetée, sépare le port du canal de Zéa. Dans la ville industrielle dont les constructions légères s'espacent entre la plage et les hauteurs stériles, la population ouvrière n'a rien du caractère hâve et sombre trop connu dans nos usines du Nord. Les allures sont alertes, les physionomies éclairées d'un franc regard, presque joyeuses. Mais le travail ne va pas, m'a-t-on dit, sans subir le caprice de ces natures primesautières et inconstantes.

Le bruit s'apaise, la perspective des ateliers et des fourneaux disparaît aux prochains détours du chemin qui mène à l'extrême pointe de la péninsule. Sablonneux et cahotant, il parcourt une lande montueuse au milieu des bruyères et des genêts parés d'or ; sous les arbrisseaux s'épanouit un parterre de fleurs aux nuances régulièrement alternées, comme si la semence s'était répandue sans se confondre par zones d'élection pour chacune de ces plantes. Sur la gauche la mer baigne les roches entassées en désordre qui rompent le choc des flots.

Digitized by Google

Au delà d'un vallon désert, un dernier versant, dont l'atmosphère est tout imprégnée d'effluves marins, s'infléchit et subitement découvre les profondeurs bleues de la mer de Myrtos.

Le sol s'abaisse brusquement ; une étroite bande sablonneuse embarrassée d'ajoncs et de décombres, ceux peut-être de l'ancienne forteresse, relie à la terre le rocher isolé de Sunion que, dans l'Odyssée, Nestor appelait le promontoire sacré des Athéniens.

Les parois verticales soulèvent au sommet de la plateforme le blanc péristyle du temple d'Athéna. L'air salin a rongé profondément les cannelures doriques et les reliefs de l'architrave. Le marbre sans cesse effrité a les tons crus de blocs récemment taillés. En face de la mer s'alignent encore neuf colonnes latérales ; trois autres accompagnant une ante du mur intérieur indiquent l'emplacement du pronaos et dessinent du côté de la terre l'angle oriental de la cella. Appuyées sur leur stylobate chancelant, elles supportent une partie de l'entablement. Tout autour des degrés, les fûts et les tambours de marbre jonchent le sol ; quelques-uns ont roulé jusqu'au seuil de l'enceinte que marquent les restes informes des Propylées.

De la terrasse déserte la vue est illimitée. Le golfe Saronique s'ouvre à droite entre Hydra et Poros à la pointe de l'Argolide, les cimes d'Égine et de Salamine qui se détachent sur le fond presque invisible du Cithéron et de l'Acro-Corinthe. Au nord-est, dans un ciel limpide, les dentelures de l'Eubée et les lignes à peine estompées d'Andros, suspendues au delà de Makronisi à la longue échine.

Digitized by Google

En face, s'étend à l'infini la nappe azurée de la mer, plissée par quelques brises, satinée par les souffles légers qui effleurent la surface. Elle s'élargit et monte de l'îlot de Saint-Georges, qu'assiègent de petites vagues argentées dont les facettes miroitent, à l'extrême horizon où se fondent la clarté marine et la lueur du ciel.

Céos, Kythnos et les premières Cyclades vont s'éloignant, posées au sommet des ondes où elles semblent glisser, délicatement nuancées de teintes violettes toujours plus pâles et qui s'effacent enfin, s'évanouissent, impalpables dans la lumière irradiée sur les eaux.

Des bateaux accourent et se croisent, doublent le cap; quelques-uns rasent l'écueil, les voiles tendues, blanches ou empourprées, aiguës comme l'aile de l'hirondelle. De puissants vapeurs, dont la haute coque tranchante soulève à la proue l'écume des lames bleues, évoluent majestueusement au large.

Site merveilleux, vrai modèle, comme Égine, du paysage grec, unissant aux splendeurs du ciel, au sourire des flots, aux ardentes colorations de la terre, les souvenirs les plus glorieux pour l'esprit humain : ceux de l'art, dont Athéna fut le symbole; ceux de l'étude et de ces recherches dont notre intelligence berce son inquiétude. Platon vint souvent ici s'inspirer de l'harmonie visible qui anime toute cette étendue et qui, pour l'Hellène, rayonnait de ce temple. De toutes parts il attirait les yeux : navigateurs venus de la Crète lointaine ou des Cyclades, des côtes asiatiques ou du Bosphore, hoplites gardant le littoral et les mines d'où la République tirait le métal marqué ensuite à l'effigie de la déesse éponyme; matelots d'Égine et du Pirée sa-

Digitized by Google

luaient sur la cime avancée de Sunion l'édifice consacré à Pallas dès le seuil maritime de l'Attique. Vrais Propylées en effet de l'enceinte vouée tout entière à la divinité qui résidait au Parthénon, son temple et son chef-d'œuvre.

VII

Quelques jours plus tard nous passions à notre tour, naviguant sur cette mer, en vue de Sunion et quand le promontoire s'enfonça dans les brumes du soir, avec lui s'effaça pour nous la dernière apparition de la Grèce.

Mais là ne cessait pas le domaine que la race hellène avait jadis parcouru et peuplé de noms illustres. Dès le lendemain nous étions en vue de Psara, l'île de Canaris, d'où sortirent comme d'Hydra, de Spezzia, les marins héroïques qui lançaient leurs brûlots sur la flotte ottomane. Elle se montre basse et sombre au-devant des hautes montagnes de Chio qui paya si chèrement par les ravages et les massacres de 1822 la rançon des raïas insurgés. La falaise élevée qui se prolonge sur le dernier plan appartient à l'Asie; elle forme le cap Kara-Bournou à l'entrée du golfe de Smyrne. Homère, le divin aveugle, naquit dans ces parages et Phocée l'ionienne était assise sur la côte opposée au promontoire. De là partirent les colons de Gaule et d'Espagne et, plus tard, la cité tout entière, emportant ses dieux, quand il fallut, pour sauvegarder l'indépendance, abandonner l'Asie au vainqueur de Crésus.

Digitized by Google

On aperçoit encore Chio, et Lesbos vient à nous ; elle dessine confusément, approche et bientôt déroule comme sur une toile fuyante, ses rivages accidentés. Suivant la légende, les flots y déposèrent la lyre d'Orphée. Elle fut pieusement recueillie par de nouveaux aèdes et résonna pour marquer le rythme de la muse éolienne.

Nous glissons sur cette mer qui reflèta dans ses eaux céruléennes tant d'images radieuses, propagea le long des plages les échos de chants séculaires, porta la fortune des héros, le désir aventureux des corsaires, la prière des martyrs.

La Grèce est loin déjà, mais son nom retentit toujours, de la Troade où les dieux olympiens se disputèrent les destinées d'Achille et de Priam, à Lemnos qui recélait dans ses souterrains enflammés les forges de Vulcain. Philoctète, longtemps abandonné sur ces bords, abjura ses ressentiments à la voix d'Héraclès descendu du séjour céleste. Prêt à suivre Néoptolème, il adressait à la terre de Lemnos les touchants adieux que Sophocle nous a redits.

Au delà d'Imbros, pointe la pyramide neigeuse de Samothrace, d'où Poséidon, qui franchissait en trois pas les espaces de la mer, contemplait les combats d'Ilion. Notre navire avance et, après avoir doublé Sigée, il s'engage, au pied des falaises blanches d'Europe, dans les détroits sillonnés de bateaux. Sur la rive basse d'Asie, la ville des Dardanelles aligne ses casernes délabrées, les maisons bariolées, les balcons et les galeries de bois en surplomb, les cafés suspendus au bord de l'eau et, dressés contre les pignons, les mâts où flottent au vent les pavillons des consulats.

Digitized by Google

Ici les souvenirs se pressent, des Argonautes fabuleux aux Ottomans qui franchirent l'Hellespont. Pélasges, Hellènes, Vénitiens et Francs, Croisés et Osmanlis, quelle suite de migrations, quel tumulte de peuples ébranlés pour la fuite ou l'invasion, en quête de gloire ou de proie ! Le bélier à la toison d'or ne sauva pas Hellé traversant le bras de mer ouvert d'Abydos à Sestos ; et l'étroit passage où Xercès lança son fameux pont eut trop de largeur encore pour le malheureux Léandre ; il y fut, malgré ses amours, moins vigoureux nageur que Byron, son émule dans ce sport à trois mille ans de distance.

Mais comme le prestige de la fable pâlit quand s'offrent aux yeux les bords où vit la mémoire toujours poignante d'une grande ruine. Sur la rive découverte et recourbée d'Ægos-Potamos, triste d'aspect, entourée de collines basses, la destruction complète de la flotte athénienne abandonnée par l'incurie de ses équipages termina d'un coup la guerre du Péloponèse et amoindrit à jamais la dignité de la République. Une fois de plus dans l'histoire, et comme il advint si souvent, on vit la résolution froide et persévérante, le sentiment toujours en éveil d'une implacable rivalité l'emporter sur les plus heureux dons que ne soutient pas l'esprit de prévision et de constance dans la politique, de concorde et de fermeté au moment de l'action. Catastrophe funeste d'ailleurs à Sparte même comme à toute la nation hellénique, puisqu'un tel ébranlement la rendit incapable de résister aux caresses insidieuses et aux entreprises militaires des rois de Macédoine.

Plus tard et quand sous l'influence romaine la Grèce

Digitized by Google

eut transformé son génie, elle agrandit à l'entrée du Bosphore l'antique cité fondée par elle, Byzance, qui devint sa métropole et qui enserre encore la capitale ottomane du double rang de ses remparts gigantesques. Les architectes de Justinien ont édifié les coupoles polychromes de Sainte-Sophie, offerte en modèle aux mosquées de l'Islam. Ils ont creusé les vastes citernes maintenant desséchées, appuyées sur des forêts de colonnes et que recouvrent les jardins, les masures turques ou les frêles arcades des bazars. La haute muraille de l'Hebdomon, les arceaux de briques encadrés de marbre dominent l'ancien quartier des Blaquernes ; l'hippodrome a conservé ses obélisques, et les substructions du palais impérial soutiennent à présent les kiosques et les pavillons du Vieux Sérail.

Enfin, entre les Balkans et les monts d'Anatolie se prolonge le cours sinueux du Bosphore.

Navires à voiles et caïques, paquebots, lourds transports passent et s'entrecroisent en évoluant comme sur le Sund à l'autre extrémité de l'Europe. Le canal se déroule ombragé de forêts ou de bosquets, tout verdoyant de prairies que baigne le flot, de terrasses fleuries, de jardins étagés ; bâti de palais de marbre, de colonnades fouillées à jour. Les bourgades avancent leurs pilotis et les barques amarrées se balancent sur les eaux où se mirent les façades rouges des villas. Les bois de cyprès abritent les tombes musulmanes d'Eyoub et de Scutari et les Croisés campèrent sous les grands platanes de Bouyouk-Déré. Grecs, Byzantins, Génois et Turcs ont construit, assiégé, abattu, relevé les châteaux aux tours rondes qui veillent à l'angle des promontoires. Ces mas-

Digitized by Google

sives forteresses gardaient les falaises noires et déchirées au pied desquelles l'azur du Bosphore tranche d'un trait si net sur les eaux vertes et tourmentées du Pont-Euxin.

Là-bas encore le soleil de Grèce illumine de son rayon le plus lointain les rives de la Chersonèse Taurique, d'où l'on entendit longtemps gronder le monde nébuleux des Scythes et des Cimmériens. De ces espaces démesurés, par les chemins de l'Asie, la terre inépuisable, matrice des races humaines, sont venues plus tard les hordes touraniennes, filles nomades de Magog. Entraînés hors de leurs steppes par Seldjouk et Togrul, conduits par Othman aux rives de Bithynie, fanatisés et lancés sur la métropole de l'Orient par Mahomet II, les Turcs implantèrent le croissant sur le dôme des basiliques et Stamboul sur la Byzance impériale.

On a les yeux tout éblouis par cette diversité chatoyante de peuples et de contrées. Mais sur tout ce monde changeant, où se manifeste si vivement l'insatiable activité de l'homme parcourant la terre, plane toujours présente la figure d'Athéna, qui rasséréna en le disciplinant l'effort pénible et tant de fois stérile de l'esprit barbare. Ce fut l'œuvre civilisatrice de la Grèce antique, l'œuvre d'intelligence et de lumière que lui avait inspirée son génie.

Et tandis que je m'éloigne de ces terres classiques, foulées, fatiguées par les siècles, saturées d'histoire, je vois à l'heure du couchant sur la rive opposée de la Propontide, une flamme empourprer au bord du ciel l'arête sculpturale de neiges lointaines. Droit au milieu de cet horizon qui va fuir, isolant bien au-dessus des

Digitized by Google

autres montagnes la ligne majestueuse de son faîte, l'Olympe de Bithynie porta, « sur le sommet le plus élevé de ses cimes nombreuses » les parvis célestes chantés par Homère et servit de radieux piédestal au premier temple des dieux hellènes.

Digitized by Google

LES

JEUX DE LA LUMIÈRE

DANS LES ALPES

ET LA SECONDE COLORATION DES MONTAGNES

PAR

GABRIEL THOMAS

Du Brévent ou de ce chemin en lacets tracé sur l'arête du premier escarpement de la montagne, qui conduit, à travers les sapins, de Planpraz à la Flégère, le promeneur découvre, du col de Balme au col de Voza, toute la chaîne du Mont-Blanc. Elle découpe ses aiguilles et fait resplendir ses neiges. Du fond de la vallée, paisible et verte, dont les prairies sont semées de chalets, s'élève une pente rapide où poussent épars les sapins, maigres, hérissés, quelques-uns jaunes et flétris, les bouleaux, les clairs mélèzes. De nombreux couloirs d'avalanche sillonnent la forêt du haut en bas, en longues lignes parallèles, et les débris grisâtres qui les encombrent s'étalent à la base de la montagne.

Au sommet de cette première pente commence la roche nue; elle enfonce ses cônes énormes au milieu

Digitized by Google

des moraines et des neiges ; parfois elle reparaît encore au delà et dégage une aiguille dentelée ; ou bien le névé l'écrase et déborde pour former un dôme majestueux d'où les glaciers précipitent leurs vagues en apparence immobiles, comme des fleuves subitement congelés.

Le ciel est sans nuage ; et cette paroi gigantesque se détache tout entière sous le soleil de midi entre l'azur profond et la verdure sombre des forêts. Sur les cimes glacées la lumière se joue et se dégrade en colorations merveilleuses. Les plans éclairés étincellent d'un blanc intense ; puis, quand ils se brisent brusquement et rentrent dans l'ombre, les revers ont des teintes d'un gris bleuâtre qui tourne insensiblement au glauque translucide des surplombs repliés en ourlet au-dessus des gouffres cristallins. Tantôt l'œil se repose sur la surface unie d'un champ de névé pâle et mat ; tantôt il se heurte contre les séracs hérissant une crête de leurs blocs, amoncelés comme un écroulement de tours et de pylones. Les arêtes se bordent d'un liséré d'argent qui miroite ; si la courbe au contraire s'infléchit mollement ou se redresse en dôme, les neiges dont la ligne ondule sur le faîte semblent bleuir et se dissoudre dans l'atmosphère ; sur une autre inclinaison, quand elles commencent à fondre et à se tasser sous l'action de la chaleur, elles s'étalent par plaques luisantes ; vous diriez un bouclier d'acier qui vous aveugle, et, par le contraste, assombrit l'azur du ciel.

Le soir venu, les neiges se parent de nuances rubis pâle d'une légèreté, d'une délicatesse indéfinissable. Les aiguilles sont incarnates ; les cimes lointaines semblent quitter la terre et se transfigurer. Quand le soleil

Digitized by Google

a disparu, le zénith s'enflamme et répand ses reflets sur la montagne où se joue une teinte rose qui se transforme bientôt en un violet tendre, puis en mauve : la pourpre des roches s'évanouit et passe au jaune d'or. Toutes ces couleurs s'effacent; mais le spectacle devient plus surprenant encore; ce ne sont plus les tons du couchant, ni déjà les lueurs bleuâtres du clair de lune; c'est un mélange indescriptible de ces deux lumières qui s'entrecroisent et se confondent, jusqu'au moment où notre satellite surgit à la crête des neiges et brille seul dans le ciel. Il répand sa pâleur sur les cimes, glisse discrètement le long des pentes où brille çà et là quelque sérac ou quelque pointe cristalline.

Si l'on traverse la vallée pour parcourir le versant même de la chaîne principale, on observe alors les mille détails, la vie intime de la montagne et du glacier.

Le chemin du Montanvert s'élève par une pente plus douce que les escarpements de Planpraz. Au lieu de s'enfoncer rapidement dans l'abîme, les prés, les chalets et toute l'animation pittoresque de la vallée ajoutent gracieusement des tableaux agrestes à l'aspect grandiose mais écrasant des géants alpestres. L'Arveyron, échappé de sa prison glacée, bouillonne au milieu des pâturages et fait mugir ses flots laiteux. Les chalets émaillent les vertes prairies comme autant de fleurs brunes et les clochettes des troupeaux qui paissent dans les enclos de taillis tintent et varient leurs sons argentins, voix champêtres de ce paisible paysage.

En face, les pentes abruptes du Brévent, les Aiguilles-Rouges, chaudement colorées; de notre côté, dans le cadre obscur des sapins, s'écroule la masse désordon-

Digitized by Google

née des Bossons. Plus haut, la tête éblouissante du Mont-Blanc s'enfonce dans les profondeurs aériennes dont il partage la sérénité. Neuf glaciers accourent et se confondent dans la Mer-de-Glace, qui épand ses nappes au pied de l'Aiguille-du-Dru, trace une courbe majestueuse, subitement se brise au Glacier-des-Bois et s'effondre en un chaos de blocs, d'arêtes et de crevasses vers la source de l'Arveyron. A la surface, on voit sourdre de petits courants mystérieux d'une eau vive et limpide qui tout à coup s'arrête, creuse un bassin transparent où elle s'enchasse comme un joyau liquide d'émeraude ou de saphir; ailleurs elle s'infiltre, s'écoule par quelque fissure en cascatelles invisibles.

Au pied de la haute moraine du Montanvert s'étend un lit de glace à pentes allongées, arrondies, doucement ondulées; mais, de chaque côté, la masse disloquée par les pressions inégales se redresse, heurte ses tranches aiguës, amoncelle les cristaux, les arêtes tailladées, les colonnes tronquées, qui se penchent et s'écroulent dans un menaçant désordre.

Les effets de la lumière ne sont pas ici moins curieux à observer, depuis la lourde teinte plombée des croupes glacées, opaques et rugueuses, depuis l'éclat des rayons qui brusquement s'accrochent à la cassure des blocs, jusqu'aux nuances exquises dont s'éclairent les crevasses.

Il faut descendre et s'engager par quelque ouverture latérale dans ces creuses retraites pour y surprendre le travail mystérieux des eaux et les lueurs fantastiques qui percent les couches diversement inclinées du glacier. L'accès en est relativement facile si l'on jette devant soi des pierres de la moraine sur le sol détrempé. Là vous

Digitized by Google

aurez un autre spectacle que celui des grottes artificielles aux teintes livides.

Dans l'intérieur de la crevasse, vos yeux sont surpris par une lumière bleue diffuse qui pénètre les parois diaphanes : les revers polis de la glace, les fentes, les gerçures se colorent de pers, d'aigue-marine, mais en tons d'une suavité tellement transparente qu'il semble que vous soyez baigné dans je ne sais quelle atmosphère magique et non plus étreint entre les murailles épaisses d'une prison de glace. Sur votre tête, le ciel déroule une étroite bande d'azur dont l'éclat se combine étrangement avec la clarté prismatique des reflets du cristal.

A chaque aspérité s'égrènent de limpides gouttelettes, ou bien une buée opaline voile quelque déchirure ; partout on voit sourdre les eaux ; elles s'écoulent murmurantes et vont grossir un ruisseau qui chemine sous le glacier.

Sorti de ce couloir aux aspects féeriques, vous trouvez le plein air incolore et vous croyez passer d'une vision au monde réel.

Et cependant, le jour même de cette promenade, les Alpes ménageaient à leurs visiteurs un tableau rare et merveilleux. Depuis quelques semaines, le temps se maintenait uniformément beau et calme. C'était le 12 octobre et le soleil se couchait vers 5 heures 20 minutes. Seuls, quelques légers nuages flottaient autour des cimes du Brévent, mais en face toute la ligne des Alpes se détachait nettement dans un ciel pur.

Les sommets neigeux se parèrent des teintes du soir, plus ou moins vives ou tendres selon la distance : le Mont-Blanc s'éclairait de rose pâle ; les aiguilles du

Digitized by Google

Chardonnet et du Tour flamboyaient. Bientôt le soleil retira ses rayons, les neiges éteignirent leurs feux. Aux pointes extrêmes de la montagne brille un instant encore une aigrette de rubis; les dernières étincelles s'évanouissent dans les airs; puis les teintes du couchant qui empourpraient d'abord le ciel jusqu'au zénith déclinent à leur tour et se dissipent.

Ainsi, à l'éclat immaculé des neiges blanches sous le soleil de midi succèdent les rougeurs crépusculaires; elles se dégradent en la teinte violette qui envahit tout le paysage, précédant les pâles clartés de la lune et du ciel étoilé.

Mais voici qu'insensible et mystérieuse une lueur légère, alliance inexprimable de toutes ces couleurs fondues en un lilas rose que vous diriez phosphorescent, naît, flotte, s'étend des cimes extrêmes aux pentes de névé, et descend le long des neiges pour atteindre la zone des glaciers. Tandis que tout à l'heure, au soleil couchant, les reliefs brillamment éclairés sous l'action directe des rayons, se détachaient vivement sur les anfractuosités plongées dans l'ombre pâle et froide, maintenant c'est toute la surface de la montagne qu'illumine une teinte également répandue. Et vous seriez tenté de croire que la masse alpestre elle-même, de ses profondeurs, dégage cette subtile clarté.

A peine quelques instants se sont-ils écoulés et cette apparition s'atténue et s'efface. Subitement, l'une des pointes de la lune perce le ciel au ras d'une crête neigeuse, laisse tomber sa frange bleuâtre qui peu à peu s'allonge et enveloppe la montagne.

Quel est ce phénomène étrange qui n'a pas, du moins

Digitized by Google

que je sache, bien vivement attiré l'attention? Il ne se produit, paraît-il, que rarement et, le plus souvent, à l'arrière-saison. A ce moment de l'année, Chamonix est désert; touristes et curieux ont quitté les hautes vallées des Alpes; les hôtels sont fermés. Ce rare et magnifique spectacle n'a guère pour témoins que les pâtres et les habitants mêmes de la montagne.

Quand toute la contrée et les sommets les plus élevés sont déjà dans l'ombre, après la disparition des derniers reflets des beaux soirs, les cimes alpestres qui regardent le couchant se retrouvent en pleine lumière et se parent d'une *seconde coloration,* à laquelle les Allemands ont donné le nom élégant, mais trop vague, de « *Alpenglühen,* l'embrasement des Alpes ».

On en a cherché la cause dans une réverbération répétée du crépuscule, la lumière du soleil allant frapper, dans les régions supérieures de l'atmosphère, des nuées qui en renvoient l'éclat sur les hautes pentes neigeuses.

Cette explication, dont on s'est, je crois, contenté, ne me semble guère satisfaisante. On la pourrait accepter si l'effet se produisait peu de temps après la disparition du soleil et non alors que s'est écoulé déjà un intervalle de nuit plus ou moins prolongé. Comment au surplus des nuages fort éloignés auraient-ils une telle puissance non pas seulement de coloration, mais d'éclat, au point que vous diriez voir cette lumière à sa source ?

On aurait pu l'attribuer aussi à la réfraction des rayons solaires, déviés selon un certain angle, alors que l'astre a disparu déjà de notre horizon. Mais la théorie proposée ni cette dernière explication ne répondent même à l'as-

Digitized by Google

pect exact de l'illumination, je veux dire à l'égalité presque complète de cette teinte qui paraît vraiment émaner de la montagne.

Certes, je ne puis donner qu'une description : pour déterminer les conditions du phénomène, comme je ne suis physicien ni météorologiste, la compétence me ferait pleinement défaut.

Est-ce un effet magnétique ou d'électricité, plus ou moins analogue peut-être à celui de l'aurore boréale?

Ou bien encore, et je pencherais en ce sens, dira-t-on que les plans cristallins de la montagne, que toutes les facettes diversement inclinées du quartz, du mica, la poussière congelée des névés, que toutes ces particules, aiguilles et petits cubes de glace qui forment la surface apparente des dômes neigeux et des glaciers mêmes, absorbent la lumière, transforment la chaleur pendant le jour avec d'autant plus d'intensité que le soleil a plus vivement rayonné; moyennant certaines conditions atmosphériques, ce que justifierait la fréquence relative du spectacle à l'arrière-saison, la lumière ainsi accumulée se dégagerait le soir pour briller aux premiers moments de l'obscurité. Électricité, chaleur ou lumière, l'une de ces trois manifestations différentes, que l'on tend toujours davantage à faire procéder d'une même force, serait-elle provoquée par l'effet d'un abaissement rapide de la température? Il y aurait, pour ainsi dire, un rayonnement de la montagne, dont le pouvoir émissif produirait, à l'heure qui suit le crépuscule, et si l'on peut emprunter ce mot à la condensation des vapeurs de l'air refroidi, comme *une rosée de lumière?*

Je me borne à poser la question et ne saurais insister.

Digitized by Google

De telles hypothèses, dénuées de base scientifique, n'ont aucune valeur, bien que ce qui est aujourd'hui prématuré, hasardé, ou semble ridicule même, puisse ne l'être plus demain. Mais ce tableau si curieux de la seconde coloration des montagnes m'a paru mériter d'être une fois de plus signalé et décrit, distingué en même temps des autres jeux de lumière accoutumés dans les Alpes. Que de mystères encore dans ces hautes régions rarement explorées, où la nature poursuit sans cesse de lentes métamorphoses, où s'élaborent dans la solitude les phénomènes dont le *péril,* comme celui de la mer, a trop souvent fait expier aux fils de Japhet leur insatiable et téméraire curiosité !

Digitized by Google

LA BATAILLE DE TUTTLINGEN

(16 novembre 1643)

NÉGOCIATIONS ENTRE CHARLES IV ET MAZARIN

(1644)

PAR F. DES ROBERT

A la mort de Richelieu, Charles IV, après avoir battu le maréchal du Hallier à Liffol-le-Grand, s'était campé entre la Sambre et la Meuse. Il crut, pendant quelque temps, que, délivré de son plus grand ennemi, il pouvait espérer recouvrer bientôt le duché de ses pères, mais il fut, comme toujours, la victime de ses illusions. Lorsque Louis XIII mourut à son tour, le duc de Lorraine espéra que la Providence allait mettre fin à ses malheurs (16 mai 1643). La veuve du roi de France, Anne d'Autriche, ne lui avait-elle pas montré de tout temps une sympathie évidente et n'avait-elle pas même conspiré avec lui et les Espagnols contre Richelieu, leur ennemi commun ?

Marguerite de Lorraine, sœur dévouée de Charles IV, dont le mariage avec Gaston d'Orléans avait été une des principales causes de la guerre déclarée par la France à

Digitized by Google

la Lorraine, était rentrée en France le lendemain de la mort de Louis XIII, son beau-frère, après avoir réussi à faire reconnaître quelque temps auparavant par le roi son union clandestine. Charles IV pouvait compter avec raison sur l'intervention de cette princesse en sa faveur auprès de la reine et de Mazarin. C'était se tromper étrangement.

Le successeur de Richelieu déclara, dès son entrée en fonctions, son ferme désir de continuer la politique de son prédécesseur. Il écarta peu à peu de la reine-mère tous ceux avec lesquels on l'avait accusée d'avoir conspiré, ainsi que ses amies les plus intimes et, ne se contentant pas seulement de lui donner des conseils, il lui imposa sa volonté et prit sur elle, grâce à son génie et à ses charmes physiques, une influence de plus en plus grande. Anne d'Autriche, du reste, dès la naissance de Louis XIV, inspirée par la Providence, avait senti diminuer en elle son amour pour l'Espagne, son pays natal, et avait eu conscience de la faute grave qu'elle avait commise en voulant lutter contre Richelieu, en combattant secrètement sa politique et en s'alliant aux pires ennemis de la France.

Après la mort de Louis XIII, aussitôt qu'elle eut été déclarée régente par le Parlement au détriment de Gaston d'Orléans, Dieu dessilla ses yeux et lui fit comprendre quels étaient ses devoirs de mère. Mazarin, avec un aide aussi puissant, eut plus de facilité à remplir la tâche immense qu'il s'était imposée. Charles IV, tout en continuant à lui écrire les lettres les plus amicales, ne trouva pas en Anne d'Autriche l'alliée et l'amie d'autrefois. Dans ses réponses toujours polies, la reine-mère

Digitized by Google

lui fit comprendre qu'il lui était facile, s'il voulait observer les clauses du traité signé en 1641 avec Louis XIII, d'obtenir d'elle son pardon, mais que les intérêts de la France et de ses fils l'empêchaient, comme régente, de lui faire des concessions que ses sujets seraient en droit de lui reprocher.

La victoire remportée par le duc d'Enghien à Rocroi affermit les résolutions de la reine et de son ministre (19 mai 1643).

On espérait cependant, à la cour de France, que Charles IV, pour se ménager dans la suite l'amitié et l'indulgence d'Anne d'Autriche, observerait la neutralité la plus complète et attendrait pacifiquement les événements. On oubliait son amour immodéré de la guerre, sa plus grande passion après son goût déclaré pour les femmes. Que faire sans guerroyer? L'oisiveté devait peser à cet homme jeune encore, actif et vigoureux, créé par Dieu non pour les délices du trône et les énervements de Capoue, mais pour la fumée des batailles et les risques d'une mêlée sanglante, comme l'écrivit le P. Donat, son indulgent confesseur.

Cependant l'homme de plaisir l'emporta souvent chez Charles IV sur l'homme de guerre, surtout pendant son séjour dans les Flandres espagnoles. Ainsi on est étonné de ne pas avoir constaté sa présence à la bataille de Rocroi, si funeste aux Espagnols, qui y perdirent huit mille hommes et laissèrent sur le champ de bataille six mille prisonniers. Tout en semblant vouloir négocier de nouveau avec la France, il se fixa à Worms où il occupa ses loisirs à chasser dans les forêts du margrave de Bade-Durlach.

Digitized by Google

On se demandait alors si l'armée française attaquerait les villes maritimes de la Flandre espagnole ou tenterait la conquête des provinces belges, ou tournerait ses armes vers l'Est et assiégerait Thionville. La réalisation des deux premiers projets parut irréalisable à Mazarin vu l'attitude des Hollandais dont l'assistance avait réussi à aider à la victoire de Rocroi, mais qui ne se souciaient pas de voir les Français s'avancer rapidement dans les Flandres et se rapprocher ainsi des Provinces-Unies. Le projet du siège de Thionville sourit à la régente et à Mazarin et ce siège fut décidé dans le conseil de régence, malgré l'avis de plusieurs généraux.

Avant de braquer les canons français devant la ville luxembourgeoise, dont Feuquières n'avait pu s'emparer en 1639, il était avantageux de se ménager la neutralité de Charles IV. On n'y réussit pas. Quoique ayant eu à se plaindre amèrement et à plusieurs reprises de l'Autriche et de l'Espagne, le duc de Lorraine finit, après quelques hésitations, par accepter de nouveau le commandement de l'Union catholique, dont les soldats obéissaient jusqu'alors à François de Mercy, né à Longwy et par conséquent Lorrain d'origine, et ses propres troupes fraternisèrent avec celles de la ligue formée par les dix cercles du Rhin. Mises en garnison à Landau, à Worms et à Spire, elles reçurent la garde des ponts du Rhin.

Le 30 mars 1643, Charles IV, alors à Heilbronn, avait ordonné au comte de Ligniville de quitter le comté de Limbourg et de marcher avec ses régiments vers les *Amptmannies*[1], de s'établir à Axberg, Mulfingen et Rôt-

1. *Amptmannies* ou Prévotés de la Franconie.

Digitized by Google

tingen, terres de l'évêque de Wurtzbourg, et de s'adresser à ce prélat « pour avoir entretien, et en cas qu'on ne le veuille point recevoir amiablement, se loger lui-même dans les meilleurs villages alentour, et tenir bon ordre »[1].

Ligniville reçut bientôt l'ordre de rejoindre le comte de Mercy qui lui prescrivit, en lui envoyant son adjudant, de marcher droit à *Rodebourg* et de lui envoyer ses quartiers-maîtres auxquels il se proposait de distribuer leurs quartiers (13 juin 1643)[2].

Absorbé par ses amours, Charles IV ne se pressa pas alors de rejoindre les Bavarois. Aussi Mercy, logé à Hemmendorf, s'en plaignit-il amèrement (16 juin)[3]. Ce général venait d'être créé feld-maréchal par Maximilien de Bavière. Charles, afin de n'être pas entravé dans sa

---

1. Ordre pour le S[r] colonel comte de Ligniville, 30 mars 1643. Archives Ligniville.

2. Lettre du général de Mercy au comte de Ligniville. Hemmendorf, 13 juin 1643. Archives Ligniville.

3. Lettre du même au même, 16 juin 1643, Hemmendorf :

« Monsieur, j'ai reçu celle qu'il vous a plu de m'escrire pour le S[r] Viller votre sergent-major; estant bien marri que les derniers ordres de S. A. ne sont conformes aux premiers dont vous m'avez fait part et souhaiterois fort que nous puissions bientost estre ensemble, pour pouvoir faire quelques fruit dans nostre conjonction, et est à craindre que, si l'on retarde encore quelque temps à s'advancer aux ennemys, ils pourront prendre quelque advantage dans ce pays-ci. J'en escris alors à S. A. et vous supplie très humblement de luy faire tenir ma lettre, et m'en faire avoir la response le plus tôt que vous pourrez en attendant le retour de mon adjudant que je veux espérer qu'il vous donnera d'autres ordres.

« Je vous supplie très humblement de ne permettre que le pays ne soit couru par les trouppes qui sont sous vostre commandement et que les grains ne soient gastés, voulant espérer que vous y donnerez bon ordre. etc. »

Digitized by Google

marche possible, avait conduit la princesse de Cantecroix à Hombourg, dans le comté de Nassau, car il avait appris que le maréchal de Guébriant, après sa victoire de Kempen, était sorti de Brisach à la tête de douze mille hommes pour envahir la Souabe et la Bavière tout en côtoyant le lac de Constance. Le général français s'était transporté à Waldshut et à Engen et avait occupé Hohentwiel, Tuttlingen, sur le Haut-Danube, et Uberlingen, sur le lac de Constance. On lui envoya quelques renforts, en lui ordonnant de surveiller les mouvements des troupes de Bavière et de Lorraine et de se concerter avec le duc d'Enghien, chargé d'assiéger Thionville destiné, comme on sait, à se rendre au jeune capitaine le 10 août 1643. Sous les murs de cette ville le marquis de Lenoncourt, gouverneur de la Lorraine, trouva la mort. Mercy fit camper son armée d'abord dans le pays compris entre Ettingen et le Rhin, puis à Tubingen et à Sigmaringen sur le Haut-Danube (juin). Pendant que Charles IV revenait de Hombourg et se reposait à Heidelberg, des Hessois, après avoir quitté Brisach, s'approchèrent de Philippsbourg, occupé par les Impériaux, et arrivèrent à l'improviste à Wiseloch. La garnison de Spire, alarmée, avertit les Lorrains. Leur cavalerie était logée à Ketsch, au delà du pont de bateaux construit près de Spire. Elle reçut l'ordre de s'approcher, mais elle se retira à Heidelberg, résidence du duc. Le 25 juin, les Hessois passèrent le Neckar à Ladenburg, les uns à la nage, les autres à gué. La garnison de Philippsbourg les poursuivit depuis le Rhin jusqu'au Neckar et leur tua le major Pilsen. Les garnisons lorraines s'émurent de ces incursions des Hessois, alliés de la France, mais

Digitized by Google

sur le bruit qu'ils allaient attaquer Spire, se contentèrent, au lieu d'essayer de les anéantir, de rompre le pont de bateaux dressé près de cette ville. Les Hessois, entièrement remis de leur dernière escarmouche, s'avançaient toujours. Ils apprirent, le 26 juin, que Charles IV avait été d'Heidelberg à Worms avec trois compagnies de ses gardes pour en ramener son train et ses gardes. Informés par quelques paysans que le duc, à son retour, s'était arrêté dans le village de Schriesheim[1], ils attaquèrent ses troupes avant qu'elles pussent se fortifier et les défirent.

Charles IV réussit à leur échapper. Mais bientôt il arriva à Heidelberg « ensanglanté », après avoir perdu six chevaux de son carrosse, tous ceux de son manège, de sa chancellerie, une grande partie de sa vaisselle d'argent, une croix d'or, une très riche épée dont le cardinal de Richelieu lui avait fait hommage lors de la signature de la Petite-Paix et que quelques-uns estimaient valoir cinquante mille écus, une écritoire enrichie de pierreries, d'une valeur de vingt mille écus, et quelques meubles précieux. Le général-major des Hessois fit charger un mulet de ce qu'il se réservait et distribua le reste à ses officiers. Charles IV arriva à Spire à dix heures du soir dans un petit carrosse de louage, accompagné de quelques cavaliers. Après avoir réclamé aux habitants le peu de contributions qu'ils lui redevaient, il en partit le lendemain matin pour Philippsbourg, avec son commissaire général Bejerlein et une faible escorte. Le reste de ses

1. Schriesheim, village du grand-duché, cercle et bailliage de Mannheim.

Digitized by Google

soldats le rallia au pont d'Heidelberg. Il avait laissé à Worms le colonel Husi avec huit compagnies d'infanterie.

Que ne les eut-il avec lui à Schriesheim ?

Charles IV rencontra sur son chemin le marquis de Velada, nouveau gouverneur du Milanais, qui arrivait de Bruxelles et se rendait à Frankenthal. Les Hessois s'emparèrent d'Eppenheim, dans la Bergstrasse, et prirent la route du Mein qu'ils traversèrent entre Miltemberg et Aschaffenbourg, avec quinze cents têtes de bétail et autre butin.

Charles IV se consola de la perte de son bagage en espérant qu'il se ferait payer par la ville de Strasbourg qui avait laissé passer les cavaliers hessois, ses agresseurs, sur son pont et leur infanterie dans des bateaux sous ce pont. Le Magistrat de Strasbourg se plaignit à Mazarin des menaces de Charles IV et le cardinal, en lui promettant sa protection, la paya de belles paroles[1].

Le plan du comte de Guébriant était d'envahir la Bavière. Il avait douze mille hommes. Beaucoup de ses soldats avaient déserté pendant qu'il occupait le Brisgau. Ceux qui étaient restés étaient en proie à une indiscipline telle que les régiments ne présentaient plus aucune cohésion et que tous les corps s'étaient confondus dans les cantonnements. Il fallait mener au feu ces vieux soldats de Weimar que perdait l'oisiveté et qu'entraînait l'amour du pillage. En attendant les hostilités, Guébriant établit son quartier général à l'abbaye de Salmaweiler

1. A Messieurs les consuls de la ville de Strasbourg, Paris, 28 août 1643. Ms de la Bibliothèque Mazarine, n° 1719, tome I, f. 98 verso. Lettres du cardinal Mazarin, tome I, p. 327 et suiv.

Digitized by Google

(ordre de Citeaux) située sur l'Ar, à deux lieues et à l'est d'Uberlingen.

Charles IV, avant de se décider à rejoindre Mercy, cantonné d'abord à Markdorf, puis à Pfullendorf, se trouvait encore à Worms, le 25 août. De cette ville, ce jour-là, il ordonna à Ligniville de se loger le lendemain à Grauen et à gauche de cette ville « et en deçà et lieux plus commodes » et de ne pas dépasser Grauen avant de recevoir de nouveaux ordres[1].

Les Français occupaient à cette heure en Allemagne Brisach, Sikingen, Waldshut et Uberlingen dont ils s'étaient emparés en janvier 1643. C'est en vain qu'au mois de juin 1643, Guébriant assiégea Rottweil, ville du Wurtemberg. Attaqué par la cavalerie de Werth, repoussé du Neckar par les Bavarois qui manœuvraient pour lui couper la retraite, il vint se loger à Wolfach, au confluent de la Wolfach et de la Kintzig, repassa la Forêt-Noire et le Rhin et se retira en Alsace. Le seul résultat appréciable de l'incursion faite par Guébriant dans le sud de l'Allemagne fut d'empêcher les Bavarois de marcher au secours de Thionville. Charles IV fit mine d'aller au secours de cette place et repassa le Rhin ; son absence empêcha Mercy de poursuivre Guébriant jusqu'en Alsace. La prise de Thionville par Enghien porta un coup terrible au Lorrain. La présence des Français dans cette place, une des meilleures de l'Europe, interrompait les communications entre l'Allemagne et la France, couvrait Metz et

1. V. ordre de Charles IV à M. de Ligniville, 25 août 1643. Original (Archives Ligniville).

Markdorf et Pfullendorf font partie actuellement du grand-duché de Bade et confinent au Würtemberg.

Digitized by Google

facilitait l'entrée, par le nord, de nos soldats dans le duché de Lorraine. Bientôt le duc d'Enghien s'empara des autres places de la Moselle et de celles de la Sarre.

Au confluent de la Sarre et de la Moselle, au nord de l'ancienne Lorraine, confinant au Luxembourg et à l'Évêché de Trêves, se trouvait une ville coquettement étagée le long de la Moselle, c'était Sierck. Cette ville du duché de Lorraine, reprise aux Français en 1635, par le prince Thomas de Savoie, général au service de l'Espagne, depuis cette époque avait souvent servi de refuge à Charles IV et surtout à Béatrix de Cantecroix. Là résidait, pendant une partie de la guerre de Trente ans, la cour souveraine de Lorraine. C'est vers Sierck qu'après avoir pris les mesures nécessaires à la sûreté de Thionville, le duc d'Enghien s'achemina (1er septembre). Le devançant, d'Espenan était déjà sous les murs de cette ville avec mille chevaux et autant de mousquetaires détachés des autres corps destinés à l'investir. Aussitôt que le reste de l'armée française fut arrivé, et que quatre canons furent mis en batterie, Enghien fit tirer quelques salves avant de sommer le gouverneur de lui remettre le château. La ville, dépourvue de défense, avait été abandonnée par une grande partie des habitants. Le gouverneur répondit que l'on se moquait de lui et qu'il ferait connaître, ainsi que ses soldats, « qu'ils étaient gens de guerre ».

Le canon recommença à tonner de plus belle et, la nuit étant survenue, toutes les troupes se retirèrent dans leurs quartiers, excepté celles qui étaient commandées. Le duc d'Enghien, suivi par la plupart des maréchaux de camp, choisit comme quartier général la Chartreuse,

Digitized by Google

sise à mille pas de la place, sur les rives de la Moselle. Le sieur d'Espenan se campa de l'autre côté de la ville, du côté de Trêves.

Le sieur de Saint-Martin, lieutenant de l'artillerie, reçut l'ordre de mettre quatre canons en batterie sur le bord du fossé du château.

Deux autres furent laissés à la même place que la veille.

Pendant la nuit du 2 septembre les assiégeants mirent le feu à la porte de la ville et y entrèrent sans résistance. Il n'y restait guère que des femmes et des enfants que, par humanité, Enghien recueillit à la Chartreuse. Au point du jour le canon français commença à battre la courtine qui se trouvait entre la porte du château et une petite tour s'élevant du côté de la Moselle, après avoir abattu les défenses d'où les assiégés pouvaient incommoder de leur mousqueterie les soldats français les plus avancés.

Le sieur de Maupertuis, lieutenant-colonel du régiment de Picardie, étant entré à Sierck pour réprimer les désordres de la soldatesque, y fut tué d'un coup d'arquebuse tiré du château. Quelques soldats furent également tués dans les rues. Le mineur fut attaché, du côté de la ville, dans le roc sur lequel s'élève le château. Toute la journée fut employée à ce travail ; mais vers sept heures du soir, les assiégés, après une seconde sommation, parlementèrent et envoyèrent un otage, en attendant qu'ils eussent rédigé les articles de la capitulation demandée par eux.

On les autorisa à faire sortir leur garnison composée de trois compagnies d'infanterie avec leurs armes et les bagages des officiers.

Digitized by Google

Ce fut le lendemain, vers huit heures du matin, que cette sortie eut lieu. On leur fournit une escorte pour aller à Sarrebruck; les habitants purent rester dans leurs foyers ou se retirer dans quelque place de la Lorraine soumise au roi de France, sans emporter ni leurs armes, ni leurs biens. Suivant les lois de la guerre, ces biens demeurèrent exposés au pillage et à la discrétion des soldats.

On trouva dans le château de Sierck cinq petites pièces, deux mortiers à bombes aux armes de France et quelques munitions de guerre. Le duc d'Enghien y laissa une garnison de 60 hommes (3 septembre).

L'armée française traversa la Moselle et se dirigea vers Longwy que l'on croyait devoir être bientôt assiégé, mais qui ne le fut qu'en 1646 par l'armée française[1].

Le soir de la reddition de Sierck, il se livra, entre les Français et un détachement de cavalerie croate, un rude combat où périrent le marquis de Courtemer fils, capitaine de cavalerie, le sieur de Chevers, maréchal des logis, général de la cavalerie légère, et le sieur de Chantèu, capitaine au régiment de cavalerie de Grancey. Y fut blessé le sieur de Fourille fils, capitaine d'une compagnie de chevau-légers, d'un coup de pistolet à l'épaule et à la mâchoire.

Des prisonniers faits par les soldats français sur les Croates, Enghien apprit que leur régiment était campé dans un bois voisin avec leur bagage. Le vainqueur de Rocroi s'avança contre eux, assisté de Rantzau et du

1. *Gazette de France,* 13 sept. 1643. N° 115, p. 781, 784.
M. de Marolles fut nommé gouverneur de Sierck et M. de la Plaine lieutenant de roi.

Digitized by Google

marquis d'Aumont et de plusieurs autres volontaires. Après avoir marché toute la nuit, malgré la pluie, il arriva en vue de Luxembourg le 4 septembre.

Le 6, toute l'armée française se montra en corps du côté d'Étain et y rencontra le duc d'Angoulême à la tête de son armée. Dans un conseil de guerre qui se réunit alors il fut décidé que le fils naturel de Charles IX, général incapable, mais d'une vigueur extraordinaire pour son âge, fortifié de quelques régiments du duc d'Enghien, prendrait le chemin de Picardie, car Guise semblait menacé par les Espagnols.

Quant à Enghien, il se campa à Étain et permit à ses troupes de se rafraîchir dans des cantonnements échelonnés entre la Meuse et la Moselle, sous le commandement du marquis d'Aumont et du baron de Sirot. Une partie de l'armée française accompagna le duc jusqu'à Verdun, où il fut reçu magnifiquement par Isaac de Feuquières, qui avait succédé à son père dans le gouvernement de cette ville. Les événements qui venaient de se passer à Paris forcèrent le fils du prince de Condé à se rendre à la cour, sans y être autorisé par Mazarin et la reine-mère[1].

Charles IV avait quitté l'armée bavaroise pour rejoindre son ancien quartier du cercle du Bas-Rhin, avait repassé la Moselle et observait ce qui se passait en Lorraine « selon sa coutume »[2]. Guébriant surveilla ses allures et craignit qu'il ne voulût se joindre à Don Francisco de Mello pour opérer avec lui dans le Luxembourg.

---

1. *Passim.* De Verdun, 13 septembre, p. 806, 807.
2. Il était resté cependant quelques régiments en Allemagne, du côté

Digitized by Google

La cour de France ne voulut pas dégarnir la frontière de cette province et en détacher le corps considérable promis depuis longtemps au maréchal de Guébriant.

Enfin, le 3 octobre, le sieur de Tracy qui amenait à Guébriant 4,000 à 5,000 hommes, fit cuire le pain nécessaire à la nourriture de ces hommes à Saverne. Guébriant envoya Rantzau et Rocqueservières à leur rencontre. Ces soldats, venus de France, éprouvaient une répugnance invincible à passer le Rhin et il fallut l'arrivée du duc d'Enghien au milieu d'eux pour les y décider.

Mazarin, après avoir renvoyé dans leurs diocèses les évêques de Beauvais, de Limoges et de Lisieux, qui composaient avec quelques dames de la cour le parti des Dévots, réussit enfin à abattre un autre parti encore plus dangereux et plus funeste à sa puissance. Ce parti était celui des Importants dont Beaufort, l'ami de Mme de Montbazon, était le chef apparent et dont la duchesse de Chevreuse, la cousine et l'ancienne maîtresse de Charles IV, était l'âme et l'inspiratrice occulte. Si Beaufort, fils d'une princesse lorraine, devait être favorable à la cause du Prétendant, comme tous ceux de son parti, Charles ne pouvait trouver à Paris de meilleur avocat que la descendante des Rohan.

Rappelée à la cour, après la mort de Louis XIII, Mme de Chevreuse était arrivée à Paris, le 14 mai 1643,

---

de Worms. Le 14 septembre 1643, Charles IV donna l'ordre au colonel de Mondragon d'envoyer une compagnie (celle de Claude de Crevoisier) à Kirschheim pour y loger. Le 18 octobre, le capitaine de Crevoisier reçut de nouveau l'ordre de se rendre avec sa compagnie à Kirschheim et, le 23 octobre, il reçut l'ordre de quitter Kirschheim pour marcher vers Worms. Le duc d'Enghien venait d'amener des renforts à Guébriant (Archives Crevoisier).

Digitized by Google

et s'était de nouveau installée dans son hôtel de Chevreuse, rue Saint-Thomas-du-Louvre, près de l'hôtel de Rambouillet.

La duchesse avait alors quarante-trois ans. Sa beauté commençait à décliner. Chez elle le goût des affaires avait survécu à celui de la galanterie. Elle croyait retrouver dans la reine Anne l'amie des jours passés et espérait la diriger, en s'appuyant sur Gaston d'Orléans, sur Marguerite de Lorraine, sa femme, sur les Vendôme, les Bouillon la Vieuville, La Rochefoucauld, et sur mylord Montaigu, son ancien adorateur, l'ancien émissaire de Charles d'Angleterre auprès de Charles IV. Trompée par l'accueil empressé de la reine-mère, M^me^ de Chevreuse ne tarda pas à agir secrètement contre Mazarin. Les Importants l'encouragèrent dans ses efforts et comptèrent sur elle. Elle demanda le retour de Châteauneuf. Il fut rappelé. Elle songea à marier sa fille Charlotte-Marie, alors âgée de seize ans, avec le duc de Beaufort, mais Mazarin s'y opposa. Cependant, sans céder à toutes ses prières, il parut lui adresser ses plus tendres hommages.

En somme, de toutes les demandes faites par M^me^ de Chevreuse, elle n'obtint que le gouvernement de la Touraine pour Châteauneuf.

Pour se venger des agissements du cardinal qui avait réussi à lui enlever le cœur et l'esprit de la reine-mère, elle flatta les Vendôme, gagna le duc de Guise et s'efforça de séduire le duc d'Elbœuf. Montaigu l'abandonna et soutint le président Séguier, tout dévoué à Mazarin et ennemi acharné des Importants. Mazarin s'affermit de plus en plus au ministère et réussit à faire comprendre

Digitized by Google

à Anne d'Autriche, encore hésitante entre ses conseils et ceux des Dévots et des Importants, qu'au cours des négociations engagées pour la paix, il ne fallait abandonner ni les protestants d'Allemagne, ni la Hollande et que, malgré les instances du pape et des chefs de l'épiscopat français, il était impolitique et préjudiciable à la France de signer une paix particulière avec l'Espagne.

Les victoires remportées par le duc d'Enghien furent l'argument décisif qui éclaira entièrement Anne d'Autriche sur les véritables intérêts de la France et rendirent les conseils funestes de la duchesse de Chevreuse complètement inutiles.

Cependant l'absence du duc d'Enghien, tout dévoué à Mazarin, rendait possible un coup de main contre le Cardinal, grâce à la complicité ouverte ou tacite des Vendôme, des Bouillon, des Guise et des La Rochefoucauld, Montresor, Béthune, Saint-Ybar, Varicaville, M^me^ de Montbazon, Beaupuis, le duc de Retz, La Châtre, Tréville et d'autres moins dangereux. L'exil de la duchesse de Montbazon, très liée avec le duc de Beaufort (22 août), mit le feu aux poudres, mais une tentative d'assassinat contre Mazarin, préméditée par le futur roi des Halles, avorta, et le duc fut interné à Vincennes et la duchesse de Chevreuse exilée de nouveau dans son château de Dampierre et bientôt après en Touraine (2 septembre)[1].

1. On constata, à cette époque, la présence à Paris de Clinchamp, ancien officier au service de Charles IV. (III^e^ carnet de Mazarin, p. 82. Biblioth. nationale.) Mazarin ordonna à du Hallier, maréchal de l'Hôpital, de surveiller les agissements de Charles IV. « M. del Opital : che si prendi cura al duca di Lorena perché ingannère e fara molte cabale incerte, intendendosi enteramente con Madame di Chevrosa. » (*Passim*, p. 35.)

Digitized by Google

Les Espagnols et Charles IV, apprenant l'arrestation de Beaufort et l'exil de M^me^ de Chevreuse, jugèrent qu'ils ne pouvaient plus compter sur Anne d'Autriche et que la mère de Louis XIV et du duc d'Anjou, dorénavant, préférerait les intérêts de la France à ceux de son pays natal, au risque de creuser une mer de sang entre la France et l'Espagne. L'amour de la patrie adoptive avait envahi son âme.

M^me^ de Chevreuse continua à conspirer contre Mazarin. Celui-ci s'en émut de nouveau. Aussi, de crainte d'être enfermée au château d'Angoulême, essaya-t-elle de se rendre secrètement en Angleterre. Arrêtée en mer par un vaisseau et débarquée dans l'île de Wight, elle obtint de Pembrock, gouverneur de cette île, l'autorisation de gagner Dunkerque et de là les Pays-Bas espagnols. Elle s'établit à Liège et renoua ses intrigues avec les Espagnols et Charles IV, se liant, ainsi que ses filles, avec Béatrix de Cantecroix et la traitant en duchesse de Lorraine[1] (novembre 1645).

Revenons à la campagne d'Allemagne où Charles IV allait se distinguer et vaincre Guébriant. Chargé par Mazarin d'amener à ce dernier des renforts, Enghien a quitté Paris le 4 octobre 1643 et est arrivé à Bar-le-Duc le 5[2]. C'est à contre-cœur qu'il a quitté la cour et il ne s'y est décidé que grâce à la promesse que la reine lui a faite de lui restituer Chantilly. Il a donné rendez-vous à

1. Voir Lettres de la duchesse de Chevreuse et de Charlotte de Lorraine, sa fille, à Madame la duchesse de Lorraine (Bibliothèque de Besançon).

2. Le duc d'Enghien avait obtenu de Mazarin de ne pas passer le Rhin. (*Ambassadeurs vénitiens*, t. XCIX, f° 251.)

Digitized by Google

son armée à Nomeny (Lorraine) pour le 15 octobre. Il a sous ses ordres Rantzau, lieutenant-général, Espenan, le marquis d'Aumont, Sirot, le marquis de Noirmoutiers (Louis de la Trémoille), comme maréchaux de camp. Ses intendants sont Choisy et d'Oysonville. Arrivé à Void, le 8 octobre, le duc apprend que l'armée de l'Union catholique a forcé Guébriant à repasser le Rhin à Rheinau et à se tenir sur la défensive. S'il avait été plus tôt à son secours, dès la prise de Thionville et de Sierck, s'il avait occupé le Palatinat, la position de Guébriant eût été moins critique ; Enghien aurait pu, en tenant en échec le général impérial Hatzfeld et Charles IV, s'emparer de Kaiserslautern, Landau, Spire, Worms et Mayence, pendant qu'une seconde armée, sous les ordres de Rantzau, aurait opéré sa jonction avec Guébriant, et aider de cette façon ce dernier à repasser le Rhin et à prendre ses quartiers dans la Souabe[1].

L'Alsace avait à souffrir de la présence des Weimariens à Erstein et à Molsheim et les Bavarois avaient jeté un pont sur le Rhin près de Lauterbourg, au confluent de la Lauter et du Rhin.

Que se passait-il dans le reste de l'Allemagne ?

Au commencement de l'année, Torstenson[2], ayant été obligé d'abandonner le siège de Freiberg, pour ne pas

1. V. Lettre de Guébriant, *Histoire du maréchal de Guébriant,* par Le Laboureur, p. 594-596. Lettre de Turenne à Mazarin (*Lettres de Mazarin,* t. I, p. 623-624). — Instructions de Michel Le Tellier (bibl. nat. Fr. 4169, 4170 et suiv., fos 21-26, 28-30). *Lettres de Mazarin,* t. I, p. 625.

2. Léonard, comte de Torstenson, général suédois (1595-1664), venait de vaincre les Impériaux à Breitenfeld.

Digitized by Google

livrer bataille à Piccolomini, était venu se camper auprès de Strehlen, sur l'Elbe, avait traversé ce fleuve, marché vers Bautzen, dans la Lusace, battu Bruci et s'était rendu dans la Bohême que Gallas, rentré en faveur, était chargé de défendre. Son but évident était d'empêcher Torstenson d'envahir la Moravie. Torstenson ravagea cette province, après avoir passé insolemment devant son adversaire, et y prit plusieurs places. Gallas se posta près de Brünn et les deux armées s'observèrent pendant quelque temps. Trois régiments suédois, campés sur une montagne, furent surpris et battus. Mais Torstenson prit bientôt sa revanche. Il surprit le comte de Buscheim, envoyé par l'empereur en Silésie avec 15,000 chevaux, et le battit à plates coutures.

Torstenson venait de recevoir de la régence de Suède l'ordre de se rendre *à petit bruit* dans le Holstein. De nouveau rentré en Silésie, il ne trouva pas l'occasion de livrer bataille à Gallas qui le côtoya jusqu'en Lusace. Torstenson feignit d'envahir la Misnie, fit faire un pont sur l'Elbe, auprès de Torgau, avança près des rives de ce fleuve et s'arrêta à Havelberg. Là, il s'ouvrit à ses officiers et, vers la fin de l'année 1643, il fit soudainement irruption dans le Holstein. Mais, lors de sa présence en Bohême, il avait laissé un détachement de ses troupes à Königsmarck qui envahit à son tour la Misnie, la Franconie, la Basse-Saxe et la Basse-Poméranie où il força Crackau, général impérial, à se réfugier en Pologne.

La guerre déclarée par la Suède au Danemark avait forcé la régence de la Suède à réduire le nombre des troupes suédoises auxiliaires des troupes françaises en Allemagne et avait contribué indirectement à l'insuccès

Digitized by Google

de Guébriant et à sa position critique en Alsace. Mais voici le duc d'Enghien qui se hâte de lui amener des renforts. Après avoir couché à Nancy le 9 octobre, le 11, il passe ses troupes en revue dans la plaine que domine la côte de Delme et leur distribue leurs quartiers. Malheureusement il constate avec peine que ses canons et ses vivres ne sont pas arrivés à cause du mauvais état des chemins.

Le 17 octobre, Enghien rencontra le maréchal de Guébriant à Phalsbourg, près de Saverne, chef-lieu de la principauté de Phalsbourg dont la princesse de ce nom, Henriette de Lorraine, sœur de Charles IV, vendue à Mazarin, avait obtenu depuis peu la neutralité.

Le maréchal était accompagné du duc Georges de Wurtemberg, du colonel Taupadel, lieutenant-général de l'armée franco-weimarienne, et d'autres officiers suédois ou allemands au service de Louis XIV.

Le 21, Enghien passa une seconde fois la revue des soldats qu'il amenait de France et, parmi eux, il choisit près de 6,000 hommes, triés avec soin, qu'il destina à renforcer l'armée de Guébriant et à faire campagne en Allemagne. Il lui fallut tout l'ascendant que lui donnait sa gloire récente pour les déterminer à traverser le Rhin. Ces soldats de choix se décomposaient ainsi : 4,000 fantassins et 1,500 cavaliers.

On mit à leur tête Josias de Rantzau, maréchal de camp, qui était âgé de 43 ans. Originaire du Holstein et ayant débuté dans l'armée suédoise sous Gustave-Adolphe, venu en France en 1635, il s'était distingué en Franche-Comté en 1636 et au siège d'Arras en 1640.

Borgne et amputé d'une jambe, il était d'une bravoure

Digitized by Google

sans égale, aussi remarquable dans les combats qu'éloquent dans les conseils, doué de beaucoup d'esprit, mais il se livrait avec excès à la boisson. Très dévoué à Mazarin, il avait été recommandé par lui à Guébriant, mais il fut antipathique aux anciens officiers de Weimar dont il était destiné à devenir le chef. Sous lui, on distinguait Charles de Saint-Maure, marquis de Montausier, que nous avons vu au siège de Brisach en 1638[1]. Agé de trente-trois ans, maréchal de camp, gouverneur de la Haute et Basse-Alsace, Montausier était un habitué de l'hôtel de Rambouillet et devait épouser bientôt Julie d'Angennes de Rambouillet. Homme de plume en même temps qu'homme d'épée, il était en correspondance suivie avec Voiture, un des adorateurs platoniques de son aimable et gracieuse fiancée. Rantzau et Montausier étaient tous deux calvinistes. Ensuite, c'était Sirot, un des vainqueurs de Rocroi, Louis de la Trémoille, marquis de Noirmoutiers, maréchaux de camp, Vitry, mestre de camp du régiment de la Reine-infanterie, et son frère, Jacques de Borelli de Rocqueservières, et François de Maugiron, mestre de camp du régiment de cavalerie de la Reine, dont nous reparlerons bientôt.

Le reste des troupes du duc d'Enghien retourna en France, sous les ordres d'Espenan, en passant par Charmes et Mirecourt. Enghien ne garda avec lui que la gendarmerie et le régiment Royal-cavalerie.

Mais, avant de s'éloigner, le fils du prince de Condé veut revoir encore Guébriant qui a regagné son camp d'Erstein. Le rendez-vous des deux généraux a lieu à

1. Voir nos *Campagnes de Charles IV*.

Digitized by Google

Dachstein, près de Strasbourg. C'est là que le vainqueur de Rocroi adresse un dernier adieu à Guébriant et passe la revue des Weimariens. La dernière campagne en a réduit le nombre et plusieurs sont las et épuisés, mais Guébriant a réorganisé autant que possible leurs débris. Leur cavalerie fait assez bonne figure et l'on ne désespère pas, grâce aux renforts amenés par le duc d'Enghien, de réparer les pertes subies et d'amener à composition Bavarois et Impériaux. Que serait la guerre, si l'on croyait toujours l'ennemi invincible et si l'on ne se berçait souvent d'espoir !

Un banquet d'adieux fut donné par Enghien à Guébriant au château de Dachstein. Rien ne manqua au luxe de ce repas copieux, à la splendeur duquel contribuèrent Strasbourg, Colmar, Schlestadt, Benfeld, Bâle et Brisach. L'Alsace, la Lorraine, la Suisse et le Brisgau furent mis en réquisition. Lisle, résident de France à Strasbourg, envoya au duc d'Enghien, de la part du Magistrat de cette ville, trois perches, quatre carpes et cinq brochets que le maître-pêcheur de Strasbourg amena lui-même, escorté de deux soldats.

Au banquet de Dachstein étaient présents, comme invités du duc d'Enghien, le duc de Wurtemberg et le marquis de Baden-Durlach, tous deux officiers au service de la France, sous les ordres de Guébriant. Celui-ci se plaça entre les deux princes « pour les honorer selon leur naissance et non selon leur emploi qui les aurait mis au-dessous de Ohem, Rosen et Taupadel, les anciens compagnons de Weimar » (24 octobre).

Le lendemain de cette fête, suivie bientôt de deuil, Guébriant fit descendre le pont de bateaux placé par ses

Digitized by Google

soins sur le Rhin, à Rheinau, à dix kilomètres sud-est de Benfeld, en face d'Obenheim (pays de Bade). Ses soldats furent pourvus de pain pour dix jours. Après le passage de son armée qui dura trente-six heures, Guébriant envoya son artillerie et son bagage à Fribourg-en-Brisgau. Erlac devait faire conduire canons et bagage par la vallée de Sanct-Peter jusque sous les murs de Rottweil (Wurtemberg). Ce fut à Obenheim que le duc d'Enghien quitta définitivement Guébriant. Ils ne devaient plus se revoir.

Enghien passa quelques jours à Strasbourg, traversa les Vosges entre Sainte-Marie-aux-Mines et Saint-Dié, s'arrêta à Neufchâteau pour la mise en quartiers de ses troupes et rentra à Paris (15 novembre).

Quant à Guébriant, il franchit le passage très difficile qui conduit de la vallée de la Kinzig à celle du Neckar. Le 7 novembre, il arriva en vue de Rottweil. Un conseil de guerre fut convoqué sous les murs de cette ville. On était au 1er novembre. Le froid était très rigoureux. Fallait-il assiéger Rottweil dont la possession devait faciliter les communications de l'armée franco-weimarienne avec Fribourg-en-Brisgau, Brisach et l'Alsace, ou fallait-il aviser au plus pressé, c'est-à-dire empêcher Charles IV de rallier, après avoir quitté les rives de la Moselle et du Rhin, les Bavarois qui venaient de quitter Rastadt et Durlach, au sud de Karlsruhe, et se dirigeaient vers Balingen.

Charles IV, de son côté, concentrait sa petite armée et ordonnait au gouverneur de Longwy, qui lui appartenait encore, de rassembler tous les soldats qui l'avaient quitté et de faire appel, sous peine des représailles les plus terribles, au patriotisme et au dévouement de ses

Digitized by Google

gentilshommes et de ses sujets. Les Bavarois étaient consternés en apprenant la venue des renforts si longtemps promis au maréchal de Guébriant par Mazarin, quelques faibles qu'ils fussent.

C'est le moment pour Guébriant d'agir et de profiter de la surprise de ses ennemis : marcher droit à eux et leur demander la bataille.

Fidèle aux anciens errements, faut-il piétiner sur place et laisser les soldats, venus à contre-cœur de France, dans ce pays sauvage, couvert de bois touffus et creusé par des ravins profonds, devant une place de peu d'importance ?

Ne vaut-il pas mieux empêcher Charles IV de s'unir aux Bavarois, car il a quitté le Palatinat et arrive à marches forcées dans ce but, et sa joie sera grande s'il apprend que ses ennemis, au lieu d'aller au-devant de lui, se morfondent devant une bicoque ? Tel est l'avis de Montausier, Rocqueservières et Ohem. Ils croyaient qu'il était préférable de se hâter d'envahir la Bavière, après avoir empêché Mercy de rallier Charles de Lorraine et Hatzfeld, qui accourait, lui aussi, au secours des Bavarois, et de les forcer à repasser le Danube. Mais Guébriant, aveuglé, opina pour le siège immédiat de Rottweil et son avis prévalut. Il ne savait pas, conduit par le destin, qu'il marchait vers la mort. Rantzau partagea son avis.

Quand le canon fut arrivé, Guébriant commença le siège de Rottweil[1].

---

1. Nous lisons dans les lettres inédites de Grotius, p. 105, à la date du 11/21 novembre 1643 : « Intelligimus ad Rothwillam pervenisse gallicum exercitum, obsidionemne molitus sit, an alterius, ut quidam pu-

Digitized by Google

Ce fut Montausier qui, après s'être rendu maître du fossé qu'il ouvrit par un fourneau, fit faire brèche aux remparts et se prépara à l'assaut. Ce que voyant, les assiégés se rendirent à discrétion (20 novembre). La prise de Rottweil coûta bien cher à la France : Rosen se fit enlever à Balingen, l'infanterie de Rantzau souffrit de la faim et du froid ; enfin, le maréchal de Guébriant eut le bras emporté par un coup de canon, trois jours avant la capitulation de la ville assiégée. Il n'y fit son entrée que couché sur une litière et pour y mourir quelques jours après. Ce fut une grande perte pour la France. Son corps fut conduit à Paris par étapes. Des services funèbres eurent lieu dans toutes les grandes villes du parcours, telles que Nancy, où se trouve encore l'acte de son décès. A Paris, il fut enterré dans le chœur de Notre-Dame, après avoir été déposé dans la chapelle de la Mission que dirigeait Vincent de Paul.

Maintenant qu'allait faire l'armée franco-weimarienne menacée de toutes parts ?

La discorde régnait parmi ses chefs après la mort de Guébriant qui avait su se faire respecter par tous, grâce à ses talents militaires, sa piété, son honnêteté et la pureté de ses mœurs. Ce fut Rantzau qui lui succéda dans son commandement. Un conseil de guerre eut lieu. Montausier et Ohem furent d'avis de marcher vers Stüh-

---

tant, ad Danubium iturus, non certo discerim.... sunt litteræ quæ Bavaricos ire dicunt Tubingam, Hasfeldium in Franconiam, Lotharingos trans Nicrum ; Bavaricos vitaturos prælia incerta, cum spe fore ut ipsi sedes habituri commodiores et præparatam victus copiam, Gallorum in alieno viventium, neque ad futuras necessitates satis prospicere solitorum, patientiam fatigent. »

Digitized by Google

lingen, Bliensberg et Fürstemberg, en deçà du Danube, au sud-est de la Forêt-Noire.

A les entendre, les Impériaux n'auraient pu atteindre que très difficilement l'armée franco-weimarienne dans ces trois villes et aux environs. Elle aurait pu s'y loger sans trop s'éparpiller et facilement tirer de la Suisse son pain que les bateliers du lac de Constance lui auraient apporté.

Après bien des hésitations il fut convenu qu'on se dirigerait vers Tuttlingen, ville située sur le Danube, dans le Wurtemberg, en pleine Forêt-Noire.

On y établit le quartier général avec l'artillerie, quatre régiments de gardes et le régiment de Kloug : comprenant en tout 5,000 hommes. Rantzau et Montausier se logèrent dans la ville, ainsi que les officiers de l'artillerie. Le reste de l'armée se cantonna à Donaueschingen, Möhringen, Geisingen, près de la source du Danube[1]. Rosen se logea à Mülheim, sur le Danube, à peu de distance de Tuttlingen avec 10,000 mercenaires. 8,000 Français occupaient Möhringen. Rantzau plaça le parc d'artillerie dans un cimetière, au pied du Honberg, entre Tuttlingen et le quartier de Rosen.

Après avoir passé le Danube à Sigmaringen, sans que Rosen s'aperçût de son voisinage[2], François de Mercy occupa Möskirch, sur l'Ablach, après avoir envoyé son bagage en Bavière. Rantzau, chose surprenante, n'avait pas fait garder les approches de Tuttlingen et croyait que

1. Ville du Hohenzollern.

2. Rosen se disculpa plus tard de sa négligence et prétendit avoir averti Rantzau de l'arrivée des Bavarois (*Mélanges de Clérembault*, tome 390, f° 221).

Digitized by Google

les Bavarois s'étaient rapprochés de l'Iller pour défendre leur pays. Quant à Hatzfeld et au duc de Lorraine, il n'en avait cure. Lorsque ces derniers eurent rejoint les Bavarois, l'attaque de Tuttlingen fut décidée par Mercy avec 20,000 hommes. Charles IV, qui avait remonté en toute hâte les rives du Neckar, se chargea de l'avant-garde. Aidé par le colonel Wolf, suivi bientôt par les Impériaux et les Bavarois, il se glissa en tapinois, par un brouillard épais, à la pointe du jour, vers Tuttlingen, en laissant le quartier de Rosen sur sa droite. Avec une hardiesse étonnante et un sang-froid digne d'éloges Charles fond sur l'artillerie française, abandonnée par ses officiers, s'en empare et la fait placer sur le Honberg. Là, les artilleurs lorrains, tournant la bouche des canons français contre Tuttlingen, les chargent et dirigent leurs coups contre la ville.

Au bruit de l'artillerie les bourgeois de Tuttlingen se réveillent avec effroi et quelques-uns veulent aller donner l'alerte aux troupes franco-weimariennes campées au dehors. Ils sont refoulés dans la ville par les Bavarois et les Lorrains. Rantzau, revenu de sa stupeur, ainsi que ses officiers qui, dit Grotius, jouent aux cartes, fait appel au courage de son état-major, des officiers d'artillerie et des quelques soldats enfermés avec lui dans la ville surprise[1]. Il faut en sortir les armes à la main ou mourir, si l'on ne veut pas se rendre honteusement et sans combattre.

---

1. « Par in militibus ducibusque securitas, nam qui ad Dutlingen deprehensi sunt chartis ludebant plerique. » V. aussi *Ambassadeurs vénitiens*, t. XCIX.

Digitized by Google

Trente brèches à la muraille par quelques-unes desquelles on peut entrer à cheval. Une partie de l'enceinte est composée de maisons et l'autre, très basse, n'est pourvue d'aucun chemin de ronde ni de lieu où l'on puisse se défendre. Pas de poudre, aucun canon. Seuls quelques soldats ont encore un peu de poudre dans leurs bandoulières et ils peuvent tirer quelques coups de mousquet pour sauver leur honneur.

Comme à Dôle, Rantzau est sommé de se rendre. Mercy et Hatzfeld lui promettent d'être généreux à son égard. Mais Werth accourt et veut lui trancher la tête. Charles IV, plus humain, l'en empêche, mais, malgré les belles promesses faites par Mercy et Hatzfeld, il ne veut entendre parler d'aucune grâce à accorder à l'ennemi. Il faudra se rendre sans conditions. Sans prendre de repos, le duc de Lorraine, accompagné de Gaspard de Mercy, et de Sporck, colonel bavarois, court à la poursuite de Rosen qui, réveillé enfin de sa torpeur, avait quitté Mülheim et essayait d'atteindre une forêt pour s'y réfugier, lui et les siens. François de Mercy et Hatzfeld ne lui en laissent pas le temps et le surprennent à Neudingen. Charles IV avait prévu cette retraite et avait détaché une partie de sa cavalerie. Elle traverse le Danube et coupe le chemin aux fuyards. Werth est présent, à la tête de ses cavaliers. Rosen se réfugie à Möhringen où se trouvent 10,000 Franco-Weimariens qui font mine de se défendre. Charles IV les bloque dans la place et force les généraux à se rendre sous peine d'être pendus. Rosen, sans marchander, se livre à la discrétion du vainqueur, mais il parvient à s'échapper et à escorter le corps de Guébriant jusqu'en Lorraine où il prend ses quartiers d'hiver et rançonne les

Digitized by Google

habitants sans pitié. Toujours chevaleresque, Charles de Lorraine lui renvoie sa femme avec une escorte de chevau-légers (25 novembre). Charles IV, Mercy et Hatzfeld ont remporté une victoire éclatante. Tous les généraux français sont faits prisonniers, sauf Rosen. Si une partie de la cavalerie française parvient à s'échapper et à se réfugier à Brisach, si le régiment de Montausier peut s'enfermer dans Rottweil, l'armée commandée par Rantzau laisse sur le sol 3,000 ou 4,000 hommes et tout leur bagage est pris. Bavarois, Impériaux et Lorrains se sont couverts de gloire : c'est la revanche de Kempten[1].

Charles IV avait retrouvé toute sa vigueur, tout son courage et toute sa clairvoyance avant et après l'action. Sa réputation militaire s'accrut encore. Vainqueur des vieilles phalanges de Weimar qu'il a déjà combattues tant de fois en Lorraine et en Franche-Comté, n'avait-il pas fait 7,000 prisonniers et parmi eux des hommes tels que Rantzau, Sirot, Noirmoutiers, les deux Vitry, Maugiron et Montausier, et sans compter le colonel Ohem, Schönbeck, Kloug et bien d'autres. Peu de jours après la victoire de Tuttlingen, Rottweil où s'étaient enfermés Rocqueservières et Taupadel et qu'avait ravitaillée Rosen, avant de gagner Brisach, tomba aux mains de Charles IV et de Mercy (27 novembre). Quatre régiments irlandais qui défendaient la place prirent du service dans les rangs de l'armée lorraine. Ils étaient très indisciplinés et le duc fut accusé d'un excès d'indulgence envers eux. Leur

1. Voir le récit de Montausier qui assista au conseil de guerre qui précéda le siège de Rottweil (*Hist. du maréchal de Guébriant*, p. 714 et suivantes) et le comparer au récit de Forget et du P. Hugo.

Digitized by Google

mauvais exemple, dit le P. Hugo, eut une funeste influence sur les Lorrains qui prirent d'eux, ce dont ils n'avaient pas besoin, des leçons de pillage, car ils se livrèrent dans la suite à d'épouvantables exactions.

Heilmann, dans son *Histoire militaire de Bavière,* prétend que Guébriant, sur son lit de mort à Rottweil, eut le pressentiment du désastre subi par son armée et s'écria : « Ah ! pauvre armée, on me la défait ! Mes bottes, mes armes, mon cheval ! Tout est perdu, si je n'y suis. »

Mercy envoya à Munich Sirot et Noirmoutiers qui lui étaient échus. Hatzfeld et les autres généraux impériaux eurent pour leur part d'autres officiers, entre autres le colonel Kloug, dont le régiment avait été décimé, avec tous les officiers de ce régiment et ceux de l'artillerie. On les envoya à Tübingen (Wurtemberg). Les femmes des officiers prisonniers furent conduites à Schaffhouse. Plusieurs officiers pris par les Impériaux se mirent au service de Mercy. Les Français refusèrent de forfaire à l'honneur et de trahir le roi de France. Charles IV eut dans son lot Rantzau, les deux Vitry, Noirmoutiers, Maugiron, le colonel Nothafft et Montausier. Il les ramena à Worms « pour de là les envoyer en la forteresse de Hombourg, au comté de Nassau[1] ». Mais il fit une exception en faveur de Rantzau et de François de Maugiron. Il les combla d'égards, se piqua de la courtoisie la plus exquise envers eux et, sachant qu'ils étaient hommes de cour, accéda à leur demande de rentrer en France sur parole, à condition qu'à leur retour à Paris, ils inter-

1. Lettres de Saint-Aubin au comte de Brienne (*Mélanges de Clérembault,* t. 390, f° 2101 et suiv.).

Digitized by Google

céderaient en sa faveur auprès d'Anne d'Autriche. Et se rappelant également l'impression que lui avait produite en 1641, lors de son séjour à Paris, la beauté de Mme de Hautefort, dame d'honneur de la reine, il ne demanda d'autre rançon à Rantzau et à Maugiron que la promesse de baiser de sa part le pan de la robe de cette belle demoiselle dont Louis XIII, lui-même, avait été amoureux[1] et que Mazarin venait de disgracier. Dans une lettre qu'il les pria de remettre à la régente, Charles l'assura qu'il était désolé de lui avoir causé du chagrin au commencement de sa régence, mais que les troupes qu'il venait de battre lui avaient fait l'effet d'être beaucoup *plus suédoises que françaises*[2]. Il n'avait cessé du reste de correspondre avec la reine par l'intermédiaire de Raulin, un de ses secrétaires. Un autre agent le représentait à Paris. C'était Jobar[3], qui en 1638, d'après ses ordres, avait fait enterrer secrètement l'enfant adultérin qu'il avait eu de la princesse de Cantecroix, au château de Belleherbe, mais celui-ci le trahissait et dénonçait tous ses actes à Mazarin. Nous le retrouverons plus tard. Maugiron resta à Worms pendant plusieurs mois, tandis que Rantzau rentrait en France et oubliait la promesse qu'il avait faite à Charles IV de venir se reconstituer prisonnier ou de lui envoyer le prix de sa

---

1. Voir *Madame de Hautefort,* par Cousin.

2. V. D. Calmet, t. VI.

3. Jobar (Dominique), natif de Marsal ; dont le père avait été capitaine des bourgeois et échevin dudit lieu fut anobli par Charles IV, le 8 janvier 1628.

Il fut témoin de son mariage avec Béatrix de Cantecroix (Voir *Campagnes de Charles IV,* et 534).

Digitized by Google

rançon. De Worms, Maugiron, le 9 janvier 1644, écrivit à Mazarin pour lui faire part du désir de Charles IV de se réconcilier avec la France. A en croire le mestre de camp français, le duc désirait ardemment la paix dans l'intérêt de sa famille et du peuple lorrain. Quant à lui, il aimait à combattre et n'ignorait pas le cas qu'on faisait de son talent militaire et du courage éprouvé de ses soldats habitués à guerroyer en Allemagne, mais ils étaient las, ainsi que lui, des caprices de l'empereur, de Maximilien de Bavière et des Espagnols qui le soupçonnaient de traiter avec la France.

Le temps pressait, car Maugiron pressentait que, si Charles IV s'apercevait que la France ne pouvait ou ne voulait traiter avec lui, il prendrait un parti et traiterait de nouveau avec l'un ou l'autre de ses alliés actuels avant la fin de l'hiver.

M. de Maugiron savait que Charles IV, pour ne pas s'engager dès maintenant avec les ennemis de la France et recevoir d'eux des quartiers d'hiver, conduisait ses soldats du côté de Liège avec dix régiments de cavalerie et quatre d'infanterie. Il fallait donc que Maugiron pût suivre le duc.

De son côté le maréchal de Rantzau, de retour à Paris, devait envoyer à Maugiron un gentilhomme porteur des instructions de Mazarin [1].

Il était évident que si les services qu'on pouvait attendre des soldats de Charles IV méritaient qu'on mît

1. M. de Maugiron au cardinal Mazarin, 8 janvier 1644. Aff. étr. Lorraine, 33, f° 338. Au commencement de cette lettre, Maugiron dit espérer avoir une entrevue avec Mazarin le lendemain, ce qui était impossible, vu la distance qui existe entre Worms et Paris.

Digitized by Google

tout en œuvre pour se l'acquérir, il fallait auparavant étudier quels étaient les intérêts de ce prince, ces intérêts devant être le mobile de ses actes. La Grange-aux-Ormes qui l'avait bien connu, ayant été envoyé plusieurs fois auprès de lui par Richelieu, assurait qu'il détestait la maison d'Autriche et avait une grande estime pour la France vers laquelle il se sentait naturellement porté. Diverses circonstances, la force des choses l'avaient poussé dans les bras des ennemis de notre pays. Quel pouvait être à cette heure le but qu'il désirait atteindre? Assurément il voulait, avant tout, affermir en sa personne la souveraineté des duchés de Lorraine et de Bar à l'exclusion de la duchesse Nicole. Il avait également intérêt à être rétabli en la possession de ses États, « sans perte, réserve et exception ».

Ensuite, un de ses vœux consistait dans la suppression du parlement de Metz « par les interests de l'empire, pour se mettre à couvert des effets de l'arrêt de M. Le Bret[1] dont il appréhende les suites, par les poursuites dudit parlement duquel le ressort est composé des villes, prévôtés et pays déclarés par ledit arrêt appartenir à S. M. comme usurpés sur elle par les ducs de Lorraine[2] ».

Un autre de ses désirs était de conserver les donations et les bienfaits qu'il avait reçus de l'empire et de ne rien hasarder pour perdre la partie de ses États qui en relevaient.

---

1. Le Bret, jurisconsulte français, conseiller d'État, intendant des Trois-Évêchés, né en 1588, à Paris où il est mort le 24 janvier 1688. Il est l'auteur du traité de la souveraineté du roi dans les Trois-Évêchés, 1632, in-4°.

2. M. de Maugiron à Mazarin, 8 janvier 1644. Déjà citée.

Digitized by Google

Enfin, il désirait faire approuver son second mariage et ne signer aucun traité qui offensât les maisons d'Autriche et de Bavière, ni se détacher entièrement de l'empire « dont la protection avait été si péniblement recherchée et obtenue par son prédécesseur le duc Antoine ».

L'Autriche avait depuis longtemps reconnu Charles IV comme souverain et duc de son chef, tandis qu'au contraire, en France, il ne passait que pour le mari de la duchesse Nicole.

L'Autriche, assurait La Grange-aux-Ormes, avait promis à Charles IV, ainsi qu'à la Ligue catholique, qu'à la paix générale où par le succès de ses armes elle le ferait rétablir sur son trône ducal « absolument et sans restriction ».

Il aurait eu de la peine à espérer pareille faveur de la France, surtout pendant la minorité du roi. Pouvait-elle aliéner ce qui avait été réuni à la couronne par Louis XIII?

Quant à la suppression du parlement de Metz, l'empire et la Chambre de Spire avaient les mêmes intérêts que lui à l'obtenir, puisque l'évêché de Metz, les ducs de Deux-Ponts, les comtes de Nassau, de Linange, d'Eberstein et autres avaient des fiefs dans le ressort de ce parlement et qu'ils prétendaient relever, pour certaines régales, immédiatement de l'empire et, en cette qualité, « s'en disait Estats et y avoir séances », privilèges qu'ils perdraient « s'ils n'étaient membres de ce corps et de cette Chambre ». Charles IV, si l'on ne supprimait pas le parlement de Metz, serait dépouillé de ses fonctions souveraines à Nomeny, Hombourg, Marsal et autres lieux.

Charles IV possédait les principautés de Phalsbourg et de Lixheim, le comté de Saarwerden, le marquisat de

Digitized by Google

Nomeny, Saint-Avold et Hombourg et la dignité de Marchis, comme vassal de l'empire, et il avait obtenu en don Haguenau et son bailliage, consistant en dix villes d'Alsace ainsi que les comtés de Saarbrück et Kirschen, avec d'autres petites terres contiguës au bailliage d'Allemagne dépendant du duché de Lorraine, qu'il savait bien ne pouvoir conserver qu'en restant fidèlement attaché à l'empereur, car Mazarin ne pouvait songer à les lui rendre.

Du côté de la France qu'avait-il à prétendre et à gagner ? En se réconciliant avec elle il n'espérait pas pouvoir réparer ses pertes et récupérer la totalité de ses États.

En outre, la cour de Vienne, pas plus que celle de France, ne s'était encore prononcée contre la duchesse Nicole en sa faveur, et peut-être la réserve observée par l'Autriche était-elle motivée par la présence dans la capitale de l'empire de Nicolas-François et de la princesse Claude. Le but qu'avant tout voulait atteindre le prétendant, c'était de faire reconnaître par le pape et l'Europe la nullité de son mariage avec Nicole.

Que lui importait la couronne de Lorraine, s'il ne pouvait la placer lui-même sur la tête de celle qu'il aimait ?

Cependant Charles IV ne pouvait-il pas garder encore l'espérance que l'empire et la Bavière le récompenseraient un jour des services éclatants qu'il venait de leur rendre ?

L'Allemagne n'avait-elle pas intérêt à le rétablir sur son trône et à faire de ses États une barrière entre elle et la France dont les intérêts étaient évidemment contraires aux siens ?

La Grange-aux-Ormes dans l'avis qu'il adressait à Ma-

Digitized by Google

zarin ne dissimulait pas qu'il n'avait pas été étonné de la violation du traité de paix, signé à Saint-Germain-en-Laye en 1641, commise par Charles IV. « Personne, écrit-il, ne demeure volontiers dans une mauvaise assiette et pour assurer l'exécution d'un traité, il faut que la partie adverse y trouve satisfaction ou soit mise dans l'impossibilité d'y contrevenir. »

On pouvait, ajoute le diplomate français, contenter Charles IV en lui restituant une partie de ses États et en lui remettant le reste pendant ou après la conclusion de la paix générale.

Enfin, il n'était pas certain qu'il souscrivît à une neutralité temporaire, car il lui aurait fallu quitter les quartiers qu'il occupait sur les terres de l'empire, entre la Moselle et le Rhin, et lâcher la proie pour l'ombre. Les contributions qu'il tirait des pays occupés par lui s'élevaient à 100,000 écus, chiffre plus considérable que celui des revenus qu'il percevrait dans son duché si on le lui rendait et si ses troupes devaient y vivre[1]. Les ennemis de la France avaient, du reste, tout intérêt à ce que Charles IV conservât le poste qu'il avait choisi après la bataille de Tuttlingen. N'assurait-il pas par sa présence les communications et la mise en marche des troupes entre l'empire et les Pays-Bas ?

Une objection singulière faite par La Grange-aux-Ormes à la conclusion hypothétique d'un nouveau traité de paix avec le duc Charles consistait en ce qu'il estimait que, si on le reconnaissait comme souverain de son chef, en

1. Avis concernant l'accommodement de M. de Lorraine avec le roy. Aff. étr. Lorraine, tome 33, f° 381.

Digitized by Google

vertu du prétendu testament du duc René, les duchés de Lorraine et de Bar seraient *substitués et dotaux*. Or, ils ne pouvaient être aliénés ni par confiscation ni par traités, si ceux-ci n'étaient approuvés par tous les intéressés.

Il faudrait donc, pour donner quelque garantie de durée à un nouvel accommodement du prince avec la France, une ratification en règle de sa femme, des princes de sa maison et de ses États. L'excommunication fulminée contre lui pouvait en outre être un obstacle à son accommodement. Libre à lui, il est vrai, d'obtenir son absolution en obéissant au pape, mais il y avait peu de chance qu'il se soumît à la cour de Rome avant sa réconciliation avec la France. Se réconcilier avec celle-ci, ne serait-ce pas, de la part du duc, permettre au cardinal d'épouser la cause de la duchesse Nicole et de la reconnaître comme duchesse de Lorraine, à son exclusion, au cas qu'il perdît le procès intenté contre elle ? La duchesse Nicole n'avait pas non plus d'intérêt à l'accommodement de son mari avant que le Saint-Père eût prononcé la validité de son mariage, car Charles IV, réconcilié avec la France, — il fallait tout prévoir — pouvait être reconnu comme duc de Lorraine, de son chef, comme il l'avait été par la cour de Vienne, et cette réconciliation pouvait influer sur la cour de Rome au détriment de l'infortunée princesse qui serait dès lors déconsidérée aux yeux de son époux et de tous. En somme, concluait le rapport mis sous les yeux de Mazarin, le plus sûr et le plus grand des avantages que Charles IV pouvait tirer des négociations ouvertes en ce moment était de se faire rechercher davantage des ennemis.

Maugiron arriva à Paris au commencement de janvier

Digitized by Google

et en partit à la fin de mars. On lui adjoignit M. du Maurier, mais avant leur départ pour Worms, où se trouvait Charles IV, on leur remit une instruction qui leur traçait clairement la conduite qu'ils avaient à tenir auprès du prétendant et leur indiquait les arguments principaux dont ils devaient se servir afin de le décider à faire la paix avec la France. Qu'il nous soit permis d'en donner le résumé.

Charles IV pouvait compter sur la bonne volonté de la régente à son égard et sur son désir de lui accorder tout ce qui ne serait pas contraire « au service du roi ». Mais elle espérait que ses exigences seraient raisonnables et que s'il avait l'intention de s'attacher à la France, il se hâterait de le faire. On lui promettait de ratifier tout ce que lui avait promis Louis XIII lors du traité de 1641 « nonobstant que par ledit traité luy-même ayt renoncé à tous les droits qu'il avait sur tous ses États, au cas que S. M. exécutant de son côté tout ce qu'elle promettait, S. A. ne le fît pas du sien ».

Charles IV n'avait-il pas obtenu tout ce qu'on lui avait promis et qu'avait-il fait, de son côté, pour la France? Il s'était déclaré son ennemi acharné et avait combattu contre une de ses armées à Tuttlingen, au moment même où il semblait vouloir s'accommoder avec Louis XIV.

Si l'affection d'Anne d'Autriche ne l'emportait pas sur toute autre considération, son intérêt consistait à n'accepter aucune ouverture de la part du duc avant la conclusion de la paix générale. En effet, comme on avait le ferme espoir que cette paix serait bientôt conclue, grâce à la sincérité des réclamations de la France et à l'état critique où se trouvaient ses ennemis, Louis XIV sacrifiait,

Digitized by Google

en aidant à la restauration du duc, tous les avantages auxquels il pouvait prétendre lors de la conclusion d'une paix générale pour la France et ses alliés.

Le duc de Lorraine n'ignorait pas que les Espagnols, suivant leurs habitudes, pourraient bien, lors de la discussion des articles du traité de paix, l'abandonner à la discrétion de la France afin d'obtenir des conditions avantageuses pour leurs intérêts particuliers.

Charles IV devait donc se contenter des avantages que lui accordait le traité de Saint-Germain, pouvant espérer cependant quelque adoucissement à son sort si par ses actes il se déclarait ouvertement l'ennemi irréconciliable de l'Autriche et rendait des services signalés à la France, services qui expliqueraient, aux yeux de ses sujets, les motifs de l'indulgence de la reine-mère.

De façon à l'aider à se constituer l'auxiliaire de la France, Anne d'Autriche lui promettait des renforts assez considérables pour lui permettre, par quelques actions d'éclat, de prouver sa bonne foi aux Français qui estimaient que ses tentatives de réconciliation n'étaient qu'une feinte habile de sa part pour rentrer en possession de son duché.

Mais ces secours, on ne les lui accorderait complets qu'après la ratification du traité en question.

Alors seulement on lui remettrait les lettres que la régente et Mazarin lui avaient écrites de leur main.

On le laissait libre de la forme de la notification qu'il ferait à l'empereur de sa réconciliation avec la France et du choix des prétextes dont il se servirait pour colorer sa nouvelle défection.

Mais, le temps étant venu de tracer le plan de la nou-

Digitized by Google

velle campagne, il fallait que Charles IV mît ses troupes en lieu sûr et les empêchât de se laisser débaucher par l'ennemi.

Comme il gardait les passages du Rhin, dans l'intérêt de la France il ne devait pas s'en dessaisir.

Quant à son union avec Mme de Cantecroix, cette affaire étant soumise au pape, la reine ne pouvait s'en mêler, mais elle promettait de faire tout ce qui lui serait possible pour plaire à cette dame si elle apprenait qu'elle avait usé de son influence sur son amant en le décidant à se prononcer le plus tôt possible en faveur de la France. On laissait au tact et à l'intelligence de MM. de Maugiron et du Maurier le soin de flatter Mme de Cantecroix et de s'en faire un auxiliaire puissant, sans toutefois « s'engager en rien de particulier qui regarde le mariage ».

Lorsque Charles IV serait tombé d'accord sur les clauses principales du nouveau traité et quand il s'apprêterait à partir pour Paris, on devait le prévenir du nombre de soldats que Mazarin avait l'intention de lever dans le pays de Liège[1]. Il s'agissait de 1,500 chevaux et environ 2,500 fantassins qu'on avait eu l'intention de réunir à l'armée de Turenne ou d'envoyer sur un point quelconque de l'Allemagne, mais que maintenant on voulait donner à Charles IV à titre de renfort.

On s'entendrait alors avec lui sur les moyens de faire

---

1. Turenne écrivit à Mazarin, le 23 janvier 1643, de Colmar : « M. de Lorraine est fort sollicité par don Francisco de Mello de marcher vers l'évêché de Trèves, et j'ai veu par des lettres que la garnison de Saverne a prises, comme il avait le dessein de se mettre dans le pays de Liège. »

Digitized by Google

cette levée et de la laisser en toute sûreté dans le pays de Liège, pendant qu'il serait à la cour de France[1].

Tout en traitant avec Charles IV et en essayant de le gagner à la cause française, Mazarin essayait de réparer l'insuccès de l'armée weimarienne à Tuttlingen et de remplacer Guébriant mort au champ d'honneur.

A cette fin il choisit le vicomte de Turenne, fils du duc de Bouillon, qui, suivant une ligne de conduite différente de celle de son frère, depuis sa tendre jeunesse servait dans les rangs de l'armée française avec le plus grand dévouement.

Nous l'avons vu, à son début, en Lorraine et en Franche-Comté. Depuis, sa réputation militaire a grandi. Il vient de se couvrir de gloire en Italie. Après le duc d'Enghien, c'est l'homme de guerre le plus capable que possède la France. Mazarin l'a créé maréchal de France ; il a le commandement en chef de l'armée franco-weimarienne en Allemagne (3 décembre 1643)[2]. Mazarin avertit les plénipotentiaires français, en ce moment à Munster, du choix qu'il vient de faire[3].

Turenne envoie du Plessis-Besançon à Brisach pour s'occuper du rachat des prisonniers faits à Tuttlingen, et bientôt après il se dirige vers la Lorraine où il passe l'hiver, pour réorganiser l'armée de Guébriant, démoralisée et affaiblie par la défaite.

---

1. Voir Instruction donnée aux sieurs de Maugiron et du Maurier s'en allant trouver le duc Charles de Lorraine, du 29 mars 1644, à Paris (Aff. étr. Lorraine, tome 33, p. 374).

2. A M. le vicomte de Turenne, Paris, 4 décembre 1643. *Lettres de Mazarin,* t. I, p. 487.

3. A MM. les Plénipotentiaires de S. M. en Allemagne, 3 décembre 1643. *Passim,* p. 479.

Digitized by Google

Le ministre d'Anne d'Autriche l'avertit des négociations entamées avec Charles IV [1].

Mazarin, après avoir tout prévu, s'être rendu compte des moindres détails des préparatifs faits par Turenne pour tenir en échec l'armée de Charles IV et celle de Maximilien de Bavière, ne désespère pas d'amener le Lorrain à une franche réconciliation. Dans ce but, il écrit, le 31 mars 1644, de Paris, une lettre qu'il charge MM. de Maugiron et du Maurier de lui remettre.

« Monsieur, je ne puis voir partir MM. de Maugiron et du Maurier sans prendre cette occasion d'assurer Vostre Altesse de mon service très humble et de la passion extrême que j'aurois que les résolutions qu'elle trouvera bon de prendre me fournissent les moyens de luy en donner souvent des preuves effectives.

« Vostre Altesse apprendra de leur bouche tout ce à quoy la Reyne peut se porter présentement et les circonstances qui ne luy permettent pas d'en faire davantage. Je vous tiens, Monsieur, pour prince équitable et si amy de la raison que, quand on le remettroit absolument à la disposition de Vostre Altesse, elle ne voudroit pas des advantages qui pourroient blesser d'ailleurs la réputation de la conduite et du gouvernement de la Reyne.

« Tout ce que je puis asseurer V. A. c'est qu'on ne luy promest rien qu'on n'ayt envie d'en faire au delà, et que s'attachant inséparablement aux intérests de cette couronne, elle avancera beaucoup les siens et aura bien plus subject de se louer du traitement qu'elle recevra, qu'elle

1. A. M. de Turenne, 27 mars 1644. *Lettres de Mazarin*, t. I, p. 635.

Digitized by Google

ne peut faire de celuy qu'Elle a eu jusques icy du party contraire, lequel pourtant à le bien prendre, ne doibt recognaistre beaucoup d'avantages, mais particulièrement les derniers qu'il a remportés en Allemagne, que de la seule suffisance de la valeur de Vostre Altesse.

« La cognaissance que j'en ay m'oblige à la considérer comme un des plus grands capitaines de ce siècle, je la supplie très humblement de croire qu'une des plus fortes passions que j'aye, ce seroit de pouvoir si bien unir les intérests de cette Couronne avec ceux de Vostre Altesse, que je pusse en mesme temps contribuer à l'avantage et à l'accroissement de la gloire de tous les deux, satisfaisant aux obligations que j'ay à Sa Majesté et à l'inclination que j'ay d'honorer et servir Vostre Altesse, etc.[1].

Porteurs des instructions et de la lettre de Mazarin, MM. de Maugiron et du Maurier s'acheminèrent vers Worms en passant par Sarrebruck où ils attendirent pendant quatre jours des nouvelles du duc Charles. Ce prince leur envoya le baron du Châtelet avec une compagnie de cavalerie pour les escorter jusqu'à Worms.

Là ils furent présentés à Charles IV qui, souffrant de son oppression ordinaire, gardait la chambre. Cependant ils obtinrent de lui une audience le soir même en présence de la princesse de Cantecroix. Ils lui exposèrent tout au long les conditions mises par la reine-mère à son accommodement. S'apercevant qu'il éprouvait une grande épugnance à ratifier le traité de Saint-Germain (1641), les émissaires de Mazarin lui lurent les lettres d'Anne d'Autriche et celles du cardinal.

1. A M. le duc de Lorraine, 31 mars 1644. *Lettres de Mazarin, passim*, p. 368 et suiv.

Digitized by Google

Usant avec lui de franchise et mettant cartes sur table, ils lui firent part même d'une partie de l'instruction dont ils étaient porteurs, jugeant que c'était le meilleur moyen de l'amener à souscrire aux volontés de la cour de France. Malgré leurs instances, il leur fut impossible de le décider à ratifier le traité signé par lui, de gré ou de force, trois ans auparavant, mais non ratifié à cette époque. Et cependant pendant les quatre jours que durèrent ses entretiens avec les plénipotentiaires, il s'étudia à leur mettre sous les yeux mille expédients propres, selon lui, à arriver à une entente durable à laquelle il pût souscrire sans infamie et en même temps avantageuse à la France.

Il aurait désiré, si sa santé ne l'en empêchait pas, se rendre à Paris pour éclairer Anne d'Autriche et Mazarin sur certains faits qu'on avait défigurés devant eux et leur exposer les motifs sérieux et justes qui l'empêchaient jusqu'alors de se rendre à leurs vœux.

Que lui importait la Lorraine ? Il ne s'en souciait nullement, car il voudrait, déclarait-il, n'y posséder aucun pouce de terre « pourvu que tout le monde crût qu'il la possédât ». Elle n'avait gardé aucun vestige de sa prospérité d'autrefois et le séjour des troupes de Turenne, depuis quelques mois, avait achevé sa ruine. N'avaient-elles pas pris plus de 12,000 vaches dans les Vosges ? S'il voulait rentrer dans ses États, ce n'était que par amour-propre et pour plaire à sa maison, à ses vassaux et à sa *conscience,* car on pourrait l'accuser de folie et de lâcheté s'il faisait la guerre sans but et souscrivait à un accommodement honteux après tant de fatigues et de périls !

Digitized by Google

Pourquoi des quatre traités qu'il a conclus avec la France, veut-on lui faire ratifier le plus honteux ? Néanmoins il est prêt à approuver les clauses de l'un des trois traités précédents. Il consent à accepter les conditions que lui imposait la reine au mois de septembre dernier, par l'intermédiaire du marquis de Moy-Chaligny, son cousin. On lui offrait alors, paraît-il (c'était à la veille de la bataille de Tuttlingen), la restitution de ses États à la réserve de Nancy et de Clermont-en-Argonne. Pour donner plus de force à ses propositions, il renouvela le pouvoir qu'il avait envoyé à son cousin pour traiter sur cette base. Voici les dernières conditions que Charles IV faisait à Mazarin : « On ne lui parlera plus du traité de 1641 et on lui rendra la Lorraine à la réserve de Nancy, de Clermont, Stenay et Jametz, places qui lui seront rendues dans un temps certain et défini comme à la paix générale. »

De plus, si le conseil de régence juge que, sauf Nancy, les trois autres places doivent appartenir à la couronne de France, il y consent à condition que pour Clermont on lui serve l'indemnité convenue par le traité de Saint-Germain et qu'on lui donne quelques *pays* en échange de Stenay et Jametz. Il se contenterait même, au lieu d'une somme d'argent, pour l'indemniser de la perte de Clermont, de trois places choisies par lui.

Tout en protestant de son dévouement désintéressé envers la régente et en se déclarant son courtisan le plus dévoué, il l'avertit loyalement que, si la force des armes le contraint à ratifier le traité de Saint-Germain, il ne répond pas de sa fidélité à en observer les clauses et qu'il cherchera tous les moyens pour trahir la foi jurée. On ne pouvait être plus franc.

Digitized by Google

Prenant cependant ses précautions, il écrivit à l'empereur que, l'état des affaires d'Allemagne lui semblant prospère, il croyait que ses services lui étaient devenus inutiles et qu'il allait offrir son aide au Danemark, en guerre avec la Suède, ou au roi d'Angleterre menacé, se réservant ainsi la faculté de passer au service de la France.

La reine-mère et le cardinal l'engageaient, avons-nous dit, à garder les villes du Palatinat qu'il occupait, espérant bien les lui acheter ou les lui faire rendre un jour. Il s'y refusa sous prétexte de loyauté envers l'empereur. Du reste, affirma-t-il, Worms et Spire étaient des villes trop considérables pour qu'il pût y laisser une garnison suffisante.

Il était d'avis de les rendre à l'empire, ainsi que Landau.

Son prétexte était spécieux. N'allait-il pas jusqu'à prétendre que l'occupation de ces places, qui commandent le Rhin, affaiblirait ceux qui en seraient les maîtres? Ce n'était ni l'avis du maréchal de Guébriant, ni celui de Turenne et du duc d'Enghien qui conseillaient leur conquête à Mazarin.

S'apercevant de la faiblesse de ses arguments, Charles IV proposait de demander la neutralité de Worms, Spire et Landau et prétendait que les habitants de ces trois villes *étaient plus Français qu'Allemands !* Quant à Sarrebruck, qui est un passage important sur la Sarre, le château de Hombourg, qui lui servait souvent de résidence ainsi qu'à la princesse de Cantecroix, sis à douze heures du Rhin, celui de Landstuhl et celui de Falkenstein, que, deux jours auparavant, il avait repris à Turenne et qui n'était qu'à six heures du Rhin, celui de

Digitized by Google

Germersheim, sur ce fleuve, au-dessus de Spire, solide château, s'il en fut, il avait l'intention de les garder comme gages des sommes considérables qu'il avait prêtées à leurs propriétaires.

L'occupation de ces trois châteaux mis sous sa garde, prétendait-il, suffirait à la France pour garder les passages du Rhin.

Mazarin avait envoyé le sieur Marsin[1] faire des levées au pays de Liège et il proposait à Charles IV, s'il s'accommodait avec la France, d'aider ce général dans sa tâche. Le duc y consentait, ayant des troupes aux confins du pays de Liège, dans le pays de Juliers et l'archevêché de Cologne, dont le titulaire était le frère de l'électeur de Bavière, mais il n'approuvait pas ces levées, estimant que pour la somme employée on aurait recruté autant de bons Allemands et que « les Liégeois sont gens qui se débandent facilement ».

Jetant un coup d'œil sur ce qui se passait en Allemagne, Charles IV fit remarquer à MM. du Maurier et de Maugiron que Gallas, ayant tout le loisir nécessaire pour

---

1. Marsin (Jean-Gaspard-Ferdinand, comte de), entré au service de France en 1636 en qualité de lieutenant-colonel d'un régiment de cavalerie liégeoise, maréchal de camp le 30 janvier 1644, fut employé à faire des levées de troupes dans le pays de Liège durant les premiers mois de 1644. MM. de la Thuillerie, d'Avaux et Servien, plénipotentiaires de la France à Munster, furent priés de le seconder dans sa mission. Mazarin l'envoya un mois plus tard à la landgrave de Hesse (Amélie-Élisabeth de Hanau, veuve de Guillaume V, landgrave de Hesse) pour recevoir ses ordres. Les levées faites par Marsin coûtèrent 250,000 écus et servirent à renforcer l'armée hessoise. Mazarin envoya en outre 50,000 écus pour ses recrues.

La landgrave de Hesse eut à se plaindre de sa conduite. Il servit sous Enghien en 1644, 1645 et 1646.

Digitized by Google

refaire son armée, n'avait que trop de soldats pour tenir tête à Racoczi[1], dont les forces, consistant principalement en cavalerie, n'étaient pas fort redoutables, et qu'il pouvait résister aux Suédois, s'ils ne s'accommodaient pas avec le Danemark. Après avoir tenu en bride Transylvaniens et Suédois, Gallas pouvait renforcer Hatzfeld et les Bavarois. Quant à Hatzfeld, il aurait 7,000 hommes pour le moins, les comtes de Nassau et de Waldeck et le colonel Philippe venant de lui amener trois régiments de cavalerie et deux d'infanterie.

Quant aux Bavarois, qui se vantaient d'avoir 20,000 combattants, ils en auraient 17,000 pour le moins. Des Hessois, il ne fallait pas en faire grand cas : c'étaient les plus chétives troupes de l'Allemagne, à en croire Charles IV. Ne recevaient-ils pas les ordres d'une femme et de Geiso, général peu entreprenant[2] ?

Enfin, le duc de Lorraine conseillait à Mazarin, ce qui n'était pas nécessaire, de prendre ses mesures pour affermir les forces de la France sur le Rhin. Il l'engageait à secourir Uberlingen, qu'assiégeait Mercy avec 20,000 hommes et que défendait M. de Courval. Sise au nord-ouest du lac de Constance, cette place était très importante et sa perte avait fort affligé Maximilien de Bavière, car elle facilitait les communications de Memmingen avec les autres villes impériales.

1. Racoczi, magnat hongrois, prince de Transylvanie, en ce moment en guerre avec l'empire. Les Suédois donnèrent plus de mal à Gallas qui, bloqué par Torstenson et Geiso à Magdebourg, eut du mal à s'en échapper. Torstenson battit les Impériaux à Jankowitz.

2. Geiso et ses soldats donnèrent un démenti éclatant à Charles IV en aidant Torstenson dans ses succès et se couvrirent de gloire à Nordlingen (1645).

Digitized by Google

Les Français pouvaient y établir des magasins et y faire des levées meilleures et moins chères qu'au pays de Liége et en d'autres pays « où elles coûtaient le double ». Turenne pouvait essayer de secourir cette ville par terre ou par eau, les Suisses étant disposés à lui permettre d'équiper sur le lac de Constance des bateaux qui lui apporteraient des vivres et des munitions[1].

Malheureusement Uberlingen capitula le 10 mai 1644.

Pour donner plus de poids à son accommodement possible avec la France, Charles IV apprit aux agents de Mazarin que l'empereur devait lui envoyer le colonel Meslik et un officier flamand afin de l'engager à son service en lui faisant des offres considérables. Mais il ne les accepterait que si la France ne parvenait pas à se l'attacher.

Dans un autre mémoire remis par Charles IV à M. du Maurier, il semble se réjouir des avances que lui fait la

---

1. « Mense januario (1644), Baiaori Uberlingam ad Acronium lacum, qua super nostri potiti, obsidere cœperant præsidiis circumque dispositis; ut mox oppidum arctius habuere atque oppugnavere. At Corvallius vicecomes, oppido præfectus, egregie propugnare, hostium stationes perturbare, pellere mox, ubi propius accessi erant, eo frequentius erumpere quæ incipiebant opera prohibere, destruere, ubi cuniculos in murum atque aggerem moliebatur, eos adversis cuniculis excipere atque irritos reddere, denique magna muri atque aggeris parte collapsa, impetum hostium inter ruinas ac rudera sustinere ac propulsare; prorsus ab eo propugnatum supra quam dici potest egregie, resque ad VI id. maias (le 10 mai) producta; qua die denique, subveniente nullo, deditionem facere coactus est. Ex hostibus complures eo, cum hyemis, tum nostrorum sæpius erumpentium sævitia, perire. » (Labarde, lib. II, p. 91.)

V. Sentiments de M. de Lorraine touchant son accommodement avec la France qu'il a désiré que le S[r] du Maurier représentast à la cour avec plusieurs autres choses considérables (Aff. étr. Lorraine, tome 33, f° 698).

Digitized by Google

cour de France, et le charge de faire part de sa joie à la reine en l'assurant « que son épée et sa vie, seules choses qui luy restent, despendront dorénavant de ses commandements ».

A le croire, il avait grande confiance dans les promesses d'Anne d'Autriche qui pouvait compter, à son tour, sur les siennes.

Ses assurances de fidélité étaient trop belles pour être sincères. Il ne voulait sa restauration que de la main de la reine et de celle de Mazarin et, dût la France entière forcer Anne d'Autriche à cette restauration et la reine lui permettre d'entrer dans Nancy, il n'accepterait pas, disait-il, ces faveurs insignes si elles étaient arrachées à sa belle cousine et accordées malgré elle. « Il est prêt d'obéir aveuglément à ses volontés ; au moindre de ses ordres, il ira se jeter à ses pieds... ; il ne trouvera rien de difficile lorsqu'il s'agira de la servir. Il donnera dans le feu et dans l'eau, il servira sur la mer et sur la terre et enfin marchera contre Madrid ou contre Vienne pourvu que la reine le commande. »

On ne pouvait s'engager plus avant et user de plus de rodomontades.

Se rappelant ses succès en Franche-Comté, où il avait arrêté l'invasion française de 1635 à 1638, il se vante de conquérir ce pays sans coup férir, mais, prenant la balle au bond et agréant l'offre que Mazarin lui avait faite de la comté de Bourgogne, il annonce à la reine que, voulant se l'arroger et la garder pour lui, il lui faudra courir à d'autres conquêtes plus difficiles pour les offrir en hommage à sa belle cousine.

N'a-t-il pas, ce foudre de guerre, enorgueilli de sa

Digitized by Google

récente victoire à Tuttlingen, la prétention d'arriver à ses fins avec ses mille combattants, « gens aguerris et obéissants qui vivent où les autres meurent de faim, qui ne craignent ni chaud ni froid et qui dorment aussy bien sur la neige et sur la terre que dans un lit ».

Pour la campagne prochaine il se fait fort d'avoir au moins 7,000 hommes et, si la reine le rétablit sur son trône, il en tirera 2,000 de plus des places qu'il occupe en Allemagne.

Si avec ces 10,000 hommes on lui donnait comme renforts les garnisons françaises qui occupent la Lorraine et une partie de ce qu'elles coûtent à nourrir, il pourrait se maintenir en Allemagne et tenir tête aux Bavarois et aux Impériaux ou tenter quelque expédition d'importance sur un autre terrain. « La nécessité et de longues guerres luy ont appris de faire plus avec un écu que d'autres avec cinq ou six et il a des moyens de faire subsister des troupes en des lieux où elles périraient sous d'autres chefs. »

Sous ces belles phrases se cachait le désir réel d'obtenir le plus de concessions possible de la reine-mère et de savoir jusqu'où irait sa générosité avant de s'engager plus avant. La Lorraine ne lui suffisait plus, car en la lui rendant, on ne lui restituerait pas ce qu'on lui avait ôté, « ce pays n'étant présentement qu'un squelette et le lieu où elle était autrefois ». Cela était vrai, hélas ! La Ferté-Senneterre, qui avait succédé à du Hallier, pressurait, ruinait, affamait le malheureux duché. Béatrix de Cantecroix, flattée par les promesses évasives que lui faisait la cour de France, se réjouit de la mission de M. du Maurier et promit d'user de toute son influence auprès

Digitized by Google

du duc Charles pour l'engager à une prompte réconciliation. Bien que sachant que la maison de Lorraine lui était hostile, excepté, peut-être, Mme de Chevreuse qui gardait les apparences de l'amitié, elle promit à Anne d'Autriche la plus grande fidélité et le dévouement le plus entier. Elle s'engagea à lui écrire et à servir, s'il le fallait, d'otage, elle et sa fille[1], prête à se rendre au lieu qu'on lui désignera en France[2] !

MM. de Maugiron et Aubery du Maurier se relayèrent auprès de Charles IV. Le 8 avril, ce dernier écrivit à Maugiron pour lui accuser réception de ses lettres et lui annoncer que lui-même lui avait écrit par l'ordinaire de Bruxelles. Du Maurier était revenu à Worms, porteur des mêmes instructions que précédemment. Charles IV prétendit qu'on exigeait beaucoup de lui, mais qu'on ne lui accordait aucune faveur dont il pût se féliciter. Il hésita à s'engager et fit même entendre que le délai accordé par lui aux agents de Mazarin étant expiré, il ne pouvait plus attendre plus longtemps, vu l'approche du printemps. Tout au plus pourrait-il patienter jusqu'au 12 avril, s'il avait des nouvelles de Maugiron ou de Rantzau ce jour-là. Sinon il croirait à la mauvaise volonté de la cour de France, ce qui ne l'empêchait pas de plaisanter et d'ajouter : « La reyne est ravissante de vous demander si je ne me souhaite point là (*à Paris*). Avez-vous hésité à lui faire cognoistre comme le séjour de Bleihalfe était tout autre que celui de Paris et que la conversation de Mlle de Bœting, jointe à sa beauté, était sans pareille? Que ce

1. Anne, née le 23 août 1639, qui épousa le prince de Lillebonne.
2. Intérêts du duc de Lorraine 1644 (Aff. étr. Lorraine tome 33, f° 719).

Digitized by Google

doux ressouvenir ne vous pâme point ; c'est ce que souhaite et que vous me croies par tout le monde aussy bien sur le Rhin que sur le Danube, mesme au delà de la Sarre. »

On ne pouvait plus agréablement se moquer de M. de Maugiron et de Mazarin.

Le post-scriptum de la lettre de Charles IV, datée, par plaisanterie, de Nancy, est ainsi conçu : « La demoiselle que vous avez envoyée (Montausier avait envoyé une poupée à sa fille) a donné pareille joie à la mère qu'à l'enfant (Mme de Cantecroix et sa fille Anne de Lorraine, (depuis princesse de Lillebonne) dont ils (*elles*) se sante(*nt*) très obligée(*s*) de votre souvenir et de toutes les nouveautés que leur aves envoies(*sic*) de tous les livres. J'ai quitté toutes prétentions pour celuy qui veut faire croire que nous n'allons pas de mal en pis. Je m'en serviray.

« La *promenade* que fait M. le vicomte de Turenne avec M. Roze en Bourgogne oblige une dame (Mme de Cantecroix ?) de vous faire souvenir et à M. de Ranzo (*Rantzau*) de la sauve-garde pour Boné, près de Besançon, où elle doit se rendre comme vous savez. Il faudrait en envoyer une à M. le vicomte de Turenne ; le plus tôt serait le meilleur[1]. »

Turenne, à ce que nous apprennent ses mémoires et les lettres de Mazarin, était mis au courant des négociations pendantes. Pour jeter un plus grand jour sur ces négo-

1. Le duc de Lorraine à M. de Maugiron, 8 avril 1644 (Aff. étr. Lorraine, tome 33, f° 393).

Digitized by Google

ciations, disons un mot de ce qui se passait au congrès de Munster où Servien et d'Avaux représentaient la France et prenaient part aux discussions interminables qui y eurent lieu dans l'intérêt de la paix générale. Ils y rencontrèrent au commencement de 1644 le comte de Nassau et Volmar, représentants de l'empereur, ainsi que Saavedra et le Franc-Comtois Brun, représentants de l'Espagne. Les cardinaux Chigi et Contarini, au nom du Saint-Père, remplissaient le rôle de conciliateurs. Le duc de Longueville, qui devait être le chef attitré de l'ambassade française, n'était pas encore arrivé à Munster où sa femme, sœur du duc d'Enghien, devait le rejoindre. On attendait également Trautmansdorff et le comte de Penaranda, ainsi que les représentants de la Suède et des Provinces-Unies avec lesquelles Mazarin venait de renouveler un traité d'alliance. Le cardinal, fidèle à la politique traditionnelle de la France, se déclarait le protecteur des libertés germaniques. Tous les princes et les villes de l'Allemagne furent invités à se rendre au congrès. Presque tous répondirent à l'appel de Mazarin. La landgrave de Hesse se montrait de plus en plus dévouée à la cause française et l'évêque de Trèves et le Palatin attendaient leur restauration du succès de nos armes. Le duc de Neubourg promettait sa neutralité. Mazarin s'efforça de détacher de l'Autriche Maximilien Ier, duc de Bavière, oncle de Charles IV.

Quoique chef de l'Union catholique, le Bavarois ne désirait pas l'agrandissement de la puissance impériale. Il agissait pour lui-même. Défenseur, lui aussi, des vieilles libertés germaniques, il voulait se créer dans le sud de l'Allemagne une position qui pût lui permettre de

Digitized by Google

tenir tête à l'empereur et lui faciliter une sorte d'indépendance relative.

Ne possédait-il pas deux généraux de grande valeur, le comte de Mercy et Jean de Werth, que Charles IV lui avait cédés ? Mais devenu vieux et voyant ruiné pour longtemps son pays, naguère si fertile, il était las de guerroyer et avant de mettre pour toujours son épée au fourreau, désirait conclure une trêve qui l'amènerait à faire la paix avec la France, comme il l'écrivait franchement à l'empereur. Mazarin voulut profiter de ces bonnes dispositions et se servit du cardinal Grimaldi, nonce du saint-siège en France, très dévoué au premier ministre, pour sonder les intentions de Maximilien. S'appuyer sur la France, n'était-ce pas pour ce duc et d'autres princes allemands le moyen d'agrandir leur pouvoir, de maintenir leurs privilèges et de contrebalancer l'influence séculaire et toujours gênante de l'Autriche ?

Avant de continuer à nous occuper des négociations de Mazarin avec Charles IV, jetons un léger coup d'œil sur ce qui se passait en Alsace et en Allemagne où se trouvait Charles IV.

En somme, les Bavarois n'avaient profité de leur victoire de Tuttlingen que pour s'emparer de Rottweil. Brisach ne fut pas assiégée par eux. Le comte d'Erlach l'avait mise en état de défense. La France conserva cette ville, ainsi que Uberlingen, sur le lac de Constance.

Mais Erlach ne voulait pas accepter Turenne pour son chef et se réfugia en Suisse. Ce n'est qu'à force de douceur que Mazarin ramena au devoir ce général, en lui sacrifiant d'Oysonville, son lieutenant de roi. Turenne

Digitized by Google

employa l'hiver de 1643-1644 à réorganiser son armée, visita et ravitailla les places de l'Alsace et fit même une incursion dans le Palatinat, près de Landau, tout près de Worms où résidait Charles IV et où il recevait tour à tour MM. de Maugiron et du Maurier. Enfin il prit ses quartiers d'hiver. Une partie de ses troupes s'établit en Lorraine et une autre s'établit en Franche-Comté, dans ce pays dont Mazarin promettait le gouvernement au duc de Lorraine. Les soldats de Turenne s'emparèrent de Luxeuil et de Vesoul. En réalité, une des conditions principales imposées par Mazarin au duc de Lorraine était l'abandon par le duc des places qu'il occupait dans le Palatinat et de La Mothe dont la garnison était la terreur du Bassigny. La France, maîtresse de Spire et de Worms, que le duc devait lui livrer, aurait pu effectuer sans difficulté le passage du Rhin toutes les fois qu'elle l'aurait voulu.

M. de Maugiron persistait à croire, après les entretiens qu'il avait eus avec Charles IV, qu'il ne demandait pas mieux de faire la paix avec la France « honorablement, tant mal que bien ».

Arrivé à Worms, le 12 avril, sous prétexte de traiter de l'exécution de la capitulation de Tuttlingen et de délivrer un passeport à la princesse de Cantecroix qui désirait venir en France, Maugiron revint à Paris le 19. C'était user de vitesse.

Ainsi qu'en 1643 les Comtois, menacés par Turenne, envoyèrent un des leurs, Lion, conseiller au Parlement de Dôle, à Charles IV afin de lui demander de venir à leur secours. Si le duc de Lorraine n'accédait pas à leurs désirs, Lion devait aller de Worms à Bruxelles implorer

Digitized by Google

l'assistance de don Juan d'Autriche qui avait remplacé Francisco de Mello dans le gouvernement des Pays-Bas espagnols. Charles IV refusa de porter de nouveau ses armes en Franche-Comté en alléguant qu'il attendait des instructions de Vienne.

Le duc avait été sur le point d'aller lui-même au-devant de MM. de Maugiron et du Maurier. Sa maladie l'avait retenu à Worms. On espérait même pouvoir s'aboucher secrètement avec lui à Nancy. Mais, malade au point de ne pouvoir faire une heure de route en carrosse et moins encore à cheval, il regrettait de ne pouvoir aller se jeter aux pieds d'Anne d'Autriche et n'attendait pour le faire que le rétablissement de sa santé. Il lui fallait aussi surveiller ses soldats cantonnés sur les terres de l'empire et rester à son poste, au risque de paraître déserter.

En somme, Charles IV se refusait à traiter avec la France et semblait vouloir, par ses hésitations, essayer d'arrêter Turenne dans ses projets de conquête en Allemagne. « Il avait l'esprit vif, colère, ambitieux, ombrageux, soupçonneux. Il croyait facilement au mal et ne s'arrêtait jamais aux choses présentes, s'inquiétant sans cesse des choses absentes ou futures, irrésolu en apparence, mais néanmoins ferme en ses premières impressions et conséquemment dissimulé et adroit à cacher ce qu'il pensait. » Tel est son portrait tracé par un contemporain. Avec un tel caractère, il fallait pour le convaincre une personne qui fût assez habile pour captiver sa confiance en s'inspirant de ses intérêts, « soit de sa passion, soit de sa personne, ou de ses États », mais en montrant beaucoup de patience, sans le presser

Digitized by Google

et en lui laissant le temps de la réflexion. Il fallait flatter ses passions et éveiller ses craintes. De cette façon seulement on pouvait réussir à lui faire prendre une résolution définitive. On devait aussi tenir compte, en l'abordant, de son aversion irréconciliable pour la duchesse Nicole et de son amour pour la princesse de Cantecroix et de la fille qu'elle lui avait donnée. Il était difficile de seconder cet amour, mais on pouvait lui être agréable en restant neutre entre la femme légitime et la maîtresse et en se référant à la décision du saint-siège pour le procès pendant entre les deux époux.

Quant à ses États, leurs intérêts étaient généraux ou particuliers. Ses États étant situés entre l'empire, la France, les terres du roi d'Espagne, la Franche-Comté, le duché de Luxembourg et la Suisse, l'empereur, le roi d'Espagne et la Suisse étaient intéressés à les lui conserver et à empêcher que les uns ne s'en prévalussent au préjudice des autres. Charles IV devait, dans son intérêt propre, rester neutre entre tous.

Tous les ducs de Lorraine, avant lui, avaient compris cette nécessité et chaque fois qu'ils ont enfreint cette neutralité, ils ont eu lieu de s'en repentir et ont été contraints d'y revenir.

Du reste il lui était impossible d'étendre ses frontières ailleurs qu'au delà du Rhin « par acquêts ou autrement, ayant la faveur de l'empereur à sa dévotion ». Celui-ci ne lui avait-il pas fait don de plusieurs terres confinant à la Lorraine? Du côté de la France, de la Suisse, des terres du roi d'Espagne, il n'y avait aucune apparence qu'on lui permît de s'étendre.

Il avait bien intérêt à ne pas se brouiller avec la

Digitized by Google

France, mais plus pour se garantir du mal que pouvait lui faire cette puissance que pour en obtenir quelque avantage.

La France ne lui contestait-elle pas les meilleures parties des Trois-Évêchés qu'elle accusait ses prédécesseurs d'avoir usurpées? Il devait donc éviter de donner sujet à Louis XIV de lui chercher chicane sur ce fait.

Quant au duché de Bar, le roi de France pouvait seul ne pas l'inquiéter à propos de sa prétention à le posséder à raison de son *droit prétendu de masculinité*[1].

Le roi d'Espagne devait être ménagé par lui et il devait attendre patiemment ses avances, car l'Espagne, ayant besoin de faire passer ses troupes à travers la Lorraine afin d'établir des communications entre l'Italie, la Comté et les Flandres, avait tout intérêt à le rétablir sur son trône et à empêcher l'usurpation de ses États.

Charles IV désirait être reconnu comme souverain de son chef. L'empereur et le roi d'Espagne avaient approuvé cette prétention, comprenant qu'il était de leur intérêt que la Lorraine ne tombât pas en quenouille et ne pût passer de ce fait entre les mains d'une famille française.

Maintenant tout le prestige de Charles IV consistait dans ses talents militaires. Il n'avait jamais été battu quand il avait commandé en chef.

Ses soldats étaient composés de Lorrains, vieux serviteurs qui avaient usé leur vie et leurs biens à son service et qui ne pouvaient les recouvrer qu'en partageant sa fortune et en aidant à sa restauration au péril de leurs jours.

---

1. V. *Campagnes de Charles IV,* tome II, p. 399 et suivantes.

Digitized by Google

Peu d'étrangers faisaient partie de sa glorieuse armée. S'ils n'avaient été retenus par l'exemple et les conseils des Lorrains, ils auraient fait défection, car il ne pouvait se contenir avec eux et il excédait ses soldats de fatigues, de ses exigences et de ses emportements habituels.

Sa fortune, en y comprenant ses pierreries, pouvait s'évaluer à 1,500,000 écus (*un million cinq cent mille*). Avec ces ressources il pouvait lever des troupes pour le service de l'empereur, en faisant l'avance des dépenses nécessaires et en prenant des terres en *engagement* dans l'empire comme hypothèques de ses deniers.

Quant à ses places fortes de Lorraine, La Mothe était formidable et sa garnison inquiétait fort les voisins. La garnison de Longwy réprimait les incursions des Français dans le Luxembourg. Bitche, Hombourg, Landstuhl et Falkenstein avaient une grande importance pour le passage des troupes de Metz vers le Rhin et pour faciliter aux Français la prise de Frankenthal.

Donc la France avait grand avantage à se concilier les bonnes grâces de Charles IV et à s'en faire un allié, afin de pouvoir se servir de sa personne, de ses troupes et de ses places.

Mais il était difficile d'y réussir.

Avouons que la France semblait cependant avoir plus d'intérêt à garder le Barrois et la Lorraine pour se couvrir du côté de l'est que de rendre ces deux duchés à Charles IV.

Mais Mazarin prévoyait que, dans la discussion du traité de paix, cette prétention de la France serait un obstacle à l'acceptation d'une amnistie générale qui devait à coup sûr être proposée et ferait tort au succès des revendi-

Digitized by Google

cations de notre pays en faveur de ses amis et de ses alliés dépossédés.

Une autre chose à craindre, c'était l'ambition jamais éteinte, toujours inassouvie des nombreux membres de la maison de Lorraine, actuellement en France « où ils avaient de puissants établissements et où, influents et riches, pourvus, la plupart, d'apanages ou de gouvernements importants, ils ne pourraient vivre en repos sans rechercher les occasions de rétablir le chef de leur maison ».

Ces princes, ainsi que leurs serviteurs, prétendaient, il est vrai, qu'au pis aller, Charles IV, ni par sa révolte contre la France, ni par ses légèretés et l'inconstance proverbiale et persévérante de sa conduite politique et personnelle, ne pouvait porter atteinte à l'inaliénabilité de la couronne de Lorraine, puisqu'en s'en rapportant aux arrêts du Parlement de Paris et à plusieurs déclarations et lettres royales, il était notoire que le Barrois et la Lorraine appartenaient en propriété et en dot à la duchesse Nicole et qu'elle était innocente des fautes de son mari. Ils oubliaient que l'infortunée princesse avait, avant de quitter la Lorraine, de son plein gré et en dépit des observations et réclamations de la noblesse lorraine, abdiqué en faveur de Charles IV.

Mais il fallait distinguer les princes lorrains résidant en France de ceux qui vivaient au loin. Si ceux qui habitaient la France pouvaient se contenter, pour le chef de leur maison, d'une ombre de souveraineté qui leur laissait en France et partout leur titre de princes et leurs biens, les autres membres de cette maison dépossédée de son antique splendeur, tels que Nicolas-François, sa femme

Digitized by Google

et leurs enfants et l'évêque de Verdun, leur cousin, avaient tout intérêt au rétablissement de Charles IV. Ceux-ci ne pouvaient approuver un traité de paix qui rendrait au chef de leur maison un pouvoir éphémère et ils devaient au contraire tout espérer de la paix générale pour la réparation éclatante à laquelle, victime involontaire, prétendait-il, de l'ambition de la France et de ses dissentiments avec l'empire et l'Espagne, il croyait avoir droit.

Ce n'est qu'au jour où tous subsides venant à leur manquer, soit de la France, soit de l'étranger, que les princes lorrains pourraient accéder aux conditions, aussi honteuses qu'elles fussent, que ferait la cour de Saint-Germain à Charles IV.

On accusait le marquis de Moy-Chaligny[1], frère de l'évêque de Verdun, de n'écouter que ses intérêts. On prétendait que lorsqu'au commencement de 1644, avant les négociations entamées par Du Plessis-Besançon, le marquis avait servi d'intermédiaire entre Charles IV et la cour de France, il avait demandé à Mazarin 300,000 ou 400,000 livres d'arrérages qu'on lui devait, disait-il. S'il avait obtenu cette somme, son intention, prétendait-on, était de prolonger le plus longtemps possible les négociations, bien pourvu d'argent pour deux ou trois ans, jusqu'à la paix générale, ou une catastrophe, un événement imprévu qui rétablirait son souverain sur son trône et lui rendrait tous ses biens, son rang et ses privilèges.

Tout était prêt alors pour la réconciliation du duc.

---

1. Henri II de Lorraine, marquis de Moy, comte de Chaligny, Sa Grandeur de Montcornet et de Tugny-en-Réthelois, né en 1595, mort le 10 juin 1672. Il avait été gouverneur de Nancy en 1633.

Digitized by Google

Nous avons dit pourquoi tout fut rompu. Six mois après, le marquis de Moy, n'ayant pas touché de Mazarin un rouge liard, se mit de nouveau en mouvement et tenta encore d'amener son cousin à un accommodement. Voyant l'état misérable de ses affaires se maintenir et même s'accroître, il regretta amèrement d'avoir mis peu d'empressement à signer un traité de paix au nom de Charles IV.

Ce prince était espionné jusque dans son intimité par ses serviteurs les plus dévoués en apparence. Le chevalier de Lescale, dont nous avons déjà parlé, un ancien serviteur du prince de Phalsbourg et passé au service de Sallerio, le second mari d'Henriette de Lorraine, était devenu un espion de Mazarin, aidant ainsi sa maîtresse dans son œuvre de délatrice. Il était dans l'intimité des principaux ministres et du gouverneur des Pays-Bas, depuis deux ans qu'il habitait Bruxelles, ce qui ne l'empêchait pas de venir à Paris lorsque cela lui plaisait. Ce chevalier de Lescale avait donc un pied dans les deux camps, tandis que le duc de Lorraine le croyait dévoué à l'Espagne et que son fils était capitaine dans l'armée du prétendant, au régiment de Gondrecourt, fort appuyé et fort recommandé du prince de Lixheim.

Un autre espion se nommait le sieur de Menu, gentilhomme donné à la duchesse d'Orléans par la princesse de Phalsbourg. Il avait fait deux ou trois voyages en Flandre sous prétexte d'un procès qu'il avait dans ce pays.

En 1643, l'armée de Charles IV comptait des colonels et des soldats de toutes les nations. Fauge, Savoyard d'origine, commandait sa cavalerie dont les officiers

Digitized by Google

et les soldats étaient Français ou Lorrains et où l'on comptait peu d'Allemands.

Ligniville, dont nous avons longuement parlé, appartenait à une des plus anciennes familles de la chevalerie lorraine et était très dévoué à Charles IV. Homme de grande valeur, il se faisait remarquer par son intégrité. Ses officiers et ses soldats étaient la plupart Lorrains, Français ou Liégeois.

Le régiment du colonel Valentin, sujet lorrain, comptait des officiers et des soldats allemands.

Dans celui de Montmorency, qui se disait Lorrain, nous ne savons à quel titre, il y avait plus d'Allemands que de Lorrains. Du Chatelet, gentilhomme lorrain d'ancienne extraction, avait formé son régiment d'officiers et de soldats presque tous originaires de la Lorraine. Le colonel des Fours, gentilhomme lorrain, avait plus d'Allemands que de Lorrains sous ses ordres. Hacquefort était Liégeois ainsi que la plus grande partie de ses soldats. Scavenel, né Français, avait réuni force Lorrains et Allemands et quelques Français. Montgradon, sujet français, avait des soldats presque tous Liégeois, Lorrains et Allemands. Du Magny était Franc-Comtois, mais ses officiers et ses soldats étaient presque tous Lorrains ; fort peu d'Allemands, peu de Bourguignons et aucun Français sous ses ordres.

Ainsi la cavalerie de Charles IV était composée en grande partie de Lorrains et d'Allemands. Un quart environ, ou peut-être le tiers, comprenait des Français, des Savoyards et des Bourguignons.

Quant à l'infanterie, c'était le colonel Clinchamp, ancien officier français. Ses officiers et ses soldats étaient

Digitized by Google

presque tous Lorrains ; le reste se composait de Français hormis 25 ou 30 Suisses.

Givrecour, fils du feu chancelier de Metz, n'avait sous ses ordres que des officiers et des soldats lorrains. Verduisant, Français d'origine, avait des officiers et des soldats presque tous Lorrains et Français. Housse, Lorrain, avait des officiers et des soldats de sa nation, fort peu d'Allemands. C'était un gentilhomme d'ancienne extraction. Beaufort, Lorrain, avait avec lui peu de Lorrains, mais beaucoup d'Allemands, point de Français.

Le colonel Thouvenin, Lorrain, n'avait recruté que des soldats de son pays, sauf quelques étrangers.

Le régiment irlandais qui faisait partie de l'armée lorraine fut fait prisonnier à Tuttlingen. Son colonel n'avait point reparu au corps. Le lieutenant-colonel se nommait Chatelain. C'était un Lorrain qui espérait devenir colonel. Sa compagnie se composait de Lorrains et d'Allemands. Le reste des officiers et des soldats de son régiment étaient Irlandais. Gondrecourt, qui avait été premier président de la cour souveraine de Lorraine, avait troqué la toque pour la cuirasse et avait recruté un régiment de Lorrains. Peu d'Allemands et quelques Français dans Gondrecourt-infanterie.

Ainsi les deux tiers de l'infanterie de Charles IV comprenaient des Lorrains. Le reste comptait des Allemands, peu de Français. Les gardes et les chevau-légers du duc du Lorraine étaient en grande partie Lorrains. Vingt-cinq ou trente Bourguignons, peu de Français.

Quelques princes de la maison de Lorraine, résidant en France, conseillaient à Mazarin de restituer la couronne de Lorraine à Nicolas-François, ancien évêque de

Digitized by Google

Toul, frère de Charles IV, qui, après avoir épousé sa cousine Claude de Lorraine, s'était échappé du palais ducal de Nancy, dès l'invasion française, et s'était réfugié avec sa femme à Florence et ensuite à Vienne. C'était un homme sage et de bons conseils. Il avait deux fils dont le cadet venait de naître.

C'était le futur Charles V. Nicolas-François offrait à la France de grandes garanties, car il était doué d'un caractère modéré et aimait le repos et la tranquillité. Mais il se laissait gouverner par le baron Hennequin, intendant de sa maison ; ce dernier avait aussi une grande influence sur François de Moy-Chaligny, évêque de Verdun et cousin de Charles IV et de Nicolas-François, réfugié également à Vienne. Il était donc de toute nécessité que Mazarin essayât de gagner à sa cause le baron Hennequin, s'il voulait obtenir quelques concessions raisonnables de Nicolas-François et de l'évêque de Verdun exilé.

Nicolas-François avait gardé toute l'onction de son ancien état. Il était de mœurs simples et honnêtes. Sa sœur Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans, l'affectionnait fort et le tenait en grande estime.

Il en était ainsi de tous les princes et de toutes les princesses de la maison de Lorraine qui redoutaient de voir sur le trône de Lorraine la princesse de Cantecroix, dont la descendance aurait succédé à Charles IV. Nous ne croyons pas que Mazarin eut le dessein de substituer Nicolas-François à Charles IV, car en promettant à ce dernier de l'aider dans sa demande en nullité de mariage et en flattant les secrètes espérances de sa femme de campagne, il croyait l'avoir dans sa main puissante. Nicolas-François, qui n'avait rien à se reprocher, avait le droit

Digitized by Google

d'être plus exigeant que son aîné, et il aurait, sans doute, pu compter sur la haute protection de l'Europe entière dans ses justes revendications.

Si la France remettait la restitution de la Lorraine à la paix générale, Mazarin pourrait donner ce duché comme quartier d'hiver à l'armée française en ce moment en Allemagne. Après la conclusion de la paix, en offrant de rendre ses États à Charles, il convierait et obligerait les ennemis à user de la même générosité envers les princes dépossédés par eux.

Mazarin n'était pas d'une entière bonne foi en voulant traiter avec Charles IV. Si celui-ci s'engageait à livrer La Mothe à la France, dans l'état où se trouvait cette place ou démantelée, Mazarin se promettait de ne lui faire rendre en échange Marsal que lorsqu'il aurait donné des gages de sa bonne foi et après la conclusion de la paix générale.

S'il rendait La Mothe en ce moment, son armée se grossirait de la garnison de cette place, il est vrai, mais c'était rendre disponible l'armée française qui l'assiégeait. Tout était à calculer. Si Mazarin pouvait le faire patienter jusqu'à la fin de la campagne prochaine et lui faire attendre jusque-là la restitution de La Mothe, la France pourrait peut-être garder cette ville par suite d'incidents imprévus, tels que la mort de ce prince. La perspective de cette restitution l'inciterait à faire en sorte d'acquérir de l'honneur et les bonnes grâces de la reine-mère et de Mazarin. Grâce à la surveillance que la cour de France se proposait d'exercer autour de lui, son dessein bien arrêté était de le forcer à en venir aux mains avec l'ennemi et de l'empêcher de venir à Paris. A tous

Digitized by Google

les points de vue un traité de paix serait très avantageux à la France et en tous cas La Mothe lui resterait si Charles IV venait à manquer à sa parole.

Donc si on traitait avec lui avec ces précautions ou d'autres, il était vraisemblable qu'il se donnerait tout entier à la reine et au cardinal. Ne pourrait-on pas espérer aussi savoir par lui les secrets des diverses cabales de la cour de Bruxelles et de celles d'Espagne auxquelles il aurait été mêlé ?

Mais si, malgré tout, on n'arrivait pas à traiter avec Charles IV, il fallait que Mazarin usât de la connaissance qu'il avait du caractère irrésolu de ce prince, en l'amusant et en le rendant inutile aux ennemis de la France, en annihilant ses forces, en l'immobilisant, en limant les ongles à ce lion terrible. Il fallait pour arriver à ce but un homme capable et fertile en expédients, « moyens et raisonnements », circonspect dans son langage et sachant profiter de toutes les occasions et de toutes les confidences, de toutes les imprudences du duc pour arriver à ses fins.

Mais, surtout, il était nécessaire de faire comprendre à Charles IV l'intérêt qu'il avait à conserver sa souveraineté, son indépendance et ses troupes « qui en sont les colonnes » et à ne pas les hasarder, puisqu'il ne pouvait les perdre sans perdre toutes ses espérances[1]. Afin de décider Charles IV à prendre un parti et à ne pas laisser la cour de France plus longtemps dans l'attente

1. Advis ou discours concernant le duc de Lorraine (aff. étr. Lorraine, tome 33, f° 708).

Digitized by Google

de ses décisions définitives, la régente lui fit remettre par M. de Maugiron cette note :

« Après tous les témoignages que le duc de Lorraine a rendus de ses respects à la reine et de son inclination au party du Roy par le sieur comte de Rantzau et confirmés par le sieur comte de Maugiron, la reyne proffitera volontiers de sa bonne volonté, pourveu qu'elle puisse faire voir en effet les avantages que l'Estat en recevra.

« Pour à quoy parvenir il semble que M. de Lorraine doibt servir de sa personne et mesme faire mettre dans les mains du Roy les places desquelles il semble jusques icy que M. de Lorraine a tousjours esté maître et desquelles il sera tousjours, pourveu qu'il mette des trouppes partie sur la Moselle, partie sur le Neckre (Neckar) et qu'il jette quelques corps dans Worms, sous prétexte des desseins que les François ont sur ses costés. Moyennant quoy la Reyne lui fournira autant de cavalerie et d'infanterie qu'il luy sera nécessaire pour continuer ses progrès jusques à ce qu'il ayt obligé l'empereur et Bavière à une paix générale ou remis le prince Palatin[1] paisiblement dans ses Estats.

« Ledit duc ne prétendra de la Reyne, moyennant tout ce que dessus, la restitution de ses biens et duché de Lorraine comme il les avait, et considérera que la Reyne, quelque confiance qu'elle ayt audit Duc, sa qualité de Régente ne luy permet pas, quel exemple il apporte du contraire de feu la Reyne-mère, de luy rendre aucune place de celles qu'il trouve estre entre les mains du Roy, les affaires et le conseil estant d'une autre façon. Mais

1. Frédéric V, dépossédé par Maximilien de Bavière.

Digitized by Google

elle croit que ses prières mettent M. de Lorraine (*manque un mot*) d'aucun reproche que la postérité pourroit imputer; outre la parole que la Reyne luy donne qu'à la majorité du Roy elle luy faira rendre le tout si auparavant par une paix générale elle ne luy le remet ou par le rétablissement du prince Palatin dans ses Estats.

« Pour les progrès qu'on faira en Allemagne, il faudra convenir du partage en conciliant ces articles cy dessus, lesquels, selon le rapport dudit sieur de Maugiron, sont à plus près selon les intentions du dit duc.

« Et, pour son mariage, le Pape seul pourra... La Reyne ne peut que luy promettre sa neutralité et offrir à Madame (*de Cantecroix*) la place qu'il luy plairra dans la ville de son Royaume[1]. »

Les jours s'écoulaient, le printemps était venu et Charles IV ne se décidait pas à faire la paix avec la France qui avait besoin de son aide dans ce moment, car Torstenson avait quitté l'Allemagne pour envahir le Danemark et la Bavière était de plus en plus décidée à se défendre et à tenir tête à Turenne.

Réconcilié avec la France, agissant pour elle et en son nom, renforcé de quelques troupes, le duc de Lorraine pouvait conquérir la Franche-Comté qui ne pouvait plus se défendre ou s'emparer de Trèves et des villes sises sur la Moselle. L'Allemagne, dans ce cas, se serait trouvée sans communications avec les Pays-Bas. Peu éloigné, à Worms, du landgraviat de Hesse-Cassel, rien ne l'empêchait de donner la main au comte d'Eberstein, s'il était trop inquiété par le baron de Gleen, général du cercle

1. Aff. étr. Lorraine, tome 33, f° 713.

Digitized by Google

de la Westphalie et par le maréchal Hatzfeld auquel l'empereur pouvait envoyer des renforts vu l'éloignement de Torstenson. Uni aux Hessois, Charles serait à même d'occuper les pays de Liège et de Cologne et de s'emparer de tout ce qui est en deçà du Rhin. Suivant les occasions, il pourrait appuyer Turenne qui était menacé d'être culbuté par les Bavarois s'ils étaient assistés par l'empereur. Turenne et le duc de Lorraine auraient alors toute facilité de poursuivre les Bavarois jusqu'au cœur de leur pays. Si toutefois Turenne pouvait avec ses propres forces résister à l'armée de Maximilien, Charles IV, avec les 6,000 hommes qu'il avait sous sa main et ceux qu'il tirerait de La Mothe évacuée, et les soldats que lui donnerait la France, pourrait pénétrer dans la Franconie, se poster sur le Mein, entre la Hesse électorale et l'armée de Turenne, prêt à secourir l'un ou l'autre, ou pourrait, en cas de péril personnel, être secouru par les Weimariens et les Hessois. Les places occupées par lui sur le Rhin et dans le Palatinat l'auraient aidé beaucoup à suivre ce plan de campagne et il n'était pas en peine de se maintenir en Allemagne. De plus, ses officiers désiraient avec passion faire la guerre aux Allemands qu'ils haïssaient.

Reconnaissons-le, Charles IV en restant allié aux ennemis de la France, pouvait grandement lui nuire, soit en Allemagne, soit dans les Flandres, soit en combattant de concert avec eux, soit en agissant à sa guise et pour son propre compte. Il pouvait facilement, des bords de la Moselle et du Rhin, envahir les Flandres ou secourir, à son choix, les armées de Westphalie, de Hatzfeld ou de Bavière.

Comme il avait le talent de se porter rapidement d'un

Digitized by Google

point à un autre, sa coopération à une action de guerre pouvait être d'un grand poids dans la balance et il pouvait renforcer les ennemis là où leurs forces égaleraient celles de l'armée française comme il le fit à Tuttlingen et pendant que Turenne, auquel Mazarin avait l'intention d'adjoindre le duc d'Enghien, serait occupé à assiéger quelque place en Allemagne, il pouvait pénétrer en France avec ses troupes personnelles et 2,000 chevaux de Flandre ou 3,000 Croates qu'il lui était facile de lever pour 50,000 écus, et ravager toute une province, « ce qui fait crier les peuples et cause souvent de mauvais effets dans le cœur des États ».

Le ministère français, malgré tout le désir qu'il avait de conclure avec Charles IV à la fin du mois d'avril 1644, était encore à douter de sa bonne foi au mois de janvier. Charles IV avait été sollicité vivement par don Francisco de Mello de marcher vers l'évêché de Trèves et Turenne, ayant fait saisir quelques-unes de ses lettres par la garnison de Saverne, avait découvert son projet de s'établir dans le quartier de Liège.

Quoi qu'il en soit, le duc de Lorraine était las de son exil et ses officiers et ses soldats paraissaient si ennuyés de la vie vagabonde qu'ils menaient depuis dix ans, qu'il ne les retenait près de lui qu'en faisant briller devant leurs yeux l'espérance d'un retour prochain dans leurs foyers. Peut-être n'avait-il rompu le traité de la Petite-Paix qu'à cause de la méfiance que lui inspirait Richelieu qui lui avait trop fait sentir son autorité implacable et l'avait menacé à toute heure de le faire arrêter. Son manque de bonne foi n'avait été que l'effet de la vengeance. Un second manquement à sa parole devait le

Digitized by Google

perdre irrévocablement dans l'esprit des Espagnols et de l'empereur et de ses alliés d'Allemagne. Ne serait-il pas alors en butte à la haine de ses anciens amis et de ses ennemis et tous ne pourraient-ils pas comploter sa ruine à l'heure de la conclusion de la paix générale ?

N'ayant plus de places de sûreté en Lorraine, Charles IV, réconcilié avec la France, n'était plus à craindre. Il était bridé et maintenu.

« Or, écrivait-on encore à Mazarin, le marché est toujours bon, quand on peut beaucoup gagner et qu'on n'y peut rien perdre[1]. »

Pour plus de précautions, Mazarin faisait surveiller Charles IV par la princesse de Phalsbourg. Le cardinal lui faisait écrire :

« On a receu toutes les lettres que la princesse de Phalsbourg a escrites; la Reyne les voyt toutes avec plaisir et le cardinal Mazarin ne perd aucune occasion de la servir. La Reyne luy sçait bon gré de l'affection qu'elle tesmoigne à tous ses intérests. *Pour ce qui regarde les personnes desquelles la princesse de Phalsbourg escrit,* on profitera de ses avis. Si on fait instance de sa part d'un passeport pour celuy qui est en Espagne[2] à solliciter ses affaires, il sera aussy tost accordé.

---

1. Discours dans lequel on voit le bien et le mal que le duc de Lorrayne peut faire à la France cette prochaine campagne et si on doit se fier aux promesses de ce prince (aff. étr. Lorraine, tome 33, f° 725).

2. La veuve de Louis de Guise, l'ancienne maîtresse de Puylaurens, Henriette de Lorraine, s'ennuyait fort à Bruxelles, après le départ de la duchesse d'Orléans, sa sœur, pour Paris. Elle avait obtenu de Mazarin la permission de se rendre dans ses terres de Lorraine, sans passer par Paris, lorsqu'elle fit la connaissance à Bruxelles de Carles Guasco, marquis de Sallerio, général de l'artillerie de l'armée d'Alsace, qui se rendait à son gouvernement de Bruges. Tous deux s'aimèrent et réso-

Digitized by Google

« On serait bien aise de savoir de la princesse de Phalsbourg quels sentiments a à présent le duc de Lorraine, se pouvant assurer que l'on ne le désire que pour s'en servir à l'advantage dudit duc et de sa maison et que tout sera receu en dernière confiance et secret.

« Si la princesse de Phalsbourg fait sçavoir au cardinal Mazarin quelque chose de particulier touchant son bien de Lorraine et ce qu'elle désire, il employera ses offices avec grand plaisir auprès de la Reyne, afin qu'elle ayt tout ce qu'elle peut souhaitter[1]. »

---

lurent de s'épouser. Le P. Chifflet, son confesseur, et l'archevêque de Malines voulurent dissuader Henriette de Lorraine de son projet. Aussi se retira-t-elle dans un couvent de filles, où l'archevêque avait une nièce. Usant de ruse, elle le pria d'y venir. ce qu'il fit, le 11 octobre 1643. Il chercha de nouveau à la faire renoncer à épouser Guasco. Celui-ci, qui était aux aguets, se présenta à l'archevêque et tous deux lui déclarèrent, devant leurs domestiques, qu'ils se prenaient pour mari et femme. L'archevêque leur refusa sa bénédiction et les maudit, ce qui ne les empêcha pas de trouver un prêtre complaisant qui les maria. Prévenu par l'archevêque, le comte de Garcia, après avoir reçu les ordres de Mello, gouverneur des Pays-Bas, fit arrêter Guasco au moment où il se mettait à table chez l'évêque de Gand, et le fit enfermer dans le château de cette ville. Charles, averti de ce qui s'était passé, lors de son séjour devant Rottweil, obtint la grâce de Guasco (29 novembre 1643) et pardonna à sa sœur son incartade amoureuse, car l'indulgence en pareille matière devait lui être chose facile ! Mais le choix fait par la princesse de Phalsbourg n'était pas heureux, il faut en convenir : Guasco avait plus de mérite militaire que de noblesse et était assez malfait et malsain. Il fut créé prince de l'Empire et mourut en 1646 d'une maladie de langueur, et sa veuve le pleura peu et épousa, quatre ans après sa mort, Grimaldi.

1. V. A Mme la Princesse de Phalsbourg, 1644. Aff. étr. Lorraine, tome 33, f° 380.

Digitized by Google

OUVRAGES IMPRIMÉS

OFFERTS A L'ACADÉMIE

DU 1er JANVIER AU 31 DÉCEMBRE 1894

ALBUM de statistique graphique de 1888 et 1889; Paris, 1889-1890, 2 vol. in-fol., cart.

AMÉLINEAU. — Résumé de l'histoire de l'Égypte; Paris, 1894, 1 vol. in-18.

ANGLÈS (A.). — Espoir. Poésie dédiée à Mme Charlotte Dreyfus; Nice, 1894, 1 pl. in-8°.

ARBELTIER DE LA BOULLAYE. — L'écritoire dite du duc Léopold Ier de Lorraine; Troyes, 1894, 1 br. in-8°.

AURICOSTE DE LAZARQUE. — Le *Gründonnerstag* ou le jeudi vert en Alsace-Lorraine et en Allemagne; Paris, 1893, 1 br. in-8°.

BADEL (E.). — Vie de saint Nicolas, évêque de Myre, patron de la Lorraine; Abbeville, 1 plaq. in-32. — De Callot à Jean Lamour. Conférence publique; Nancy, 1894, 1 plaq. in-32. — Jeanne d'Arc à Nancy, 1429-1894; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Les arts décoratifs en Lorraine. Notice sur l'exposition de la salle Poirel, juillet 1894; Nancy, 1894, 1 plaq. in-18. — Le bras d'or de saint Nicolas; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

BARBIER (J. V.). — Lexique géographique du monde entier (1re livraison); Paris, 1894, 1 fasc. in-4°. — Le canal des deux mers devant le Congrès des Sociétés françaises

Digitized by Google

de géographie tenu à Tours en 1893; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Le projet de carte de la terre à l'échelle de 1/100,000, devant la commission technique de la Société de géographie de l'Est; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

BARDY (H.). — Un exemplaire de la *Cosmographiæ Introductio* (25 avril 1507); Saint-Dié, 1893, 1 br. in-8°. — Napoléon Bardy, magistrat et représentant du peuple 1804-1884; Belfort, 1894, 1 vol. in-8°.

BARR FERREE. — The chronology of the cathedral churches of France; New-York, 1894, 1 br. in-8°.

BASSET (R.). — Mélanges d'histoire et de littérature orientales; Louvain, 1886, 1 br. in-8°. — Documents musulmans sur le siège d'Alger en 1541; Paris, 1890, 1 br. in-8°. — Fastes chronologiques de la ville d'Oran pendant la période arabe (290-915 Hégire — 903-1509 de J.-C.); Paris, 1892, 1 br. in-8°. — Mélanges d'histoire et de littérature orientales; Louvain, 1888, 1 br. in-8°. — Notice sur les dialectes berbères des Harakta et du Djerid tunisien; Londres, 1892, 1 plaq. in-8°. — L'insurrection algérienne de 1871 dans les chansons populaires kabyles; Louvain, 1892, 1 vol. in-8°. — Les dictons satiriques attribués à Sidi Ah'med ben Yousof; Paris, 1890, 1 vol. in-8°. — Les apocryphes éthiopiens, traduits en français; Paris, 1893, 3 br. in-16. — Étude sur la Zenatia du Mzab de Ouargla et de l'Oued-Rir; Paris, 1893, 1 vol. in-8°.

BENOIT (A.). — Note sur le véritable endroit où mourut Charles Philippe de Croy, marquis d'Havré, grand d'Espagne, etc; Metz, 1894, 1 pl. in-8°.

BLEICHER (Dr). — Le minerai de fer de Meurthe-et-Moselle; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Sur la structure de certaines rouilles: leur analogie avec celles des minerais de fer

Digitized by Google

sédimentaires de Lorraine ; Paris, 1 plaq. in-4°. — Sur quelques faits nouveaux relatifs à la fossilisation osseuse ; Nancy, 1893, 1 br. in-8°. — Contribution à l'étude des bryozoaires et des spongiaires de l'oolithe inférieure (bajocien et bathonien) de Meurthe-et-Moselle ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Biographie de Charles-Frédéric Faudel, docteur en médecine, président de la Société d'histoire naturelle de Colmar, 1826-1893 ; Colmar, 1894, 1 br. in-8°. — Recherches sur la structure et le gisement de minerai de fer pisolithique de diverses provenances françaises et de la Lorraine en particulier ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Une page de l'histoire scientifique et littéraire de l'Alsace ; Nancy, 1894, 1 vol. in-8°.

BLEICHER (Dr) et BARTHÉLEMY (F.). — Les anciens glaciers des Vosges méridionales ; Paris, 1894, 1 plaq. in-8°.

BOUDON (A.). — Généalogie de la maison Grellet de la Deyte, en Auvergne ; Le Puy, 1894, 1 vol. in-4°.

BOURIANT. — Chansons populaires arabes en dialecte du Caire ; Paris, 1893, 1 vol. gr. in-8°.

BRAUX (de). — Le conseiller d'État Nicolas Pistor, sa famille, sa généalogie ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

BROILLIARD. — Le traitement des bois en France, 2e édit. ; Paris, 1894, 1 vol. in-8°.

CATALOGUE de la Bibliothèque de la Société des sciences de Nancy ; Nancy, 1894, 1 vol. in-8°.

CATALOGUE de la maison Henri Bossert. — Orfèvrerie, bijouterie, joaillerie, objets d'art ; Nancy, 1894, 1 plaq. in-18.

CATALOGUE GÉNÉRAL des manuscrits des Bibliothèques publiques de France. — Départements. T. 16 et 21 ; Paris, 1893-1894, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

CHARAUX (C.). — L'Histoire et la pensée ; Paris, 1893, 1 vol. in-18.

CHATTON (Abbé). — Note sur Simon Moycet, suivie d'observations par M. Léon Germain ; Nancy, 1893, 1 br. in-8°.

COLLIGNON (A.). — Souvenirs artistiques et littéraires de la bataille de Nancy (5 janvier 1477) ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

COLLIGNON (Dr R.). — Anthropologie de la France ; Charente, Corrèze, Creuse, Haute-Vienne ; Paris, 1894, 1 br. in-8°. Contribution à l'étude anthropologique des populations françaises (Charente, Corrèze, Creuse, Dordogne, Haute-Vienne) ; Paris, 1892, 1 br. in-8°.

COURCY (A. de). — De l'assurance par l'État ; Paris, 1894, 1 vol. in-8°.

CRÉPIN-LEBLOND. — Annuaire de Lorraine, 1893, 1894 ; Nancy, 1893-1894, 2 vol. gr. in-8° cart.

DANNREUTHER. — Le mathématicien Albert Girard de Saint-Mihiel 1595-1633 ; Bar-le-Duc, 1 pl. in-8°. — Jean de Luxembourg (1537-1576) et la Réforme dans le comté de Ligny-en-Barrois ; Paris, 1894, 1 br. in-8°. — Manuscrits de la Bibliothèque de Bar-le-Duc ; Paris, 1894, 1 br. in-8°. — Un janséniste à Saint-Mihiel en 1650 ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

DENY (Ed.). — Notes sur la mesure des températures élevées et les pyromètres industriels ; Mulhouse, 1894, 1 br. in-8°.

DORVEAUX (Dr P.). — Inventaire de la pharmacie de l'hôpital Saint-Nicolas de Metz (27 juin 1509) ; Paris, 1894, 1 vol. in-8°.

DOYOTTE (R. P.). — Conférences d'études sociales de Notre-Dame du Haut-Mont ; Lille, 1893-1894, 3 fasc. in-8°.

Digitized by Google

ÉTOILE (L') des Bergers. Almanach pour 1894; Nancy, 1 br. in-8°.

FAVIER (J.). — Choix de lettres tirées de la collection d'autographes de la Bibliothèque municipale de Nancy; Nancy, 1894, 1 vol. in-8°. — Le sac de l'abbaye de Haute-Seille en 1789. Relation faite par F. Claudon; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

FERRY (R.). — Recherches sur les matières sucrées contenues dans les champignons; Toulouse, 1 br. in-8°. — Espèces acicoles et espèces foliicoles; Toulouse, 1 plaq. in-8°. — De la nomenclature des couleurs, 1 plaq. in-8°. — Amanita valida et spissa, raphaniodera et solida, 1 plaq. in-8°. — Du chloroforme au point de vue de son action physiologique et du mécanisme de la mort pendant l'anesthésie. Thèse de doctorat en médecine; Saint-Dié, 1876, 1 vol. in-4°. — De actione aquæ pluviæ arcendæ. Thèse de doctorat en droit; Strasbourg, 1869, 1 vol. in-12. — Espèces calcicoles et espèces silicicoles; 1 plaq. in-8°. — Comparaison de la classification de M. Quélet, avec celle de M. Fries, 1 plaq. in-8°. — Liste des champignons observés dans les Vosges en 1883, 1 plaq. in-8°. — Revue mycologique, années 1892, 1893, 1894, 3 vol. in-8°. — Atlas des fougères de la Lorraine et de l'Alsace, 1re et 2e parties; Saint-Dié, 2 br. in-8°. — Note sur les houppes jaunes que certaines abeilles portent sur le front; 1 plaq. in-8°. — Liste des orchidées qui croissent à Saint-Dié; 1 plaq. in-8°.

FLICHE. — Étude sur les flores de l'Aube et de l'Yonne (distribution et origine de certains de leurs éléments); Troyes, 1894, 1 br. in-8°. — Sur des fruits de palmiers trouvés dans le cénomanien aux environs de Sainte-Menehould; Paris, 1894, 1 plaq. in-4°.

Digitized by Google

FOURNIER (Dr A.). — Topographie ancienne du départemen des Vosges. Bassin de la Mortagne ; Épinal, 1894, 1 vol. in-8°. — Remiremont et le Saint-Mont ont-ils été un sanctuaire consacré au dieu Soleil ? Saint-Dié, 1894, 1 br. in-8°.

FOVILLE (de). — Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons types ; Paris, 1894, 1 vol. in-8°.

GALLÉ (E.). — Floriculture ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Flore de Lorraine. Mozaïque en bois, deux photographies.

GANIER et FRŒLICH. — Le Donon et ses vallées ; Nancy, 1894, 1 vol. in-8°.

GERMAIN (L.). — La cloche d'Héricourt (Haute-Saône) 1516 ; Bruges, 1 plaq. in-4°. — Note sur Simon Moycet, par M. l'abbé Chatton, suivie d'observations ; Nancy, 1893, 1 br. in-8°. — Observations sur les formules d'inscription des anciennes cloches de Vitteaux (Côte-d'Or) ; 1 plaq. in-4°. — Les armoiries de la maison de La Vaux ; Saint-Dié, 1894, 1 br. in-8°. — Les cloches du collège Gilles-de-Trèves à Bar-le-Duc ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Armorial des Écuyers du Bailliage de Bar, rédigé par Dominique Callot, d'après les recherches de Didier Richier (fin du XVIe siècle) ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

GUYOT (Ch.). — Rapport sur les prix de vertu pour le dévouement des mères de famille et la piété filiale ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — La réforme du Code forestier ; Nancy, 1894, 1 plaq. in-8°.

HERMITE. — Remarques sur les formes quadratiques de déterminant négatif ; Paris, 1886, 1 br. in-8°. — Sur une extension de la formule de Stirling (ext. Mathem. Annal.) ; Leipzig, 1 br. in-8°. — Sur la transformation

Digitized by Google

des fonctions elliptiques ; Palerme, 1891, 1 br. in-8°. — Sur les polynômes de Legendre ; Palerme, 1890, 1 br. in-8°. — Sur les racines de la fonction sphérique de seconde espèce (extrait d'une lettre adressée à M. Lerch); Paris, 1 vol. in-4°. — Sur la généralisation des fractions continues algébriques (extrait d'une lettre à M. Pincherle); Milan, 1893, 1 br. in-4°. — Extrait d'une lettre adressée à M. Craig (extrait de l'American journal of mathematics), t. XVII, in-8°.

HINZELIN (Em.). — Gringoire, poésie ; Nancy, 1894, 1 plaq. in-18.

HULOT (Le Bon Ét.) — Les relations de la France avec la côte des Esclaves; Paris, 1894, 1 br. in-8°.

HUYGENS (Christian). — Œuvres complètes (5e volume); La Haye, 1893, 1 vol. in-4°.

INAUGURATION de la statue de François Arago, à Paris, le dimanche 11 juin 1893 ; Paris, 1893, 1 br. in-4°.

JADART (H.). — Les bibliophiles rémois ; Reims, 1894, 1 vol. in-8°. — Excursion dans l'Argonne (29-31 août 1893), par un Rémois ; Reims, 1894, 1 vol. in-8°.

LABOURASSE. — Conte de Noël ; Bar-le-Duc, 1894, 1 br. in-8°.

LAMY (Mgr). — Un orientaliste belge, Félix-Jean-Baptiste-Joseph Nève. Notice sur sa vie et ses travaux ; Bruxelles, 1894, 1 vol. in-18.

LASTEYRIE (de). — Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France. T. 2, 4e livr. ; Paris, 1894, 1 vol. in-4°.

LAURENS (L.). — Les roches, l'abbaye, le sépulcre de Saint-Mihiel. Trois sonnets ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Sonnet à la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc ; Nancy, 1894, 1 pl. in-8°.

Digitized by Google

LEDERLIN. — Rapport sur les travaux de la Faculté de Droit de Nancy pendant l'année scolaire 1892-1893; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

LEJEUNE (J.). — L'économie sociale dans les annales de Roville ; 1 br. in-8°.

LEVASSEUR et SPULLER. — Discours prononcés au Congrès des Sociétés savantes, le 31 mai 1894; Paris, 1894, 1 br. in-8°.

LUDRES (C^te^ de). — Histoire d'une famille de la chevalerie lorraine ; Paris, 1893-1894, 2 vol. in-8°.

MATHIEU (A.). — Études algériennes. Les races et les religions en Algérie ; Lyon, 1894, 1 br. in-8°.

MATHIEU (M^gr^). — Lettre pastorale de M^gr^ l'évêque d'Angers sur l'esprit chrétien et mandement de carême pour l'an de grâce 1894 ; 1 plaq. in-4°.

MECRENS (C.). — L'avenir de la science musicale ; Bruxelles, 1894, 1 br. in-8°.

MEIXMORON DE DOMBASLE (de). — Autour du lac de Gérardmer; Paris, 1894, 1 br. in-8°. — J. J. Grandville; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

MELLIER (E.). — Étude sur François Chéron, graveur en médailles ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

MÉMOIRES de la mission archéologique française au Caire. T. 12, 1^er^ fasc. T. 13, 1^er^ fasc. ; Paris, 1893, 2 vol. gr. in-4°.

MIEG (M.), BLEICHER et FLICHE. — Contribution à l'étude du terrain tertiaire d'Alsace ; Paris, 1894, 1 plaq. in-8°.

MILLOT (C.). — Fréquence relative et propriétés physiques des différents vents à Nancy ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Marche annuelle moyenne de la pression de l'air à Nancy ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

Digitized by Google

MISSET (abbé). — Jeanne d'Arc Champenoise. Étude critique; Paris, 1895, 1 br. in-8°.

MONOT (E.). — Analyse complète disposée sous la forme d'une table raisonnée par ordre de matières des travaux publiés dans les Mémoires de la Société d'émulation du Jura ; Lons-le-Saulnier, 1894, 1 br. in-8°.

MULLER. — Influence des lombrics sur la végétation des plantes à rhizome, surtout dans les forêts de hêtre. — Étude biologique ; Copenhague, 1894, 1 vol. in-8°.

NETTER (Dr). — Divers articles sur Claude Bernard, contenus dans différents numéros de la Revue de la Science nouvelle ; Paris, 1893-1894, 7 br. in-4°.

PAILHADE. — Le temps décimal. Avantages et procédés pratiques avec un projet d'unification des heures des colonies françaises ; Paris, 1894, 1 br. in-8°.

PASCOLI (J.). — Phydyle aliaque poemata ; Amstelodami, 1894, 1 br. in-8°.

PASSY (F.). — Vérités et paradoxes; Paris, 1894. 1 vol. in-18. — La question de la paix ; Paris, 1894, 1 pl. in-18.

PFISTER (Ch.). — Les manuscrits allemands de la Bibliothèque nationale relatifs à l'histoire d'Alsace ; Paris, 1893, 1 vol. in-8°. — L'Alsace sous la domination française ; Nancy, 1893, 1 br. in-8°. — La vie de sainte Odile ; Bruxelles, 1894, 1 br. in-8°. — Les économies royales de Sully et le grand dessein de Henri IV ; Paris, 1894, 1 vol. in-8°.

PICORÉ (J. J.). — Le poirier. Étude sur sa végétation et sa fructification naturelle ; Argentan, 1894, 1 br. in-8°.

PICOT (G.). — Notice sur la vie et les travaux de M. Salmon, correspondant de l'Institut pour la section de morale ; Paris, 1893, 1 br. in-4°.

Digitized by Google

PIETTE (Ed.). — L'époque éburnéenne et les races humaines de la période glyptique ; Saint-Quentin, 1894, 1 pl. in-8°.

PINGAUD (L.). — Le dernier seigneur de Fénétrange ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

POIRSON (Ch.). — Les prolégomènes du dynamisme absolu ; 1 vol. autographié, in-4°.

POSTILLON LORRAIN (Le). — Almanach pour 1894 et 1895 ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

RIBBE (de). — Une famille provençale au XV^e^ siècle. Les Guiran-la Brillane, d'après des documents inédits ; Digne, 1894, 1 br. in-8°.

RISTELHUBER. — Les mimes de Hérodias, traduits en français ; Paris, 1893, 1 vol. in-8°.

ROCHE DU TEILLOY (de). — Notice biographique de M. Édouard Poirson, ancien receveur municipal de Nancy ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

ROSNY (Léon de). — Les origines bouddhiques du christianisme ; Bâle, 1894, 1 pl. in-8°.

ROUVROY (de). — Le chemin de fer. Sonnet libre. — Ame bretonne. — Élégie. — Quintessence. Sonnet décadent (Poésies publiées par l'Académie des jeux floraux) ; 1894, 1 plaq. in-8°.

SAINT-LAGER (D^r^). — Onothera ou Œnothera. Les ânes et le vin ; Paris, 1893, 1 plaq. in-8°.

SAUSSURE (de) et ZEHNTNER (L.). — Notice morphologique sur les gryllotalpiens ; Genève, 1894, 1 br. in-8°.

SAUZIER (Th.). — Les tortues de terre gigantesques des Mascareignes et de certaines autres îles de la mer des Indes ; Paris, 1895, 1 br. in-8°.

SAVE (G.). — Le diplôme de l'Impératrice Richarde à Étival en 886 ; Épinal, 1894, 1 br. in-8°. — Les restes du

Digitized by Google

Téméraire sont-ils à Bruges ou à Nancy ? Nancy, 1894, 1 pl. in-8°.

SCHAUDEL. — Decempagi-Tarquimpol. Bibliographie ; Nancy, 1894. 1 plaq. in-8°.

SOUHESMES (de). — Armorial de la recherche de Didier-Richier (1577-1581) ; Nancy, 1894, 1 vol. in-8°. — La République de Saint-Marin en 1893 ; Nancy, 1894, 1 plaq. in-8°.

TARDIEU (A.). — Grand Dictionnaire historique, généalogique et biographique de la Haute-Marche (Creuse) ; Herment, 1894, 1 vol. in-4°. — Vie de Charles Tardieu ; Mâcon, 1894, 1 br. in-16.

THOMEREAU (A.). — Quelles sont les limites de l'intervention de l'État en matière d'assurances ? Paris, 1894, 1 br. in-24.

THOULET (J.). — Notes d'océanographie relatives au bassin d'Arcachon ; Paris, 1894, 1 br. in-8°.

THUREAU-DANGIN. — Discours de réception à l'Académie française ; 1 plaq. in-4°.

TISSERANT. — Compte rendu sommaire de la situation financière et des travaux de l'année 1893-1894 de la Société centrale d'agriculture de Meurthe-et-Moselle ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°. — Maladies contagieuses des animaux domestiques et indemnités à obtenir dans le cas d'abatage et d'enfouissement ; Nancy, 1894, 1 br. in-8°.

VACANT (abbé). — Histoire de la conception du sacrifice de la messe dans l'Église latine ; Paris, 1894, 1 br. in-8°.

VAN VLOTEN. — Recherches sur la domination arabe, le chitisme et les croyances messianiques sous le Khalifat des Omayades ; Amsterdam, 1894, 1 vol. in-8°.

VIGNERON (abbé). — Le viticulteur pratique ; Hudiviller,

Digitized by Google

1891, 1 vol. in-18. — Le distillateur pratique; Paris. 1888, 1 vol. in-18.

ZEILLER (R.). — Allocution nécrologique de M. Wohlgemuth à la Société géologique de France le 29 mars 1894; 1 plaq. in-8°. — Notes sur la flore des couches permiennes de Trienbach (Alsace); Paris, 1894, 1 br. in-8°. — Sur la valeur du genre Trizygia; Paris, 1891, 1 br. in-8°. — Oswald Heer, notice biographique; 1 plaq. in-8°. — Note sur les rapports de la flore du bassin houiller de Douvres avec la flore du bassin du Pas-de-Calais; 1 pl. in-8°. — Observations sur des empreintes végétales du bassin de Yen Baï, au Tonkin; 1 pl. in-8°. — Rapport sur les produits de l'exploitation des mines et de la métallurgie à l'Exposition universelle de Paris de 1878; Paris, 1881, 1 vol. in-8°. — Fougères recueillies dans la péninsule malaise, par M. de Morgan; Paris, 1885, 1 pl. in-8°. — Paléontologie végétale. Ouvrages parus en 1887 et en 1891 (Extrait de l'Annuaire géologique); Paris, 1888, 2 vol. in-18 et in-8°. — Sur des cônes de fructification de Sigillaires; Paris, 1884, 1 pl. in-4°. — Sur les empreintes du sondage de Douvres; Paris, 1892, 1 pl. in-4°. — Sur la constitution des épis de fructification du Sphenophyllum cuneifolium; Paris, 1892, 1 pl. in-4°. — Sur un nouveau type de Cordaïtée; Paris, 1885, 1 pl. in-4°. — Sur les troncs de fougères du terrain houiller supérieur; Paris, 1886, 1 pl. in-4°. — Sur quelques Cycadées houillères; Paris, 1886, 1 plaq. in-4°. — Sur l'attribution des genres Fayolia et Palæoxyris; Paris, 1888, 1 pl. in-4°. — Études des gîtes minéraux de France. Bassin houiller et permien de Brive. Flore fossile; Paris, 1892, 1 vol. in-4°. — La géologie et la paléontologie du bassin houiller du Gard, de M. Grand'Eury; Paris, 1891, 1 br. in-8°. — Flore

Digitized by Google

houillère de Commentry, par M. B. Regnault; Paris, 1890, 1 br. in-8°. — Sur les variations de formes du Sigillaria Brardi, Brongniart; Paris, 1889, 1 br. in-8°. Adolphe Henry, ingénieur en chef des mines. Notice nécrologique; Paris, 1893, 1 br. in-8°. — Notes sur la flore houillère des Asturies; Lille, 1882, 1 br. in-4°. Étude sur la constitution de l'appareil fructificateur des Sphenophyllum; Paris, 1893, 1 vol. in-4°. — Études sur les gîtes minéraux de la France. Bassin houiller de Valenciennes. Description de la flore fossile; Paris, 1886-1888, 2 vol. in-4°.

Digitized by Google

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES

SOCIÉTÉS SAVANTES

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

EN RAPPORT AVEC L'ACADÉMIE DE STANISLAS

1894-1895

ABBEVILLE. — Société d'émulation.

AIX. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.

AMIENS. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

AMIENS. — Société des antiquaires de Picardie.

AMIENS. — Société linnéenne du nord de la France.

AMSTERDAM. — Koninklijke Academie.

ANGERS. — Société académique de Maine-et-Loire.

ANGERS. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

ANGERS. — Société industrielle et agricole.

ANVERS. — Académie d'archéologie de Belgique (22, Longue rue Lozain).

AUXERRE. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

BAR-LE-DUC. — Société des lettres, sciences et arts.

Digitized by Google

BATAVIA. — Bataviaasch Genootschap van Kunsten en wetenschappen.

BELFORT. — Société belfortaine d'émulation.

BERLIN. — Königlich preussische Akademie der Wissenschaften.

BERNE. — Naturforschende Gesellschaft.

BESANÇON. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

BÉZIERS. — Société archéologique, scientifique et littéraire.

BLOIS. — Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher.

BORDEAUX. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

BORDEAUX. — Société linnéenne.

BORDEAUX. — Société des sciences physiques et naturelles.

BOULOGNE-SUR-MER. — Société d'agriculture.

BRÊME. — Naturwissenschaftlicher Verein.

BREST. — Société académique.

BRUNSWICK. — Verein für Naturwissenschaft.

BRUXELLES. — Académie royale de médecine de Belgique.

BRUXELLES. — Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts.

BRUXELLES. — Société d'archéologie (11, rue Ravenstein).

BRUXELLES. — Société royale malacologique de Belgique.

CAEN. — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.

CAEN. — Société d'agriculture et de commerce.

CAEN. — Société des antiquaires de Normandie.

CAEN. — Société des beaux-arts.

CAEN. — Société française d'archéologie pour la conservation des monuments historiques.

CAHORS. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.

CAIRE. — Institut égyptien.

Digitized by Google

CAMBRAI. — Société d'émulation.

CARCASSONNE. — Société des arts et sciences.

CHÂLONS-SUR-MARNE. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.

CHALON-SUR-SAÔNE. — Société d'histoire et d'archéologie.

CHARTRES. — Société archéologique d'Eure-et-Loir.

CHERBOURG. — Société académique.

CHERBOURG. — Société nationale des sciences naturelles et mathématiques.

CLERMONT-FERRAND. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

COLMAR. — Société d'histoire naturelle.

COMPIÈGNE. — Société d'agriculture.

CONSTANTINE. — Société archéologique.

CORDOBA. — Academia nacional de ciencias de la Republica Argentina.

CRACOVIE. — Académie des sciences.

DIJON. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.

DRONTHEIM. — Videnskabers Selskabs Skrifter.

DUBLIN. — Royal Irisch Academy.

DUNKERQUE. — Société dunkerquoise.

DÜRKHEIM. — Naturwissenschaftlicher Verein der Rheinpfalz.

ELBEUF. — Société industrielle.

ENGHIEN. — Cercle archéologique.

ÉPINAL. — Société d'émulation du département des Vosges.

ÉVREUX. — Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure.

FLORENCE. — Reale Accademia della Crusca.

FLORENCE. — Instituti di studi superiori pratici e di profezionamento.

GÊNES. — Reale Accademia medica.

GENÈVE. — Société biblique.

GENÈVE. — Société de physique et d'histoire naturelle.

Digitized by Google

GIESSEN. — Oberhessische Gesellschaft für Natur- und Heilkunde.

GRENOBLE. — Académie delphinale.

HALLE. — Academiæ Cæsareæ Leopoldino-Carolinæ Germanicæ naturæ Curiosorum, etc.

HARLEM. — Société hollandaise des sciences.

HEIDELBERG. — Historisch-philosophischer Verein.

KIEL. — Gesellschaft für Schleswig-Holstein-Lauenburgische Geschichte.

KIEW. — Société des naturalistes.

KÖNIGSBERG. — Physikalisch-ökonomische Gesellschaft.

LAON. — Société académique.

LAUSANNE. — Société vaudoise des sciences naturelles.

LE HAVRE. — Société nationale havraise d'études diverses.

LE MANS. — Société historique et archéologique du Maine.

LE MANS. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

LÉOPOL (Galicie). — Société d'histoire.

LIÈGE. — Institut archéologique liégeois.

LIÈGE. — Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège.

LIÈGE. — Société géologique de Belgique.

LILLE. — Société régionale des architectes du Nord de la France.

LIMOGES. — Société archéologique et historique du Limousin.

LONDRES. — Geological Society.

LONS-LE-SAULNIER. — Société d'émulation du Jura.

LUXEMBOURG. — Institut royal grand-ducal.

LUXEMBOURG. — Société botanique.

LUXEMBOURG. — Vereine für Geschichte Litteratur und Kunst.

LYON. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

LYON. — Société d'agriculture, histoire naturelle et arts utiles.

LYON. — Société littéraire, historique et archéologique.

MÂCON. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.

MARSEILLE. — Académie des sciences, lettres et arts.

Digitized by Google

MARSEILLE. — Société de statistique.

MENDE. — Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère.

MERIDEN (Connect.). — Scientific association.

METZ. — Académie.

METZ. — Société d'histoire naturelle.

MEXICO. — Sociedad cientifica « Antonio alzate ».

MODÈNE. — Reale Accademia di scienze, littere ed arti.

MONS. — Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut.

MONTAUBAN. — Académie des sciences, belles-lettres et arts du département de Tarn-et-Garonne.

MONTBÉLIARD. — Société d'émulation.

MONTPELLIER. — Académie des sciences et lettres.

MOSCOU. — Société impériale des naturalistes.

MOULINS. — Société d'émulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais.

MULHOUSE. — Société industrielle.

MUNICH. — Bayerische botanische Gesellschaft.

MUNICH. — Königlich bayerische Akademie der Wissenschaften.

NANCY. — Club alpin français, section vosgienne.

NANCY. — Société centrale d'agriculture.

NANCY. — Société d'archéologie lorraine et du Musée lorrain.

NANCY. — Société d'encouragement et de bienfaisance pour les campagnes de Meurthe-et-Moselle.

NANCY. — Société lorraine de photographie.

NANCY. — Société lorraine des architectes de l'Est de la France.

NANCY. — Société régionale des architectes de l'Est de la France.

NANCY. — Société de géographie de l'Est.

NANCY. — Société de médecine.

NANCY. — Société des sciences.

Digitized by Google

NANTES. — Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure.

NANTES. — Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.

NEUCHATEL. — Société neuchâteloise de géographie.

NEW-HAVEN. — Connecticut Academy of arts and sciences.

NEW-YORK. — Academy of sciences.

NICE. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

NÎMES. — Académie.

ORLÉANS. — Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts.

ORLÉANS. — Société archéologique et historique de l'Orléanais.

PARIS. — Académie de médecine (49, rue des Saints-Pères).

PARIS. — Association pour l'encouragement des études grecques (12, rue de l'Abbaye).

PARIS. — Club alpin français (30, rue du Bac).

PARIS. — Comité des travaux historiques et scientifiques (Ministère de l'Instruction publique).

PARIS. — Société d'anthropologie (15, rue de l'École-de-Médecine).

PARIS. — Société nationale des antiquaires de France (au Louvre).

PARIS. — Société de biologie (15, rue de l'École-de-Médecine).

PARIS. — Société de botanique de France (84, rue de Grenelle-Saint-Germain).

PARIS. — Société des études historiques (6, rue Garancière).

PARIS. — Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France (à la Bibliothèque nationale).

PARIS. — Société académique indo-chinoise de France (44, rue de Rennes).

PARIS. — Société de médecine légale de France (Palais de justice).

Digitized by Google

PARIS. — Société philomathique (7, rue des Grands-Augustins).

PARIS. — Société philotechnique (8, rue de la Banque).

PERPIGNAN. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.

PHILADELPHIE. — Geological Survey of Pennsylvania.

POITIERS. — Société des antiquaires de l'Ouest.

REIMS. — Académie nationale.

RIO-DE-JANEIRO. — Instituto historico.

ROCHESTER (N. Y.). — Academy of sciences.

ROME. — Reale Accademia dei Lincei.

ROME. — Accademia pontificia dei nuovi Lincei.

ROUEN. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

SAINT-DIÉ. — Société philomathique vosgienne.

SAINT-DIZIER. — Société des lettres, des sciences, des arts, de l'agriculture et de l'industrie.

SAINT-ÉTIENNE. — Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire.

SAINT-LOUIS (Missouri). — Academy of sciences.

SAINT-OMER. — Société des antiquaires de la Morinie.

SAINT-PÉTERSBOURG. — Académie des sciences.

SAINT-PÉTERSBOURG. — Acta horti Petropolitani.

SAINT-QUENTIN. — Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie.

SAINT-QUENTIN. — Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne.

SAINTES. — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.

SAN-FRANCISCO. — California Academy of sciences.

STOCKHOLM. — Kongliga Svenska Vetenskaps-Akademiens.

STRASBOURG. — Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace.

STRASBOURG. — Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace.

Digitized by Google

TOULOUSE. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

TOULOUSE. — Société des sciences physiques et naturelles.

TOULOUSE. — Société d'histoire naturelle.

TOULOUSE. — Société académique franco-hispano-portugaise.

TOURNAI. — Société historique et littéraire.

TOURS. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire.

TRIESTE. — Società adriatica di scienze naturali.

TROYES. — Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube.

TURIN. — Reale Accademia delle scienze di Torino.

UPSAL. — Geological Institution of the university.

VALENCIENNES. — Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement de Valenciennes.

VANNES. — Société polymathique du Morbihan.

VERDUN. — Société philomathique.

VERSAILLES. — Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise.

VERSAILLES. — Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.

VIENNE. — K. Akademie der Wissenschaften (Philosophisch-historische Classe).

VIENNE. — K. K. Geologische Reichsanstalt.

VIENNE. — K. K. Geographische Gesellschaft.

VIENNE. — K. K. Zoologische und botanische Gesellschaft.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — Société des sciences et arts.

WASHINGTON. — Smithsonian Institution.

WASHINGTON. — National Academy of sciences.

WASHINGTON. — United states Geological Survey.

WASHINGTON. — Bureau of Ethnology.

Digitized by Google

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

ADRESSÉES A L'ACADÉMIE

BERKELEY. — University of California.

CEARÁ (Brésil). — Revista trimensal do Instituto do Ceará.

CLAUSENBOURG. — Annales regiæ scientiarum Universitatis Hungaricæ claudiopolitanæ Francisco-Josephinæ.

FLORENCE. — Bibliothèque nationale centrale. — Bolletino delle publicazione Italiane.

HARLEM. — Archives du musée Teyler.

KIEL. — Christian Albrechts-Universität in Kiel.

LA PLATA. — Revista Argentina de Historia natural.

NANCY. — Bulletin des Sociétés artistiques de l'Est.

PARIS. — École des Chartes (Bibliothèque de l'), 60, rue des Francs-Bourgeois.

PARIS. — École polytechnique (Journal de l'), 5, rue Descartes.

PARIS. — Journal des savants.

PARIS. — Revue de l'histoire des religions. — Musée Guimet, 13, rue Boissière.

PARIS. — Revue des travaux scientifiques.

ROME. — Bolletino delle opere moderne straniere della Bibliotheca centrale Vittorio-Emanuele di Roma.

TURIN. — Osservatorio della regia Università.

VALENCE. — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence, Digne, Gap, Grenoble et Viviers.

WASHINGTON. — The microscope (chas. W. Smiley).

Digitized by Google

ÉTABLISSEMENTS

AUXQUELS L'ACADÉMIE ADRESSE SES PUBLICATIONS

Bruxelles. — Bibliothèque royale de Belgique.
Chaumont. — Bibliothèque de la ville.
Lunéville. — Bibliothèque de la ville.
Metz. — Bibliothèque de la ville.
Paris. — Ministère de l instruction publique.
Paris. — Académie française.
Paris. — Académie des inscriptions et belles-lettres.
Paris. — Académie des sciences morales et politiques.
Paris. — Académie des sciences.
Paris. — Académie des beaux-arts.
Paris. — Bibliothèque de la Sorbonne.
Paris. — Muséum d'histoire naturelle.
Pont-a-Mousson. — Bibliothèque de la ville.
Strasbourg. — Bibliothèque de la ville.
Toul. — Bibliothèque de la ville.
Vendôme. — Bibliothèque de la ville.

Digitized by Google

TABLEAU DES MEMBRES

COMPOSANT

L'ACADÉMIE DE STANISLAS [1]

SUIVANT L'ORDRE DE RÉCEPTION

—

Juin 1895.

BUREAU.

—

Président : M. MILLOT.
Vice-Président : M. l'abbé VACANT.
Secrétaire perpétuel : M. Jules LEJEUNE.
Bibliothécaire-Archiviste : M. FAVIER.
Questeur : M. A. DE METZ-NOBLAT.
Secrétaire annuel : M. Henri MENGIN.

I.

MEMBRES HONORAIRES.

1868. 20 Nov. M. DE WARREN (le Cte Édouard), Homme de lettres. Associé le 18 mai 1846, Membre titulaire le 1er février 1849, 20, rue Saint-Michel, à Nancy.

(1) L'Académie de STANISLAS, fondée à Nancy le 28 décembre 1750 par le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, a été reconnue institution d'utilité publique par décret impérial du 21 juin 1861.

Le titre de *membre de l'Académie* est exclusivement réservé par le règlement aux membres honoraires et aux membres titulaires.

La qualification d'*associé correspondant* est attribuée aux anciens titulaires, aux associés correspondants nationaux et aux associés correspondants étrangers.

Digitized by Google

1882 16 Juin. M. LEUPOL (Louis), Homme de lettres (Associé le 30 décembre 1859, Membre titulaire le 7 février 1862), 1, rue du Tapis-Vert, Nancy.

1893. 7 Juillet. M. CAMPAUX (Antoine), Professeur honoraire à la Faculté des Lettres (Membre titulaire le 2 août 1872), 5 *bis*, faubourg Saint-Georges, Nancy.

II

MEMBRES TITULAIRES.

1854. 17 Nov. M. BENOIT (Charles), Doyen honoraire de la Faculté des Lettres (Associé le 7 janvier 1847), 9, rue Lepois, Nancy.

1863. 27 Mars. M. LOMBARD (Adolphe), Avocat à la Cour d'appel, Professeur honoraire à la Faculté de Droit (Associé le 18 janvier 1861), 82, rue Stanislas, Nancy.

1873. 5 Déc. M. TOURDES (le Dr Gabriel), Doyen honoraire de la Faculté de Médecine, Associé national de l'Académie de Médecine de France, 2, faubourg Stanislas, Nancy.

1875. 9 Juillet. M. DUVERNOY (Frédéric), Professeur honoraire du Lycée, 8 *bis*, rue Bailly, Nancy.

1876. 17 Mars. M. FLICHE (Paul), Professeur à l'École nationale forestière (Associé le 6 mars 1874), 9, rue Saint-Dizier, Nancy.

10 Nov. M. HECHT (le Dr Louis), Professeur honoraire à la Faculté de Médecine, 4, rue Isabey, Nancy.

1877. 2 Fév. M. LEDERLIN (Eugène), Doyen de la Faculté de Droit, 12 *bis*, faubourg Stanislas, Nancy.

23 Nov. M. BLEICHER (le Dr Gustave), Professeur à l'École supérieure de pharmacie, Associé national de l'Académie de Médecine de France, 9, cours Léopold, Nancy.

1878. 1er Fév. M. LEJEUNE (Jules), Homme de lettres (Associé le 22 novembre 1872), 22 *bis*, rue de la Ravinelle, Nancy.

21 Juin. M. CUVIER (Othon), Pasteur honoraire (Associé le 22 novembre 1872), 29 *bis*, faubourg Stanislas, Nancy.

1880. 16 Juill. M. MOURIN (Ernest), Recteur honoraire, 23, rue du Faubourg-Saint-Jean, Nancy.

1881. 5 Août. M. DE METZ-NOBLAT [Antoine] (Associé le 4 juin 1880), 27, rue de la Ravinelle, Nancy.

Digitized by Google

1881. 5 Août. M. DRUON (Henri), Proviseur honoraire, 2 *bis*, rue Girardet.

1882. 4 Août. M. CHASSIGNET (Modeste), Sous-Intendant militaire en retraite (Associé le 5 mai 1882), 18, rue de Boudonville, Nancy.

1883. 2 Mars. M. BARBIER (Joseph-Victor), Secrétaire général de la Société de géographie de l'Est (Associé le 5 août 1881), 1 *bis*, rue de la Prairie, Nancy.

1884. 18 Janv. M. GUYOT (Charles), Sous-Directeur de l'École nationale forestière (Associé le 19 janvier 1883), 10, rue Girardet, Nancy.

M. DE LUDRE (le Cte Gaston), Homme de lettres (Associé le 1er mai 1863), au château de Ludre, commune de Richardménil (Meurthe-et-Moselle).

2 Mai. M. FAVIER (Justin), Conservateur de la Bibliothèque publique de la ville (Associé le 7 décembre 1883), 2, rue Jeanne-d'Arc, Nancy.

7 Nov. M. DES ROBERT (Ferdinand), Homme de lettres (Associé le 20 avril 1883), 1, Villa de la Pépinière, Nancy.

1885. 23 Janv. M. GRUCKER (Émile), Professeur à la Faculté des Lettres, 59, rue Stanislas, Nancy.

6 Mars. M. GERMAIN (Léon), Archéologue (Associé le 15 décembre 1882), 26, rue Héré, Nancy.

15 Mai. M. MELLIER (Émile), Inspecteur d'Académie (Associé le 21 mars 1884), 138, rue Saint-Dizier, Nancy.

1887. 21 Janv. M. AUDIAT (Edgard), Conseiller à la Cour d'appel (Associé le 4 décembre 1885), 35, rue de la Ravinelle, Nancy.

1888. 3 Fév. M. PFISTER (Charles), Professeur à la Faculté des Lettres (Associé le 2 juillet 1886), 11, rue du Bastion, Nancy.

21 Déc. M. MILLOT (Charles), ancien Officier de marine, chargé de cours à la Faculté des Sciences (Associé le 2 mars 1888), 2, rue Gilbert, Nancy.

M. VACANT (l'abbé Alfred), Docteur en théologie, Professeur au grand séminaire de Nancy (Associé le 4 février 1887), 96, rue de Strasbourg, Nancy.

1889. 7 Juin. M. DE MEIXMORON DE DOMBASLE [Charles] (Associé le 15 juillet 1887), 19, rue de Strasbourg, Nancy.

Digitized by Google

1890. 10 Janv. M. THOMAS (Gabriel), Conseiller à la Cour d'appel (Associé le 19 mars 1886), 82, rue Stanislas, Nancy.

1891. 4 Déc. M. GALLÉ (Émile), Artiste-Céramiste (Associé du 26 décembre 1890), 2, avenue de la Garenne, Nancy.

1892. 15 Juill. M. BARTHÉLEMY (François), Archéologue (Associé du 5 juillet 1889), 22, faubourg des Trois-Maisons, Nancy.

1893. 17 Fév. M. BERGER-LEVRAULT (Oscar), Imprimeur-Éditeur, 7, rue des Glacis, à Nancy.

5 Mai. M. RISTON (Victor), Avocat (Associé du 8 janvier 1882), 1, rue d'Essey, à Malzéville, près Nancy.

M. THOULET (Julien), Professeur à la Faculté des Sciences (Associé du 6 mai 1892), 75, rue de Metz, Nancy.

3 Nov. M. GASQUET (Amédée), Recteur de l'Académie de Nancy, Palais de l'Académie.

1894. 17 Juin. M. MENGIN (Henri), Avocat à la Cour d'appel (Associé du 1er mai 1893), 8, rue Lafayette, Nancy.

1895. 1er Fév. M. MATHIEU (Auguste), Conservateur des forêts en retraite (Associé du 12 mai 1893), 4, rue de la Salpêtrière, Nancy.

III

ANCIENS MEMBRES TITULAIRES

1854. 3 Nov. M. FAYE, Membre de l'Institut, ancien Recteur de l'Académie, Inspecteur général de l'instruction publique (Titulaire jusqu'au 25 mai 1857), 95, avenue des Champs-Élysées, Paris.

1855. 2 Fév. M. BURNOUF, Doyen honoraire de Faculté (Titulaire jusqu'au 12 avril 1872), 14, rue d'Alésia, Paris.

M. MÉZIÈRES, Membre de l'Académie française, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, Député de Meurthe-et-Moselle (Titulaire jusqu'au 6 décembre 1861), 57, boulevard Saint-Michel, Paris.

25 Avril. M. CHAUTARD, Doyen honoraire de Faculté (Titulaire jusqu'au 1er décembre 1876), à Croissanville (Calvados).

Digitized by Google

1855. 25 Mai. M. COURNAULT (Édouard), Homme de lettres (Titulaire du 3 février 1860 au 23 avril 1875), 12, rue de Boudonville, à Nancy.

1857. 10 Juin. M. DE MARGERIE (A.), Doyen de la Faculté des Lettres à l'Institut catholique (Titulaire du 22 janvier 1858 au 9 février 1877), 122, boulevard de la Liberté, Lille.

M. LAFON, Professeur à la Faculté des Sciences de Lyon (Titulaire du 7 janvier 1859 au 5 janvier 1866), 5, rue du Juge-de-Paix, Lyon-Fourvières.

1863. 23 Janv. M. CHASLES (Émile), Inspecteur général de l'Instruction publique (Titulaire du 27 mars 1863 jusqu'en 1870), 6, rue Paul-Louis-Courier, Paris.

M. LIÉGEOIS, Professeur à la Faculté de Droit (Titulaire du 27 mars 1874 au 1er avril 1892), 4, rue de la Source, Nancy.

1865. 17 Mars. M. JALABERT, Doyen honoraire de la Faculté de Droit de Nancy, Professeur honoraire de droit constitutionnel à la Faculté de Droit de Paris (Titulaire jusqu'au 9 janvier 1880), 13, rue Saint-Martin, Versailles.

M. DESJARDINS (Albert), Membre de l'Institut, Professeur à la Faculté de Droit de Paris (Titulaire du 30 juin au 24 novembre 1865), rue Cambry, à Beauvais (Oise).

16 Juin. M. ARNAULT DE LA MÉNARDIÈRE, Professeur à la Faculté de Droit de Poitiers [Vienne] (Titulaire du 16 mars 1866 au 7 janvier 1870).

1866. 16 Fév. M. JACQUEMIN, Professeur à l'École supérieure de pharmacie, associé national de l'Académie de médecine de Paris (Titulaire du 8 janvier 1875 au 16 décembre 1887), 18, rue d'Amance, à Malzéville, près Nancy.

1867. 3 Juill. M. LEFEBVRE, Professeur de physique au Lycée de Versailles (Titulaire du 6 août 1869 au 6 novembre 1874), 18, rue de Montbauron, Versailles.

1872. 12 Avril. M. ADAM, Président de chambre à la Cour d'appel de Rennes [Ille-et-Vilaine] (Titulaire jusqu'au 9 novembre 1883), boulevard Sévigné.

2 Nov. M. MICHEL (E.), Membre de l'Institut (Titulaire du 5 décembre 1873 au 7 novembre 1879), 9, avenue de l'Observatoire, Paris.

Digitized by Google

1872. 22 Nov. M. VIANSSON, ancien Percepteur des contributions directes (Titulaire du 20 avril 1877 au 5 juin 1891), à Fillières (Meurthe-et-Moselle).

1873. 10 Janv. M. PIERROT, Avocat, ancien Magistrat (Titulaire jusqu'au 20 mai 1881), 93, place Saint-Georges, Nancy.

M. HUGUENY, Professeur honoraire de Faculté (Titulaire jusqu'au 7 novembre 1873), 68, rue de la Wantzenau, Strasbourg-Robertsau (Alsace).

1874. 1er Mai. M. JACQUINET, Inspecteur général honoraire, ancien Recteur (Titulaire jusqu'au 19 novembre 1879), place de Rennes, 6, Paris.

1875. 5 Mars. M. ROUSSELOT, Inspecteur d'Académie honoraire (Titulaire jusqu'au 4 janvier 1878), 4, rue Sainte-Sophie, Versailles.(Seine-et-Oise).

1877. 16 Mars. M. GIGOT, ancien Préfet de Meurthe-et-Moselle (Titulaire jusqu'au 23 novembre 1877), 9, rue du Bel-Respiro, Paris.

20 Avril. M. DECHARME, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris (Titulaire du 20 avril 1877 au 3 février 1888), 95, boulevard Saint-Michel.

1878. 3 Mai. M. GÉRARD, Recteur de l'Académie de Montpellier [Hérault] (Titulaire jusqu'au 21 avril 1882).

17 Nov. M. DEBIDOUR, Inspecteur général de l'instruction publique (Titulaire du 3 janvier 1879 au 1er mai 1891), 7, rue Nicole, Paris.

1879. 2 Mai. Mgr MATHIEU, Évêque d'Angers [Maine-et-Loire] (Titulaire du 23 janvier 1880 au 20 juin 1890).

1882. 5 Août. M. BALLOT-BEAUPRÉ, Conseiller à la Cour de cassation (Titulaire jusqu'au 16 décembre 1882), 104, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris.

M. LORIN, Directeur des Contributions directes (Titulaire jusqu'au 7 novembre 1884), Saint-Lô (Manche).

1887. 18 Fév. M. MATHIEU DE VIENNE, Lieutenant-Colonel (Titulaire du 17 juillet 1891 au 9 novembre 1894.) Sous-Directeur de l'artillerie à Dijon (Côte-d'Or).

Digitized by Google

IV

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS NATIONAUX (1).

1°

A

SECTION DE METZ.

1872. 22 Nov. M. MARCHAL, Docteur en médecine, 57, rue Stanislas, Nancy.

M. DIDION, Docteur en médecine, 18, rue St-Dizier, Nancy.

M. MARCUS, ancien Officier du génie, 20, rue des Prisons-Militaires, Metz, et 101, rue du Bac, Paris.

M. PÊTRE, Directeur de l'École nationale des beaux-arts et du dessin de Bourges.

B

1839. 14 Nov. M. CLESSE, Homme de lettres, à Commercy (Meuse).

1847. 17 Juin. M. LE BRUN, Naturaliste, à Gerbéviller (Meurthe-et-Moselle).

1858. 14 Mai. M. COURNAULT (Charles), Artiste-Peintre, 16, rue de la Rivière, Malzéville (près Nancy).

M. BLOCH, Manufacturier, à Tomblaine (Meurthe-et-Moselle).

1861. 21 Juin. M. le comte DE PUYMAIGRE, Homme de lettres, rue de l'Université, 17, Paris.

1864. 24 Juill. M. LAMBERT, Professeur au Lycée de La Roche-sur-Yon (Vendée).

(1) La liste des Associés-correspondants nationaux est partagée en deux catégories, conformément à l'article 1er du Règlement.
La première catégorie comprend les membres qui appartiennent à la circonscription de l'ancienne Lorraine ; la seconde, ceux qui n'appartiennent pas à cette circonscription.

*

Digitized by Google

1865. 30 Mars. M. BONVALOT, ancien Conseiller à la Cour d'appel de Dijon, 3, rue Cassette, Paris.

5 Mai. M. GÉRARDIN, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, 49, rue de Madame.

1867. 15 Fév. M. GÉRARDIN (Charles-Auguste), Inspecteur des établissements insalubres, à Vineuil, près Chantilly (Oise).

29 Mars. M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (Alexandre), Conservateur des Forêts, Charleville (Ardennes).

21 Juin. M. DOYOTTE (R.-P.), de la Compagnie de Jésus, Curé de Notre-Dame du Haut-Mont, à Mouveaux (Nord).

21 Déc. M. DUBOIS (Charles), Homme de lettres, 4, place Vaudémont, Nancy.

1871. 19 Mai. M. LIÉTARD, Docteur en médecine, Plombières (Vosges).

1872. 15 Mars. M. CUNY (A.), Architecte, 13, Grande-Rue, Nancy.

1874. 6 Mars. M. HYVER (l'abbé), vicaire général honoraire d'Alger, 5, rue du Parc, Meudon (Seine-et-Oise).

18 Déc. M. DEPAUTAINE, Docteur en médecine, à Gondrecourt (Meuse).

1875. 9 Juill. M. ROUYER, Archéologue, à Thiaucourt (Meurthe-et-Moselle).

1877. 16 Fév. M. JOUVE (Louis), Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, 4, impasse Exelmans, Paris-Auteuil.

7 Déc. M. GRAND'EURY, Ingénieur civil des mines, Correspondant de l'Institut, 23, cours Saint-André, Saint-Étienne (Loire).

1879. 2 Mai. M. CASPAR, professeur et compositeur de musique à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).

M. PEIFFER, ancien Officier supérieur d'artillerie, 135, rue Saint-Dizier, Nancy.

M. GLEY, ancien Professeur au Collège d'Épinal, 5, rue de la Calandre.

1881. 20 Janv. M. le comte DE BIZEMONT, Capitaine de frégate en retraite, 214, boulevard Saint-Germain, Paris.

M. QUINTARD (Léopold), Homme de lettres, 30, rue Saint-Michel, Nancy.

6 Mai. M. BROILLIARD, Conservateur des forêts en retraite, Directeur de la *Revue des forêts*, 97, rue du Cherche-Midi, Paris.

Digitized by Google

1882. 5 Mai. M. FOURNIER, Docteur en médecine à Rambervillers (Vosges).

1883. 16 Mars. M. BARDY, Pharmacien à Saint-Dié (Vosges).

15 Juin. M. le vicomte DE WARREN (Lucien), 3, place de l'Arsenal, Nancy.

1884. 18 Juill. M. DINAGO, Juge suppléant au tribunal de 1re instance, 9, rue des Carmes, Nancy.

13 Déc. M. HAILLANT, Avoué, Secrétaire perpétuel de la Société d'émulation des Vosges, 17, rue du Quartier, Épinal.

1885. 15 Mai. M. BOUVIER (Félix), Chef de Division au Ministère des Finances, 64 *bis*, rue de Monceau, Paris.

20 Nov. M. BENOÎT (Arthur), Homme de lettres, à Berthelming (Lorraine).

M. THIRION (Maurice), Professeur d'histoire au Lycée de Limoges (Haute-Vienne).

18 Déc. M. NETTER (A.), Docteur en médecine, Bibliothécaire universitaire honoraire, 39, rue Saint-Nicolas, Nancy.

1886. 19 Mars. M. TISSERANT, Vétérinaire, 3, rue Gilbert, Nancy.

1887. 4 Févr. M. KRANTZ (Émile), Doyen de la Faculté des Lettres, 6, rue des Dominicains, Nancy.

1888. 16 Déc. M. AMBROISE (Émile), Docteur en Droit, Avoué, 16, rue Gambetta, Lunéville (Meurthe-et-Moselle).

2 Mars. M. COLLIGNON (le docteur R.), Médecin-Major de l'École supérieure de guerre, Paris.

16 Mars. M. SCHLAGDENHAUFFEN (le Dr), Directeur de l'École supérieure de Pharmacie, 63, rue de Metz, Nancy.

13 Avril. M. CHAPELIER (l'abbé), Curé de Lamarche (Vosges).

29 Juin. M. le baron HULOT (Ét.), 80, rue de Grenelle, Paris.

1889. 3 Mai. M. ROGIE (l'abbé J.), Clerc régulier de la Congrégation de Notre-Sauveur, rue Saint-Victor, Verdun (Meuse).

2 Août M. FRIOT, Docteur en médecine, 11, rue Saint-Nicolas, Nancy.

1891. 6 Fév. M. CHARAUX (C. C.), Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble (Isère), 1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

10 Avril. M. MASSON (Ernest), Homme de lettres, à La Trinité, commune de Dommartemont (Meurthe-et-Moselle), près Nancy.

Digitized by Google

1891. 17 juill. M. DE LANNOY DE BISSY, lieutenant-colonel du génie, à Grenoble.

6 Mai. M. le baron D'HAMONVILLE, Conseiller général, au château de Manonville (Meurthe-et-Moselle).

1892. 8 Janv. M. BRUNOT, Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris, 105, boulevard Saint-Michel.

15 Juill. M. DES GODINS DE SOUHESMES, Hommes de Lettres, 93, place Saint-Georges, Nancy.

M. VILLARD, Avocat général près la Cour d'appel, 68, rue Charles III, Nancy.

M. BLONDLOT, Professeur adjoint à la Faculté des Sciences, Correspondant de l'Institut, 8, quai Claude-le-Lorrain, Nancy.

1893. 17 Fév. M. BUISSON (l'abbé E.), Professeur, 14, rue Legendre, Paris.

M. le baron DE BRAUX, Homme de lettres, à Boucq (Meurthe-et-Moselle).

M. COLLIGNON (A.), Professeur adjoint à la Faculté des Lettres, 2 *bis*, rue Jeanne-d'Arc, Nancy.

M. POINCARÉ (Henri), Membre de l'Institut, 63, rue Claude-Bernard, Paris.

3 Mars. M. FLOQUET, Professeur à la Faculté des Sciences, 17, rue Saint-Lambert, Nancy.

M. JOURNÉE (le comm[t]), Commandant le 2[e] bataillon de chasseurs à pied, à Lunéville (Meurthe-et-Moselle).

12 Mai. M. DE ROCHE DU TEILLOY, Professeur au Lycée, 5, rue de Rigny, Nancy.

7 Juill. M. MARTIN (l'abbé Eug.), Professeur à l'école Saint-Sigisbert, 11, place de l'Académie, Nancy.

M. DIEHL (Charles), Professeur à la Faculté des Lettres, 23, rue Isabey, Nancy.

1894. 2 Mars. M. BASSET (René), Directeur de l'École supérieure des Lettres d'Alger, rue Michelet, à l'Agah, près Alger.

21 Déc. M. FERRY (René), Docteur en droit et en médecine, à Saint-Dié (Vosges).

Digitized by Google

2°

1845. 13 Déc. M. HERMITE, Membre de l'Institut (Académie des Sciences), 2, rue de la Sorbonne, Paris.

1852. 16 Déc. M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE (Henri), Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, 84, boulevard Montparnasse, Paris.

1860. 22 Déc. M. LOYSON (l'abbé), Aumônier du Lycée Lakanal, 15, rue Angot, à Bourg-la-Reine (Seine).

1862. 5 Juill. M. PASSY (Frédéric), Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), 8, rue Labordère, à Neuilly (Seine).

1864. 15 Juill. M. MILLIEN (Achille), Littérateur, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

2 Déc. M. MÉNANT, Conseiller à la Cour d'appel de Rouen (Seine-Inférieure).

1865. 6 Janv. M. DE RIBBE (Charles), Avocat, Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Aix, 6, rue Mazarine, à Aix (Bouches-du-Rhône).

M. Jules SIMON, Membre de l'Académie française, Sénateur, 8, place de la Madeleine, Paris.

1866. 20 Avr. M. Léon DE ROSNY, Professeur à l'École spéciale des langues orientales, 47, avenue Duquesne, Paris.

6 Juill. M. le duc DE BROGLIE, Membre de l'Académie française, 10, rue de Solférino, Paris.

1868. 17 Janv. M. BOUCHARD (le Dr), Correspondant national de l'Académie de Médecine, Professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux (Gironde), 33, rue du Manège, à Bordeaux.

1869. 19 Févr. M. TERRIEN DE LACOUPERIE, Professeur de chinois, 136, Bishops Road Fulham, Londres.

1870. 17 Juin. M. LEHR (Ernest), Docteur en droit, Professeur honoraire de Législation comparée à l'Université de Lausanne (les Toises), Suisse.

15 Juill. M. MALINOWSKI, Professeur en retraite, 9, rue du Portail-Albau, à Cahors (Lot).

Digitized by Google

1871. 17 Mars. M. HOVELACQUE (Abel), Rédacteur en chef de la *Revue de linguistique*, 38, rue du Luxembourg, Paris.

7 Juill. M. OPPERT, Professeur d'assyriologie au Collège de France, 19, rue Mazarine, Paris.

1872. 22 Nov. M. PETSCHE, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, 21, rue d'Aumale, Paris.

20 Déc. M. REVOIL, Architecte du Gouvernement, avenue Feuchères, Nîmes (Gard).

1873. 10 Déc. M. FANO, Docteur en médecine, 5, rue d'Abbeville, Paris.

1874. 19 Juin. M. RAMBAUD (Alfred), Professeur à la Faculté des Lettres, 76, rue d'Assas, Paris.

4 Déc. M. GARRIGOU, Docteur en médecine, 38, rue Valade, Toulouse (Haute-Garonne).

1875. 9 Juill. M. GRAVIER, Homme de lettres, 18, rue Alsace-Lorraine, Rouen (Seine-Inférieure).

M. PETITOT (l'abbé), Curé de Mareuil-lès-Meaux (Seine-et-Marne).

M. VINSON (Julien), Professeur d'hindoustani à l'École des langues orientales, 5, rue de Beaune, Paris.

M. COMETTANT (Oscar), Homme de lettres, 13, faubourg Montmartre, Paris.

M. GAFFAREL, Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon, 5, rue Buffon, à Dijon (Côte-d'Or).

M. DE SÉMALLÉ, Homme de lettres, 9, rue de l'Ermitage, Versailles (Seine-et-Oise).

1877. 21 Déc. M. SACHOT (Octave), Homme de lettres, 19, rue du Dragon, Paris.

1879. 20 Juin. M. THOMAS (Ambroise), Directeur du Conservatoire national de musique, Membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), 15, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris.

1880. 2 Mars. M. GÉRARD (A.), Docteur en médecine, Secrétaire général de la Société Linnéenne, 12, rue des Missionnaires (Croix-Rousse), à Lyon.

16 Avril. M. BLIER, Professeur au Lycée de Coutances (Manche), 49, rue Saint-Nicolas.

M. DE JOSEFOWICZ, Ingénieur civil, 30, boulevard Poissonnière, Paris.

Digitized by Google

1880. 3 Juin. M. GLASSON, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), 40, rue du Cherche-Midi, Paris.

1882. 5 Mai. M. HANAUER (l'abbé), Archiviste de la ville de Haguenau (Alsace).

1er Déc. M. BABEAU (Albert), Homme de lettres, Correspondant de l'Institut, 8, rue du Cloître-Saint-Étienne, Troyes (Aube).

1883. 16 Mars. M. DENY, Ingénieur, à Mertzwiller (Alsace).

6 Juill. M. le comte DE MARGON, lieutenant-colonel au 11e régiment de chasseurs à cheval, Vesoul (Haute-Saône).

7 Déc. M. ANTOINE, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, 1, rue des Teinturiers, à Toulouse (Haute-Garonne).

1884. 7 Nov. M. le comte D'HAUSSONVILLE, Membre de l'Académie française, 41, rue Saint-Dominique, Paris.

1885. 28 Fév. M. DIETZ, pasteur à Rothau (Alsace).

1886. 7 Mai. M. RENDU (Eugène), Inspecteur général honoraire de l'enseignement primaire, 90, rue d'Amsterdam, Paris.

21 Mai. M. TARDIEU (Ambroise), Homme de lettres, 2, rue Bansac, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

1887. 19 Juill. M. DE RAYNAL, ancien Magistrat, 10, rue Washington, Paris.

1888. 2 Mars. M. JADART, Secrétaire général de l'Académie de Reims, 15, rue du Couchant, Reims (Marne).

16 Mars. M. DE MAGNIENVILLE, 15, rue Saint-Lazare, Compiègne (Oise).

27 Avril. M. ALLAIN (l'abbé), Chanoine honoraire, 39, chemin du Caudérau, près Bordeaux (Gironde).

1889. 4 Janv. M. FOURNIER (Paul), Professeur à la Faculté de Droit de Grenoble, 25, rue Lesdiguières, à Grenoble (Isère).

5 Avril. M. BARTHELÉMY, Docteur en médecine, 21, rue du Paradis-Poissonnière, Paris.

7 Juin. M. THUREAU-DANGIN (Paul), Membre de l'Académie française, 11, rue Garancière, Paris.

1890. 21 Mars. M. CHERVIN (Dr), directeur de l'Institut des bègues, 82, avenue Victor-Hugo, Paris.

26 Déc. M. LABOURASSE, Inspecteur primaire en retraite à Troyon (Meuse).

Digitized by Google

1893. 17 Mars. M. BOUTROUX (E.), Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, 67, rue Claude-Bernard.

M. DOLLFUS (Adrien), Licencié ès sciences naturelles, 35, rue Pierre-Charron, à Paris.

15 Déc. M. PINGAUD (L.), Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon (Doubs).

1894. 5 Janv. M. MIEG (Mathieu), Archéologue à Mulhouse (Alsace).

23 Nov. M. ZEILLER (R.), Ingénieur en chef des Mines, 8, rue du Vieux-Colombier, Paris.

1895. 1er Fév. M. INGOLD, ancien Notaire, Place des Six-Montagnes-Noires, à Colmar (Alsace).

V

ASSOCIÉS-CORRESPONDANTS ÉTRANGERS.

1851. 15 Mai. M. KARSTEN, Docteur en philosophie, Recteur de l'Université de Kiel.

1853. 23 Juin. M. VAN DER STRATEN PONTHOZ (le comte), 13, rue de la Loi, à Bruxelles.

1864. 12 Août. M. COLNET D'HUART, Directeur honoraire de l'Athénée à Bertrange, Luxembourg.

17 Déc. M. MULLER (E.), Directeur des forêts, membre de la Société royale des sciences à Copenhague (Danemark).

1871. 17 Mars. M. BERNARDAKIS, 26, rue de l'Académie, à Athènes (Grèce).

1875. 6 Août. M. HAYNES, Professeur, 229, Beacon Street, à Boston (États-Unis).

1875. 6 Août. M. SCHMIDT (Waldemar), Professeur à l'Université royale de Copenhague (Danemark).

M. BLAISE, Professeur, à Luxembourg.

M. CHIL Y NARANJO, Docteur en médecine, à Las Palmas [îles Canaries (Espagne)].

1880. 6 Août. M. RIVIER, Professeur à l'Université de Bruxelles, 49, avenue de la Toison-d'Or, à Saint-Gilles, Bruxelles.

1884. 21 Nov. M. DE SAUSSURE (Henri), cité 24, à Genève (Suisse).

Digitized by Google

1888. 18 Avril. M. AAGAARD, Professeur d'histoire au Collège royal de Frederiksborg, à Hillerod (Danemark).

1889. 5 Juill. M. MARCHAL (le chevalier Edmond), Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, 61, rue de la Poste, à Saint-Ioss-ten-Noode, Bruxelles.

1891. 20 Fév. M. LANGSTED, Inspecteur de collège à Copenhague (Danemark).

1892. 15 Juill. M. DE LORIOL LE FORT, Géologue, à Fontenex, près Genève (Suisse).

1893. 7 Juill. M. GOSSE (le Dr), Professeur à l'Université de Genève (Suisse).

15 Déc. M. NŒLTING, Directeur de l'École de chimie de Mulhouse (Alsace).

MEMBRE DONATEUR (1)

M. LALLEMENT (Edmond), Professeur de la Faculté de médecine, membre titulaire, décédé le 27 février 1889. Don fait en mémoire de lui par sa famille. 500 fr.

(1) Règlement. Article additionnel : Les membres honoraires, titulaires, associés-correspondants peuvent acquérir la qualité de donateur, en versant une somme d'au moins 500 francs. Ces dons forment un capital inaliénable. Les noms des membres donateurs, — que la libéralité ait été faite de leur vivant ou après leur décès — sont inscrits à perpétuité dans les comptes rendus de l'Académie.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Séance publique du 16 mai 1895.

	Pages.
Rapport sur les prix de vertu pour le dévouement des mères de famille et la piété filiale, par M. l'abbé Vacant.	I
Souvenirs Strasbourgeois, par M. Oscar Berger-Levrault. Discours de réception	XIII
Réponse du président, M. Ch. Pfister, au récipiendaire M. O. Berger-Levrault.	LIX
Compte rendu de l'année 1894-1895, par M. Victor Riston secrétaire annuel	LXXIV
Notice sur M. Maggiolo, par M. Pfister, président . . .	XCVII

Mémoires dont la Société a voté l'impression.

Les fêtes nationales et décadaires, par M. Maggiolo . .	1
De l'usurpation dans le monnayage féodal, par M. de Vienne.	51
Le lac de la Meix, légende vosgienne	95
Philippe d'Orléans, sa jeunesse, l'influence que son éducation eut sur sa vie, par M. Druon	104
Études sur la Grèce, beaux-arts, les sites et la population par M. Gabriel Thomas.	152
Les jeux de la lumière dans les Alpes et la seconde coloration des montagnes, par M. Gabriel Thomas . .	361
La bataille de Tuttlingen (16 novembre 1643), négociations entre Charles IV et Mazarin (1644), par M. Des Robert.	370

Digitized by Google

Pages.

Ouvrages imprimés offerts à l'Académie du 1er janvier au 31 décembre 1894 444
Liste alphabétique des Sociétés savantes de la France et de l'Étranger en rapport avec l'Académie de Stanislas, 1894-1895 457
Publications périodiques adressées à l'Académie. . . . 465
Établissements auxquels l'Académie adresse ses publications 466
Tableau des membres composant l'Académie de Stanislas, suivant l'ordre de réception. 467

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

Digitized by Google